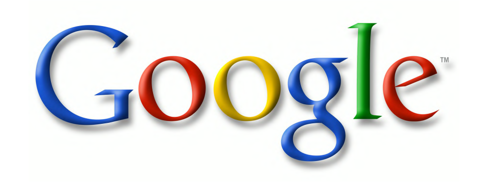
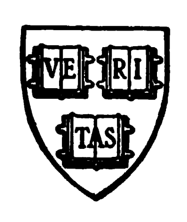
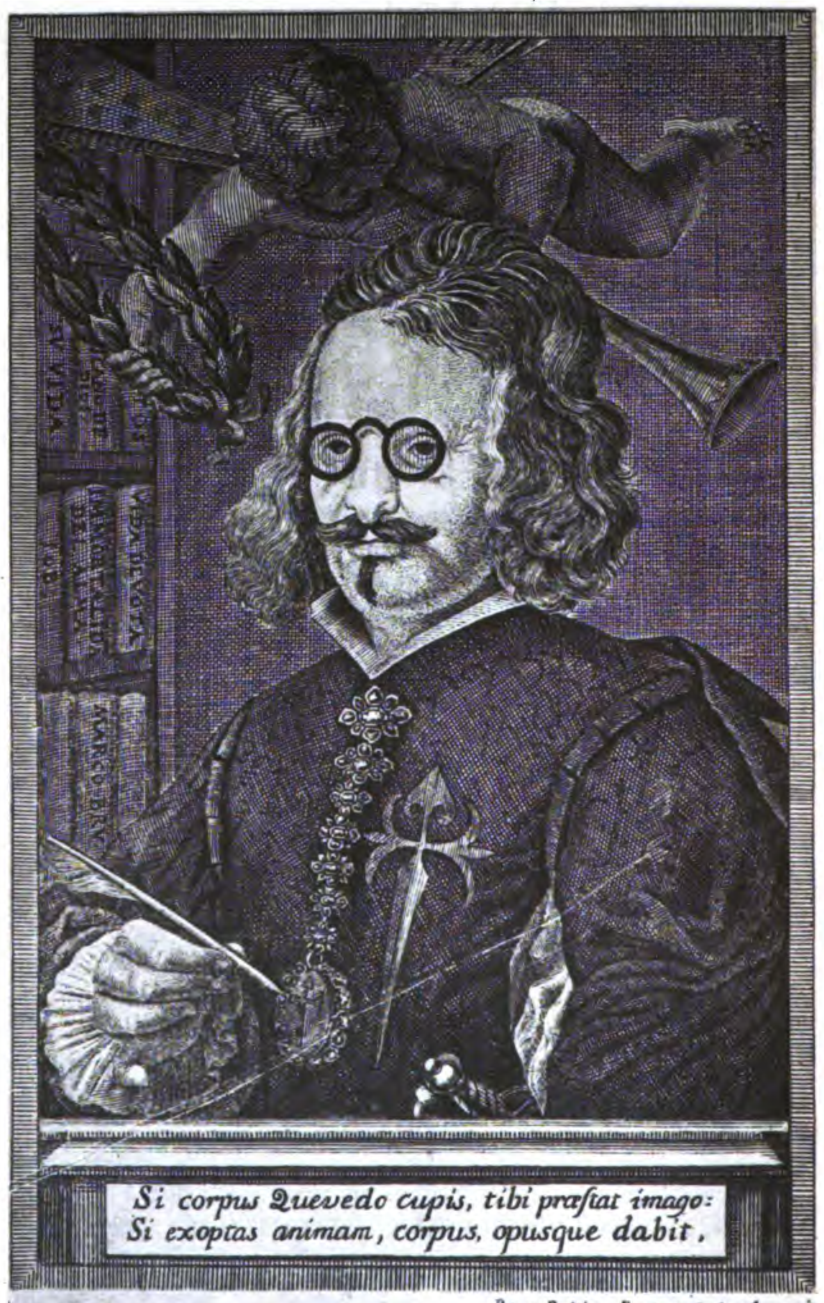

Google


VE
RI
TAS



Petrus Baltha; Bouttats. sculp: Antverpiæ

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

FRANCISCO DE QUEVEDO

(1580-1645)

PAR

E. MÉRIMÉE

DOCTEUR ÈS LETTRES

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

PARIS

ALPHONSE PICARD, ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1886

6

INTRODUCTION

En choisissant, comme objet de notre travail, une étude de littérature espagnole, nous ne nous dissimulions pas que l'entreprise était doublement hardie. D'un côté, en effet, l'inanité de la critique conjecturale, trop portée à remplacer les recherches méthodiques par l'hypothèse, le contrôle patient des faits par des impressions, a fait naître, dans beaucoup d'esprits, une certaine défiance contre « l'étude littéraire. » D'autre part, quoique les littératures étrangères sollicitent plus que jamais l'attention des lettrés et la curiosité du public, celle de l'Espagne est victime d'une sorte de dédain contre lequel il serait présomptueux de vouloir réagir. Ceux qui en font le sujet ordinaire de leurs travaux deviennent rares : leurs noms tiendraient à l'aise en une ligne. Et cependant, outre que ce dédain ressemble à de l'ingratitude, si l'on se rappelle ce que nos écrivains durent à l'Espagne au dix-septième siècle, de bons juges estiment que « la littérature espagnole est l'une des plus originales et des plus riches qui aient jamais existé (1). » Mais, quoi que puisse dire Ferdinand Wolf et son école, on préfère s'en tenir, sans plus ample informé, à l'arrêt sommaire du Persan de Montesquieu, et répéter avec lui que « le seul livre espagnol qui soit bon est celui qui a montré le ridicule de tous les autres. » La mauvaise fortune qui semble s'acharner contre l'Espagne contemporaine est peu faite, il est vrai, pour rendre à sa littérature la vogue qu'elle a perdue. Comment s'intéresser à une nation qui se débat depuis si longtemps contre une décadence dont on n'aperçoit pas encore nettement le terme ? Sa gloire littéraire a été emportée avec tout

(1) Ferdinand Wolf, *Jahrb. f. Rom. Philol.*, V Bd. (1864), p. 80.

le reste dans la ruine de sa grandeur politique; les événements ont prononcé contre elle : elle est morte. Sa langue elle-même, qui fut familière aux contemporains de Henri IV et de Corneille, et qui a envahi une partie du monde, sa langue est de jour en jour plus oubliée chez nous. Les préoccupations publiques, obstinément tournées vers un autre point de la frontière, la mode et jusqu'aux programmes universitaires, tout conspire contre elle. Qu'elle ait quelque richesse et quelque énergie, on ne le nie point; qu'elle soit proche parente de la nôtre, force est bien de l'avouer, quoique aujourd'hui cette parenté n'ait plus rien qui flatte la vanité. Mais elle a contre elle une chose que notre gravité française ne pardonne plus : elle est trop facile. Aussi, comme on le disait naguère en pleine Sorbonne, « l'italien et l'espagnol ont été durement proscrits du programme des classes, comme si Madrid et Florence étaient aussi éloignées de nos frontières que Pékin ou San-Francisco, comme si aucun lien de civilisation ne rattachait la France à l'Italie ou à l'Espagne (1). » Les conséquences sont déjà sensibles : Même dans nos Facultés du Midi, on ne signale plus que de loin en loin quelque candidat obstiné ou naïf, qui s'offre encore à faire, outre le thème obligatoire d'allemand ou d'anglais, un thème espagnol; on lui sait d'ailleurs d'autant moins de gré de sa bonne volonté qu'elle n'est pas sans causer parfois quelque embarras au jury. Et c'est ainsi que nos jeunes Gascons, Languedociens ou Béarnais, dans l'oreille desquels chante naturellement la musique méridionale, et qui bientôt parleraient utilement le castillan, s'ils y étaient encouragés, en sont au contraire systématiquement détournés. En revanche, on s'efforce en conscience de plier aux intonations d'outre-Rhin ou d'outre-Manche leur organe réfractaire. Dans quelle mesure l'on y réussit, d'autres peuvent le dire mieux que nous : au surplus, nous ne voudrions pas être soupçonnés de réagir contre des efforts que le patriotisme rend touchants. Nous souhaitons que les futures générations de bacheliers pénètrent les profondeurs du

(1) *Rev. internation. de l'Enseign.*, IVe année (1884), n° 12, p. 543. Allocution de M. Gebhart aux étudiants de la section des langues et littér. étrang.

Faust ou lisent couramment les comédies de Shakespeare; mais nous continuerons à penser qu'elles trouveraient aussi quelque agrément au *Don Quichotte* et aux comédies de cape et d'épée. Nous espérons qu'elles utiliseront quelque jour pour le bien du pays le vocabulaire allemand, dont la prévoyance universitaire cherche à les munir; mais, en attendant, ce n'est point sans humiliation que nous avons vu la place occupée autrefois par la France en Espagne accaparée par des rivaux moins dédaigneux et plus avisés.

Cet état de choses a, pour qui s'occupe de l'histoire ou de la littérature espagnoles, son inconvénient et son avantage. L'inconvénient, c'est de l'obliger à entrer souvent dans des détails qui, sans avoir un rapport immédiat avec le sujet qu'il traite, sont néanmoins nécessaires à son intelligence. L'avantage, c'est d'offrir à ses recherches un champ à peu près neuf, et, sur bien des points, inexploré. S'il est indispensable, par exemple, pour apprécier l'œuvre de Quevedo, de connaître au préalable l'état de la société où il vécut, tel qu'il résultait du développement historique de la nation, on peut espérer du moins, en étudiant et en jugeant ses écrits, ne marcher sur les brisées de personne en France. Son nom, que les Espagnols n'hésitent pas à mettre à côté de ceux de Cervántes et de Lope de Vega, n'éveille que des idées assez vagues chez la majorité des lecteurs français, et les maigres notices qui lui ont été consacrées dans quelques livres de mélanges, dans les journaux ou dans les encyclopédies, ne sont pas de nature, tant s'en faut, à donner à ces notions beaucoup plus de précision. A l'étranger, et surtout en Espagne, les travaux sur Quevedo, sans être nombreux, sont moins rares (1); mais on y rencontre les jugements les plus divers, parfois les plus contradictoires. Peu d'écrivains, croyons-nous, ont été l'objet d'appréciations aussi opposées. Le fait s'explique sans doute par la diversité singulière de ses

(1) Les plus importants seront énumérés au cours de cette étude. Je n'ai pu me procurer une étude du Dr H. Ulbrich, intitulée : *D. Francisco de Quevedo* (programme de l'Ecole secondaire de Francfort, 1866), ni les articles insérés dans la *Revista de Sevilla*, t. I (1855) et IV, sous les titres : *Estudios histórico-literarios sobre Quevedo*, — et : *Quevedo, discurso leido ante la real Academia Sevillana*, por J. G. Buzarán.

œuvres, parmi lesquelles chacun s'attache de préférence à ce qui l'attire et dédaigne volontiers le reste. Entre l'admiration des uns et la sévérité des autres nous nous sommes efforcé de rechercher où était la vérité, et de discuter, plus complètement peut-être qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, les titres d'un écrivain si vanté d'un côté des Pyrénées et si peu connu de l'autre. Il nous a paru que cette étude, à raison du rôle que joua Quevedo dans les intrigues de son temps, aussi bien que par la variété de ses écrits, nous permettrait aussi de démêler quelques-unes des causes de cette double décadence politique et littéraire, dont la rapidité étonne et paraît, au premier abord, inexplicable.

Ce sujet avait tenté avant nous l'un de nos camarades d'Ecole normale, M. L. Lande, dont les articles sur l'Espagne contemporaine avaient été justement remarqués. Déjà même il avait réuni quelques notes et commencé son travail, lorsqu'au cours d'un voyage dans la Navarre espagnole, un événement dramatique vint l'enlever tout à coup aux espérances que fondaient sur lui ses amis. En plaçant notre essai sous la protection de son nom, nous souhaiterions qu'il ne fût pas trop indigne de lui. Quoique nous n'ayons épargné ni notre temps ni nos peines pour le rendre aussi complet que possible, nous avouons que la tâche eût été difficile pour nous, si nous n'avions disposé d'un secours précieux : nous voulons parler de l'excellente édition des œuvres en prose de Quevedo, à laquelle s'est consacré pendant de longues années D. Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe, l'un des hommes qui honorent le mieux la science espagnole (1). Le nom de l'illustre académicien reviendra bien souvent dans ces pages : qu'il nous soit permis de reconnaître dès maintenant tout ce que nous lui devons. Si son érudition si sûre nous a guidé bien souvent, le souvenir de l'accueil que nous avons trouvé dans l'hospitalière maison de la calle de Valverde a été pour nous un précieux encouragement. A ce nom, nous

(1) *Obras de don Francisco de Quevedo Villegas, coleccion completa, corregida, ordenada é illustrada* por Don Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe, tomo primero, segunda edicion. Madrid, Rivadeneyra, 1859, tom. seg. (*ibid.*) 1859. Ces deux volumes forment les tomes XXIII et XLVIII de la *Biblioteca de Autores españoles* de Rivadeneyra.

tenons à joindre celui de D. Marcelino Menéndez y Pelayo, que des travaux aussi nombreux que distingués ont conduit à l'Académie espagnole et à l'Université centrale à un âge où d'autres sortent à peine des écoles. Nous connaissons assez d'ailleurs l'élévation d'esprit de l'un et de l'autre pour espérer qu'ils nous pardonneront de ne point partager toujours leur avis sur les hommes ou sur les livres de leur pays. Sans doute, le jugement d'un étranger peut être facilement récusé, lorsqu'il s'agit surtout d'un écrivain si profondément national et qui a usé avec une telle originalité de toutes les finesses du plus pur castillan. Le charme de son style, en particulier, peut échapper parfois à qui n'a pas été nourri aux environs du Prado de San Jerónimo de Madrid ou du Zocodover de Tolède. Mais, en revanche, ce dernier ne se trouve-t-il pas dans des conditions d'impartialité, et, si je puis dire, de désintéressement que ne présentent pas toujours les admirateurs-nés des gloires domestiques? La diversité très sensible du milieu et de l'éducation, l'angle différent sous lequel les choses apparaissent à des observateurs éloignés l'un de l'autre, peuvent montrer certains côtés nouveaux, certains traits qui ne frappent point au même degré des compatriotes, mais qui reprennent toute leur valeur pour des yeux étrangers. Peut-être est-ce pour cette raison que la meilleure histoire littéraire de l'Espagne et les études les plus remarquables sur ses écrivains sont dues à un Américain et à un Allemand, à Georges Ticknor et à Ferdinand Wolf (1).

Il nous reste à dire quelques mots du plan que nous avons adopté. Dès le premier coup d'œil jeté sur les œuvres de Quevedo, ce qui frappe c'est leur nombre et leur diversité : elles forment, à elles seules, une véritable bibliothèque. Ses contemporains, qui avaient cependant sous les yeux un exemple de fécondité incomparable, celui de Lope de Vega, par-

(1) Nous devons encore des remerciements tout particuliers à M. Alfred Morel-Fatio, qui s'est fait, en France, un domaine spécial des études hispaniques, et dont l'érudition et la méthode sévère sont également appréciées de tous ceux qui s'occupent de la littérature de l'Espagne. Nul ne connaît mieux que lui les richesses que gardent nos grandes bibliothèques ou les collections étrangères : il a bien voulu nous signaler certains documents et nous fournir quelques indications qui trouveront leur place dans cet ouvrage.

lent avec admiration de cette activité intellectuelle qui se manifeste sous tant de formes, se déploie dans des directions si diverses et fait songer à celle de Voltaire. *Nulla dies sine linea*, disait l'Apelle de Pline. Quevedo a fait mieux : à chaque jour des soixante-cinq années de sa vie correspond, non point un simple coup de crayon, mais une feuille entière; un biographe patient en a fait le calcul : *á cada dia le cabe un pliego*. Philosophie, Théologie, Morale, Politique, Satire, Roman, Théâtre, Poésies de toute sorte, il n'est aucun genre que notre auteur n'ait abordé. Encore sommes-nous loin, malgré l'heureuse sagacité des derniers éditeurs, de posséder tout ce qu'il a écrit. Sans parler d'une foule de poésies, nous avons perdu une vingtaine d'œuvres, dont quelques-unes paraissent n'avoir pas été sans importance. Cette richesse, — où il y a quelque mélange à coup sûr, — est embarrassante pour le critique. Passer successivement en revue tous ces écrits? ce serait dresser un catalogue, faire un inventaire. Les étudier à leur date dans la biographie de l'auteur? ce serait introduire dans le récit des parenthèses fatigantes pour le lecteur, et s'exposer aussi à maintes redites, car un tel ordre ne serait possible que si à une période déterminée de la vie répondait exactement une classe particulière d'écrits, directement inspirés par les événements auxquels l'auteur a pris part, ou par le développement naturel de ses idées. Or il n'en est pas toujours ainsi en ce qui concerne Quevedo. De même que sa vie semble menée la plupart du temps par le hasard des événements, et que la vivacité de ses passions le poussait à peu d'intervalle d'un extrême à l'autre, de même les inspirations les plus variées se mêlent et s'enchevêtrent capricieusement dans la trame de son œuvre. Aussi nous a-t-il paru préférable d'adopter la division établie depuis longtemps par tous les éditeurs de Quevedo. Ils n'avaient point eu de peine à remarquer que tous ses écrits se rangent d'eux-mêmes dans un certain nombre de catégories bien tranchées : ils les ont en conséquence rapprochés selon les rapports qu'ils présentent entre eux, sans tenir compte de leur suite chronologique. Cette méthode donne à l'exposition une clarté qu'elle n'aurait pas autrement, car elle permet de fixer un moment et d'analyser

tour à tour chacune des faces de cet esprit vif et brillant dont la mobilité éblouit et déroute au premier aspect. Elle est utile pour démêler les éléments opposés qui, dans le talent de Quevedo, s'allient d'une façon parfois bizarre. Elle risque, il est vrai, en les isolant ainsi, d'en exagérer l'importance, et, en réunissant dans un même jugement des œuvres d'époques différentes, de substituer un ordre factice à celui qui résulterait naturellement de la suite des événements. Mais cet inconvénient s'atténuera, croyons-nous, si, dans la biographie de l'auteur, nous replaçons avec soin chacun de ses ouvrages au milieu des circonstances qui lui ont donné naissance; si, dans l'étude des divers genres d'écrits, nous revenons, dans la mesure du possible, à l'ordre chronologique; enfin, si, après avoir examiné séparément toutes les faces du talent de l'auteur, nous les rapprochons ensuite de façon à leur rendre, dans une vue d'ensemble, la valeur relative qu'elles doivent garder.

N. B. — Nous avons, autant que nous l'avons pu, suivi, dans nos citations ou dans nos extraits, le texte des premières éditions ou des manuscrits. Nous leur laissons leur orthographe et leur accentuation; mais nous modifions parfois leur ponctuation. Pour les citations des poésies de Quevedo, nous avons adopté le texte de l'édition des Verdussen (Bruxelles, 1699), la première qui comprenne l'ensemble des neuf Muses; mais nous avons eu toujours sous les yeux les éditions originales de 1648, 1650, pour les six premières Muses, et de 1670 et 1671 pour les trois dernières. — Nous renvoyons souvent, d'ailleurs, à l'édition moderne des *Œuvres en prose* de Quevedo, par D. A. Fernandez-Guerra (tomes XXIII et XLVIII de la *Biblioteca de Autores españoles* de Rivadeneyra), et aussi, pour la commodité du lecteur, à l'édition des *Poésies*, par D. Fl. Janer (tome LXIX de la même collection). L'abréviation : *Obras*... et F.-G. se rapportera à l'édition de Fernandez-Guerra. — Nous désignons en outre la *Biblioteca de Autores españoles* de Rivadeneyra, la Bibliothèque nationale de Paris, la Bibliothèque nationale de Madrid et le British-Museum par les abréviations : B. A. E. — Bibl. nat. P. — Bibl. nac. M. — Br. Mus.

Sur la vie de Quevedo, on consultera avec fruit, en dehors de ses propres œuvres, les ouvrages suivants :

1° *Vida de Don Francisco de Quevedo y Villegas, cavallero del Orden de Santiago, secretario de Su Magestad, y señor de la villa de la Torre de Iuan Abad*, escrita por el abad D. Pablo Antonio de Tarsia, doctor theologo, y academico de Napoles. Con privilegio. En Madrid, por Pablo de Val. Año de 1663. A costa de Santiago Martin Redondo, mercader de libros. Vendese en su casa en la calle de Toledo, arrimado a la Porteria de la Concepcion Geronima. — In-12. x-182 pp. plus 27 pp. d'Index alphab. — Dédicace à « don Pedro Aldrete Carillo Quevedo y

Villegas, Colegial mayor en el del arçobispo de la Universidad de Salamança, y señor de la villa de la Torre de Iuan Abad... 20 juillet 1662. » Approbat. Taxe. Erratas.

Cet ouvrage a été inséré dans diverses éditions de Quevedo. Nous renverrons à celle d'Anvers, 1726 (*Obras*, t. IV, pp. 1-56), qui reproduit fidèlement, ainsi que nous l'avons vérifié, l'édition originale. — Sur Tarsia et ses œuvres, on peut voir quelques détails dans Nicolas Antonio (*Bibl. extero-hispana*, pars I, sub nom.), et dans la préface de P. Burmann au t. IX du *Thesaur. Antiquit.* de Graevius. Aux œuvres de Tarsia énumérées par Antonio, il faudrait ajouter : *Nuptialis currus elogiis ac symbolis apparatus*, — ad hymenaeos Augustiss. et potentiss. Philippi IV et Mariae Annae Hispaniarum regg., auctore D. Paullo Ant. de Tarsia... Caesaraugustae, typis Xoenodochii generalis, 1649, 4°. (Bib. nat. P., oc. 1642.) — *Elogios de las victorias de los Venecianos contra los Turcos* (en lat., Index de la Bib. nac. M. : H-86). Tarsia s'étend complaisamment sur sa famille au liv. Ier de son *Histoire de Conversano*. Il était né dans cette petite ville de la province de Bari, mais il vécut longtemps en Espagne, où il acquit quelque réputation. Il déclare avoir puisé ses renseignements sur Quevedo « dans l'entretien des personnes dignes de foi et dans diverses pièces authentiques qui lui avaient été communiquées » (p. 50). Ces renseignements et ces papiers, il les tenait surtout de Aldrete, son ami, le neveu et l'héritier de Quevedo. Quoiqu'il ne me paraisse pas avoir connu personnellement notre auteur, son ouvrage est précieux, puisqu'il fut écrit dix-sept ans environ après la mort de l'écrivain, d'après des documents très abondants. Cependant, le biographe commet des erreurs manifestes, soit que sur certains points les pièces originales lui aient manqué, soit que la mémoire des personnes consultées ait été en défaut. C'est ainsi qu'il fait sortir Quevedo de l'Université à quinze ans, qu'il place en 1641 la date de son dernier emprisonnement, qu'il confond *Agustin* avec *Jerónimo* de Villanueva, etc. Au point de vue littéraire, la biographie est des plus médiocres : elle ne suit aucun ordre chronologique; les répétitions, les digressions, les contradictions même abondent; l'auteur allie à un bavardage intempérant le mauvais goût du siècle. En terminant, il annonçait une deuxième édition, « *mas cumplida*, » et Aldrete, en 1670, avertissait de son côté que la vie de son oncle s'écrirait « *mas por extenso y mejorada de noticias;* » mais ni l'une ni l'autre de ces promesses ne fut tenue.

2° Aldrete dans la Préface aux *Trois dernières Muses* (1670), et J. Antonio Gonzalez de Salas, dans ses *Annotations* aux six premières, fournissent quelques détails, trop rares, mais de grande valeur, sur la vie de Quevedo.

3° Nicolas Antonio connaissait la biographie de Tarsia : il la cite dans la notice qu'il consacre à Quevedo (*Bib. Nova*, t. I, p. 460). C'est à N. Antonio que la plupart des biographes français, tels que Baillet, Moréri, etc., pour ne point parler des étrangers ni des modernes, empruntent ce qu'ils savent de Quevedo. La plupart y ajoutent de leur cru des erreurs qu'il serait sans intérêt de relever.

4° José Anton. Alvarez y Baena inséra dans ses *Hijos de Madrid* (1790, t. II, pp. 137-154) une biographie de Quevedo qui reproduit en dix-sept pages toute la substance de celle de Tarsia, qu'il copie souvent, mais qu'il rectifie parfois. Il redresse, par exemple, l'erreur sur la date de l'emprisonnement, en s'appuyant sur l'*Historia compendiada de Felipe IV*, de Pellicer de Salas. Le catalogue des œuvres de Quevedo, rédigé surtout d'après ceux de Montalvan, de Tarsia et d'Antonio, occupe une partie importante de l'article.

5° Les notices sur Quevedo, par Sedano (*Parnaso esp.*, t. IV, pp. XXV-XLVI), Capmany (*Teatro hist.-crit. de la Elocuencia esp.*, t. V, ch. II), Franc. Cerdá y Rico

(*Comment. de praecipuis Rhet. Hisp.*, dans G. J. *Vossii Rhetorices contractae*, lib. V, p. 241), Quintana (*Introd. hist. á una coleccion de poesias...*, p. 133), J.-M. Maury (*L'Espagne poét.*, 1826, t. I, p. 359), n'ont apporté aucun élément nouveau à la biographie de notre auteur, ces écrivains s'attachant surtout à apprécier son talent littéraire.

6° Il faut arriver jusqu'à l'édition de D. Aureliano Fernandez-Guerra pour trouver une étude vraiment critique sur ce sujet. (*Obras*, t. I, 1859, pp. XXXIX-LXXXI.) Cette édition est enrichie d'un grand nombre de lettres et de documents, en partie inédits, empruntés aux archives et aux bibliothèques publiques et privées de l'Espagne. L'auteur s'en est heureusement servi pour corriger les erreurs ou combler les lacunes de ses devanciers. Il a montré le premier que l'étude patiente des œuvres de Quevedo, si peu consultées à ce point de vue, jetait souvent une grande lumière sur certains points restés obscurs. Nous ne remplissons qu'un devoir de stricte justice en répétant ici combien nous devons à l'illustre académicien, qui a élevé au grand satirique un monument qui serait tout à fait digne de lui, s'il était achevé.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES ŒUVRES DE FRANCISCO DE QUEVEDO

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE QUEVEDO.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Quevedo. — Sa famille. — Ses études à Alcalá. — Séjour à Valladolid; la cour de Philippe III. — Premières œuvres de Quevedo; sa correspondance avec Juste Lipse. — Retour à Madrid avec la cour. — Activité littéraire de Quevedo. — Son séjour à la Torre de Juan Abad. — Ouvrages religieux. — Le duel de l'église Saint-Martin. — Départ pour la Sicile.

Francisco Gomez de Quevedo y Villegas (1) naquit à Ma-

(1) Francisco joignit à son nom paternel celui de sa grand'mère, selon un usage assez fréquent en Espagne. Ce nom de *Quevedo* a été porté au seizième et au dix-septième siècle par plusieurs personnages dont quelques-uns se sont signalés dans les Lettres. Fr. Juan de Quevedo, évêque de Darien, prit part aux controverses sur l'esclavage des Indiens. Ce fut à lui que répondit Bart. de las Casas, en 1519, devant Charles V, dans un discours qui nous a été conservé (*Bibl. Aut. esp.*, t. LXV, p. 226). — Andres de Quevedo, prêtre, figura dans les concours littéraires de Séville en 1531, 1532, 1533 (Gallardo, *Ensayo...*, nos 1153 et suiv. — *Cancionero Sagrado, B. A. E.*, t. XXXV, no 806). — Bartolome de Quevedo, maître des cérémonies à l'église métropolitaine et primatiale de Tolède, est cité par Ambrosio de Morales comme un savant homme. Il entretint avec le Portugais Resende une correspondance sur divers sujets d'érudi-

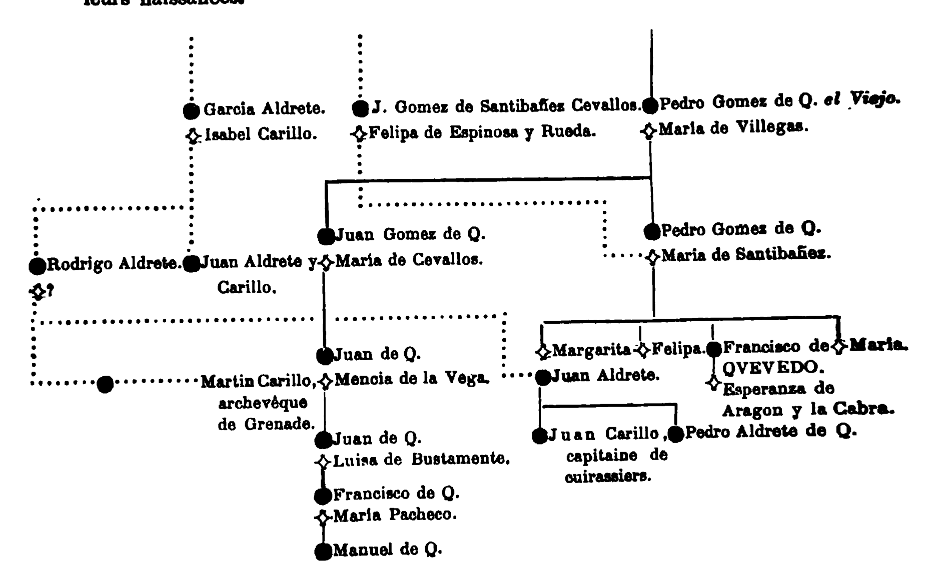
drid dans les derniers jours du mois de septembre 1580 (1). Comme celles de Cervántes, de Lope de Vega, de Calderon, d'Antonio de Mendóza, sa famille était originaire de la Montagne de Búrgos, « ce berceau de la noblesse espagnole (2). » Tout philosophe qu'il fût, il aima toujours à rappeler cette origine : « Je suis seigneur de ma maison dans la Montagne, et fils de pères dont le renom m'honore, si le mien les mortifie (3). » Le manoir s'élevait sur la petite colline de Zerceda,

tion. (Ces lettres sont au tome II de l'*Hispaniae Illustratae Syntagma*, de A. Schott. — Voy. Antonio, B. N., p. 201.) — Vasco Mansino de Quevedo publia, en 1619, à Lisbonne, le *Triunfo del monarca Filippo III en la felicisima entrada de Lisboa* (*B. A. E.*, t. XXIX, XXIII). — Miguel Efren y Quevedo est l'auteur d'un *Piramo y Tisbe* (Gallardo, n° 2066). Je n'ai aucune preuve de la parenté de Francisco avec ces divers personnages.

(1) Son acte de baptême, à la paroisse de San-Gines, est du 26 sept. Baena, *l. l.* — Fern.-Guerra, II, doc. V. — En 1580, le 26 sept. tomba un lundi. Quevedo nous apprenant lui-même (voy. à l'append., Romance XVI), qu'il vint au monde dans la nuit du mardi au mercredi, sa naissance peut être fixée avec grande vraisemblance au mardi 20 ou au mercredi 21.

(2) « Aquella cuna de la Hidalguia de España. » *Adiciones á los Grandes Anales.*

(3) Lettre à la comtesse d'Olivarès. *Obras*, 1726, t. I, p. 538. Voici, d'après Tarsia, pp. 3 et suiv., et les *Preuves de noblesse* citées par F.-G., docum. I et IV. un tableau des parents les plus rapprochés de Quevedo. Nous devons avertir que la place que nous donnons aux sœurs de Quevedo et à Quevedo lui-même est arbitraire; nous n'avons pu découvrir de renseignements sur l'ordre de leurs naissances.



entre les villages de Barcena et de Bejoris, dans le val de Toranzo (province actuelle de Santander.) Du vivant même de Quevedo, elle tombait déjà en ruines, et la *Casa Solariega*, où le *soleil* entrait à flots par les fenêtres et par le toit, ne lui inspirait qu'un assez méchant calembour (1). C'était là que depuis de longues générations, les Quevedo avaient vécu en bons gentilshommes, connus pour tels à quelques lieues à la ronde, « tous vieux-chrétiens, — selon la formule consacrée, — purs de toute mésalliance, n'ayant jamais encouru condamnation du Saint-Office de l'Inquisition ou de tout autre tribunal, hidalgos de sang noble, au vu et au su de tous... etc. (2)... » Les ennemis de notre écrivain insinuèrent, il est vrai, que ses ancêtres en avaient été réduits, pour vivre, à travailler de leurs propres mains, et qu'en cherchant bien, on trouverait parmi eux jusqu'à des cordonniers. Mais Quevedo, lorsqu'il fit ses preuves devant le Conseil des Ordres (3), n'eut pas de peine à établir que, depuis des siècles,

Nous n'avons fait figurer dans ce tableau ni les Villegas ni les Villanueva, familles alliées à celle de Quevedo, parce que les renseignements que nous possédons ne sont pas assez détaillés pour établir entre les membres de ces familles une suite rigoureuse. Parmi les ascendants de María de Villegas, Tarsia cite : Pedro Ruiz de V., *adelantado mayor* de Castille, qui épousa Teresa de la Vega, fille de Gonçalo Ruiz de la Vega ; — Sancho Ruiz de V., capitaine de la garde de Jean II, marié avec doña María Andino ; — Alonzo Ortiz de V., époux de María de Silva et père de Diego Ortiz de V., évêque de Viseu en Portugal, et de Mencia de V., qui épousa Pedro Fernandez de Villanueva. Le fils issu de ce mariage, Pedro de Villanueva, reçut en 1538, du roi don Manuel de Portugal, des armes parlantes. Il avait pour descendant, à l'époque de Quevedo, Diego Enriquez de Villegas, capitaine de cuirassiers et écrivain estimé.

(1) Que es mi casa solariega
Mucho mas que no las otras,
Pues que por falta de techo
La dà el sol à todas horas.
(*Poésies*, *Thalia*, Rom. LI, p. 279, édit. Janer, n° 501.)

(2) Voy., sur la noblesse des Quevedo, les docum. I et IV cités par Fern.-G., et les détails rapportés par Tarsia, p. 3.

(3) Toutes les causes qui altéraient la *Limpieza* sont énumérées dans la *Regla y establecimiento de la cavalleria de Santiago*, por el Lic° D. García de Medrano. — Madrid, *Viuda de Luis Sanchez*, año 1627, pp. 53 et suiv. — En principe, l'ancienne rigueur était maintenue, mais, en fait, les informations n'étaient plus très sérieuses, et l'on obtenait assez facilement des lettres de noblesse. Voy. Salas Barbadillo, *El Sagaz Estacio*, 1620, f° 60 : « Tu executoria pleytaste — Con diligencias estrañas — Y al fin allá en las montañas — Solar de tu nombre hallaste, etc... »

ils avaient tous, de père en fils, vécu dans une noble oisiveté, et n'avaient, de ce chef, encouru aucun reproche. Dès que l'unité espagnole fut définitivement fondée, et que Tolède d'abord, Madrid ensuite devinrent le siège de cours fastueuses, tous ces hobereaux besogneux, qui vivaient misérablement sur leurs terres, descendirent de la montagne pour chercher fortune auprès du souverain. Au moment de la naissance de Francisco, son père était secrétaire de la reine doña Ana, femme de Philippe II, après avoir rempli des fonctions analogues auprès de l'impératrice Marie, sœur du Roi. Sa mère, dona María de Santibañez, d'abord demoiselle d'honneur de la reine, devait, après la mort de son mari, rester attachée à la personne de la souveraine.

Ce fut donc au palais, au milieu de la domesticité royale, que le futur peintre des mœurs de la cour fit ses premiers pas et balbutia ses premiers mots. Il était tout jeune encore, lorsqu'il perdit son père, qu'il ne paraît pas avoir connu. Sa mère du moins, dont Tarsia fait un grand éloge, et son tuteur, Agustin de Villanueva (1), protonotaire d'Aragon, cultivèrent soigneusement les heureuses dispositions de l'enfant. On aimerait à trouver dans les œuvres de Quevedo quelques détails sur ces premières années, naturellement un peu obscures; mais il évoque rarement ces souvenirs d'enfance et de jeunesse, que tant d'autres rappellent si complaisamment. On ne rencontre jamais sous sa plume ni le nom de sa mère ni ceux de ses sœurs, ou bien les passages où nous les trouvons sont tels qu'on préférerait ne pas les y voir (2). Quant à son tuteur, je crains bien qu'il ne figure dans les *Quatre Pestes*, et sous la rubrique de l'Avarice, en la personne de ce correspondant, qui, nous dit l'auteur, payait sa pension à l'Université. Le jeune Francisco ne fut pas,

(1) Agustin de Villanueva figure parmi les membres du conseil d'Aragon, pour l'année 1598, dans le *Testimonio auténtico y verdadero de las cosas mas notables que pasaron en la dichosa muerte del rey N. S. D. Felipe II*, par Ant. Cervara de la Torre, Madrid, 1600, — et probablement aussi, pour l'année 1594 (sous le nom corrompu de Villa-Nuxua), dans le *Diario de Camillo Borghese*. Voy. A. Morel-Fatio : *L'Espagne au seizième et au dix-septième siècle*. Heilbronn, Henninger frères, 1878, p. 186.

(2) Voy., par exemple, dans le célèbre romance : *Pariome adrede mi madre*, le couplet qui commence par : « Murieron luego mis padres... » A l'appendice.

comme on l'a dit, sevré de toute affection, puisque sa mère et deux de ses sœurs au moins vivaient encore en 1598 (1); mais il quitta de bonne heure le foyer domestique, et cette jeunesse passée dans les écoles, loin de la famille, peut expliquer quelques-uns des défauts en même temps que quelques-unes des qualités qu'il révéla bientôt. S'il mûrit vite, s'il parut avant l'âge prêt pour la vie, armé pour la lutte, en revanche il n'y a pas trace chez lui de cette naïveté qui fait le charme des premières œuvres. Tel nous le retrouverons plus tard, tel il nous apparaît d'abord, sans effusion, sans illusion, l'esprit net et clair, le cœur résolu, tournant tout à l'ironie et à la bouffonnerie. Il avait commencé ses études chez les PP. Jésuites, dont le Collège Impérial à Madrid, jouissait alors d'un grand crédit : c'est là sans doute que prit naissance cette admiration pour la Compagnie dont il a prodigué les témoignages dans ses ouvrages (2). A l'enseignement des Jésuites succéda celui de l'Université : Francisco passa quatre années, de 1596 à 1600, à Alcalá-de-Henares, et ce séjour paraît avoir exercé sur son esprit et sur son caractère une influence décisive.

Avec celle de Salamanque, l'université d'Alcalá occupait alors le premier rang en Espagne; les maîtres qui l'avaient illustrée depuis un siècle, les œuvres qui en étaient sorties, la réputation de ses professeurs et le nombre de ses étudiants lui avaient acquis, même à l'étranger, un renom mérité. Alors que la race des grands érudits menaçait de disparaître, on y conservait encore les traditions des Vergara, de Hernan Nuñez, de Nebrija, d'Alvar Gomez et de tant d'autres savants fameux. En parcourant aujourd'hui les cloîtres silen-

(1) Voy. le *Memorial ajustado de el pleyto...*, etc., cité par Fern.-Guerra, II, p. 660, col. 2. — L'aînée des sœurs de Quevedo, Margarita, épousa don Juan Aldrete y San Pedro, chevalier de Saint-Jacques et écuyer du roi; la seconde, Felipa, entra aux Carmélites déchaussées de Santa-Ana, de Madrid; la troisième, María, « fut la première, » dit Tarsia, « qui tomba en fleur de l'arbre de cette vie mortelle, dès les premières années de son existence. »

(2) On sait que Mariana ne partageait pas cette admiration pour les aptitudes pédagogiques des Jésuites : « No hay duda sino que hoy en España se sabe menos latin que ahora cincuenta años. Creo yo, y aun antes lo tengo por muy cierto que *una de las causas mas principales de este daño es estar encargada la Compañía de estos estudios.* » — *De las cosas de la Compañía*, VI, 1, 2.

cieux et les salles désertes, il faut faire un effort d'imagination pour revoir la vieille Université telle qu'elle était à la fin du seizième siècle, alors qu'un contemporain nous la dépeignait en ces termes : « Arrêtons-nous un moment au milieu du péristyle, et admirons cette multidude d'étudiants, qui sortent des grands et des petits collèges. Voyez-les s'arrêter, former leur cercles et leurs groupes habituels, ailleurs au contraire se réunir deux par deux. Les uns restent en place, les autres se promènent : tous repassent la leçon qu'ils viennent d'entendre, et discutent entre eux. Le préau résonne sans cesse des voix des étudiants et du bruit des discussions littéraires (1). » L'ardeur de ces jeunes gens était grande : les candidats aux différents grades universitaires, tenus sans cesse en éveil par l'approche des examens, stimulés par la perspective d'un classement final, qui n'existait pas ailleurs, se disputaient avec acharnement les premières places : « On ne saurait dire à quels labeurs s'astreignent les candidats au baccalauréat, toutes les difficultés dont ils viennent à bout, les veilles pénibles qu'ils s'imposent. Souvent au milieu de l'année scolaire, avant d'avoir pu obtenir les lauriers si désirés, brisés, épuisés, ils succombent à la tâche (2). » Heureux les maîtres qui peuvent parler avec un tel lyrisme de leurs élèves! Heureux bacheliers qui arrachent de tels éloges à leurs juges! Dans un pareil milieu, le jeune Quevedo dut à merveille développer ses dispositions naturelles. Les registres matricules d'Alcalá (3) nous permettent de le suivre depuis le 20 octobre 1596, jour où il fut inscrit, dans la Faculté des Arts, parmi les *summulistae* ou étudiants de première année, jusqu'au 31 décembre 1600, date de sa réception à la licence ès arts. Dans l'intervalle, le 4 octobre 1599, il avait été reçu bachelier. On sait ce qu'était alors

(1) *Hispaniae Bibliotheca*, seu de Academiis ac bibliothecis item elogia et nomenclator clarorum Hispaniae scriptorum..., tomis III distincta. Francofurti, MDCVIII, t. I, p. 52. *Univ. Complutensis*, auctore Melchiore de la Cerda, Soc. Jes., Hispali rhetore, lib. De apparatu latini sermouis.

(2) *Ibid.*, p. 58.

(3) Ils se conservent à l'Université centrale de Madrid, héritière de celle d'Alcalá, et ont été publiées par Fern.-Guerra, *Obras*, II, pp. 625.

l'enseignement dans la Faculté des Arts (1). La philosophie d'Aristote, depuis la *Logique* jusqu'à la *Métaphysique*, en constituait la partie la plus importante. La méthode, non moins que la matière de l'enseignement, était de nature à aiguiser l'esprit, à faire des raisonneurs déterminés, des esprits plus subtils que profonds, plus vifs que puissants. A Alcalá, pendant les deux premières années, le même professeur montait chaque jour cinq fois en chaire, soit pour exposer quelque point de la philosophie péripatéticienne, soit pour présider aux exercices oraux, répondre aux questions des étudiants, et les interroger. Les argumentations, les soutenances, les épreuves probatoires de toute nature, entretenaient une animation singulière dans l'Université. Mais Quevedo ne crut point être quitte de tout, pour « s'estre, » comme dit Montaigne, « rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, » pour avoir passé, ainsi que Gargantua, « de belles années à se mettre dans la tête le fatras aristotélique. » Il reprit pour son propre compte et compléta ses études littéraires; il se perfectionna dans la connaissance du grec; il apprit l'hébreu : les trois grandes langues classiques étaient spécialement enseignées au Collège Trilingue. Tarsia ajoute (2) qu'il savait l'italien, le français, l'arabe, « à peu près comme sa propre langue, » ce qui est beaucoup dire. Mais, dans le panégyrique, le bon Tarsia ne s'arrête pas facilement : le jeune écolier aurait étudié encore, nous dit-il, les sciences exactes et naturelles, le droit civil et le droit canon, et même la médecine (3), ce qui lui aurait permis du moins de se moquer des médecins avec plus d'autorité que notre Molière. En somme il n'était aucune branche du savoir contemporain qu'il n'eût abordée, et dans plus d'une, il se montrait déjà passé maître. Dès les bancs de l'école, cette science encyclopédique lui valut l'admiration des uns, la jalousie des autres; elle le mit en relation avec quelques-uns des hommes les plus distingués de l'époque, et lui assura l'une des premières places parmi les

(1) Voy., sur ce sujet, quelques notes de Ch. Graux dans le n° du 15 mai 1883 de la *Rev. intern. de l'Enseign.* : *L'Université de Salamanque* en 1875.

(2) P. 6 : « Excelente en todas ellas y casi las hermanò con la Castellana. »

(3) P. 17 : « Hizo en la medicina particular estudio. »

lettrés et les humanistes qui firent encore honneur à l'Espagne dans ce siècle.

Licencié ès arts, Francisco se faisait inscrire, le 8 novembre 1600, parmi les étudiants en théologie; mais à partir de cette époque son nom ne figure plus sur les registres universitaires. Il n'est pas douteux cependant qu'il n'ait poursuivi ses études théologiques; lui-même le déclare formellement, et il nous apprend les noms de ses maîtres : le Dr Montesinos, le Dr Thena et le père Lorca. Le premier († 1621), élève lui-même du Jésuite Alf. Deza, avait mérité d'être appelé le Docteur clair : il attirait une telle affluence autour de sa chaire, nous dit Nicolas Antonio (1), que, bien que la salle contînt plus de six cents personnes, un certain nombre d'auditeurs devaient se tenir à la porte et jusque dans le vestibule. Luis de Tenas ou Thena († 1622), plus tard évêque de Dertosa, aumônier et confesseur d'Anne d'Autriche, expliquait Scot Erigène au moment même où Quevedo suivait les cours de théologie (2). Quant au cistercien Pedro de Lorca († 1606), il avait commenté la 2e et la 3e partie de la Somme de saint Thomas. Il ne dédaignait pas à l'occasion, pour se délasser de tels travaux, de composer des vers. Il est vrai qu'un *Poème sur les Commentaires de saint Thomas* n'était pas de nature à compromettre sa gravité professionnelle. Quevedo était fier d'avoir été l'élève de ces savants hommes.

Mais nous n'aurions qu'une idée peu exacte de la vie de Quevedo à Alcalá, si nous nous le représentions discutant sans cesse dans les préaux de l'université, ou feuilletant sans relâche, pendant les deux heures réglementaires, les livres et les manuscrits dont le cardinal Ximenès avait enrichi la bibliothèque, et que des chaînes rivées aux *plutei* mettaient à l'abri d'une ardeur mal réglée (3). Une ville peuplée de plusieurs milliers d'étudiants ne pouvait ressembler à un cloître : on y apprenait bien des choses que les docteurs n'enseignaient pas. Ces derniers d'ailleurs se prêtaient assez complaisamment aux gaietés de leurs élèves. L'Université, à côté de ses

(1) *Bibl. Hisp. nova*, *s. v.*, Ludovicus de Montesinos.

(2) *Ibid.*, *s. v.* : « Ludovicus de T., superiore exeunte atque hoc ineunte saeculo Scotum docebat. »

(3) *Hisp. biblioth.*, p. 61.

solennités d'apparât, avait ses jours de liesse : c'est une fête de ce genre, la promenade triomphale, le *Paseo* d'un professeur nouvellement promu, que le *Don Quichotte* d'Avellaneda interrompt si mal à propos, à Alcalá même (1). La *Renuntiatio Doctorum* était l'occasion de divertissements de toutes sortes ; la soutenance des thèses s'égayait d'intermèdes burlesques (2). Semblable à l'*imperator* romain, le récipiendaire devait, au milieu de son triomphe, supporter les brocards et les facéties les plus irrespectueuses. Ou je me trompe fort, ou Quevedo dut se distinguer dans les cérémonies universitaires tout autant par sa verve bouffonne que par sa science. C'est là que le futur satirique fit ses premières armes aux dépens de ses camarades, de ses maîtres peut-être. Mateo Aleman nous a laissé une vive esquisse de la vie d'Alcalá : il parle de l'Université avec une chaleur, avec une émotion que l'on chercherait vainement chez l'auteur du *Buscon* : « De temps à autre, histoire de détendre la corde de l'arc, on va faire quelque folie avec une poignée de bons enfants. Quelle joie, quel plaisir d'enlever à la course quelque bon pâté, de dérober un melon, de subtiliser un nougat à l'étalage ! Est-il personne au monde aussi habile en cette matière que l'écolier d'Alcalá ? Où voit-on pareille habileté, tant de talent en musique, aux armes, à la danse, à la course, au saut, à la barre ? C'est là, c'est là que se forment esprits habiles et corps agiles. Oh ! Alcalá, ma mère (3) ! » *L'alma mater* était souvent effrayée de la pétulance de ses nourrissons. Les contemporains nous fournissent de notre français *brimer* une synonymie d'une richesse tout à fait extraordinaire. L'auteur des *Sueños* fut sans aucun doute un incomparable organisateur de brimades ; son penchant à la bouffonnerie, son talent pour la caricature se donnaient alors libre carrière : ils durent plus d'une fois scandaliser les régents, inquiéter les bourgeois, divertir les badauds. Bons tours joués au guet,

(1) *El Ing. H. D. Quijote...*, septima parte, cap. XXVIII.

(2) « Quam [lauream] consequuntur ridicula dicta et jacta in novum doctorem ut a rebus seriis et gravibus quae antecesserunt ad jocos et ad ridicula mentes auditorum aliquantulum avocentur, atque homines exhilarati de theatro ridentesque discedant. » *Hisp. bibl.*, *l. l.*

(3) M. Aleman, *Guzman de Alfarache*, parte II, lib. III, cap. IV.

mystifications aux marchands, alertes aux habitants réveillés en sursaut, brimades aux nouveaux, tous ces événements de la vie d'étudiant sont racontés avec tant de complaisance et de naturel par l'auteur du *Buscon* que sur ce point il paraît faire appel à son expérience plus qu'à son imagination. On peut lire tout au long, au chapitre VI de cette Nouvelle, le récit d'une aventure dans laquelle un mauvais plaisant fait rire l'Université aux dépens des alguacils, du corregidor, voire même de M. le Recteur. Les ennemis de Quevedo, naturellement très au courant de ses faits et gestes, l'accusaient d'avoir été lui-même le héros de l'aventure (1). Peut-être cette fois-ci ne se trompaient-ils qu'à moitié. Ils ajoutent que le jeune Quevedo ne fut jamais, à l'Université, qu'un pauvre *capigorron*, c'est-à-dire une manière de clerc réfractaire, et un misérable *porcionista*, entretenu par charité (2). Mais cette dernière assertion ne concorde guère avec ce que nous dit Quevedo de la pension de 600 ducats qui lui fut payée pendant ses études : « *Todo el tiempo que estudié, me pagaba por libranza de mis padres seis cientos ducados* (3). » Vers la même époque, Guzman d'Alfarache estimait qu'avec 100 ou 150 ducats au plus par an, il pouvait vivre à Alcalá « comme un duc (4). » Quoiqu'il en soit, « voilà, » dit don Pablo en terminant son récit, « voilà, pour ne point parler d'autres choses, comment je commençai à acquérir réputation de joyeux compagnon, malin entre les malins. » Ce que furent ces *otras cosas* sur lesquelles l'auteur ne croit pas devoir insister, on peut le deviner aisément. Lorsque Quevedo quitte l'Université pour entrer dans le monde, il a ses idées faites sur l'amour, sur les femmes, sur la morale mondaine. Ses illusions, — en eut-il jamais? — se sont évanouies : il n'a plus rien à apprendre sur ce chapitre ; son expérience paraît solidement établie. Les grandes universités ne passaient pas

(1) « Puede presumirse y aun creerse haber sido verdad, y ser Quevedo quien la hizo. » *Tribunal de la Justa Venganza*... Valencia, 1635, p. 62.

(2) *Ibid.*, p. 13 : « Siempre fue en las universidades un pobre capigorron, y misero porcionista. »

(3) « Avaricia, cuarta peste del mundo. »

(4) « Aunque quiera gastar cada un año cien ducados, y ciento y cincuenta que sera lo sumo, aunque me quiera tratar como un duque, tengo dineros para todo el tiempo y me sobrarán para libros, y con qué guardarme. » *Guzman*, *l. l.*

alors pour des écoles de mœurs. A Alcalá comme à Salamanque, dit Alarcon,

Son mozos, gastan humor,
Sigue cada cual su gusto,
Haçen donaire del vicio,
Gala de la travesura
Grandeza de la locura (1).

Parmi ces fanfarons de vice, Francisco semble d'être signalé par l'éclat de ses aventures et de ses duels. « Alcalá, terre fertile en disputes, » dit Suarez de Figueroa, « où la loi du duel est plus en crédit qu'elle ne fut jamais parmi les peuples les plus chatouilleux sur le point d'honneur (2). » Un jour, il donna un grand coup d'épée à un étudiant nommé don Diego Carillo, auquel il avait enlevé certaine dame, et qui l'avait traité de couard (*cobarde*). « L'étudiant, » ajoute Aldrete, « s'en trouva fort mal (3). » Cependant la paix se fit, le blessé guérit, et l'affaire fut étouffée, grâce au duc de Medinaceli, que nous voyons déjà s'intéresser à Quevedo. Ainsi, dès les premières années se montraient, chez ce dernier, des contrastes qui nous étonneront plus d'une fois et une diversité de goûts qui se partageaient tour à tour cette nature mobile.

Quevedo quitta l'Université pour rejoindre la cour à Valladolid, où elle venait de s'installer (janvier 1601); du moins ne trouve-t-on plus trace de son séjour à Alcalá à partir du mois de décembre de l'année 1600. Dans un romance qui date du milieu de 1604, c'est-à-dire d'une époque où il n'était pas encore question du retour du roi à Madrid, il nous apprend qu'il est depuis trois ans à Valladolid (4).

(1) Alarcon, *la Verdad sospechosa*, Jorn. I. — Sur les mœurs universitaires à Alcalá et la journée de l'étudiant *pícaro*, voy. Mateo Lujan de Sayavedra, *Guzm. de Alfar.*, II, 2, 6, et Suarez de Figueroa, *El Pasagero*, Barcelona, año 1618, alivio III.

(2) « Lugar de gran provocacion. » Figueroa, o. l., f° 104.

(3) Notes d'Aldrete dans le manuscrit Candamo, d'après don Basilio Sebastian Castellanos.

(4) *Euterpe*, p. 314, « Romance burlesco al passarse la Corte à Valladolid (Janer, n° 639) :

Tres años ha que no miro
Estos valles, ni estas cuestas..., etc. »

En suivant la cour dans sa nouvelle résidence, Quevedo n'obéit probablement à d'autres mobiles qu'à son goût particulier. Nous ne voyons pas, en effet, qu'il ait brigué aucun emploi à la cour. Maître d'une fortune qui, sans être bien grande, lui permettait du moins de vivre quelque temps à sa guise, bien accueilli au palais, où vivait encore le souvenir de ses parents, recherché par une société qu'amusaient le tour ingénieux de son esprit et sa parole mordante, il ne songeait pour le moment qu'à jouir de la vie, qui s'ouvrait facile devant lui. Spectateur intelligent mais désintéressé, il faisait son profit des scènes qui se déroulaient sous ses yeux ou savourait la douceur des applaudissements qui accueillaient ses débuts.

La cour de Valladolid, telle qu'elle dut lui apparaître, fournissait une riche matière à son esprit observateur : elle lui offrait aussi de quoi satisfaire à la fois et son amour du plaisir et ses ambitions littéraires. Il semble qu'au lendemain du règne glorieux mais triste de Philippe II, un besoin de vivre et de jouir librement, une fièvre de mouvement et de plaisir se soit emparée de la société espagnole. Au vieux roi enfermé dans la solitude de l'Escurial succède un prince de vingt ans, dont la faiblesse se dissimulait encore sous les apparences de la douceur. Les ministres, dont la gravité était une gêne ou l'honnêteté un reproche, disparaissaient l'un après l'autre, dégoûtés ou disgraciés. Rodrigo Vasquez, président de Castille, Pedro Portocarrero, évêque de Cordoue et inquisiteur général, García de Loaysa, archevêque de Tolède et précepteur du jeune prince, Cristóbal de Mora, le comte de Chinchon, furent écartés de gré ou de force. Seuls, Juan de Idiaquez et le marquis de la Velada réussirent à se maintenir : « En quelques années, » selon l'heureuse expression de Quevedo (1), « le roi perdit la meilleure part de l'héritage paternel. » Le marquis de Denia, bientôt duc de Lerme, avait recueilli cette lourde succession ; il remplaçait par la grâce de son abord et par la séduction des ses manières, les talents ou la probité qu'il n'avait pas.

(1) *Grandes Anales de Quince dias :* « Quedo S. M. en pocos años desnudo de la mejor herencia de su gran padre. »

Fort de l'approbation royale, il commençait à réunir cette fortune scandaleuse sur laquelle les témoignages contemporains nous édifient à l'envi (1). Maître généreux d'ailleurs, il répandait libéralement autour de lui des trésors qui lui coûtaient peu, sans satisfaire toujours l'insatiable avidité de ses propres favoris. Ceux-ci, le marquis de Siete Iglesias, Franqueza, imitaient de leur mieux leur protecteur, et n'éprouvaient pas plus de scrupules que lui. Au-dessous encore, la foule des ambitieux, des intrigants, des déclassés, des *catariberas*, attirés par les promesses du nouveau règne, source de bonnes fortunes, « se faisaient, sans pitié pour le pays, une petite fortune particulière dans un coin de la grande infortune publique (2). » Jamais la cour n'avait paru plus brillante. Valladolid, presque ruinée par le terrible incendie de 1561, prenait de nouveau, grâce aux prodigalités de Lerme, un air de capitale : elle semblait revenue aux beaux jours d'autrefois. Les relations contemporaines sont pleines de récits de fêtes, de tournois, de joutes, de combats de taureaux, de divertissements de toutes sortes qui se succèdent sans interruption. Valence, Barcelone, Séville, Saragosse, Madrid, toutes les grandes villes du royaume épuisent leurs dernières ressources pour recevoir dignement ou pour fêter la jeune reine d'Espagne, plus tard pour célébrer la naissance de l'infante doña Ana Maurica ou celle de l'infant don Philippe (3). On eût dit que tout l'or arraché aux mines de Potosi arrivait à Séville sans avoir à craindre désormais les hardis coups de main des Hollandais, ou bien que de toute l'Europe, à travers laquelle Philippe II l'avait répandu, il refluait vers l'Espagne pour n'en plus sortir. Sans doute le cri de la misère publique venait parfois couvrir le bruit des fêtes. Yñigo Ybañez dénonçait les folles prodigalités du favori; les esprits sérieux que n'étourdissaient point cette

(1) Voy. le *Decreto de Puridad*, du 23 oct. 1612. Bibl. nat. Paris, ms. esp. 143, f° 54. Selon Davila, II, 3, Philippe III, par décret du 13 sept. 1598, avait autorisó Lerme à « recibir los presentes que le hiciesen. » Voy. Lafuente, *Hist. de Esp.*, tom. XV, liv. III, ch. I.

(2) V. Hugo, *Ruy-Blas*, préface.

(3) Voyez le récit de l'une de ces fêtes (pour la naissance de Philippe IV, 8 avril 1605) dans *Márcos de Obregon*, II, descanso 11. C'est pendant ces mêmes fêtes que se passe, à Tolède, l'intrigue de la *Noche toledana*, de Lope de Vega.

vaine agitation, ne se faisaient pas illusion : sous ces dehors brillants ils entrevoyaient la ruine prochaine de l'Etat. « En tout ce quon voit, on lit ou l'on entend, » disait don Bernardo de Sandoval, cardinal-archevêque de Tolède, « se montrent des signes évidents de la ruine de cette monarchie (1). » Les Cortes retrouvaient par moments quelque énergie pour faire entendre des plaintes éloquentes; mais à tous les maux du royaume, — dont il n'était pas d'ailleurs uniquement responsable, — le duc de Lerme préparait des remèdes qui devaient, disait-on, être souverains. Et, en effet, s'imaginant doubler du coup la fortune publique, il élevait de moitié la valeur de la monnaie de cuivre, et ordonnait de dresser l'inventaire de toute l'argenterie du royaume, expédients naïfs qui peuvent aujourd'hui faire sourire les économistes, mais qui parurent sur le moment des traits de génie.

A l'extérieur, un certain nombre d'événements heureux, qui se succédèrent pendant la première moitié du règne, permettaient encore d'entretenir quelque illusion sur la puissance réelle de l'Espagne. En Flandre, la capitulation d'Ostende faisait oublier les échecs de Nieuport et de Rheinberg. L'expédition envoyée en 1602 en Irlande avait, il est vrai, misérablement échoué; mais la mort d'Elisabeth et l'avènement de Jacques I[er] amenaient la paix entre les deux nations (29 août 1604). Spinola, l'héritier des grands capitaines du siècle précédent, maintenait le prestige des armes espagnoles : la campagne de 1606, où il déploya toutes les ressources de son génie et toute l'énergie de son caractère, permit d'ouvrir honorablement les négociations qui se terminèrent par le traité de La Haye. Tranquille du côté de l'Angleterre et des Pays-Bas, l'Espagne se vit, au moment opportun, débarrassée par Ravaillac de son plus redoutable ennemi. Le « grand dessein » était à jamais abandonné. La politique espagnole, que le sort servait mieux que les hommes d'Etat,

(1) « *Advertençias* que don Bernardo de Sandoval, card. de Toledo, escrivió al duque de Lerma, su sobrino, sobre lo que avia de hazer en su privanza para el bien publico. » Bibl. nation. Par., ms. esp. 143, f° 103 : « En todo lo que se vee, se lee y se oye se ven claros señales de qué amaga clara ruina en esta monarquia. »

triomphait à la cour de France : les mariages projetés entre les princes et princesses des deux familles royales semblaient devoir sceller définitivement la réconciliation. L'Espagne, libre enfin de toute guerre, put un moment espérer que les maux dont elle avait souffert allaient disparaître avec la cause qui les avait entretenus.

Ces bonheurs, ces succès passagers permettaient à une cour frivole de se dissimuler l'état réel de la monarchie : ils lui fournissaient du moins des occasions et des prétextes pour oublier au milieu des plaisirs la triste situation des affaires intérieures. Mais, plus encore que ces événements heureux, ce qui jette sur cette époque un éclat particulier, c'est l'état florissant des lettres. Si, dans la politique, la prépondérance de l'Espagne était compromise, dans le domaine de la pensée, ses écrivains paraissaient devoir lui assurer le premier rang. On chercherait vainement, dans l'histoire des lettres espagnoles, une époque plus féconde en promesses ou plus riche en talents : la poésie, le théâtre, le roman produisaient en foule des œuvres de premier ordre; il semblait qu'on fût à l'aurore d'un grand siècle. Les écrivains qui avaient honoré le règne précédent peuvent disparaître : leurs successeurs sont prêts; et, parmi ceux-ci, quelques-uns doivent faire oublier leurs devanciers. Fr. Luis de Leon et Fr. Juan de la Croix, Herrera, Silvestre, Barahona de Soto, Acuña, Mendoza, sœur Thérèse de Jésus, Zurita, Ambrosio de Morales meurent dans les dernières décades du seizième siècle; mais, pour ne citer ici que les plus illustres, Cervántes, Lope de Vega, Aleman, Góngora, Mariana, les Argensolas, Guillen de Castro sont alors dans tout l'éclat de leur talent. Au-dessous d'eux, une foule d'écrivains vraiment extraordinaire enrichissent d'œuvres estimables toutes les branches de la littérature. On est étonné de la quantité d'ouvrages recommandables à des titres divers qui ont paru dans la première partie du règne de Philippe III. Et cette fécondité ne semble pas près de s'épuiser. Calderon naît en 1600; Manuel de Villegas, qui promet un grand poète à l'Espagne, est tout jeune; Moreto, Tirso de Molina, Luis Velez de Guevara continueront avec éclat l'œuvre de leurs prédécesseurs. Le passé lui-même contribue à la gloire

du présent. On édite les chefs-d'œuvre des derniers siècles : les *Romanceros*, les *Cancioneros* se succèdent, mettant à l'abri les richesses éparses de la poésie nationale et populaire; on publie la *Guerre de Grenade*, les poésies de Diego Hurtado de Mendoza, les *Guerres civiles de Grenade* de Perez de Hita. La mode s'en mêle : tout le monde veut écrire. Il n'est personne à la cour qui ne se pique de tourner galamment un sonnet, d'improviser un romance, personne qui ne tienne à honneur de voir figurer son nom dans les *Flores* et les anthologies, à côté de ceux des poètes en vogue. Les grands seigneurs se font volontiers les protecteurs des gens de lettres et des artistes; ils les emmènent avec eux dans leurs gouvernements, les assistent, au besoin, de leur influence ou de leur bourse. Quelques-uns, tels que Villamediana, Esquilache, prennent rang ouvertement parmi les poètes :

« Que perlas y laureles juntamente
Adornan bien de un gran señor la frente (1). »

Le duc de Lerme donne le ton ; Lemos, Gandia, Calderon, Medinaceli, Juan Fernandez de Velasco, Osuna ont leurs écrivains préférés, leurs poètes favoris; leurs noms et ceux de beaucoup d'autres gentilshommes figurent dans les recueils contemporains et dans les *Listas* des *Ingenios de Corte* (2). Sans doute, il nous est facile aujourd'hui de faire des réserves : cette richesse littéraire, comme celle qu'étalait la cour, est plus apparente que réelle. De cette multitude de noms quelques-uns à peine ont survécu; les autres sont oubliés du public, et c'est affaire aux érudits d'exhumer ces gloires défuntes. Déjà même les esprits perspicaces pouvaient distinguer des signes non équivoques de fatigue, de sénilité précoce. Sous l'influence de causes profondes qui tiennent à l'histoire même de l'Espagne, la pensée faiblit, les esprits s'épuisent, l'originalité se perd. La richesse de la forme ne masque pas toujours la pauvreté du fond : toutes les misères des siècles de décadence se dissimulent mal sous ce voile

(1) Lope de Vega, *Laurel*..., silv. III.
(2) Voy., par ex., les recueils manuscrits cités dans l'*Ensayo de una bibliot.* de Gallardo, nos 1048, 1050. — Lope de Vega, *Laurel de Apolo*, silva VI.

brillant. Ces symptômes étaient graves, l'histoire est là pour le montrer ; mais, à l'époque de Cervántes et de Lope de Vega, qui donc pouvait prévoir une décadence aussi rapide ? Ceux-là mêmes qui avaient le goût assez ferme pour protester contre des tendances dangereuses, — et ils étaient rares, — pouvaient espérer que le mal ne serait que passager (1) : ils devaient se rassurer en voyant le goût des lettres se développer d'une manière inespérée, le Nouveau-Monde produire une moisson de poètes et d'écrivains,

las Indias,
En ingenios mundo nuevo (2),

et les pays voisins demander à l'Espagne des inspirations et des modèles.

Ainsi les circonstances favorisaient les débuts littéraires de Quevedo, et la cour lui offrait un milieu approprié à ses qualités et à ses défauts qui devaient également plaire à la société élégante de Valladolid. Ses succès furent rapides : dès 1604, il a pris rang parmi les poètes qui ont la faveur du public ; son nom et ses vers figurent honorablement dans les recueils contemporains, tels que les *Flores* de Pedro Espinosa. Ximenez Paton emprunte à l' « ingenioso y agudo D. Francisco de Quevedo » quelques exemples de figures de rhétorique (3), ainsi qu'il aurait pu faire à un maître ; on le cite comme l'une des gloires futures des lettres espagnoles.

Cependant les œuvres qui attirèrent tout d'abord l'attention sur son nom n'étaient que des jeux d'esprit, des esquisses sans prétention, des improvisations burlesques, en prose ou en vers, inspirées par l'événement du jour et destinées à amuser un moment les oisifs. A ne considérer que leur mérite littéraire, il serait permis de les négliger sans nuire beaucoup à la gloire de leur auteur ; mais, quelle que soit

(1) « ... El agravio de nuestra lengua, si lo es, el mismo tiempo volverá por él ó se conocerá que lo ha sido. » Lope de Vega, *Laurel de Apolo*, prólogo.

(2) *Id.*, *ibid.*, silv. IV :

« Pues dan voces los campos y los mares
« Del nuevo mundo á los ingenios grandes. »

(3) *Eloquencia española en Arte*, por el maestro Bartholome Ximenez Patô. En Toledo, por Thomas de Guzmâ. Año 1604, cap. x, f° 64 b.

leur valeur, les premiers essais d'un grand écrivain offrent toujours quelque intérêt, car ils permettent de mesurer la carrière parcourue, et l'accueil qui leur est fait décide souvent ce dernier à poursuivre dans la même voie.

Ce n'est pas sans surprise (mais la vie de Quevedo est pleine de ces contrastes), que nous trouvons, en 1604 et en 1605, l'auteur de tant d'œuvres légères en correspondance avec l'un des plus savants hommes de l'époque, Juste Lipse. On a quelque peine à croire que les *Cartas del cavallero de la Tenaza* ou les *Letrillas* aient seules inspiré à l'érudit flamand la sympathie qu'il éprouva tout d'abord pour son nouvel ami. C'est, en effet, à l'humaniste, au savant, au futur traducteur d'Anacréon, de Phocylide, de Jérémie, que s'adressent surtout les lettres de Juste Lipse, dont la correspondance avec Quevèdo rappelle celle d'Erasme avec les Vergara (1). Ce fut la publication de l'ouvrage de Lipse sur les Vestales (2) qui donna naissance à ces relations. Quevedo, qui d'ordinaire célébrait dans ses vers des vertus moins farouches, songeait, paraît-il, à traiter ce même sujet. Dans une lettre du 4 septembre 1604, qui marque le début de cette correspondance, il fait part à Lipse de ses projets, forcément modifiés par la publication du *De Vesta*, et il lui demande ses conseils : « Je suis tout entier aux Vestales, sur lesquelles j'ai résolu d'écrire.... mais je ne compte plus, comme auparavant, traiter de Vesta, du nombre des vierges, des châtiments, des privilèges, du feu sacré, du Temple (vous l'avez fait d'une façon définitive); j'aborderai une question plus délicate. Je n'écrirai qu'avec crainte et d'une main tremblante. Je vous enverrai mon essai, et vous le corrigerez avec bienveillance (3). » Juste Lipse, que Quevedo

(1) Les deux lettres de Quevedo à Juste Lipse se trouvent au tome II, pp. 162 et 163 du *Sylloge epistolarum a viris illustribus scriptarum*, de P. Burmann (Epist. 835 et 836). Les réponses de Lipse ont été insérées par Vicente Mariner d'abord dans sa traduct. du *Panégyrique du Soleil* de l'empereur Julien, en 1625, puis en 1633, dans ses œuvres complètes : *Vincentii Marineri Valentini opera omnia poetica et oratoria*, in IX libros divisa. Turnoni, apud Ludovicum Pillhet, 1633, pp. 340 et 404. Mariner les tenait évidemment de Quevedo lui-même, auquel il avait dédié sa traduct. de Julien.

(2) *De Vesta et Vestalibus syntagma*. Dédicace : Lovanii, idib. juniis, 1603.

(3) « Toto corde de Vestalibus scribere decrevi... sed adhuc non ut antea de

n'hésitait pas à comparer au soleil et au phénix, trouva que son jeune ami avait bien de l'esprit : « Puissiez-vous, » dit-il dans sa réponse (1), « rester toujours ce que vous êtes, plein d'affection pour moi, plein de talent et de mérite. J'ai entendu vanter l'un et l'autre par ceux qui vous connaissent plus intimement et qui ont lu vos écrits, ce que je n'ai pu faire moi-même, car vos ouvrages nous parviennent difficilement, à moins qu'ils ne nous soient personnellement adressés. » Le laborieux vieillard annonce à Quevedo la deuxième édition du *De Vesta* et la publication prochaine de ses ouvrages sur la philosophie stoïcienne (2). En terminant, il déplore le triste état de la Flandre, ravagée par les armées de Maurice de Nassau et de Spinola : il applique à son pays ce que Catulle disait de Troie :

..... Commune sepulchrum
Europae Asiaeque (3).

Quevedo se souviendra de cette citation dans la *Fortuna con seso*, XXXVI, où il appelle également *Sepulcro universal de Europa* les campagnes de la Flandre. Six semaines plus tard, il adressait à Lipse une nouvelle lettre, que nous citerons ici parce qu'elle fournit quelques détails sur l'auteur et qu'elle est peu connue (4) : « J'ai été à toute extrémité ; je

Vesta, de numero Virginum, de poena, vel proemio, de igni, de templo (tu haec exactissime) de subtili quaestione agere institui. Quidquid scribam, dubia manu, suspensa mente scribam. Mittam, corriges amicissime. » Pinciae, et septembris, 4, anno 1604.

(1) Lovanii, VI id. octobr. MDCIV.

(2) *Manuductionis ad Stoicam philosophiam libri III.* — Dédicace : Lovanii, IV kal. mart. 1604.

Physiologiae Stoicorum libri III. — Dédicace : Lovanii, III kal. mart. 1604.

(3) Le vers (Schwabe, LXVIII, 89) doit être lu :

« Troja, nefas! commune sepulcrum Asiae Europaeque. »

(4) Voici le texte latin : on y remarquera la même subtilité de pensées et la même recherche d'expressions que dans les autres écrits de Quevedo :

« Ad incitas usque, ut aiunt, fui redactus ; deficiebam, sed tuae litterae mihi pro Esculapio fuere. Vivo, sed valetudinarius, et salute missa a Lipsio salutem amissam adeptus. *Pallentes*, ut ait ille, *morbos* excutio. Nunc verbis virtutem inesse credo, non a magia, sed a tua doctrina : et ideo quae olim scripsisti lego. Quae scribis, opto pro futuris laboribus tibi a Deo vitam, et ab illis mihi. Vestam tuam denuo illustratam mittas rogo. Nulli fas nisi Lipsio penetralia illa penetrare. Ignita dea igneum ingenium expectabat. Scribe incessanter : tuis

me mourais, mais votre lettre m'a guéri comme Esculape eût pu le faire. Je vis, mais d'une vie chancelante, et je ne dois mon salut qu'à celui que m'envoie Lipse. Je chasse, comme dit le poète, le pâle troupeau des maladies; oui, il y a dans les mots quelque vertu secrète, qui leur vient, non de la magie, mais de la science : et c'est pourquoi je lis vos ouvrages. Puisse Dieu vous conserver la santé, qui vous permettra d'achever ces écrits dont vous me parlez, et desquels la mienne dépend ! Envoyez-moi, je vous prie, la seconde édition de votre *De Vesta*. Personne que Lipse ne pouvait pénétrer dans ce sanctuaire : la déesse du Feu réclamait un génie plein de flamme. Ecrivez sans vous lasser : vos travaux vous préparent « un monument plus durable que l'airain. » Ce ne sera point seulement une grande partie de Lipse, mais Lipse tout entier qui échappera au trépas. Vous êtes maintenant tout à notre Sénèque; mais comment en serait-il autrement? C'est ainsi qu'il s'empare d'ordinaire de nous. Heureux génie qui, par vos soins, jusqu'au dernier jour « volera plein de vie sur les lèvres humaines. » Notre siècle, déchiré par la guerre, est le siècle de fer; mais grâce à vos écrits il n'a rien à envier à l'âge d'or. Notre époque est mieux faite pour Mars

laboribus conficis tibi monumentum aere perennius, et non tantum magna pars tui vitabit Libitinam, sed Lipsium totum ignorabit Libitina. Seneca noster te totum habet, et non aliter totum Senecam habere possumus. Felix ille qui tuo labore ante ultimum solem mundi iterum vivus volitabit per ora virum. Bellis ferrea vestra (nostra ?) tempora videntur, sed tuis scriptis aurata secula emulantur. Credo et Marti non Minervae facta, sed tu facis. Quid de mea Hispania non querula voce referam ? Vos belli praeda estis, nos otii et ignorantiae. Ibi miles noster opesque consumuntur, hic nos consumimur, et desunt qui verba faciant, non qui dent..... Politicas tuas maternae linguae dedit D. Bernardinus a Mendoça, caecus ille Tiresias, Argus ille caecus ; feliciter spero, sed magis opto. Concessit naturae vir ille, cujus monitu patrio sermone (id fortasse haut maturo consilio) injurias Homero illatas à Scaligero vindicare fuit animus, occasione sumpta a tuis in Velleium notis. Fave, mihi numen es, votisque assuesce vocari. Vale, nostri memor. Pintiae, 22 novemb. ann. 1604. » Don Bern. de Mendoza, le célèbre ambassadeur d'Espagne en Angleterre et en France, venait d'éditer à Madrid *Los seis libros de la Politica de Justo Lipsio* (Madrid, imprenta del reyno, 1604, in-4°), qui figurèrent plus tard dans les *Index* de l'Inquisition. (Voy. l'*Ind.* de Satomayor, 1640, v° *Justo-Lipsio*.) Il est intéressant de rapprocher du jugement sévère que Quevedo porte sur ses compatriotes les plaintes analogues que Lupercio et Bartolome L. de Argensola expriment, dans leurs lettres adressées en 1602 et en 1603 au même Juste Lipse. Voy. P. Burmann, II, epist. 809 et 810.

que pour Minerve, mais vous rendez à cette dernière ce qui lui est dû. Quant à mon Espagne, je n'en puis parler sans douleur. Si vous êtes la proie de la guerre, nous sommes, nous, celle de l'oisiveté et de l'ignorance. Chez vous nos soldats, notre or s'épuisent : ici, c'est nous qui nous épuisons. Il n'y a personne pour parler, mais il y a foule pour mentir (1)... Don Bernardino de Mendoza, aveugle comme Tirésias, mais clairvoyant comme Argus, a traduit en notre langue vos *Politiques*, avec succès, je l'espère et je le désire. Mendoza vient de mourir : c'est sur ses conseils que j'ai résolu d'écrire en castillan (et peut-être ai-je tort en cela), une défense d'Homère contre les injures de Scaliger : vos notes sur Velleius m'en ont inspiré l'idée. Gardez-moi votre amitié, et puisque vous êtes ma providence, souffrez que je vous adresse mes vœux. Adieu, et pensez à moi. Valladolid, 22 novembre 1604. »

Le projet de réponse à Scaliger, dont parle Quevedo dans les dernières lignes de cette lettre, ne furent très probablement, jamais mis à exécution, mais ils ne furent non plus jamais abandonnés complètement. Le nom d'Homère amène presque infailliblement sous la plume de notre auteur celui de Scaliger, et il semble qu'il déteste encore plus celui-ci qu'il n'admire celui-là. Jusque dans les *Sueños*, il poursuit le critique coupable de lèse-poésie, et lui fait expier durement dans les Enfers « les mensonges effrontés qu'il a osé écrire contre Homère, les faux témoignages qu'il a *élevés* contre lui, pour *élever* des autels à Virgile, auquel il rend un culte idolatrique (2). » En 1609, il parle encore de l'apologie d'Homère qu'il compte écrire (3). Montalvan cite, il est vrai, un traité de Quevedo intitulé : *Homer Achilla advers. impost. Maronianas* (sic), mais en 1632, ce traité était encore

(1) Cf. Mariana, *de Rege*, I, ch. VIII, p. 76 (ed. 1611) : « Prudentiores dolent, mutire nemo audet. »

(2) « Las devergonzadas mentiras que escribio de Homero y los testimonios que le levanto por levantar a Virgilio aras, hecho idolatra de Maron. » *Sueño del Infierno*.

(3) « Como yo probare en la defensa de Homero contra las calumnias de Julio Escaligero y otros de esta secta, apostatas de la buena fama del padre de todas las ciencias. » *Anacreonte*, od. 1. — Voy. aussi *Cuna y Sepultura*, 1[a] parte, cap. IV. — *Defensa de Epicuro*.

parmi les ouvrages « *para sacar á luz* (1), » et, dans les listes de ses propres œuvres dressées par Quevedo lui-même, nous n'en trouvons aucune mention. On peut donc conclure que cet ouvrage n'a jamais existé.

Dans sa réponse, Juste Lipse encourageait cependant son jeune correspondant à suivre les conseils de Mendoza. « Je lui sais un gré particulier, » lui disait-il, « de vous avoir engagé à prendre la défense d'Homère ; oui certes, faites-le ; c'est une noble tâche, dont les savants vous seront reconnaissants. » C'est ainsi qu'au milieu du tumulte d'une guerre que tous deux déploraient, cette correspondance continuait paisiblement. Lipse parlait de ses ouvrages ; au besoin même il les envoyait à Quevedo (*efficiam ut vel me mittente possis nancisci*). Celui-ci, de son côté, consultait avec déférence le grand humaniste ; il lui parlait de Sénèque, lui proposait quelque interprétation nouvelle d'un texte classique, de Lucain ou d'Arnobe, instituait volontiers, en manière de post-scriptum, de véritables discussions philologiques, où brillait l'habituelle finesse de son esprit : « O les aimables, les spirituelles lettres que les vôtres ! » s'écriait Lipse ; « elles m'ont doublement charmé, et, pour tout dire, elles m'ont fait songer à cette antique Espagne, la mère de génies semblables au vôtre. » Et plus loin : « Soyez sûr que je vous aime, et que je suis à vous du fond du cœur, ô vous qui faites tant d'honneur à l'Espagne ! ὦ μέγα κῦδος Ἰϐήρων. » L'éloge est vif, et, n'en déplaise à Lipse, nous le réserverons pour Cervántes qui allait donner la première partie du *Don Quichotte* Ce sont là pures formules de politesse qu'il y aurait quelque naïveté à prendre, comme l'on dit, au pied de la lettre : même réduites à leur juste valeur, elles ont encore, venant d'un tel homme, de quoi honorer un débutant de vingt-cinq ans. Ce qui nous paraît plus important à noter, c'est ce commerce d'idées, cet échange d'ouvrages, cette sorte de direction à la fois philosophique et littéraire, exercée de loin par le grand humaniste sur Quevedo. Le souvenir reconnaissant que ce dernier garda toujours de Juste Lipse, l'ardeur

(1) *Para Todos*..., por el doctor Juan Perez de Montalvan. Alcalá, año 1661. (1re édit. 1632.) Catalogo de los ingenios..., nº 60.

avec laquelle il le vante et le défend suffiraient à prouver que cette influence fut réelle ; mais ses ouvrages, dont quelques-uns s'inspirent directement de ceux de Lipse, le montreront par la suite plus évidemment encore. « O mon Lipse, » s'écriait Quevedo, songeant peut-être au μέγα κῦδος Ἰβήρων, « ô grande gloire de la *France* (1) ! »

Cette correspondance, qui promettait d'être si profitable au jeune Francisco, fut brusquement interrompue par la mort de Juste Lipse, qui arriva l'année suivante. En janvier de cette même année 1606, la cour rentrait à Madrid. Quevedo dut accueillir avec joie la nouvelle de ce retour, car il s'était signalé dans la petite guerre de satires qui s'était élevée entre les Vallisolétains et les Madrilènes. La lutte entre les deux cités rivales, lutte qui réveillait les regrets amers de Tolède et excitait l'ambition secrète de Ségovie, fit alors couler bien des flots d'encre (2). Quevedo se fit l'interprète des jeunes courtisans qui promenaient leur ennui dans cette petite ville subitement promue au rang de capitale, et songeaient aux ressources que Madrid offrait naguère à leur oisiveté et à leurs vices. Trois ans après son arrivée à Valladolid, Quevedo, comme un captif qui brise sa chaîne, s'échappe, et va « baiser la terre maternelle de Madrid. » Le triste aspect de la ville découronnée inspire au poète exilé sur les rives du Pisuerga une lamentation qui rappelle celles des Hébreux captifs sur les bords de l'Euphrate (3). Ces bel-

(1) *Noventa epist. de Seneca*, XLI, nota. Je soupçonne que le texte portait : *Flandes*.

(2) Gallardo, *Ensayo*, 1255 et suiv. Un Vallisolétain, piqué dans son amour-propre national, disait alors :

« Tolerable fuera el mal
Noble ciudad y opulenta,
Si como te deja el rey
Te dejáran los poetas.
Todos en ti hacen suertes,
Y todos piensan que aciertan. »

Sur la jalousie de Ségovie, voy. Alonso de Ledesma, *Romancero y monstro imaginado*... Lerida, Luys Manescal, año 1616, f° 37 : « A la mudanza de la Corte... »

(3) Rom. déjà cité. — *Caliope*, Letrilla burlesca, p. 447 : « Despues que me vi... » (Janer, n° 658.)

les promenades du Prado, « que les ruisseaux ne quittent qu'à regret,

Y por no salirse de el
Se entretienen con mil vueltas, »

le Pardo, que les fauves du moins, pour faire honte aux hommes, n'ont pas abandonné, les palais somptueux, les églises où le dévot ne voit plus que l'image de (N.-D. de) *la Solitude*, tout est désert désormais. Pour pleurer cet abandon, le Manzanarès n'a plus assez d'eau ; les pavés des rues semblent s'être attendris eux-mêmes (1) ; ils fondent comme cire et se changent en boue. Des fantômes faméliques de médecins ou de barbiers, qui n'ont plus personne à tuer, errent dans la solitude de cette Jérusalem, à travers les ruines de cette Troie. A peine de retour, le voyageur raconte son excursion dans une *letrilla* :

Despues que me vi en Madrid
Yo os dire lo que vi.

Ce pitoyable récit dut raviver les regrets de tous ceux à qui l'Espolon ou le Prado de Santa Magdalena ne rappelaient qu'imparfaitement les délices du Prado de San Jerónimo, si galamment décrites par Henri Cock ou par le secrétaire de Camillo Borghese (2). Quevedo a beau déclarer qu'il veut être impartial, il n'a pas assez de brocards pour Valladolid la riche, la noble. L'Ochavo, l'Espolon, le pauvre petit *Esguevilla*, si maltraité par Góngora, le Campo Grande, les nobles édifices « faits, comme Adam et Eve, d'un peu de boue, » rien n'est épargné, pas même le brave comte Pedro Anzurez, couché sur son tombeau de marbre, et, quoique le temps lui ait rongé le nez, victime, comme tous ses compatriotes, d'un rhume éternel.

Tels étaient les adieux de Quevedo à une ville où il venait de passer quelques-unes de ses plus belles années de jeu-

(1) D'après Henri Cock (Mantua Carpetana, v. 394, édit. A. Morel-Fatio et A. Rodriguez Villa, Madrid, 1883), Madrid aurait été pavée en 1584 : « *Nunc saxis composta via est authore senatu.* »

(2) Cock, v. 75-111. — *Diario de Camillo Borghese*, dans l'*Espagne au seizième et au dix-septième siècle*, par A. Morel-Fatio, p. 179.

nesse, et où il avait goûté les premières joies de la gloire. En sortant de Valladolid par la route de Madrid, les jeunes pages de Lerme devaient se rappeler, en souriant, les vers de Quevedo :

> Para salirse de ti
> Tienes agradables puertas ;

de même, en traversant la plaine poudreuse du *Campo Grande*, plus d'un, sans doute, songea aux couplets satiriques :

> Ay cosa como tu Prado
> Donde cada primavera
> En vez de flores dan caspa
> Los arboles, si se peinan ?

Les sept années que Quevedo passa à Madrid, de 1606 à 1613, renferment peu d'événements notables ; du moins ne possédons-nous que quelques vagues renseignements sur sa vie pendant ce laps de temps. Mais si ces années ne peuvent arrêter bien longtemps le biographe, elles furent, au point de vue littéraire, signalées par une activité féconde. Tout en goûtant, avec une ardeur qu'il regrettera bientôt, tous les plaisirs que Madrid lui offrait, Quevedo réservait au travail une bonne part de son temps. Il aspirait à fonder sa réputation sur des œuvres plus durables que celles qu'il avait produites jusque-là ; il cherchait aussi à justifier les espérances que Juste Lipse avait conçues de son talent. C'est, en effet, l'époque des *Songes* (*Sueños*), courtes et vives satires en prose, dont le recueil, complété plus tard, devait être l'un de ses titres les plus sérieux auprès de ses contemporains et de la postérité. Trois de ces pamphlets virent certainement le jour avant le départ de Quevedo pour l'Italie. Ce sont : *Le Songe du Jugement dernier* (*El Sueño del Juicio Final*), *l'Alguacil démoniaque* (*El Alguacil Endemoniado*) et *Le Monde au dedans et au dehors* (*El Mundo por dentro y por de fuera*). Ces satires, où les allusions étaient nombreuses, où les personnalités même ne manquaient pas, valurent à leur auteur beaucoup d'envieux parmi les gens de lettres ses confrères, et quelques ennemis parmi les personnages puissants à la cour. Contre les uns et contre les autres, Quevedo, comme beaucoup d'écrivains à cette époque, sentit bientôt le besoin

de chercher des protecteurs. « Que celui qui veut vivre tranquille ici-bas, » disait Espinel, « tâche d'obtenir la protection des princes et des grands seigneurs (1). » En 1609, Quevedo dédiait à don Pedro Giron, duc d'Osuna, une traduction en vers des poésies attribuées à Anacréon (2). C'est la première fois que nous rencontrons dans ses écrits le nom de l'homme d'Etat célèbre qui allait devenir son protecteur, son patron et son ami. La dédicace est datée de Madrid, 1er avril 1609. Les mots qui suivent la signature, « *Criado de V. E.*, » semblent indiquer que, déjà à cette époque, Quevedo s'était tout particulièrement attaché à Osuna, ou qu'il se considérait comme son obligé. Cette paraphrase n'était pas le premier travail de ce genre qu'il avait composé ; il avait traduit antérieurement le *Carmen Admonitorium* du pseudo-Phocylide, puisque quelques-uns des vers de cette traduction se trouvent cités dans les notes de l'*Anacréon* (3). Il est probable même que, comme l'*Anacréon*, le *Phocylide* fut offert par l'auteur à Osuna en témoignage de gratitude pour quelque bienfait reçu. On a conservé de ce dernier ouvrage une dédicace manuscrite (1er avril 1609), qui laisse peu de doute à ce sujet. Son authenticité pourrait, il est vrai, être contestée, car elle ne se retrouve pas, à notre connaissance, dans les éditions imprimées. Cependant lorsque, en 1635, Quevedo fit hommage de l'*Epictète* et du *Phocylide* à son ami don Juan de Herrera, il songeait sans doute à cette première dédicace à Osuna en écrivant la phrase suivante : « Parmi ceux qui dédient leurs ouvrages aux grands, les uns espèrent recommander leur écrit par l'étalage de titres magnifiques, les autres cherchent à se ménager adroitement un protecteur ; les derniers enfin veulent reconnaître quelque bienfait qu'ils ont reçu... Je n'ai point à me reprocher d'avoir cédé à la vanité des premiers, ni caressé l'illusion des seconds ; mais, comme les derniers, j'ai rempli loyalement un devoir. » Quatre mois

(1) *Márcos de Obregon*, part. II, descans. 5.

(2) *Anacreon Castellano con paraphrasi y comentarios*... L'ouvrage n'a été publié que longtemps après la mort de Quevedo.

(3) Dans le commentaire à l'ode XLVI : « No amar es pesada cosa. » — Le *Phocylide* parut, avec l'*Epictète*, en 1635. — *Epicteto y Phocilides en español con consonantes*... Madrid, María de Quiñones, 1635, in-16.

plus tard, Quevedo se faisait inscrire parmi les membres de la congrégation de l'Oratoire de la rue *del Olivar* (1). Cette congrégation, qui n'avait en apparence qu'un but de piété, était composée, en majeure partie, de grands seigneurs et d'hommes de lettres, entre lesquels elle établissait une sorte d'égalité. Cervántes, Salas Barbadillo, Vicente Espinel, Lope de Vega, Valdivieso, Josef Pellicer y Tobar, Juan del Castillo y Sotomayor, Miguel de Silveira, Vicencio Carducho, Gonzalez de Salas, Esquilache, Solorzano Pereira furent au nombre des *congregantes*, qui se nommaient « indignes esclaves du Très-Saint Sacrement : *indignos esclavos del Santísimo Sacramento.* » Parmi ses nouveaux confrères, Quevedo noua quelques relations que le temps devait respecter; mais il eut le regret de voir, l'année suivante, le duc d'Osuna quitter l'Espagne. Osuna jouissait alors de la faveur du roi et du favori. Il avait fiancé son fils, le marquis de Peñafiel, à la petite-fille du duc de Lerme, et, le 18 septembre 1610, il recevait le titre de vice-roi de Sicile.

Il était depuis quelques mois à peine dans son gouvernement, lorsqu'il y vit arriver Quevedo. L'humeur batailleuse de ce dernier ne se contentait pas des ennemis que son talent ou ses médisances pouvaient lui faire. Très chatouilleux sur le point d'honneur, il s'était attiré successivement plusieurs affaires, dont il sortit d'ailleurs heureusement. Une nuit, dans la *Calle Mayor*, il rencontre un certain capitaine Rodriguez. Chacun prétendant garder le haut du pavé, on met les épées au clair ; la lutte s'engage, et le capitaine reçoit une blessure, qui, « le temps aidant, » dit Aldrete, « rendit les deux adversaires les meilleurs amis du monde : *Andando el tiempo fueron los dos muy amigos* (2). » Ces sortes d'incidents n'avaient alors rien que de fort ordinaire, et les hommes de lettres eux-mêmes dégaînaient volontiers. Góngora avait eu son duel ; Lope, qui à coup sûr n'avait rien du bretteur, fut obligé de s'enfuir à Valence à la suite d'une rencontre où il avait blessé son adversaire ; plus tard, le 27 décembre 1612, il soutint une véritable lutte dans la

(1) Navarrete, *Vida de Cervántes*, p. 118 et pp. 476 et suiv.
(2) Aldrete, *l. l.*

rue de Francos, contre plusieurs assaillants (1). La seconde aventure faillit avoir pour Quevedo des conséquences plus graves.

Le bon abbé Tarsia nous la raconte en ces termes (2) : « Un jeudi de la semaine sainte (3) (1611), Quevedo assistait aux Ténèbres, dans l'église de Saint-Martin. Une femme était près de lui, agenouillée. Autant que l'on en pouvait juger, c'était une dame de qualité, et fort élégante. Un homme se disputait avec elle, et, tout à coup, sans motif, il lui donna un soufflet. Tous les assistants furent indignés, moins encore de l'affront fait à une dame de qualité que du peu de respect que l'insulteur montrait pour la sainteté du lieu et pour la solennité du jour, laquelle aurait dû faire pardonner les fautes les plus graves. Don Francesco prit sur lui d'apaiser notre homme; mais celui-ci, aveuglé par la fureur, menaçait de se porter à des violences plus graves encore. Ce que voyant, Quevedo, désespérant de le calmer, l'entraîna hors de l'église, et là, après lui avoir reproché vivement une conduite si scandaleuse, il se battit avec lui. Il le blessa si grièvement que celui-ci, quelques heures après, payait son audace de sa vie. Comme le défunt était une personne de qualité, don Francisco résolut de passer en Italie (4). »

Ce premier séjour auprès d'Osuna fut court : dès 1612 nous retrouvons Quevedo dans son domaine de la Torre de Juan Abad où il s'était retiré.

La Torre de Juan Abad est un village situé sur les premières pentes de la Sierra Morena, dans un pays assez fertile qu'arrose le Jabalon (5). Quevedo y possédait une pro-

(1) *Don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza*, por don Luis Fernandez-Guerra y Orbe. Madrid, 1871, p. 153.

(2) Tarsia, p. 19.

(3) La fête de Pâques tomba, en 1611, le 3 avril. La scène eut donc lieu le 31 mars. Voy. Mariana, *De die mortis Christi*, in : *I. Marianae tractatus VII* (1609), page 316.

(4) Ce serait également à la suite d'un duel que Cervántes entreprit son voyage d'Italie. — Voy. *Bolet. bibliogr. esp.*, 1866, nos 2 et 3, *Viaje de Cervántes á Italia*, articles de N. D. Benjumea.

(5) Actuellement province de Ciudad-Real, à trois lieues de Villanueva de los Infantes, à vingt-huit lieues de Tolède.

priété du chef de sa mère ; il devait même devenir, par la suite, principal créancier de la petite ville obérée de dettes, et prendre, à partir de 1621, le titre de seigneur de la Torre de Juan de Abad, qui figure sur la plupart de ses œuvres (1). Ce fut là qu'il se réfugia à son retour d'Italie, et nous l'y voyons s'essayer au métier, assez nouveau pour lui, de gentilhomme campagnard. « Je passe mon temps sur l'aire, à voir battre le blé ; je deviens fourmi, et ne sors plus des monceaux de blé :

> El tiempo gasto en las heras
> Mirando rastrar los trillos,
> Y hecho hormiga no salgo
> De entre montones de trigo (2).

Mais, tout en devenant campagnard, il reste moraliste. Il s'efforce d'admirer la simplicité et les vertus grossières des paysans, qu'il oppose aux vices de la cour, à la corruption des villes. « Ici, » dit-il, « on n'est jamais à court de temps : les années fugitives semblent, en ce séjour, marcher d'un pas distrait. La cour ne nous attire plus dans son labyrinthe perfide ; l'ambition ni l'orgueil ne règnent ici :

> Aqui me sobran los dias,
> Y los años fugitivos
> Parece que en estas tierras
> Entretienen el camino.

Ce détachement du monde, cet amour de la retraite sont des sentiments nouveaux dans les vers de Quevedo, et l'annonce d'une transformation prochaine. Cette sorte de lassitude qu'il éprouve (*Cansado estoy de la Corte*) (3), s'explique d'ailleurs facilement. Il venait de dépasser la trentaine ; l'âge calmait les ardeurs du sang. En même temps que la jeunesse, il voyait sa fortune s'en aller peu à peu au milieu des plaisirs ou des voyages. Il réfléchit qu'amuser les oisifs était un métier de dupe, et qu'il était temps de songer sérieusement à l'avenir. Il fit de nécessité vertu, devint

(1) Don Aureliano Fernandez-Guerra a le premier porté quelque clarté dans les relations entre Quevedo et les habitants de la Torre. *Obras*, II, pp. 656-67.
(2) *Thalia*, romance XXXV, p. 259.
(3) *Ibid.*, romance LXXIII, p. 308.

philosophe, et quelque temps vécut en ermite : « Je suis sorti de la cour pour vivre en paix avec moi-même ; c'est assez d'avoir vécu pour les autres trente-trois années :

Yo me sali de la Corte
A vivir en paz conmigo
Que bastan treinta y tres años
Que para los otros vivo. »

Très sérieusement il veut oublier le monde, et tâche de goûter le bonheur peu raffiné que lui offrait le coin de terre où les événements l'avaient confiné : « Madrid, cher docteur, est pour vos confrères un lieu fait à souhait ; mais, pour moi, je n'ai qu'un désir, vivre dans la simple nudité de l'adamisme, loin des charmes trompeurs de votre paradis. Aussi mes rochers me semblent-ils d'argent et les sayons de nos bergers de brocart : nos montagnardes sont des anges, et nos pâtis valent vos cités.

Madrid es, señor doctor,
Buen lugar para su officio,...
Que para mi, que deseo
Vivir en el Adamismô,
En cueros, y sin engaños
Fuera desse parayso,
De plata son estas breñas,
De brocado estos pellicos,
Angeles estas Serranas
Ciudades estos exidos. »

Mais qu'il est difficile de dépouiller complètement le vieil homme ! Quevedo parlera bientôt de ces « anges » de la Sierra Morena, dans des termes qui font songer à ses confidences sur ses rencontres nocturnes dans les rues de Valladolid. De même, le spectacle de la vraie nature, qui d'abord l'avait étonné, devient bien vite pour lui une matière nouvelle à jeux de mots et à comparaisons burlesques. D'ailleurs, il faut bien le dire, ce n'était point seulement la paix des champs ou le charme de la solitude qui le retenait à la Torre. Il nous avoue lui-même qu'il essaie d'arracher quelque argent à ses débiteurs, qui vont devenir ses vassaux. Mais ceux-ci avaient lu sans doute les lettres du chevalier de *la Tenaza*, et Quevedo eut beau s'ingénier, il n'en put rien ti-

rer. « Ce que j'attrape ici, ce sont des maladies; mais des rentes ou des tributs, point. En quittant Madrid, j'ai fait une grande sottise, et, sans argent comme sans plaisir, je m'en reviens triste et tout en deuil, comme une messe de morts (1).

Aqui cobro enfermedades
Que no rentas, ni tributos...
De Madrid sali sin juycio;
Y sin dinero y sin gusto
Buelvo triste, y enlutado
Como missa de difuntos. »

Ces mécomptes achevèrent-ils de le convertir aux idées sérieuses? Je ne sais, mais les écrits qui datent de cette période semblent inspirés par la philosophie et par une piété austère. C'est ainsi que le 12 novembre 1612, il envoie à un ami, don Tomas Tamayo de Vargas (2), un ouvrage manuscrit, qu'il ne nomme pas, mais qui peut, dit-il, « servir d'introduction au Manuel d'Epictète, car il s'inspire des doctrines stoïciennes, en tant qu'elles sont compatibles avec la foi chrétienne. » Il ajoutait modestement : « vicieux et dis-

(1) *Thalia*, romance LXXV, p. 313.

(2) Le savant Tamayo de Vargas, comme Quevedo, avec lequel il s'est rencontré plus d'une fois dans ses travaux, fut dans sa jeunesse un stoïcien et un admirateur de Juste Lipse. Dès l'âge de vingt ans, en 1607, il avait préparé une édition et un commentaire de Perse, ce qui explique la citation des *Satires*, qui termine la lettre-dédicace de Quevedo. Nicolas Antonio lui attribue *La Constancia de Justo Lipsio*, éditée à Séville, 1616, in-4°, sous un autre nom. Tamayo déclare lui-même en être l'auteur dans son commentaire à Garcilasso (p. 22, éd. 1622). On connait, d'autre part, l'admiration et l'affection que Tamayo témoignait à Mariana. Il défendit l'historien contre ses adversaires (*Defensa de la historia general de España del Padre Juan de Mariana.* Toledo, 1616, in-4°), et entreprit la continuation de l'œuvre. (Nic. Ant., s. nom.) Il est assez naturel de supposer que ce fut par son intermédiaire que Mariana et Quevedo furent mis en relation. — Fernandez-Guerra, dans la vie de Quevedo (*Obras*, I, XLV), avait cru tout d'abord que l'ouvrage dédié en 1612 à Tamayo de Vargas était l'opuscule intitulé : *Nombre... de la doctrina Estóica*, et la *Traduction d'Epictète.* Aux raisons que nous faisons valoir contre cette opinion, on en peut joindre une autre. Tamayo, énumérant, en 1629, les principales traductions d'auteurs antiques faites par des Espagnols, cite l'*Anacréon* et le *Phocylide* de Quevedo. Il ne dit pas un mot de l'*Epictète.* Il n'aurait pu l'oublier cependant, si cette traduction lui avait été dédiée. Voy. la lettre de Tamayo « á los aficionados á la lengua española », en tête du tome II de la *Historia natural de Cayo Plinio Segundo*, traduite par Jerónimo de Huerta. Madrid, 1629. Elle est citée dans l'*Epistolario* de la *Bibl. de aut. esp.*, t. II, p. 65 et suiv.

sipé, j'écris des choses honnêtes; mais ce qui me cause le plus de douleur, c'est que ces dernières perdront, par ma faute quelque chose de leur autorité. Ma triste réputation, que je mérite d'ailleurs, rendra mes écrits suspects. »
On a cru, d'après le passage cité plus haut, qu'il s'agissait de la dissertation « *sur le nom, l'origine, le but, la valeur et la filiation de la doctrine stoïcienne,* » ou de la traduction d'Epictète; mais cette hypothèse doit être écartée, car les préfaces de ces deux derniers ouvrages et les détails qu'elles renferment établissent clairement qu'ils ont été l'un et l'autre composés beaucoup plus tard. Fernandez-Guerra estime que l'ouvrage en question est *le Berceau et la Tombe*, qui répond assez exactement à la définition donnée par Quevedo. La préface contient même des idées et des expressions qui rappellent tout à fait la dédicace à Tamayo de Vargas (1). Toutefois cette attribution soulève certaines objections. La *Doctrine morale de la connaissance de soi-même* — *Dotrina moral del Conocimiento propio* — (car ce fut là le titre primitif du *Berceau et de la Tombe*) parut en 1630, à Saragosse. On n'en connaît pas d'édition antérieure; elle fut remaniée trois ans plus tard, augmentée et publiée sous le titre définitif : *Le Berceau et la Tombe* (*Cuna y Sepultura*). Or, ni dans l'œuvre elle-même, ni dans les préfaces, avertissements ou approbations qui la précèdent, il n'est fait allusion à une rédaction antérieure. Ajoutons que l'on ne voit pas pour quel motif Quevedo aurait, dans la dédicace de 1633, remplacé par le nom de don Juan de Chaves y Mendoza celui de Tomas Tamayo de Vargas, lequel ne mourut qu'en 1641. L'écrit philosophique dont il est question ne serait-il pas perdu? nous n'avons certainement pas tous les ouvrages ou opuscules de cette époque. Qu'est devenu, par exemple, le livre que notre auteur préparait en 1609, et qu'il désigne en ces termes dans une note de l'*Anacréon* : « *El Odium libro que estoy imprimiendo, donde hago la persona de filosofo* (2) » ?

Quoi qu'il en soit, cette veine de piété n'était point tarie.

(1) Par ex. : « Por desquitar mi culpa escribo dotrina para que otros no me imiten, ... ya que no escribo lo que he obrado para el ejemplo publico, escribo lo que he dejado de hazer para el escarmiento, etc... »

(2) Commentaire à l'ode xxxii.

Au printemps de l'année suivante (1613), Quevedo dédiait au cardinal-archevêque de Tolède, D. Bernardo de Sandoval, inquisiteur général et oncle du duc de Lerme, une traduction littérale et une paraphrase en vers du premier alphabet des *Lamentations de Jérémie* (1). On sait que ce prélat distingué s'était constitué le protecteur des gens de lettres, et qu'il faisait une pension à Espinel et à Cervántes (2). Quevedo avait la réputation de connaître à fond l'hébreu. Tarsia nous dit que « le P. Juan de Mariana, étant à Tolède (3), communiquait au jeune Quevedo tous les passages de ses œuvres où il y avait des textes hébreux, afin qu'il les corrigeât, s'il y avait lieu. » Mariana, aveugle, avait dû les faire transcrire par un secrétaire. « Quevedo, » ajoute le biographe, « avait, lui, des yeux de lynx en ce qui concerne l'idiome sacré. » Il est facile de noter dans les écrits de Quevedo la trace de l'influence de Mariana : elle n'est pas moins sensible que celle de Juste Lipse. C'est à l'auteur des traités *De Rege*, *De Monetae mutatione*, *De Morte et Immortalitate*, *De adventu B. Jacobi apostoli in Hispaniam*, c'est au censeur équitable d'Arias Montano, qu'il emprunta quelques-unes des idées qu'il devait développer plus tard (4).

Les *Larmes de Jérémie* furent bientôt suivies des *Larmes d'un pénitent* (5), recueil de poésies sacrées où l'auteur déplore ses erreurs, demande à Dieu pardon de ses égarements, et le prend à témoin de ses bonnes résolutions. Le remords, ou, pour user du mot qui revient à chaque page du livre, le désenchantement (*desengaño*), est exprimé ici avec plus de sérieux que dans les romances datés de la Torre,

(1) *Lagrimas de Jeremias Castellanas*, ordenando y declarando la letra hebraica, con paraphrasis y comentarios en prosa y verso. — En 1609 avait paru à Bruxelles la *Declaracion y paraphrasis de las lamentaciones de Jeremias*, par Andreas de Soto.

(2) Navarrete, *Vida de Cervántes*, pp. 182, 473 et suiv.

(3) Mariana n'ayant guère quitté Tolède depuis son retour de France (1574) jusqu'à sa mort (1623), nous ne pouvons tirer aucune lumière de l'indication de Tarsia pour fixer la date de cette collaboration.

(4) Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point. Nous citerons, dès à présent, comme preuve de cette influence, le titre d'un opuscule perdu de Quevedo dont parle Tarsia : *Antidoto a la censura que un autor anonimo sacó en Salamanca el año de 1579 contra el doctor Benedicto Arias Montano.*

(5) Voy. *Las tres Musas ultimas... Urania*, poesias morales.

mais le sentiment est le même : « Quand je me retourne pour voir derrière moi les années écoulées, qui ont jeté leur neige sur les fleurs de ma jeunesse, quand je vois les lacs, les appâts trompeurs où je fus pris quelque temps, j'éprouve une grande joie à m'en voir délivré.

Quando me buelvo atràs, à ver los años
Que han nevado la edad florida mia,
Quando miro las redes, los engaños,
Donde me vi algun dia,
Mas me alegro de verme fuera dellos... (1).

C'est une copie de cet ouvrage que Quevedo envoyait, le 3 juin 1613, à une tante, doña Margarita de Espinosa, que la fâcheuse réputation de son neveu affligeait. La bonne dame dut lire avec joie les pieuses effusions de l'enfant prodigue. « C'est une vraie confession, » lui disait celui-ci; « elle est peut-être un peu tardive, mais elle ne m'en couvre pas moins de honte... Si le bruit de mes excès vous a causé quelque tristesse, s'il a scandalisé le prochain, vous verrez du moins, en lisant ces pages, que je suis capable d'autre chose (2). »

Quevedo ne s'en tint pas là : il prit un grand parti. Il renonça à l'existence oisive de la cour, et, résolu de se consacrer à une tâche plus utile, il accepta les offres que le duc d'Osuna ne cessait de lui faire : il partit pour la Sicile.

(1) *Las tres Musas ultimas*... etc., psalmo VII.
(2) *Obras*, II, p. 514, carta VIII.

CHAPITRE II.

Séjour de Quevedo en Sicile. — Le duc d'Osuna. — Missions de Quevedo à Nice et à Madrid. — Il suit le duc d'Osuna dans son gouvernement de Naples. — Ses fonctions auprès du vice-roi. — Voyage diplomatique à Rome. — Nouvelle mission à Madrid. — Osuna et les Vénitiens. — La conjuration de 1618 : rôle qu'y joua Quevedo. — Pamphlets italiens contre lui : le *Castigo essemplare*. — Troisième mission à Madrid ; disgrâce de Quevedo. — Il se retire à la Torre.

De tous les grands seigneurs qui protégeaient alors les lettres, aucun n'était mieux fait qu'Osuna pour goûter le caractère et le talent de Quevedo. Né un an avant ce dernier, enfant précoce comme lui, il avait montré dès ses premières années un esprit prime-sautier qui s'échappait souvent en saillies et en bouffonneries. Il apprit le latin dans les *Colloques* d'Erasme, l'italien dans les *Facéties* du curé Arlotto Mainardo (1). A l'Université de Salamanque, et plus tard à la cour de Philippe II, la liberté de ses allures, ses bons mots, sa pétulance avaient amusé ses camarades, étonné les docteurs et les courtisans. « Les galanteries du duc d'Osuna » devaient rester célèbres. Ni le mariage, ni la gloire militaire acquise dans les Flandres, ni les grandes charges dont il fut investi, ni l'âge même n'avaient amorti la vivacité de son esprit ou l'ardeur de ses passions. Sans négliger aucun des moyens ordinaires de réussir auprès du favori, il montra une sorte d'indépendance qui était alors une originalité. Soldat, il avait, en 1609, conseillé la trêve avec la Hollande ; Castillan, il refusa d'établir l'Inquisition à Naples (2). Gregorio

(1) *Hist. de don Pedro Giron, duc d'Ossone*, par Gregorio Leti.

(2) Voy. dans Giannone (*Istoria civile del regno di Napoli*, liv. XXXII, ch. v, § 3) pour quelles raisons l'Inquisition ne put s'établir à Naples. — Cf. Llorente, *Hist. crit. de l'Inquisit. d'Esp.* Paris, 1818, tome I, ch. x, art. 1.

Leti affirme même qu'il défendit les Morisques menacés d'expulsion ; et, à l'appui de son affirmation, il cite tout au long le discours qu'il aurait en cette occasion prononcé au Conseil (1). Ce qui nous inspirerait les doutes les plus sérieux sur l'authenticité de ce morceau de rhétorique, c'est que, quatre ans plus tard, le vice-roi de Sicile exprimait, dans ses lettres officielles, des sentiments fort différents (2). En Sicile, il avait, avec son ardeur accoutumée, entrepris une double tâche : remettre de l'ordre dans l'administration, désorganisée par l'incurie de ses prédécesseurs, et reprendre une offensive vigoureuse contre les flottes turques, de jour en jour plus hardies. La façon expéditive dont il rendait lui-même la justice, son goût décidé pour les facéties et les mystifications, son mépris pour les conventions bourgeoises, en un mot ce mélange de bon sens et d'extravagance que l'on remarque dans toutes ses actions, présente avec les idées et le caractère de Quevedo des ressemblances qui expliquent la sympathie qui lia dès l'abord ces deux hommes et qui devait persister jusqu'au bout. La présence de Quevedo n'était point seulement pour le vice-roi un plaisir ou une distraction. Un poète que célébraient déjà tous les beaux esprits de Madrid (3) jetait un éclat nouveau sur sa petite cour de Palerme ou de Naples : c'était une parure pour son gouvernement. Les lettres, les arts, l'érudition étaient en grand honneur dans ces villes d'Italie, où les académies se multipliaient, où l'on se consolait de la servitude en la chantant en vers harmonieux. Le comte de Lemos venait de fonder, à Naples, la fameuse Académie des *Ociosi* dont l'Italien J.-B. Manso et l'Espagnol Lupercio de Argensola furent les premiers organisateurs.

Osuna, lui aussi, joua de son mieux son rôle de Mécène.

(1) Leti, *o. l.*, II, p. 252.

(2) *Documentos relativos á don P. Giron...*, tome XLV° des *Documentos inéditos*.

Lettre d'Osuna du 20 déc. 1613. — Cervántes (*Don Quijote*, I, XXI), Lesdiguières et Domenicho Antonio Parrino disent également d'Osuna : « Di picciolo non avea altro que la statura. » « Il n'avait de petit que la taille. »

(3) Cervántes, *Viaje del Parnaso*, 1614. — Andres de Claramonte y Corroy appelait Quevedo, en 1613 : « Sabio, elegante y superior ingenio de Madrid, » dans sa *Letania moral*, in *Ensayo* de Gallardo, n° 1843.

Il protégea les savants et fit éditer leurs ouvrages : l'*Histoire de Palerme*, de Valguarnera, les *Medaglie di Sicilia*, de Filippo Paruta. Quevedo avait son rôle tout tracé : il devint une sorte de ministre des Lettres, qui groupa autour de lui les écrivains de bonne volonté et les Muses besogneuses, leur donna le ton, régla leur inspiration et distribua les libéralités et les encouragements du maître (1). Il fit plus : il prit une part active au travail de réorganisation commencé par ce dernier. Il est douteux qu'il ait jamais eu un titre officiel, une charge déterminée ; mais il devint le confident, le conseiller, l'agent de confiance d'Osuna, et fut, en cette qualité, employé par lui en plusieurs circonstances qui n'exigeaient pas moins d'intelligence que de dévouement.

C'est ainsi qu'en décembre 1613, nous le trouvons à Nice, dont les habitants manifestaient quelque velléité de livrer leur ville au roi d'Espagne. La veille de la Toussaint, le peuple révolté avait failli faire un mauvais parti au secrétaire du gouverneur, Giovanni Ricordi di Peglia (2). Les Espagnols voulurent profiter des dispositions des Niçois et enlever la place au duc de Savoie (3) : le voyage de Quevedo se rattachait à ces intrigues, auxquelles Charles-Emmanuel coupa court, en faisant saisir et décapiter les principaux meneurs. Quevedo, averti secrètement, n'eut que le temps de s'enfuir au milieu de la nuit. « Je passai à Gênes par mer, » dit-il, « la nuit [qui précéda l'exécution], emmenant avec moi le fils et la fille de mon hôte. J'allai rendre compte en Sicile, au duc d'Osuna, de tout ce qui s'était passé, et celui-ci informa Sa Majesté de l'intention des Niçois de se déclarer ses sujets (4). »

(1) Tarsia, *Vida*, pp. 23, 38, 76, 77.

(2) Pietro Gioffredo, *Storia delle Alpi maritime*, lib. XXVI.

(3) On comptait pour un coup de main sur les galères d'Osuna, qui, dès le mois de juin, avait envoyé des émissaires en Piémont. Lettre d'Osuna du 3 juin au marquis de la Hinojosa : « Para que se sepa el estado en que esta esto. »

(4) Quevedo, *Lince de Italia*. — Ces tentatives sur Nice furent reprises l'année suivante. (Capriata, *Istoria sopra i movementi...*, liv. III, p. 121. — Gioffredo, *l. l.*) — « El puesto de Niza es dificilisimo por su castillo... Todavia el enviar V. E. sus navios en corso por allá es lo mas seguro y esto lo aconsejo. » Lettre de la Hinojosa à Osuna, 2 déc. 1614.

Deux ans plus tard, en 1615, le vice-roi confiait à Quevedo une mission moins périlleuse, sinon moins délicate. Il le fit désigner par le Parlement pour porter au roi le Don ou *Servicio* ordinaire. Mais à cette mission officielle, Osuna en ajouta une autre : il s'agissait d'obtenir, par l'entremise des ducs de Lerme et d'Uceda, la nomination d'Osuna à la vice-royauté de Naples pour l'année suivante. La prétention n'avait après tout rien que de légitime : les vice-rois de Sicile, à l'expiration de leur charge, passaient d'ordinaire à Naples. Mais à la cour de Philippe III, la brigue était puissante ; le plus généreux avait le plus de chance, et les rivaux d'Osuna se remuaient fort. Quevedo partit pour Madrid avec l'autorisation d'employer, pour plaider la cause de son maître, tous les arguments qui avaient cours alors. Il est intéressant de suivre de près ces négociations ; la chose est facile, grâce aux procès d'Uceda, d'Osuna et de Velasquez (1), dont les dossiers contiennent sur ces affaires les révélations les plus précises. Ces détails, non seulement confirment ce que l'on savait déjà des mœurs politiques de l'époque, mais ils expliquent et justifient en grande partie les attaques du satirique ; ils font mieux comprendre la légitimité et la portée de la guerre qu'il dirigea contre les favoris. C'est dans cette occasion et d'autres semblables qu'il put étudier de près les ressorts cachés de ce gouvernement corrompu, pénétrer les mobiles souvent inavouables des politiques, et apprendre, à un ducat près, ce que valaient les consciences, puisqu'il était chargé de les marchander.

Quevedo, suivant la route habituelle, longea les côtes d'Italie et de France, et débarqua à Marseille. Son intention était de gagner la frontière par le Languedoc et le Béarn, et d'aller rejoindre la cour, en ce moment à Búrgos. Mais il trouva tout le Midi sillonné de partis de catholiques et de huguenots : Condé venait de soulever les protestants. A Montpellier, ces derniers arrêtèrent l'ambassadeur de Sicile,

(1) *Memorial* del Pleyto que el señor don Juan Chumacero y Sotomayor, fiscal del consejo de las ordenes y de la junta, trata con el duque de Uceda. — Bibl. nac. Madrid, ms. Y-17, f°s 1-27, puis 1-40. — Pièces du procès de don Andres Velasquez, « superyntendente de las yntelligencias secretas. » Bibl. nat. Paris, mss. esp. n° 448. (Catal. Morel-Fatio, n° 205), 31°, f°s 292-338.

le prenant pour un émissaire du roi d'Espagne. Quevedo dut se faire connaître, expliquer le but de son voyage, et fut bientôt relâché. Il poussa jusqu'à Toulouse, dont les Capitouls lui parurent fort troublés par l'approche de Condé; mais arrivé là, il n'osa pas sans doute s'aventurer à travers le Béarn : il gagna le Roussillon par Ax (1), non sans avoir été emprisonné trois fois encore avant d'arriver à la frontière. Il fut reçu à la cour avec les égards que mérite un homme qui apporte quatre millions et demi. Il remit à S. M. le *Donativo* de Sicile et au duc d'Uceda 30 ou 40,000 ducats que le Parlement le suppliait d'accepter en remerciement de la protection qu'il daignait accorder à la Sicile (2). Cette première partie de sa mission exécutée, Quevedo entama aussitôt la seconde. En même temps que les instructions d'Osuna, il avait reçu l'argent nécessaire pour les faire aboutir : aussi trouva-t-il toutes les portes ouvertes et toutes les mains tendues : « J'ai reçu, » écrit-il le 16 décembre (1615), « la lettre de 30,000 ducats de 11 réaux. Je l'ai négociée sans retard, et, sans paraître y toucher, j'ai eu soin d'en donner avis à quiconque goûte cette sorte de style. La moitié de la cour est à mes trousses; il n'est personne qui ne vous fasse par ma bouche mille offres de service. Dans ce pays, tous les hommes sont maintenant de vraies p.... : on ne les a que quand on les paie. A ce que je vois, seigneur, les roues de ce char ont besoin d'être graissées pour ne pas crier, mais pour l'heure, elles n'en ont plus besoin : elles le sont plus que sorcières au sabbat (3). » Le post-scriptum, dans son laconisme, n'est pas moins instructif : « J'estime que le marquis de Siete Iglesias serait charmé de quelque présent pour son cabinet; il conviendrait aussi d'envoyer au Confesseur quelque baga-

(1) *Aux*, dit-il, dans le *Lince de Italia*. Il dut prendre par la vallée de l'Ariège et passer à Ax, pour gagner de là le Roussillon et Salces.

(2) *Memorial...*, Chumacero, f° 15.

(3) Ces idées et ces images reviennent sans cesse chez les auteurs de l'époque : « El govierno asi spiritual como temporal se a empeçado a vender porque los ministros que negocian estas provisiones son tan interesados y codiciosos que no ay que acabar nada si no es con untarlos muy bien las manos, y esto es caso muy pesado, porque quien compra vende... » *Vida del rey de España y de los Privados*, 1609. Bibl. nat. Paris, ms. esp. Fonds Dupuy, 22, f° 14, v°.

telle pour sa cellule ; de votre part il l'acceptera. » Il accepta en effet, et aussi quelques autres bagatelles semblables, telles qu'un reliquaire d'or entouré de diamants, qui valait 20,000 réaux, un ornement d'autel de vermeil de 500 ducats (1). On voit déjà que si « le Père Confesseur comptait pour trois, » selon l'expression de Velazquez, il recevait également comme trois (2). Don Juan de Salazar, secrétaire d'Uceda, reçut pour sa part une bague de 500 ducats et une chaîne de même valeur. Ainsi entamées par Quevedo, et vigoureusement appuyées par les autres agents d'Osuna, particulièrement par don Andres Velazquez, surintendant des Intelligences secrètes (3), les négociations réussirent

(1) Nous croyons utile de donner ici le tableau suivant de la valeur relative des monnaies espagnoles et françaises à cette époque : les éléments en sont empruntés à la *Almoneda general de las mas curiosas recopilaciones de los reynos de España...*, por Ambrosio de Salazar. Paris, Dubrueil, 1612.

Espagne.					France.		
Maravedis.		Réaux.		Ducats.	Sous.		Livres.
17	=	1/2	=		2 1/2		
34	=	1	=		5		
68	=	2	=		10		
136	=	4	=		20	=	1
375	=	11	=	1	=		2 l. 15 sous.
3,750	=			10	=		27 — 10 —
37,500	=			100	=		275
375,000	=			1,000	=		2,750
3,750,000	=			10,000	=		27,500

Pour la réduction des maravedis en réaux et en écus, Salazar donne la règle suivante : « Conviene partir los maravedis por 34, y lo que se hallare, partirlo, otra vez, por 12, porque por la primera particion se convierte de maravedis en reales, y de la segunda de reales en escudos. »

Dans un Voyage ms. en Espagne (Bibl. nat. Paris, ms. ital. 728, f[os] 342-349, édité par Morel-Fatio, *L'Espagne...*, pp. 240-256), et qui date de la première moitié du dix-septième siècle, nous trouvons les renseignements suivants : Le quadruple (*doblon de á quatro*) = 52 réaux ; la pistole (*doblon de á dos*) = 26 r. ; l'écu d'or = 13 r. ; le ducat = 11 r. Il y a des réaux de 8, de 4, de 2, et des réaux simples (*zenzillos*). Il existe en monnaie de cuivre des pièces de 8, de 4, de 2 maravedis. — Cf. Laet, *Hispania, sive de regis Hispaniae regnis et opibus commentarius.* Lugduni Bat., ex off. Elzeviriana, 1629, ch. XXI.

(2) « Tenemos al padre que vale por tres », *o. c.*

(3) La correspondance de ce dernier avec Osuna confirme sur tous les points celle de Quevedo. Ils travaillaient tous les deux dans le même sens et avaient également la confiance du duc. Velazquez, parlant à Osuna de ses démarches, lui recommande le secret, et ajoute : « *V. E. solo con don Francisco lo comunique para desahogarse.* » Mem. ms. Bibl. nat. Paris, 448, f° 295. Et plus loin, dési-

bientôt : « Le duc (d'Uceda) et le Père Confesseur rivaliseront à qui se montrera le plus passionné pour le service de V. G. Juan de Salazar vous est particulièrement attaché, etc. (1). » Grâce au concours de tant de bonnes volontés, on put dissiper les mauvaises dispositions que le duc de Lerme avait tout d'abord manifestées à l'égard d'Osuna. Ce dernier l'emporta sur ses compétiteurs, et reçut la patente de vice-roi de Naples (22 mai 1615). Il n'y avait pas encore un an qu'avait paru la « Pragmatique contre ceux qui donnent ou reçoivent des présents pour obtenir ou pour procurer des places (2). » Le négociateur, vivement recommandé par le duc d'Uceda et par le cardinal Doria, ne fut pas oublié. Le conseil d'Etat, en considération de ses services et de ceux de sa famille, proposait au roi de lui accorder un habit de l'un des ordres militaires (25 janvier 1616) ; mais le roi, par décret du 2 mars 1616, lui donna une pension ecclésiastique de 400 ducats en Italie.

Le duc d'Osuna prit, en juillet, possession de son nouveau gouvernement. Il pouvait désormais déployer sur un plus vaste théâtre son talent et son ambition : ni l'un ni l'autre n'était médiocre. Il s'appliqua tout d'abord à se concilier le peuple, qui gardait un fâcheux souvenir des cruautés de son grand-père, don Pedro Giron. Pour cela, il fit rendre une justice exacte, hâta la conclusion des procès, poursuivit les concussionnaires, remit de l'ordre dans les finances. « Les gouverneurs triennaux du Roi Catholique, » dit Gregorio Leti (3), « du moins ceux de Naples, de Sicile et de Milan, ont pour maxime, si l'on en croit la voix publique et même l'expérience, de faire bonne justice la première année, de faire leur bourse la seconde, et de se faire des amis la troisième. » Il y a une foule de raisons pour croire qu'Osuna ne négligea pas ces deux derniers points, mais, du moins, il

gnant certaines personnes par des chiffres, il dit : « *Don Francisco tiene cifra* », f° 295. Lettre du 21 août 1616.

(1) Lettre de Quevedo à Osuna, 21 fév. 1616.

(2) *Pracmatica sobre los que dan y reciben dadivas o promesas para ser proveidos en oficios o beneficios de provision o presentacion Real y otras cosas.* Madrid, 19 de marzo de 1614. — Brit. Mus., add. ms. 9934, n° 22, f° 236.

(3) *O. c.*, III, 87.

s'acquitta à merveille du premier. Il y fut efficacement aidé par Quevedo. Les fonctions de ce dernier à Naples paraissent avoir été singulièrement variées. Il s'occupa des finances, de la justice, des prisons, des comptes (1) ; mais, en dehors des missions politiques dont le chargea la confiance du vice-roi, c'est aux finances et à la poursuite des fraudes qu'il s'appliqua tout particulièrement (2). Il eut à intervenir dans plusieurs causes criminelles, telles que celles de Miguel Vaez, comte de Mola, accusé de concussion et de trahison, et du trésorier Juan Vicencio Sebastiano, voleur et faussaire. Sa conduite en ces matières délicates est diversement appréciée par les contemporains, chacun jugeant selon ses passions ou ses rancunes. Ses ennemis, en Italie comme en Espagne, l'accusent d'avoir trafiqué des bonnes grâces du vice-roi, et d'être rentré dans son pays riche de l'argent extorqué aux solliciteurs. Si les gouverneurs, ainsi que Quevedo l'assure lui-même (3), avaient pour habitude de pressurer leurs sujets afin de pouvoir satisfaire tous les appétits, leurs secrétaires, de leur côté, n'avaient qu'à se conformer aux traditions pour faire rapidement une grande fortune (4). Dans la *Pietra del Paragone* de Boccalini (1615), le royaume de Naples se plaint, en ces termes, de la rapacité des vice-rois et de ses officiers : « Si vous voyiez la rapacité de ces vice-rois que l'on envoie chez moi pour refaire leur fortune, si vous connaissiez les rapines de leurs secrétaires, de leurs milliers d'employés et des autres courtisans qu'ils amènent à

(1) Tarsia, p. 21. — Ochoa avait cru lire la signature de Quevedo au bas d'instructions manuscrites données à Naples, le 22 sept. 1615, par Osuna, à un général partant pour l'Allemagne. Bibl. nat. 10170 (Baluze). — Il se trompait manifestement. D'ailleurs, à cette date, Quevedo était rentré en Espagne. Le recueil qui renferme ces quatre feuilles est composé de papiers relatifs à l'administration de Naples. Entre autres choses, Osuna recommande au général de se confesser aux Pères de la Compagnie de Jésus, et de suivre leurs indications en tout ce qu'il leur paraîtra bon.

(2) Manuel de Arguedas. Censure pour la collection des œuvres de Quevedo, 1713 : « En la averiguacion de las fraudes de la hacienda real tenia especial comision del rey. » — Sur l'administration d'Osuna à Naples, voy. Ranke, *Princes et peuples du sud de l'Europe au seizième et au dix-septième siècle.*

(3) « Los reinos servian a una cudicia duplicada, pues el despojo habia de ser bastante a tener y a dar. » *Grandes Anales.*

(4) Voy. *El Pasagero*... por el Dr Christoval Suarez de Figueroa, año 1618, en Barcelona, — alivio V, f° 169.

leur suite, tous altérés de mon sang, vous resteriez étonné qu'il me soit possible de satisfaire la voracité enragée et canine de tant d'affamés (1). » De son côté, Osuna, dans une lettre au roi (27 mai 1617), rendait un beau témoignage de l'intégrité de Quevedo : « Je sais, de source certaine, » écrivait-il, « que don Francisco de Quevedo pourrait avoir actuellement 50,000 ducats, s'il avait consenti à passer sous silence certaines affaires, ou s'il m'avait engagé à agir moins énergiquement (2). » Osuna était, il est vrai, trop directement intéressé dans cette question pour que son témoignage puisse être accepté aveuglément. Celui du cardinal Zapata, qui administra quelque temps le royaume de Naples après le cardinal Borja, nous inspirerait plus de confiance. Zapata écrivait, le 20 mai 1621, au comte de Bénavent : « On découvre de grandes négligences (*poltronerias*) de la part de ceux qui ont rempli des fonctions ici ces dernières années. Je voudrais bien tenir don Francisco de Quevedo et quelques autres serviteurs d'Osuna. Dites-moi si l'on prendra note des charges qui pourront être relevées contre eux (3). » Ces paroles sont d'autant plus graves que le cardinal ne passait pas, comme Borja (4), pour hostile au duc d'Osuna, et que sa nomination avait même donné un moment d'espoir aux amis de ce dernier (5). Il est vrai que cet espoir s'évanouit bientôt lorsque, selon les propres paroles de Quevedo, « l'on vit que les enquêtes et les informations qu'il ordonna ne faisaient que donner à l'accusation de nouvelles forces (6). » Toutefois, la junte qui instruisait le procès d'Osuna, et qui

(1) *Pietra del Paragone politico*, tratta dal Monte Parnaso, dove si toccano i governi delle maggiori monarchie del universo, di Troiano Boccalini... impressa in Cosmopoli per Zorzi Teler, MDCXV. — « Almansore, che fù re de' Mori incontrandosi con il regno di Napoli, lagrimavano..., etc. »

(2) La lettre est citée par Tarsia, p. 23. Je ne l'ai point retrouvée dans les *Documentos relativos á don P. Giron, tercer duque de O.*

(3) Cité par Fern.-Guerra, *Obras*, II, doc. XCI.

(4) Osuna s'était fait un ennemi de Borja, en enlevant, en 1612, à don Melchor de Borja, son frère, le commandement de l'escadre de Sicile, pour la donner, de sa propre autorité, à don Octavio de Aragon. Voy. la lettre de Quevedo du 20 juin 1645.

(5) *Grandes Anales.*

(6) « Con nuevas averiguaciones y procesos confirmo lo echo y amplio los capitulos... » *Ibid.*

avait fait arrêter Quevedo, ne put relever contre lui aucun grief sérieux : Quevedo le constate avec une légitime fierté. En somme, s'il ne paraît pas avoir eu toujours, en matière d'administration, les scrupules que nous voudrions lui voir (1) ; s'il s'inspirait trop des procédés de son maître, rien ne prouve jusqu'ici que les accusations des pamphlétaires italiens contre son honnêteté aient eu un fondement sérieux. Les embarras d'argent qu'il éprouvait à cette époque suffiraient à nous mettre en garde contre elles.

Mais, il faut bien le reconnaître, à la cour du vice-roi, les affaires ne faisaient point tort aux plaisirs. La facilité des mœurs napolitaines, cet « air de l'Italie qui convie à la débauche, » selon l'expression de Montaigne (2), l'exemple d'Osuna dont les aventures galantes n'étaient ignorées de personne (3), tout cela mit à de dures épreuves les résolutions vertueuses que Quevedo avait prises naguère. Ce ne fut point seulement des préoccupations politiques de son maître qu'il fut confident : il l'accompagna plus d'une fois dans ces expéditions nocturnes que Leti, après avoir vanté la fidélité conjugale d'Osuna, raconte avec plus de complaisance que de logique. On prit prétexte de cette intimité pour faire courir en Italie d'assez méchants bruits sur les mœurs de

(1) Ce grand adversaire de la raison d'Etat et de Machiavel a parfois des procédés que ce dernier jugerait peut-être sévèrement. Voy., par exemple, les passages suivants de deux de ses lettres : « Aqui reclamo, en el consejo, un fiscal de Nicosia... Informaronse de mi que hombre era el fiscal ; yo les dije que el mayor bellaco y ladron que habia en la isla, y que merecia estar quemado vivo. ... *Yo no conozco al fiscal*, pero hago como que le conozco... 21 fév. 1616. — El baron de la Favarota es un grandissimo bellaco y he entendido que lleva cartas y recados, que sin ruido, llegado a Napoles, *se le pudieran hurtar* sin que se entendiese. A lograrlo, se verian grandes cosas. » Madrid, 14 mars 1618.

(2) Voy. ce que disait alors des mœurs de Naples S. de Figueroa, *Pasagero*, alivio I, f° 20.

(3) Le *Mémorial* envoyé au roi par les Napolitains contre Osuna contient les accusations les plus monstrueuses. Ce mémorial a été souvent reproduit. Il en existe une copie à la Bibl. nat., collect. Dupuy, 15, f°s 89-92. — L'évêque de Gaëte, tout en reconnaissant qu'Osuna prêtait à la critique sur ce point, traitait tout cela d'enfantillages, *niñerias*. Voy. *Copia de una carta que vino en pliego del obispo de Gaeta, para don Juan de la Sal, obispo de Bona* [Naples, 10 juin 1620]. Barcelona, en casa de Sebastien de Cormellas, 1620. — Fern.-Guerra en a cité quelques passages, I, p. 197, note, d'après un manuscrit de Madrid. Un autre existe au Br. Mus., Eg. 2959, n° 25.

Quevedo (1). Tout en faisant une large part à l'exagération, on doit convenir que le vieil homme n'était pas si bien mort que le déclarait l'auteur des *Larmes d'un pénitent*. Les amours et les duels recommencèrent : « A Naples, » écrit discrètement son neveu, « il eut beaucoup d'aventures. Je les sais, mais je n'en dirai rien ; dans toutes, il se montra galant homme. » Aldrete n'est cependant pas tellement sur ses gardes qu'il ne lui échappe quelque indiscrétion : « Quand mon oncle était à Naples avec le duc, il s'éprit de la femme d'un seigneur de la cour, nommé Ménardini. Dès que celui-ci eut vent de la chose, il emmena sa femme à Raguse, et il fit dire à Quevedo d'avoir à respecter *une autre fois* les femmes mariées. Quevedo lui répondit fort mal, et, si le duc ne se fût interposé, il y aurait eu un duel (2). »

Heureusement l'activité inquiète du vice-roi ne permit pas à Quevedo de s'oublier longtemps dans les plaisirs. Osuna avait conçu de grands projets. Il prétendait jouer dans la politique italienne le rôle prépondérant que ses armées et sa flotte lui permettaient de soutenir. Il voulait ruiner la puissance des Vénitiens et substituer à leur suprématie dans l'Adriatique et dans l'Orient celle de l'Espagne. Les événements servirent à souhait son ambition. La guerre entre l'Espagne et le duc de Savoie, un moment suspendue par le traité d'Asti (21 juin 1615), avait recommencé en 1616. Quoiqu'elle ne fût pas officiellement déclarée contre les Vénitiens, ces derniers cependant soutenaient efficacement leurs anciens alliés en leur envoyant des mercenaires et des subsides. Osuna déploya une grande activité contre Charles-Emmanuel et contre Venise. Il expédiait à don Pedro de Tolède, gouverneur et capitaine général de Milan, des renforts considérables. Il protégeait ouvertement les Uscoques, ennemis-nés de Venise, attirait leurs marins dans sa flotte,

(1) Voy. *Castigo essemplare de' calunniatori*. Avviso di Parnaso di Valerio Fulvio Savoiano al Sereniss. et Invitiss. Carlo Emanuele duca di Savoia... in Antinopoli, 1621, nella stamperia regia. 20 p. Bibl. nat. P., E. 1077. — Dans le *Lynx d'Italie*, Quevedo nous apprend que la première édition de ce pamphlet, sur lequel nous reviendrons, est de 1618. — « Io, [Donna Francesca di Quevedo] non fui bella per poter servire d'amica, seppi pero servir molto bene per mezzana e ministra d'amori..., etc... »

(2) Notes d'Adrete, *l. l.*

et accueillait à bras ouverts les hardis aventuriers de toutes nations que sa réputation attirait vers lui. Il fit plus : malgré les protestations des Vénitiens, il couvrit l'Adriatique de ses galères, obligea la République à abandonner l'Istrie, à rappeler les troupes envoyées en Savoie, et à songer à sa propre défense. Dans cette lutte sourde, ni Venise ni l'Espagne n'étaient de bonne foi. La première, tout en protestant de son désir de maintenir la paix, soutenait sous main le duc de Savoie. De son côté, le roi d'Espagne encourageait Osuna, et l'autorisait à harceler la seigneurie (*sera bien tratar picarlos por el mar Adriatico*), à condition toutefois qu'il prît sur lui toute la responsabilité, et que le nom du roi ne parût pas dans ces affaires (*sin que se sepa que teneis orden mia para ello... que se entienda lo habeis hecho sin orden*) (1). Au milieu de ces intrigues, Quevedo ne restait pas inactif. En avril 1617, il remplit une mission confidentielle auprès du pape Paul V, qu'Osuna désirait vivement mettre dans ses intérêts (2). L'envoyé devait porter à S. S. les protestations de dévouement du vice-roi, et l'enrôler, s'il était possible, dans une sorte de confédération, dirigée en apparence contre le Turc, mais en réalité contre Venise. Il fallait, pour réussir, triompher des mauvaises dispositions du pape contre le vice-roi. Ce dernier, dans la querelle des Immunités, avait énergiquement résisté aux prétentions de la cour de Rome, qui ne renonçait pas à ses droits historiques sur Naples, et qui recevait chaque année, à titre d'hommage, « une haquenée et sa dot (3). » Quevedo avait même ouvertement justifié la politique d'Osuna à l'égard du Saint-Siège, en publiant et en commentant une lettre, plus ou moins authentique, de Ferdinand le Catholique au premier vice-roi de Naples (4), pour établir les droits absolus de la Couronne

(1) *Docum. relativ.* á don P. Giron... Lettre du roi à Osuna. Madrid, 29 décembre 1616, doc. CCCCXVI.

(2) Peut-être Quevedo avait-il été une première fois à Rome en décembre 1616. Du moins le pape, à la date du 21 novembre 1616, accusait réception d'une lettre qui accréditait Quevedo auprès de lui.

(3) *Hora de Todos*, XXIV. On sait que le cheval figure dans les armes de Naples.

(4) *Carta del rey D. Fernando el Catolico al primer virey de Napoles*, cuyo original esta en el archibo de Napoles, comentada por don Francisco de Quebedo. —

et l'indépendance du pouvoir civil. Tout en cherchant à adoucir le ton menaçant de la lettre, le commentateur en main-

La copie que nous avons consultée (Madrid, Bibl. nac. Aa, 167, p. 36) porte la date du 4 avril 1621. Mais dans la dédicace à don Baltasar de Zuñiga, l'auteur nous apprend que la publication de la lettre et les commentaires datent de son séjour en Italie : « Pidiome un señor en Italia esta carta, asi lo digo en la mia con que la remiti, y por que no fuese aquella livertad desabrigada y tan de par en par a los que acreditan su maliçia con aparienças de relixion acompañe con estos apuntamientos sus renglones..., etc... » Les manuscrits de cet opuscule sont très nombreux : Fern.-Guerra en énumère douze, qui se trouvent en Espagne ; il y en a huit autres au seul Brit. Mus. Parmi ces manuscrits, les uns (ce sont les plus nombreux) attribuent le commentaire à Quevedo, les autres à Lupercio Leonardo de Argensola, qui remplit auprès du comte de Lemos, à Naples, à peu près les mêmes fonctions que Quevedo auprès d'Osuna. Il ne nous paraît pas que cette dernière attribution puisse se défendre sérieusement, et voici nos raisons. Si quelqu'un de ces nombreux manuscrits doit faire autorité, c'est assurément celui que nous citons plus haut, car il remonte à l'année 1626 et se trouve, avec d'autres œuvres de Quevedo, dans un recueil ayant appartenu au savant collectionneur aragonais don Vincencio Juan de Lastanosa (né en 1607). Or, dans ce manuscrit, la dédicace et la *Carta á un señor* sont signées de Quevedo. En outre, les détails que l'auteur y donne sur sa personne dans les dernières lignes du commentaire, l'annonce du *Mundo caduco*, auquel il travaille, désignent nettement Quevedo. S'il était besoin d'autres preuves, on les trouverait dans l'étude intrinsèque de l'œuvre et dans les ressemblances qu'elle présente avec d'autres écrits de notre auteur. J.-A. Pellicer avait déjà remarqué que le style, par sa finesse ingénieuse, trahissait l'auteur de la *Politica* [*Ensayo*, p. 42.] Il serait facile de signaler les analogies que la doctrine des *Advertencias* offre avec celle de ce dernier traité. Nous nous bornerons au rapprochement suivant. L'éditeur de la *Carta* s'exprime ainsi au sujet des convoitises que Naples a toujours éveillées chez les Souverains Pontifes : « Advirtiendo que el dominio de Napoles ha sido y es golosina de todos los papas, y martelo de los nepotes... » — Nous lisons dans le *Lynx d'Italie* : « Bien es verdad que ha habido pontifices con disignios sobre vuestras coronas.... Napoles es reino que amartela a muchos principes... », et dans la *Hora de Todos*, XXIV : « Dijeron que convenia y era mas barato dar a Roma de una vez el caballo (de Napoles) que cada año una hacanea con dote, y quitarse de ruidos, pues segun le miraban, se podia temer que le matasen de ojo los nepotes. » Dans la dédicace de la *Carta*, l'auteur désigne ses commentaires par ces mots : *Algunas bachillerias mias*. La même expression revient à la fin du *Lynx* : « V. M. recibira en este papel mio las bachillerias de mi buen celo... » Comparez encore au passage de la *Carta* : « Hoy se tiene por menor inconveniente... » celui de la *Politica*, I, IX : « Menos mal hacen los delincuentes... » — Enfin, Quevedo aime à faire intervenir, pour les besoins de la cause, des autorités imposantes et des documents appropriés aux circonstances. C'est ainsi que, dans le *Lynx d'Italie*, il produit une « carta que yo tengo original, » dit-il au roi, « del almirante de Castilla escrita à Carlos V, vuestro glorioso bisabuelo. » A la fin du *Marco Bruto*, il donne le texte d'une lettre de ce même Ferdinand le Catholique : « originales de mano del rey catolico, y trasladados por mi con toda fidelidad. » — On trouvera cependant aux pages 56 et 73 du tome III de la *Revista de*

tenait la doctrine avec fermeté (1). C'en était assez pour mettre le pape en défiance. Quevedo ne réussit pas à dissiper ses préventions; il eut beau développer de vive voix les raisons indiquées par Osuna dans une lettre qui nous a été conservée (2), et aux services rendus à la chrétienté par le vainqueur des Turcs, par le libérateur des chrétiens captifs, opposer la politique tortueuse des Vénitiens, qui ouvraient l'Italie aux hérétiques de Hollande et de France, chassaient et persécutaient les Jésuites et s'étaient signalés à Novi, à Raguse et ailleurs par toutes sortes d'excès et de sacrilèges, le pape ne permit aux galères pontificales de se joindre à celles de Naples que sous la condition expresse qu'elles n'entreraient pas dans le golfe Adriatique (3). Le vice-roi n'en poursuivit pas moins l'exécution de son plan. Pour mieux mettre à l'abri l'honneur royal, Quevedo, qui était dans le secret de cette comédie, conseillait à don Pedro de Leiva, primitivement désigné pour commander les dix-neuf galères napolitaines, de faire des protestations publiques sur la portée de cette entreprise. Cependant Osuna avertissait le roi (lettre du 18 février 1617) qu'il arborait son étendard particulier

archivos, bibliotecas y museos, avec une copie de la *Carta*, un article tendant à démontrer que l'auteur est Lupercio L. de Argensola. On se fonde pour cela sur le ms. X, 53 de la Bibl. nac., recueil de pièces politiques copiées par Bartolome L. de Argensola, et sur le titre de la *Carta*, qui l'attribue à Lupercio. « Il ne paraît pas possible, » dit l'auteur de l'article, « que Bartolome ait ignoré qu'elle était de Lupercio, et il est inadmissible également que le grave recteur de Villahermosa, en l'insérant de sa propre main parmi d'autres écrits importants, ait manqué à la vérité... » Pour que ces arguments puissent infirmer les preuves données plus haut, il faudrait établir d'abord que le recueil a été réellement copié par Bartolome (l'affirmation inscrite en 1770 par le propriétaire Carlos Salas ne suffit pas), et surtout que le titre n'a pas été ajouté après coup. Ces deux choses fussent-elles démontrées, nous persisterions à croire que Bartolome de Argensola, dont le frère était mort en 1613, s'est trompé en lui attribuant cet opuscule.

(1) « Supo este gran rey atreverse a enojar al papa y hallo desautoridad en los ruegos, y conocio el inconviniente que tiene la sumision medrosa... », etc.

(2) Copie ms. italienne. Bibl. nat. Paris, ms. esp. F. Dupuy, 45, f° 49. — Giannone, *Istoria civile del regno di Napoli*, p. 323.

(3) Nani, *Hist. della Republica veneta*. Venetia, 1676, t. I, liv. III : « Il pontefice... inviolle, con espresso divieto al comandante d'entrare nel golfo. » — Cependant le pape passait pour être gagné aux Espagnols, qui l'avaient « incantato quasi del tutto... a fare et a permettere quello che vogliono. » Pomponio Emigliani, *Guerra d'Italia...*, p. 55.

sur ses galères, qui, peu après, rencontraient les Vénitiens à la hauteur de Gravosa et leur faisaient plus d'un million de prises. La substitution du pavillon du vice-roi aux couleurs royales, où l'on a vu à tort une première tentative d'Osuna pour se rendre indépendant, était non seulement connue mais autorisée et recommandée par le duc de Lerme et par le conseil d'Italie. Les Vénitiens, par l'intermédiaire de leur ambassadeur Griti, adressaient à Madrid protestations sur protestations contre la conduite d'Osuna. Ils demandaient qu'on le désavouât ouvertement, et qu'on l'obligeât à retirer sa flotte ; l'obstination qu'il montrait était un véritable scandale en Italie. « Qui a poussé cette armée navale dans le golfe ? » s'écriait alors l'auteur de la Philippique VIme. « Le vice-roi de Naples. — Qui a déclaré la guerre aux Vénitiens ? Ledit vice-roi. — Qui, par ses lettres au pape et à d'autres, et par ses armes, assiège la République ? Le vice-roi de Naples. — Pourquoi donc, ô Espagne, ne bouges-tu pas et restes-tu tranquille et joyeuse spectatrice de la hardiesse inouïe et de l'insolence barbare de sujets trop audacieux (1) ? » Ces plaintes répétées commençaient à trouver quelque écho à la cour : à Naples même, un parti puissant se formait contre le vice-roi (2). Ce dernier eut recours encore au *grand secret* dont parle Gracian : *untar las manos á otros para que no se le deslizen á él los pies.* Don Francisco fut chargé de nouveau d'aller défendre à Madrid la politique d'Osuna (3). Il partit

(1) Les *Filippiche*, « un de' piu rari libri che esistano, » selon Tiraboschi, sont attribuées, sans fondement sérieux, à Tassoni. Ce dernier affirme que les deux premières *Filippiche* sont de Fulvio Valerio, mais Tiraboschi croit y reconnaître le style et la manière de Tassoni lui-même. *Storia della Lett. it.*, t. VII, part. sec., p. 714 et suiv. Le passage cité est tiré de la 6e Philipp. Bibl. nat. P., Oc, 307, n° 2.

(2) *Mundo caduco.*

(3) Nicolas Antonio, et plusieurs autres après lui, parlent de voyages de Quevedo *en Allemagne*. Il n'en est, que je sache, resté aucune trace dans ses œuvres ou dans sa correspondance, à moins que l'on ne veuille y voir une allusion dans cette phrase d'une lettre du 19 déc. 1644 : « Yo he pasado *los Alpes* muchas veces y los Pirineos... » On lit au contraire dans le *Lynx d'Italie* (1628) : « Once años me ocupe en el real servicio... en Italia, con asistencia en Sicilia y Napoles, y noticia y negocios en Roma, Genová y Milan. » Si ce voyage « en Allemagne » a eu lieu réellement, il ne pourrait être question que de quelque mission auprès de l'archiduc Ferdinand, à propos des affaires des Uscoques et de l'Adriatique : — « Encargome [el duque de Osuna] de todo lo

dans les derniers jours du mois de mai 1617, portant au roi le Don du royaume, qui se montait à 200,000 ducats.

Ce voyage fut, comme le premier, signalé par quelques incidents dramatiques. Si l'on en croit Tarsia (1), six cavaliers auraient été expédiés de Nice à Marseille, où l'on pensait que Quevedo débarquerait, avec mission expresse de le suivre et de le tuer. En voulait-on au confident d'Osuna ou simplement aux millions qu'il portait? On ne voit pas assez ce que le duc de Savoie ou Venise auraient gagné à cet assassinat, pour qu'il soit permis de leur en imputer si légèrement la responsabilité. Quevedo, d'ailleurs, arriva sans encombre à Madrid; il se mit aussitôt à l'œuvre. La plus importante des affaires qu'il devait traiter était celle de l'Adriatique. Par l'entremise du duc d'Uceda, ami dévoué d'Osuna, il obtint une audience secrète du roi; elle ne dura pas moins d'une heure et demie. Il y exposa les intrigues réelles ou supposées des ennemis de l'Espagne (Osuna prétendait avoir saisi des papiers compromettants chez un agent du duc de Savoie nommé Révillon); il essaya de justifier la politique du vice-roi, de répondre aux plaintes que provoquaient les désordres financiers (2), et d'obtenir l'autorisation de continuer dans la même voie. A l'appui de sa requête, il remit au roi un rapport (3) où sont développés les deux points suivants : 1° Le vice-roi, en tenant en échec les Vénitiens, a rendu possibles les victoires des Espagnols en Lombardie; 2° le rappel de la flotte rendrait courage aux Vénitiens et les confirmerait dans leurs prétentions injustifiées à la domination de l'Adriatique. — Ce mémorial, soumis au conseil d'Etat, et favorablement apostillé dans la *Consulta* du 14 octobre 1617, fut approuvé par le roi. Ainsi Osuna obtenait gain de cause; on lui laissait carte blanche pour agir à sa guise, tout en se ménageant la possibilité de

que se ofrecio en vuestro real servicio... en lo tocante a la restitucion del mar Adriatico. » *Ibid.*

(1) Tarsia, *Vida*... p. 23.

(2) Quevedo, *Lince de Italia*. — Pièces du procès... de Velazquez, f° 298 ; « en lo que mas aprietan es en la hazienda del Rey que se gasta con exceso. »

(3) Cité par Fern.-G., II, p. 638. *Archivo de Simancas*. Estado, Leg. 1,880. Napoles.

le désavouer au besoin. Il est curieux de voir les petits moyens mis en jeu pour arriver à ce résultat.

Deux jours avant que la *Consulta* du conseil d'Etat reçût l'approbation royale, Quevedo établissait, comme suit, le compte des sommes dépensées. Sur 50,000 ducats remis entre ses mains par don Andres Velazquez (lequel cumulait la charge d'*Espía Mayor* du roi avec celle de dépositaire particulier du duc d'Osuna), il avait donné 4,000 ducats au duc d'Uceda, 500 à Juan de Salazar, 2,000 pour le cadeau à faire à S. M. par l'intermédiaire d'Uceda, 500 pour un pontifical de vermeil à « certain personnage » — le confesseur Aliaga, — 10,000 réaux au marquis de la Laguna; 2,000 ducats avaient été en outre prêtés « à un personnage » — toujours le P. Fr. Aliaga, — et 18,000 ducats de Castille au duc d'Uceda (1). N'oublions pas que ce dernier était en outre intéressé pour une part importante dans les prises faites par les galères de Naples, et qu'il avait reçu du Parlement un cadeau considérable. Au milieu de toutes ces distributions, il y a des moments où le cœur semble manquer à Quevedo. Tant de bijoux, d'œuvres d'art, de pierres précieuses à jamais perdus! Il ne peut s'empêcher de plaindre « ce bel argent qui eût été si fier de rester auprès du duc et qui va retourner à la monnaie pour être pesé et pour s'ensevelir dans les ténèbres d'une bourse (2). » Mais rien n'échappait à l'avidité des courtisans. « Les toiles (d'emballage) ont paru si belles qu'on en a fait des ornements pour le nouveau couvent. Si V. E. eût envoyé des ornements, qu'en aurait-on fait? Les caisses, où le reste était enfermé, pensaient du moins échapper, vu leur peu de valeur; mais on s'aperçut qu'elles étaient en bois de peuplier; on les a mises en pièces avec des cris de joie, on en fera des raquettes pour jouer à la pelote. On n'a même pas dédaigné la bourre : on en a fait des mèches. Le bon Dieu soit béni! » L'effronterie de certains grands seigneurs ne reculait devant rien. On peut lire dans les œuvres de Quevedo un document instructif à ce sujet : c'est une lettre du marquis de la Laguna à Osuna : « J'ai de jour en jour

(1) Lettre citée dans le procès d'Uceda. — *Obras*, II, p. 518, carta XVI.
(2) *Ibid.*, carta XVIII, p. 519.

plus d'obligations à V. E., car elle ne se lasse pas de me donner des marques de son amitié. La chaîne, la médaille, les deux pièces de gourgouran que don Francisco de Quevedo m'a apportées, (je baise mille fois les mains à V. E.), je les ai reçues comme de votre main. J'aurai soin de vous informer de tout ce qui peut toucher à vos intérêts, et vous pouvez être assuré que je vous suis tout dévoué. Don Francisco est là pour attester mes services présents et futurs. Je vous supplie de me donner vos ordres et de faire en sorte que je sois informé de ce qui peut avoir trait à vos affaires, avant qu'elles n'arrivent au conseil, afin que je ne manque pas de m'y trouver. J'ai chargé Quevedo d'une commission auprès de V. E. dont il voudra bien s'acquitter : je bâtis actuellement une maison, et j'ai besoin qu'on me vienne en aide pour certaines choses. V. E. me rendra service (1). » Ces mots commentent à merveille les vers de Villamediana sur ce même Laguna :

Cosa es por cierto bien nueva
Y que causa admiracion
Que haga casa cameleon
Con lo que a todos ha hurtado.

Osuna avait décidément fait preuve de prévoyance en collectionnant, dès son séjour en Sicile, tous les objets précieux, bijoux, armes, curiosités, que ses coureurs avaient enlevés aux Turcs (2). Les Siciliens avaient remarqué que lorsqu'il partit pour Naples, son bagage était deux fois plus considérable qu'à son arrivée. « Véritablement, » dit Leti, « il faisait un trait d'homme prudent et sage de prévoir le mal et de se munir de bons remèdes pour le guérir (3). »

Le mariage du marquis de Peñafiel, son fils, avec la fille du duc d'Uceda fut l'occasion de nouvelles largesses. Quevedo

(1) Lettre du 20 juillet 1618. Quelques semaines auparavant (28 juin), Velazquez disait déjà : « El de la Laguna es muy de V. E. Desea una alombra, *imviele V. E. dos y rruege a Dios que otro no le de tres.* » — La Laguna savait le prix de sa voix, qui partageait les voix au Conseil d'Etat. « Con el enpatamos. » *Id.*, 26 oct. 1616.

(2) Il est curieux de voir l'inventaire de tous les objets reçus par le seul Uceda, dressé par Chumacero dans son *Mémorial*, f° 35 *b*.

(3) *O. l.*, II, 2 p. 79 et 90. — Sur les gains illicites et occultes des grands seigneurs, voy. le *Pasagero* de Figueroa (1618), alivio X, f° 343 *b*.

était chargé de mener à bien cette union projetée depuis longtemps, et d'en faire les frais (1). Mais le jeune marquis montrait pour ce mariage beaucoup moins d'empressement que ne se l'est imaginé Lesage dans le *Bachelier de Salamanque*. A vrai dire, il était alors amoureux d'une certaine doña Julia, et refusait obstinément de sacrifier ses amours aux projets ambitieux de son père. Pour triompher de sa résistance, on prit un moyen héroïque, qu'une ligne des comptes de Quevedo explique assez brutalement : « Pour avoir enlevé de Madrid doña Julia, 2,000 ducats. » Par malheur, le fiancé récalcitrant s'enfuit : il fallut dépêcher à sa poursuite un bon moine qui le rejoignit en Andalousie, lui raconta les infidélités de la belle, et toucha 300 ducats pour ses bons offices (2). L'éloquence du religieux, l'habileté de Quevedo, peut-être aussi l'ambition, eurent enfin raison de la passion du jeune homme. Le mariage se célébra en grande pompe le 11 décembre, et ce fut une nouvelle occasion pour le vice-roi de montrer son luxe et sa générosité.

Quevedo avait donc réussi dans cette seconde mission : les affaires du royaume semblaient réglées, la politique d'Osuna approuvée, enfin l'alliance de ce dernier avec Uceda, déjà tout puissant, scellée par l'union des deux familles. Tous ces services demandaient récompense. Le négociateur revint à Naples avec une pension mensuelle de 200 ducats et la croix de Saint-Jacques, « cette croix, » dit-il, « qui est rouge du sang des braves, non de la honte de ceux qui l'achètent ou qui la vendent, point de mire sur les casaques et sur les cuirasses, et non point ornement sur les manteaux de cour (3)! » Quevedo, qui, peu après, mettait en gage les *Veneras* de son habit de Saint-Jacques (4), se plaint ailleurs de

(1) « D. Francisco de Quevedo acaba de hacer los gastos del casamiento. » Velazquez, f° 307, v°.

(2) « 300 d. un frayle que fue por la posta a Sevilla a dar quenta al marques de las desordenes de Julia. » Velazquez, lettre du 21 juillet 1617.

(3) *Grandes Anales*.

(4) Voy. Fern.-Guerra. II, p. 666, doc. CXIII. — « Nous appelons *Venera* cette coquille d'or que portent les chevaliers de Saint-Jacques, ou l'on place la croix rouge de Saint-Jacques. A proprement parler, ce n'est pas une coquille (*concha*), mais la variété que les Latins nommaient *pecten*. » Pellicer de Salas, *Lecciones solemnes*..., 1630, p. 112. — Les revenus des ordres militaires étaient souvent

voir prodiguer cet honneur, dont on était plus avare autrefois (1). Il est certain que l'ancienne rigueur s'était déjà bien relachée, mais lui-même n'aurait-il pas eu quelque peine à garder exactement les trois vœux exigés de tout chevalier : *obediencia, pobreza, castitad* (2)? Il en est deux, au moins, qui lui auraient coûté.

En Italie, il retrouva les esprits plus excités que jamais. Le parti national, protégé par le duc de Savoie et par les Vénitiens, inondait le pays de pamphlets contre les Espagnols. Dans cette guerre de plume, qui convenait si bien à ses goûts, il est vraisemblable que notre satirique ne resta pas inactif. La vivacité avec laquelle il fut peu après personnellement pris à partie ne s'explique guère autrement. Nous n'essaierons pas toutefois de rechercher quelles sont, parmi les nombreuses apologies de l'Espagne qui parurent alors, celles que l'on pourrait lui attribuer. Il nous apprend lui-même (3) qu'on le crut à tort l'auteur d'un libelle contre Venise, — *Avisos de Parnaso*, — dont le titre était emprunté aux célèbres *Ragguagli di Parnaso* de Trajano Boccalini (4). C'est une

affermés aux Fugger, les célèbres banquiers, véritables ministres des finances sous les rois de la dynastie autrichienne. Ils s'engageaient à payer à chaque membre de ces Ordres, qui n'avait pas d'*Encomienda*, une rente annuelle de 12,000 maravedis, « *para pan y agua.* » *Almoneda*... de Salazar, 1612. C'est ce qui fait dire à Quevedo par Villaroel, l'un de ses imitateurs au dix-huitième siècle, que, dans les mauvais moments, il avait toujours son couvert mis par saint Jacques.

(1) Ces plaintes reviennent souvent à cette époque. Cf. Figueroa, *Pasag.*, aliv. X, f° 328 : « Seria mas acertado campeassen (estas insignias) en pechos que justamente se pudiessen llamar albergues de valor y virtud. »

(2) Titre V de la *Regla y establecimientos de la cavalleria de Santiago del Espada* — con la historia del origen y principio della..., por el Lic° D. Garcia de Medrano..., etc. Madrid, año MDCXXVII (réimpr.).

(3) *Lince de Ital.*; *Obras*, I, 237.

(4) Les *Ragguagli* de Boccalini sont de 1612. Ils furent traduits de bonne heure en espagnol; voy. Nic. Anton., *Bib. nova*, II, p. 399. On conserve, à Londres (Br. Mus., Eg. 2080, n° 2), des fragments d'une traduction de 1617, qui diffère de celle de 1624. P. de Gayangos, *Catal. of the span. mss.*, I, p. 544. — Quant au factum attribué à Quevedo, je ne le connais que par la version italienne : *Avviso di Parnasso* nel quale si racconta la poverta, e miseria dove è giunta la Rep. di Venetia et il Duca di Savoia. Scritto da un curioso novellista spagnuolo, con alcune annotationi molto importanti sopre le cose, che in esso si contengono, per Valerio Fulvio Savoiano. — Il tutto tradotto dalla lingua spagnuola in questa nostra italiana. — In Antinopoli, 1619, nella Stamperia Regia.

fiction dans laquelle on suppose que Venise se plaint au tribunal de la *Regina d'Italia* de la tyrannie de l'Espagne. Mais la reine lui répond sévèrement, l'accuse elle-même de fourberie, d'impiété et la fait chasser. Quoiqu'on puisse constater bien des ressemblances entre ce factum et le *Lince de Italia*, le *Mundo caduco*, ou la *Hora de Todos*, il n'y a pas cependant de motifs suffisants pour douter de la parole de Quevedo. Valerio Fulvio traduisit l'ouvrage et le commenta : il semble dans sa préface avoir particulièrement en vue Quevedo. Il fait allusion à l'ambassade auprès de Paul V, à des récits inexats de la guerre des Uscoques, sujet si souvent traité par Quevedo, peut-être même au « *poeta de cuatro ojos*, » dans les dernières lignes : « Mettetevi gli occhiali e cominciate a leggere. » La mêlée, ainsi engagée, se continua à grands renforts de pamphlets et de satires (1).

Ce n'était là toutefois que le prélude d'événements plus dramatiques dans lesquels Quevedo joua un rôle singulier, et qui faillirent lui coûter la vie. Voici les faits, tels qu'ils résultent de son propre témoignage et du récit de ses biographes. Dans les derniers jours du mois de mai 1618, il quittait Naples secrètement et partait pour Venise. Il y entrait, revêtu d'un déguisement, au moment même où, selon la rumeur publique, on venait de découvrir un complot tramé contre la sûreté de l'Etat par le duc d'Osuna, le marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise et don Pedro de Tolède, gouverneur du Milanais. La fameuse « *corde à trois cordons* » avait failli, disait-on, étrangler la sérénissime République. « Couvert de haillons comme un mendiant, Quevedo put échapper à deux assassins envoyés pour le tuer. Il sut si habilement se déguiser, que ceux-ci, bien qu'ils fussent restés quelque temps avec lui, ne le reconnurent pas (2). » Le conseil des Dix donna du moins l'ordre de le brûler en effigie ainsi qu'Osuna, ce qui eut lieu en effet le 20 juin (3). La

(1) On peut voir une riposte à la réponse de Val. Fulvio dans le *Supplimento a gli avvisi di Parnaso* (Bib. nat. P., Oc, 307, n° 7), et une apologie de son opuscule dans les *Allegazione per confirmare quanto si scrive nelle Annotazioni all' Avviso di Parnaso*. Antinopoli, 1618.

(2) Tarsia, p. 28.

(3) Fern.-Guerra, doc. LXXV. — Dans leur rapport au Sénat du 17 octo-

Seigneurie l'accusait d'avoir été envoyé par le vice-roi, avec les Français Jacques-Pierre et Langlade, pour préparer le coup de main contre Venise (1). Quevedo proteste de son innocence. Il attribue les accusations des Vénitiens à la haine qu'ils lui avaient vouée, haine qui se manifesta deux fois par des tentatives d'assassinat. Il laisse entendre que l'on poursuivait en lui l'ami, le confident d'Osuna. On lui en voulait, dit-il, d'avoir pénétré la politique de Venise, deviné le point faible de sa puissance, qui ne faisait illusion qu'aux naïfs ou aux timides, et surtout d'avoir indiqué comment on pouvait faire de Brindisi, aux dépens de Venise, la clé de la Méditerranée, l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient (2). Quelque fondée que puisse être cette explication ou cette apologie, la meilleure réponse aux accusations des Vénitiens eût été d'expliquer ce qu'il allait faire à Venise, et pourquoi il s'y était introduit si mystérieusement. Mais sur ce point, il ne souffle mot. Il n'en parlait pas volontiers, dit un de ses biographes (3), et ses amis eux-mêmes ne pouvaient le faire sortir de sa réserve. Dans un rapport adressé au Conseil d'Etat dès le 25 juin, il s'applique à déplacer les responsabilités, glisse légèrement sur l'affaire de Venise, et accuse à son tour la République d'avoir comploté, par l'entremise de deux Français, de brûler la flotte dans le port de Naples (4). Plus tard, au cours du procès contre Osuna, on articula que Quevedo avait été à Venise « pour s'entendre avec le marquis de Bedmar sur les moyens de garantir la tranquillité de la Lombardie et sauvegarder les intérêts de la monarchie. » Aldrete ne précise pas davantage : « il s'agissait, » dit-il, « de mettre fin aux dissensions entre Naples et

bre 1618, les Dix, après avoir parlé des exécutions faites, expriment le regret de n'avoir pu mettre la main sur quelques autres conjurés qui avaient pris la fuite. Romanin, *Storia documentata di Venezia*, tome VII, Venezia, Naratovich, 1858, p. 141.

(1) *Lince de Italia*, *ibid.*, p. 238.

(2) *Lince de Italia.*

(3) Tarsia, p. 28 : « Siempre que entre amigos hizo memoria deste sucesso, usava de tal prudencia, que lo mas que se le oía dezir, era motejar à los que le buscaron de descuydados. »

(4) Cité par A. Fern.-Guerra, *Obras*, II, p. 646. *Archivo de Simancas*, Estado, leg. 1920.

Venise (1). » Mais, s'il en était ainsi, pourquoi tout ce mystère? Pourquoi ces précautions, plus dignes d'un conspirateur que d'un diplomate, et peu propres assurément à inspirer confiance à un gouvernement si soupçonneux? D'ailleurs, si quelqu'un menaçait alors la paix de l'Italie, n'était-ce pas Osuna qui, malgré la convention de Madrid du 20 septembre 1617, malgré des ordres tardifs, mais formels (2), s'obstinait à ne pas désarmer? Dans l'hypothèse d'une simple mission diplomatique de Quevedo, toute cette aventure reste inexplicable : elle devient au contraire très claire si l'on admet qu'il ait en effet pris part à la conjuration d'Osuna contre Venise.

Mais cette fameuse conjuration a-t-elle réellement existé? Bedmar et Osuna, cela va de soi, le nièrent absolument (3). Ils affirmaient que le complot avait été formé en dehors d'eux par Jacques-Pierre et ses affidés, dans le but de soulever les mercenaires hollandais, de piller Venise et d'aller conquérir le royaume de Chypre au profit du duc de Nevers. « Les Vénitiens, pour donner satisfaction aux Turcs, auraient fait justice des conjurés et renvoyé les plans des places fortes que ces derniers s'étaient procurés (4). » La plupart des historiens espagnols, par un sentiment de patriotisme peut-être excessif, acceptent, malgré leur invraisemblance, les explications de l'ambassadeur et du vice-roi, dont la loyauté, assurent-ils, est au-dessus de tout soupçon (5). On connaît le système subtil que Daru, s'appuyant sur Ranke, a laborieusement imaginé (6). Pour lui, la con-

(1) Aldrete, préface aux *Tres Musas ultimas.*

(2) 14 févr. 1618. — Voy. les plaintes d'Osuna à ce sujet, dans sa dépêche du 14 avril.

(3) Osuna, Lettre au roi, 24 juillet 1618. — Bedmar, Lettre au roi, 10 juillet 1618. La première dans les Docum. relat., tome XLV, Lettre 589. La seconde dans F.-Guerra, *Obras*, II, p. 648, doc. LXXVII. Simancas, Estado, 1919.

(4) « Y asi por dalle satisfaccion hicieron justicia dellos y enviaron las plantas de las plazas que habian sacado. » Lettre d'Osuna.

(5) D. Aureliano Fernandez-Guerra a consacré à l'examen de cette question son discours de réception à l'Académie de la Historia, 4 mai 1856. — Cf. D. Modesto Lafuente, *Hist. de España*, tome XV, pp. 435 et suiv. — D. Eustaquio Fernandez de Navarrete, Notes au *Libro... de los Vireyes... de Nápoles...*, por Jose Raneo, año 1634, in : *Docum. inéd.*, tome XXIII (1853).

(6) Daru, *Hist. de Venise*, liv. XXXI.

juration n'aurait été qu'une feinte, un rideau servant à couvrir les négociations entamées par Osuna afin de se déclarer indépendant. Venise, qui était dans le secret, aurait fermé les yeux jusqu'au jour où les projets du vice-roi lui semblèrent définitivement ruinés. Alors, dans le double but d'effacer toute trace de connivence et de perdre à jamais Osuna, elle feignit de croire à la réalité de la conspiration et se débarrassa de tous ceux qui auraient pu révéler la vérité. « C'est une conspiration sans conspirateur, » une suite d'intrigues compliquées, dont tous les acteurs sont dupes les uns des autres, sauf Venise, qui tient tous les fils et termine l'imbroglio par un coup de théâtre inattendu. Ne pouvant entrer ici dans l'examen détaillé de cette hypothèse, nous nous bornerons aux remarques suivantes. La perfidie que l'historien prête à Venise était inutile; cette dernière pouvait perdre plus sûrement Osuna en révélant ses projets qu'en feignant de croire à la conjuration : en Espagne, on eût pardonné à Osuna un coup de main contre Venise, mais non point une trahison. D'ailleurs, ainsi que Romanin le remarque avec raison (1), ce ne fut qu'après l'échec du complot qu'Osuna songea à se rendre indépendant. La première ouverture qu'il fit à ce sujet à Spinelli, résident de Venise à Naples, est du 15 mai 1619, et les négociations secrètes qu'il entama à ce sujet avec le connétable de Lesdiguières et divers Etats, se placent dans le courant des années 1619 et 1620 (2). Enfin, les documents les plus récents relatifs à ces événements semblent absolument contraires au système de Daru. Sans parler des éléments nouveaux d'information que l'on peut trouver dans les faits concernant Quevedo lui-même, on ne peut négliger le témoignage formel de don Diego Duque de Estrada, dont les mémoires, jusque-là inédits, ont été publiés dans le *Memorial histórico español* (3).

(1) Romanin, *Storia documentata di Venezia*, tome VII, ch. III, p. 154.

(2) *Hist. du connétable de Lesdiguières*, par Louis Videl, Paris, 1638, liv. X. — Nani, *o. l.*, I, liv. III. — Giannone, tome IV, liv. XXXV, ch. IV. — Romanin, pp. 157 et suiv.

(3) Tome XII, 1860, avec un prologue de don P. d. G(ayangos.) Le ms. des *Comentarios del desengaño*, o sea vida de D. Diego Duque de Estrada, escrita por el mismo, est à la Bibl. Nac. à Madrid (H., 130). Le même établissement possède

Ce Duque de Estrada était une sorte de condottiere hâbleur et vantard, fort capable au besoin de grossir les faits, mais non point de les imaginer de toutes pièces. Comme une foule d'aventuriers, il était venu offrir ses services à Osuna, et il lui resta fidèle, même après sa disgrâce. Il parle toujours de lui avec beaucoup d'affection et d'admiration. Or, il affirme que le vice-roi, d'accord avec quelques sénateurs achetés à prix d'or, devait s'emparer de Venise le jour de l'Ascension. Lui-même, Duque, était désigné pour commander quatre cents hommes et pour les introduire clandestinement dans l'Arsenal (1). Comme le fait observer l'éditeur de ces curieux *Mémoires*, la déposition de ce témoin, inconnue jusqu'ici, rend plus inacceptable encore l'explication pénible de Daru. Elle tend à confirmer dans leur opinion ceux qui pensent qu'Osuna avait la main dans le complot brusquement réprimé par le Conseil des Dix. Quevedo faillit être victime de l'imprudence et de l'ambition de son maître. La haine violente qu'il conserva toujours contre les Vénitiens trouve sa justification, ou, du moins, son explication, dans le souvenir des dangers qu'il courut alors. Ajoutons qu'il n'eut pas heureusement à choisir entre son patriotisme et son dévouement à Osuna, lorsque ce dernier rêva de ceindre la couronne de Naples. Une disgrâce vint à point pour lui épargner d'avoir à se prononcer. Nous ne ferons d'ailleurs aucune difficulté d'admettre, avec don E. Fernandez de Navarrette (2), que si cette alternative s'était présentée à lui, il n'eût pas hésité.

Un témoignage, sinon très explicite du moins fort curieux, du rôle joué par Quevedo dans ces événements nous est fourni par le *Castigo Essemplare*, de Fulvio Valerio, très au courant, paraît-il, de la vie et des actions de notre auteur. Une traduction de ce pamphlet, « plein de calomnies et de mensonges, » dit Quevedo, « *lleno de maldades y menti-*

une *Généalogie des D. de E.* (Y., 98). Enfin les annotateurs espagn. de Ticknor lui attribuent un poème en octaves sur la victoire navale remportée par le marquis de Santa-Cruz sur Ali-Arraez Ravasin.

(1) PP. 186-191.

(2) Voy., au tome XXIII (1853) des *Docum. inéd.*, ses notes au *Libro donde se trata de los Vireyes lugartenientes del reino de Napoles...*, por Jose Raneo, año 1634.

ras (1), » circula en Espagne, et c'est là que les ennemis du poète homme d'Etat puiseront la plupart de leurs accusations (2). L'auteur imagine qu'Apollon mande à son tribunal deux femmes et un homme qui se font passer pour la république de Venise, la reine d'Italie et le duc de Savoie, mais dont l'identité inspire des doutes à la cour delphique. La prétendue reine d'Italie, mise à la question, fait des aveux complets. « Je suis, » dit-elle, « Donna Francesca di Quevedo... Je suis née de parents honorables, mais pauvres, et c'est la pauvreté qui m'a empêchée de vivre honnêtement. Toute jeune, j'acquis la réputation d'une personne agréable et aimable : aussi grand nombre de seigneurs prenaient goût à ma conversation, car j'excellais dans la plaisanterie et les bons mots. Je vivais ainsi au jour le jour, mangeant aujourd'hui chez l'un, demain chez l'autre. Je n'étais point assez belle pour exciter de passions, mais je m'entendais à merveille à servir les amours d'autrui. Pour inventer des mensonges et ourdir des trames j'étais sans rivale. Dans l'espoir d'acquérir quelque puissance surnaturelle, je m'appliquai quelque temps à la magie; j'appris, en particulier, à rendre les hommes invisibles, et, comme Circé ou Médée, à métamorphoser toutes les créatures. Souvent, pour flatter l'humeur capricieuse de don Pedro Giron, duc d'Osuna, mon seigneur et mon idole, je lui fis courir le royaume de Sicile et celui de Naples, tantôt sous forme de loup, tantôt sous celles de porc et de tigre. Parfois, lui laissant la forme humaine, je lui faisais prendre l'apparence d'Amurat Raïs, fameux corsaire, ou de Mahomet, le Grand-Turc (3), ou du tyran Denis de Syracuse. Par la puissance de mon art, j'acquis auprès de lui une telle faveur qu'il me fit part de toutes ces richesses dont il a dépouillé la Sicile et dont il dépouille encore Naples. Grâce à lui, je pris l'apparence de la reine d'Italie, et changeai mes compagnons, donna Urraca et don Beltran, la première en république de Venise, le second en

(1) *Lince de Italia.*

(2) *Le tribunal de la Justa Venganza* appelle l'auteur : « Diligente y fiel historiador de su vida (de Quevedo) y costumbres. »

(3) Allusions à l'entente secrète qui existait, disait-on, entre Osuna et les Turcs.

duc de Savoie. » — Apollon demande à Francesca pourquoi, étant si habile dans les arts magiques, elle ne s'est pas, pour s'enfuir, transformée en quelque bête. « Nous n'avons été que trop bêtes, » répond-elle, « de nous être lancés tous les trois dans cette équipée ! » La cause entendue, la cour delphique décrète que l'on fera trois couronnes de papier, l'une impériale, pour donna Francesca, reine d'Italie, l'autre royale, pour donna Urraca, république de Venise, la troisième ducale, pour don Beltran, duc de Savoie. Les trois coupables sont ensuite attachés au pilori, où tous les souverains viennent les voir, sauf toutefois la monarchie d'Espagne, légèrement indisposée. « On ne sait si ce fut de colère de voir ses ministres compromis dans une aventure qui ternissait si honteusement la réputation de droiture et d'honneur dont elle se targue en public ou de chagrin que la ruse ait échoué. »

Les fictions transparentes du *Castigo* furent suivies d'accusations plus précises (1). De Naples même, malgré la vigilance du vice-roi, partirent des députés chargés d'exposer au roi et au conseil d'Italie les plaintes du royaume, mais surtout celles de la noblesse. Non seulement on rappelait les mesures illégales ou maladroites d'Osuna, le scandale de sa liaison publique avec la marquise de Campilatar, ses déportements sacrilèges, mais on allait jusqu'à mettre en doute sa fidélité ; on racontait certains actes étranges, on citait des paroles imprudentes qui laissaient planer des soupçons sur sa loyauté. Osuna donna l'ordre à Quevedo de retourner en toute hâte à Madrid, afin de détruire, s'il était possible, l'effet de ces dénonciations. Tandis que lui-même s'appliquait à justifier ses mesures administratives ou financières, Quevedo tentait, dans un mémoire déjà mentionné, de montrer le peu de fondement de toutes ces plaintes. Mais il constata quelque refroidissement chez les amis de son maître. Ils étaient alors tout entiers aux intrigues de palais qui allaient aboutir

(1) Voy. le *Mémorial* de Naples contre Osuna, Bibl. nat. Paris, ms. esp., fonds Dupuy, 15, f°s 89-92. Osuna y répondit dans le *Memorial que por parte del Duque de O. se dio à su Mag^d. en Lisboa, a 12 de julio de* 1619. *Ibid.*, f°s 92-100. — Ms. esp. 449, f°s 123-136. Il y rappelle que c'était sur l'ordre du roi qu'il avait maintenu la flotte dans l'Adriatique.

à la chute de Lerme et de Calderon et au triomphe d'Uceda. Ils se souciaient médiocrement de lier leur sort à celui d'Osuna, et songeaient, au contraire, à dégager leur responsabilité. Les membres des conseils d'Etat et d'Italie, gagnés à la cause d'Osuna, faisaient bien valoir que ses armements considérables (1) ne menaçaient que le Turc, et qu'il n'aurait rien osé tenter sans ordres; mais ils ne pouvaient nier qu'il avait peu tenu compte de ceux qu'il avait reçus. Il avait des ennemis puissants, à la tête desquels était Lemos; le cardinal-duc avait toujours mal dissimulé son peu de sympathie pour lui. Il courait dans le public des satires où les accusations n'étaient plus dissimulées :

Fuè tan humilde que el rey
Le diò oficio de virey
Y aspira á dos letras menos (2).

Aussi Quevedo, sans sauver son maître, se perdit-il lui-même. Il savait trop de secrets; il était gênant et pouvait devenir dangereux. D'ailleurs, il manquait de la souplesse nécessaire et il commit des imprudences. Il eût fallu un négociateur plus patient, plus réservé. Il se crut assez fort pour peser sur les ministres comme sur des complices; il éleva la voix, se répandit en reproches, comme s'il se fût agi de l'accomplissement d'un marché (3). Ces façons impérieuses déplurent. Le marquis de Siete Iglesias, très cavalièrement traité dans une lettre de Quevedo à Osuna, se plaignit le premier; peu après, Uceda, fatigué des reproches et des conseils déplacés d'un agent trop zélé, déclara à son tour qu'il lui était impossible de négocier plus longtemps avec lui. Autant qu'on peut l'inférer de quelques fragments de lettres, Que-

(1) Q. (*Mundo caduco*) explique les enrôlements nombreux de Français faits par Osuna par son désir d'enlever ces derniers aux ennemis.

(2) *Jahrb. f. Roman. u. engl. Sprache...* 10r Bd. *Las Obras satiricas del conde de Villamediana*, p. 64.

(3) Le récit que fait Quevedo de sa disgrâce, dans les *Grandes Anales*, est curieux, mais il ne dit pas toute la vérité. — Nous trouvons la trace de ses réclamations dans cette remarque du défenseur d'Uceda (*Memorial...*, Chumacero, f° 5, v°) : « En todas las partes que se topare este testigo, se vera quan vivas han sido y son las quexas que estos criados y agentes del Duque de Osuna tenian contra el de Uzeda, fundadas en sus intereses. »

vedo montrait, en outre, pour défendre l'argent d'Osuna, qui en avait alors grand besoin, une âpreté dont on lui sut mauvais gré (1), et que ses ennemis représentèrent comme suspecte. Quevedo courut à Naples se justifier, mais il était sacrifié d'avance. Il le comprit, et, selon ses expressions, « descendit volontairement du poste d'où l'on voulait le précipiter. » Ces événements, dans lesquels il se donnerait volontiers un rôle héroïque, se passaient dans les mois d'août et de septembre. Dès le mois d'octobre, Osuna envoyait à Madrid un nouvel émissaire, don Luis de Córdoba Somonte (2). Entre autres choses, ce dernier était chargé de déclarer aux ministres que Quevedo cessait de défendre à la cour les intérêts du vice-roi.

En quittant définitivement Naples, Quevedo emportait, nous assure-t-il, l'affection et l'estime de son maître. C'était quelque chose, mais ce n'était point tout à fait ce que son ambition lui avait permis de rêver. Après cinq années de services, après tant de négociations importantes et de dangers courus, après avoir aventuré sa vie et son honneur, il revenait, mal vu des ministres, abandonné de son protecteur, poursuivi par des haines implacables et laissant derrière lui en Italie le renom d'un aventurier audacieux, également propre à des besognes suspectes et à des coups de main inavouables. C'était chèrement payer l'admiration de quelques académiciens *oziosi* de Naples, dont les plates flatteries s'adressaient plus au maître qu'au serviteur, ou les politesses banales du Saint-Père. Les protestations d'Osuna lui-même ne pouvaient passer pour une compensation suffisante à ces échecs d'amour-propre, à cet écroulement subit de toutes ses espérances.

Quevedo fit contre fortune bon cœur. Il se laissa oublier, et partagea son temps entre Madrid et la Torre, dont les

(1) « A lo que yo he tirado es... a que cuando V. E. lo dejase, que se halle con lo que conviene, y no gastarlo todo en hacer servicios a quien ni los quiere ni se los deja conocer, ni dar a quien todo es poco lo que se da y lo que se tiene y puede tener... » Madrid, 29 juin. *Obras*, II, p. 520. Carta xx. — « Ceux à qui on donne un peu, » dit Montesquieu, « désirent bientôt un peu plus, et ensuite beaucoup. »

(2) Voyez une lettre de ce dernier, citée par A. Fern.-Guerra, II, p. 655, doc. LXXXVII.

habitants, fort mauvais payeurs, lui donnaient trop souvent l'occasion d'exercer sa diplomatie. Il eut, pendant ces deux années de repos, le loisir de méditer sur les dangers de la politique active ; il se promit que cette leçon lui suffirait, et il revint à des études qui, du moins, ne lui gardaient pas tant de déceptions. Nous le voyons alors passer, avec sa mobilité habituelle, aux sujets les plus divers : il écrit une *Vie du bienheureux Thomas de Villanueva*, archevêque de Valence (1) en même temps que les poésies les plus libres et les plus burlesques qu'il ait jamais composées (2). Mais sa retraite, comme celle de Balzac, est bientôt envahie par les importuns : « Je me suis retiré à la Torre, » écrit-il à un de ses amis (3), » pour me livrer au repos qui est maintenant ma grande affaire (*ocio-negocio*), et pour jouir, comme bon me semble, de cette bienheureuse oisiveté. Mais je n'ai pu vivre longtemps caché, ni jouir pleinement d'un bien si précieux. J'ai bientôt été découvert, quoique ce petit coin de terre soit inconnu aux anciens comme aux modernes géographes, et que Mercator n'en parle pas plus que Ptolémée. Mon destin a voulu qu'il ait acquis quelque notoriété depuis que j'y suis, et qu'il ait perdu cette tranquille et charmante obscurité des choses inconnues. Toute la prose et tous les vers de la chrétienté en ont appris le chemin (4). » Ce repos allait être gravement troublé. Lorsqu'en octobre 1620, Osuna, disgracié à son tour, revint en Espagne, il y eut une réconciliation complète entre ces deux victimes de la politique. « Le duc me fit plus de démonstrations amicales que jamais, à tel point qu'il se trouva des gens pour dire que la brouille pas-

(1) Un exemplaire de cet ouvrage [*Epitome a la historia de la Vida exemplar y gloriosa muerte del bienaventurado F. Thomas de Villanueva*, año 1620, en Madrid, por la Viuda de Cosme Delgado, in-12], conservé à la bibl. de Besançon, porte sur la feuille de garde, la note ms. : *Madriti, dono autoris*, et au bas du titre : *Lucae van Torre*. Nous retrouverons bientôt ce personnage.

(2) Aldrete, *Las seis Musas ultimas*. Al Lector.

(3) Le marquis de Villanueva del Fresno y Barcarota, à qui est dédié *le Sueño del Alguacil* dans certains ms.

(4) A propos du vers 88 de l'églogue II de Garcilasso, Tamayo de Vargas, qui écrivait, en juin 1619, son commentaire, nous fournit l'indication suivante (f° 46) : « Don Franc. Gomez de Quevedo, exemplo de las ingeniosidades de los nobles de nuestra nacion, me escribe que le parece que se a de leer assi : — Basta su parecer para que se siga. »

sée n'avait été qu'une feinte (1). » Mais il était écrit que l'amitié d'Osuna devait être fatale à Quevedo. Les ministres s'inquiétèrent de ces rapports ainsi renoués : ils n'osaient pas ouvertement s'en prendre à l'ex-vice-roi, plus imprudent cependant et plus extravagant que jamais (2) ; ils s'en prirent à ceux qui l'approchaient de plus près. Quevedo était tout désigné. D'ailleurs aux torts qu'on lui prêtait, il venait d'en joindre un autre. Il avait écrit un grand traité de politique chrétienne, dont les copies commençaient à se répandre (3), et qui n'était, assurait-on, qu'une satire violente des ministres et du gouvernement. Il reçut l'ordre de quitter la cour et de se retirer d'abord à Ucles, commanderie de l'Ordre de Saint-Jacques, puis à la Torre de Juan Abad. Il ne se fit pas illusion : il comprit que, tant qu'Uceda serait aux affaires, il n'avait point d'espoir de rentrer en grâce (4).

(1) *Grandes Anales.*

(2) « [Il disait] tant d'extravagances, que je ne m'étonne pas de la disgrâce qui lui arriva peu après. » Bassompierre, *Mémoires...*, *Ambassade en Esp.* — Cf. Lesage, *Le Bachelier de Salamanque*, ch. LXXX. — *Estevanille Gonzalez*, ch. XLVIII-LII. Le *Quivillo* de ce dernier ouvrage présente avec Quevedo des traits de ressemblance frappants.

(3) On lit dans la dédicace de la *Politica* à Olivarès en avril 1621 : « Sospechas de haberlas (i. e. esas verdades desapacibles) imaginado tuvieron resabios de delicto, y fue culpa el intento aun no amanecido. »

(4) *Grandes Anales.*

CHAPITRE III.

Avènement de Philippe IV. — Quevedo et les nouveaux favoris, Olivares et Baltasar de Zúñiga. — Mémoires historiques. — Premier exil à la Torre de Juan Abad ; le *Songe de la Mort*. — Les débuts du nouveau règne. — Faveur de Quevedo auprès du roi et du comte-duc ; voyages d'Andalousie et d'Aragon. — Ouvrages de cette période. — L'affaire du compatronat de saint Jacques et de sainte Thérèse. — Second exil et retour de faveur. — Les ennemis de Quevedo : l'Aragonais Laureles et le *diestro* Pacheco de Narvaez. — Le *Chiton de las Taravillas*. — Quevedo, secrétaire du roi.

Les événements servirent Quevedo mieux qu'il ne l'espérait. « Le 31 mars, le roi Philippe III passait à une meilleure vie, » et sa mort amenait une révolution de palais dont l'auteur des *Grandes Annales* nous a laissé le récit circonstancié. Tout aussitôt se réveille chez l'exilé, en même temps que ses espérances, une activité littéraire dont le biographe doit rechercher les causes, car dans la situation délicate où les événements le plaçaient, tout écrit était un acte, et la moindre dédicace avait sa portée.

Quevedo ne perdit pas de temps : la grande nouvelle avait à peine eu le temps d'arriver à la Torre de Juan Abad, qu'il dédiait à Olivares la *Politique de Dieu*, encore manuscrite (1). Mettre sous la protection du nouveau favori l'une

(1) Cette dédicace, datée de la Torre de Juan Abad, 5 avril 1621, se trouve, entre autres éditions, dans celle de Saragosse, Rob. Duport, 1626. Pour l'édit. de Madrid, même année, Quevedo en écrivit une nouvelle, mais qui contient une allusion très claire à la première dans les mots suivants : « *Dos vezes le* (este libro) *he dado a V. E.; cinco años ha, preso...* » Cette déclaration ne permet pas de s'arrêter à l'idée que la dédicace de 1621 aurait été faite après coup, pour dépister ceux qui cherchaient dans le livre des allusions contre le gouvernement d'Olivares. Si elle donne à Olivares des titres qu'il ne porta que plus tard, c'est que l'éditeur de 1626 les y ajouta ; il est bien clair, en effet, que si Quevedo avait voulu détourner les soupçons en antidatant sa préface, il n'aurait

des plus violentes attaques qui aient été dirigées contre les favoris, était une manœuvre hardie et habile à la fois. La date inscrite en tête du livre rendait toute méprise impossible : la critique ne pouvait viser le gouvernement nouveau. Mais l'auteur ne se bornait pas à cette précaution nécessaire. Il se félicitait, comme Tacite, du bonheur des temps : on allait enfin penser comme l'on voulait, et parler comme l'on pensait ; rare félicité, surtout en Espagne ! Dans ces pages, où d'autres avaient deviné une critique, Olivares ne trouverait qu'un éloge, et d'autant plus sincère, que le portrait du ministre parfait, où il se reconnaîtrait, était écrit avant son arrivée au pouvoir. « Mettre ce livre sous les yeux de V. E. est la meilleure manière de proclamer votre incorruptible probité, et le zèle avoc lequel vous usez, pour le service du roi N. S., d'une faveur qui ne connaît ni l'intérêt, ni l'envie... C'est une flatterie, j'en conviens, peu ordinaire, que vous trouverez dans ces pages, car vous n'y lirez que des vérités sévères qu'un esprit moins généreux que le vôtre trouverait désagréables (1). » Ces lignes ne sortiraient guère de la banalité ordinaire des dédicaces, si la situation particulière de Quevedo, lorsqu'il les écrivait, ne leur donnait une signification précise, et si elles ne marquaient le point de départ des relations entre le satirique et le ministre.

Dix-neuf jours plus tard (24 avril), Baltasar de Zúñiga, qui partageait avec son neveu Olivares la faveur du jeune roi, recevait à son tour une copie de la fameuse *Lettre de Ferdinand le Catholique*, avec les annotations de Quevedo. Etait-ce une simple reproduction des commentaires qui accompagnaient la copie faite en Italie ? J'en doute fort, pour ma part, car il y a tel passage qui s'applique si exactement aux faits contemporains, qu'ils ne peuvent avoir été inspirés que par eux. Que signifient, par exemple, les lignes suivantes,

pas eu la naïveté de fournir tout d'abord aux plus distraits la preuve de la supercherie, par une erreur si invraisemblable.

(1) Cf. *Epistola satyrica y censoria* (1623) :

« La cortès 'Estrella, que os inclina
A privar sin intento, y sin vengança,
Milagro, que à la embidia desatina... »

— *Polymnia*, p. 46.

si elles ne font pas allusion aux arrestations attendues et bientôt exécutées? « Aujourd'hui, pour prendre un conseiller on ferait de grandes juntes, on ouvrirait de longues délibérations. On trouve moins d'inconvénient à discréditer la justice en souffrant un ministre pervers qu'à deshonorer ce dernier par un châtiment qu'il mérite et qui peut servir d'exemple ; pendant toutes ces tergiversations, le châtiment est différé, le moment de la justice passe, celui des compromis commence. Le Roi Catholique n'y allait pas par tant de chemins! il ordonna d'emprisonner le duc de Fernandina, son fils et tous les conseillers de sa sœur : une ligne suffit. » Telles sont les maximes qu'il conviendrait de mettre en pratique dans l'intérêt de l'Etat : « Je ne doute pas, » déclare l'auteur, « que la méditation de ces pages par un esprit aussi sérieux ne produise de grands avantages pour le service de S. M. en matière de juridiction. » Si, comme le pense Fernandez-Guerra, Quevedo, en rééditant la lettre, n'a eu d'autre but que de débarrasser Olivares des scrupules que lui inspirait l'arrestation du cardinal-duc de Lerme, il faut avouer que cette fois la passion politique l'inspira bien mal. Dans la voie de la sévérité, Olivares n'avait pas besoin d'être encouragé : du premier coup il s'y était engagé sans hésitation, et il n'était pas à craindre non plus qu'il abandonnât les droits et les prérogatives de l'Etat vis-à-vis du pouvoir ecclésiastique. Lui fournir des armes nouvelles contre ceux qu'il avait supplantés, c'était, de toutes les façons de faire sa cour, la plus fâcheuse. Malheureusement, quand on relit, à la lumière des événements d'avril 1621, les *Annotations* à la lettre, elles prennent un sens qui rend bien vraisemblable l'hypothèse de Fernandez-Guerra. Dans les *Annales*, Quevedo semble regretter que l'on n'ait pas montré plus d'énergie vis-à-vis du cardinal-duc de Lerme, lequel s'était, comme disaient les pasquins du temps, *vêtu de rouge pour ne pas être pendu*. Aux hésitations d'Olivares, c'est encore la décision du Roi Catholique qu'il oppose : « Sa Sainteté écrivit au nonce (en faveur de Lerme), et le collège des cardinaux à S. M. Ils peignirent si vivement la tristesse que ces évènements leur causaient, que S. M. Catholique laissa de côté l'exemple de don Fernando (*pospuso las imitaciones del rey don Fernando*),

les intérêts de l'Etat et les maximes de son aïeul... » Au surplus, ces idées sont celles que Quevedo avait développées dans la *Política*, qui offre tant de ressemblances avec les *Annotations*. On peut les voir exposées particulièrement dans le chapitre IX, dont le titre est significatif : « châtier publiquement les mauvais ministres, c'est imiter le Christ. » La paraphrase de la lettre se terminait, d'une façon assez inattendue, par une note où l'auteur énumérait ses services passés. C'était fournir des arguments à ceux qui soupçonnaient l'auteur de songer autant à ses intérêts personnels qu'à ceux de l'Etat.

Quevedo annonçait, dans cette note, qu'il travaillait au *Mundo caduco*, sorte de résumé historique des guerres de l'Adriatique, qui, dans le plan primitif, devait s'arrêter en 1620 (*Mundo caduco, y desvarios de la edad, en los años* 1613 *hasta* 20). Mais il eut l'idée de rattacher à cet ouvrage un récit des événements d'avril, et cette idée, bientôt mise à exécution, donna naissance aux *Anales de quince dias*. L'opuscule est rempli d'indications précieuses sur l'auteur, sur ses idées et sur ses sentiments à l'égard des contemporains. Nous n'en avons, par malheur, qu'un remaniement fait plus tard par Quevedo, qui l'augmenta et le modifia sensiblement.

Sous sa forme primitive, il était achevé dès le 16 mai 1621. C'est, du moins, la date de la préface, et elle doit être exacte, car, le 24 du même mois, Quevedo envoyait une copie des *Annales* au duc de l'Infantado. Le récit comprenait donc primitivement, tout au plus, les sept semaines qui suivirent la mort de Philippe III ; dans les *Annales*, telles que nous les possédons actuellement, la plupart des événements dépassent cette date. S'il suffisait de retrancher ces derniers pour reconstituer l'œuvre originale, la chose serait aisée; mais, non moins que son contenu, le texte de l'ouvrage a subi des modifications graves. Le texte le plus remarquable et le plus rapproché sans doute de la première rédaction nous est fourni par le manuscrit de la bibliothèque nationale de Madrid H. 43 (1), que le dernier éditeur de Quevedo a heureusement utilisé. En comparant ce manuscrit aux autres (dans

(1) F^os 29-120.

le même recueil se trouve une autre copie des *Annales*) (1), on s'aperçoit que, dans ces derniers, tous les passages favorables à Olivares et à son gouvernement ont été ou supprimés ou atténués. C'est donc au texte fourni par le manuscrit H. 43 qu'il faut s'attacher pour retrouver la véritable pensée qui inspirait Quevedo en avril 1621.

Quoi qu'en dise l'auteur, elle n'a rien de commun avec l'impartialité nécessaire à l'historien ; il le sent si bien lui-même, qu'il se défend d'avance du reproche de flatterie (2). Alors même que ses jugements sur les vaincus de la veille et les vainqueurs du jour eussent été fondés, était-ce bien à lui, qui avait été l'agent, sinon le complice des premiers, et qui avait tout à attendre des seconds, à s'ériger en censeur ou en panégyriste ? Dire du mal des uns, c'était presque de l'ingratitude ; dire du bien des autres, ressemblait fort à de la flatterie. Sans doute, signaler des pratiques funestes, encourager des réformes à l'efficacité desquelles il était encore permis de croire, c'était faire acte de bon citoyen. Pour avoir été mêlé aux événements du règne précédent, Quevedo n'avait pas à tout jamais aliéné son indépendance ; mais, en admettant toutes les circonstances qui atténuent sa faute, il faut reconnaître qu'en ces circonstances délicates le silence eût été plus digne. Pour Zúñiga, pour Olivares, Quevedo n'a que des éloges ; il vante le mérite hors de pair, l'expérience, l'habileté du premier, la modestie, le désintéressement, la pureté d'intention du second. Grâce à eux, la politique a changé de face ; on est revenu aux pratiques sévères de Philippe II. « Les conseils proposent en liberté ; Sa Majesté décide sans abuser de son autorité ; ses ministres n'ont d'autre préoccupation que de rendre faciles ces réformes, d'encourager le mérite, la justice et la vérité. » Le jeune prince, cela va de soi, n'est pas oublié. « Son énergie nous promet un second Charles-Quint ; en l'écoutant parler, en lisant ses décrets, on croit retrouver son aïeul (Philippe II) ; sa piété fait revivre son père. » Quevedo eut la gloire d'avoir, l'un des

(1) *Ibid.*, f°s 187-226 v°.

(2) « ... Con yntencion desinteresada y con animo libre me halle presente à lo que escrivio [escrivo ?] con mas recato que ambicion, ni algun odio me haze sospechoso este discurso..., » etc. Préface des *Anales*.

premiers, trouvé cette triple comparaison, trois fois fausse, dont les contemporains devaient tant abuser.

Il était plus délicat encore de parler d'Osuna, qui venait d'être arrêté. Quevedo le fait cependant avec adresse, sans s'engager à fond, mais toutefois en laissant suffisamment percer sa foi dans l'innocence du duc pour qu'on ne puisse pas le taxer d'ingratitude. Après avoir exposé les diverses appréciations du public (1), il déclare que cette mesure, dictée par une sagesse bien intentionnée, était le seul moyen de venger la réputation d'Osuna, ternie par les calomnies napolitaines. « Dans la forteresse où il est, le duc a perdu sa liberté, mais recouvré sa réputation. Auparavant, quand il était libre, tous disaient : « Comment ne l'emprisonne-t-on pas ? » Maintenant on dit : « Comment ne le relâche-t-on pas ? » Ainsi compris, l'emprisonnement de l'ex-vice-roi est une marque de la bienveillance des ministres. Heureuse conjoncture, qui permet de louer à la fois et celui qui est emprisonné et ceux qui l'emprisonnent ! Cette manière de juger les choses dut, j'imagine, paraître quelque peu subtile au duc d'Osuna. Plus tard, Quevedo montra plus de netteté dans le beau sonnet sur Osuna (2), mort malheureusement, et sans doute aussi, dans le panégyrique qu'il consacra à sa mémoire (3). Mais, dans les *Annales*, il lui échappe des paroles

(1) Elles étaient loin d'être aussi indulgentes que Quevedo le laisse entendre. Les satires de Villamediana, qui les traduisent avec vivacité, ne nous laissent point de doute à cet égard. Voy. p. e., celle intitulée *La Procession : Delindindon ! que pasa la procesion,* — et la *Satira Letania :*

El que mas ha hurtado al Rey
Quando estaba en su tribuna
Ha sido el Duque de Ossuna
Libera nos, Domine !
(Bib. nat. Par., ms. esp. 310.)

(2) *Clio*, XII, p. 4 :

Faltar pudo su Patria al grande Ossuna
Pero no à su defensa sus hazañas;
Dieronle muerte, y carcel las Españas,
De quien el hizo esclava la Fortuna, etc.

(3) *Dichos y hechos del duque de Osuna* en Flándes, España, Nápoles y Sicilia. Tarsia, p. 14. Déjà en 1609, Quevedo semblait avoir formé le projet d'écrire les exploits d'Osuna : « A mi me animará paraque en mayor volúmen ocupe mis estudios, escribiendo sus hazañas. » Dédicace du *Phocylide. Obras*, II, carta III. L'ouvrage, cité par Quevedo, dans la préface du *Marco Bruto*, parmi ceux qui lui

dont il était facile de tirer parti contre son client : « Les tribunaux (sous l'ancien ministère) se faisaient les complices des malversations ; les gouverneurs et les vice-rois partaient pour leurs provinces pour les piller et non pour les gouverner ; leurs Etats avaient à rassasier l'avidité doublement exigeante de ceux qui devaient enrichir et eux-mêmes et leurs amis. C'est ainsi que les royaumes de Sa Majesté s'appauvrirent, s'épuisèrent, traînant une vie chancelante, une existence misérable, fort semblable à la mort. Les richesses de l'Etat, comme si elles fuyaient la Couronne, s'en allaient passant de maisons en maisons, où elles étaient pompées, comme l'eau par l'éponge. » Que pouvait dire de plus don Juan de Chumacero, *fiscal* dans la cause du duc ?

Il est donc difficile de voir, dans les *Grandes Annales*, un acte de courage ou l'indice d'une indépendance farouche. L'auteur était lui-même si loin de les considérer ainsi, qu'il ne se décida jamais à les publier, même après les avoir revues, augmentées et corrigées. S'il nous restait quelque doute sur la portée de l'œuvre, la lettre au duc de l'Infantado achèverait de nous édifier : « Que Votre Excellence, » lui écrivait Quevedo, « voie s'il n'y a rien (dans ce livre) qui puisse nuire à ma mise en liberté, et qu'elle efface au plus vite, avant que l'œuvre ne fasse son apparition, tout ce qui pourrait aggraver mes malheurs. Quelque glorieux que soit le martyre, la palme ne me fait nulle envie. Faites donc en sorte que je puisse aller bientôt vous offrir mes services... Je n'ai pas tellement pris goût au cloître que je sois tenté de finir frère, moi qui n'ai de vocation que pour le métier de diable. Je mets sous votre protection ce pauvre oiseau qui se plaît médiocrement dans sa cage et qui désire aller caresser son maître (1). » Cette lettre, plus spirituelle qu'héroïque, était adressée à un membre du Conseil d'Etat, grand écuyer du roi. L'exilé savait choisir ses correspondants, et il n'eut qu'à s'en louer.

furent confisqués, paraît perdu. Ni Montalvan, ni le *Tribunal de la Justa Venganza* ne le nomment. — Tarsia, p. 29 : « Siempre que se le ofreció tratar del Duque encarecia su virtud... » — Voy. encore l'éloge d'Osuna, à la fin de la *Cuestion Politica* qui termine le *Marco Bruto*.

(1) Castellanos, *o. l.*, p. 262, 24 mai 1621.

Deux mois plus tard, en effet, Quevedo était mandé à Madrid pour déposer dans le procès d'Uceda. Il n'eut, nous dit-il, d'autre prison que sa propre maison, et tandis que tous les agents compromis dans cette cause étaient condamnés, lui seul fut mis en liberté (1). Il s'en félicite modestement, comme il convenait, tout en attribuant cet acquittement à sa seule innocence.

Commit-il quelque nouvelle imprudence? Restait-il encore quelque défiance contre lui? On ne sait; mais, au commencement de janvier 1622, il recevait l'ordre de retourner à la Torre, où il tomba malade. Fort maltraité par un barbier maladroit, qui, sous prétexte de le saigner, faillit le guérir à jamais de la fièvre tierce, il obtint d'aller à Villanueva de los Infantes (fin mars, commencement d'avril). Dans l'intervalle, il avait, dans le *Songe de la Mort* (2), traduit sous une forme plus populaire quelques-unes des idées des *Annales*. L'inspiration est la même, et la flatterie, sous le voile de la fiction, qui l'orne plus qu'elle ne la dissimule, n'en a que plus de piquant. Parmi les ombres grotesques que l'auteur évoque devant nous, apparaît le nécromant Villena, enfermé depuis des siècles dans la bouteille où il attend patiemment des temps meilleurs. En vain, Charles-Quint, Philippe II, Philippe III se sont succédé sur le trône, Villena s'est tenu coi : les temps, paraît-il, n'étaient pas venus. Mais à peine apprend-il l'avènement de Philippe IV, qu'il s'élance hors de sa prison de verre : le règne de la Justice est enfin arrivé. « Mas justicia se ha de hazer aora por un *cuarto* que en otros tiempos por doze millones! » Survient le bon Pero Grullo, sorte de La Palisse espagnol, dont les vérités naïves cachent, selon l'auteur, plus de sens qu'elles

(1) *Grandes Anales :* « Dieron sus cargas a todos, y a mi solo no me le hicieron, dandome por libre... No lo digo por alabanza, sino por respuesta y relacion forzosa... »

(2) *El sueño de la Muerte y el marques de Villena en la Redoma.* Imprimé, en 1627, dans les *Desvelos soñolientos* et dans les *Sueños y discursos*, il prit, dans les *Juguetes de la Niñez*, le titre de : *Visita de los Chistes*. On lit à propos de Villena, dans la dédicace des poésies de Fr. Luis de Leon, à Olivares, éditées par Quevedo : « Je possède une œuvre manuscrite importante de l'Infant don Enrique de Villena : l'ignorance populaire s'est plu à changer en bouteille de verre le tombeau de pierre de ce prince, qui se trouve dans l'église de Saint-François de Madrid. »

n'en ont l'air. Et en effet, malgré ses balourdises, Pero Grullo est bon courtisan ; il sait à merveille ce qu'il veut dire, et il envoie au roi, par l'entremise de Quevedo, qui se charge volontiers de la commission, des *redondillas* qui n'étaient pas pour déplaire à Madrid (1).

« Il naquit un vendredi-saint, — pour être Zahori, — et pour voir mourir en son anniversaire, — le bon et le mauvais larron ; — il y aura maints bouleversements — dans d'illustres familles. — Il rappellera les volés, — il châtiera les voleurs ; — et, pour réparer toutes nos pertes, — il n'aura qu'à mettre la corde au chaudron (*echar la soga tras el* caldero) (2). — Vous verrez, grande merveille ! — l'Espagne payer ses dettes avec un seul *cuarto*. — Mes grandes prophéties s'accompliront — quand on verra le roi quatrième — et les malfaiteurs mis en quatre. »

On voit que le calembour, dont Quevedo a tant usé et abusé pour la satire, savait, à l'occasion, se faire courtisan. Plus tard, il est vrai, l'auteur eut quelque remords : il fit au

(1) Nació viernes de Passion
Para que Zahori fuera,
Por que en su dia muriera
El bueno, y el mal ladron.
Avrà mil revoluciones
Entre linages honrados,
Restituirà los hurtados,
Castigarà los ladrones.
Y si quisiere primero
Las perdidas remediar,
Lo harà solo con echar
La soga tras el *caldero*.
Y en estos tiempos que ensarto
Vereis (maravilla estraña)
Que se desempeña España
Solamente con un *quarto*.
Mis profecias mayores
Veràn cumplida la ley
Quando fuere Quarto el Rey,
Y quartos los malhechores.

« On nomme *Zahories* certains hommes, dont la vue est si perçante qu'elle peut découvrir des trésors cachés à plusieurs brasses sous terre... Le peuple croit que Dieu accorde ce privilège à ceux qui naissent le Vendredi-Saint. » J. Feijóo, *Obras escogidas*... B. A. E., t. LVII, p. 111.

(2) Proverbe espagnol qui répond au nôtre : *Jeter le manche après la cognée*, et jeu de mots intraduisible sur le nom de *Calderon*.

Sueño de la Muerte les mêmes corrections qu'aux *Grandes Annales*. Réflexion faite, le sorcier Villena s'était trop pressé, et, cette fois, M. de la Palisse n'avait point dit vrai. Quevedo s'en aperçut aux environs de l'année 1629; mais ce que nous cherchons ici, c'est son opinion de 1621.

Il faut croire que les *redondillas* de Pero Grullo arrivèrent à leur adresse, car, en décembre, Quevedo fut autorisé à aller où bon lui semblerait, sauf toutefois à Madrid; cette dernière défense elle-même ne tarda pas à être levée (en mars 1623).

Mais tout en cherchant, comme nous venons de le faire, à démêler les véritables mobiles de la conduite de Quevedo à cette époque, nous nous garderons bien de le confondre avec les ambitieux sans vergogne qui ne voient dans les révolutions de cour qu'une source de bonnes fortunes. Sans doute, il n'était pas homme, lorsque ses intérêts se trouvaient d'accord avec ses convictions, à négliger le parti qu'il pouvait tirer de cette heureuse coïncidence; mais il serait injuste de croire qu'il ait absolument sacrifié celles-ci à ceux-là. Il partagea, comme presque tous ses contemporains, les illusions que fit naître le nouveau gouvernement; il crut à Zúñiga et à Olivares (1). Ce dernier annonçait de grands desseins, et faisait étalage de vertus dont les précédents ministres avaient déshabitué l'Espagne. Son désintéressement causait une admiration universelle (2); son

(1) Cf. Jos. Pellicer de Salas y Tovar, *Lecciones solemnes* a las obras de D. L. de Góngora... Madrid, 1630, p. 691 : « Salio [Filipo IV] a governar su monarchia con tan felices aciertos, que en su tiempo se ha visto la justicia y la prudencia tan valida, que bien pueden los sucessos no averse ajustado con las esperanças, pero ni para ello han faltado los medios necessarios, ni el zelo ; sobre esto ha obrado la providencia. En el principo de su imperio se vieron acciones en sus pocos años, quales nunca resplandecieron en otro, donde se hallaron en aprieto los que aviendo començado ministros pobres, acabaron delinquentes ricos. Reformaronse con leyes muchas costumbres : salpicaronse con sangre los cadahalsos, premiose la virtud, temio la culpa. » — Cf. *La guerra del Palatinado*, de Franc. de Ybarra, p. 409 (édit. de Morel-Fatio, *L'Espagne...*) « Començo pues á correr en esta forma el govierno... con tan universal satisfacion que es increible quan conformemente la recivian el vulgo y los mas entendidos y preheminentes, con no poca maravilla de ver unidas tan distantes opiniones... »

(2) « Sua limpidezza confessata ed ammirata anche da coloro, che non l'amano. » Malvezzi, *Il Politico christiano*, p. 58 (id. 1647.)

énergie contre d'illustres coupables parut inspirée par un amour antique de la justice, et non par la prudence ou par la vengeance. L'auteur de la *Politique* put de bonne foi espérer que son idéal allait se réaliser. Il ne devait pas non plus être indifférent à des considérations d'un autre ordre. Don Gaspar était un lettré ; il avait porté quelque temps la toge et la *borla* des docteurs à Salamanque ; il recherchait les poètes, les écrivains, les artistes. L'austérité de ses principes n'allait pas jusqu'à proscrire les plaisirs et les distractions. Il aimait les aventures et il associa même, dit-on, le jeune prince, son élève, à certaines expéditions galantes, ce qui lui valut une sévère remontrance d'un prélat incommode (1). Tous ceux qui avaient mal supporté le pieux régime auquel le défunt monarque avait assujetti la cour, espéraient que les choses allaient changer de face ; il y avait apparence que le règne de la justice, qui commençait, serait tempéré dans une agréable mesure par l'éclat des fêtes et par les plaisirs d'une société élégante et lettrée. On ne se trompait point : la cour de Madrid, sous le ministère du comte-duc, fut l'une des plus polies, des plus brillantes et des plus joyeuses qui existèrent jamais. Le peuple, moins sensible à ces perspectives, espérait du changement quelque allègement à ses maux. Le malade, qui se tourne et se retourne sur sa couche, pense soulager ses souffrances. La paix n'avait pas réussi, la dette augmentait, les charges se faisaient plus lourdes : on se persuadait qu'une guerre heureuse ramènerait le crédit, remplirait les caisses et restaurerait la monarchie. L'Espagne avait souffert des exactions et de la maltôte : on croyait en avoir à jamais fini avec ces pratiques ignobles, mises dans tout leur jour par des procès retentissants. Les décrets du jeune roi avaient mis bon ordre à la corruption passée, et les *Capítulos de Reformacion* (2) en particulier de-

(1) Voy. dans l'*Epistolario Español*, de la Bibliot. de Autor. Esp., t. LXII, p. 61, la lettre de don Garceran Alvarez, archevêque de Grenade, au comte-duc, 28 août 1621. — La réponse d'Olivares (11 sept.), qui prie le prélat de ne point se mêler de ce qui ne le regarde pas, est un chef-d'œuvre en son genre.

(2) *Capitulos de Reformacion*, que Su Magestad se sirve de mandar guardar por esta ley para el govierno del reino. En Madrid, por Tomas Iunti, impressor del R. N. S., año MDCXXIII.

vaient être un remède providentiel à tous les maux de l'Etat. Et certainement, s'il suffisait de décréter que les mœurs s'amélioreront et que les personnes inutiles à la république auront à changer de vie, cette pragmatique ne laissait rien à désirer. Tout y est prévu, réglé, ordonné, depuis les vertus nécessaires au citoyen jusqu'à l'ampleur, la forme et la hauteur des cols qu'il doit porter (§ 14). Fénelon ne prétendra-t-il pas encore déterminer la coupe des vêtements dans sa République de Salente ? Mais la réforme ne s'arrêtait pas là. Il y avait dans les *Capítulos* d'Olivares un paragraphe (§ 19) pour vanter aux célibataires les douceurs et la sainteté de l'état de mariage (sur ce point Quevedo ne pouvait être qu'un allié assez tiède); un autre constatait qu'il y aurait un intérêt de premier ordre à provoquer l'augmentation de la population (§ 21). Une disposition particulière (qui suit assez malheureusement celle relative à l'ouverture d'écoles publiques), décrétait la fermeture des *mancebías* (§ 23) (1); sur ce sujet scabreux, les poètes, et Quevedo tout le premier, s'exercèrent complaisamment (2), sans que le profit que la morale publique put retirer de leurs vers ou de la mesure qui les inspirait apparaisse bien clairement. On rappelait aux alguacils, greffiers et gens de chicane qu'ils avaient été institués pour aider l'action de la justice et non pour l'entraver (§ 5); ainsi l'auteur de l'*Alguacil endemoniado* voyait ses satires passer dans les textes de lois (3). Enfin le roi donnait le premier l'exemple; il réformait son train, réduisait sa maison, restreignait ses dépenses. Olivares faisait de même (4), et il n'eut pas de peine sans doute à opérer quel-

(1) Il y eut un décret spécial sur la matière (4 fév. 1623). *El bibliotecario y el Trovador Español*... por D. Bas. Sebast. Castellanos. Madrid, Sancha, 1841, p. 70.

(2) *Terpsichore*, xácaras VIII et IX : « Sentimiento de un xaque por ver cerrada la mancebia. »

(3) Voy. aussi, — dans la *Copia de un papel* que S. Mag[d] escrivió de su real mano al Card[l] Presidente [do Trejo] en que manda que salgan de la Corte el Conde de Sastago y el M[es] de Villamayor. Su fecha 13 de feb[o] 1629, — le passage suivant : « Digo que es mi voluntad determinada que se castiguen pecados publicos y estorciones de alguaziles y Escrivanos y excessos de ministros de todas clases... » Bibl. nat. Paris., ms. esp. 143, f[os] 72-83.

(4) Es privado que se atusa
El sequito, y las mercedes,
Que no recibe ni toma. (*Thalia*, romance XIV, p. 235.)

ques réductions dans la longue liste de sa *Gente de Casa* (1). La plupart de ces dispositions nous paraissent aujourd'hui insuffisantes ou puériles, mais les intentions qui les dictaient étaient bonnes, et personne n'en sentait alors le ridicule. Quevedo, peu enclin cependant à l'admiration, se fit l'interprète des sentiments du peuple. Il croit, lui aussi, à l'efficacité de ces mesures réclamées par l'opinion publique (2), et qui portent déjà leurs fruits. « Dans toutes les affaires, » dit-il, « l'argent a perdu sa puissance accoutumée; il a trouvé fermées les avenues par où seul il parvenait à s'introduire, et qui ne sont fermées aujourd'hui qu'à lui seul. Le mérite et l'intérêt de l'Etat obtiennent ce qui leur est dû et ce qui n'est dû qu'à eux seuls. » C'est « une résurrection générale. » Si quelques impatients trouvent la transformation trop lente et le disent, il s'étonne naïvement de la malice humaine, toujours prête à dénaturer les meilleures intentions, à accueillir la calomnie, à spéculer sur le mécontentement des brouillons. L'auteur de tant de satires politiques montre contre celles de Villamediana une sévérité inattendue; il se moque des poètes qui « versent des larmes de crocodiles » sur les victimes qu'ils ont contribué à abattre (3). « Si l'on n'y met bon ordre, les Muses seront bientôt plus criminelles qu'harmonieuses : *y si esto no se ataja, las musas seran mas criminales que sonoras;* » paroles imprudentes dont il eût été facile à Olivares de se servir

(1) En 1622, le nombre de ses serviteurs s'élevait à cent vingt-deux. *Nomina de la gente de casa* de el Conde mi señor, *Revista de Archivos*..., IV, p. 20. — Osuna, la veille de son arrestation, avait, dit-on, trois cents domestiques. Malgré les règlements, Mme d'Aulnoy constate que, sur ce point, les usages ne changèrent point.

(2) *Grandes Anales*. — Cf. Mariana, *De monetae mutatione*, cap. XIII (1609), la *Consulta* du Conseil de Castille de 1619 et la *Conservacion de Monarquias*, de P. Fern. Navarrete.

(3) Cette même idée se retrouve dans une note qui précède deux des manuscrits des *Anales* (Brit. Mus., Eg. 338, f° 575 et Bibl. nac. Madrid H. 43). La voici, d'après le premier de ces manuscrits : « Las satiras contra Privados (combatidos siempre de los odios comunes) son como buytres despues de tempestades, por que cantados con alguna nota en coplas anticipadas se van yntroduciendo para ser despues sentencias. » — Il faut, selon nous, voir dans ces mots une remarque de l'auteur, plutôt qu'une critique de son œuvre par une main étrangère.

plus tard contre Quevedo lui-même. Mais, pour le moment, ce dernier déploie, pour défendre le *Valido*, autant d'ardeur qu'il en mettra bientôt à l'attaquer. Les ministres ont promis, il est vrai, de faire face aux engagements contractés, de réduire les dépenses, de supprimer les futures successions et la transmission des charges par alliances. Si, cependant, les abus se perpétuent, la faute en est à ceux qui les ont introduits plutôt qu'à leurs héritiers, qui ont les mains liées. Il veut que l'on fasse crédit aux sauveurs de l'Etat, il plaide les circonstances atténuantes, et, par des distinctions qui sentent le sophiste, il prétend démontrer que ce qui fut délit chez les premiers ne l'est plus chez les seconds : « *Veamos como puede ser pecado en los unos y no en los otros.* » Ce qui le séduit surtout en Olivares, c'est son affabilité, son désintéressement, son application à se rendre inutile. Il nous est facile aujourd'hui de trouver en défaut la pénétration du politique; mais alors le favori n'avait pas encore levé le masque. « Votre Majesté est témoin, » disait-il solennellement au roi en 1624, « que bien souvent, depuis que je suis à son service, je lui ai représenté à quel point il convenait au bien du royaume que toutes ses actions non seulement fussent en réalité le résultat de sa libre détermination, mais encore qu'elles parussent telles à tous, afin de leur donner plus d'autorité. Il est, en effet, une chose certaine, Sire : c'est que dans la situation où se trouve la République, il n'y a pas d'autre remède que celui-là pour arriver au salut. » Et le roi, sans bien se rendre compte qu'il ne faisait qu'obéir une fois de plus, répondait : « Comte, j'ai résolu de faire ce que vous me demandez, pour Dieu, pour moi et pour vous, et je n'ai point à excuser l'indiscrétion de votre zèle, car je connais votre dévouement et votre amour pour nous. Je le ferai, comte... *Harelo*, *conde* (1). » Ainsi Olivares prenait sur l'esprit du jeune roi un ascendant si puissant qu'on ne put l'expliquer que par l'effet de philtres magiques (2); ainsi Quevedo, malgré sa défiance contre

(1) *Consulta del Conde-Duque* de Olivares al Rey Felipe IV con instancias a que se aplique á los papeles y obre de por si. Año de 1624. Bibl. nat. Paris., ms. esp. 143, f°s 87-90.

(2) L'*Informe sobre los hechizos*... año 1627, a été plusieurs fois imprimé. Une

les favoris, fut séduit, et put soutenir de bonne foi la politique et les réformes d'Olivares.

Ce fut pour contribuer au succès de ces dernières qu'il écrivit les beaux tercets qui portent le titre de *Epistola satyrica y Censoria contra las Costumbres presentes de los Castellanos* (1). Ils font autant d'honneur à son patriotisme qu'à son talent. Comme dans la dédicace de la *Política*, l'auteur constate qu' « en d'autres temps l'étude impartiale, la vérité toute nue étaient des crimes, » tandis qu' « aujourd'hui, sans crainte que sa liberté cause quelque scandale, le talent peut parler, sûr que la tyrannie ne cherchera pas à l'intimider. » Il profite de cette liberté pour opposer aux Castillans d'autrefois, « dont le visage maigre et le corps desséché rappelaient les glorieux travaux, » leurs descendants dégénérés « et les bataillons espagnols bien parfumés, mais mal conduits : *las huestes españolas — Bien perfumadas, pero mal regidas.* » L'héritier de Guzman *el Bueno* peut, s'il le veut, ramener la simplicité des anciens jours, et, avec elle, les vertus auxquelles elle servait d'ornement :

Mandadlo ansi, que asseguraros puedo,
Que haveis de restaurar mas que Pelayo ;
Pues valdrà por exercitos el miedo,
Y os verà el Cielo administrar su rayo.

Olivares n'était pas homme à dédaigner des alliés comme Quevedo. Il l'admit aussitôt dans son entourage, lui ouvrit les portes du palais, et sans réussir, paraît-il, à se l'attacher par le lien plus étroit de quelque charge de cour, il voulut du moins l'enchaîner par la reconnaissance.

Lorsque, en mars 1623, Quevedo était rentré de son exil, il avait trouvé Madrid en fête : le prince de Galles, qui devait, pensait-on, épouser l'Infante María, sœur du roi, venait d'arriver. A cette occasion, la cour déployait tout son luxe; la noblesse

copie manuscrite se trouve dans un recueil de papiers relatifs à Olivares, intitulé *Vida y ministerio del Conde-Duque de Olivares, valido de el Señor Phelipe Quarto.* Bibl. nac. Madrid, V, 29.

(1) Elle se publia, en 1639, à la suite du *Discurso de los Tufos, Copetes y Calvas,* de B. Ximenez Paton. Baeza, 1639, ouvrage que nous n'avons pu avoir entre les mains. Elle fut insérée, en 1648, dans le *Parnasso, Polymnia*, pp. 93-99. — Edit. de 1699, p. 46.

du royaume faisait assaut de galanterie et de prodigalité ; les beaux esprits de cour célébraient à l'envi l'événement qui se préparait. Quevedo se joignit au chœur des poètes, et y prit aussitôt le rang qui lui convenait. Il nous a transmis le tableau, — quelque peu monotone d'ailleurs, — des fêtes magnifiques qui, de mars à septembre, se donnèrent en l'honneur du prince anglais (1). Tout en encourageant Olivares, dans son *Epistola satírica*, à supprimer les courses de taureaux (2) et les jeux de cannes, cet héritage des Maures,

Gineta y cañas son contagio moro,

il écrivait la chronique mondaine de ces divertissements chers à ses compatriotes, énumérait les beaux coups de lance, vantait la bonne mine, l'adresse ou le courage des combattants. Dans ces relations, l'éloge du roi, des princes et du ministre était de rigueur : Quevedo s'en acquitte de façon à décourager à la fois le courtisan le plus résolu et le cultiste le plus subtil. Pour ce qui est d'Olivares en particulier, il ne se contente pas de louer sa belle prestance à cheval, sa fière tournure au milieu de l'arène : il aime à mêler aux banalités de commande des éloges plus sérieux :

Olivares à su lado
Ni le iguala ni le dexa
Pues desiguala en respeto
A quien sigue en obediencia ;
En lo designal estuvo
El primor de sus parexas,
Pues compañero le sigue
Quando señor le confiessa (3).

Ces mêmes antithèses, qui du moins cachaient un bon con-

(1) Parnaso, particulièrement dans *Terpsichore* et *Thalie*.

(2) Il ne faisait que suivre, sur ce point, les idées de deux hommes à qui il devait beaucoup : saint Thomas de Villanueva (2ᵉ Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste) et Mariana (Sur les Jeux publics).

(3) *Terpsichore*, xácara XIV, p. 157 : « Las cañas que jugò Su Magestad, quando vino el Principe de Gales. » Cf. : « Relacion... de las fiestas reales de toros y cañas que se hizieron en la plaça de Madrid, Lunes (21 de agost.), por la solemnidad de los casamientos de los Seren. Señ. el Príncipe de Galès y la Señ. Inf. doña Maria de Austria. » — Autre relation par Juan Antonio de la Peña.

seil, reviendront encore sous la plume de Quevedo en 1627, à l'occasion de fêtes analogues (1). En 1629 même, à une époque où le premier enthousiasme s'est refroidi et où il corrige les *Anales* et le *Sueño de la Muerte*, il prendra encore occasion d'une course de taureaux pour célébrer le désintéressement et le zèle du favori (2).

Lorsque les projets d'alliance entre le prince de Galles et l'Infante furent définitivement abandonnés, et que le roi voulut visiter en personne les côtes d'Andalousie, menacées par les Anglais, Quevedo fut compris dans la suite du roi. Il se fit même, dans une lettre qui a été conservée, l'historiographe de l'expédition, contrariée par les bourrasques et les pluies, embourbée dans les plaines inondées de la Manche ou dans les fondrières de la Sierra Morena (3).

Le récit est amusant : il montre ce qu'étaient dans l'intimité, lorsqu'ils consentaient à oublier l'étiquette, les graves personnages de l'entourage royal. Quevedo, sans le vouloir, s'y peint lui-même, tel que nous aimons à nous le représenter, plein de malice, d'entrain et de belle humeur, déridant par ses boutades les courtisans en détresse sur la côte de Linares, où le soir, à l'étape, dans les mauvais gîtes de la Manche, les amusant aux dépens de don Gaspar Bonifaz, le plus terrible mangeur de la cour. De pareilles lettres, — et elles ne sont pas rares, — nous laissent entrevoir sur quel pied de familiarité il vivait avec les plus grands seigneurs (4) ; en les rapprochant de ses improvisations en prose ou en vers, nous croyons entendre comme un écho de cette conversation dont les contemporains s'accordent à vanter l'agrément, mélange de raison et de folie, de saillies grossiè-

(1) *Thalia*, romance XIV, p. 233 : « Toros, y cañas en que entrò el Rey N. S. Don Phelipe Quarto. » — Cette pièce est de 1627 :

> Dizenme que no ha salido (Olivares),
> De entre plumas, y papeles
> Ha seis años...

(2) *Thalia*, romance LXXVI, p. 314 : « Fiesta de Toros, Litteral, y Alegorica. » Les allusions à Spinola et au siège de Mantoue indiquent la date.

(3) Andujar, 17 fév. 1624.

(4) Tarsia, *Vida*, *passim* : « A la posada de D. Francisco concurrian todos los grandes y principes de la Corte. — Tuvo en la gracia de Principes, y Grandes Señores mucha cabida... — No huvo Señor en España, que con extraordinarias demonstraciones no le honrasse..., » etc.

res et de traits ingénieux, qui charmait les délicats comme Lope, étonnait les érudits comme Mariner, et scandalisait les dévots comme Laureles ou Franco-Furt.

Cette période, qui va du premier au second exil de Quevedo, est l'une des plus brillantes et des plus heureuses de sa vie. Dans ce milieu, favorable à ses qualités comme à ses défauts, son talent, excité par les applaudissements, aiguisé par les critiques, se déploie en tous sens, et passe sans effort des *Romances de Germanie* ou de jeux d'esprit, tels que les *Quatre animaux fabuleux*, à la poésie plus classique des *Silvas*, du Mémoire historique aux comédies. Il écrit pour les fêtes du Retiro ou de la Casa de Campo, et partage la faveur des Alarcon, des Lope et des Mendoza auprès du prince et du favori. Dans toutes les questions qui agitent alors les esprits, le publiciste place son mot. L'*Auto* de Benito Ferrer lui inspire des *Réflexions sur les inconvénients des exécutions publiques* (1), et, dans un autre mémoire, il juge à sa manière les mesures économiques du cardinal Trejo, président de Castille (2).

En 1626, il accompagnait encore le roi en Aragon, en Catalogne et à Valence, où les Cortes s'étaient réunies (3). Il put ainsi voir de près ce qu'était devenue, grâce aux empiètements du pouvoir royal, grâce aux défaillances des procurateurs, cette institution autrefois tutélaire. Il fut surtout frappé de ses inconvénients ; entre ce reste des libertés provinciales et l'absolutisme royal, il n'hésite pas : il se range résolument du coté de celui-ci.

Il faut croire toutefois que ces derniers souvenirs de l'ancienne indépendance avaient, même aux yeux de Quevedo, quelque avantage, car il en profitait pour préparer la publication de plusieurs de ses œuvres. Ce fut en effet à la suite de ce voyage, dans les années 1626 et 1627, que les presses de Saragosse, de Barcelone, de Valence commencèrent à imprimer la *Política de Dios*, le *Buscon*, les *Sueños*, le *Discurso*

(1) Mardi, 9 juillet 1624. *Carta... sobre que se debe excusar la publicidad en los castigos de los que por vanidad los apetecen. Obras*, II, p. 525.

(2) *Obras*, II, p. 533.

(3) Góngora, alors âgé de soixante-cinq ans, faisait aussi partie de la suite royale.

de todos los Diablos (1). Malgré cette précaution, hommage involontaire rendu aux Etats qu'il diffamait, Quevedo, par cette publication, fournit des armes contre lui. Ses ennemis trouvèrent commode d'interpréter contre le gouvernement et les ministres de Philippe IV les critiques dirigées contre les politiques du règne précédent; et, de fait, la chose était facile, car, malgré les solennelles déclarations des *Pragmáticas* et des *Capítulos de reformacion*, on revenait doucement aux mêmes errements. Dès les derniers mois de 1626, Quevedo avait à se défendre contre des accusations, qui devaient par la suite menacer sérieusement sa sécurité (2). Les *Songes*, qui parurent l'année suivante, vinrent donner à la médisance un aliment nouveau. Quevedo cependant s'en préoccupait assez peu pour composer à cette date une nouvelle satire, *El Discurso de todos los Diablos*, qui allait paraître en 1628 (3). De cette même plume qui, selon l'expression de ses ennemis, « s'était noircie aux fumées de l'Enfer (4), » il écrit encore une docte préface latine aux Commentaires des *Douze petits Prophètes*, de Léon de Castro, commentaires réunis, revus et corrigés par Manuel Sarmiento de Mendoza, chanoine de l'église de Séville (5). La préface (Madrid, 10 octobre 1627) est adressée à Jean-Jacques Chifflet, médecin de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, et médecin (honoraire) de la Chambre du roi Philippe IV. Chifflet, qui avait séjourné à Madrid du 28 avril 1626 au mois de septembre de la même année, avait dû se lier avec Quevedo

(1) *Politica*, Saragosse, 1626; Barcelone, 1626. — *Buscon*, Saragosse, 1626; Barcelone, 1627. — *Sueños* (ou *Desvelos*...), Saragosse, 1627; Barcelone, 1627; Valence, 1627. — *Discurso de todos los Diablos o Infierno enmendado*, Gerona, 1628.

(2) Voy. les préfaces de la *Política de Dios*, et les réponses de Quevedo aux critiques.

(3) Et, plus tard, dans les *Juguetes de la Niñez*, sous le titre de *L'Intrigant, la Duègne et l'Espion* (*El Entremetido, la Dueña y el Soplon.*)

(4) « Hasta dar con su pluma en el Infierno sin temor de sacarla chamuscada... » *Venganza de la Lengua Esp.*

(5) Bibl. nac. Madrid, ms. R-27. — A en juger par l'écriture, qui ressemble beaucoup à celle du manuscrit de la *Providencia de Dios* (V, 284, Res. 7ª-14), prise comme type, ou aux notes marginales et aux additions de la *Carta á Luis XIII*, que Fern.-Guerra estime de la main de Quevedo, ce manuscrit serait également de Quevedo.

lorsque ce dernier revint du voyage d'Aragon (1). Il entretint quelque temps une correspondance avec son nouvel ami, dont le nom revient plusieurs fois dans ses lettres. Nous apprenons par l'une d'elles que Quevedo se proposait d'envoyer à Paris, pour les faire imprimer, les Commentaires de Léon de Castro ; mais d'autres soins plus pressants, polémiques, voyages, procès, le détournèrent de son projet (2). « Peregrinationibus distrahor, » disait-il dans cette préface, « litibus quassatus jaceo. » Dans une autre lettre de la même époque (3), il plaint le malheureux plaideur qui est sûr, gagnât-il son procès, de perdre tout ce que les avocats, avoués, juges, lui auront pris auparavant. « Notre Seigneur avait bien raison : abandonnons notre manteau sans chercher à le défendre, sinon on nous l'arrachera avec les bras et les épaules. » Ces idées, nous les retrouverons souvent dans les œuvres de notre auteur (4) : nous voyons ici qu'elles étaient le fruit de son expérience.

Le rôle qu'il joua dans la lutte entre les défenseurs de l'unique patronat de Saint Jacques et les partisans du compatronat de Sainte Thérèse n'est pas un des épisodes les moins curieux de sa vie. Cette lutte, commencée vers 1617, s'était ranimée plus vive que jamais après la canonisation de la sainte, en 1622, et la pétition des Cortes de 1626 en faveur du compatronat. Les Carmélites, dont les couvents étaient nombreux, une partie du clergé et des fidèles s'agitaient pour obtenir une proclamation solennelle à ce sujet : ils parurent avoir cause gagnée, lorsque, par un bref du 31 juillet 1627, le pape reconnut la sainte d'Avila comme patronne d'Espagne au même titre que saint Jacques. Mais les défenseurs de ce dernier ne perdirent pas courage ; le chapitre de

(1) Il avait été chargé par l'infante de négocier un arrangement pour faire de la ville libre de Besançon le siège des pouvoirs publics de la province de Franche-Comté. Voy. Castan, *Les Origines et la date du* S[t] Ildefonso *de Rubens*. Besançon, 1884, p. 59.

(2) « Il m'a escrit passés quelques mois qu'il allait [envoyer] à Paris ses commentaires de Léon de Castro, contemporain et [?] d'Arias Montanus, sur les petits prophètes, pour les imprimer, et qu'il me les dédiait... » Bruxelles, 18 janvier 1629. Bibl. nat. Paris., ms. Baluze 162, f° 15.

(3) *Obras*, II, carta XXXII, p. 533.

(4) Voy., par exemple, la *Hora de Todos*, XIX : « El Letrado y los Pleiteantes. »

Santiago de Galice, spécialement intéressé dans cette rivalité, celui de Séville et les partisans de la tradition nationale en appelèrent au pape et au roi mieux informés. L'Espagne était partagée en deux camps, les esprits s'excitaient, et une nuée de plaidoyers, de pamphlets pieux, d'apologies, de sermons, couvrit le pays entier. Certes, dans ces élucubrations innombrables, le scepticisme voltairien trouverait facilement à s'égayer, et saint Jacques pas plus que sainte Thérèse ne sortirent toujours du combat sans blessure. Pour nous, l'érudition des uns comme la naïveté des autres nous semblent touchantes, parce qu'elles nous montrent également combien la nation entière, depuis les premiers personnages de la cour jusqu'au dernier laboureur de Castille, se passionnait pour les intérêts spirituels. Cette passion revit dans la correspondance de Quevedo avec le chapitre de Santiago et divers religieux, dans ses deux plaidoyers en faveur de saint Jacques, enfin dans les satires qu'on dirigea contre lui à cette occasion. Qu'il ait été poussé dans la mêlée uniquement par des motifs de dévotion, je n'oserais l'affirmer. Il crut sans doute qu'il devait à l'habit qu'il portait de prendre la défense de son patron, qui était aussi celui de l'Espagne. Le fils des montagnards vieux-chrétiens ne pouvait oublier que c'était sous la conduite miraculeuse du « fils du Tonnerre » que ses ancêtres avaient triomphé à Clavijo et à Hazinas. Il payait une dette en soutenant loyalement les privilèges séculaires du saint. S'il faut tout dire, je soupçonne que l'ennemi des femmes ne put voir sans une sorte de mauvaise humeur involontaire cette glorification d'une femme, quelque noble qu'elle fût d'ailleurs, et, sous les témoignages de son admiration pour la fondatrice du Carmel, ce sentiment perce plus d'une fois (1). Poussé par ces mobiles de valeur diverse, Quevedo montra un dévouement sans borne à la cause qu'il avait embrassée. Il mérita bien le titre de *Capitan para la batalla*, que lui décerne le doyen du chapitre de Santiago,

(1) Voy., par exemple, *Memorial*, *Obras*, II, p. 225 : « La otra novedad... fué encomendar al sexo de mujer parte de la invocacion..., » — et *ibid.*, p. 230 : « Pues hacer patrona mujer despues de muerta, nó se ha visto.... etc... »

et celui d'*Alferez del Apostol*, que lui octroie un adversaire (1). Son premier mémorial (2), publié en février 1628, eut un succès égal au moins à celui des *Sueños* ou du *Buscon*. « Le nombre des personnes qui me demandent à lire votre livre est incroyable, » écrit un chanoine de Tolède (3), « il ne m'en est resté qu'un exemplaire, qui passe de main en main, et que se disputent des gens de tous états : tous restent émerveillés et jaloux de l'auteur. » Le bruit de ces discussions passa les monts; nous en trouvons l'écho dans la correspondance des Chifflet : « Les escrits de don Fr.co de Quevedo du patronat de S. Jacques ont esté redoublés et répliqués par ceux qui tiennent le party de S. Thérèse... On m'escrit d'Espagne qu'il en est desja sorty en lumière iusques à 22 libvrets. Je n'ay veu que le premier que j'ay envoyé à un mien frère jésuite en Bourgogne; il est remply de belles et curieuses pointes et observations et je ne doubte que les aultres ne soyent de mesme, bien qu'on me mande qu'ils s'appellent hérétiques l'un l'autre (4). » 2 janvier 1629.

La lutte en effet, dans laquelle théologiens, canonistes, religieux, écrivains, poètes, combattaient pêle-mêle, n'avait pas tardé à dégénérer. Tandis que prélats et chanoines santiaguistes encourageaient et récompensaient de leurs bénédictions l'ardent polémiste, Carmélites et Jésuites coalisés cherchaient à fermer une bouche trop éloquente à leur gré : « *Esos padres.. defienden à capa y espada que no salga a luz (el memorial)* (5). » On mit tout en jeu pour y

(1) Lettre du chapitre de Santiago, 16 janv. 1628, publiée par Fern.-Guerra, *Obras*, II, carta XXXVI, p. 539. — *Respuesta de D. Valerio Vicencio* al poema delirico de don Francisco de Quevedo... *Obras*, II, pp. 450 et suiv., nº 36. — Le roi don Fernando II prenait lui-même le titre de « por la misericordia de Dios, rey de Leon y alferez de Santiago. » Memorial por el Patronato.

(2) Lettre publiée par Fern.-Guerra, *Obras*, II, carta XLI, p. 541. Tolède, 7 mars 1628.

(3) Bibl. nat. Paris., ms. Baluze 162, fº 43.

(4) *Memorial por el patronato de Santiago*, y por todos los Sanctos naturales de España, en favor de la eleccion de Christo N. S. — Escribele don Francisco de Quevedo Villegas, Cavallero del Habito de Santiago .. Madrid, viuda de Alonso Martin, año 1628, 8º, IV-54 fºs. [Voy. Fern.-Guerra, *Catal.* nº 19.] La Bibl. nat. Par. possède un exemplaire de l'édition de Saragosse, Pedro Verges, año 1629 (*Catal. des Impr. de l'hist. d'Esp.*, Oe, nº 22).

(5) Lettre de l'évêque de Coria à Quevedo, *Obras*, II, carta LV, 3 août 1628.

arriver. Quevedo fut violemment attaqué par un religieux qui se cachait sous le pseudonyme de Valerio Vicencio (1). La longue satire en vers de Vicencio est un premier témoignage, — nous en trouverons d'autres bientôt, — des excès auxquels s'emportait alors la critique. Contester à Quevedo sa compétence théologique, le renvoyer brutalement à ses bouffonneries et à ses *Sueños*, plaisanter lourdement sur ses yeux malades et sur sa démarche boiteuse, c'est le thème ordinaire des adversaires de Quevedo. De prime abord, Vicencio nie sa sincérité ; il le traite de faux dévot, de vieux débauché, de ver rongeur, et de fleur d'hypocrisie, *flor de socarrones*. Quevedo ne demeure pas en reste : il déclare que son adversaire n'écrit que pour de l'argent, que c'est un faux religieux, *fraile supuesto y mentido*, et finit par l'appeler juif et hérétique, conclusion ordinaire des disputes de ce genre.

La querelle en était là, lorsque, dans le courant de mars, Quevedo recut l'ordre de quitter la cour. Chifflet explique comme il suit les causes de ce bannissement ; nous donnons en entier cette lettre inédite parce qu'elle contient un jugement assez curieux sur notre auteur : « Don Francisco de Quevedo est un chevalier de Saint Jacques, mien amy et tres docte personnage pour un Espagnol. C'est luy qui entreprint la défense del Patronazgo de S. Iago et auquel on a répondu plusieurs libvrets, et comme le Conte-Duc voyoit qu'il n'y avoit point de fin à leurs libvrets, et qu'ils en venayent aux injures, il lui commanda de sortir de la Court. Quand il eut demeuré quelques mois dehors, il retorna à Madrid, et s'alla présenter au Roy, lui demandant iustice, et se submettant a estre chastié s'il avait mal fait alléguant qu'on l'avait banny de la Court sans forme

Voy. ce que dit des importunités de certains religieux l'archevêque de Séville : « Las cartas e intercesion de Su Mag[d] claro esta que no son de su voluntad sino por importunacion de los frayles, porque Su Mag[d] no esta en hedad para entender las causas y razon de estado ; los frayles podian abergonzarse de hablar en ello ; el mas antiguo prelado soi de España y asi lo entiendo. » — Carta que escrivio el Arçobispo de Sevilla, Vaca de Castro a la Sant[d] de Greg[o] XV, en occasion de pedirle nombrasse por Patrona de E. a Santa Teressa de Jesus (13 juin 1623). Bibl. nat. Paris., ms. esp. 449, f° 223.

(1) *O. c.*

de procès et sans... (1). Le Conte-Duc de nouveau le fit sortir, et luy donna une petite bourgade pour prison, qui est le lieu ou il fait ces vers et ces lettres qu'il envoye à Madrid, d'ou elles me sont envoyées ici. C'est un esprit fort, qui ne craint personne, qui a beaucoup d'antiquités et de mss. que j'ay veu (2)... »

Si le Comte-Duc, en exilant Quevedo, n'avait eu d'autre pensée que d'arrêter ces discussions qui n'allaient point sans scandale, il eût fait acte de sage politique. Mais, outre qu'il n'eût été que juste d'appliquer à tous la même mesure, le roi et Olivares (3) n'étaient pas impartiaux : ils avaient pris parti pour sainte Thérèse. Ajoutons, d'après un témoin mieux placé que Chifflet, que l'exil de notre auteur fut provoqué aussi par des causes d'un autre ordre. « Le Comte, » écrit à Quevedo l'un de ses correspondants, « n'a pas trouvé d'autre manière de vous empêcher d'écrire, et certes les occasions ne vous manqueraient pas ! Il allègue que vous avez invoqué dans votre *Mémorial* la protection du Conseil royal, défenseur de la loi ; que dans votre ouvrage *Le Gouvernement du Christ*, vous n'aviez eu d'autre but que de médire du gouvernement actuel ; qu'enfin vous ne sauriez jamais faire autre chose. Il faut prendre les choses comme elles sont ; il doit vous suffire que la cour tout entière dise tout haut que l'on a mal agi vis-à-vis de vous, et être fier de cet accord (4). » Quevedo n'était pas si philosophe ; il s'acharna à défendre saint Jacques ; il écrivit au pape ; il adressa au roi, par l'intermédiaire d'Olivares (4 mai 1628), un second mémoire intitulé *Son Épée pour Saint-Jacques* (*Su Espada por Santiago*) (5). « J'ai

(1) Un mot que je ne puis lire.

(2) Bibl. nat. Par., ms. Baluze 162, f° 46. — Tarsia (p. 35) dit qu'il avait cinq mille volumes dans sa bibliothèque. — « Magna tuae praeclarae bibliothecae scrinia. » Préface de Vic. Mariner à sa traduction du *Panégyr. du Soleil* de l'empereur Julien, in *Vincentii Marineri Valentini opera omnia*... Turnoni, MDCXXXIII, p. 336. — Dans l'un de ses testaments, Quevedo énumère quelques armes de prix, et certains tableaux dont il dispose en faveur de diverses personnes (une *Madeleine*, un *Jean André Doria*, un *Christ à la colonne*, etc.)

(3) Voy. la lettre d'Olivares au comte d'Oñate, ambassadeur d'Espagne à Rome, 1627, afin que ce dernier sollicite la confirmation du compatronat de sainte Thérèse. *Bib. de Aut. Esp.*, t. LV, p. 425.

(4) Lettre de Juan Ruiz Calderon, *Obras*, II, carta LIV.

(5) *Su Espada por Santiago, solo y unico patron de las Españas*..., publié pour la

écrit, j'ai plaidé pour saint Jacques, » y disait-il ; « on a dirigé contre moi des libelles, alors que, soit dit sans accuser mon pays, je ne devais en attendre que du pays des Maures. Je défends l'apôtre : on incrimine mes mœurs, mes travaux, dont certes j'ai plus lieu de me repentir que de m'enorgueillir. Je ne veux pas répondre aux satires, aux brocards dirigés contre moi. Ce n'est pas que le goût pour ce genre de lutte et de divertissement coupable me manque, mais, en voyant aujourd'hui chez d'autres ce péché de ma jeunesse, je l'ai pris en horreur et en dégoût. » L'obstination qu'il déploya en ces circonstances justifie le mot de Chifflet : c'était un esprit fort et qui ne craignait rien. Il eut quelque peine à faire parvenir le second mémorial : personne ne voulait s'en charger. « Je fais à V. E. » disait l'auteur, « une obligation de conscience de lire cet ouvrage, et de le mettre sous les yeux de S. M. ; je l'en supplie par le sang de Jésus-Christ et par la pureté immaculée de la très sainte Vierge Mère (1). » Cette seconde plaidoirie, divisée en cinq points, contient un exposé détaillé de l'affaire, et des renseignements précis sur le rôle qu'y joua Quevedo. Elle se termine par une requête au roi, grand-maître de Saint-Jacques : s'il lui reste quelques doutes, qu'il convoque et consulte les Universités. Ce mémorial (quoique l'auteur ait eu de bonnes raisons pour ne pas le publier), et sa lettre au pape contribuèrent puissamment à obtenir de ce dernier le Bref du 8 janvier 1630, qui, annulant le précédent, restituait à saint Jacques l'unique patronat d'Espagne, « laquelle déclaration, » écrivait, le 28 juin 1630, Philippe Chifflet (2), « S. Sainteté a faite à la grande sollicitation de Franc. de Quevedo, cavallero de San Iago, qui ne pouvait souffrir qu'on supprimât l'ancienne protection de saint Jacques. »

Cependant Quevedo, dans son exil de la Torre, consacrait ses loisirs à la philosophie, et saisissait cette nouvelle occasion d'imiter ses chers stoïciens. Une lettre à

première fois par don Aur. Fern.-Guerra, d'après un manuscrit de la R. Academia de la Historia (Salazar, N. 27). *Obras*, II, pp. 423-458.

(1) Tarsia, p. 31, parle de la dévotion de Quevedo à l'Immaculée Conception de la Vierge.

(2) *L. l.*, f° 356 v°.

Lucas Van Torre (1), du 12 septembre, porte la trace de ses lectures et révèle ses préoccupations morales (2). « C'est

(1) Ce fut probablement par Chifflet que Quevedo entra en relations avec Lucas Van Torre. Nous avons dit plus haut que la bibliothèque de Besançon conserve un exemplaire de la *Vie du bienheureux Thomas de Villanueva*, qui fut donné à Van Torre « par l'auteur lui-même, à Madrid. » Dans sa lettre-préface à Chifflet, du 10 octobre 1627, Quevedo s'exprime ainsi : « Quam saepe adspiraverim, doctissime Chiffleti, ad te scribere, *Lucam Torrium amicum nostrum* testem capio ; » et, vers la fin de cette même lettre : « Testis est noster Lucas Torrius, juvenis litteris et virtute et pietate perpolitus. » — Tamayo de Vargas paraît également avoir connu Van Torre, sur le compte duquel il s'exprimait, dès 1621, dans les termes suivants : « Lucas Torrio gentilhombre Flamenco, i discipulo digno del gran Erycio Puteano » (Garci-Lasso, Comment., f° 87 *b*). Je n'ai pu trouver trace des lettres de Van Torre à Quevedo, dont il est question dans la lettre citée plus loin.

(2) Nous donnons en entier cette lettre inédite de Quevedo. Bibl. nat. Par., ms. fr. 2812. Baluze, 8394-5 : « Don Francisci Quevedij ad Lucam Torrium Epistola. — Lucae literis leniuntur curae Μελεδῶνας οξεῖας et literarum lucae (luce) illuminantur caligantis fortunae tenebrae. Magni aestimo scire quid sentias nam cujus optassem consilium integra re hujus etiam labefactata iuditium nosse pro incolumitate et animi constantia mire concupisco. Optimus amicus est qui in calamitatibus p[rimus ?] adest, et indigenti auxilium adfert. Tu adfers auxilium et Reverendissim(a) intercessione relegato spei auram mittis. Haec faciunt, ut ait D. Joannes Chrisos(tomus) *ne exilium pertimescam qui noverim Domini esse terram et plenitudinem ejus*. Mundi sum civis, et hanc solitudinem quam horrebam consuetudo amicaque Philosophiae veritas efficient patriam. Quaevis terra mater est. Quomodo m(a)terna habitatio aliena et peregrina appellabitur ? Qua ratione matris venter externum erit domicilium ? Amicos quos amittere potui tu facis ne amiserim. Cum Diogene diceret aliquis : Sinopenses exilio te a Ponto damnaverunt. Respondit : et ego illos mansione in Ponto. Judices me exilio e curiâ damnaverunt : ego illos mansione in curia et in curâ. Solum vertere non legum poena fuit, sed profugium portusque supplicis. Hìc dierum vita producitur, horarum sensim labentium cursus aestimamus, pretium tempori ponimus, fames facili et abundanti cibo vincitur, naturaeque delitijs sine crimine et pretio delectamur. Desunt concupiscentiae et appetitus facinora, desunt, sed hac aegestate non pauper sum, sed mundus ; qui sordes amittit, ideo acquirit, quod amisit. Fateor magnam facultatum et reddituum meorum partem absentiâ meâ dissipari et funditus everti, sed ad Stoicorum portum confugio, ne alienarum rerum adfectus animi tranquillitatem impellat. Audio D. Augustini animosa verba, audio : *Qui laudat Deum miraculis beneficiorum, laudet et in terroribus ultionum, nam et blanditur et minatur : si non blandiretur nulla esset exhortatio, si non minaretur nulla esset correctio*. Divino ore summus ille Doctor dixit *miraculis beneficiorum*. Nam sine divinae misericordiae miraculis, quomodo beneficia Dei adipiscere (*sic*) poterit homo, ut ait David, *in peccatis conceptus ?* Ipse Augustinus dixit : *Praemia debentur bonis operibus si fiant, sed gratia quae non debetur praecedit ut fiant*. Contristor librorum absentiâ et domus meae, nam librorum copia, etsi inscius, delectabar, et picturae pulcro et sine crimine mendacio. Sed, ut ait Augustinus : (nihil sine Augustini doctrina dicere valeo nec audeo) *Tristitia iniqua patientis melior est quam tristitia iniqua facientis*. Quare ? ipse Theologiae Coryphaeus dixit : *Impossibile est ut iniquitas prius laedat hominem iustum in quem*

ici que les jours coulent plus lentement, que nous assistons à la fuite insensible des heures, que nous apprenons le prix du temps. Les aliments y sont abondants et peu dispendieux : nous jouissons sans remords et à peu de frais des plaisirs de la nature ; nous ne connaissons plus la concupiscence, les tentations, le péché. Au sein de cette médiocrité je ne suis pas pauvre, mais débarrassé de tout ce qui est impur. Perdre ses souillures, ce n'est point perdre, c'est acquérir. Je l'avoue, mon absence me fait perdre une grande partie de ma fortune et de mes revenus, mais je me réfugie dans la doctrine des stoïciens comme dans un port, de peur que l'attachement aux choses indifférentes ne vienne troubler la tranquillité de mon âme. » Il serait sans doute plus conforme à cet idéal de vertu de mépriser les biens de ce monde alors que nous les possédons; mais, lorsqu'ils viennent à manquer, c'est quelque chose que de s'en consoler par des raisonnements et des antithèses à la Sénèque.

A vrai dire, l'exilé ne s'en tint pas là : tout en confiant au ciel le soin de ses intérêts, il s'aidait lui-même de son mieux. Il cherchait à intéresser à sa cause des protecteurs tels que le

tendit, quam cor iniustum unde procedit. Verba sunt Augustini et augusta. Quae de mutatione monetae dicis, sic se habent. Mutatio monetae omnium rerum mutatio fuit, credo in melius. Adhuc utilitatem non video, eiulatus audio et suspiria. Si quando pecuniae pretium minuitur, et pondus augetur, usura non tollitur et egestati non subvenitur. De rerum copia quid sperare licet ego ignoro. Norunt diligentissimi Catholicae maiestatis ministri. Illis decernere concessum, mihi obedire. Ingentia numorum pondera negotiationi exitialem lentitudinem inducunt; de illorum gravitate dicere possumus quod Plinius de Balena : pondere ad motum inertem illam apellat. Monetae vita in motus fuga consistit, et, ut Virgilii nostri Fama, *Mobilitate viget viresque acquirit eundo.* Haec etsi faceta aliquid salis habent non sine fele ad mercatorum insatiabiles conatus comprimendos.

« Germanorum et Anglorum tumultus legi. Congeries rerum non contemnenda. Batavorum minas timeo : Deus avertat omen. Interna mentis acie perpende mei Juvenalis Carmina :

Nunc patimur longae pacis mala, saevior armis
Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.

» Vale nostri memor ac salve, quodque tuus nobilis ac studiosus animus a naturâ disciplinâque instructus tibi exhibet, exequere. Villa-Novae, prid. Id. Sept. An. 1628, — tuus — D. Franciscus Quevedius et Villegas. »

La Pragmative relative à la réduction de la monnaie de billon à la moitié de sa valeur est du 7 août 1628. Quevedo défendra cette mesure avec plus de décision dans un opuscule de 1630.

père jésuite Hernando de Salazar, qui lui savait gré des éloges prodigués à la Compagnie (1). Il envoyait aussi au roi une consultation relative aux affaires d'Italie, dans laquelle, sous prétexte de justifier son intervention, il rappelait les services rendus à Philippe III et l'expérience acquise à Naples et en Sicile (2). Au moment où il écrivait le *Lynx d'Italie*, on était à la veille d'une guerre qui allait une fois de plus mettre l'Italie en feu. L'Espagne et la Savoie, longtemps ennemies, venaient de s'unir pour se partager l'héritage du duc de Mantoue. Richelieu n'attendait que la reddition imminente de La Rochelle pour descendre en Piémont. Quevedo, tout en se félicitant, en bon catholique, de l'écrasement des protestants français, montre combien la pacification du royaume va donner de force à la France. Il conseille néanmoins au roi d'Espagne de se défier de son nouvel allié le duc de Savoie, ennemi-né de la domination espagnole : sur ce point il ne se trompait pas, car, dès les premiers succès des Français, Charles-Emmanuel se hâtait d'abandonner l'Espagne et de conclure un traité d'alliance avec la France, Venise et le Saint-Père.

L'auteur du *Lynx d'Italie* fut rappelé à Madrid dans les derniers jours de 1628. Il ne tarda pas à retrouver à la cour la faveur dont il jouissait avant son exil. Instruit par l'expérience, il se mit en garde contre ses ennemis en donnant, l'année suivante, une édition expurgée de ses œuvres de jeunesse (3), qu'il eut soin de faire revêtir des approbations nécessaires. Il fit paraître également le *Conte des Contes* (4)

(1) *Obras*, II, p. 542, carta XLIX : « Yo quedo advertido para hablarle (á su Excelencia el C.-D.) y decirle cuanta razon es que los trabajos de vuesa merced no se malogren. »

(2) *El Lince de Italia u Zahori español* (le Lynx d'Italie, ou le Sorcier espagnol) publié pour la première fois par Fern.-Guerra, *Obras*, I, pp. 235-245, d'après un manuscrit de la Bibl. nac. Madrid, M. 276, f°s 167-203, et un manuscrit appartenant à don Ag. Durán.

(3) *Juguetes de la Ninez, y travesuras de el Ingenio....* Madrid, 1629. [*Amusements de jeunesse et Jeux d'esprit.*] D'après l'Index de 1640. Je n'ai vu que l'édition de 1635.

(4) *Cuento de Cuentos*, donde se leen juntas las vulgaridades rusticas, que aun duran en nuestra habla... [*Contes sans rime ni raison*, où l'on a réuni toutes les locutions populaires qui se sont maintenues dans notre langue.] — Les éditeurs de Quevedo citent deux éditions spéciales de cet opuscule. (Valence, Barce-

(*el Cuento de Cuentos*), écrit deux ans avant, pendant le voyage d'Aragon. Quoique cet opuscule paraisse bien inoffensif, il provoqua, de la part d'un prétendu licencié Laureles, une réponse aussi violente qu'hypocrite (1). Si l'auteur de la *Vengeance de la langue espagnole* s'était borné à combattre les théories linguistiques ou grammaticales du *Conte*, il aurait eu, croyons-nous, beau jeu; mais c'était là son moindre souci, et il ne s'arrête à ces discussions que juste le temps nécessaire pour colorer de ce prétexte littéraire la mauvaise querelle qu'il cherche. Ce qu'il prétend, c'est montrer le danger que les œuvres de Quevedo font courir à la foi et aux mœurs; il étudie à ce point de vue plusieurs de ces œuvres et, chemin faisant, nous donne quelques renseignements sur certaines d'entre elles. Quoiqu'il se déclare inspiré par la seule charité (*oso emprender no guerra si disputa caritativa*), il n'est point d'injures qu'il n'adresse à son adversaire: « J'ai pitié de le voir toute sa vie marcher à cloche-pied (*de pie quebrado*), et je regrette qu'une expérience déjà longue ne lui fasse pas changer de peau, ouvrir les yeux, laisser là ses instincts badins, pour nous dire enfin quelque chose de sérieux et qui vise à autre chose qu'à faire rire le vulgaire ignorant et indiscipliné, lequel, le voyant enfiler ses sottes plaisanteries, rit en les entendant, au lieu de rire de qui les dit. » Jeu dangereux après tout : déjà don Francisco s'est fait beaucoup d'ennemis. « Il a soulevé contre lui beaucoup de gens instruits qui mettront à peu de frais son orgueil en lieu sûr, sa plume en prison, sa personne au bout d'une corde. » Laureles, lequel, on le voit, est animé d'intentions conciliantes, espère qu'on ne sera pas obligé d'en venir là, et c'est pour éviter cette extrémité qu'il lui dit la vérité crûment, alors que tous le flattent. « Que n'imite-t-il la retenue, la docilité de Lope? N'est-il pas religieux comme ce dernier? et

lone, 1629.) J'ai consulté l'édition de Pampelune, 1631 (à la suite de la *Politica*...)

(1) *Venganza de la lengua española*, contra el autor del *Cuento de Cuentos*, por don Juan Alonso Laureles, cavallero de habito, y peon de costumbre, Aragones liso, y Castellano rebuelto. Huesca, Pedro Bluson, año 1629. — Inséré dans le *Semanario erudito*, de don Antonio de Valladares de Sotomayor, tome I. Madrid, 1787, pp. 264-275.

ne doit-il pas vivre en *sacro-lego* plutôt qu'en *sacrilego?* » Le pieux pamphlétaire termine sur ce calembour, non sans avoir détourné Quevedo de chercher à savoir son nom, qu'il ne découvrira pas. Ni Quevedo, ni les critiques ne paraissent, en effet, l'avoir deviné. On nomme bien Fr. Luis de Aliaga, l'ex-confesseur de Philippe III ; mais cette hypothèse ne repose sur aucun fait bien précis (1), et l'on peut épargner cette accusation, croyons-nous, à cet infortuné Jésuite, véhémentement supçonné d'autre part d'être l'auteur de la deuxième partie du pseudo-*Don Quichotte* (2).

Les attaques dirigées contre Quevedo par ce vindicatif Aragonais, quel qu'il soit, ne furent pas les seules. Tout ce qu'il écrivait vers cette époque, le *Discours de tous les Diables* (1628), le *Silence aux Caquets* (1630)! provoquèrent des réponses de ce genre, des censures, des dénonciations, où les mêmes griefs reviennent avec monotonie (3). Parmi ces dénonciations,

(1) La vague analogie des noms (*Aliaga*, « jonc, » *Avellaneda*, « noisette, » *Laureles*, « lauriers »), le penchant aux calembours, la communauté de patrie (tous les trois sont Aragonais), l'admiration pour Lope, ne suffisent pas à établir qu'Aliaga, l'auteur du faux *Quichotte* et celui de la *Venganza* ne font qu'une seule et même personne. Il n'existe point, à notre connaissance, d'éditions du *Cuento* ni de la *Venganza* antérieures à 1629. Or, comme Aliaga est mort au commencement de décembre 1626, il faudrait supposer qu'il a connu le *Cuento* en manuscrit (ce qui est à la rigueur possible), et que sa réponse est restée ellemême trois ans manuscrite, ce qui est moins admissible. J'ajoute que parmi les œuvres de Quevedo citées dans la *Venganza* figurent : le *Buscon*, qui parut au plus tôt en juin 1626 (le privilège est du 26 mai); les *Sueños* et le *Chapitre des Chats*, imprimés pour la première fois en 1627 (à Valence). Les termes par lesquels Laureles désigne ces ouvrages semblent bien s'appliquer à cette édition de 1627 et non à des copies manuscrites (*El infiel, si llegare a leer su infernal libro y aunque me pueda responder con el titulo que son Sueños...*), d'autant plus qu'il félicite Quevedo d'avoir gardé manuscrits certains autres opuscules, par ex. : *Gracias y desgracias del ojo del c...* La *Venganza* ne paraît donc pas avoir pu être composée avant 1627, et, par suite, Aliaga n'en saurait être l'auteur. Voyez cependant l'opinion contraire défendue par don Cayetano Rosell, dans la préface des *Novelistas posteriores à Cervántes*, Bibl. de Aut. esp., tomo XVIII, pp. VI et seq., et par Fern.-Guerra, dans les notes au *Cuento*, *Obras*, II, p. 397, et dans la Vie de Quevedo.

(2) Don Fr. M. Tubino, dans son *Cervántes y el Quijote*, Estudios críticos (Sevilla..., 1872), combat l'opinion courante qui voit dans Fr. Luis de Aliaga l'auteur de la deuxième partie apocryphe de *Don Quichotte*.

(3) Novoa traitait les ouvrages de Quevedo de « libelles insensés et extravagants, plus dignes du feu que de la presse. » Voy. les *Memorias de Matias de Novoa*, conocidas hasta ahora bajo el título de « Historia de Felipe III, por

il convient d'accorder une place d'honneur au « *Mémorial de D. Luis Pacheco de Narvaez, maître d'armes du roi Don Philippe IV, dénonçant au tribunal de l'Inquisition certaines œuvres politiques et satirico-morales de D. Francisco de Quevedo* (1). » Les ouvrages que Pacheco défère à l'examen du Saint-Office sont les suivants : *Politique de Dieu...* Saragosse, Pedro Verges, 1626, et Madrid, Alonso Perez [1626]; le *Buscon*, Barcelone, Sebastien Cormellas, 1626 ; les *Songes...* Saragosse, Pedro Cabarte, 1627 ; *Discours de tous les Diables*, Gérone, Gaspar Garrich et Juan Simon, 1628, « le dernier livre où l'auteur traite ces matières scandaleuses. » Le *Mémorial* peut donc être placé dans le courant des années 1629 ou 1630. Nous en reparlerons lorsque nous examinerons les rapports de Quevedo avec l'Inquisition ; il suffira de remarquer ici que ni les dénonciations de Pacheco Narvaez, ni celles de Laureles ou des autres pamphlétaires anonymes ne compromirent sérieusement alors le crédit dont jouissait notre auteur. Il est vrai qu'il était devenu un partisan, un défenseur même de la politique du ministre, si l'opuscule *El Chiton de las Taravillas* (Silence aux Caquets !) (2) est réel-

Bernabè de Vibanco, » et l'intéressant prologue de don Antonio Cánovas del Castillo.

(1) Cette pièce intéressante, dont le possesseur, don Aur. Fern.-Guerra, a bien voulu nous montrer l'original, a été publiée par don Marcelino Menéndez Pelayo au troisième volume de son *Hist. de los Heterodoxos españoles* (pp. 876-886), ouvrage non moins précieux pour l'histoire littéraire que pour l'histoire ecclésiastique d'Espagne.

(2) *El Chiton de las Taravillas*, obra del licenciado *Todo se sabe*. — A vuestra merced que tira la piedra y esconde la mano. — L'ouvrage, ainsi qu'il résulte de la souscription finale, fut terminé à Huesca, le 1er janvier 1630. Il fut imprimé, cette même année, à Saragosse, par Pedro Verges. [Voy. Fern.-Guerra, *Obras*, I, p. xciv, n° 34.] Mais l'opuscule fut aussi publié, sans nom d'éditeur ni lieu d'impression, comme le prouve l'indication suivante de l'Index, de 1640 : « *El Chiton de las Taravillas*, œuvre du licencié *Todo lo sabe*, sans nom d'auteur ni lieu d'impression, 40 feuilles, prohibé en entier. » Je ne puis expliquer cette prohibition que par ce fait que Quevedo avait réclamé lui-même de l'Inquisition l'interdiction de toutes les œuvres qui lui étaient attribuées et qu'il ne reconnaissait pas pour siennes. Il en résulterait que le *Chiton* n'était pas de lui, ou, — ce qui est plus probable, si l'on considère l'œuvre en elle-même, — qu'il ne voulait plus, vers 1640, s'en reconnaitre l'auteur, et aussi qu'on le lui attribuait déjà. Tarsia n'élève aucun doute sur l'authenticité de l'opuscule, qui fut inséré, en 1648, parmi les œuvres de Quevedo. Ad. de Castro suppose que ce fut pour éluder la prohibition du Saint-Office que le *Chiton* se réimprima,

lement de lui. L'auteur y défend, contre des critiques nombreuses déjà, les mesures financières du favori ; il montre l'avantage pour les transactions commerciales, pour la fortune privée et publique, de la réduction de la monnaie de billon, cette ressource favorite des économistes du temps. Puis, passant en revue les événements du règne, il soutient que tout le bien est dû au génie du prince ou à l'habileté du ministre, que tout le mal (et il est grand) est un héritage des règnes précédents. — Jusqu'à quel point Quevedo était-il sincère en parlant ainsi ? Il y a des raisons de croire qu'il jugeait véritablement utiles les expédients économiques d'Olivares (1). Il pouvait aussi, sans faire trop de violence à la vérité, vanter son désintéressement ou son application au travail, qui, nous l'avons vu, émerveillaient Espagnols et étrangers. Mais il était difficile, à moins de fermer volontairement les yeux, de croire au bonheur de l'Espagne sous ce gouvernement, et dangereux d'apprendre à un roi absolu à dédaigner les critiques et l'opinion publique. Il est étrange enfin de voir Quevedo défendre l'institution même du *Valido* et poursuivre de ses épigrammes, non plus le favori, mais les satiriques et les pamphlétaires. On ne peut s'empêcher, après avoir lu le *Chiton* et l'*Epître à Olivares*, de songer au *Mémoire* que, sur l'ordre de ce même ministre, le Gil Blas de Lesage est chargé de composer : « J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvait le royaume : les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans et la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avaient gouverné l'Etat sous le dernier règne. Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçaient l'Espagne, je rassurai les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisais parler le comte d'Olivares comme un restaurateur envoyé du Ciel pour le salut de la nation... En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre,

par la suite, sous le titre de *Tira la piedra y esconde la mano* ; mais ces mots eussent mal déguisé l'ouvrage, car ils figuraient déjà sous le titre de l'édition originale.

(1) Voy. la lettre à Lucas van Torre et celle relative aux réformes économiques du cardinal Trejo, citées plus haut.

qu'il parut surpris de mon ouvrage, lorsqu'il l'eut lu tout entier. — Santillane, me dit-il, je ne t'aurais pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'Etat (1)? » Il est douteux que de tels rapprochements entre le héros de Lesage et Quevedo servent beaucoup la mémoire de ce dernier.

La meilleure excuse que l'on puisse alléguer en sa faveur c'est qu'il ne paraît pas du moins avoir été guidé par l'intérêt personnel. Il refusa, nous dit Tarsia (2), toutes les offres d'Olivares, entre autres celle de l'ambassade de Gênes. Olivares se souvenait sans doute des paroles que l'auteur de l'*Intrigant* prêtait à Domitien : « Princes, à ceux qui n'ont rien à faire, procurez de l'occupation et vous assurerez par là même votre tranquillité : craignez celui qui n'a rien à faire qu'à penser et à écrire. C'est une sottise de l'exiler ou de l'emprisonner; vous attirez sur lui l'attention de tous, et ses satires n'en ont que plus de prix aux yeux des mécontents. » Quevedo voulut garder son indépendance; la philosophie l'avait guéri de l'ambition. « Zénon et Epicure, » disait-il, « ont également songé aux vrais intérêt du sage en lui interdisant les charges publiques : on ne peut les accepter, semble-t-il, sans risques, et ceux qui les recherchent sont des ambitieux et non des sages (3)... » Aussi n'acceptait-il, deux ans plus tard, que le titre purement honorifique de secrétaire du roi, « secrétaire sans secrets, » disait-il gaiement, « secrétaire pour rire! » Il n'a plus d'ambition personnelle ni de visées politiques; il est tout entier, pendant les années qui suivent, aux lettres, à la philosophie et aux polémiques qui s'élevèrent alors parmi les poètes. Dans la querelle toujours ouverte entre l'école de Góngora et les partisans de l'ancienne simplicité, il se range résolûment parmi ces derniers et dirige ses traits satiriques contre les cultistes (4).

(1) *Hist. de Gil Blas de Santillane*, liv. XI, ch. v.

(2) *Vida*, p. 30.

(3) *Defensa de Epicuro.*

(4) *La aguja de navegar cultos, con la receta para hacer soledades en un dia* (la Boussole des cultistes, et la Recette pour faire des solitudes — à l'instar de Góngora — en un jour); *la Culta latiniparla* (la Cultiste macaronique) sont de cette époque ou peu antérieures.

Avait-il autorité pour défendre cette cause, et ne démentait-il pas dans la pratique les théories dont il se constituait le champion? On en jugera par la suite; disons, dès à présent, que si sa traduction du *Romulus* de Malvezzi (1), ou même sa *Vie de Marcus Brutus* (2), étaient peu faites pour remédier au mal, il rendit du moins aux Lettres un service inestimable en publiant les poésies de Fr. Luis de Leon (3) et celles du bachelier de la Torre (4).

(1) *El Romulo* del marques Virgilio Malvezzi, traduzido... Pamplona, 1632.

(2) *Primera parte de la vida de Marco Bruto*, escriviola por el texto de Plutarco, ponderada con discursos... — Cet ouvrage ne parut qu'en 1644, à Madrid, mais Quevedo dit, dans la préface, qu'il était écrit huit ans avant son emprisonnement.

(3) L'importante préface de Quevedo aux œuvres de Fr. Luis de Leon est datée du 21 juillet 1629.

(4) *Obras del bachiller Francisco de la Torre*... Madrid, 1631.

CHAPITRE IV.

Conversion de Quevedo. — Il se marie, mais se sépare bientôt de sa femme. — Nouvelles attaques contre lui : le *Tribunal de la Juste Vengeance*. — Œuvres morales de Quevedo. — Satires politiques : le *Mémorial* de décembre 1639. — Emprisonnement à Saint-Marc de Leon. — Disgrâce d'Olivares et délivrance de Quevedo. — Ses deux dernières années et sa mort.

La correspondance et les ouvrages de Quevedo montrent également que vers cette époque il se produisit dans ses idées un de ces changements dont la cause secrète échappe trop souvent au biographe. En 1632, il entrait dans sa cinquante-deuxième année : les plaisirs n'avaient plus pour lui l'attrait d'autrefois ; ses pensées se tournaient peu à peu vers des sujets plus graves. La lecture assidue de Sénèque, d'Epictète, de l'Ecriture, les désillusions du politique, la vue des malheurs publics, enfin la solitude de son foyer, tout cela le portait de plus en plus vers la religion et vers la philosophie. La *Dissertation sur la préparation à la mort*, dédiée à Antonio de Mendoza, les *Remèdes à tous les maux* (*Remedios de cualquier fortuna*) et la traduction de l'*Introduction à la Vie dévote*, de saint François de Sales (1), marquent le début de cette période nouvelle. « Seigneur, » s'écriait-il dans un pieux élan, « Seigneur, si dans ta pitié, tu daignes exaucer mes souhaits, puisque tu as créé mon âme à ton image et à ta ressemblance pour qu'elle fût à toi, puisque ensuite tu l'as sauvée, détache-la de tous ces liens qui, dans le royaume de la mort, la tiennent courbée sous la loi d'appétits désor-

(1) Lettre à don Antonio de Mendoza, dans Tarsia, pp. 51 et suiv. — *Remedios de cualquier fortuna*, dans la *Enseñanza entretenida*, 1648. La dédicace est datée du 20 mai 1638, mais à la fin de l'œuvre se trouve la date du 12 août 1633. — *Introduccion a la vida devota...*, Madrid, 1634.

donnés. Trop longtemps, Seigneur, aveuglée par les passions terrestres qui lui cachent la vraie lumière, elle a erré au hasard, soumise à de tyranniques caprices (1). »

Mais il donna bientôt une preuve éclatante de ce changement. Ce misogyne, ce railleur impitoyable des infortunes conjugales, Quevedo, enfin, se maria : de tous les démentis qu'il a infligés à ses théories, ce n'est pas le plus facile à expliquer. « Si le curé doit venir, » avait-il dit imprudemment, « je préfère que ce soit pour m'enterrer que pour me marier... Avant que de prononcer le fatal *oui*, que ma langue se dessèche dans ma bouche !

> Antes para mi entierro venga el cura,
> Que para desposarme...
> ....Y antes que *si* diga,
> La lengua y las palabras se me hielen (2). »

La légende assure qu'il fut victime d'un complot à la tête duquel se trouvait la comtesse d'Olivares en personne. Il avait échappé à la conjuration de Venise, il devait succomber à celle-ci. Il se prêta d'ailleurs au jeu de bonne grâce. Sa lettre à la comtesse est bien connue, même en France (3) ; nous en détacherons cependant certains passages qui fournissent quelques renseignements sur la personne de l'auteur. « ... Pour ce qui est de ma fortune et de mon âge, je voudrais l'une plus grande et l'autre moindre. Les malveillants me traitent de boiteux ; je parais l'être, en effet, quand je ne m'observe pas ; à vrai dire, on se demande si je cloche ou si je salue. Je suis un faux boiteux, l'un de ceux dont on dit : Voyons, l'est-il, ou ne l'est-il pas ? Ma personne n'inspire ni aversion ni répulsion ; si elle ne provoque pas une attention flatteuse, du moins elle ne m'expose pas aux brocards ni à la risée. » Dans un autre écrit, où il ne s'agit plus de mariage, il est vrai, mais de la préparation à la mort, Quevedo, vers cette même époque, se peint à nous

(1) Lettre à Mendoza.
(2) *Poésies*, édit. 1699, p. 532, — n° 531, Janer.
(3) Elle a été traduite en partie par M. Germond de la Vigne, et insérée dans sa traduct. du *Buscon* (*D. Pablo de Ségovie*, Paris, Lemerre, 1877, pp. 155-57).

sous des traits moins flattés (1) : « Seigneur Don Manuel, je compte aujourd'hui cinquante-deux ans, les forces m'ont abandonné : mes pieds mal assurés et mes mains tremblantes en rendent témoignage. Mes cheveux sont tout blancs et ma barbe s'est couverte de cendres ; mes yeux, qui distinguent à peine, sont plongés dans les ténèbres ; ma bouche, dégarnie par les années, ne peut plus mâcher les aliments ni prononcer distinctement. Dans mes veines la fièvre seule peut réchauffer mon sang ; les rides ont déformé mon visage et, sous la peau flasque, on devine les traits de la mort. » Ne prenons pas au mot l'écrivain ; la rhétorique a poussé au noir le portrait. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir le beau buste de Quevedo que l'on conserve à la Bibliothèque nationale, à Madrid, et qui passe pour être contemporain de l'écrivain (2). Quevedo y paraît avoir une cinquantaine d'années ; le visage est plein, la physionomie grave, plus sévère qu'on ne l'attendrait de l'auteur des *Songes* et des *Satires*, les cheveux et les sourcils épais, le nez fort, les lèvres grosses, la moustache relevée. Le front dégagé porte la trace de plu-

(1) *Virtud militante*, Muerte. — Quevedo a mis en vers ce passage dans le sonnet xx de *Polymnia*, musa 2ª.

(2) On peut le rapprocher du portrait de Quevedo tracé par Tarsia, p. 47 : « Fue D. Fr. de mediana estatura, pelo negro, y algo encrespado, la frente grande, sus ojos muy vivos, pero tan corto de vista, que llevava continuamente antojos ; la nariz y demas miembros proporcionados, y de medio cuerpo arriba fue bien hecho, aunque coxo, y lisiado de entrambos pies, que los tenia torcidos azia dentro, algo abultado, sin que le afeasse ; muy blanco de cara... »

Le buste de Quevedo se trouve au rez-de-chaussée, départ' des manuscrits. Il est décrit comme il suit dans le *Catálogo de los Cuadros y esculturas de la Biblioteca nacional* (*Revista de los Archivos*, tomo VI, pp. 239 et suiv.) ; « Sculpture, nº 4. QUEVEDO (D. Fr. de). Buste ; la tête en terre cuite, le reste en bois sculpté, le tout peint à l'huile, en blanc, grandeur naturelle ; salon des mss. et estampes. — Terre cuite, faite peut-être en Italie à l'époque où le grand écrivain était le favori du duc d'Osuna. Le buste est remarquable autant par la vigueur du modelé que par l'exactitude réaliste avec laquelle est rendue l'intelligente physionomie de l'écrivain. » — On montre deux portraits de Quevedo, l'un à la Bibl. nation. (*Catál. Pintura*, nº 80) ; l'autre à la Bibl. de San Isidro ; mais ils paraissent modernes et sans valeur. Le médaillon de Quevedo par Alonso Cano, qui orne le frontispice du *Parnasse*, quoique dans des proportions trop réduites, rappelle assez exactement la description de Tarsia. Nous en donnons une reproduction plus loin, au chap. VI (Poésies). On peut voir également en tête de notre ouvrage le fac-similé d'une gravure de P. Balta et de Bouttats, d'après Jordan. Ce sont, avec le buste, dont nous n'avons pu nous procurer un bon dessin, les portraits les plus fidèles de notre auteur.

sieurs cicatrices. Tous ces détails concordent assez exactement avec ceux que Quevedo nous donne sur sa propre personne dans une *Satire contre une dame* (1), détails dont il atteste ainsi l'exactitude : « Voilà mon image, voilà mon portrait, où je suis peint si au naturel que l'on reconnaît aisément ma touche. » — « J'ai, » dit-il, « les cheveux noirs, la tête forte, le front large et blanc, avec quelques vieilles balafres qui attestent mon courage, les cils arqués et roux, les yeux bien fendus, le regard assuré, le nez gros et fort, la barbe bien plantée, les lèvres saillantes, les dents fortes, solides, toujours prêtes à mordre, le cou long, les épaules larges et bien effacées, les bras maigres mais bien faits, les mains larges à faire envie à un courtisan, la poitrine bombée, la taille fine, une jambe boiteuse et tordue. » Ses ennemis, nous l'avons vu, ont pris soin de compléter son portrait : ils ne tarissent pas sur sa claudication et sur sa myopie. Sur ces deux points, Quevedo passe volontiers condamnation : « Il dit que je suis boiteux et que je n'y vois pas ; je mentirais des pieds à la tête si je le niais : mes yeux et ma démarche diraient le contraire (2). » Malgré ces défauts physiques, il était, paraît-il, très habile aux armes et, dans sa jeunesse au moins, très vigoureux. La haine que lui voua le maître d'armes Pacheco vient vraisemblablement d'une leçon que lui donna Quevedo en présence de plusieurs seigneurs (3). On raconte aussi qu'une nuit, attaqué dans les rues de Madrid par une panthère échappée de la maison d'un ambassadeur, malgré sa surprise et sa myopie, il tua la bête à coups d'épée. Mais sa vigueur d'autrefois n'était plus qu'un souvenir :

Si asi me quereis, Señora,
Que reflexioneis, por Dios !
Os pido, que ya mi espada
Todo su acero gastó... etc. (4).

(1) N° 651, Janer. — *Thalia*, tercetos, p. 386.

(2) *Su Espada por Santiago*. Réponse à Valerio Vicencio.

(3) Tarsia, p. 19 : « Le consultavan todos los valientes en ocasion de pendencia o duelo. » Bartholome de Argensola eut, comme Quevedo, des démêlés avec Pacheco Narvaez et ses amis, pour avoir fait un sonnet trop peu respectueux à l'égard des *diestros*. Pellicer y Saforcada, *Ensayo*..., p. 86.

(4) Romance d'une authenticité douteuse, inséré par Janer dans ses *Adiciones á las Musas*, n° 784.

« Maintenant que me voilà confessé, » continue-t-il, dans sa lettre à la comtesse, « je vais vous dire comment je voudrais la femme que Dieu me réserve... Je tiens particulièrement à ce qu'elle soit noble, vertueuse et intelligente. Sotte, à quoi lui serviraient noblesse et vertu? Dans la noblesse, l'égalité. Pour la vertu, que ce soit celle d'une épouse, non d'un ermite, d'une béate ou d'une nonne. Son devoir et son mari, voilà sa chapelle et son oratoire. Cependant, pour si intelligente qu'elle fût, si elle devait tourner au bas-bleu, je la préférerais encore sotte : on supporte mieux l'ignorance que la vanité ridicule. J'aimerais assez qu'elle ne fût ni belle ni laide : entre la laideur et la beauté, il y a un milieu, agréable encore, qui concilie le charme de l'une avec la sécurité qu'inspire l'autre au mari... Laide, ce n'est plus une compagne, mais un épouvantail; belle, ce n'est plus un plaisir, mais un souci. S'il fallait absolument choisir, je l'aimerais mieux belle : mieux vaut après tout inquiétude qu'épouvante; mieux vaut avoir des motifs de veiller sur son bien que des raisons de le fuir... Que sa peau soit blanche ou brune, ses cheveux blonds ou noirs, peu m'importe; ce à quoi je tiens, c'est que si elle a la peau noire, elle ne la fasse pas blanche... Petite ou grande? Cela m'est encore indifférent : les chapins sont là pour dissimuler la petitesse, et rendre les tailles égales (1). Grasse ou maigre? Si elle ne peut être entrelardée, je la préfère maigre; dût-elle n'avoir que la peau et les os, mieux me plaît âme en roseau que sac qui marche ou muid sur jambes. Je ne la voudrais ni trop jeune ni trop vieille, ni trop près du berceau ni trop près de la tombe : je ne sais plus les chansons de nourrice, et ne sais pas encore l'office des morts... Je ne la veux pas orpheline, n'aimant pas les commémorations des défunts, ni trop abondamment apparentée; un père et une mère suffiront : je ne crains pas les beaux-parents. Quant aux tantes, nous les retrouverons toujours assez tôt au purgatoire; en attendant, je leur ferai dire des messes. Pour terminer sérieusement,

(1) « Sono [le donne] per natura picciole, ma portano pianelle, che nominano *Chiappini*, alti tanto che si fanno grandi. Onde si può dire che in Spagna tutte le donne fanno la faccia d'un colore et sono grandi in un istesso modo. » *Diario de Camillo Borghese.* Voy. Morel-Fatio, *L'Espagne...*, p. 178.

comme j'ai commencé, je déclare à V. E. que j'estimerais fort une femme qui serait telle que je la désire, et que je saurai la souffrir, si elle est telle que je la mérite. »

Ce ne fut point la comtesse d'Olivares, mais le duc de Medinaceli (1) qui maria Quevedo, lequel épousa doña Esperanza de Aragon y la Cabra, dame de Cetina (2), « personne de grande qualité, apparentée aux premières familles de Castille et d'Aragon (3). » Tarsia, qui place le mariage en 1634, se porte garant du bonheur conjugal de Quevedo. « Tant qu'il resta à Cetina, » dit-il, « il vécut dans l'union la plus parfaite avec doña Esperanza ; et quand il dut la quitter, pour adoucir l'amertume de la séparation, il entretint avec elle une correspondance affectueuse. » Mais, ajoute-t-il, cette séparation ne devait point prendre fin. Esperanza mourut sans avoir revu son mari, et ce dernier, « désespérant de retrouver des vertus aussi parfaites, n'éprouva aucun désir de se remarier (4). » D'autres ajoutent qu'en effet, loin de songer à une nouvelle union, Quevedo eut toutes les raisons possibles de regretter celle qu'il avait contractée. Sans parler d'un ignoble sonnet, recueilli dans l'*Anthologie* de Joseph Alfay (5), le D[r] Jerónimo Pardo, dans un ouvrage où l'on n'eût point cherché de tels renseignements (6), affirme que don Francisco fit par lui-même des inconvénients d'un mauvais mariage une expérience qui ne laissa rien à désirer. Tarsia s'inscrit en faux contre cette calomnie ; mais il paraît

(1) Lettre de Medinaceli, 22 mai 1634. *Obras*, II, docum. cxxv, p. 669 : « No pude hacer mas que granjearle a mi señora doña Esperanza por mujer. »

(2) Cetina est un bourg, à peu de distance d'Alhama-de-Aragon, dans la vallée du Jalon. On y voit encore, sur une assise de rochers, le vieux château avec ses tours crénelées et ses hautes murailles. Le village est entouré de collines nues et pierreuses d'une teinte rouge très vive.

(3) Tarsia, p. 34. Tarsia ajoute que Quevedo dut, en se mariant, abandonner 800 ducats de pension ecclésiastique.

(4) « Se tuvo muy léjos de enlazarse con otra. »

(5) *Poesias varias de grandes ingenios* españoles, recogidas por Iosef Alfay.. Zaragoza, Juan de Ybar. Año, 1654, p. 23 ; Soneto a D. Fr. de Quevedo : « Si no sabeis, señora de Zetina... »

(6) *Tratado del vino aguado y agua envinada* sobre el aphorismo 56 de la seccion 7 de Hipocrates. Valladolid, 1661, 4°. — Ce médecin est-il parent du P. Gerónimo Pardo, provincial des Clercs-Mineurs, calificateur du saint-office, dont nous avons une censure de la 2[e] partie de la *Politique de Dieu* ?

lui-même assez mal informé au sujet de ce mariage ; il use d'expressions vagues ou de formules banales, et son témoignage est contredit par les faits et par la correspondance de Quevedo. Si ce dernier s'est marié en 1634, et si, huit mois après, il quitta Cetina pour la Torre, comme le biographe l'assure, le mariage doit être placé dans les premiers mois de l'année, car ce n'est que dans les derniers que nous trouvons le seigneur de Juan Abad dans ses terres. Mais Tarsia semble ignorer qu'en quittant Cetina, il passa plusieurs mois à Madrid, où il était déjà en mai (1). Il faut donc ou avancer la date du mariage, ou réduire assez sensiblement le temps que Quevedo passa auprès de sa femme. Quant au prétexte donné à cette séparation, il n'est pas moins difficile à admettre. En effet, les longs démêlés et les vingt-deux procès du seigneur de la Torre avec ses vassaux avaient abouti, vers décembre 1630, à un concordat, qui « lui permit enfin de respirer (2) ; » et d'autre part, malgré les bons offices de Medinaceli, Quevedo, pour obtenir le paiement de la rente dotale, dut introduire à cet effet une demande devant les tribunaux de Saragosse. Loin donc de l'appeler dans la Manche, c'est en Aragon que le soin de ses intérêts le retenait. La séparation des époux, amenée par des discussions d'intérêt, ou par des raisons de nature plus délicate encore, se produisit de bonne heure, et elle fut définitive. Non seulement il n'existe aucune de ces lettres de don Francisco à doña Esperanza, dont Tarsia parle comme s'il les avait vues, mais, dans tout ce qu'il écrivit par la suite, notre auteur ne fait jamais allusion à sa femme. On y trouve en revanche force satires contre le mariage, lieux communs, si l'on veut, mais qui n'étaient pas de nature à décourager les médisants. Au surplus, peu avant d'épouser doña Esperanza, Quevedo avait pris soin de passer en revue, avec Sénèque, les divers

(1) Voyez sa correspondance avec Medinaceli, *Obras*, II, p. 557 et suiv.

(2) Lettre à Olivares, sans date ; mais la réponse d'Olivares est du 20 décembre. « Ayer confirmó el consejo la concordia que la Torre de Juan Abad y yo hemos hecho, con que se han acabado veinte y dos pleitos que tenia, y yo quedaré descansado en haciendo las cuentas de lo que me debe la villa. »

(3) *Ibid.*, Lettres LXXVIII, LXXIX.

motifs qu'a le sage de se consoler de la perte de sa femme (1). Il était bien préparé à supporter ce coup (2).

Les occasions d'exercer sa philosophie ne lui manquaient pas d'ailleurs, et ses ennemis, parmi lesquels se distinguaient alors Montalvan et Pacheco, la mirent à de dures épreuves. La haine de Pacheco datait de loin, et nous en savons les motifs. Mais les causes de l'inimitié de Montalvan restent obscures. Aldrete l'attribue à des discussions littéraires si vives qu'il fallut un jour séparer les deux poètes, prêts à passer des raisons aux coups. D'autres la font remonter à un procès intenté au père de Montalvan, le libraire Juan Perez, qui avait édité subrepticement le *Buscon*, en 1626 (3). Nous pensons que Quevedo crut avoir contre Montalvan des griefs plus sérieux, et nous pouvons en soupçonner la nature en songeant que ce dernier était notaire du Saint-Office, ami de Pacheco, l'auteur de la *Dénonciation* (4), et que les œuvres de Quevedo furent inscrites à l'Index de 1631 « donec corrigentur. » Mais que les soupçons de Quevedo aient été fondés, nous n'en avons aucune preuve. Montalvan avait publié, en 1632, un livre de mélanges, le *Para Todos* (Pour Tous), qu'il était facile, comme on le verra plus loin, de tourner en ridicule, mais qui ne contenait à l'égard de Quevedo que les appréciations les plus flatteuses. Ce fut cependant contre ce livre, fort inoffensif en somme, que Quevedo écrivit la *Perinola* (5) (*le Toton*), satire pleine de vivacité et d'hu-

(1) *Remedios de cualquier fortuna*, § 17 : « Perdi buena mujer... »

(2) Nous tenons de don Aur. Fern.-Guerra, qui a vu les actes de naissance et de décès de doña Esperanza, que cette dernière était assez âgée lors de son mariage, qu'elle avait déjà été mariée, enfin qu'elle mourut, non pas huit mois après son mariage avec Quevedo, mais seulement en 1642. C'est ce qui explique qu'en 1637 Quevedo s'intitulait encore *señor de Cetina*. Voy. *Juicio*... de Tomas Moro, *Obras*, II, p. 493. — Il est de tradition à Cetina que Quevedo fit assez mauvais ménage avec sa femme et avec les parents de cette dernière. Il y a à ce sujet des anecdotes curieuses. Le savant académicien se propose de publier les documents nouveaux qu'il possède et qui achèveront de rectifier le récit de Tarsia sur ce point.

(3) *Obras de don Fr. de Quevedo, edicion illustrada con notas...*, por don Bas. Seb. Castellanos. Madrid, 1640 et suiv., II, p. 343.

(4) Voy. l'éloge de Pacheco dans le *Para Todos* de Montalvan, p. 387.

(5) *Perinola*. Al doctor Juan Perez de Montalban, graduado no se sabe donde ; en lo qué ni se sabe ni él lo sabe. — C'est une des œuvres de Quevedo dont les copies manuscrites sont les plus nombreuses. Elle fut imprimée pour la

mour, où les gros mots sont aussi nombreux que les bons mots. « Je pense, » y lisait-on, « que le Conseil saisira le livre comme scandaleux, plein d'attaques outrageantes et licencieuses. Le Saint-Office fera de même, parce qu'il mêle sans pudeur le sacré au profane, comme on n'a jamais fait jusqu'ici. » Après ces excès, étranges sous sa plume, et qui n'avaient pas même l'excuse d'être des représailles, Quevedo avait à jamais perdu le droit de se plaindre. Il ne s'en tint point là pourtant ; il épancha de nouveau sa bile dans un poème burlesque inachevé (*Poema heroyco de las necedades y locuras de Orlando el enamorado*) (1), où le sire de Montalvan et Pacheco Narvaez, sous le nom de don Hez dit Cuco Canario, occupent une place d'honneur :

Don Hez por su vileza se llamava...
A quien por lo casado, y por lo vario,
Llamò el emperador, Cuco Canario.

Qui sème le vent récolte la tempête. Tous se tournèrent contre Quevedo. On rappela les épigrammes de Góngora ; on en ajouta de nouvelles, dont le mari malheureux fit les frais ; Jaúregui le traduisit à la scène sous les traits d'un Tartufe orgueilleux (2). Enfin toutes ces attaques éparses furent condensées dans les 294 pages d'un pamphlet, dont le titre est long, mais significatif : « Le *Tribunal de la Juste Vengeance*, dressé contre les écrits de don Francisco de Quevedo, maître d'erreurs, docteur en impudences, licencié en bouffonneries, bachelier en saletés, professeur de vices et proto-diable parmi les hommes (3). » L'auteur, qui prend le nom de licencié Arnaldo Franco-Furt, imagine qu'une copie de la

première fois par Valladares dans son *Semanario erudito*, 1788. Fern.-Guerra l'a accompagnée, dans son édition (*Obras*, II, pp. 463-478), d'un excellent commentaire.

(1) Dans les *Tres Musas ultimas*... Madrid, 1670, pp. 318 et suiv.

(2) Dans sa comédie intitulée : *El Retraido*, que je n'ai pu voir. Voy., sur ce point, Aur. Fern.-Guerra, *Obras*, I, p. LXIX, LXX ; II, p. 662, 564, note.

(3) *El Tribunal de la Justa Vengenza*, erigido contra los escritos de don Francisco de Quevedo, maestro de errores, doctor en desverguençqas, licenciado en bufonerias, bachiller en suciedades, cathedratico de vizios, y proto-diablo entre los hombres, por el licenciado Arnaldo Franco-Furt. Con licencia, en Valencia, herederos de Felipe Mey, año 1635.

Perinola tombe entre les mains de doctes personnages « *en quien jamas se conocio culpa de embidia.* » Ceux-ci, qui sont de loisir, et qui se piquent d'être aussi fins lettrés que bons théologiens, se constituent en tribunal, nomment un accusateur, un défenseur, et traduisent à leur barre non seulement la *Perinola,* mais tous les ouvrages de l'auteur. A la suite de six longues audiences, où l'on discute un nombre considérable de chefs d'accusation, et où l'on prononce force discours et réquisitoires, la cause est entendue, et, après un sermon, qui sert de morale, le jugement est prononcé : il y a lieu d'informer au plus vite le saint Tribunal de l'Inquisition, et aussi le pouvoir séculier, et d'exciter leur zèle, pour préserver d'une telle peste la république chrétienne.

Qu'était-ce que ce licencié Franco-Furt ? Il connaît bien la vie et les ouvrages de Quevedo, il nourrit contre lui une haine vigoureuse ; ses idées, son style, comme le titre qu'il prend, trahissent l'homme d'église, et ne messeyent pas à un familier du Saint-Office. L'opinion courante, en Espagne, est que les ennemis les plus acharnés du satirique se seraient coalisés pour composer en commun cette mise en accusation. Ils auraient, quoique nombreux, assez bien gardé le secret pour qu'aucun contemporain n'ait pu le pénétrer. Dans un billet sans adresse et sans date, cité par Castellanos (1), Quevedo désigne comme l'auteur de la *Juste Vengeance* le père Niseno, provincial des Basiliens ; malheureusement l'authenticité de ce document est de nature à inspirer des doutes sérieux. Pour ne prendre cette indication que comme une simple hypothèse, elle nous paraît très admissible. Niseno fut toujours l'ennemi acharné de Quevedo et le défenseur non moins résolu de Montalvan. L'auteur de la *Perinola* le considérait comme un sot, et jouait irrévérencieusement sur son nom (*ni sé, no*) (2). En revanche, à la mort de Montalvan, en 1638, Niseno prononça son panégyrique (3), et du haut de

(1) Castellanos, *Obras*, VI, p. 258.

(2) Cité par Fern.-Guerra, *Obras*, II, pp. 671 et suiv.

(3) *Lagrimas panegiricas* a la temprana muerte del gran poeta, i teologo insigne doctor J. Perez de Montalban, clerigo presbitero, i notario de la Santa Inquisicion, natural de la imperial villa de Madrid... En Madrid, en la inprenta del reyno, año 1639.

la chaire commit quelques calembours, qui dénotent peu de tendresse pour Quevedo. Il insinue qu'il est pour quelque chose dans la mort prématurée du docteur-poète, et appelle sur sa tête la punition divine et humaine. Mêmes insinuations et mêmes invectives dans les *Lagrimas Panegiricas*, que versèrent, en 1639, cent soixante-quinze auteurs en l'honneur de Montalvan (1). C'est bien, si je ne me trompe, Quevedo et sa deuxième partie de la *Politique de Dieu* que vise le passage suivant d'une apostrophe qui rappelle le *sermon* de la *Juste Vengeance* (2) : « Utinam tibi mentem Deus quispiam dedisset ne cygnos provocares nigerrimus graculorum ! Quid tamen mirum si infidus olim fuisti ei Principi, quo nemo unquam Regis sui amantior, nemo observantior [Osuna ?] Apage, homuncio vilior alga, tu, in reges, reginas, gynoeceum, proceres, principes, heroes epistolarum magistros principum ac regum eorumque familias serpëtinam audes vibrare linguam ? Tu patres conscriptos, sacellanos regios, declamatores sacros, sacri ac prophani juris lumina, Aesculapii filios, cujuscumque etiam conditionis mulieres, patriam dulcissimam, conterraneos animae prodigos, priscos denique omnes ac nuperos scholiastas viperini oris petulantia, dentium amarulentia impetere non dubitas, postquam infelix cornicula aliorum tibi pennas aptasti, te nitere solum affectans, alios apud tenebras delitescere ? Puto sanè, sicut Herostratus per incendia, sic per ingenii effrenationem immodicam te famam exambire, adeo nemini parcis, sed, ut conspuentes in Lunam, in tuam ipsius faciem et oras (*sic*) salivas regereres, edentule saeculi hujus Cato ! »

Heureusement pour sa gloire, Quevedo n'était pas tellement absorbé par ces polémiques misérables qu'il ne trouvât le temps de composer ou de publier des œuvres telles

(1) *Ibid.*, pp. 78 et suiv.

(2) Lope disait de Niseno :

> « Quien tuviera, Niseno,
> Justa de mi temor desconfianza,
> Tu ingenio para alabarte !...
> Tus escritos adoro,
> Tu virtud reverencio, etc. »

Laurel de Apolo, silva VII.

que les *Remèdes à tous les maux* (*Remedios de cualquier fortuna*) (1633) ; la *Vertu militante* (1635) ; la *Doctrine des Stoïciens* (1635), graves traités de morale, où l'auteur, comme averti par une sorte d'instinct, se préparait à des persécutions plus sérieuses (1).

La faveur dont il avait joui quelque temps était en effet bien menacée. Soit que le poète, en vieillissant, ait perdu la souplesse nécessaire, soit que la misère publique, qui augmentait de jour en jour, lui ait ouvert les yeux, il regretta bientôt les éloges prodigués au ministre. Il se retire à l'écart, et ne paraît plus désormais dans les fêtes de cour ni dans ces académies littéraires toujours prêtes à flatter les puissants et à sacrifier les faibles. Une Pragmatique lue, en 1637, dans les fêtes du Retiro et qui d'ailleurs paraît imitée de Quevedo lui-même, disait des poètes satiriques : « qu'ils soient exclus des Académies, et mis au ban de la Poésie noble ; que leurs crimes soient proclamés publiquement, comme ceux d'hommes funestes à la République (2). » Quevedo était homme à supporter vaillamment ces excommunications. Dès 1634, il préparait la *Seconde partie de la Politique de Dieu*, reprenait sa pleine liberté, et tentait, avec respect, mais avec fermeté, de porter la vérité au pied du trône. Il rappelait que les rois sont faits pour les peuples, que leurs caprices ne sauraient remplacer les lois, qu'ils sont responsables de la misère de leurs sujets ; il s'élevait surtout contre les favoris qui isolent le souverain de son peuple, lui déguisent la vérité, et font servir leur crédit à leurs passions, à leurs caprices ou à leurs haines. A une époque où la nation, épuisée sans profit par des efforts héroïques, était à bout de forces et de patience, chacune de ces pages semblait une satire. Vis-à-vis du favori, aucune de ces précautions, aucun de ces artifices oratoires qui peuvent détourner

(1) Pour les *Remedios*, voyez plus haut. — *Las cuatro Pestes del Mundo y las cuatro fantasmas de la vida*, (ou) *Virtud militante* contra las cuatro Pestes del Mundo, publié à Saragosse en 1651, et dans la *Parte segunda de las obras en prosa de don Fr. de Quevedo*. Madrid, 1658. — *Epicteto y Phocilides* en español con consonantes, con el origen de los Estoicos y su defensa contra Plutarco, y la defensa de Epicuro, contra la comun opinion. Madrid, María de Quiñones, año 1635.

(2) Edité par Morel-Fatio, *L'Espagne au seizième et au dix-septième siècle*.

les soupçons et donner le change. « Puisse Dieu donner à votre Majesté Sacrée, Catholique et Royale, des ministres à l'image de saint Jean-Baptiste, qui reçoivent de vous leur éclat, qui soient la Voix qui crie dans le désert, qui se vêtissent de poil de chameau et non de la peau des lions ou des loups, qui mangent des sauterelles, et ne soient point eux-mêmes des sauterelles qui dévorent les peuples, qui refusent les faveurs au lieu de les solliciter, qui disent ce qu'ils ne doivent pas taire et ne taisent point ce qu'il faut dire (1) ! » Comment ne pas songer aux moyens inavouables par lesquels l'*ayo* du jeune prince avait tout d'abord capté sa faveur, en lisant ces lignes du même chapitre? « La jeunesse des monarques se laisse séduire par des favoris orgueilleux, ambitieux et sans scrupule, qui, connaissant l'inexpérience des jeunes années, font et leur font faire des actes dont il leur faudra dans l'âge mûr rougir, se repentir et s'indigner. » La *Politique* était une œuvre de lutte, une arme de combat : « Mes paroles sont dictées par la nécessité ; j'écris pour guérir, non pour amuser (2). » La dédicace au pape Urbain VIII ressemble à une déclaration de guerre (3) : « Pour moi qui ai commencé depuis longtemps à montrer aux rois et aux princes un modèle dans la vie du Christ, si pleine de majesté dans toutes ses actions, je continue aujourd'hui avec cette liberté qu'exigent les intérêts du monde. Je n'ignore pas que, selon la parole de saint Pierre Chrysologue, l'innocence a toujours déplu aux criminels et la liberté aux tyrans. Les persécutions ne m'ont pas fatigué, les menaces ne m'ont pas effrayé. C'est avec courage, c'est avec une résolution toute chrétienne, c'est avec ardeur et confiance que je poursuis aujourd'hui une tâche si importante. »

Mais Quevedo, à qui la lutte rendait toute sa verve d'autrefois,

(1) *Politica de Dios*, 2ª parte, cap. XI.

(2) *Ibid.* : « A quien lee sanamente. »

(3) « Yo, beatísimo Padre, que empecé el primero á discurrir para los reyes y príncipes por la vida de Cristo llena de majestad en todas sus acciones, lo prosigo en entrambas espadas con aquella libertad que requiere la necessidad del mundo, sabiendo, como dice san Pedro llamado Crisólogo que : Captivis criminum innocentia, inimicis odiosa fuit semper libertas. No me han cansado las persecuciones, ni acobardádome las amenazas. Con valentía y cristiana resolucion prosigo, ardor y confianza. » *Ibid.*, dédicace à Urbain VIII. Edit. Fern. G.

devait montrer plus d'audace encore dans la fantaisie intitulée L'*Heure de Tous* (*La Hora de Todos*) (1). Le portrait du favori et des ambitieux qui l'entourent y est esquissé, abandonné, repris, avec une légèreté de main, avec un bonheur d'exécution admirables. Rendons justice à Olivares, il montra plus de patience qu'on ne saurait en exiger d'un ministre tout puissant. « Le crime de lèse-majesté, » dit Voiture (2), « n'a pas servi de prétexte à ses vengeances, et quoi que l'on ait fait et dit contre lui, il n'a jamais reconnu d'autres ennemis que ceux de l'Etat. » La biographie de notre auteur montre qu'Olivares justifia longtemps ces paroles. Peut-être sut-il gré à l'écrivain du *Manifeste* patriotique qu'il publia en réponse à la déclaration de guerre de Louis XIII, en 1635 (3); peut-être, connaissant la mobilité de cette nature passionnée, espérait-il encore la ramener à lui. Mais, tandis qu'il feignait d'ignorer les attaques de Quevedo, celui-ci s'enhardissait de plus en plus. On se figure aisément quel retentissement devaient avoir, parmi les mécontents, des couplets comme ceux du *Pater noster* : « Daniel fut un juste, ministre d'un tyran : le peuple cruel, conjuré contre lui, demanda sa tête. A toi, qui es un roi juste, nous ne demandons pas un prophète, mais Barrabas, qui nous tyrannise. Il est temps que tu nous le donnes, si tu dois nous le donner un jour. C'est au nom du peuple que je parle. Donne-nous-le aujourd'hui! *Da nobis hodie !* » Ce fut la gloire du satirique, alors que les plus courageux se taisaient, d'avoir résolument entrepris et poursuivi une lutte si inégale. Dans le courant de 1639, il lance un nouveau pamphlet, l'*Ile des Monopantes* (4), où, sous des noms à peine déguisés, il attaquait cette fois les

(1) *La Fortuna con Seso i la Hora de todos* (la Fortune raisonnable et l'Heure de tous), fantasia moral, autor Rifroscrancot Viveque Vasgel Duacense, traducido de latin en español por don Estevan Pluvianes del Padron, natural de la villa de Cuerva-Pilona... Zaragoça, herederos de Pedro Lanaja i Lamarca. Año 1650. — J'ai consulté l'édit. de Saragosse, Juan de Ybar, 1651.

(2) Voiture, *Eloge d'Olivares*.

(3) *Carta* al Serenissimo, muy alto, y muy poderoso Luis XIII, rey christianissimo de Francia... Madrid, viuda de Alonso Martin, año 1635 ; et Barcelona, Sebastian y Jayme Mateval, 1635, in-4°, Bibl. nat. Paris, Oc, 1580. Les copies manuscrites de cette lettre sont très nombreuses.

(4) Il fut plus tard inséré dans la *Fortuna con Seso*, n° XXXIX.

mesures financières d'Olivares et de ses confidents, les impôts ingénieusement imaginés pour arracher à la Castille ses derniers ducats, l'alliance que le ministre avait, disait-on, conclue avec les juifs. Mais toutes les critiques étaient inutiles, si elles n'arrivaient point jusqu'aux oreilles du roi. La confiance de Philippe dans son favori n'avait jamais été plus grande : à tous les titres de ce dernier il allait ajouter celui d'*adelantado de Guipúzcoa*, et lui octroyer une rente considérable sur la Monnaie de Séville. Les Cortes, les Conseils s'ingéniaient pour trouver quelque flatterie nouvelle. Le déplorable état de la monarchie, qui marchait évidemment vers une catastrophe, la ruine des finances et du crédit, le mépris qui augmentait à mesure que diminuait la crainte, la désaffection croissante des provinces, qui allait se traduire par des soulèvements, et mettre en péril l'unité nationale, rien n'avait pu ouvrir les yeux du roi. Dans l'éloignement calculé où on le reléguait, aucune voix indépendante ne pénétrait jusqu'à lui. Quevedo résolut de franchir cette barrière élevée par le favori entre le roi et ses sujets.

Un jour de décembre 1639, le roi, en se mettant à table, trouva, dit-on, sous sa serviette, un papier qu'une main inconnue y avait placé. Il l'ouvrit; c'était un Mémorial en vers. Il commençait ainsi : « Catholique, Sacrée et Royale Majesté, que Dieu sur la terre a placée comme une divinité, un vieillard pauvre, simple et honnête, humblement vous invoque, et s'adresse à vous prosterné à vos pieds. » L'auteur se plaignait de la lourdeur insupportable des impôts, des vols des gens de finance : « nous donnons plus de mille pour qu'il vous arrive cinq cents. » Il décrivait la misère du laboureur, la détresse des soldats, le désespoir de tous. La cause première du mal, c'est un ministre qu'inspire Satan lui-même, qui prodigue en vaines dépenses l'or précieux de l'Espagne. « Puisque l'Italie et les Flandres nous coûtent tant, mettez fin du moins aux prodigalités inutiles du palais, et lorsque mes fils et moi-même versons à flots notre sang, ne faites pas creuser tant de lacs pour vos fêtes... On vend la charrue du triste laboureur pour vous faire un balcon inutile, et avec ce que coûtent les filets de chasse, on pourrait secourir une place forte. Qu'un roi s'amuse et dépense,

soit ! mais il est de toute justice qu'il y mette quelque mesure, et qu'il paie ses dettes... Le plus bel ornement pour un roi ce n'est pas un vêtement où le diamant étincelle des pieds à la tête, c'est un peuple qui a le nécessaire. » On a soin d'ailleurs d'écarter du trône la vérité : « les plumes vénales prendraient au besoin Dieu à témoin que le bois est un régal, et que les pierres sont du pain. Malgré le témoignage de nos propres yeux, elles voudraient nous persuader que l'Enfer même est un vrai Paradis. » Le roi peut, s'il le veut, sauver l'Etat, et mériter réellement le nom de grand qu'on lui donne par dérision. « Le remède est entre vos mains : appliquez-le, Sire, et de grand, Dieu vous rendra plus grand encore. Vous êtes grand, Philippe, à la manière des fossés... : plus on leur enlève et plus grands ils sont (1). » Enfin le poète s'excusait, en terminant, de la liberté de son langage. « Si j'ai dépassé la mesure, je mérite d'être pardonné ; une douleur si profonde, et qui vient de l'âme, ignore les ménagements (2). »

Quel était l'auteur de ce mémorial ? Les contemporains se sont divisés sur ce point ; Olivares n'hésita pas : le coupable était Quevedo (3). Ses attaques incessantes, les couplets

(1) Le mot fit fortune, paraît-il. Bertaut l'entendit citer et le rapporte, p. 182 de son Voyage, en l'attribuant « à un bel esprit. » Dans la *Cueva de Meliso* et dans l'*Apologie du Tarquin espagnol*, on en fait formellement honneur à Quevedo.

(2) Ce mémorial célèbre fut souvent imité par la suite. Parmi ces imitations je n'en citerai qu'une, inédite si je ne me trompe, contenue dans le ms. Eg. 354 du Brit. Mus. sous le titre de : *Memorial* de don Francisco de Quevedo que se hallo entre los que se dan a su Mg^{d}. Il date du règne de doña Mariana. En voici le premier couplet :

Catholica Reyna, sacra Mg^{d},
Con pecho sincero oyd mi verdad,
Que infiel (un fiel) vassallo hos habla, señora,
Que reyna os estima, y vinera tutora ;
Si dios poderoso mi(s) vozes ayuda,
Hos dire postrado la verdad desnuda ;
Yo soy aquel que en el T^{po} passado,
Por que libre la dixe, fui desterrado..., etc.

(3) La seule raison sérieuse, à notre avis, pour contester à Quevedo la paternité du *Mémorial*, c'est le témoignage suivant de Tarsia, p. 38 : « En 1641, ses rivaux, toujours attentifs à le poursuivre, attribuèrent à don Francisco quelques satires odieuses, et, en particulier, celle qui commence ainsi : *Sacra, Catholica, real Magestad*. Elle n'est pas de lui ; il l'a juré avec énergie plusieurs fois à son ami don Franc. de Oviedo, secrétaire de Sa Majesté, à qui il révélait

satiriques qui couraient sous son nom étaient une présomp-

ses pensées les plus secrètes, et il a confirmé par écrit à l'archevêque de Grenade, don Martin Carrillo, que ces vers n'étaient point de lui. L'auteur a été découvert plus tard, car on trouva l'original dans la cellule d'un religieux, contre lequel don Joseph Pellicer de Ossau y Tobar écrivit l'*Astrea Sáfica*, où il a résumé toute l'histoire d'Espagne depuis 1635, et qui débute ainsi :

« *Catholica, Sacra, real Magestad*
Del orbe terror, de España deidad. »

Les erreurs que commet Tarsia sur deux points importants inspirent peu de confiance pour le reste de ce récit. Il se trompe *de plus d'un an* sur la date de l'emprisonnement de Quevedo, et il connaît mal la *Astrea Sáfica*, qui vise directement Quevedo (voy. Fern.-Guerra, *Vida...*, *Obras*, I, LXXI, notes). Les protestations de Quevedo, si elles ont véritablement existé, pouvaient être un moyen de défense, médiocrement héroïque, mais très naturel. Ce qui rendait le *Mémorial* particulièrement grave, c'étaient les moyens employés pour le mettre sous les yeux du roi. « Les libelles et les satires qui ne sont dirigés que contre lui, » dit Malvezzi, « il (Olivares) les laisse impunis, parce qu'il les méprise; mais ceux qui s'attaquent au roi..., il en punit les auteurs. » *Il Ritratto del Privato...*, p. 153. A plus forte raison, si ces derniers les faisaient lire au roi. Les vers du *Mémorial* contre Philippe *le Grand* expliquent et la réponse de ce dernier à la *Consulta* de Chumacero (*la prision... fue por causa grave*), et le silence que Quevedo garda sur le *Mémorial*, même après la chute du favori. Cela est si vrai que, lorsqu'on publia le *Mémorial*, en 1648, on supprima ces vers (*Obras*, III, n° 832, note de Fl. Janer), dont l'auteur semble vouloir corriger l'effet, dans le *Panégyrique au roi..., à la chute du comte-duc*. Non seulement il montre que Philippe mérite bien le nom de Grand, mais il lui décerne celui de « *óptimo máximo*. » Quant à la prétendue découverte du *Mémorial* dans la cellule d'un religieux, elle prouverait que ce dernier aimait à lire les satires contre Olivares, mais non qu'il en était l'auteur.

Voici quelques arguments qui achèveront de nous mettre en garde contre les assertions de Tarsia. 1° Fern.-Guerra fait remarquer avec raison que personne ne protesta lorsque, trois ans après la mort de Quevedo, le *Mémorial* fut imprimé parmi ses œuvres. Or, cette édition de 1648 se fit sous les auspices de Medinaceli, victime d'Olivares, comme Quevedo, et mieux placé que personne pour savoir à quoi s'en tenir sur le véritable auteur de ce document. 2° La presque unanimité des témoignages contemporains est une présomption nouvelle en faveur de Quevedo. Ceux-mêmes qui ne citent pas expressément le *Mémorial* reconnaissent que l'emprisonnement de l'écrivain eut pour cause des libelles contre le roi et contre le favori. (Voy. la *Astrea Sáfica* de Pellicer, et une pièce de vers *de arte mayor*, en réponse au *Mémorial*, dans les *Cartas de algunos PP. de la Compañia de Jesus*, tome V, pp. 87-92). 3° Enfin le *Mémorial* présente, dans le fond et dans la forme, de grandes ressemblances avec d'autres œuvres authentiques de Quevedo, datant de la même époque. Ainsi, la même apostrophe au roi, le même mouvement, les mêmes pensées se retrouvent au chap. IV de la seconde partie de la *Politique :* « Sacra, Catolica, real Majestad..., » etc. — Dans un sonnet contre Olivares (*Obras*, III, n° 826), le premier tercet : *Sin duda el diablo...*, rappelle les vers du *Mémorial : Sin duda el demonio...* Cette même pensée revient encore dans le sonnet n° 824 : *Soltose el diablo...* et dans le romance n° 786 : *A la muerte del Conde-Duque*. Dans ce même romance, on remarquera un rapproche-

tion suffisante (1). Dans la nuit du 7 décembre, vers onze heures, Quevedo fut brutalement enlevé de la maison du duc de Medinaceli, sans manteau, à peine vêtu, par un froid rigoureux (2). Il avait soixante et un ans. Un alguacil, pris de pitié, fit, à l'auteur de l'*Alguacil démoniaque*, l'aumône d'un grossier manteau et de deux chemises. L'un des deux alcades de cour qui présidaient à l'enlèvement y ajouta quelques autres vêtements. Une voiture attendait, tout attelée, près du pont de Tolède : elle mena d'une traite le prisonnier à cinquante-cinq lieues de là, jusqu'à la ville de Leon, où il fut enfermé dans le couvent de Saint-Marc, qui appartenait à l'ordre de Saint-Jacques. Il devait y rester jusqu'au mois de juillet 1643.

On trouve, dans différents recueils et dans les éditions de Quevedo, un très grand nombre de lettres datées de sa prison, car jamais il n'aurait tant écrit, ni si librement (3). Malheu-

ment entre le comte Julien et Julien, fils reconnu d'Olivares, déjà fait dans le *Mémorial*. En dernier lieu, le *Pater* et le *Mémorial* se terminent par la même idée :

Si culpares de atrevido
Este memorial, perdone;

Et :

Si en algo he excedido, merezco perdones.

En résumé, il nous paraît que l'opinion commune, qui fait honneur du *Mémorial* à Quevedo, a pour elle, à défaut de certitude absolue, toutes les vraisemblances.

(1) Jamais ministre, même depuis la liberté de la presse, ne fut tant attaqué que le comte-duc. Les satires, en prose ou en vers, contre son gouvernement, remplissent des recueils entiers. Elles se ressemblent beaucoup, il est vrai ; les mêmes attaques, les mêmes expressions parfois se retrouvent dans la plupart d'entre elles. On en a mis beaucoup sous le nom de Quevedo.

(2) Voy. *Vida de S. Pablo*, dedicatoria á D. Juan Chumacero. — *La Constancia... del Santo Job* (*Obras*, II, p. 228). — *Epist... á imitacion de las de Seneca*, I et LXXV. — *Memorial al Conde-Duque*, 7 de oct. de 1641.

(3) Les lettres que le prisonnier de Saint-Marc de Leon aurait adressées de sa prison à son ami Adam de la Parra, forment une double série. La première comprend des lettres familières, intimes et burlesques ; c'est à elle qu'appartiennent les fameux billets de Margarita et de Quevedo, qui bravent également l'honnêteté, et sur lesquels on a construit tout un drame. La seconde se compose de longues dissertations où Quevedo, après avoir minutieusement décrit sa vie en prison, et Parra, après avoir raconté ses démarches à Madrid, se livrent, dans le même style et dans le même esprit, à des développements moraux fort édifiants. Par le fond comme par la forme, les premières lettres diffèrent absolument des secondes. Les unes sont d'un bon vivant, qui rit de tout, et surtout des moines, dont il fait une amusante caricature ; les autres sont d'un moraliste pieux, diffus et plein d'admiration pour les bons religieux. La

reusement il en est bien peu dont l'authenticité puisse être sûrement établie. Nous n'en ferons donc aucun usage, les tenant au moins pour suspectes. Au surplus, elles ne nous apprennent rien d'important que nous ne connaissions par des témoignages d'une autorité plus certaine. C'est ainsi qu'une requête au comte-duc, du 7 octobre 1641, nous donne les détails suivants sur la prison de Quevedo (1) : « Je suis ici dans une captivité très rigoureuse, souffrant de trois blessures que le froid et la proximité d'une rivière (2), qui coule de l'autre côté du mur, ont changées en ulcères. Je n'ai pas de médecin et, spectacle qui a apitoyé les assistants, j'ai été obligé de les cautériser de mes propres mains. Je suis si dénué de tout que l'on me fait l'aumône pour m'empêcher de mourir. L'horreur de mes maux épouvante ceux qui me voient. » Soit qu'au milieu de ces maux le courage du vieillard ait éprouvé quelque défaillance, soit qu'il ait cédé aux conseils qu'on lui donnait, il essaya de fléchir Olivares. Dans ses suppliques ou dans ses autres écrits de cette époque (3), il s'adressa tour à tour à sa pitié et à sa vanité. Ce

première série a été publiée par Castellanos, d'après un manuscrit disparu ; la seconde, par Valladares, dans son *Semanario*, à la fin du dernier siècle. On ne connaît de cette dernière que des copies relativement modernes. Parmi les autres lettres de même date, la requête à la comtesse d'Olivares et une lettre d'aveux au comte-duc sont aussi de nature à inspirer de la défiance. Dans la première, Quevedo attribue sa disgrâce à son refus d'attaquer, pour servir les rancunes d'Olivares, certaines personnes à qui il a de grandes obligations, ce qui est en contradiction avec tout ce que l'on sait des causes de son emprisonnement. Dans la seconde, Quevedo énumère à Olivares, qui est censé lui avoir demandé cet aveu, les satires qui sont véritablement de lui. Parmi ces satires, on est étonné de voir figurer *El Güevo*, qui est une apologie plutôt qu'un pamphlet. Est-il vraisemblable, en outre, que Quevedo ait écrit à Olivares des phrases comme celle-ci : *V. E. es cauto, y no dirá al juez lo que yo digo al amigo?* Sur le manuscrit qui contenait copie de ces lettres, voy. Fern.-Guerra, I, XCI et II, XXXIX, n° 55.

Les renseignements que Quevedo lui-même nous fournit sur sa prison rendent très invraisemblable cette correspondance si active : « Estuve seis meses solo en un aposento, y cerrado por de fuera con llave, y. . sin salir del convento he estado dos años, que voy prosiguiendo desde 7 de diciembre de 39 hasta oy 20 de Octubre de 41... sin correspondencia humana. » *Job.*, *Vida y obras posthumas*, 3ª parte (1729), p. 251.

(1) Tarsia, p. 42.

(2) C'est la Bernesga. On montre encore, à San Márcos de Leon, le cachot où Quevedo fut enfermé.

(3) Il est difficile, croyons-nous, de contester l'authenticité de celui qui porte

n'est pas sans regret que nous le voyons mêler l'éloge de son persécuteur à ses invectives contre les Catalans et peut-être contre les Portugais révoltés, et nous mettre ainsi en défiance contre son patriotisme même. Nous voudrions effacer ces éloges, supprimer ces suppliques, ou tout au

pour titre : *La Rebelion de Barcelona — ni es por el güevo ni es por el fuero*. Composé en 1641, il a été publié pour la première fois par B. S. Castellanos (*Obras de Quevedo*, t. VI, 1851). Quevedo le reconnaît comme sien dans la lettre d'aveux à Olivares (« aquello del Güevo si fue mio. ») Alors même que cette lettre serait écartée comme suspecte, le style de l'opuscule, comme le remarque Fern.-Guerra, pourrait tenir lieu de signature. J'ajoute que la phrase suivante, qui fait allusion au voyage de Quevedo en Catalogne, avec la cour, en 1626, est significative : « Dicen [los Catalanes], (*yo se lo oi cuando estuvo en Barcelona Su Majestad*) que sus fueros y privilegios todos habian sido premios de grandes y fidelisimos servicios... » L'auteur de la *Rebelion* parle de ces *fueros* absolument comme Quevedo dans *Su Espada por Santiago*. Mais pourquoi avoir signé du pseudonyme de *Dr Antonio Martinez Montejano, natural de la villa de San Martin de Espuches ?* Quevedo aurait-il rougi de vanter publiquement « l'intégrité, le désintéressement, l'admirable application » de celui dont il saluera la chute avec tant de joie ?

Le second opuscule, qu'il aurait composé dans sa prison, est intitulé ainsi : *Descifrase el alevoso Manifiesto con que previno el levantamiento del duque de Berganza, con el reino de Portugal, don Agustin Manuel de Vasconcelos, caballero de Christus*, impreso con titulo que dice : Sucession del Sr Rey D. Filipe II en la corona de Portugal. Con privilegio, en Madrid, por Pedro Tazo, año 1639. Aprobado (por el ordinario) por el Dr Agustin Barbosa, protonotario y juez apostolico en la Corte; y (por el Consejo) por el maestro Gil Gonzalez de Avila, Coronista de su Majestad en los reinos de Castilla dirigido al excelentisimo señor Conde-Duque. — L'auteur signale certains passages du livre de Vasconcelos, que les examinateurs, selon lui, n'auraient pas dû approuver. Fernandez-Guerra a publié le premier ces quelques pages, d'après une copie faite par don Tomas Antonio Sanchez sur un ms. qu'il attribuait au secrétaire de Quevedo (?). Ce ms. renfermait aussi une feuille volante sur laquelle Quevedo lui-même, d'après Sanchez, avait écrit le texte d'une citation de Tacite. L'opuscule, signé : *Licenciado Alonso Perez Lyñares*, ne contient aucun renseignement sur la personne de l'auteur. Ni Tarsia, ni Antonio, ni Baena, ni Sedano ne le mentionnent. Il rappelle, en quelques passages, la manière de Quevedo, et contient, entre autres citations, un vers de Juvénal, paraphasé par notre auteur dans un sonnet (*Ille crucem pretium sceleris tulit, hic diadema*). On y trouve aussi des jeux de mots comme il s'en permettait parfois : « turbante revuelto y mitra revolvedora » (il s'agit de l'archevêque Acunha) « pues *turba* la paz, *turbante* es. » — Parmi les ouvrages de Adam de la Parra, l'ami intime de Quevedo, Nic-Antonio cite (B. N. I., p. 627), l'*Apologetico contra el rebelde Berganza y conjurados...* Zaragoza, 1642, 4°. La dédicace à Olivares, signée L(icenciado) D(on) I(uan) A(dan) D(e) L(a) P(arra), est datée de Saragosse, 28 fév. 1642. [*Ensayo*.., Gallardo, n° 38]. Si la réponse à Vasconcelos est bien de Quevedo, — ce qui pour nous reste douteux, — il est à remarquer que les deux amis, à la même époque, écrivaient sur le même sujet, et dédiaient tous les deux leurs écrits à Olivares.

moins en retrancher les protestations de repentir, les offres de service ; mais le respect de la vérité ne permet pas de les passer sous silence. Quevedo devait nous prouver une fois de plus que les héros sans faiblesse ne se rencontrent guère que dans les romans, et que les stoïciens, malgré l'orgueil de leurs doctrines, connaissaient l'humaine fragilité. Tenons-lui compte du moins des maux qu'il eut à endurer. D'ailleurs, prières ou flatteries, tout fut inutile. Olivares ne se laissa pas toucher, et le prisonnier, se résignant enfin, se tourna tout entier vers Dieu. « Dieu se souvint de moi alors que je le méritais le moins, afin que je me souvinsse de lui lorsque j'en aurais le plus besoin. » Cependant son emprisonnement menaçait d'être éternel ; son procès ne s'instruisait pas : au milieu de juin 1642 on n'avait pas encore examiné ses papiers confisqués. Le vieillard se préparait à la mort. « Heureux celui qui, lorsque le monde chancelle et menace de se briser, foule, comme je fais, la place où il doit tomber, la place où l'on doit le fouler lui-même aux pieds. Déjà les marques de la mort se lisent sur mon visage : il est temps de nous préparer dignement au dernier jour... Qu'il arrive donc : il m'emportera, il ne m'arrachera pas (1). » Ces belles images antiques, ces vaillantes métaphores stoïciennes charmaient son courage ; il tâchait d'oublier son malheur en composant un traité de la *Providence divine*, important résumé de toute sa philosophie (2), et la *Vie de l'Apôtre saint Paul*. Il avait même, aux portes du tombeau, retrouvé la gaieté des jours heureux : un assez grand nombre de vers burlesques furent composés dans les cachots de Saint-Marc (3).

(1) *Epistolas* á imitacion... de las de Seneca. Epist. III.

(2) *Providencia de Dios*, padecida de los que la niegan, y gozada de los que la confiesan ; doctrina estudiada en los gusanos y persecuciones de Job. — La dédicace est datée du 11 déc. 1641. Publiée en 1700.

(3) Voy., entre autres poésies, *Obras*, III, nos 528, 545. — « En la ultima (prision) que tuvo en San Marcos de Leon escribió otras (poesias) del mesmo asunto [e. e. burlescas, y de mayor chanza]. » Aldrete, Préface aux *Tres ultimas Musas*.

A la fin du romance intitulé : *Description des bains du Mançanarès pendant l'été*, on lit les couplets suivants, *Thalia*, *Rom.*, XCVI, p. 350 :

Yo considero estas cosas,
Quando estoy el susodicho
Tres años ha, sobre doze,
Tan capona primavera
Que no puede abrir un lirio.
A modo de cachidiablos

Tout à coup, en janvier 1643, on apprit la disgrâce du comte-duc. Aussitôt le prisonnier adressa un mémorial au roi. Don Juan de Chumacero y Sotomayor, le célèbre président de Castille, s'intéressait au prisonnier ; il représenta à Philippe qu'il n'existait point de charges graves contre lui : « Il est d'âge avancé et si continuellement malade qu'il ne se lève plus de son lit ; il est, dit-on, en danger de mort (1). » Au bas de la *consulta*, le roi, de sa propre main, écrivit : « L'emprisonnement de don Francisco a eu des motifs graves (*La prision de D. Fr. fue por causa grave*) ; dites à Joseph Gonzalez d'achever le dépouillement de ses papiers, et qu'il m'adresse un rapport : on prendra alors une résolution. » Chumacero et Gonzalez ne regardèrent pas sans doute les papiers de trop près ; d'ailleurs, Olivares tombé, ils n'avaient plus rien de séditieux. On retint quelques manuscrits sans importance, et l'ordre de délivrer Quevedo fut signé le 7 juin 1643 (2). Il rentrait à Madrid peu après.

A partir de ce moment, comme si son rôle était achevé, il ne fit plus guère que languir. Sa santé, jadis robuste (3), était ruinée ; ses blessures, envenimées par l'humidité et par les privations, ne devaient plus se guérir. Il se survécut deux ans encore. Il s'occupait de mettre en ordre ses papiers, de publier la première partie du *Marcus Brutus* (4), de revoir ses œuvres, de préparer une édition complète, annoncée dès 1633 (5(, et qui ne devait paraître qu'après sa mort (6). Vers la fin de 1644, il quitta Madrid, où ses ressources, bien ré-

Entre cadenas, y grillos.
Aqui, donde es año enero,
Con remudar apellidos,
Me cercan tres cachirios
Orbigo, el Castro, y Vernesga,
Que son de Duero meninos.

(1) *Consulta* du 3 mai 1643. *Obras*, II, doc. nº CL.

(2) *Ibid.*, doc. nº CLI.

(3) Voy. ce qu'il en dit dans *Las Cuatro Pestes :* Enfermedad.

(4) *Primera parte de la vida de Marco Bruto.* — Escriviola por el texto de Plutarco, ponderado con Discursos, don Francisco de Quevedo Villegas... Dedicada al Excelentmo-Señor duque del Infantando... año 1644.. en Madrid, por Diego Diaz de la Carrera. — Quevedo, en cette occasion, eut peu à se louer du duc del Infantado, car il écrivait peu après à Oviedo : « Lorsque je lui dédiai et lui donnai mon *Brutus*, il ne prit même pas la peine de me dire qu'il l'avait lu, ni de me souhaiter meilleure santé. Je lui suis cependant très attaché, quoique gratis (*de balde*). » 13 juin 1645. Cf. la lettre du 21 août 1645.

(5) Dans la *Cuna y Sepultura*. A los doctos, modestos, y pios.

(6) En 1648. *Enseñanza Entretenida*.., etc.

duites par son emprisonnement, ne lui permettaient plus de vivre sur le même pied qu'autrefois, et il alla chercher à la Torre de Juan Abad le repos, un climat plus doux et, s'il était possible, la santé. « J'y arrivai dans un tel état qu'à Tolède et à Consuegra on me crut mort (1). » On peut suivre semaine par semaine les progrès de la maladie dans ses lettres à don Francisco de Oviedo, un ami fidèle des mauvais jours, qui, avec Adam de la Parra, occupa la première place dans son cœur (2). Au début de l'année 1645, il vint s'établir à Villanueva de los Infantes, où il trouvait « meilleure compagnie, plus de confort et un apothicaire de ses amis, savant, riche et bon chrétien, trois garanties de bons médicaments (3). » Lorsque le mal lui laisse quelque répit et que les rigueurs d'un hiver exceptionnellement rude s'adoucissent, il met la dernière main à la seconde partie du *Marcus Brutus*. Il note avec tristesse le progrès de la décadence espagnole. Les nouvelles presque toujours fâcheuses qui arrivent de Portugal ou de Catalogne assombrissent ses derniers jours. « On m'envoie de tristes nouvelles de tous côtés, » écrit-il dix-huit jours avant sa mort; « elles sont presque désespérées. Le pire, c'est que tous s'y attendaient. Je ne sais, seigneur don Francisco, mais tout marche à la ruine, tout semble fini! Dieu sait ce qui en est, mais bien des choses paraissent encore debout et semblent vivre qui déjà ne sont plus rien qu'un nom et une apparence. *Hay muchas cosas que pareciendo que existen y tienen ser, ya no son nada sino un vocablo y una figura.* » N'est-ce point là l'oraison funèbre de l'Espagne?

Avant de mourir, Quevedo apprit la mort de celui qui avait causé la ruine du pays et ses propres malheurs. « Seigneur don Francisco, les secrets de la Providence sont grands! J'étais mourant le jour de Saint-Marc (25 avril), et je suis revenu à la vie pour voir la fin d'un homme qui avait cru lui-même me voir mourir dans les fers (4). »

(1) *Obras*, II. carta CXXXVI.

(2) Ces lettres, fort intéressantes, et certainement authentiques, ont été publiées par Fern.-Guerra, *Obras*, II, cart. CXXIV-CXXXI, CXLI-CLXIX.

(3) *Ibid.*, carta CXLII.

(4) *Ibid.*, carta CLXIV.

Cependant la mort arrivait à grands pas; il s'y préparait avec courage et la saluait comme une libératrice, dans ces vers d'une harmonie émouvante :

Ya formidable y espantosa suena
Dentro del corazon el postrer dia,
Y la ultima hora negra y fria
Se acerca, de temor y sombras llena...,
Llegue rogada, pues mi bien previene,
Halleme agradecido, no asustado.
Polymn., sonn. 89.

Il fit ces dernières dispositions, institua un majorat en faveur du fils de sa sœur, don Pedro Carrillo de Aldrete (1), et expira le 8 septembre 1645, édifiant les assistants par sa piété et par sa fermeté.

Ses compatriotes lui rendirent bientôt pleine justice; ses malheurs, son courage avaient entouré sa mémoire d'une sorte d'auréole et fait taire ses ennemis. En 1649, dans les fêtes célébrées à l'arrivée de la reine doña María-Ana d'Autriche, la statue de Quevedo se dressait sur le mont Parnasse, à côté de celles de Lope de Vega et de Góngora, réconciliés ainsi dans la mort par l'admiration publique. Tarsia insinue même que don Francisco mourut en odeur de sainteté, et il rapporte diverses anecdotes desquelles il résulterait que l'auteur des *Sueños*, que l'on damnait de son vivant, faisait des miracles après sa mort. Le bon abbé a trop d'imagination. La biographie qui précède montre que Quevedo ne fut pas un saint, mais il resta du moins honnête homme et bon Cas-

(1) Sur les Aldrete, Tarsia donne des détails nombreux dans sa préface. — Un premier testament du 25 avril 1645, a été publié dans le *Semanario pintoresco Español*, le 12 fév. 1854, deux autres (26 avril et 24 mai) par Fern.-Guerra, *Obras*, II, docum. CLVII et CLVIII, pp. 679 et 681. Parmi les principaux articles qui doivent constituer le majorat, Quevedo cite : les redevances qu'en vertu de son droit de juridiction, lui doivent le Conseil et la ville de La Torre de Juan Abad; une *Venera* composée d'une grosse et riche émeraude, avec l'épée en rubis et l'entourage en diamants; une charge de notaire du district de la Torre (*officio de escrivano del numero y juzgado*) dont il est propriétaire; quatre maisons à Madrid, rue del Niño, avec remise et écurie, et ses maisons de la Torre. — Les maisons de Cervántes, de Lope de Vega et le palais de Medinaceli étaient à peu de distance de la calle del Niño (actuellement de Quevedo). Selon Tarsia, Quevedo, lorsqu'il était à Madrid, habitait « en posada publica, » et louait ses maisons de la rue del Niño.

tillan. Il a, dans le cours d'une existence romanesque, traversé toutes les situations et connu tour à tour la faveur et la disgrâce, l'aisance et la misère. Ce qui met quelque unité dans cette vie, qui semble parfois abandonnée au hasard, c'est un souci persistant du bonheur public : son activité inquiète le ramène par toutes les voies à cette pensée maîtresse, à laquelle il finit par sacrifier son repos, sa santé et sa liberté. Il pouvait sans crainte répéter le refrain de sa *Letrilla* satirique : « J'ai fait ce que j'ai pu, et la fortune ce qu'elle a voulu :

> Yo he hecho lo que he podido,
> Fortuna, lo que ha querido (1). »

C'en est assez, croyons-nous, pour lui faire pardonner quelques inconséquences et quelques faiblesses.

(1) *Parnaso*, Janer, n° 663. — *Caliope*, letrilla sat., p. 451.

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES DE QUEVEDO

CHAPITRE PREMIER.

OPUSCULES BURLESQUES. — LE « BUSCON »

Le goût de la caricature et du burlesque dans la littérature espagnole au début du dix-septième siècle. — Formes diverses que revêt la satire de mœurs chez Quevedo. — Ses premiers opuscules en prose. — Les *Pragmatiques*. — Facéties académiques. — Les *Lettres du Chevalier des Tenailles*. — Les *Roueries de la Capitale*. — Les *picaros* dans la société et dans la littérature. — *Le Buscon*. — Date et analyse du roman. — Sa portée morale. — Ses défauts et ses mérites.

On a souvent remarqué la place importante qu'occupent la satire et la caricature dans l'histoire littéraire de l'Espagne au début du dix-septième siècle. Depuis le *Guzman de Alfarache* jusqu'au *Don Quichotte* et à l'*Ecuyer Márcos de Obregon*, depuis les comédies de Lope de Vega jusqu'aux *Entremeses* de Luis Quiñones de Benavente, depuis les *Letrillas* de Góngora jusqu'aux pamphlets de Villamediana, depuis la *Gatomaquia* de Tome de Burguillos jusqu'à la *Mosquea* de Villaviciosa, la satire coule à pleins bords dans la littérature. Il semble que l'équilibre entre cette gravité hautaine et ce bon sens moqueur, dont l'union constitue le fond du caractère castillan, soit tout à coup compromis, et que l'un de ces éléments l'emporte sur l'autre. Le fait s'explique surtout par la transformation des mœurs, que les événements politiques vinrent

la confiance. Il se croyait de force à tenir tête aux sots, aux malveillants ou aux hypocrites :

> Si gozques todos me ladran
> Yo quiero ladrar à todos,
> Pues que me tienen por perro
> Mas yo los tengo por porros.
> Piensan que no los entiendo,
> Yo pienso dellos lo proprio.
> Miranme, y hazenme gestos
> Mirolos, y hagolos cocos (1).

Ajoutons que la médiocrité de sa fortune, l'indépendance de sa position, aussi bien que la modestie de ses goûts (que nous souhaiterions parfois plus raffinés), le rapprochaient des classes moyennes et du peuple (2). S'il est vrai, comme l'assure Machiavel, qu'il faut être plébéien pour bien juger les princes, Quevedo était assez rapproché du peuple pour comprendre ses passions, pour les partager au besoin. Pour lui, le monde ne finissait pas aux portes du palais : il les franchissait volontiers, et courait la ville avec la curiosité toujours en éveil du nouvelliste ou du satirique qui quête son gibier. Il entrait dans la boutique du marchand, dans la chambrette de l'étudiant, dans le taudis du gitano ; il ne reculait même pas (nous pouvons l'en croire sur parole), devant la *Mancebía* ou autres lieux louches. Mais il ne suffit pas que le satirique soit bien placé pour tout voir et pour tout entendre ; il faut encore que les lois, ou, à leur défaut, les mœurs lui assurent un certain degré de liberté, sans lequel toute critique est impossible, ou n'a plus ni portée ni indépendance. Non point qu'il ait besoin d'une liberté abso-

(1) « Puisque tous les roquets aboient sur mes talons, je veux, moi aussi, aboyer après eux tous ; ils me prennent pour un chien, et moi, je les tiens pour des imbéciles. Ils s'imaginent que je ne les entends pas : j'en pense autant d'eux-mêmes. Ils me regardent et me font les gros yeux ; je les regarde et leur fais la grimace. » *Thalia*, romance LII, p. 280. Cette pièce se trouve, avec des variantes nombreuses, dans un ms. de *Poesias varias* de la Bibl. nac. Madr., sans nom d'auteur et sous le titre de *Letrilla*. Elle a été imprimée dans l'*Ensayo*... de Gallardo, n° 1050, p. 1035.

(2)
> Sepase, pues libertad
> Ha engendrado en mi pereza
> La Pobreza.

Terpsich.; Letr. satyr., VIII, p. 117.

lue : un esprit alerte trouve jusque dans des entraves, gênantes pour d'autres, un aiguillon qui excite son imagination, éveille sa verve, et donne à sa plume cette allure légère, dont les tours et détours ingénieux amusent le lecteur. Celui-ci, de son côté, est heureux de comprendre à demi-mot, de soulever lui-même le voile de l'allégorie ou de l'allusion, qu'on agite à portée de sa main. Il a le plaisir d'être complice sans courir aucun risque ; il sait gré au satirique de compter sur sa pénétration, et cet accord tacite établit entre eux un lien de plus :

Oyente, si tu me ayudas
Con tu malicia, y tu risa,
Verdades dirè en camisa
Poco menos que desnudas (1).

En un temps où il est permis de tout dire, et où les particuliers, aussi bien que les gouvernants, sont justiciables des lois et de l'opinion publique, le pamphlet perd sa raison d'être et devient réquisitoire, la satire se transforme et devient l'invective. En pareille matière, si la liberté est volontiers brutale et grossière, le despotisme, quand il se pique d'aimer les lettres, est une école incomparable pour aiguiser les esprits. Que cette tolérance du pouvoir et cette complicité du public aient existé à l'époque où Quevedo commençait à écrire, ses œuvres, à elles seules, en fourniraient la preuve ; liberté précaire, si l'on veut, que le caprice du favori, la jalousie d'un rival, la défiance d'un inquisiteur pouvaient supprimer et qu'elles menaçaient sans cesse, mais qui rarement a été plus grande. Elle suffisait, dans tous les cas, à un écrivain résolu et habile, pour faire rire aux dépens des sots ou des fripons.

La satire de mœurs revêt à cette époque les formes les plus diverses. Tantôt elle s'inspire des modèles classiques, imite Horace, Juvénal ou Martial, et s'efforce d'approprier au temps et au pays les types fixés par la tradition depuis l'antiquité. A ce genre se rattachent les satires en vers de Lupercio ou de Bartolome de Argensola, comme celles de

(1) *Tersípch.*, Let. satyr., XIII, p. 121.

Barahona de Soto, de Gregorio Murillo, de Castillejo, de Andres Rey de Artieda, etc. Quelques-unes d'entre elles comptent à juste titre parmi les œuvres les plus remarquables de l'époque classique, mais elles ont toutes un caractère commun : elles sont plus savantes que populaires ; elles s'adressent aux lettrés, aux humanistes et ne sauraient pénétrer bien avant dans le grand public ni, par conséquent, agir puissamment sur l'opinion. Mais à côté d'elles, la peinture des vices et des ridicules trouve une expression plus vive et mieux appropriée aux traditions de la nation dans la poésie populaire des romances, des *coplas*, des *letrillas*, des *jácaras*, toutes formes vraiment originales, dont la satire s'empara de bonne heure (1), et qui produisirent une littérature caractéristique, où les mœurs contemporaines se reflètent avec naïveté. Le théâtre, dès ses débuts, depuis les *coplas* de Mingo Revulgo jusqu'à la *Propaladia* de Bartolome Torres Naharro, s'était signalé par la décision et la franchise de la satire; il avait produit une œuvre étrange et admirable, la *Célestine*, dont l'influence devait longtemps se faire sentir, et qui, malgré son audace, fut respectée comme une création qui faisait honneur à la nation. Alors même que le goût épuré demanda au théâtre des plaisirs plus élevés, la malignité des spectateurs trouvait encore une ample pâture dans ces *loas*, ces *bailes*, ces *entremeses*, ces *saynetes* qui tempéraient à propos le sérieux des comédies. Enfin, le conte, la nouvelle et surtout le roman picaresque, où l'élément comique est prépondérant, prenaient tout à coup, dans les premières années du dix-septième siècle, un développement extraordinaire.

C'est ainsi que le penchant naturel qui portait Quevedo vers la satire se trouvait favorisé par les circonstances et encouragé par les goûts du public. A peine a-t-il quitté l'Université, que nous le voyons résolûment s'engager dans la voie où il devait faire de si rapides progrès, et préluder au *Buscon* et aux *Songes* par une foule d'esquisses légères, qui renferment en germe ses qualités et ses défauts. Ces pre-

(1) Voy., en ce qui concerne particulièrement les romances, les catalogues fournis par Durán pour le seizième siècle. *Romanc. gen.*, I, pp. LXVII et suiv.

miers essais, dont beaucoup n'ont été recueillis que par les éditeurs modernes, méritent de nous arrêter un moment. Ils se trouvent d'ordinaire mêlés à d'autres opuscules de date postérieure, mais avec lesquels ils présentent, par la futilité du sujet ou par la liberté de l'expression, tant de ressemblances, que l'on nous permettra de ne point les en séparer. Le mérites de ces courtes compositions est souvent médiocre, quelques-unes bravent audacieusement la décence ; elles ont toutes cependant leur intérêt, les unes parce qu'elles nous révèlent les premiers tâtonnements de l'écrivain, les autres parce qu'elles laissent entrevoir, à côté de l'auteur qui songe au public, ou du politique qui veut jouer un rôle dans l'Etat, l'homme tel qu'il devait être dans ses moments d'abandon et de joyeuse humeur.

De tous ces écrits, celui qui porte la date la plus ancienne est la *Pragmatique de 1600* (1), qui prétend « bannir de la conversation et de la correspondance des honnêtes gens les locutions banales, les tours et façons de parler populaires, les formules toutes faites, les proverbes et *refranes* qui corrompent le beau langage et blessent les oreilles délicates. » A ces fins, l'auteur dresse une longue liste de ces expressions prohibées, et fournit ainsi un texte d'étude précieux à ceux qui veulent étudier la langue courante et populaire de cette époque. Comme la plupart de ces écrits de circonstance, cette pragmatique est une parodie des Ordonnances sur les vêtements, le luxe et les mœurs, si fréquentes au début de ce siècle. Entre autres édits somptuaires analogues, nous pouvons citer, pour cette année 1600, *la Pragmatique et Ordonnance nouvelle concernant les vêtements d'hommes et de femmes, et la Pragmatique permettant les voitures à deux et quatre chevaux et interdisant celles à six* (2). Cet opuscule se

(1) *Pregmática* que este año de 1600 se ordenó por ciertas personas deseosas del bien comun y de que pase adelante la república, sin tropezar ni usar de bordoncillos inútiles, pues se puede andar sin ellos y por camino llano, en las conversaciones y en el escribir de cartas, con que algunos tienen la buena prosa corrompida y enfadado el mundo. — Editée pour la première fois par Fernandez-Guerra, *Obras*, I, p. 429.

(2) *Pracmatica y nueva orden* de los vestidos y trages, asi de hombres como de mugeres. S. Lorenzo, 2 de Junio de 1600. — Brit. Mus. mss. Add. 9934, nº 4. — *Pracmatica* en que se permite traer coches y carrozas con dos caballos y con

trouve, sans nom d'auteur, au milieu d'autres écrits de Quevedo, dans un manuscrit de la bibliothèque Colombine de Séville, lequel daterait, selon Fernandez-Guerra, qui l'a étudié et décrit avec soin (1), de la première décade du dix-septième siècle. A cette présomption en faveur de son authenticité, s'en joint une autre qui se tire des ressemblances entre certains passages de cette pragmatique et les *Pragmatiques et Ordonnances générales* ou la *Pragmatique contre les Poètes*, qui sont certainement de Quevedo. Ajoutons que dans le *Conte des Contes* ou dans le *Songe de la Mort*, nous retrouverons sur le même sujet des idées ou des expressions analogues.

Les *Pragmatiques et Ordonnances générales* (2) (*Prematicas y Aranceles generales*) contiennent, toujours dans le style des Ordonnances, une longue énumération de toutes les manies, naïvetés, distractions, habitudes niaises et ridicules de certaines personnes. Elles datent des premières années du dix-septième siècle. Le paragraphe sur la locution proverbiale : *No hay mas Flándes*, nous reporte assez naturellement à l'époque de Rheïnberg et du siège d'Ostende. « Jusqu'à présent » dit l'auteur, « nous n'avons pas retiré des Flandres grand sujet de joie, mais plutôt des yeux pochés, des bras et des jambes cassés. » Voici cependant qui est plus précis : un long fragment de cet opuscule est cité dans la deuxième partie de *Guzman de Alfarache*, qui parut en 1605 (3). On se rappelle que Guzman, de retour d'Italie, passe quelques jours à Saragosse, et que le maître de la *Posada* lui inflige une amende pour avoir manqué aux prescriptions saugrenues d'une ordonnance burlesque — *Arancel de Necedades* — dont il lui donne lecture. Cette ordonnance, avec un titre différent, est précisément celle dont il s'agit ici. Les termes par lesquels elle est désignée sont à noter : « L'hôte sortit, » dit Guzman, « et revint avec un grand livre, où il inscrivait

cuatro y se prohibe traerlos con seis. S. Lorenzo, 2 de Junio de 1600. — *Ibid.*, nº 6.

(1) Gallardo, *Ensayo...*, t. I, pp. 1246-1259.

(2) Edit. pour la première fois par Castelló, *Obras...*, t. IV, Madrid, 1845.

(3) *Segunda parte de la Vida de Guzman de Alfarache...* año 1605. Barcelona, Seb. de Cormellas, ff. 162ª-165ᵇ.

les réceptions des confrères. Il en tira une *feuille volante*, où se trouvaient les ordonnances qu'il commença à me lire ; j'en citerai quelques-unes qui me sont restées dans la mémoire... » Suit la Pragmatique, jusqu'au § 22. Là, Guzman interrompt la lecture, mais il ajoute : « Le papier était si long que je ne le laissai pas aller plus loin (1). » Cette feuille volante, ce *papier* était-il imprimé ? Guzman ne le dit pas ; mais, dans tous les cas, on voit ici une preuve de la popularité des premiers écrits de Quevedo, car celui-ci lui appartient, selon toute apparence : nous avons sur ce point le témoignage formel des auteurs du *Tribunal de la Juste Vengeance* (2).

En comparant l'écrit précédent à la *Pragmatique du Temps* (*Pregmatica del Tiempo*), il est facile de voir que cette dernière n'en est qu'un remaniement et parfois même une simple copie. Elle en reproduit, sans aucun changement, des paragraphes entiers. Elle est antérieure à 1613, puisque Salas Barbadillo en cite des fragments dans sa comédie : *El Sagaz Estacio*, imprimée seulement en 1620, mais dont le privilège pour l'Aragon est du 10 octobre 1613 (3). En d'autres endroits de son ouvrage, Salas emprunte à la Pragmatique, mais sans la nommer, quelques autres *Chistes* (4). Il nous apprend, par la bouche de l'écuyer Torres, que l'auteur est un « *Parnasista*, » et ce qu'il en dit convient aussi bien à Quevedo qu'à tout autre poète du temps. Pour l'attribuer à notre auteur, il faut admettre qu'il se soit copié lui-même, ce qui assurément n'est pas impossible. Il est un fait, cependant, qui, joint à la remarque précédente, nous

(1) « Fuese (el huesped), y truxo consigo un libro grande que dixo ser donde assentava las entradas de los hermanos, y sacando del unos pliegos de papel que tenia sueltos, començome a leer unas ordenanças, de las quales dire algunas que me quedaron en la memoria, con protestacion que hago, de poner despues con ellas las que mas me fueren ocurriendo, y dezian assi — Aranzel de Necedades — ... el papel era tan lárgo que no lo dexe passar adelante... »

(2) Gracian l'attribue à Aleman lui-même (*Agudeza*, etc., édit. 1700, p. 245). L'insertion de l'*Arancel* dans le *Guzman* explique la confusion commise par Gracian.

(3) *El Sagaz Estacio*, marido examinado.. Madrid, Luys Sanchez, 1620, f° 27. Cf. les paragr. 10 et 11 de la *Pragmat.*

(4) P. e. celui-ci : « porque vemos que ya hoy dia nadie dice : asi lo calló fulano, sino, Asi lo dijo fulano... » c'est le paragr. 12 de la *Pragmat.*

inspire des doutes sur l'authenticité de cet écrit. Inséré parmi les œuvres de Quevedo dans l'édition des *Desvelos Soñolentos* de Barcelone, en 1629, il était exclu de l'édition que Quevedo donna lui-même de ses œuvres authentiques, à Madrid, en 1629.

L'*Origine et la description de la Sottise* (1) appartient au même genre, et rappelle également de très près les *Pragmatiques et Ordonnances générales*. L'auteur prend sur le vif et rend avec esprit l'attitude, les gestes, le profil de tous les sots que l'on est exposé à rencontrer chaque jour. On dirait une suite de notes et de croquis d'après nature, que le peintre utilisera pour des œuvres plus sérieuses. L'analogie du sujet et du style nous autorise seule à rapprocher cet opuscule des précédents, et nous n'avons d'autres motifs de l'attribuer à Quevedo que le témoignage du *Tribunal de la Juste Vengeance* (2).

L'authenticité des « *Ordonnances pour mettre en garde contre les poètes de pacotille* (3) » ne saurait soulever aucun doute, Quevedo les ayant insérées dans le *Buscon*, non sans leur avoir fait subir quelques retouches. Mais la date de la première rédaction ne peut être fixée bien exactement. Dans un passage des *Pragmatiques et Ordonnances générales*, antérieures, nous l'avons montré, à 1605, il est fait mention d'une ordonnance qui doit édicter certaines pénalités contre les mauvais poètes. Les termes par lesquels elle est annoncée conviennent exactement à l'opuscule dont nous parlons (4). Si l'on rapproche en outre cette satire de certains

(1) *Origen y definiciones de la Necedad, con anotaciones y algunas necedades de las que se usan*, publié pour la première fois par Fernandez-Guerra, *Obras*, I, pp. 448-451.

(2) Nous ne voyons aucune raison d'attribuer à Quevedo la *Genealogia de los Modorros* (La généalogie des Sots), que, cependant, par un excès de scrupule, Fernandez-Guerra a insérée parmi les œuvres de notre auteur (t. I, pp. 443-447). C'est une glose insipide d'un texte assez ancien, puisque l'opuscule figure dans le ms. de la biblioth. Colomb. qui date de la première décade du dix-septième siècle. Le commentateur désigne l'auteur par ces simples mots : *el autor*. Le texte, débarrassé de sa glose, est cité par Gracian (*Agudeza y arte de Ingenio*, 1664, p. 159-160) qui l'introduit ainsi : « Asi *uno* fingiò la descendencia de los necios, diziendo : Que el tiempo perdido casó... etc. »

(3) *Prematicas del desengaño contra los poetas güeros*.

(4) « So las penas contenidas en las Ordenanzas que se han de hacer de la gente deste gremio. »

passages des écrits précédents, où les rimailleurs sont pris à partie, on la rangera volontiers parmi les plus anciennes de celui que Cervántes appelait, en 1614, le fléau des mauvais poètes, « *el flagelo de poetas memos* (1). » Elle est d'ailleurs peu importante, et les plaisanteries qu'elle renferme à l'adresse des poètes se retrouvent non seulement dans le *Buscon* ou dans les *Songes*, mais encore dans beaucoup d'auteurs contemporains (2).

Le *Livre de toutes choses et de beaucoup d'autres* n'est qu'un jeu d'esprit ; mais c'est l'un des meilleurs de toute cette série d'opuscules burlesques. Quevedo en jugeait lui-même ainsi, puisqu'il lui donnait place, à côté de ses œuvres choisies, dans une édition des *Juguetes de la Niñez* (3). C'est une sorte d'encyclopédie à l'usage des bonnes gens, en même temps qu'un almanach comique. Nous y trouvons d'abord une série de secrets merveilleux pour obtenir tout ce que nous pouvons désirer. Voulez-vous connaître le moyen infaillible de vous débarrasser de vos fers, si vous êtes prisonnier, de votre maladie, si vous souffrez ? Désirez-vous être aimé de tout le monde, ou, plus modeste, souhaitez-vous seulement que votre tailleur ne vous vole pas ? Reportez-vous, dans la *Tabla de Soluciones*, aux numéros correspondants à ces différents vœux, et vous y trouverez la recette demandée : « N° 28. Payez bien votre geôlier : vérité prouvée par l'expérience. — N° 24. Appelez le médecin quand vous vous portez bien, et payez-le pour n'être pas malade ; car, si vous le payez quand vous êtes malade, comment voulez-vous qu'il vous rende la santé, qui ne lui rapporte rien, et vous enlève votre fièvre, qui le fait vivre ? — N° 26. Prêtez, et oubliez de réclamer, donnez, invitez, laissez faire, souffrez, rendez service, taisez-vous, et laissez-vous berner. —

(1) Cervántes, *Viaje del Parnaso*.

(2) Cf. p. e. le § 8 à la fin du *Papel de la nueva poesía* de Lope. — Voy. aussi l'*Adjunta al Parnaso* de Cervántes.

(3) Celle de Madrid, 1631, d'après Fernandez-Guerra, *Obras*, I, p. 477, note, et page xcv, n° 40. — Je n'ai pu consulter que celle de Barcelone, 1635. Le *libro de todas las cosas*, y figure (f° 88-97) avec deux autres opuscules précédés de cet avertissement : *discursos que salen.. aora añadidos, que nunca se han impresso.* Mais l'édition ne paraît être qu'une reproduction de celle de 1631, et peut-être de celle de 1629.

N° 14. Ne vous faites pas habiller par lui : pas d'autre moyen. » Vient ensuite un traité de divination par l'observation des astres, par la physiognomonie et par la chiromancie. L'auteur explique à sa manière l'influence des planètes et des constellations, qui faisait encore déraisonner tant de cervelles. « Toutes les fois que la Lune entre dans le signe du Taureau, tenez pour assuré qu'à eux deux ils ont quatre cornes, et que le Soleil se lèvera le lendemain matin. » Quant aux comètes, la terreur des mauvais princes, leur apparition présage infailliblement « force bouches béantes, gosiers tendus, yeux braqués vers le ciel. » Le traité, qui était, comme le livre de Montalvan, *para todos*, se termine par quelques conseils pour apprendre en un jour toutes les langues, les sciences et les métiers. Il ne tient qu'au lecteur d'être, dès le lendemain, avocat, alchimiste ou hidalgo, car on lui apprend le secret de l'éloquence de l'un, de la science de l'autre, de la noblesse du troisième. Ces ébauches satiriques semblent un premier trait sur lequel l'auteur du *Buscon* et des *Songes* reviendra ensuite avec plus de force et de précision. D'ailleurs nous n'avons rien trouvé dans l'opuscule qui nous permette d'en conjecturer la date avec certitude (1).

L'*Alphabet des Modes de Madrid* (2) est, selon l'heureuse expression de Fernandez-Guerra, une table des matières des principaux sujets qui inspirèrent la verve satirique de Quevedo. On y trouve le nom du père Niseno, assimilé aux fournisseurs ordinaires de contes bleus et de mensonges (3), ce qui permet de placer cet écrit dans les années qui suivirent le *Tribunal de la Juste Vengeance*.

Le *Contrat de Mariage* (4) fait songer à la lettre à la com-

(1) Voici cependant une remarque qui peut avoir son intérêt. Quevedo donne à son aspirant avocat le conseil suivant : « Si l'on conteste quelqu'une de vos affirmations, et si l'on vous demande de citer sur quelles autorités elle s'appuie, dites que vous l'avez lue dans *Carolus Molinaeus*, avant qu'il ne fût prohibé, car *maintenant qu'il l'est*, on ne pourra vérifier. » La constitution prohibant tous les écrits de Carolus Molinaeus (Dumoulin) est datée de Rome, 21 août 1602. [*Cf.* l'*Index* libr. prohib. de Sandoval, 1612, pp. 117-160 de l'édit. de Genève, 1619.]

(2) *Cosas mas corrientes de Madrid y que mas se usan, por alfabeto*. — Cité par Tarsia, retrouvé et publié par Fernandez-Guerra, *Obras...*, I, pp. 474-75.

(3) « *Obligados de novelas y mentiras, más seguros que las de Niseno...* »

(4) *Capitulaciones matrimoniales*. — Publié en 1845, par Castelló, *Obras* de Quevedo, t. IV.

tesse d'Olivares dont nous avons parlé plus haut. Comme cette dernière, il énumère « les vices rédhibitoires de la femme, et les défauts sur lesquels à la rigueur on peut fermer les yeux. » C'est un sujet cher à Quevedo ; mais, quoiqu'il l'ait traité bien souvent, et toujours avec plus de malice que de délicatesse, il ne s'est jamais donné plus librement carrière. Il y a là certaines plaisanteries contre les gens d'église, qu'il faut noter au passage, et que nous ne retrouverons que dans les manuscrits des *Songes*. Dans l'énumération comique de ses titres et qualités, l'auteur se déclare : « enemigo de frailes casamenteros, de beatas terceras, de ermitaños y de toda gente hipocritona... de clerigos valientes, de sacristanes y procuradores de conventos. » L'ouvrage n'est ni signé ni daté, mais, outre que l'on ne peut y méconnaître la manière habituelle de Quevedo, il se trouve mêlé, dans plusieurs manuscrits, aux *Roueries de la Capitale*, dont il forme en quelque sorte un chapitre détaché, et dont il paraît être contemporain (1).

L'*Age de la Corne* (2) se rattache au *Contrat de Mariage* par le sujet et par la manière fort libre dont il est traité. Le Diego Moreno ou le Georges Dandin qui a souscrit le contrat a eu le sort qu'il prévoyait et qu'il méritait. Il ne s'en plaint pas, au contraire. Il encourage de ses conseils et de ses exhor-

(1) L'auteur prend encore les titres de *Censuron de Figuras* et de *Escritor de Flores*, allusion, croyons-nous, aux deux parties des *Roueries de la Capitale :* les *Figuras* et les *Flores de Corte*.

(2) Titre complet : *Carta de un cornudo a otro yntitulado el Siglo de cuerno*. (Bibl. nac. Madrid. H. 43, f°s 264^{a}-266^{b}.) Les ms. sont nombreux (cf. Fern.-G., I, 470, n.) ; ils donnent des titres légèrement différents. La lettre est un résumé du « Paradoja que no solam^{te} no es cossa mala ni bergonçossa ser cornudo mas que los cuernos son buenos honrrosos y provechosos. » Bibl. nat. Paris, ms. Esp. 354 f°s 321^{a}-329^{a}. L'auteur du *Paradoxe* serait Guttiere de Cetina. Cf. Gallardo, *Ensayo*..., t. I, col. 1250, note de Fern.-G. Les dernières lignes de la *Carta de un cornudo* ont fait croire qu'elle n'était que la dédicace d'un ouvrage intitulé l'*Age de la Corne*. Mais outre que dans tous les mss. la *Carta* est toujours seule, ce titre s'applique fort bien à la lettre elle-même. Dans un ms. du Brit. Mus., (ms. Add. 18786, f°s 196-197) ces dernières lignes manquent; le ms. se termine ainsi : « ... Y vera que vien se halla y que de bendiciones me echa. Guarde Dios à Vm^{d}. » — Elles sont suivies d'une note que voici : « Esta carta dudo sea de dicho autor por el estilo tan vajo y desdecir de la viveza de D. Francisco. Cadauno juzque lo que mas fuerza le hiziere y por ultimo viva con cuydado, que aun dura el siglo y durara mientras uviere casados en el mundo. »

tations un débutant qui s'engage, non sans quelque hésitation, dans la carrière où lui-même a recueilli, sinon tant d'honneur, du moins tant de profit. Il le compare au jeune prêtre qui célèbre sa première messe (*cornicantano como misacantano*); quant à lui, il y a vingt-sept ans et sept jours qu'il s'est fait inscrire parmi les « *cofrades del hueso.* » Le *Tribunal de la juste Vengeance* cite plusieurs passages du *Siglo del Cuerno*, mais ne nous apprend pas à quelle date il a été composé.

Le public auquel s'adressaient de pareils écrits n'était évidemment pas bien exigeant sur le chapitre de la décence. Trois d'entre eux semblent avoir été composés pour des Sociétés ou Académies dont les membres avaient plus en vue leur plaisir que leur instruction. Le premier est intitulé : « *Mémorial de D. Francisco Quevedo postulant une place dans une Académie, suivi des Indulgences concédées aux Galants de Nonnes qu'on lui ordonna de composer, en attendant d'autres emplois plus importants* (1). » Il débute ainsi : « Don Francisco de Quevedo, fils de ses œuvres et père putatif de celles d'autrui, expose qu'ayant eu connaissance des constitutions du chapitre du Plaisir, en sa qualité de confrère de l'Eclat-de-Rire..., etc. » Il prend ces mêmes titres de *Hermano del Regodeo* et de *Cofrade de la Carcajada* dans la *Lettre à la Supérieure du Collège des Vierges* (2), et quand il écrivait la *Pragmatique des Caillettes* (3), il s'honorait de celui de *Hermano Mayor* : il était monté en grade.

Les sociétés de la *Carcajada* et du *Regodeo* ont-elles véritablement existé ? Je ne saurais le dire ; elles n'ont point, que je sache, laissé d'autres traces de leur existence et, à en juger par les échantillons qui précèdent, les travaux auxquels on s'y livrait ne méritaient pas de faire passer leurs noms à la postérité. D'ailleurs, même les plus célèbres parmi les nombreuses

(1) « *Memorial* que dió en una Academia pidiendo una Plaza, y indulgencias que le mandaron escrivir (en interin que vacan mayores cargos) conzedidas a los devotos de monjas... Yo, D. Francisco de Q..., etc. » Bib. nac. Mad., H. 43, f°s 259a-261a. — Publié par le *Seman. Erud.* (1788) et par Castellanos, *Obras*, t. VI, 1851.

(2) *Carta a la retora del colegio de Virgenes.* — Publiée en 1845 par Castelló, *o. c.*

(3) *Prematicas contra las Cotorreras. Ibid.*

Académies littéraires du seizième et du dix-septième siècle, l'Académie *Imitatoria*, celle des *Nocturnos* de Valence, l'Académie *Selvaje*, les *Montagnards du Parnasse*, etc., avaient plus en vue l'agrément, la distraction de leurs membres que les intérêts des lettres ou des sciences. Les sujets traités n'avaient d'ordinaire avec ces dernières qu'un rappport fort éloigné. On peut voir ce qu'étaient à cette époque les divertissements littéraires de la bonne société dans le compte rendu de la fête de San Juan de Alfarache, qui eut lieu le 4 juillet 1606 (1). Le procès-verbal en est attribué à Cervántes. Nous y relevons des sujets tels que ceux-ci : *Aux hémorroïdes*, *A la soupe au vin*, *A une dame qui suait des mains*. Il n'y a pas loin de là aux fantaisies que se permettait don Diego de Mendoza : la *Corne*, la *Puce*, la *Carotte*, le *Crabe*, etc. (2). Si « les plus grands génies d'Espagne », ainsi que l'assure F.-A. Pellicer (3), firent partie de l'Académie *Selvaje* et autres analogues, il faut admettre qu'ils venaient y chercher un simple délassement, et qu'ils n'apportaient pas toujours dans le choix de ces passe-temps une délicatesse irréprochable. « Les passe-temps auxquels ils se livraient, » dit sévèrement Marchena (4), « les improvisations qu'ils composaient étaient plus dignes de bouffons et de baladins que d'hommes instruits qui ont conscience de leur valeur et ne consentent pas à s'abaisser à certaines plaisanteries méprisables. » Luis Velez de Guevara nous fait assister, dans son *Diable Boiteux*, à deux séances de l'une de ces Académies. Sa narration, qui a la précision d'un procès-verbal, emprunte certainement ses traits principaux à la réalité. Il insère même l'une des compositions lue devant les membres de l'Académie de Séville. C'est une *Pragmatique sur les Poètes*, qui paraît directement imitée de celle de Quevedo. Duque de Estrada nous raconte également dans ses Mémoires autobiographiques une séance de l'Académie napolitaine des *Ociosi*, dans laquelle figurent Bartolome de

(1) Gallardo, *Ens.*, II, appendice de don A. Fern.-Guerra, col. 1254 et suiv.

(2) *Iahrbuch f. rom. u. engl. Spr...*, *N. F.*, 2r Bd. (1875). Poésies burlesques et satiriques inédites de don Hurtado de Mendoza [Morel-Fatio], pp. 63 et suiv., 186 et suiv.

(3) *Ensayo...*, p. 5. — Cf. Schack, II, pp. 39 et suiv.

(4) *Lecciones de Filosofia moral y Elocuencia*, I, p. 45.

Argensola, Antonio de Laredo y Coronel et Duque lui-même (1). Le grave recteur de Villahermosa y joue, dans une comédie burlesque improvisée, le rôle de Proserpine. Les dames avaient pris la précaution de se masquer, « dans le cas où la nécessité de rimer aurait amené dans le cours de l'improvisation quelque mot déshonnête : *Si se decia alguna palabra sucia, o no mui honesta, si lo habia menester el consonante del verbo.* » Tarsia nous cite quelques bons mots de Quevedo dans des Académies (2), et nous n'avons pas de peine à croire qu'il dut avoir, dans ses jeunes années, tout ce qu'il fallait pour lui mériter l'admiration des confrères de la *Carcajada*. Dans tous les cas, ses opuscules *académiques* ont parfois fort embarrassé la pudeur des derniers éditeurs. Comment parler décemment de la *Pragmatique des Caillettes*, de la *Taxe des Femmes* (3) et surtout de l'étrange bouffonnerie qui scandalisait à bon droit l'auteur de la *Vengeance de la Langue espagnole*, et dont le titre même est intraduisible (4)?

Il n'est que temps d'arriver à des œuvres plus avouables et plus dignes de notre auteur. Les *Lettres du chevalier des Tenailles* (5) (*Cartas del cavallero de la Tenaza*) furent le véritable début littéraire de Quevedo, et aussi son premier

(1) *Comentarios de su vida*, parte VI.

(2) P. 33.

(3) *Prematica que se a de guardar para las dadivas a las mujeres de qualquier estado o tamaño que sean.* Brit. Mus., ms. Eg. 567, n° 27. Nous donnons ici d'après ce ms., quelques passages de cette pragmatique, qui, à ma connaissance, n'a jamais été publiée : « Primeramente, la mujer tan alta como fea, (que es como hecharse con un alabardero) no vale nada. — La blanca o aguileña conforme a lo que se bea, vale tres R[s] de verano; y si es gorda, por lo que suda, se le quitan tres quartillos, y se le añaden en inbierno por lo que abriga. — Mujer chiquita y roma vale un real en todo tiempo, por que hace los pecados bracos como perros... Mujer ojinegra y pelinegra vale un escudo por ser la pimienta del vizio, si es de dia ; y si es de noche, por que con lo oscuro pierde algo de la vista mas que las blancas, se le quite un real. — Mujer fea y discreta no vale un quarto. » (Cf. le romance de Quevedo : *Muy discretas y muy feas.*) « Mujer hermosa y boba vale tres quartillos, y si abla, los pierde con el galan y la opinion... etc. »

(4) *Gracias y desgracias del ojo del culo*, dirigidas a doña Juana Mucha, monton de carne, mujer gorda por arrobas.

(5) Cette traduct. du titre m'a paru plus exacte que celle de la Geneste : *le Ch[r] de l'Epargne*. — J'ai pu consulter la première édit., (dans les *Sueños y discursos*... Valencia, 1627) presque introuvable, même en Espagne. Les *Cartas* vont du f° 99[b] au f° 109[a]. Elles sont reproduites dans toutes les éditions postérieures des *Sueños* et des *Juguetes*.

grand succès. Elles ne devaient être imprimées qu'en 1627, avec les *Songes*, mais elles remontent certainement aux premières années du siècle. L'une des lettres porte, dans un manuscrit de Madrid (1), la date d'octobre 1600, et, quoique le recueil offre des traces de remaniements et se prête facilement aux additions, il est vraisemblable que les autres lettres furent composées à une époque assez rapprochée de cette date. Le nom de *Chevalier des Tenailles* devint de bonne heure pour Quevedo une sorte de sobriquet, qu'il acceptait gaiement et dont il était le premier à plaisanter. On a conservé, mêlé à ses poésies, un billet en vers du duc de Lerme, qui se déclarait, lui aussi, membre de la confrérie de la *Tenaza*, et prétendait en remontrer, en fait de ladrerie, au supérieur de l'ordre lui-même.

Lego soy, pero en tenaza
Muy vuestro hermano carnal (2).

Le billet de Lerme et la réplique de Quevedo, qui contiennent des allusions aux divers titres du duc et une parodie de Góngora, dont la grande réputation commença vers 1604, sont certainement antérieurs au départ de l'écrivain pour l'Italie. Le chevalier de la *Tenaza* était déjà populaire. Nous en trouvons une preuve nouvelle dans une lettre écrite, en 1613, à Quevedo par un moine de Santiago de Galice (3). Le bon religieux avait médité avec profit, paraît-il, les instructions du chevalier : « J'ai lu vos lettres, j'ai étudié toutes les ruses et autres bons tours que vous indiquez contre les importunités des quémandeuses, mais je n'ai rien trouvé qui puisse vous éviter de payer les deux réaux de port que cette lettre va vous coûter... Allons, la main à la poche, et ajoutez un chapitre à votre *Chevalier*. »

Les lettres, qui sont au nombre de vingt-trois dans l'édition de Valence (1627), sont réduites à vingt-deux dans les *Juguetes de la Niñez*. Si l'on réunit toutes celles qui se trou-

(1) Bibl. nac. Aa.-167, f° 290, et suiv. Ce ms., qui contient un grand nombre d'œuvres de Quevedo, a appartenu à Vincencio Juan de Lastanosa.
(2) *Parn. Esp.*, p. 338. — Edit. 1699, *Thalia*, p. 214. — N° 450, Janer.
(3) Tarsia, p. 32.

vent éparses dans les divers manuscrits ou dans les éditions primitives, elles forment un total de vingt-neuf lettres, la plupart assez courtes, quelques-unes de quelques lignes seulement. C'est un manuel à l'usage des galants économes qui aiment mieux dépenser leur encre que leurs écus, « *guardar la mosca y gastar la prosa* ». Ils peuvent y trouver toutes les façons connues de dire *non*, en même temps que des réponses toutes faites aux demandes importunes. « Qui de nous, » dit Sénèque, « lorsqu'il prévoit quelque requête, ne se rembrunit, ne détourne la tête, ne prétexte quelque affaire, n'entreprend un discours interminable, dont il feint de ne pouvoir sortir, tout cela pour empêcher son interlocuteur de placer sa demande? Qui n'a mille tours à son service pour déjouer l'empressement des solliciteurs (1)? » Ce sont précisément ces tours que le chevalier des Tenailles enseigne et pratique devant nous (2). Pour mettre son héros en lumière, l'auteur n'a point besoin d'inventer de situations romanesques : les moindres événements de la vie ordinaire fournissent au chevalier l'occasion de montrer la fertilité de son esprit. Son amie lui demande-t-elle un balcon pour voir les courses de taureaux, il lui répond aussitôt, car « il écrira, s'il le faut, autant que le Tostado : » « Un balcon pour voir les taureaux et le carrousel! O ma vie! A quoi bon taureaux

(1) Sénèque, *De beneficiis*, liv. I, ch. I.

(2) Il avait eu bien des prédécesseurs en Espagne. Cf. *El arte de conservar el dinero en la bolsa*... Salamanca, 1591, cité dans Durán, *Romanc.*, I, p. LXX. — La fameuse compagnie de la Lésine, en Italie, avait précédé la confrérie des Tenailles. Cf. *Della famosissima compagnia della Lesina, dialogo, capitoli e ragionamenti*... Orvieto, Antonio Colaldi, 1600. Il y a plusieurs éditions antérieures. L'auteur de ce dernier ouvrage nous apprend (p. 9) qu'en Espagne, les compagnons de la Lésine portent le nom de *Confrères de la Sangsue* et *du Rateau*. Les statuts ressemblent beaucoup à ceux rédigés par Quevedo; voy. p. 15, *Capitoli da osservarsi inviolabilmente da tutti i fratelli della famosa compagnia della Lesina*, et p. 64, l'*Università de' Lesinanti*. Quevedo avait pu lire aussi dans les *Dialoghi piacevoli* (1542) de Niccolò Franco, qui a souvent traité les mêmes sujets que l'auteur des *Songes*, les conseils qu'un valet donne à son maître sur la manière de garder son argent. Les chevaliers des Tenailles, comme le don Arrumaco de la *Capeadora* de Benavente, sont aussi nombreux dans la littérature romanesque du dix-septième siècle qu'ils durent l'être dans la société elle-même. Salvador Jacinto Polo fait des *Cartas... de la Tenaza* une application spéciale aux poètes dans sa *Secunda secundae del cavallero de la Tenaza*..., f°s 79^{b}-128^{b} de ses *Obras en prosa y en verso*... Zaragoça, Diego Dormer, 1664.

et carrousels? Est-il plus beau spectacle que de nous voir, vous demander, et moi refuser? Que pensez-vous d'ailleurs que l'on rapporte de pareilles fêtes? fatigue, migraine et bourse vide, si l'on paie les balcons. Au diable les taureaux! C'est bon pour des païens de prendre plaisir à voir tuer des hommes qui sont comme des bêtes, et des bêtes qu'on prendrait pour des maris (1)... » Góngora disait de même :

> Despues que de talanquera,
> Ciego amor, los toros veo
> Que se corren en tu plaça,
> Mansos, aunque tienen cuernos... (2).

Il ne faut pas demander à ces jeux d'esprit l'exactitude de l'observation morale, la vérité dans la peinture des caractères, ou la mesure dans l'expression. L'auteur ne songe nullement à étudier en philosophe la lutte de deux passions rivales; il lui suffit, sur un thème qui prête au comique, de donner carrière à sa fantaisie. Elle ne tarde pas à atteindre les dernières limites de la bouffonnerie. Il y a telle lettre, la dernière par exemple, dont la grossièreté n'est, à notre avis, rachetée ni par l'esprit ni par le style, car je doute que les Espagnols eux-mêmes puissent trouver dans le mérite de la forme une excuse à l'énormité de ces plaisanteries (3). Sans doute il y aurait quelque ridicule à se montrer trop sévère pour ces improvisations destinées à amuser un instant les oisifs de la cour. On y trouve d'ailleurs par moments une finesse d'observation et des bonheurs d'expression qui annoncent le moraliste et l'écrivain. Cette raillerie grave et froide, ces remarques souvent exactes, parfois profondes, toujours originales, exprimées dans une langue précise et ferme, nous les retrouverons dans toutes ses satires en prose. Ajoutons, pour expliquer le succès de l'œuvre, qui peut paraître en

(1) « Ventanicas para ver toros y cañas, mi vida, que mas toros ni cañas que vernos a ti pidir y a mi negar? que piensas que se saca de una fiesta destas? Cansancio y una modorra y dineros al que paga los balcones. Dala al diablo que es fiesta de gentiles, y todo es ver morir hombres como vestias y vestias que son como maridos.. » B. N. M. Aa, 167, f° 292b.

(2) *Obras...*, 1627, f° 156, Letrilla.

(3) Elles sont traduites en vers dans le célèbre romance : *Yo el menor padre de todos*. Janer, n° 506. — *Thalie*, p. 284.

disproportion avec sa valeur, que, dans la société d'alors, les originaux qui ont servi de modèles à Quevedo pour son chevalier des Tenailles n'étaient pas rares. La plupart de ces hidalgos douteux, de ces aventuriers avérés, de ces bacheliers râpés (*estudiantes azulados*) de Salamanque ou d'Alcalá, que nous allons rencontrer dans les *Flores de Corte* et dans le *Buscon*, étaient affiliés à la confrérie de *la Tenaza*, et ils devaient, pour de bonnes raisons, en observer de leur mieux les statuts. La fantaisie, quoiqu'elle semble excessive, reposait sur un fond de vérité; peut-être même, comme on l'a conjecturé (1), sur l'expérience personnelle de l'auteur. Il a si souvent traduit en vers, dans ses poésies burlesques, les *Lettres du Chevalier* (2), qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il parlait un peu pour son propre compte, et faisait appel à ses souvenirs de la vingtième année. Lorsque, frais émoulu de l'université, il arrivait à la cour, maître de sa fortune, avide de plaisir, il eut affaire sans doute à « *la gente de pluma suelta,* » aux parasites de toute volée, qui pullulaient à Madrid et à Valladolid. Mais, nous l'avons dit, il avait naturellement peu de disposition pour le rôle de dupe, et s'il leur paya jamais tribut, il s'en vengea bien par les traits acérés qu'il ne cessa de leur décocher.

> Por angelito creia
> Doncella, que almas guardabas,
> Y eras araña, que andabas
> Tras la pobre mosca mia (3).

Les lettres sont precédées de quelques conseils aux novices, d'exercices quotidiens, et d'un formulaire de prières à l'usage des membres de la confrérie. Quoique prières et exercices soient quelque peu irrévérencieux, ils passèrent cependant sans changement des manuscrits dans les éditions imprimées.

(1) Fern.-G., *Obras*, I, p. 453, note a.

(2) Cf. *Terpsichore*, musa V, Letrilla satyr., XIV, XVI, XVII, XVIII. Letrilla burlesca, I, etc. L'*estribillo* de l'une de ces *letrillas* figure dans l'exercice qui précède les lettres :

> « Solamente un dar me agrada,
> Que es el dar én no dar nada. »

Musa VI, *Thalia*, *rom.* L, LI, etc.

(3) *Ibid.*, Let. burl., I.

Il n'en fut pas de même de la lettre suivante, qui prélude assez vivement aux hardiesses des *Songes* : « Vous me dites qu'il n'entre pas d'hommes chez vous, ma belle, mais seulement des moines. Par Dieu ! je voudrais bien savoir ce qui vous fait croire que les moines ne sont pas des hommes (1) ! Les premiers jours que j'eus le plaisir de vous voir, ils me faisaient grand'peur : les bons frères étaient si nombreux dans tous les coins de la maison que je pensais que quelqu'un était mort... Non, de ma vie, je n'ai vu fille avoir tant de pères, et, de toutes les choses d'ici-bas, c'est celle que je goûte le moins, car j'aime fort les orphelines. Si j'ai jamais envié Adam, c'est qu'il put prendre femme sans avoir de belle-mère ; pour ma part, j'aime mieux avoir affaire au serpent ou au diable (2). »

Quevedo semble avoir pénétré de bonne heure dans ces bas-fonds de la societé où s'agitait un monde de déclassés, aux mœurs équivoques. Nous en pouvons déjà entrevoir un coin dans les *Lettres du chevalier des Tenailles ;* avec le *Traité de la vie de la Capitale* (3), nous sommes en pleine Bohême.

(1) Cf. Góngora, *Obras...*, 1627. Letrilla, f° 156.

No ay lego que no sea frayle,
Ni frayle que no sea lego,
Todos son hombres al fin
Aunque en habito diverso,
Qual mas, qual menos
Toda la lana es pelos.

(2) Cette lettre se trouve dans le ms. Aa, 167, déjà cité, et dans une copie faite pour Tomas Antonio Sanchez, et consultée par Fern.-Guerra. — Cf. aux dernières lignes *Dichas de el casado primero... Thalia*, *rom.* XIX, p. 242.

(3) *Capitulaciones de la Vida de Corte y oficios entretenidos en ella.* — Edité par Castelló en 1845.. Les différents paragraphes de l'opuscule ne se suivent pas dans le même ordre dans tous les mss. Les *Flores de Corte* manquent dans l'un d'eux : presque tous contiennent aussi les *Capitul. matrimon.* Fern.-Guerra, qui a donné le premier texte sérieusement établi en présence des mss., a essayé aussi de retrouver l'ordre primitif des chapitres. — Outre la dédicace et le prologue, il comprenait deux chap. (*por lo menos porjudicial empiezo*, *que son las Figuras*, *y acabo con lo mas pernicioso*, *que es la gente de flor*). Les *Figuras* sont ou *naturales* (§ 1), ou *artificiales* (§ 2), ou *lindas* (§ 3). Les *figuras artificiales* comprenaient les *Rufianes de Invencion.* A la suite des *Figuras lindas* venaient, hors de leur véritable place, qui était parmi les *artificiales*, les *Valientes de mentira* : (*otras figuras faltan...*) — Les *Flores* traitaient d'abord du jeu (*Hame parecido comenzar estas flores... por el juego. Gariteros* (§ 1), *Ciertos* (§ 2), *Entretenidos* (§ 3) ; puis, des maris complaisants (*en segundo lugar quiero poner à los Sufridos* = *vanos*, *estadistas*, *rateros*) Les

Comme beaucoup de ses contemporains, Quevedo fut séduit par l'originalité de ces types que le roman picaresque et les romances de Germanie avaient mis à la mode. Il s'applique à étudier ce royaume des Gueux, cette cour des Miracles, à en fixer les frontières, à en décrire les mœurs, à en apprendre la langue. Tel est, semble-t-il, le but de l'opuscule dont nous venons de donner le titre. Que Quevedo en soit réellement l'auteur, le *Tribunal de la Juste Vengeance* l'affirme, ainsi que Tarsia, qui cite, parmi les œuvres conservées par Aldrete, les *Flores de Corte*, ou *Roueries de la Capitale*. Ce titre, qui convient plus particulièrement à la dernière partie, s'applique fort bien à l'ouvrage entier. Il fut écrit « dans les années de jeunesse, — *en el discurso de juveniles años*, » ainsi que le déclare l'auteur, lequel ajoute « qu'il a déjà une grande expérience de ce monde qu'il nous dépeint : « *La mucha experiencia que tengo de la Corte.* » Si l'on se rappelle qu'il arriva à la cour en 1601, on placera avec assez de vraisemblance vers 1603, ou 1604, la date de cet écrit.

Il fait un dénombrement méthodique de ces héros du vice ou de la misère, et essaie d'établir entre eux quelque hiérarchie. Voici d'abord la tribu pitoyable des mendiants et des loqueteux, et, avec eux, les représentants des maux humains, tous les disgraciés de la nature, les phénomènes, les monstres que l'on promène dans les foires, les nains, les géants, les contrefaits, les estropiés, les bossus, les boiteux, les culs-de-jatte, qui vivent de leurs difformités, les étalent et les exagèrent, pour mieux exciter la pitié des âmes charitables. « Ils vivent d'ordinaire dans les faubourgs, dans les quartiers les plus cachés de la ville, où ils se réfugient la nuit; c'est là que le pauvre diable rafraîchit et *embellit* sa plaie pour le jour suivant. » Viennent ensuite, la chevelure soigneusement peignée, la moustache parfumée, les gentilshommes de contrebande, qui ne savent parler que de dames, de chevaux, de chasse, et, s'ils sont amoureux, de poésie. « Ils se mettent six pour louer un banc à la Comédie, et, les jours de fête, ils montrent leurs grâces à l'église et pen-

Estafadores (*superintendentes de todos generos de flor*) et les *Valientes* (*la flor mas cruel*) devaient, croyons-nous, terminer l'opuscule.

sent faire des ravages. » Les pages dépensent leurs gages en golilles, en bas, en rubans, et vivent de ce qu'ils peuvent dérober à la table du maître. Les faux-braves (*valientes de mentira*), grands buveurs, grands mangeurs, et grands clercs en fait de jargon (*jerigonza*), prennent des airs de matamores, s'habillent en sacripants (*á lo Rufianesco*), chapeau à larges ailes, justaucorps de buffle, longue rapière, dague soigneusement fourbie. Personne ne sait, comme eux, « laisser traîner la cape, enfoncer le chapeau, en relever le bord, se planter devant vous la figure cachée jusqu'aux yeux, les jambes écartées, et vous regarder de travers. » Nous pénétrons alors, à la suite de notre guide, dans un tripot dont les habitués ne sont pas étudiés avec moins de soin, depuis le brelandier ou maître du logis (*garitero*) jusqu'au tricheur de profession (*cierto*) et aux parasites, qui, sans jouer eux-mêmes, vivent des joueurs, dont ils exploitent la vanité ou la passion (*entretenidos*). Le *cierto* a sous ses ordres le rufien, chargé de le protéger au besoin, et le *doble*, qui lui amène des dupes. Ces détails, dont la précision ne laisse rien à désirer, nous donnent l'idée d'une organisation savante et sont évidemment étudiés d'après nature. Le jeu était la grande passion de la cour à Valladolid ; les cartes mangeaient une bonne partie de l'or arraché aux mines de Potosi. Le duc de Lerme se distinguait parmi les joueurs les plus déterminés et méritait l'épithète de *gran tahur* (pipeur) que lui donne Contarini (1). Les courtisans, ses partenaires, ne paraissent pas avoir eu beaucoup plus de scrupules que n'en devaient avoir chez nous le chevalier de Gramont ou le chevalier Des Grieux : cette dextérité, qui peut, en un tour de main, corriger les erreurs du hasard, faisait alors partie de l'éducation d'un homme du monde (2). Les *estafadores* sont des escrocs d'un genre particulier, qui, de gré ou de force, prennent leur part de tous les vols qui

(1) Voy. des mœurs analogues dépeintes au ch. III, liv. I, du *baron de Faeneste*.

(2) « Depuis quelque temps .. beaucoup savent reconnaître les piqûres ou les taches des cartes, et nos seigneurs ont eu la curiosité d'apprendre ces roueries. C'est maintenant un art et une science. » *Ibid.*, *Ciertos*.

se commettent à la ronde. « Ils sont comme les curés et réclament la dîme de toutes les tricheries, lions avec les moutons, moutons avec les lions. » Sont-ils inquiétés par la police? « Ils se réfugient dans les maisons des ambassadeurs, asile sacré, caverne où l'on rencontre toutes les catégories de pícaros. » La corporation des maris complaisants (*sufridos*) est une des plus prospères. Elle compte plusieurs espèces intéressantes : les vaniteux, qui n'ont en tête que grands seigneurs (*que se encabezan* (1) *con titulos y grandes*), et à qui « tous font place, comme au taureau dans le Cirque. » — « Que les hagan mas plaza, que aùn al toro ; » les gens pratiques, qui préfèrent des relations moins brillantes, mais plus avantageuses, telles que le caissier du banquier Génois, le commis du riche marchand, le procureur du couvent ; enfin, ceux qui cumulent cette profession avec celle de filou (*rateros*). Les uns s'entendent à merveille à faire valoir la vertu de leurs femmes : « C'est une véritable Marie Madeleine! elle porte un cilice sur sa chair délicate (ceci pour attiser la convoitise de l'ami) ; elle ne sort pas de telle église (c'est là que vous la trouverez) ; jamais elle ne se met à la fenêtre (entrez donc dans la maison) ; elle n'aime point les présents (on vous saura gré de payer en bon argent monnayé). » Les autres, au contraire, entendent que l'on s'amuse chez eux. « Ils invitent leurs femmes à chanter et à danser ; ils vont eux-mêmes chercher de quoi régaler leur hôte et ont soin de rester longtemps dehors (2). Pour distraire la compagnie, on organise une partie : il y a là des servantes accortes qui aident leur maîtresse. Aussi, en dépit de la concurrence, le maître du logis mange bien, se promène et s'habille de drap fin. » Mais ce métier, qui sent son industriel, ne saurait plaire à ceux qui ont l'âme chevaleresque ; ceux-là font profession de voler au secours

(1) Outre le sens particulier qu'il prend ici, le mot signifie aussi : s'abonner pour les tailles et impositions. L'*encabezamiento* était une convention entre l'Etat et les villes, autorisant ces dernières à payer une somme déterminée, au lieu de l'*Alcavala* ou impôt du dixième. « Suelen muchas... ciudades concertarse con el rey, y a este concierto llaman *Encabeçamiento* y la tal ciudad... haze sus repartimientos por los lugares de su Jurisdiction. » *Almoneda general...*, p. 81.

(2) Cf. *Guzman de Alfarache*, parte II, lib. III, cap. VI.

des dames outragées ou trompées. Si quelqu'une d'elles appelle à l'aide, ils accourent, l'épée à la main, la cape roulée autour du bras ; ils s'informent, se mettent à la poursuite du trompeur. Hasard étrange ! celui-ci est leur ami ; ils l'engagent à se cacher pour quelques jours. Ils reviennent alors trouver la dame. « L'insolent est châtié, » lui disent-ils, « et fort mal en point ; il faut voir maintenant à se mettre en sûreté. » La pauvre fille, toute fière que l'on se soit battu et qu'il y ait eu du sang versé pour venger son honneur, tire les quelques réaux qu'elle possède ; elle y ajoute parfois ses bijoux. Le drôle empoche le tout et va se mettre à l'abri dans quelque église, d'où il envoie chaque jour demander à la donzelle 8 ou 10 réaux pour vivre. » — Les vaillants *valientes*), ou braves de profession, terminent la galerie. Ils traitent au plus juste prix avec ceux qui désirent se défaire de quelque ennemi ; ils tiennent bureau ouvert, ont leurs tarifs, leurs registres, leur personnel : on dirait une administration publique. Le prix, payable à forfait, varie selon la qualité de la personne recommandée et les risques à courir. En attendant, la somme convenue doit être déposée chez une personne sûre. Le coup fait, celle-ci livre l'argent, qui est scrupuleusement réparti : tant pour le chef d'emploi, tant pour ses aides, tant pour les courtiers qui ont procuré l'affaire. Il n'est pas jusqu'aux alguazils avec lesquels on ne partage les bénéfices. En lisant ce chapitre, on ne peut s'empêcher de penser à la « Note des estafilades à donner cette semaine » (*Memoria de las cuchilladas que se han de dar esta semana*), et à l'Académie de Monipodio dans la jolie nouvelle de *Rinconete et Cortadillo*. L'auteur des *Roueries de la Capitale* connaissait-il l'œuvre des Cervántes ? La chose est possible, puisque cette dernière était composée avant la première partie de *Don Quichotte*, dont le privilège est de l'année 1604, et que, depuis l'année précédente, Cervántes était à Valladolid, où il a peut-être connu Quevedo. Ce ne sont là toutefois que de simples conjectures : les deux auteurs ont pu étudier, chacun de son côté, les mêmes originaux, qui n'étaient guère moins nombreux à Madrid ou à Valladolid qu'à Séville. En dehors de la ressemblance du sujet, peut-être accidentelle, les notes un peu décousues de Quevedo

ne sauraient en aucune façon se comparer à la vive narration de Cervántes.

Cependant le talent de Quevedo, dont ces essais montrent le progrès, était mûr pour des œuvres, sinon plus sérieuses, du moins plus parfaites. Les *Lettres du chevalier des Tenailles*, le *Traité de la vie de la Cour* attestaient la souplesse de son style, la justesse de son coup d'œil. Le *Buscon* et la première série des *Songes*, qui le suivirent de près, devaient rester les œuvres les plus populaires du satirique.

Le *Buscon* ne fut imprimé qu'en 1626 (1), mais, quoique les approbations et la préface du libraire ne nous fournissent aucun renseignement positif sur la date où il fut composé, nous croyons ne pas nous éloigner sensiblement de la vérité en la plaçant vers l'année 1607 (2).

Les allusions aux faits contemporains sont assez nombreuses dans le *Buscon*. Elles se placent toutes entre les années 1602 et 1607. Au ch. VIII de la première partie, un *arbitriste* indique au *Buscon* deux moyens infaillibles pour prendre Anvers, dont le siège, commencé en juillet 1601, ne se termina qu'en septembre 1604. Dans ce même chapitre, l'auteur se moque de dòn Luis Pacheco de Narvaez, qu'il ne nomme pas, mais dont il cite le livre, paru en 1600 : *Las*

(1) *Historia de la vida del Buscon*, llamado don Pablos ; exemplo de Vagamundos, y espejo de Tacaños. — Tel est le véritable titre du roman, qui prit plus tard celui de *Hist. de la vida del gran Tacaño*. La première édition est celle de Saragosse, Pedro Verges, 1626. Je ne l'ai pas vue, mais j'ai consulté les trois qui suivirent immédiatement ; 1° celle de Barcelone, Lorenzo Deu, 1627 [in-12, 52 f°ˢ, plus la table.] Elle me paraît une simple reproduction de la précédente. 2° celle de Rouen, Carlos Osmont, 1629. [8°, IV-161 p. de texte, plus 1 f° de table.] Les variantes sont sans importance : elles ne sont guère que des fautes d'impression ou de fausses lectures. Dans notre exemplaire, le *Buscon*, les *Songes* et les *Lettres du Chevalier* ont une pagination spéciale. Fernandez-Guerra donne l'indication suivante : 185 feuilles in-8°. Il cite de plus un colophon que nous n'avons pas vu. 3° Celle de Pampelune, Carlos de Labáyen, 1631 (avec la *Politique* et les *Songes*). Le *Buscon* commence au f° 82, et après 6 f°ˢ de prélimin., le texte va du f° 89ᵃ au f° 196ᵇ. Le texte est, à peu de choses près, celui de Saragosse et de Barcelone.

(2) Cette discussion a été abordée à deux reprises par M. G. de la Vigne. Il s'était prononcé d'abord pour la date de 1596, qu'il abandonna ensuite pour choisir celle de 1604 ou 1605. Voy. les préfaces des traductions de 1877 et de 1882. Avant lui, Fernandez-Guerra avait relevé les allusions contenues dans le roman, mais sans se prononcer nettement sur la date, qu'il inclinerait à reculer sensiblement.

Grandezas de la Espada (1). Ailleurs Pablo, le *Buscon*, lance la police d'Alcalá sur la piste d'un prétendu émissaire d'Antonio Perez, réfugié depuis 1593 en France, où il devait mourir en 1611. Tous les personnages réels nommés dans le roman, poètes, comédiens, spadassins, étaient ou morts ou déjà connus dans la première décade du dix-septième siècle. Le nom qui nous reporte à la date la plus récente, croyons-nous, est celui du poète Alonso Alvarez, à la mémoire duquel boivent les *Valientes* de Séville. Cet Alonso Alvarez fut exécuté à Séville, en 1607, sur les ordres de l'Assistant, le comte de Castrillo (surnommé *Caga-la-Soga*), lequel occupait déjà cette charge en 1606 (2). — Ces détails sont significatifs; on peut y ajouter la remarque suivante. A l'époque où se développe une partie de l'intrigue, vers 1602-1604, la cour était à Valladolid; cependant c'est à Madrid qu'elle se trouve dans le roman. Cet anachronisme ne s'explique que si le roman a été écrit après 1606, époque du retour de la cour dans cette dernière ville.

Enfin, sans donner ces rapprochements comme des indications bien rigoureuses, nous ferons remarquer, que les analogies sensibles qui existent entre les *Roueries de la Capitale* et le *Buscon* indiquent que les deux ouvrages durent se suivre de près, et appartiennent à la même époque. Les mœurs des *Valientes*, les ruses des mendiants, les tricheries des joueurs sont racontées dans les deux écrits à peu près dans les mêmes termes. D'autre part, si l'on compare le *Buscon* aux deux parties authentiques et à la 2me partie

(1) Qu'il soit ici question de Pacheco, la chose n'est pas douteuse, puisque le titre de l'ouvrage est cité. A cette remarque, déjà faite par Fern.-Guerra, ajoutons le témoignage d'un contemporain, Velez de Guevara : « ... En aquesta provincia no habia llegado la linea recta ni el angulo obtuso ni oblicuo... y acordandose don Cleofas de lo que dice el ingeniosisimo Quevedo en su *Buscon* pensó perecer de risa, bien que se debe al insigne don Luis Pacheco de Narvaez haber sacado... la verdad de esta arte. » *Diablo cojuelo*, tranco VI.

(2) Fernandez-Guerra se refuse avec raison à croire que le sacristain de Majalahonda du ch. IX, Ire partie, puisse être Valdivieso, l'auteur du *Romancero Espiritual*, 1612. Si Quevedo a visé quelque personnage réel, ses paroles s'appliqueraient mieux au licenció Juan Lopez de Ubeda dont le *Cancionero* ou *Vergel de Flores divinas* fut imprimé deux fois à Alcalá, peu avant le passage de Quevedo à l'Université (1586, 1588), ou encore à Franc. de Avila, auteur de *Villancicos y coplas curiosas al nacimiento del Hijo de Dios*... Alcalá, 1606.

apocryphe de *Guzman de Alfarache* (1), il est difficile d'admettre que Quevedo ne se soit pas inspiré des faits et gestes de l'illustre Pícaro, lorsqu'il imagina le sien. Celui-ci est le frère cadet de celui-là, mais il le suivit de près. Comme Guzman, Pablo est successivement étudiant à Alcalá, amoureux, mendiant, comédien, coupe-bourse : le premier éditeur l'appelait avec raison « l'émule de Guzman. » La pension de Cabra rappelle tout à fait le *Pupilage* d'Alcalá (2). Si l'on songe que l'un des attraits du roman est dans l'actualité, et si l'on rapproche ces considérations des allusions énumérées plus haut, on peut, avec quelque vraisemblance, admettre la date de 1607 ou 1608 pour la composition du *Buscon*.

En adoptant, pour peindre les mœurs contemporaines, la forme du roman picaresque, Quevedo, loin de rien inventer, ne faisait que suivre une tradition déjà ancienne. On sait que la révolution opérée dans l'état des personnes, dans les fortunes et dans les mœurs par les grands événements du seizième siècle, eut un contre-coup direct sur la littérature, et donna naissance à ce genre, le plus national de tous ceux qui furent jamais cultivés en Espagne (3). Les causes diverses, qui, en amenant cette révolution, favorisèrent le développement de la littérature picaresque, sont assez connues pour que nous n'ayons pas à y revenir ici (4). Il suffira de rappeler

(1) La première édition de la véritable deuxième partie, que j'ai sous les yeux, est de Barcelone, Séb. Cormellas, 1605. La préface du libraire porte la date du 1er nov. 1605. Mais elle est précédée d'une approbation de Fr. Antonio Freyre pour le Portugal, du 7 sept. 1604, et d'un permis d'imprimer du 9 nov. 1604. Je dois reconnaître que cette seconde partie pouvait être connue de Quevedo et du public avant l'impression. On peut l'inférer des propres paroles d'Aleman, « por aver sido prodigo, comunicando mis papeles y pensamientos, me los cogieron al buelo, » et des imitations que l'on relève dans la *Pícara Justina*, éditée aussi en 1605. Cf. dans *Guzman*, II, 3, 4, et dans *Justina*, chap. III, l'anecdote de « Nicolasillo, muchacho habil, que le enviaban por ocho de vino, y sisaba doce. » Lorsque l'auteur de *Justina* parle des additions qu'il fit à son ms., après l'apparition de *Guzman*, « despues que salió a luz el libro del Pícaro, » il faut penser qu'il fait allusion aux *deux* parties du *Guzman*.

(2) Cependant le premier modèle de l'un et de l'autre se trouve dans le *Lazarillo de Tormes*, tratado II.

(3) « La *Novela Picaresca*, création particulière de l'Espagne et modèle pour toutes les autres nations... » F. Wolf. *Iahrb. f., Rom. u. engl..Spr.*, 1859, 1r Bd, p. 247.

(4) Voy. Ticknor, III, ch. XXXIV, p. 51 et suiv. — Marchena, *Lecciones de Filosofia moral y Elocuencia*... Burdeos, 1820, t. I, pp. 36-47. — B. Cárlos Aribau,

qu'au moment où Quevedo composait son *Buscon*, ces causes, loin d'avoir rien perdu de leur force, agissaient au contraire avec plus d'énergie que jamais. Malgré les expédients essayés, la ruine de l'agriculture, du commerce et de l'industrie paraissait désormais irrémédiable. Sur ce point, les témoignages relatifs au règne de Philippe III abondent : ils sont intéressants pour nous, parce qu'ils montrent, en même temps que l'aggravation de la misère générale, l'envahissement progressif de la société par les pícaros. « La plus grande partie des impositions, » dit Pedro Fernando Navarrete (1), « charges, contributions, tributs, gabelles et tailles, pèsent sur les biens-fonds; les rentes et les revenus en sont exempts. Aussi, semblables à des prisonniers qui briseraient leurs fers, les agriculteurs abandonnent l'élevage et le labourage, et viennent jouir en paix de leur fortune à la cour, où les roturiers aspirent à devenir nobles, et les nobles à obtenir des positions plus élevées : aussi la campagne se dépeuple-t-elle. On n'y trouve plus les personnes riches et influentes qui en faisaient l'ornement jadis. » Moralistes et romanciers attaquent à l'envi cette fureur d'anoblissement, plus grande en Espagne qu'ailleurs, mais qui n'y fut jamais plus exaltée qu'au début du dix-septième siècle. « Il n'y a pas de fils d'ouvrier qui n'aspire à se faire passer pour noble... il s'exempte ainsi des charges et des contributions qui pèsent sur les roturiers (2). » Ainsi, non moins que la situation économique, l'égoïsme des individus et les préjugés nationaux détournaient des carrières utiles quiconque se piquait de n'avoir point de sang juif ou maure dans les veines. « *Iglesia, ó mar, ó casa real* (3), » il n'existait point

Sobre la primitiva novela Española, in *Bibl. de aut. Esp.*, t. III (1850). — E. Fernandez de Navarrete, *Bosquejo hist. sobre la novela Esp.*, *ibid.*, t. XXXIII, etc.

(1) *Conservacion de monarquias*, y Disc. polit,, sobre la gran consulta (1619) que el consejo hizo al Sr Rey don Felipe III.

(2) *Id.*, *ibid.* — Cf. *Guzman* de A. de Lujan de Sayavedra, I, 3 et 8. — « Si vous êtes tous hidalgos, qui donc garde les bêtes chez vous? » demande un Italien à Guzman... « Se tutti siete cavalieri, chi guarda la pecora? » A quoi un personnage d'un autre roman répondait : « Chez nous, il n'y a pas tant de bêtes que chez les autres. »

(3) Cervántes, Quij. — Lope disait de même : « Tres cosas hacen al hombre medrar : ciencia y mar y casa real. » *Doroth.*, I.

d'autre carrière pour l'honnête homme. Malheureusement, il n'y avait pas place pour tout le monde. Les plus heureux obtenaient quelque sinécure dans la fastueuse hiérarchie de la domesticité royale; les plus instruits trouvaient l'emploi de leur talent dans l'Eglise ou dans les universités; les plus modestes se mettaient, dans les couvents, à l'abri des périls du monde et aussi des dures nécessités de la vie. Les Flandres, l'Italie, l'Amérique attiraient bien encore les ambitieux, les caractères entreprenants et énergiques; mais, au delà des mers, l'âge d'or des aventures merveilleuses et des fortunes légendaires était passé, et sur le continent, la victoire, source de butin, commençait à déserter les drapeaux de l'Espagne. Les « Indiens, » les soldats réformés ou déserteurs revenaient souvent plus pauvres qu'ils n'étaient partis et plus aigris par l'inutilité de leurs tentatives. D'ailleurs l'enthousiasme belliqueux disparaissait (1); on trouvait plus sûr de guetter l'occasion et d'attendre la fortune au logis. Ainsi l'armée des pícaros augmentait de plus en plus, et elle recevait des recrues de toutes les classes de la société. Ceux qui n'avaient plus rien à perdre et ceux qui avaient tout à gagner y vivaient confondus; hidalgos ruinés, mais fidèles « aux lois de la noblesse, qui consistent à s'en aller en haillons et en loques, mais avec des gants et des hauts-de-chausse à aiguillettes (2); » étudiants affamés, mendiants et errants, que les trente-deux universités du royaume jetaient sans ressources sur le pavé des grandes villes; ecclésiastiques « mendiants, ignorants et vagabonds, qui entraient à titre de précepteurs ou de gouverneurs, dans les maisons riches, où ils faisaient tous les métiers et rendaient tous les services (3), » formaient l'élite, si l'on peut dire, et l'état-major de cette masse de déclassés, qui d'un côté touchait aux marches du trône et de l'autre, descendant jusqu'aux derniers degrés de l'échelle sociale, se perdait dans des bas-fonds où la police seule et les romanciers pénétraient, à leurs risques et périls (4). Détrousseurs de grands chemins

(1) Voy. Mariana, *Contra los juegos publicos*, cap. XXVI : *El estado de las cosas de Esp.*
(2) Espinel, *Marcos de Obregon*, II part. descanso 8.
(3) Navarrete, *o. l.*
(4) « Ces jours-ci, » dit Pellicer dans ses *Avisos*, à la date du 23 avril 1641,

et simples filous, habitués des tripots borgnes ou des *Mancebías*, rufiens et coupe-jarrets, soldats déserteurs et galériens échappés pullulaient dans les faubourgs des grandes villes, et figurent parmi les personnages ordinaires de la nouvelle picaresque. Guzman, qui a couru le monde et qui a le coup d'œil juste, ne s'y trompe pas : la grande originalité de l'Espagne, dit-il, c'est cette abondance de fainéants et de voleurs. « Nous autres Espagnols, » ajoute Lazarillo, « nous mourons de faim plutôt que d'apprendre un métier, et si par hasard nous en apprenons quelqu'un, nous nous en tirons si mal, que l'on trouverait à peine un bon ouvrier dans toute l'Espagne (1). » Navarrete, de son côté, qui juge la situation en homme d'Etat, trace, sans le vouloir, des tableaux absolument semblables à ceux qui abondent chez les romanciers. « Parcourez les champs, fertiles autrefois ; vous les verrez couverts d'orties et de ronces, car il n'y a plus personne qui les cultive. La plus grande partie des Espagnols ne fait plus rien aujourd'hui ; les uns, sous prétexte de noblesse, les autres parce qu'ils préfèrent mendier. C'est un spectacle singulier que celui des rues de Madrid. Elles sont encombrées de fainéants et de vagabonds, qui passent leur journée à jouer aux cartes, en attendant l'heure d'aller manger à la porte des couvents, ou de se mettre en campagne pour dévaliser les habitations. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que les hommes n'ont pas seuls adopté cette vie de paresse ; les places sont pleines d'aventurières et de batteuses d'estrade dont les vices corrompent toute la ville et peuplent les hôpitaux... » On peut sur ce sujet en croire Navarrete, juge éclairé et compétent ; mais, à notre avis, il y avait quelque chose de plus triste peut-être : c'était le goût décidé du public pour le monde interlope et

« le poète don Pedro Rosete Nuño a été blessé pour avoir écrit une comédie intitulée les *Mystères de Madrid* (*Madrid por de dentro*) ; il y peignait la vie des joueurs, des rufiens, des femmes galantes, des faux-braves, et autres personnages semblables. Quelques-uns de ces derniers ont mal pris la chose ; non seulement ils empêchèrent que la pièce fût représentée plus de deux fois, mais encore ils dressèrent une embuscade contre l'auteur, et le maltraitèrent fort. »

(1) *Lazarillo de Tormes*, parte II, cap. VII.

les mœurs débraillées (1). Sous le règne de Philippe III, les pícaros devinrent tout à fait à la mode, et les romanciers, en flattant cet engouement, lui donnèrent une force nouvelle. L'excentricité de ces existences, les événements, les contrastes dramatiques qui s'y succédaient, plaisaient à une société qui avait gardé de son passé, si agité, le goût du mouvement et de l'action. Tous ces réfractaires qui, au mépris des lois, de l'ordre public et des vertus bourgeoises, ne comptaient pour vivre que sur leur industrie ou sur leur audace, semblaient avoir conservé l'énergie de leurs ancêtres et leur passion pour les aventures. Grâce à l'indulgence, à la complicité du public, leurs vices prenaient l'apparence de vertus, leurs crimes étaient célébrés comme des exploits, et l'on trouvait jusque dans l'insouciance de leur vie au jour le jour une sorte de poésie qui séduisait les imaginations (2). « L'Ecole picaresque, » disait très justement M. d'Alaux, « nous laisse un fond d'estime pour ses plus insignes coquins (3). » Assurément ce goût, qui nous semble une dépravation, datait de loin. Le succès persistant du *Lazarillo de Tormes* en est la preuve ; mais, bien que le genre picaresque remonte plus haut qu'on ne pense, son triomphe dans toutes les branches de la littérature d'imagination correspond exactement à la transformation des mœurs que l'avènement de Philippe III mit tout à coup en lumière. Remarquons-le : pendant plus d'un demi-siècle le *Lazarillo* eut plus de lecteurs que d'imitateurs. C'est que les romans de chevalerie, les pastorales, les aventures fabuleuses n'avaient encore rien perdu de leur attrait. Le romanesque était bien aussi le fond de ces compositions, mais il y revêtait une forme mieux appropriée à la société moins corrompue et moins raffinée des règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Les romans picaresques jouèrent vis-à-vis de ces fictions

(1) A en croire Marchena, ce goût aurait persisté longtemps : « Nuestros grandes de España, unos viven en compañia de toreros, carniceros y gitanas, otros entre inquisidores y frayles. » *O. c.*

(2) Voy. dans la *Ilustre Fregona*, de Cervántes, l'histoire de don Diego Carriazo et de don Tomás de Avendaño, qui se font pícaros « *pour le plaisir.* » On sait, par Montalvan, que Lope, à quatorze ans, en avait fait autant.

(3) *Le pamphlet politique en Espagne* : *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1874.

un rôle analogue à celui du *Don Quichotte* à l'égard des romans de chevalerie (1) ; ils achevèrent de les discréditer, et non seulement ils héritèrent de leur faveur auprès des gens instruits, mais encore ils devinrent d'autant plus aisément populaires que, par leurs sujets et par leur caractère, ils étaient plus accessibles à toutes les catégories de lecteurs. Cervántes, Aleman, Lujan de Sayavedra, Ubeda (2), Quevedo, pour nous en tenir au roman, obéissaient au même instinct et se conformaient également aux goûts du public en cherchant leurs héros, non plus dans leur imagination ou dans la légende, mais dans la société qui les entourait. Ils aidèrent l'auteur du *Don Quichotte* à « renverser l'édifice baroque de la littérature chevaleresque que personne ne peut souffrir, mais que tout le monde vante (3). » — « Tachez, » disait encore Cervántes, « que votre histoire provoque le rire du lecteur mélancolique et augmente la gaieté des autres, que l'ignorant s'amuse, que l'homme d'esprit admire, que les personnes graves ne la méprisent pas et que le sage la loue. » Pour satisfaire ces goûts du public, les romanciers n'avaient qu'à puiser dans la riche mine que leur offrait le monde de la *Germanie*. Aussi ont-ils décrit ce dernier avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer. De même que Quevedo se préparait, par son traité de la *Vie de la Capitale*, à des tableaux plus achevés, chacun de ses rivaux se livrait à une étude consciencieuse du pícaro et de ses variétés multiples. Ils nous font connaître ses traditions, ses lois, ses mœurs, ses écoles et ses séminaires. Point n'est besoin d'avoir parcouru beaucoup de ces romans pour connaître la Rondilla et le Corral de los Naranjos de Grenade, « qui est la Salamanque de la Bohême, » le Compas et les Barbacanes de Séville, les îles de Riaran, les Percheles de Malaga,

(1) Les pastorales résistèrent mieux ; quelques-unes des plus célèbres, le *Siècle d'or*, de Balbuena, la *Constante Amarillis*, de Cristóbal Suarez de Figueroa, sont un peu postérieures à l'époque dont nous parlons ; mais déjà, vers le début du siècle, les marques de la défaveur sont sensibles. Voy. Quevedo, *Prematica...* contra los poetas. — Cervántes, *Quich.*, I, 6 ; II, 67, 73 ; Lope, *El cuerdo en su casa*, jorn. I. On en peut dire autant des romans dans le goût mauresque.

(2) Nous laissons à l'auteur de la *Pícara Justina* son pseudonyme de Francisco de Ubeda.

(3) *Novelas ejemplares*, préface.

l'Azoguejo de Ségovie, l'Olivera de Valence, la plage de San-Lucar, le Potro de Cordoue, les Ventillas de Tolède, les Pêcheries de Zahara, « le *Finibusterrae* de la gent picaresque. » Ouvrons au hasard l'un de ces livres, nous sommes sûrs que le héros nous mettra bientôt à même d'étudier les mœurs des prisons (1), et terminera aux galères le cours de ses exploits. On a vu de nos jours un ministre anglican s'associer à une bande de bohémiens qu'il espérait moraliser. On dirait que bon nombre de romanciers, au dix-septième siècle, ont eu cette idée avant Borrow, tant ils sont exactement renseignés sur les habitudes et sur l'argot de la Bohême, qui s'introduit, grâce à eux, dans le castillan. Si la police du temps lisait les romans (mais on y disait tant de mal d'elle que cette lecture ne devait guère lui plaire), elle pouvait y puiser une foule d'indications précieuses, qui lui facilitaient sa tâche. Hidalgo ne déclare-t-il pas qu'il publie ses *Romances* et son *Vocabulaire de Germanie* « pour l'utilité des juges et des ministres de la justice, à qui il incombe de nettoyer le pays de cette pernicieuse engeance (2)? »

Quevedo avait moins d'efforts à faire que tout autre pour se conformer aux goûts de ses contemporains : tout l'attirait vers le roman picaresque. Sans insister sur ce que sa vie, abandonnée quelque peu à la fantaisie, pouvait offrir d'analogie avec l'existence aventureuse du pícaro, où donc aurait-il trouvé une plus riche collection de grotesques et contenté plus facilement l'instinct qui l'entraînait vers la caricature? Personne ne connaissait les acteurs de la comédie picaresque mieux que cet observateur si malicieux qui prenait plaisir, selon son biographe, à se mêler au menu

(1) La prison de Séville, à elle seule, a inspiré de nombreux auteurs. Voy. la *Relacion de la Cárcel de Sevilla*, par Cristóbal de Chaves, éditée par Fernandez-Guerra, in : Gallardo, *Ensayo*, I, col. 1342 et suiv., — *L'Entremes famoso de la Cárcel de Sevilla*, attribué à Cervántes, — les ch. 7 et 8 de la IIe part. du *Guzman d'Alfarache*. — Castillo Solorzano, dans la *Garduña de Sevilla*, constatait que le sujet était épuisé : « Pintara yo [aquella vida insufrible] a no haber otros ingenios ocupado la pluma en esto con mucha gala y erudicion. » — Sur la Bohême dans la littérature espagnole, on trouvera des détails intéressants aux pp. 254-286 du *Cervántes* de M. Emile Chasles.

(2) *Romances de Germania* de varios autores con el vocabulario por la orden del a, b, c, para declaracion de sus terminos y lengua, compuesto por Juan Hidalgo... Madrid, Ant. Sancha, 1779 (1re éd., 1609).

peuple de Madrid ou aux laboureurs de la Torre ; personne ne disposait plus que lui de toutes les ressources de la langue populaire, dont il aime les tours expressifs, dont la grossièreté même ne l'effraie pas. Par ses qualités et par ses défauts, il était le peintre prédestiné de la *Vida Buscona*.

Avant de dire quelle place le *Buscon* occupe parmi les romans analogues, nous en exposerons brièvement le plan.

Pablo, le héros du roman, est le fils d'un barbier de Ségovie, plus habile encore à détrousser le client qu'à le raser, et d'Aldonza Saturno de Rebollo, qui exerce une foule de métiers, dont le moins orthodoxe n'est pas celui de sorcière. Il est né tout près de cet *Azoguejo*, « véritable école de garçons délurés, » selon l'expression de Jerónimo de Alcalá, « capables de rendre des points aux plus retors (1). » Dès les bancs de l'école, le drôle montre son savoir-faire en se conciliant les bonnes grâces du *Domine*, de sa femme, et d'un riche écolier, Diego Coronel de Zúñiga, qui l'emmène avec lui, d'abord à la pension du licencié Cabra, ensuite à l'Université d'Alcalá. Quoiqu'il ait ainsi parcouru, depuis la Croix-de-par-Dieu jusqu'à la *Somme* de saint Thomas, le cercle complet des études, Pablo s'étend peu sur ses progrès dans les lettres divines ou humaines; mais il insiste longuement sur la famine dont on souffrait chez le maître de pension et sur les joyeux incidents de la vie d'étudiant. Ses hauts faits lui avaient mérité une légitime réputation à Alcalá, quand une lettre de son oncle lui apprit que son père était pendu et sa mère dans les cachots de l'Inquisition. Pablo voulut du moins recueillir le seul souvenir qui lui restât ici-bas de ses parents, une somme de 400 ducats, que son oncle lui gardait. Il se met donc en route pour Ségovie. Chemin faisant, il rencontre successivement un *arbitriste*, un bretteur, un poète, fournisseur attitré des aveugles de Madrid, un ermite et un banquier. A Ségovie, Pablo nous introduit dans l'intérieur de son oncle, Alonso Ramplon, bourreau de son état. Ce jour-là, Ramplon traitait ses amis, un quêteur pour les âmes du purgatoire, un porcher et un mulâtre, manchot et louche. Dégoûté de cette compagnie,

(1) *El Donado hablador*, 1ª parte.

peu flatté de la perspective de prendre la suite des affaires de son oncle, il s'enfuit, et, confiant dans ses talents, il se dirige vers Madrid, « la patrie commune, le refuge de tous, l'asile où il y a toujours table ouverte pour des estomacs d'aventuriers. » Aux approches de la capitale, il rejoint un hidalgo râpé, don Toribio Rodriguez Vallejo Gomez de Ampuero y Jordan. « Jamais nom n'avait mieux sonné : il commençait par *don* et finissait par *dan* ; on eût dit une cloche. » Son propriétaire fait partie d'une compagnie de chevaliers d'industrie dont il décrit la vie et les mœurs : il le fait avec des couleurs si séduisantes que Pablo, qui avait déjà la vocation, prie son nouvel ami de le faire admettre dans la compagnie.

Le livre second débute par l'exposé des opérations de la société, dont Pablo devient un des membres les plus avisés. Cet exposé est fait de main de maître, avec une précision de détails qui parlent à l'imagination et se gravent dans la mémoire. Ces gentilshommes rivalisent d'adresse et de génie « pour parestre » et pour vivre aux dépens du prochain. Auprès d'eux, notre baron de Faeneste n'est qu'un lourdaud. Bientôt emprisonné avec tous ses collègues, le *Buscon*, qui avait eu soin à tout hasard de mettre quelques écus en réserve, gagne le geôlier, le greffier (il n'était point alors besoin d'une grande fortune pour ce genre d'exploit), et sort de prison. Ici commencent ses amours, d'abord avec une fille d'auberge, puis avec une demoiselle, dont il séduit la mère par ses belles manières, son luxe d'emprunt et d'adroites allusions à sa grande fortune. Il touchait au port, lorsqu'une nouvelle bourrasque vient le rejeter en pleine mer. Don Diego Coronel, son ancien maître, le reconnaît, démasque ses fourberies, et le pauvre diable, berné, battu et volé à son tour, n'a d'autre ressource que d'apprendre le métier de mendiant. Grâce aux bons conseils d'un collègue, grâce surtout à d'heureuses dispositions, il y devient passé maître. Mais on se lasse de tout, et, dès qu'il se voit en possession de cinquante écus prélevés sur la sensibilité publique, il achète un vêtement, un col, une épée, et part pour Tolède. Le hasard, qui joue un grand rôle dans tout roman picaresque, met encore sur sa route une troupe d'acteurs,

semblable à celle du *Viaje Entretenido*, qui, vers cette même époque, courait les grands chemins d'Espagne. Pablo, séduit par les beaux yeux de la danseuse, s'engage dans la compagnie, et, malgré des débuts orageux, prend goût au métier. Il cumule même ses fonctions d'acteur avec celle de poète. Son double talent est apprécié par une religieuse pour laquelle don Alonsete le Cruel (c'était le nom de théâtre du Buscon) soupire longtemps, sans succès d'ailleurs. S'il perdit dans cette intrigue son temps et ses peines, il y gagna du moins cinquante écus que la nonne imprudente lui confia et qui l'aidèrent à gagner Séville. Séville était la patrie des *braves*, des *valientes*, qui vivaient de leur épée et gardaient les traditions de la grande école de Monipodio. Pablo se fait *valiente*, et, pour son coup d'essai, tue deux suppôts. Il trouve asile dans la cathédrale, où, grâce à l'affection de la Grajales, il mène gaiement la vie de réfugié (*retraido*), ne sortant que la nuit, à l'heure où les rues appartiennent à la Bohême. Ses aventures finissent brusquement par l'annonce de son départ pour les Indes. Qu'est-il advenu du Buscon? Il semble que l'auteur ait été embarrassé de son héros, qu'il abandonne tout à coup à son sort (1), après avoir remarqué, en guise de morale, que « ce n'est point assez, pour améliorer son état, de changer de lieu, si l'on ne change en même temps de vie et de mœurs. »

Cette brève analyse ne saurait donner une idée du *Buscon;* mais elle suffit à montrer que le mérite du roman n'est ni dans l'originalité de l'invention ni dans la nouveauté de l'intrigue. Quevedo adopte le cadre qui avait servi à ses prédécesseurs. Tout roman picaresque est une biographie que d'ordinaire le héros raconte lui-même. Cette conception,

(1) Non seulement le roman n'est pas terminé, mais l'auteur y a laissé quelques invraisemblances ou contradictions, qui montrent la hâte avec laquelle il fut composé. C'est ainsi qu'au ch. IX (1re part.) les aveugles demandent au sacristain-poète la prière du *Juste Juge* « *en verso grave y sentencioso, tal que provocase á gestos.* » Cependant au ch. IX (2e part.), Pablo dit que ce fut lui qui la composa pour les mendiants de Tolède : « *grave y sonorosa que provocaba á gestos.* » Très peu de temps après que Pablo a quitté Alcalá, nous retrouvons son maître don Diego à Madrid; il nous est représenté comme ayant terminé le cours de ses études universitaires. — Voy., à l'appendice, comment les traducteurs français ont complété le roman.

grâce à la singularité de ces existences romanesques, permettait de multiplier et de varier les situations, et de donner le plus souvent au style la couleur du langage populaire : elle répondait suffisamment à la réalité pour que le lecteur ne fût point trop choqué de certaines invraisemblances. Le premier venu de ces chevaliers d'industrie, que l'on coudoyait à chaque pas, eût pu raconter une suite d'aventures aussi singulières peut-être que celles de Pablo ou de Guzman : sa vie était un roman tout fait. Aussi la donnée première ne varia-t-elle guère : les tentatives qui furent faites pour y introduire plus de nouveauté et de piquant, quel que soit d'ailleurs leur mérite, finirent par fausser le véritable caractère du genre, dont le *Buscon* est un type parfait : il en a les mérites et les défauts. La succession rapide des scènes, le nombre et la variété des personnages épisodiques, le mouvement, l'entrain, la gaieté du récit amusent le lecteur. Mais s'il cherche dans le roman autre chose qu'une simple distraction littéraire, s'il prétend surtout y trouver une étude plus ou moins pénétrante de la nature humaine, il se prépare des déceptions. Il s'apercevra bien vite, en effet, que les diverses scènes ne se relient les unes aux autres que par un fil imperceptible, et que des personnages nous ne connaissons que la forme extérieure, la manière d'être, le costume. Ont-ils un caractère? L'auteur nous montre surtout leurs ridicules; les incidents qu'il imagine ont plutôt pour objet de mettre ces derniers en lumière que de nous exposer le développement logique d'une passion sérieusement analysée. Au lieu de se concentrer sur un point, auquel tout le reste nous ramène et qui ressort en un relief puissant, l'intérêt s'éparpille et suit, partout où elle le conduit, la fantaisie de l'auteur. Ne cherchons point, dans le *Buscon*, une de ces études à prétentions psychologiques, telles que notre époque les aime, mais auxquelles les romanciers ne songeaient guère à cette époque. Les personnages, les situations, les principaux épisodes, nous les retrouverons dans toutes les œuvres analogues ; Pablo lui-même ne diffère point, par des traits originaux, de Guzman, de Lazarillo, de Trapaza, de Pedro de Urdemalas, d'Estebanillo Gonzalez. La famille est nombreuse, et les membres s'y res-

semblent tellement qu'ils se confondent les uns avec les autres. Si le roman de Quevedo a quelque originalité, elle est dans la mise en œuvre de ces éléments communs, dans la forme, dans le style.

Le *Buscon* se distingue du *Lazarillo* par une plus grande variété d'incidents, du *Guzman* par la rapidité de la narration et par la vivacité de la satire. Le *Lazarillo* est une ébauche qui, dans son genre, n'a jamais, selon nous, été dépassée; mais elle est restée incomplète; elle se borne à quelques traits, qui ont guidé les imitateurs de Mendoza (1), sans que ce dernier ait rempli lui-même le cadre qu'il avait choisi. La carrière de Lazarillo, plus courte encore que celle du *Buscon*, s'arrête trop vite à notre gré. Quelle riche matière pourtant que cette société du seizième siècle pour un observateur au coup d'œil si juste, à la touche si hardie! Par malheur, soit que les périls de la tâche l'aient effrayé, soit plutôt qu'il en ait été détourné par des occupations plus sérieuses, il ne nous montre qu'un coin du tableau, et laisse à d'autres le soin de le terminer, s'ils le peuvent. Aleman l'a tenté, car nous ne parlerons pas de la sotte divagation qui eut la prétention de continuer le *Lazarillo de Tormes* (2). Quel que soit le mérite du *Guzman*, il ne saurait nous faire oublier la vivacité et l'allure légère du roman de Mendoza. Les scènes les plus intéressantes y sont comme étouffées sous le flot des dissertations qui les accompagnent, et qui rebutent bientôt le lecteur. Au contraire, l'auteur du *Buscon*, qui avait hérité de quelques-unes des qualités de Mendoza, est remonté par delà *Guzman d'Alfarache* jusqu'au *Lazarillo*, dont il a retrouvé la netteté. L'intrigue, si le mot convient à cette succession de motifs comiques, se hâte et court plus rapidement que dans la plupart des œuvres rivales, sans se perdre, comme elles, dans des digressions, des épisodes

(1) Nous adoptons l'opinion générale qui fait honneur du *Lazarillo de Tormes* à Diego Hurtado de Mendoza, mais nous rappelons que quelques auteurs ont voulu l'attribuer à Fr. Juan de Ortega, moine jéronimite.

(2) *Segunda parte de L. de T. y de sus Fortunas y adversidades...* Anvers, 1555. — La continuation, par Luna (2ᵉ *parte de L. de T.*, sacada de las cronicas antiguas de Toledo) parut en 1620, la même année que le *Lazarillo del Manzanares*, de Juan Cortes de Tolosa.

ou des réflexions morales ; nous sommes sans cesse tenus en éveil par cette succession ininterrompue d'incidents, par des contrastes qu'aucune longueur n'affaiblit, non moins que par la verve du narrateur.

Le *Buscon* se rattache encore au *Lazarillo* par la vivacité de la satire. On connaît la hardiesse du *Lazarillo* contre le dérèglement des mœurs du clergé. Il faut tenir compte à l'Inquisition de sa longue tolérance à l'égard d'une œuvre aussi peu respectueuse; car, comment admettre qu'elle n'ait point compris la portée de ces traits contre les moines ou les vendeurs d'indulgences ? Ce ne fut qu'en 1573 (1) qu'elle ordonna de les faire disparaître de l'œuvre ; mais, par une inconséquence qui a étonné à bon droit les critiques, elle y laissa d'autres passages qui ne sont guère moins audacieux. Que l'on songe au ménage de Tolède, où Lazarillo trouve enfin, grâce à la protection de l'archiprêtre de San Salvador, la fin de ses tribulations. Quevedo semble parfois marcher sur les brisées de son prédécesseur. L'admirable scène du *Lazarillo,* où le *buldero* exorcise l'alguazil, puni pour avoir calomnié le saint homme (2), a pu donner à notre auteur l'idée de l'un de ses premiers *Songes*, l'*Alguazil démoniaque.* L'immixtion d'ecclésiastiques trop conciliants dans les ménages où ils ramènent la paix, lui a fourni aussi quelques traits (3). Le *Clerigo* de Maqueda chez lequel, pour ses péchés, Lazarillo fait quelque temps pénitence, ressemble fort au famélique Cabra, surnommé le licencié *Vigile.* Cependant le *Buscon*, peut-être parce qu'il est plus varié, est, sur ce chapitre, moins agressif que le *Lazarillo.* Il est fort possible aussi que les éditions imprimées aient adouci la satire, ainsi qu'il arriva pour les *Songes.* Nous n'avons point, comme pour eux, de manuscrit qui nous montre la pensée de l'auteur sous sa forme primitive. Quoi qu'il en soit, l'auteur n'entendait laisser aucune classe de la hiérarchie sociale, si sacrée fût-elle, en dehors de ses attaques. Certes, il nous semble

(1) Les Index postérieurs portent la mention suivante dans la 3ᵉ classe (*opera incertorum auctorum*) : « *Lazarillo de Tormes, primera y secunda parte : no siendo de los corregidos, e impressos del anno de 1573 a esta parte.* »

(2) *Tratado* V.

(3) Voy. *Capitulaciones matrimoniales*, à la fin.

excessif de traiter de blasphèmes, comme le fait Ticknor (1), quelques plaisanteries un peu risquées; mais il ne nous semble pas juste d'autre part de nier absolument ce côté intéressant de la critique de Quevedo. Ses traits, il est vrai, dans le *Buscon*, ne visent pas bien haut. Ici, c'est un curé parasite et goguenard, qui récite son bréviaire en humant le fumet des plats, ronge les os laissés par les convives, et promet des messes à ses dupes. Plus loin, un ermite propose à ses compagnons de route de jouer quelques *Ave Maria*, pour ne point rester oisifs, car l'oisiveté est la mère de tous les vices; ce disant, il tire de sa manche un paquet de cartes, se fait enseigner le jeu, qu'il prétend ne pas connaître, et gagne à ses partenaires jusqu'à leur dernier maravedi. Un chapitre entier est consacré à la satire des galants de nonnes, sujet fréquent chez les auteurs contemporains. Quevedo a épuisé, croyons nous, toutes les plaisanteries possibles sur ce thème délicat, et décrit mieux que personne, sous tous ses aspects, et dans toutes ses variétés, le type perdu du *devoto de monjas* (2). On nous assure qu'il ne songeait qu'à corriger des abus criants, en ridiculisant ceux qui en profitaient (3). Admettons-le, mais le moyen n'était pas sans danger. La satire dépassait manifestement le but : quelques con-

(1) II, p. 49 : « Parts of it are very coarse. Once or twice it becomes — at least according to the notions of the Romish Church — blasphemous. » Voyez sur ce point Reinhold Baumstark, *don Francisco de Quevedo. — Ein spanisches Lebensbid aus dem 17 Jahrhundert*. Freiburg im Breisgau, *Herdersche Verlagshandlung*, 1871. 8°. x-257 pp. — p. 34.

(2) Le lieu de cette intrigue, Tolède, est bien choisi; il y eut jusqu'à trente-deux couvents de femmes dans cette ville, et il y a tout lieu de croire que c'est à certains d'entre eux que Mariana fait allusion dans les lignes suivantes : « Je sais de science certaine que dans cette même cité [l'une des plus illustres d'Espagne], dans plusieurs monastères de religieuses, et à l'occasion de cette même fête (du *Corpus*), on exécuta ces chants et cette danse (*la Zarabanda*), avec des attitudes et des gestes si honteux, que les personnes honnêtes durent fermer les yeux. » *Contra los Juegos publ.*, ch. XII. Si les comédiens jouaient dans les monastères de femmes, en revanche les actrices jouaient dans les églises. Le même Mariana parle d'un prêtre enlevé par l'une d'elles (ch. VIII). C'était la contre-partie des rapts, trop fréquents dans les couvents.

(3) Telle dut être l'opinion de l'autorité ecclésiastique, qui se montra très tolérante sur ce point. Cependanl elle fit effacer le passage relatif aux religieuses dans la satire de Castillejo : *Dialogo de las condiciones de las Mugeres*. — Voy. Fernandez-Guerra, *Obras*, I, p. 472, note.

temporains la qualifièrent même d'impie (1). Pour nous, il nous semble que l'auteur s'égaie d'ordinaire sur ce point plus qu'il ne conviendrait à un moraliste austère; il est douteux que les compagnons du *Regodeo* ou de la *Carcajada*, devant lesquels il lisait ses *Indulgences concédées aux amants des religieuses*, aient poursuivi un but d'édification chrétienne; il est, croyons-nous, permis de suspecter, sans jugement téméraire, la pureté du zèle de censeurs tel que Quevedo ou Góngora (2). Dans tous les cas, le lecteur dont la foi n'est pas aussi robuste que celle des Castillans d'autrefois ne peut se défendre de quelque étonnement en voyant les religieuses faire figure dans un roman picaresque, pêle-mêle avec les escrocs, les rufiens et autres personnages de même nature. Le langage de ceux qu'affligeaient réellement ces pratiques était bien différent. Mariana, qui a signalé, avant Quevedo, le relâchement des couvents de femmes, n'y trouve pas matière à rire (3); et, si un tel rapprochement paraît forcé, on peut voir comment parlait des religieuses un autre romancier, le Dr Jerónimo de Alcalá, dont le héros Alonso, le plus bavard des frères lais, a servi dans l'une de ces communautés (4).

Quelle que soit, après tout, la leçon morale que renferme, dit-on, le *Buscon*, elle s'y dissimule si bien qu'il n'est pas facile de l'y découvrir. Quevedo ne distingue pas entre les vices et les ridicules; ces derniers même l'attirent de préférence, et s'il s'en prend aux vices, c'est moins dans l'espoir de ramener le pécheur qu'avec l'intention formelle de se moquer de lui. Comme il songe beaucoup à l'amusement et fort peu à l'édification, il ne se croit pas, comme tant d'autres, obligé de corriger le réalisme de certaines pein-

(1) *Tribunal...*, prologue, et p. 41, Segunda audiencia. Contra el libro *Buscon*; 23 griefs y sont spécifiés.

(2) Voy. dans ses *Obras en verso...*, 1627, pp. 157 et suiv., ses *decimas* sur le même sujet, où il se rencontre souvent avec Quevedo. Cf. particulièrement la decima 11a.

(3) Mariana, *ibid.*, dernier chapitre.

(4) *El Donado hablador, Alonso, mozo de mucho amos*, por el Dr Jerónimo de Alcalá, Yañez y Ribera. 2a part. cap. x. Quevedo pouvait prendre sa part de cette remarque : « Je songeais avec quelle injustice, quelle légèreté coupable et quelle audace, certains ont médit des religieuses..., etc. »

tures par un étalage de morale, ni même d'avertir le lecteur de ne pas imiter ses héros. La conclusion du *Buscon* est tellement inattendue et tellement naïve que nous n'y pouvons voir qu'un expédient pour masquer la brusque interruption du récit, et nous faire croire qu'il est terminé. Quevedo ne juge pas nécessaire, pour satisfaire la morale, de conduire son héros jusqu'aux galères, terme ordinaire de l'odyssée des pícaros, lesquels en mettent les loisirs à profit pour rédiger leurs mémoires (1). Ses rivaux dans le genre picaresque avaient ou affichaient plus de scrupules. On connaît l'abus que fait le *Guzman* de la dissertation morale : il est tel que les éditeurs ont pris le parti ou de supprimer ces commentaires, ou de les marquer d'un signe, bien moins pour attirer l'attention des lecteurs que pour les inviter à tourner la page. Il faut reconnaître cependant que bien souvent ce correctif était nécessaire : sans le commentaire, le texte risquerait d'être mal interprété ; car, s'il s'en dégage une leçon, ce n'est pas toujours une leçon de vertu. Singuliers prédicateurs que ces maîtres de la vie de Bohême ! Le scandaleux récit de leurs exploits fait tort à la gravité de leurs sermons. Lujan y Sayavedra ne peut s'empêcher de le remarquer lui-même : « Ah ça ! Guzman, toi qui aimes tant à prêcher, pourquoi ne gardes-tu pas ta morale pour toi (2) ? » La *Pícara Justina*, la digne fiancée et l'émule de *Guzman*, a extrait, — c'est elle qui nous l'apprend, — la quintessence de la *Célestine*, de *Momus* (3), du *Lazarillo*, d'*Euphrosine*, du *Patrañuelo* et de l'*Ane d'or* ; elle y ajoute beaucoup, de son propre fonds, qui est riche. Cependant, de l'immoralité même de ses aventures, l'auteur prétend tirer une leçon : il suffira de prendre le contre-pied des actions de l'héroïne, on sera sûr de bien faire. « Dans ce livre, » dit-il, « la jeune fille apprendra comment l'on se perd, les périls que court une femme qui méprise les sages conseils ; les mères de famille verront l'inconvénient des mauvais exemples et de la mauvaise éducation de leurs filles ; les étudiants, les soldats,

(1) *Guzman de Alf*... Declaracion para el entendimiento deste libro : « aprovechandose del ocioso de la galera... »
(2) Parte II, lib. I, cap. v.
(3) Voy. Gallardo, *Ensayo*, nos 138, 139.

les ouvriers, les aubergistes, les ministres de la justice, et enfin tous les hommes, quel que soit leur état, connaîtront les séductions dont ils doivent se garder, les dangers qu'il faut fuir, les péchés qui peuvent causer la perte de leurs âmes (1). » Ubeda enivre un esclave pour inspirer l'horreur de l'ivrognerie. Mariana jugeait cette méthode périlleuse. « On a coutume d'excuser la licence des comédies (il eût pu ajouter, des romans), en assurant qu'elles peignent la diversité de la vie, découvrent les pièges, donnent des conseils qui rendront la jeunesse plus avisée; je prétends prouver et j'affirme que c'est là une erreur absolue, car l'ivrogne est un mauvais maître de tempérance... etc. (2). » Mais Ubeda connaissait mieux que l'austère Jésuite les dispositions du public de son temps. « Celui qui traite aujourd'hui longuement et copieusement des sujets édifiants peut être assuré qu'on ne le lira pas; au temps où nous vivons, ces considérations, alors même qu'on les expose brièvement, fatiguent et ennuient (3). » Aussi, après avoir copieusement versé le poison, a-t-il soin de présenter le remède ou, pour nous servir de son expression fort juste, le contre-poison sous le volume le plus réduit : il faudrait être bien ennemi de soi-même pour refuser de jeter les yeux sur le court *aprovechamiento* qui suit chaque prouesse de Justine. Cervántes, lui aussi, avait la prétention que ses *Nouvelles* — parmi lesquelles plusieurs appartiennent au genre picaresque — fussent morales, *ejemplares*, quoi qu'on ne voie pas bien quelle sorte de morale se dégage de la *Tia Fingida*, de *Rinconete y Cortadillo*, ni même de la *Gitanilla de Madrid*. Mais il faut en prendre son parti : moraliser était l'ambition de tous à cette époque; du premier au dernier, chacun voulait prêcher, et il n'est point de farce si saugrenue qui n'ait affiché l'intention de rendre les hommes meilleurs.

L'auteur du *Buscon* eut plus de franchise ou de goût (4).

(1) *Prologo sumario* de la *P. J.*

(2) *Contra los Juegos publ.*, cap. VII.

(3) *Prologo al lector.*

(4) S'il évite avec soin tout développement moral, il n'en est pas moins persuadé de l'efficacité du roman picaresque. J'en trouve la preuve dans une préface qu'il a écrite pour un roman peu connu, imprimé à Alcalá, vers le milieu

Au risque de paraître peu moral, il évita ce défaut ; mais il en est d'autres dans lesquels il tombe trop souvent. Il ne garde aucune mesure dans la plaisanterie ; il force le trait, dédaigne les nuances et pousse tous ses portraits à la caricature. Ce n'est plus le rire franc, honnête et sain du *Don Quichotte*. La gaieté du *Buscon*, Ticknor l'a remarqué, a quelque chose de forcé, d'amer, de sarcastique. Déjà Lazarillo arrive à la limite où finit le comique et où commence la farce : le *Buscon* la franchit souvent. Le tour joué à un avare à l'auberge de Viveros (1), la réception faite à Pablo par les étudiants (2), le repas chez le bourreau, certaines scènes dans la prison ne sont que des bouffonneries grossières. On devait entendre de pareils récits, à Alcalá ou à Salamanque, le soir, les portes fermées, autour de la table du *pupilero* (3). C'était le public le mieux fait pour goûter ces pages, où l'auteur a jeté à pleines mains le sel andalou, un peu fort pour notre délicatesse moderne. Il devait aimer aussi ces exagérations de langage, ces calembours, ces expressions entortillées, cette parodie de la langue de l'Ecriture ou de la théologie, « bons mots dignes d'*Entremeses* de sacristains ou d'écoliers (4). »

Mais, à côté de ces taches, que de pages amusantes, quelle justesse d'observation, quelles bonnes fortunes d'expression ! Certaines aventures du *Buscon* sont restées des

du dix-septième siècle, nous apprend Fernandez-Guerra, mais dont je n'ai vu qu'une copie manuscrite (Bibl. nat. M., H., 43, f[os] 230-246.) Je veux parler d'une courte nouvelle picaresque, intitulée *Don Reymundo el Entremetido*, tableau de la journée, de la vie et des fourberies d'un *embustero*. J'extrais de cette préface, signée *Don Fran[co] de Quevedo, el buen Entendedor*, le passage suivant : [f[o] 247 :] « ... No te persuado a que arredres de tu ynclinacion semejante instituto de vida con mas eficazes razones que las que abras hallado en lo que has leydo, que los vizios mirados en otros te representaran horror y aborrezimiento mas vivamente que examinados en ti mismo donde el amor propio te los confunde con las virtudes mas parezidas a ellos. »

(1) Cette *Venta* de Viveros, sur la route d'Alcalá à Madrid, était célèbre parmi les étudiants. Guzman y soupe aussi. II, 2, 8.

(2) Ces farces répugnantes dont le *novato* était victime, étaient de tradition, à Salamanque comme à Alcalá. Voy. *Alonso*... 1[a] part., cap. I.

(3) *Buscon*, 1[a] p. cap. VI, « hasta hoy no se ha acabado de solemnizar la burla en Alcalá. »

(4) Capmany (*Teatro hist. crít., de la Elocuencia esp.*, t. V, cap. II) cite un assez grand nombre de ces expressions, empruntées pour la plupart au *Buscon*.

modèles pour les romanciers postérieurs, et nul n'a pu faire oublier l'original dont il s'inspirait. Les lecteurs français connaissent la leçon de modestie que reçoit, à l'auberge de Peñaflor, le Gil-Blas de Lesage. Lesage avait trouvé l'anecdote dans *Márcos de Obregon* (1), et Espinel l'avait, croyons-nous (2), empruntée au *Buscon*, encore manuscrit. Même après celui de Lesage, le récit de Quevedo se lit avec plaisir. « J'entrai dans l'auberge : il y avait là deux rufiens avec quelques donzelles, un curé qui récitait ses patenôtres à l'odeur des plats, un vieux marchand avare qui tâchait d'oublier de manger, et deux étudiants à petit manteau et pique-assiettes, en quête d'un dîner. « Monsieur l'hôte, » dit mon maître, qui était jeune et avait peu l'habitude des hôtelleries, « donnez-nous ce que vous avez, pour moi et mes deux serviteurs. » — « Serviteurs ? nous le sommes tous de Votre Grâce, » s'écrièrent aussitôt les rufiens, « et nous nous mettons à vos ordres. Holà ! l'hôte, songez que ce seigneur vous saura gré de ce que vous ferez pour lui. Allons, videz le garde-manger. » — Sur ce, l'un d'eux s'avança, le débarrassa de son manteau, qu'il posa sur un banc, en disant : « Reposez-vous, monseigneur. » Je me rengorgeais de mon côté, et me croyais le maître du logis. L'une des nymphes s'écria alors : « La jolie tournure qu'a ce seigneur ! Et il va à l'Université ? Vous êtes son domestique, sans doute ? » Moi, prenant tout cela pour argent comptant, je répondis que j'étais en effet à son service, ainsi que l'autre valet. On me demanda son nom, et je n'avais pas fini de le prononcer que l'un des étudiants courut vers lui, la larme à l'œil, le serra étroitement dans ses bras, et s'écria : « Ah ! seigneur don Diego, qui m'eût dit, il y a dix ans, que je vous verrais ainsi ! Malheureux que je suis, tel que me voilà, allez-vous me reconnaître ? » — Mon maître et moi, nous restions

(1) A. de Castro, *El Conde-Duque de Olivarez y el Rey Felipe IV*. Cadiz, 1846, p. 69.

(2) Il y a beaucoup d'analogie entre certaines aventures de *Márcos de Obregon* et celles du *Buscon*. Mais il est bien délicat de dire que celles-ci ont servi de modèles à celles-là. Espinel paraît avoir été assez lié avec Quevedo. Il avait composé des distiques latins en son honneur, que l'on trouve en tête de l'*Anacreon Castellano*, et l'on peut voir comment il en parle dans *Márcos de Obregon* IIIᵉ part., descanso último.

saisis d'étonnement; nous aurions juré ne l'avoir vu de la vie. Cependant, l'autre compère examinait attentivement don Diego : « Voilà donc, » dit-il, « le fils de ce seigneur dont vous me parlez si souvent? C'est un grand bonheur de l'avoir rencontré et de l'avoir reconnu, quoiqu'il ait bien grandi; Dieu le garde! » et il se signait. Le moyen de ne pas croire qu'ils aient été élevés avec nous! Don Diego fit force politesses à l'étudiant, et il lui demandait son nom, quand l'aubergiste survint, mit le couvert, et, flairant le tour : « Trêve d'explications, » fit-il; « après souper, vous causerez : le dîner refroidit. » — Alors l'un des rufiens avança des sièges pour tous et un fauteuil pour don Diego, tandis que l'autre apportait un plat. — « Bon appétit! » dirent les étudiants; « en attendant que l'on nous prépare ce qui reste, nous allons vous servir. » — « Jésus! » s'écria don Diego; « veuillez, je vous prie, prendre place à ma table. » — A quoi les rufiens, auxquels il ne s'adressait pas, répondirent : « Tout à l'heure, monseigneur, tout n'est pas encore prêt. » — Quand je vis mon maître inviter les uns et les autres s'inviter eux-mêmes, je m'affligeai et prévis ce qui allait arriver. En effet, les étudiants s'emparèrent de la salade, — c'était un fort beau plat, — et s'adressant à mon maître : « Il n'est pas convenable, » dirent-ils, « qu'en la société d'un cavalier si accompli, ces dames restent à jeun; souffrez qu'on leur donne un morceau. » — Don Diego fit le galant et les invita. Elles s'assirent, et, aidées des étudiants, jouèrent si bien de la mâchoire qu'il ne resta bientôt plus qu'un cœur de chou, que mangea don Diego. Tout en le lui servant, le maudit étudiant lui disait : « Votre grand'père, qui était l'oncle de mon père, ne pouvait voir de laitue sans s'évanouir. C'était un homme bien remarquable! » — Sur ces mots, il prit un petit pain, et son ami en fit autant. Les nymphes avaient aussi achevé le leur; mais, de tous, celui qui dévorait le plus, c'était le curé, quoiqu'il le fît des yeux seulement. Les rufiens prirent place à leur tour, portant une moitié de chevreau, deux longes de porc et une paire de pigeons : « Eh bien! Père, » dirent-ils au curé, « que faites-vous là? Approchez, et servez-vous; monseigneur don Diego nous régale tous... »

Les scènes semblables abondent dans le *Buscon*, et beaucoup d'entre elles n'ont encore rien perdu de leur intérêt. Si nous sommes plus difficiles que les contemporains de Quevedo sur la qualité du comique, si l'originalité de son style, à la fois trivial et subtil, est en grande partie perdue pour les étrangers, ces types, « plus étranges que ceux de Bosch, » aussi vivants, aussi pittoresques que ceux de Téniers ou de Callot, font revivre un moment sous nos yeux cette société disparue. Les *Songes* nous renseignent mieux peut-être sur ses passions ou sur ses vices ; mais nulle part, pas même dans le *Guzman* ou dans le *Diable boiteux*, sa physionomie extérieure n'a été rendue avec plus d'esprit ni plus d'éclat.

CHAPITRE II.

LES SONGES.

Le Songe et la Visite aux enfers, fiction souvent employée avant Quevedo. — Quels avantages elle offrait au satirique. — Enumération des *Songes* et leur date. — La *Casa de Locos* est-elle de Quevedo? — Les différents textes manuscrits ou imprimés des *Songes*. — Modifications apportées dans l'édition des *Juguetes de la Niñez*. — Les *Songes* et l'Inquisition. — Revue des diverses classes de la société contemporaine d'après les *Songes*. — Valeur et portée de ces satires. — Leur popularité.

Les *Songes*, qui suivirent immédiatement le *Buscon*, présentent avec lui de grandes analogies. Grâce aux nombreuses copies qui circulèrent de bonne heure, ce fut la première œuvre qui rendit populaire le nom de Quevedo en dehors du cercle étroit de la cour. Ce fut aussi l'une de celles dont la réputation franchit le plus tôt les frontières, et qui, depuis près de trois siècles, s'est le mieux maintenue. Il est donc juste de l'étudier, à la fois comme un document instructif sur la société espagnole, et comme l'une des productions les plus originales de la littérature du dix-septième siècle.

Bien d'autres cependant, avant Quevedo, avaient adopté cette fiction du *Songe*, et, dans un but d'édification chrétienne, avaient conduit leurs lecteurs en enfer. Ce fut l'un des procédés familiers aux prédicateurs, aux moralistes, à tous ceux qui voulaient agir vivement sur des imaginations dociles et des cœurs pleins de foi. Rien n'est plus fréquent, dans la littérature allégorique du moyen âge, que ces visions de l'enfer, ces danses de la Mort (1), auxquelles sont mêlés

(1) Voy., p. e., La *Danza general de los Muertos*, insérée par Ticknor dans son histoire (append. H., n° 11); la *Farsa llamada dança de la Muerte*... (personas : Papa,

des gens de toutes professions, tandis que la Mort, qui mène la ronde, leur prodigue au passage ses railleries. Le début de la *Vision de Filiberto*, qui remonte jusqu'à la première moitié du quatorzième siècle, et qui s'inspirait elle-même de modèles antérieurs, rappelle d'assez près le commencement de certains *Sueños* (1). Il en est de même de la *Revelaçion de un Hermitaño* et de la *Disputa del Cuerpo e del Anima* (2). Dans l'une et dans l'autre vision, lès démons sont décrits avec un luxe naïf de détails effrayants, au milieu desquels le grotesque se glisse naturellement. Dans ces sortes d'écrits, outre l'enseignement qui se dégage du récit, le sermon, sous forme directe, occupe une large place; c'est le but principal que l'auteur avait en vue. Pénétré de la gravité de son rôle de justicier, il n'hésite pas d'ailleurs à nous montrer des rois, des princes, des prêtres parmi les réprouvés. La leçon s'adresse à tous, car, aux enfers du moins, il n'y a plus ni faveurs ni privilèges. L'art, de son côté, vulgarisa de bonne heure ces descriptions de l'autre monde. On s'ingéniait à découvrir quelques ressemblances entre les contemporains et les diables qu'inventait la fantaisie malicieuse du peintre, ou que le sculpteur mêlait aux ornements touffus des cathédrales et des cloîtres. Quevedo, à ses débuts, ne pouvait connaître que par ouï-dire les fresques de Michel-Ange ou d'Orcagna, mais il avait vu les tableaux bizarres de

Muerte, Rey, Dama, Pastor, la Razon, la Ira, el Entendimiento). *Sitzungsberichte der Philos.-Histor. Clase d. kais. Akad. der Wiss.*, 8r Bd. (1852), pp. 135 et suiv. Art. de Ferd. Wolf.). — *La Vida y la Muerte*, de Fr. Francisco de Avila, 1508. (Gallardo, *Ensayo...* n° 304.) — *Las Cortes de la Muerte, a las cuales vienen todos los Estados....*, par Luis Hurtado de Toledo, 1557, réimprimée par Rivadeneyra, Bibl. de aut. esp., XXXV (1872) pp. 1-41. etc. Parfois l'inspiration classique se mêle assez heureusement à la tradition chrétienne, comme dans la *Tragicocomedia alegórica del Paraiso y el Infierno*, Burgos, 1599. (*Ibid.*, n° 1012. — Ferd. Wolf., *o. l.*, p. 119), où nous trouvons, en même temps que Caron et le diable, la plupart des originaux, usuriers, moines, *alcahuetas*, que nous verrons dans les *Songes*. — Sur les vieilles satires françaises sous forme de « visions, songes et voyages dans l'autre monde, classe abondante et variée, » voy. Ch. Aubertin, *Hist. de la langue et de la litt. fr. au moyen âge*, t. II, p. 6 et suiv. — Sur le Purgatoire de saint Patrice, *ibid.*, p. 68.

(1) P. e., le *Sueño de la Muerte*.

(2) L'auteur de *La Casa de Locos de amor* semble s'être souvenu du commencement de la *Disputa*, voy. O de Toledo, *Zeitschrift für Roman. Philol.*, 1878, II Bd, pp. 40-69.

Jérôme Bosch, dont on admire encore au musée du Prado le *Triomphe de la Mort* (1). Il les cite à plusieurs reprises, et leur donne le même nom qu'à ses visions, *Sueños*. Au commencement du *Jugement Final*, le premier en date de ses *Songes*, il raconte qu'il s'était endormi sur le livre de Dante, « qui éveilla dans son esprit une foule de visions (2). » Certes, nous n'avons aucune velléité de prendre au sérieux ce rapprochement. Les *Songes* ressemblent à l'*Enfer* comme une caricature peut ressembler à un portrait; nous laisserons donc à Fr. Diego de Campo, qualificateur du Saint-Office, la responsabilité de la comparaison qu'il établit entre Dante et Quevedo, « comparaison, » dit-il, « qui est tout à l'avantage du dernier (3). » Ce qui du moins est vraisemblable, c'est qu'un esprit naturellement porté à la satire dut s'emparer avec empressement de ce cadre heureux qui s'offrait à lui, tout en remplaçant les images terribles de Dante par les figures grimaçantes qu'il excellait à peindre. Rabelais a eu un moment la même idée, lorsqu'il fit raconter par Epistémon ce que ce dernier avait vu parmi les diables et les damnés (4). De même Juan Valdes, l'auteur du *Dialogue de*

(1) *Alguacil Endemoniado* : « Poco ha que fue Jerónimo Bosco allá, y preguntandole por que habia hecho tantos guisados de nosotros en sus sueños.., » Dans ses poésies, Quevedo appelle une vieille femme : « *Sueño de Bosco* con tocas. » — Il parle encore du même artiste dans le *Buscon*, II, 2 ; « *No pinto tan extrañas posturas Bosco como yo vi...* » Fr. José de Siguenza, dans son *Histoire de saint Jérome*, disait de Bosch : « Ses tableaux, loin d'être les rêveries d'un fou, sont des œuvres pleines de sagesse et d'esprit, et s'il y a là des folies, ce sont les nôtres et non les siennes. C'est une satire de nos fautes et nos erreurs que son pinceau a tracée... On a tort de le traiter d'hérétique. » Cité par A. de Castro, B. A. E., LXV, p. LXIX, note 1.

(2) « Habiendo cerrado los ojos con el libro del Dante, lo cual fue causa de soñar que veia un tropel de visiones. » — Dans quelques ms., la *Divine Comédie* est remplacée par le livre de la *Fin du monde et de la seconde venue du Christ*, attribué au bienheureux Hippolyte (Περὶ τῆς συντελείας τοῦ κόσμου καὶ περὶ τοῦ Ἀντιχριστοῦ καὶ εἰς τὴν δευτέραν παρουσίαν τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.) Certains passages du *Juicio Final* paraissent en effet directement imités de cet ouvrage. Voy. particulièrement dans la traduct. de Fabricius (Hippolyti Episc. et mart. opera, Hambourg, 1716, pp. 4-29 du vol. II), le chap. XXXVII : « Tunc enim sonabit tuba et excitabit dormientes e profundissimis terrae..., etc..., » et le chap. XXXVIII : « Tunc sancti Angeli discurrent congregantes omnes gentes, quas expergefaciet horrenda vox illa tubae..., etc. »

(3) « Se aventaja mucho a Dante, y a los otros autores que han seguido el mismo intento. »

(4) Rabelais, *Pantagruel*, XXX.

Mercure et de Caron, qui, dans un esprit bien différent de celui de Quevedo, mais par un procédé analogue, évoquait devant nous les âmes d'un roi, d'un duc, d'un cardinal, d'un évêque, d'un théologien, d'un prédicateur, d'un moine hypocrite, qui se trompe de route comme les faux-dévots du *Songe de l'Enfer*, et va droit à l'enfer, croyant arriver au ciel (1). La littérature italienne avec laquelle, selon ses biographes, Quevedo fit de bonne heure connaissance, lui offrait des modèles dans ce genre. Quoiqu'il ne les nomme pas, peut-être connut-il l'ouvrage satirique et burlesque de Antonio Francesco Doni, *I mondi celesti, terrestri ed infernali* (1562), qui offre plus d'une analogie avec le sien, et les *Dialoghi piacevoli* de Niccolò Franco (1542).

Cette fiction du *Songe* offrait plus d'un avantage. En premier lieu, elle est commode ; le *Songe* s'allonge, se raccourcit, cesse brusquement, sans obéir à d'autre loi qu'au caprice de l'auteur, qui s'endort et qui se réveille comme il veut. Certains *Sueños* ont quelques pages à peine ; d'autres sont beaucoup plus longs ; tantôt c'est un simple coup d'œil jeté à la hâte sur quelques travers humains, tantôt c'est une revue plus complète, un dénombrement qui n'omet aucun groupe important. Sous cette dernière forme, le *Songe* rappelle souvent le roman picaresque. Mais Quevedo sut en faire quelque chose de plus vif, de plus court, de plus leste encore. En ne laissant à l'intrigue qu'une part tout à fait restreinte, il mit en un relief plus accusé les ridicules qu'il attaquait. Dans le roman, l'auteur doit inventer une fable, quelque simple qu'elle soit, afin d'amener successivement en scène ses divers personnages ; ces aventures romanesques, qui amusent le lecteur, le déroutent aussi parfois, car, sous les costumes étrangers dont ils sont revêtus, il ne reconnaît pas toujours les originaux qu'il coudoie dans la rue ou dans la société. Dans le *Songe*, il n'en est pas ainsi ; chaque personnage apparaît en pleine lumière, dessiné nettement, parfois brutalement, mais la caricature ne fait qu'accuser le trait distinctif. A peine cette ombre s'est-elle évanouie,

(1) Voy. aussi, dans Gallardo, I, n° 980, l'analyse du « *Paraiso y el Infierno,* » imité de Juan de Valdes.

qu'une autre lui succède, s'agite un moment devant nous, et disparaît. Une fiction d'une extrême simplicité relie, comme un fil léger, cette série de portraits ou de charges. Ils se suivent sans transition, semblables à ces images heurtées d'un rêve que le hasard seul semble engendrer. Le monde où ils nous transportent n'a pas de réalité; l'illusion s'évanouit au réveil, et la raison vient bien vite dissiper ces fantômes que le sommeil a fait naître. C'était une atténuation à la vivacité de certaines attaques, Quevedo a soin de le faire remarquer (1). Ses adversaires, il est vrai, n'admettent guère une pareille excuse; ils répondent que l'auteur abuse du titre qu'il a choisi, et que c'est montrer peu de respect que de remplir l'enfer, même en songe, de tant de visions burlesques (2). Quevedo réplique qu'en transportant la scène aux enfers, il déclare suffisamment que les méchants seuls y figurent, et qu'en aucun cas les bons ne sauraient se sentir atteints. Ce sont les vices seuls qu'il poursuit; c'est pour éviter tout scandale, pour ne point s'exposer à des méprises fâcheuses, qu'il va chercher ses modèles, non point autour de lui (il s'en garderait bien !), mais dans un lieu où personne ne sera tenté de se reconnaître. Pour plus de sûreté, l'auteur a soin de répéter souvent ces déclarations (3). Cette manière ingénieuse de donner à la satire l'autorité d'un enseignement moral plaisait aussi à Quevedo, parce qu'elle lui fournissait, par son étrangeté, des effets pittoresques, bien faits pour piquer la curiosité des lecteurs. Ses descriptions de l'enfer parurent irrévérencieuses, et nous n'en sommes pas étonnés; il a beau multiplier les protestations, il prend un plai-

(1) « Se que los sueños las mas veces son burla de la fantasia, y que el malo (el diablo) nunca dijo verdad. » *Enfer.*

(2) « Aunque me pueda responder con el titulo que son sueños, mas no satisfacerme que aun para soñado es mucho soñar tantas burlas en el Infierno. » *Venganza de la Lengua Española.*

(3) « Dezir de los que estan en el Infierno no puede tocar a los buenos. » *Enf.* — « Certificando al lector que no pretendo en ello ningun escandalo ni reprension sino de los vicios. » *Ibid.* — « Solo he querido advertirte en la primera hoja que este papel es solo una reprension de malos ministros de justicia, guardando el decoro que se debe a muchos que hay loables por virtud y nobleza. » *Alguaz.* — « Guardo el decoro a las personas y solo reprendo los vicios; murmuro los descuidos y demasías de algunos oficiales sin tocar en la pureza de los oficios. » *Enf.*, Préface.

sir visible à traiter le sujet en charge, à la manière de Téniers ou de Bosch; les monstres bouffons, les fantoches invraisemblables qu'il nous montre excitent le rire plutôt que la terreur; tout en poursuivant le vice au fond des enfers, il trouve largement à satisfaire son instinct du grotesque aux dépens, non seulement des damnés, mais encore de l'enfer lui-même.

Les *Sueños* sont au nombre de six. Voici leurs titres, et, lorsqu'elle peut être déterminée, la date de leur composition.

1° Le *Songe du Jugement dernier* (*El Sueño del Juicio Final*). Il fut, ainsi que le suivant, écrit avant le mois de mai 1608, puisqu'ils sont l'un et l'autre cités dans le *Songe de l'Enfer*, qui porte cette date (1). Castellanos assure avoir vu dans les notes de Aldrete la date du 3 avril 1607, en tête du *Jugement*.

2° L'*Alguazil démoniaque* (*El Alguacil Endemoniado*). Si l'on admet l'indication fournie par Castéllanos pour le *Songe* précédent, celui-ci serait de la seconde moitié de 1607, ou des quatre premiers mois de 1608.

3° *Le Songe de l'Enfer* (*El Sueño del Infierno*), daté du 30 avril 1608 (2).

4° *Le Monde vu du dedans et du dehors* (*Discurso del Mundo pro de dentro y por de fuera.*) Tel est le titre complet et exact fourni par un manuscrit de Madrid (3). Ce même manuscrit porte, à la suite de la dédicace à « Don Pedro Jiron Duque de Viena (Urena), » la date d'avril 1623, évidemment fausse, puisque ce songe est cité dans celui de *la Mort*, qui est de 1622. On peut hésiter entre les deux dates de 1610 et de 1612. La première est celle que porte le *Songe* dans l'édition de Madrid, reconnue par Quevedo : la seconde est inscrite au bas d'une dédicace manuscrite, citée par Castellanos (4). La date de 1610 nous paraît préférable. A cette époque, Quevedo s'appliquait à gagner les bonnes grâces du duc, auquel il avait déjà dédié, en avril 1609, sa traduction

(1) « Yo que en el *Sueño* (supp. del *Juicio F.*) y en el *Alguacil Endemoniado*... » S. de l'*Enfer*.

(2) « Acabe este Disc. en el Fresno a postrero de abril de 1608, en 28 de mi edad... » Dédicace « a un amigo suyo. Del Fresno y mayo 3 de 1608. »

(3) Bibl. nac., Madrid, Aa,-167.

(4) *Obras*, I, p. 427.

d'Anacréon. En 1612, Osuna était vice-roi de Sicile ; il avait, l'année précédente, accueilli Quevedo, obligé de fuir momentanément Madrid. Comment admettre qu'en 1612 ce dernier n'eût point fait allusion à ces événements, et que sa dédicace ne portât point le titre d'Osuna ? De plus, dans l'intervalle de son retour en Espagne et de son second départ pour la Sicile, Quevedo paraît surtout occupé d'écrits philosophiques ou ascétiques : il n'aurait en revanche rien écrit pendant l'année 1610. Enfin, d'après les expressions du Prologue, le *Monde* aurait suivi d'assez près les *Songes* précédents : « Non content d'avoir vu en songe le Jugement dernier, d'avoir endiablé un alguazil, *et d'avoir dernièrement écrit l'Enfer*, me voici de nouveau... avec le *Monde vu dans son intérieur* (1). »

5° *Le Songe de la Mort* (*El Sueño de la Muerte*). 6 avril 1622. Il était, dans l'esprit de Quevedo, destiné à clore la série des *Songes*. « J'ai voulu que la Mort mît fin à ces écrits, comme elle met fin à toutes choses. Ce Songe est le cinquième, et s'ajoute à ceux du *Jugement*, de l'*Alguazil Démoniaque*, de l'*Enfer* et du *Monde vu dans son intérieur* : je n'ai plus que faire de rêver (2). »

6° *Discours de tous les diables*, ou *l'Enfer réformé* (*Discurso de todos los diablos*, *o Infierno enmendado*). Imprimé à Gérone, en 1628.

7° La *Fortune raisonnable* et *l'heure de tous* (*La Fortuna con seso y la hora de todos*). La dédicace, à don Alvaro de Monsalve, est du 12 mars 1636. Cette « *fantaisie morale* » ne figure pas d'ordinaire parmi les *Songes*. Mais elle leur ressemble tellement, par le fond comme par la forme, que l'on nous pardonnera de le joindre à ces derniers. Il ne devait paraître qu'en 1650, cinq ans après la mort de l'auteur.

L'authenticité de tous ces *Songes* et celle de la *Fortune* ne peut être contestée. Mais il n'en est pas de même pour la

(1) « No contento con haber soñado el Juicio ni haber endemoniado un alguacil, y ultimamente escrito el Infierno, ahora salgo... con el *Mundo por de dentro*... »

(2) « He querido que la Muerte acabe mis discursos como las demas cosas. Este es el quinto tratado al sueño del *Juicio*, al *Alguacil endemoniado*, al *mundo por de dentro* : no me queda ya que soñar. »

Maison des Fous amoureux (*La casa de Locos de amor*), que l'on joint cependant aux autres. Les éditeurs ou les critiques qui l'attribuent à Quevedo font valoir les raisons suivantes.

La *Maison des Fous* figure dans l'édition originale des *Songes* de Saragosse, 1627. Or, cette édition fut préparée par l'ami de Quevedo, Lorenzo Van der Hammen, qui déclare avoir corrigé toutes les œuvres insérées « sur les originaux qu'il possédait dans sa propre bibliothèque : *Los he corregido por los originales que en mi libreria tengo.* » Les éditions de Barcelone (1629), de Pampelune (1631), de Madrid (1648) insèrent également la *Maison des Fous*. Il y a plus ; ce *Songe* se trouve déjà, avec d'autres œuvres de Quevedo, dans un manuscrit de la première décade du dix-septième siècle, et l'index de ce recueil attribue formellement la *Casa de Locos* à notre auteur (1). Le *Tribunal de la Juste Vengeance* n'est pas moins affirmatif. Si, laissant de côté ces témoignages contemporains, on étudie l'œuvre en elle-même, il suffit de supprimer les additions, maladroitement ajoutées dans l'édition posthume de 1648 par une main étrangère, pour reconnaître, sans hésitation possible, le style et la manière de Quevedo (2).

A ces arguments, dont nous ne contestons pas la valeur, on peut opposer les suivants : 1° Jamais Quevedo n'a reconnu la *Maison des Fous*. Cependant, à deux reprises, d'abord dans la préface du *Monde*, vers 1610, et, plus tard, dans celle de la *Mort*, en 1622, il a pris soin d'énumérer lui-même ses *Songes* : la *Maison des Fous* ne figure ni dans l'une ni dans l'autre de ces listes. Elle ne figure pas davantage dans la seule édition reconnue et avouée par lui, celle de

(1) Ce ms. important a été décrit et étudié par Fern.-Guerra dans l'*Ensayo* de Gallardo, I, pp. 1247-59. Le recueil aurait été formé à Séville, en 1606, par don Francisco Porras de la Cámara, pour distraire l'archevêque don Fernando Niño de Guevara. Voy. Navarrete, *Vida de Cerv.*, p. 91.

(2) Voici sur ce point la thèse de Fern.-Guerra. La *Maison* fut écrite par Quevedo dans le feu de la jeunesse. Van der Hammen put lui fournir le sujet, mais non le traiter. Après la mort de son ami, V. der H. s'appropria l'œuvre, et, à l'aide de pensées, de fragments tirés des *Songes*, de périphrases et de commentaires, il en fit une nouvelle, qui a été recueillie dans toutes les éditions depuis 1648 jusqu'à 1850. *Obr. de Quevedo*, I, p. 350, note.

Madrid, 1629 (1). Il est vrai qu'il a également supprimé de cette dernière quelques écrits qui sont certainement de lui. Mais cette suppression, en ce qui concerne les pièces en vers, est facile à comprendre : elles n'étaient point à leur place dans un recueil d'œuvres en prose, et devaient être réservées pour le recueil projeté des *Poésies*. Elle reste une présomption sérieuse contre l'authenticité de la *Maison*, dont la place était tout naturellement indiquée dans le recueil des *Songes*, et contre celle de la *Pragmatique du Temps*, également omise. Dans sa préface à cette édition, Quevedo disait formellement : « Je reconnais pour miens les discours qui suivent... à l'exclusion d'œuvres étrangères que l'on m'a attribuées (2) ; » et encore ; « Certains libraires étrangers (c'est-à-dire d'Aragon, de Catalogne et de Valence) ont inséré sous mon nom des écrits qui ne sont pas de moi (3). » Mais peut-être avons-nous tort de prendre au sérieux des déclarations qui ne trompaient personne, et qui étaient de simples précautions contre la censure ? Dans le cas présent, nous ne ne le pensons pas, car la *Maison des Fous* n'est, à coup sûr, ni plus libre ni plus compromettante que les autres *Songes*. Le sujet est des plus futiles et ne pouvait causer aucun ombrage (4). En admettant que les passages relatifs aux amours

(1) Rappelons encore que Quevedo déclare que la Mort est le *cinquième* de ses *Songes*. Si la *Maison* eût été de lui, il fallait dire le *sixième*.

(2) « Estos discursos en la forma que salen corregidos, y en parte aumentados, conozco por mios, sin entremetimiento de obras ajenas que me achacaron. »

(3) « Algunos mercaderes extranjeros las pusieron en la publicidad de la imprenta, y... añadieron a mi nombre tratados ajenos... etc. »

(4) Le même sujet est traité d'une façon analogue dans les deux parties de *l'Universidad de Amor y escuela del Interes*, verdades soñadas o sueño verdadero, dans les *Obras*... de Salvador Iacinto Polo... Zaragoça, Diego Dormer, 1664, f[os] 310 et suiv., et 331 et suiv. La première édition de cet ouvrage, selon les annotat. esp. de Ticknor, est de 1640. Nous avons vu de l'*Universidad* (sous le nom du maestro Antolinez de Piedrabuena) une édition de Saragosse, Pedro Lanaja y Lamarca, año 1642. La seconde partie y est attribuée à Gaston Daliso de Orosco, et porte la date du 10 févr. 1635. Latassa (*Biblioteca nueva*, III, p. 62) assure que cette seconde partie est de Juan Francisco Andres de Uztarroz, historiographe du royaume d'Aragon, et cette attribution nous semble confirmée par le passage suivant de la « Lista de las obras impresas y manuscritas del doctor Juan Francisco Andres, copiada de un pliego que el autor publicó adjunto á un memorial, solicitando la plaza de cronista de Aragon, » (Gallardo..., I, p. 195) : 5°, segunda parte de la Universad de Amor, año de 1635.

des religieuses aient paru trop hardis, il était facile de leur faire subir les corrections imaginées par l'éditeur de Madrid et appliquées par lui aux autres *Songes*. Ces derniers renfermaient des attaques semblables, et nous savons déjà que ce sujet est l'un de ceux qui reviennent le plus souvent dans les œuvres satiriques de cette époque.

Si la *Maison des Fous amoureux* n'est pas de Quevedo, de qui est-elle? Nicolas Antonio déclare nettement, et à deux reprises, qu'elle est de Van der Hammen lui-même (1), et que c'est de la propre bouche de ce dernier qu'il tient le fait. La bonne foi de Nicolas Antonio ne peut être mise en doute, et nous n'avons pas de raison non plus de suspecter celle de Van der Hammen. On s'appuie, pour le faire, sur l'œuvre elle-même, qui porte évidemment, dit-on, la signature de Quevedo, si l'on en retranche un certain nombre de passages. A cette manière de voir, nous pourrions opposer le sentiment de Nicolas Antonio, qui, lui, ne découvre dans ce *Songe* « absolument rien de l'esprit ni du style de Quevedo (2), » ou celui de Baena, qui estime « le style plus fleuri, plus travaillé, moins amer (3). » Mais, sans insister sur cette diversité d'appréciations, nous admettons volontiers, d'une part, que l'œuvre porte des traces manifestes de remaniements exécutés avec gaucherie ; d'autre part, qu'il y a entre elle et les *Songes* authentiques des analogies nombreuses. Il n'y a pas là encore de raisons suffisantes, croyons-nous, pour infirmer le témoignage si précis de l'auteur de la *Bibliotheca*. La *Maison des Fous*, ainsi que le prouve le manuscrit de la Colombine, fut écrite entre 1606 et 1610. A cette date, Van der Hammen, de huit ans plus jeune que Que-

(Escribióse en la Academia de los Anhelantes, para enseñar que en los asuntos profanos no deben mezclarse cosas sagradas. Imprimióse diversas veces.)

(1) *Bibl. nov.*, s. n. Franc. de Quevedo, I, p. 462 : qui Laurentius [Van der Hammen] verus auctor est hujus opusculi, quod ex ore ipsius Granatae audivi. — Et s. n. Laurentius, V. de H., II, p. 10. — Dans le ms. de la Colombine, l'auteur s'adresse à un certain don Juan. Dans l'édition de 1627, et dans les éditions similaires, ce nom est remplacé par celui de don Lorenzo (V. de H.).

(2) « Cujus (Francisci nostri) ingenium et stylum ne minimum quidem sapit. »

(3) « El estilo de ella (*la Casa...*) es mas florido y limpio, y ménos amargo que el de Quevedo. » *Hijos de Madrid*, II, p. 153.

vedo, avait environ vingt ans; il était très lié avec lui et connaissait à merveille ses ouvrages (1). Il a pu fort bien s'exercer alors sur des sujets analogues, imiter la manière de l'auteur du *Jugement dernier* et de l'*Alguazil démoniaque*, lui emprunter quelques-unes de ses plaisanteries. Le sujet lui-même était sommairement traité en deux pages, dans l'*Alguacil Endemoniado*. Van der Hammen, qui se préparait à entrer dans la carrière ecclésiastique, si même il n'y était déjà entré, n'osa signer une œuvre si légère, et il la mit ou la laissa mettre sous le nom de son ami (2). C'est lui qui, en 1627, insère la *Maison des Fous* dans l'édition de Saragosse, et quoique, deux ans plus tard, l'opuscule ait été supprimé et, par suite, implicitement désavoué par Quevedo dans les passages cités plus haut, il continue naturellement à figurer dans les éditions qui reproduisent celle de Saragosse. Ce n'est qu'après la mort de Quevedo, en 1648, que la *Maison des Fous amoureux* prend sa place dans l'édition de Madrid, à côté des autres *Songes;* mais, seule entre tous, elle y apparaît avec des changements que nous ne saurions attribuer qu'à Van der Hammen lui-même. Ce dernier, qui, l'année suivante, allait faire paraître « *La manière de pleurer ses fautes* (3), » eut sans doute un remords. Supprimer complètement ce péché de jeunesse n'était plus possible : peut-être aussi le succès de l'œuvre flattait-il secrètement la vanité paternelle. Il voulut du moins qu'elle édifiât désormais ceux qu'elle avait pu scandaliser, et mettre le remède à côté du mal. De là ces dissertations morales qui se glissent si maladroitement dans le texte primitif; de là cet air de gravité qui est censé corriger la légèreté du fond. Ce système de compensation est tout naturel, si Van der Hammen est vraiment l'auteur de ce *Songe*. Dans le cas contraire, comment expliquer qu'il ait osé prendre de telles

(1) « Quien como yo conociere a v. m., y le comunicare, quien profesare su amistad... — Yo... siempre que... revuelvo sus muchas y varias obras, ya politicas ó poeticas, ya historicas, morales ó sagradas, ó cuando le comunicó. » Dédic., de *Don Felipe el Prudente*, par V. de H., à Quevedo.

(2) « La razon que pudo haber (don Lorenzo) para que la (*Casa*) prohijase seria sin duda porque su autor la tendria por ménos decente á su estado sacerdotal. » Baena, *o. c.*

(3) *Modo de llorar los Pecados*. Granada, 1649. Nic. Ant., B. N., l. I.

libertés vis-à-vis de l'œuvre d'un ami? Et si sa piété les lui inspirait, comment ne les a-t-il pas prises avec toutes les autres œuvres?

Cette question d'authenticité en soulève une autre. Quel est, parmi les différents textes des *Songes*, celui qu'il convient de choisir?

Les cinq premiers *Songes*, composés de 1607 à 1622, restèrent manuscrits jusqu'en 1627. Que Quevedo ait de bonne heure pensé à les publier, qu'il ait même donné un commencement d'exécution à ce projet, nous ne pouvons en douter, puisque nous avons, datée du 30 juillet 1612, la censure de Fr. Antonio de Santo Domingo, préparée pour le *Jugement dernier;* le titre qu'y porte ce *Songe* indique qu'il n'était que le premier d'une série (*Sueños y discursos... ó sea el S. del Juicio Final*). Mais, soit à cause des événements qui troublèrent son existence, soit pour tout autre motif, Quevedo ne put donner suite à son dessein. Les *Songes* continuèrent donc à circuler en manuscrit; l'auteur en laissait volontiers prendre copie (1), et ces copies se multipliaient avec rapidité. On peut appliquer aux *Sueños* ce qu'un contemporain nous dit de la *Perinola*, satire littéraire d'un intérêt bien plus restreint. Il nous dépeint l'arrivée du courrier, apportant l'œuvre nouvelle de Quevedo. « C'était un petit cahier manuscrit; en peu de temps on en fit tant de copies que dans toutes les tavernes et dans tous les cabarets (et Dieu sait s'il sont nombreux!) on les trouvait par paires (2). » A laisser aller ainsi les choses, Quevedo trouvait son avantage : sa réputation n'y perdait rien, son indépendance et sa sécurité y gagnaient. Le manuscrit se passait de censures, d'approbations; il était toujours facile de désavouer l'œuvre, si elle devenait compromettante, et, en attendant, l'auteur pouvait se donner libre carrière. Aussi ne se pressait-il pas de reconnaître ces enfants de sa veine, qui faisaient hardiment leur chemin dans le monde, sans

(1) « Tuve facilidad en dar traslados á los amigos. » Préf. de 1629.

(2) « Un quadernillo manuscrito, del qual en breve tiempo se sacaron tantas copias que en qualquiera taberna o bodegon, con ser excesivo su numero, se hallavan à pares. » *Tribunal de la J. V.*, p. 4. — Sancho prédit, en termes analogues, un sort semblable au *Don Quichotte*. Part. II, ch. LXXI.

avoir besoin de l'aveu paternel. Il vint un moment pourtant où il fallut se décider. On faisait circuler sous son nom une foule de productions dont ses ennemis tiraient parti contre lui. Deux disgrâces et deux exils le rendirent plus prudent. De plus, les éditions faites hors de Castille avaient reproduit brutalement le texte des manuscrits, et les libraires s'enrichissaient à ses dépens. Quevedo fit imprimer les *Songes*, avec d'autres œuvres, à Madrid, en 1629 (1), et l'Inquisition approuva cette édition, à l'exclusion de toute autre. Il existe donc, pour constituer le texte des *Songes*, trois sources distinctes : les manuscrits, les éditions antérieures à celle de Madrid de 1629, enfin cette dernière édition des *Juguetes de la Niñez*, de Madrid, 1629. Pour donner une idée des différences qui distinguent ces trois textes, nous avons choisi quelques passages caractéristiques des principaux *Songes* auxquels nous renvoyons (2). La comparaison des variantes permet, croyons-nous, d'arriver aux conclusions suivantes.

1° Les manuscrits que nous avons pu étudier, et ceux dont les variantes figurent dans l'édition de Fernandez-Guerra, diffèrent peu entre eux. Nous ne faisons d'exception que pour un manuscrit qui a appartenu à don Jose Muso y Valiente, et que Castellanos a, dit-il, consulté (3). Il contient certains passages qui ont absolument disparu, non seulement des éditions imprimées, mais même des autres manuscrits. Les différences qui existent entre ces derniers portent sur des points secondaires ; ils concordent généralement dans les passages modifiés par les éditions expurgées.

2° L'édition de 1627 et ses diverses reproductions se rapprochent beaucoup des manuscrits : presque toujours leur leçon, quand elle a quelque portée, se retrouve dans le texte imprimé. Les variantes, assez nombreuses, portent sur des détails de style : elles sont souvent le fait d'un copiste distrait ou ignorant.

(1) Le fait est attesté par le *Novissimus Librorum prohibitorum et expurgandorum index*, pro catholicis Hispaniarum regnis Philippi IIII, reg. cath., anno 1640. Madriti, ex typographaeo Didaci Diaz, p. 425, col 2. « [Se permite] El libro intitulado *Juguetes de la Niñez*, impresso en Madrid por el mismo autor, año de 1629. » Je n'ai vu que l'édition de Barcelone, Lacavalleria, 1635.

(2) Voy. Appendice I, n° III.

(3) *Obras...*, I (1840), p. 387.

3° Il y a, au contraire, des différences importantes entre les manuscrits ou l'édition de 1627 d'une part, et celle de 1629 de l'autre. Quevedo lui-même s'explique à ce sujet dans la préface de cette dernière, et il indique suffisamment dans quel esprit ce travail d'épuration a été exécuté. « Instruit par le scandale que causait le mélange des vérités et de la plaisanterie, j'ai donné satisfaction aux lecteurs sur ce point, et enlevé ces taches de mes écrits. Je les livre ici soigneusement corrigés. Ils n'ont rien perdu de ce qui pouvait les rendre agréables, mais ils le seront désormais avec plus de décence (1). » Quevedo ne pouvait faire moins, après avoir, l'année précédente, reproché à Vicencio Valerio de mêler le sacré au profane, « chose que n'admet pas le concile (de Trente) (2). » De son côté, l'éditeur ajoutait (3) : « Dans toutes les œuvres, on a évité de mêler des passages de la sainte Ecriture et supprimé certaines libertés qui pouvaient déplaire. Bien que nous lisions des choses semblables dans les livres de Dante, don Francisco m'a autorisé à faire ces corrections. » Pour préciser davantage, voici sur quels points portèrent ces corrections.

Les noms empruntés á la mythologie et à la Fable remplacèrent ceux que l'auteur avait tirés des livres saints ; les termes de la langue religieuse reçurent des équivalents ; les titres furent changés (4), et ces modifications furent poursuivies jusque dans les moindres détails. La plupart des passages défavorables aux gens d'Eglise furent supprimés. Les plus caractéristiques se trouvaient dans le manuscrit utilisé par Castellanos. On en jugera par les suivants : « Dans un

(1) « Doctrinado del escandalo que se recibia de ver mezcladas veras y burlas, he desagraviado mi opinion, y sacado estas manchas a mis escritos, para darlos bien corregidos, no con menos gracia, si no con gracia mas decente. »

(2) « Esto es mezclar con desprecio lo sagrado a lo profano, cosa que no admîte el concilio. » *Su Espada*, s. f.

(3) « En todas (las obras) se ha excusado la mezcla de lugarés de la sagrada Escritura, y alguna licencia que no era apacible, que aunque hoy se lee uno y otro en el Dante, don Franc. me ha permitido esta lima... — Advertencia... de don Alonso Messia de Leyva. »

(4) Le *Jugement final*, l'*Alguazil démoniaque*, l'*Enfer*, la *Mort* devinrent les *Songes des têtes de mort*, de l'*Alguazil alguazilé*, des *Etables de Pluton* et le *Voyage divertissant*. (*S. de las Calaveras*, *Alguacil alguaciladò*, las *Zahurdas de Pluton*, *Visita de los Chistes*.)

endroit écarté se trouvent les curés et les Frères, vermine qui ronge les maris, met au martyre les jeunes gens, et s'attaque, à coups d'indulgences menteuses, à toute femme qui a beau visage ou grâces cachées, alors même que le béguin la couvre, que le voile la cache, que des grilles solides la défendent; car tout cède au pouvoir de ces gens qui portent couronne, sans être rois. » L'Inquisition elle-même était violemment attaquée : « Un damné courait, poursuivi par une horrible mégère, armée de griffes énormes et d'une queue de mulet aussi longue qu'une *vara* d'alcade de la Manche. Elle le martyrisait à coups de broche en criant : Attends ! croque-mort ! vampire de sacristie ! araignée d'Eglise ! paie-moi mes deux filles dont tu as dérobé l'honneur dans le clocher où tu fais tes prouesses, et que, fatigué, tu as envoyées comme sorcières à la chaudière du Saint-Office. — Cela est vrai ! crièrent deux furies, couvertes du *San-Benito*, et dont les yeux, à travers les trous du capuchon, lançaient des flammes sombres. Et elles fondirent sur lui (1). » Nous avons cité, à l'appendice, d'après un autre manuscrit, et d'après l'édition de 1628, une page du *Songe de l'Enfer* qui n'est guère moins significative. Les moines, les prêtres, les sacristains, les religieuses indignes étaient primitivement en enfer, aussi bien que les rois ou les favoris. Mais si, dans les éditions revues et corrigées, nous retrouvons encore ces derniers, les gens d'Eglise, plus heureux, ont disparu. — Tels sont les points sur lesquels portèrent surtout les corrections. Malgré les promesses de la préface, l'inconvenance de certaines images ou l'indécence de certaines expressions trouvèrent grâce auprès du correcteur. En Espagne comme en Italie, les honnêtes gens étaient moins choqués alors de ces grossièretés de langage que du mélange de la plaisanterie aux choses de la religion. Les expurgateurs, de leur côté, se conforment aux goûts du public : Lionardo Salviati et Luigi Groto croyaient, en effaçant soigneusement toute irrévérence vis-à-vis de l'Eglise, mais en laissant les obscénités, rendre

(1) Castellanos parle d'un passage sur la papesse Jeanne, que je n'ai vu nulle part, et qui aurait fait l'objet d'une censure de Fr. Antonio Mendez de S°-Domingo.

désormais sans danger la lecture de Boccace. On en peut dire autant de la *Zucca* de Doni et des *Nuits* de Straparole (1).

Les modifications qu'eut à subir l'édition des *Juguetes de la Niñez* dénotent d'ailleurs, chez celui qui en fut chargé, peu de soin ou peu d'intelligence, et il est difficile de justifier ses caprices. Il laisse subsister dans l'*Alguazil démoniaque* le portrait du licencié calabrais, « grand chasseur d'esprits, » qui vit de ses révélations et de ses miracles. Mais dans le *Songe de l'Enfer*, il supprime celui de l'hypocrite qui se fait passer pour un saint, et dont les dévotes coupent le vêtement pour en faire des reliques (2). Cependant, quelques années plus tard, un évêque, don Juan de la Sal, dans ses charmantes lettres au duc de Medina-Sidonia (3), racontait, presque dans les mêmes termes, un fait analogue, et, bien loin de s'en scandaliser, il en plaisantait avec autant de liberté d'esprit que Quevedo l'aurait pu faire. Outre le ridicule de la terminologie mythologique en des sujets essentiellement chrétiens (4), l'édition de 1629 présentait à chaque page des contradictions et des obscurités qui rendaient plus difficile encore un texte parfois assez obscur par lui-même. Les exemples abondent; les suivants suffiront.

On lit dans le *Jugement dernier*, édition de Saragosse : « Mas lo de poetas fue de notar que de puro locos querian hazer creer à Dios que era Jupiter y que por el dezian ellos todas las cosas. Y Virgilio andava con su Zelides (l. Sicelides)

(1) Voy., sur ce point, les intéressants détails donnés par M. Dejob dans son livre : *De l'influence du concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques*. Paris, Thorin, 1884, chap. III, § 1 et § 2.

(2) Cf., l'anecdote du *Baron de Faeneste*, L. IV, ch. XIII, sur le « petit carme à tête pelée » auquel les dames de la cour « par devant, par derrière, avec des cyseaux, lui decoupoient sa robbe à barbe d'escrevisse... »

(3) L'illuminé dont parle don Juan de la Sal, un certain Francisco Mendez, avait sans doute lu les *Sueños* : « Uno anda ahora corriendo por las calles, que dice en todo su seso que ha estado en el infierno, y ha visto en él á muchos de los que hoy viven y encuentra cada dia. Y es lo peor que señala personas conocidas : á tal canónigo, á tal prelado, á tal sastre, á tal mercader... » Les sept lettres de don Juan de la Sal vont du 4 au 21 juillet 1616. Bibl. de aut. esp., t. XXXVI, pp. 539 et suiv.

(4) Remarquons toutefois que ce mélange choquait moins alors qu'on pourrait le croire. N'est-ce pas Mercure, qui, dans le *Dialogue de Mercure et de Caron*, gourmande les mauvais chrétiens et leur reproche leur tiédeur : « Esta es la honra que haceis a Jesu Christo? » s'écrie le messager des dieux.

Musae, diziendo que era el Nacimiento de Christo. » Le sens est clair, il devient à peu près inintelligible dans les *Juguetes*, où, dès le début, Dieu a été remplacé par Jupiter, et le nom du Christ supprimé, de telle sorte qu'il arrive précisément à l'auteur ce qu'il reproche aux poètes.

Dans le *Monde*, certain pédant prétend démontrer la sainteté de l'état de veuvage; il allègue à cet effet plusieurs textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'éditeur de 1629 les supprime, sans s'apercevoir que la réponse du vieillard *Desengaño*, qui se moque de l'érudition étalée par son interlocuteur, n'a plus de sens.

Ailleurs, pour éviter de prononcer le nom du Christ, c'est devant le tribunal de Rhadamante qu'il fait comparaître les damnés; mais, dans l'*Alguazil*, on tourne précisément en ridicule les poètes qui s'imaginent trouver dans les enfers et Rhadamante et Cerbère et l'Achéron. Pour ne pas dire, avec l'édition de 1628 : *Son de ver los amantes de monjas*, on écrira : *Son de ver los que han querido doncellas enamorados de doncellas* (?) (1). Il n'est point de page des *Songes* où le bon sens et la clarté n'aient eu également à souffrir de telles corrections (2). Encore s'il était prouvé que Quevedo, en laissant ainsi défigurer son œuvre, avait spontanément obéi à des scrupules respectables, nous pourrions nous résigner, et accepter ce texte comme traduisant plus

(1) De même dans l'*Intrigant*, *la Duègne et l'Espion*, la réponse des démons aux vieilles coquettes ne concorde plus, dans l'édition de 1629, avec les paroles de ces dernières. Le texte de Pampelune et de Valence est préférable sur ce point. Le paragraphe relatif aux « *Juzga-Mundos*, » qui remplaça, en 1629, le paragraphe primitif sur les religieuses, ne se rattache nullement à ce qui suit. Avec cette substitution, la phrase : « Bien le pareció á Pluton..., » du paragraphe suivant n'a plus de sens. De plus, ce genre de folie a déjà été traité, et la répétition est choquante.

(2) Voici quelques exemples des substitutions de détail (nous mettons le texte primitif entre parenthèses.) — « Los unos y los otros (los santos y los perdidos); los piadosos (los justos); los procuradores (los Angeles custodios); los verdugos (los demonios); el fuego (el purgatorio); estavan guardas a una puerta (est. los diez mandamientos, g. a. u. p.); es hombre (es bautizado y miembro de la Iglesia); sacrificios (misas); hombre (clerigo); visiones (revelaciones); ellos son diablos con varilla, y nosotros alguaciles sin vara (los alguaciles son diablos calzados, y nosotros diablos recoletos); apremióle (usó de sus exorcismos); Vesta (Nuestra Señora); Perogotero (los diablos); » St-Cosme et St-Damien, qui intervenaient pour un médecin, sont remplacés par un *procurador*, etc., etc.

fidèlement ses sentiments. Mais il est difficile de partager cette manière de voir. Quevedo n'était pas aussi libre qu'on semble le croire. Non pas assurément que nous soyons tenté, à propos des *Sueños*, de crier à la persécution, ni de voir dans leur auteur une victime de l'Inquisition. Il y a des preuves suffisantes que, vis-à-vis du moins de la littérature mondaine et profane, l'Inquisition se montra en fait plus tolérante qu'on ne se l'imagine généralement en France. Nous sommes étonnés parfois de l'étrange liberté qu'elle laissa aux poètes, aux romanciers, aux écrivains dramatiques, en même temps que de l'incohérence de ses décisions à cet égard (1). Evidemment elle attachait peu d'importance à ces œuvres de pure imagination ; son attention était dirigée d'un autre côté, et c'est à des écrits qui nous semblent aujourd'hui ou plus respectables ou plus inoffensifs, qu'elle réservait ses rigueurs. Si un père dominicain, en 1610, refusa net son approbation au *Jugement dernier*, deux ans plus tard un père franciscain déclarait que « peu content de le lire une première fois par devoir, il l'a relu souvent ensuite par plaisir, et qu'à chaque lecture, il s'est senti de plus en plus édifié. » Il n'y a qu'un passage qui le chagrine : c'est celui où un trio « composé d'un évêque, d'un archevêque et d'un inquisiteur » se dispute une âme, qui, dans sa distraction, s'était aventurée de leur côté. « Mais tout le reste, » ajoute-t-il, « n'offense en rien notre sainte foi ni les bonnes mœurs (2). » Ce passage supprimé ou modifié, il ne tenait qu'à l'auteur de publier le *Juicio Final* : l'exigence n'avait rien de bien tyrannique. Il y a plus ; les éditions de Sara-

(1) Les preuves sur ces deux points abondent. Nous ne pouvons aborder incidemment ce sujet ; mais voyez, en ce qui concerne la tolérance (ou plutôt le dédain) de l'Inquisition, pour les œuvres de pure imagination, l'ouvrage de don Marcelino Menendez Pelayo, *Hist. de los Heterodoxos*, II, ch. I, ch. III et ch. IV, 3° p. 688 : « ¿ Y quien encadenó la fantasía de nuestros noveladores y satíricos? ¿ Hubo nunca ingénio más audaz y aventurero que el de don Fr. de Quevedo? Pues bien : el santo tribunal despreció todas las denuncias de sus émulos, y dió el pase á sus rasgos festivos cuando él los pulió, aderezó é imprimió por sí mismo, reprobando las ediciones incompletas y mendosas que mercaderes rapaces habian hecho fuera de estos reinos. »

(2) Censura del P. Fr. Antonio de Santo Domingo, lector en Teologia. *Obras*, I, p. CXII.

gosse, de Barcelone, de Valence reproduisent à peu de chose près le texte assez libre des manuscrits : toutes cependant sont pourvues des licences et autorisations nécessaires. La hardiesse des *Songes* aurait sans doute trouvé grâce, même devant les inquisiteurs de Castille, si tous les ennemis de Quevedo ne s'étaient coalisés pour en montrer le danger (1). Les hypocrites et les fanatiques, nous l'avons vu, s'étaient scandalisés de bonne heure, et les *Songes* étaient devenus une arme de guerre contre leur auteur. Essayait-il de dire son mot dans les querelles ou discussions religieuses, on lui fermait immédiatement la bouche avec quelque citation de ses *Songes*, méchamment interprétée. « Je ne nie pas, » répondait-il doucement, « je ne nie pas que je ne les aie écrits : ce sont œuvres de jeunesse, inspirées par l'ardeur du sang ; elles paraissent futiles, mais elles cachent un enseignement et une doctrine salutaire. Les éditions que l'on en a faites le proclament hautement... On parle de scandale... On dit que j'ai écrit des œuvres profanes, des satires, soit ! mais aujourd'hui... (2) » Il avait beau dire, on ne voulait rien entendre ; il était le bouc émissaire, la cause de tous les maux de l'Espagne. « Ce qui nuit à l'Espagne, » disait Valerio Vicencio, « c'est le préjudice que tu as causé à la Foi et au peuple espagnol en transformant le *Jugement dernier* en songe insensé. »

Quien hace guerra a España es el perjuicio
Que, convirtiendo el Juicio
Final en sueño insano,
Causastes a la Fe y al pueblo hispano (3).

Le fiscal du *Tribunal de la Justa Venganza* n'a garde d'oublier les *Songes*. Son second discours (p. 250) est dirigé contre l'*Alguazil démoniaque*, son troisième contre l'*Enfer* (p. 252), son quatrième contre le *Monde* (p. 263), son cin-

(1) L'*Index Libr. Prohibit.* Alexandri VII, P. M., jussu editus, Romae, 1665, inscrit parmi les livres prohibés (p. 311) : *Les Visiones* (sic) de D. Quevedo (sic) continuatio. — Je ne sais quel est l'ouvrage ainsi désigné. Peut-être s'agit-il des *Visions*, traduites par La Geneste sur l'édition de Saragosse ?

(2) *Su Espada por Santiago*, vers la fin.

(3) *Respuesta al poema delírico*, l. supr. l.

quième contre le *Songe de la Mort* (p. 265). Au livre des *Songes* est consacrée en entier la troisième audience (p. 106 et suiv.). Les griefs sont innombrables ; la page suivante les résume suffisamment (1). « Si autrefois quelques écrivains se sont donné libre carrière en matières profanes, ils respectèrent du moins les choses saintes ; mais ce suppôt de Satan les surpasse en audace, car il n'épargne rien de ce que nous adorons au ciel et vénérons sur la terre. Comment ne point se scandaliser de ses propositions téméraires et sacrilèges, de son mépris pour les choses consacrées au culte divin par l'Eglise, mépris qu'il déguise mal sous ses bons mots ? de l'irrévérence avec laquelle il parle des saintes images que les fidèles vénèrent ? de sa haine blasphématoire et diabolique pour ceux qui, par la vertu du plus respectable et du plus mystérieux des sacrements, ont la puissance de faire descendre Dieu lui-même des cieux sur la terre ? de ses injures odieuses pour ces saintes femmes qui, imitant la plus parfaite des créatures, honneur de la nature humaine, Reine et Impératrice des anges, font vœu de virginité et se condamnent à une prison éternelle ? des soupçons injustes qu'il fait malicieusement peser sur les juges ecclésiastiques, médiateurs entre Dieu et l'homme ? du discrédit que ses insolences jettent sur nos gouvernants, dont les justes lois punissent le vice et récompensent la vertu ? des calomnies, des outrages qu'il répand contre les artisans et les ouvriers qui servent la république ? du plaisir déshonnête qu'il prend à décrire et à louer les attraits de voluptés coupables, afin d'en prêcher et d'en enseigner la pratique ? de l'inique cruauté qui lui fait damner tous les hommes ? de ses efforts pour enlever la crainte des peines éternelles, en insinuant que les damnés s'en moquent, plaisantent entre eux, et peuvent même sortir de ce lieu de supplices ? Il ose attribuer à Lucifer une juridiction souveraine, un tribunal d'où, selon son caprice, il édicte et décrète les tourments ; il lui donne la puissance et la majesté. Il y a bien d'autres choses encore qui le rendent suspect en matière de foi. Tu remarqueras surtout, ô lecteur ! cette

(1) *Tribunal de la J. V.*, *prólogo.*

insolente audace, qui ose scruter les jugements de Dieu et les secrets que le Très-Haut s'est réservés, et qui prétend corriger l'œuvre de l'éternelle sagesse... Demande donc à Dieu qu'il éclaire et inspire ceux qu'il a délégués pour juger sa cause et pour châtier de si graves, de si énormes et de si scandaleux délits. »

L'appel de ce furieux ne fut heureusement pas entendu : Quevedo ne fut ni brûlé ni même poursuivi ; mais la violence de pareilles attaques, qui se produisirent de bonne heure, était un avertissement. Les perspectives menaçantes qu'avant Franco-Furt, un Laureles ou un Pacheco aimaient à évoquer, durent plus d'une fois arrêter la plume du satirique, qui put se dire tout bas comme Marot en son *Enfer* :

> Je le dirais, mais garde les fagots !
> Je parlerais, mais garde la bourrée (1) !

Il y a donc toute apparence que ce ne fut pas tout à fait de bonne grâce que don Francisco laissa mutiler ses *Songes*, ainsi que nous venons de le voir, et il y aurait quelque naïveté à prendre au mot ses protestations en cette occasion, ou les éloges que les correcteurs du Saint-Office donnent à son zèle.

Ces remarques faites, il nous reste à suivre l'auteur à travers ce monde singulièrement varié, où il a réuni dans une promiscuité pittoresque toutes les classes de la société. Ces esquisses, malgré leur légèreté, nous en apprennent plus bien souvent sur les mœurs, les passions, les idées de l'époque, que bien des écrits en apparence plus sérieux.

Le premier groupe que nous rencontrons, — et ce n'est pas le moins nombreux, — est celui des marchands de toutes professions, tailleurs, cordonniers, cabaretiers, droguistes, etc., de tous ceux, en un mot, auxquels l'ignorance ou la paresse attribuait le renchérissement de la vie. Tous ces accapareurs s'acheminent en masse vers l'Enfer, où il y a à la fois plaisir et édification à leur voir rendre gorge. Les plus

(1) Voy. sur ce point, quelques réflexions fort justes de don B. Cárlos Aribau, dans le *Discurso preliminar*..., p. XXIV, des *Novelistas anteriores á Cervántes* Bibl. de aut. esp., t. III (1850).

coupables, ce sont les orfèvres, les joailliers, les doreurs, parce qu'ils fournissent des aliments au luxe et à la vanité. Un démon facétieux, après les avoir préalablement criblés d'épigrammes, saisit cette occasion de nous exposer ses vues en matière économique. « Sache-le bien, si, quelque beau matin, Dieu rend le monde sage, tous ces gens-là deviendront pauvres, car on reconnaîtra que le diamant, les perles, l'or, la soie, qui vous ruinent, sont choses superflues, rares sans doute, mais inutiles et sans valeur réelle. Et, remarque-le, ce que l'on vous vend le plus cher à l'heure qu'il est, c'est précisément ce qui mérite le moins d'estime. C'est votre vanité, ce sont ces marchands qui fournissent des aliments à tous vos désordres et à toutes vos convoitises (1). » Ce démon ne s'inspire pas seulement des vers d'Horace et des lieux communs de la morale chrétienne ; il a lu les expédients proposés par les *arbitristas,* il a applaudi aux Pragmatiques contre le luxe. Qu'il devienne ministre, il fermera les boutiques, chassera les commerçants et *buhoneros* étrangers (2), isolera l'Espagne du reste du monde, et il croira avoir sauvé l'Etat quand il aura proscrit les *calzas atacadas* ou les cols empesés. En prêtant aux Règlements somptuaires l'appui de ses épigrammes, Quevedo se faisait l'interprète des économistes de l'époque, de même qu'il traduisait fidèlement, dans cette petite guerre contre les marchands, le préjugé national vis-à-vis du commerce ou de l'industrie. « Je n'eus pas de peine, » dira bientôt Gourville, « à découvrir l'extrême paresse et en même temps la vanité de ces peuples. Il y a des ouvriers pour faire des couteaux, mais il n'y en aurait pas pour les aiguiser, si une infinité de Français, que nous appelons gagne-petit, ne se répandaient par toute l'Espagne. Il en est de même des savetiers et des porteurs d'eau de Madrid. La Guyenne et d'autres provinces de France fournissent un grand nombre d'hommes pour couper le blé et le battre. Les Espagnols appellent ces gens-là *gavaches* et les méprisent extrêmement (3). » Ainsi, le dédain de Quevedo pour les travailleurs

(1) *Infierno.*

(2) Brit. Mus. Add. 9935, n° 28 : « Pregon en que S. M., manda no anden por las calles Buhoneros franceses... etc. Madrid, 15 de oct. de 1657. »

(3) Cité dans les notes du *Voyage de Mme d'Aulnoy,* par Mme B. Carey, p. 498.

s'adressait le plus souvent à des étrangers : c'était une manière de patriotisme. Marchand et filou, banquier et voleur sont chez lui synonymes. Si nous ne retrouvions les mêmes plaintes dans la plupart des humoristes du temps (1), nous nous demanderions quels griefs il nourrissait en particulier contre les tailleurs. Auprès de ses injures, le persiflage de don Juan, éconduisant M. Dimanche, est d'une politesse exquise. C'est par centaines que les tailleurs arrivent en Enfer, où ils sont comme chez eux ; encore les diables se font-ils prier pour les recevoir, et, si l'arrivage n'est pas au moins de cinq cents, ils ne délivrent point de reçu. Figaro, moins coupable pourtant que Tantale, est puni comme lui. « Les barbiers étaient attachés, les mains libres cependant ; au-dessus de leur tête, il y avait une guitare, entre leurs jambes, un damier armé de ses pièces. Voulaient-ils, poussés par l'habitude, jouer quelque passacaille, la guitare s'envolait ; s'ils se baissaient pour livrer un pion, le damier s'enfonçait en terre (2). » Ces plaisanteries, dont chaque métier est tour à tour l'objet, varient peu ; elles nous paraissent aujourd'hui monotones, mais elles amusaient toujours le menu peuple qui songeait à l'Enfer de Quevedo en passant devant les sombres boutiques de la *Calle Mayor* ou de la rue de Tolède. Quelques-uns des types populaires des *Sueños* ont disparu ou se sont tranformés. Qu'est devenu le *Diestro* diplômé, moitié cuistre et moitié soldat, qui prétend enseigner des coups sans parade aux diables d'enfer (3) ? Et les ouvreurs de cols (*abridores de cuellos*), que devait ruiner la mode nouvelle des cols à la wallonne ? et les cochers de voitures publiques, qui nous donnent sur leur industrie, encore récente et peu considérée, des détails piquants (4) ? Où sont les alchimistes, les astrologues, les chiromanciens, les chercheurs de quintessence et de pierre philosophale, tous ceux

(1) Voy. p. e., Chr. Suarez de Figueroa, *Plaza universal de todas ciencias*, Perpiñan, 1630, fº 240.

(2) *Infierno*. — Figueroa, *ibid.*, fº 350 *b* : « Por la mayor parte son los barberos musicos..., si bien en general cantan mal todos. »

(3) *Juicio Final*.

(4) *Infierno*. Ailleurs (*tres últimas Musas*, *sátira á los coches*), Quevedo nous fait assister à la confession des voitures elles-mêmes.

qui erraient sur les confins mal définis encore de la science et du charlatanisme, les *ensalmadores*, les *saludadores*, dont l'eau bénite, les signes de croix, le souffle et les solécismes avaient la vertu de guérir (1) ?

Ces types, loin d'être de pure fantaisie, étaient souvent tracés d'après des originaux que tous pouvaient alors reconnaître et nommer. Le maître d'armes, c'était Pacheco lui-même, « *armorum archi-magister, regio diplomate nuncupatus* (2). » L'Alchimiste, dans l'*Enfer*, fait songer à Lorenzo Ferrer Maldonado, chercheur de pierre philosophale, qui, en 1609, prit la fuite, après avoir ruiné une foule de dupes. Les *matemáticos* ressemblent fort à Juan Arias de Loyola et à Luis de Fonseca Coutiño, qui, en 1603, prétendirent avoir trouvé le fameux *Point fixe*. Les sorcières, que Quevedo fait rôtir en Enfer, avaient été préalablement brûlées à Logroño, en 1610, à la suite des tristes folies de Zugarramurdi (3). Les procès, si nombreux alors, pour illuminisme, des affaires telles que celles du couvent de Sainte-Placide, fournissaient en abondance au satirique des modèles de tartufes, de béates et de fripons.

Au-dessus de la populace de l'Enfer, les médecins, les avocats, les banquiers, les gens de lettres, etc., représentent la bourgeoisie, les professions libérales. Les médecins ont été de tout temps le point de mire des railleurs bien portants. Quevedo, qui se portait à merveille, a eu la gloire en Espagne, comme Molière en France, d'ajouter à ce trésor commun de plaisanteries contre la Faculté. Quelques unes d'entre elles devaient rester classiques. Dans son *Entremes* intitulé *El murmurador*, Benavente en cite une des plus risquées, et ajoute en s'adressant évidemment à Quevedo (4) :

(1) *Ibid.*

(2) Nic. Anton., *B. Nov.*, s. n. Ludovicus Pacheco de Narvaez.

(3) Voy. Navarrete, *Vida de Cerv.*, pp. 132 et suiv.

(4) « Que haya hombre tan mal intencionado
Que diga que hay doctor en esta córte,
Que para acreditarse de visitas,
Porque sus letras y ellas son poquitas,
Entra á orinar en todos los portales,
Y saliendo despues hablando recio,
Los hombres que se ofrecen al encuentro

« Ainsi donc, méchante langue, tu oses t'en prendre à MM. les Docteurs, et après cela, tu absorbes tranquillement leurs ordonnances? » Quevedo s'en gardait bien, nous assure Tarsia (1); il prétendait se soigner, se médicamenter lui-même, et il avait raison, si les médecins du temps s'inspiraient des étranges préceptes contenus dans la *Medicina Española*, du Dr Juan Sorapan de Rieros (2). Montés sur leurs mules à schabraques, vêtus de noir, comme s'ils portaient le deuil de tous ceux qu'ils ont tués, la main dégantée pour laisser voir une bague, « dont la pierre fait songer à celle du sépulcre — « la losa en sortijon pronosticada, » — les Docteurs Matatias, Venenos ou Peralvillo, noms prophétiques, passent et repassent parmi la foule des ombres, salués chaque fois par un feu roulant de calembours, mais bien accueillis par les diables, dont ils sont les pourvoyeurs ordinaires. Les banquiers, fermiers et traitants, presque tous Génois, après avoir tiré, comme des sangsues, tout l'or des veines de l'Espagne, continuent à spéculer jusque dans l'autre monde. Celui-ci sollicite le monopole de l'éclairage; celui-là propose d'affermer les supplices : ils sont sûrs l'un et l'autre de faire une bonne affaire. Quànt aux poètes, Quevedo n'était pas homme à perdre une si bonne occasion de dauber sur ses confrères. Il le fait en homme du métier, qui connaît l'endroit faible, le point délicat, la blessure secrète. D'ailleurs, nulle prétention pédante de corriger ni d'enseigner. Il lui suffit de harceler la légion irritable : il n'est ni

Piensan todos que sale de alla adentro,
Donde apénas teniendo una visita,
Con solo aquesta traza se acredita,
No lo puedo sufrir. Pues, mordaz lengüa,
¿ A los señores médicos te atreves,
Y con seguridad sus purgas bebes? »

Edit. Rossel, I, nº 13. Le passage de Quevedo est dans le *Libro de todas las cosas y otras muchas mas*. — *Obras*, I, p. 481, col. 1.

(1) « Para preservarse de los accidentes que suele traher la flaqueza humana, y el comun descuido, como porque juzgava necedad fiar a la indiscrecion agena lo importante de la propia salud..., etc. » Tarsia, *Vida*, p. 18.

(2) *Medecina Española*, contenida en proverbios vulgares de nuestra lengua..., compuesta por el Dr Juan Sorapan de Rieros, 1616. Elle a été insérée par Sbarbi, au tome III de son *Refranero*. Sbarbi assure qu'elle servit de texte à l'académie de médecine de Grenade. Voici un remède contre la peste : « Huyr de la pestilencia, — Con tres lll es buena ciencia (luego, lexos y largo tiempo.) »

le législateur ni le gardien du Parnasse; il en serait plutôt le bouffon. « C'est le fléau des poètes manqués, » dit l'Apollon du *Voyage au Parnasse;* « il chassera à coups d'épingles les mauvais rimeurs que nous attendons avec effroi. »

> Es el flagelo de poetas memos,
> Y echará á puntillazos del Parnaso
> Los malos que esperamos y tememos.

Les chasser du Parnasse, c'est peu; il les poursuit aux Enfers. « Le supplice des uns consiste à entendre louer les œuvres d'autrui, mais la plupart sont condamnés à les corriger. Il y a tel poète, peinant depuis mille ans, sans pouvoir venir à bout d'une malheureuse petite *endecha* sur la jalousie. Vous en verrez d'autres se tourmenter, et se frapper le front à coups de tison pour savoir s'il convient de dire *faz* ou *cara*. Il n'est point de cercle en enfer qu'un troisième n'ait parcouru, en se rongeant les ongles, pour trouver une rime. Mais les plus malheureux sont certains poètes de comédies, en raison de toutes les reines qu'ils ont rendues adultères, des Infantes de Bretagne qu'ils ont déshonorées, de tous les mariages disproportionnés qu'ils ont conclus à la fin de leurs pièces, de tous les coups de bâton qu'ils ont donnés à une foule d'honnêtes gens pour terminer leurs intermèdes (1). » Ailleurs (2), l'auteur nous conduit aux *Orates* ou maison des Fous d'enfer, où l'on a enfermé plus de cent mille poètes. Il y a là un diable lettré qui ne manque pas de sens, et Quevedo lui-même fait son profit de ses paroles : « Nos poètes chantent leurs péchés, » dit-il, « comme d'autres les pleurent; prennent-ils maîtresse? ils la font bergère ou maurisque, et publient son déshonneur par tout le monde dans quelque méchant romance. Amoureux, ils n'ont rien de mieux à donner à leurs dames qu'un sonnet ou quelques octaves (3); s'ils viennent à se brouiller et à rompre, le

(1) *Alguacil.*
(2) *Infierno.*
(3) Déjà la vieille Dipsas de don Hurtado de Mendoza disait : « Mira que si tu amante con terçetos, — Pretende hacerte paga, vaya fuera, — O trayga fundamentos mas perfectos. » — Poésies burlesques..., édit. par Morel-Fatio. *Jahrb. f. roman. u. engl. Sprache u. Lit.*, II Bd (1875), p. 63.

moins qu'ils leur laissent, c'est une satire. Plaisante chose encore de voir les beautés qu'ils chantent couvertes de prairies d'émeraudes, de cheveux d'or, des perles de l'aurore, de fontaines de cristal ! Avec tous ces trésors et tout ce luxe, elles n'ont pas de quoi acheter une chemise ! » — « Si je reste plus longtemps ici, » se dit tout bas Quevedo, dont la conscience sur ce point n'est pas bien nette, « je vais entendre des choses désagréables. »

Les gens de justice forment un groupe à part. Si l'on s'en rapportait au tableau que Quevedo nous en trace dans ses *Songes* ou dans ses autres écrits, on concevrait la plus fâcheuse idée de la justice à cette époque. Tout en faisant la part de l'exagération, il est certain que la matière était riche. « La justice, » disait Cervántes (1), « est une machine qui crie, si on ne la graisse. » — « Dans les bas tribunaux, » ajoute un autre contemporain, « on vole sans aucune vergogne... ; les pauvres gens sont victimes des plus odieuses iniquités... Aujourd'hui, selon les paroles de Pierre de Blois, le métier de juge consiste à bouleverser les lois, à semer la discorde, à rendre tout accord impossible, à éterniser les affaires, à opprimer la vérité, à favoriser le mensonge, à rechercher le profit, à vendre l'équité, à accumuler les fourberies, les impostures, les méchancetés (2). » Du premier au dernier échelon de la hiérarchie, tous se livraient à ces pratiques, que la tradition autorisait, et qui devaient survivre longtemps à toutes les révolutions. Les offices de judicature semblaient faits pour enrichir leurs titulaires : c'était à eux d'exploiter leurs charges sans trop de scandale. Les plus rapaces et les plus détestés étaient les sergents, les alguazils, les *corchetes*, toute cette canaille subalterne, qui faisait les grosses besognes. Un *Songe* entier est consacré aux alguazils : c'est celui de l'*Alguazil démoniaque* (3). Le licencié calabrais, exorciste de profession, s'ingénie en vain

(1) *La ilustre Fregona.*

(2) Figueroa, *Plaza universal*, f° 58 et suiv., 61 et suiv.

(3) Espinel ne songeait-il pas à l'*Alguacil Endemoniado*, lorsqu'il appelle le sergent Toledanillo « *corchete endiablado?* » *Márcos de Obregon*, 1618, parte segunda, descanso V.

à chasser un démon du corps d'un alguazil (1). Le démon ne demanderait pas mieux que de s'en aller, car l'enfer est un lieu de délices auprès du corps d'un alguazil, mais celui-ci ne veut pas le lâcher. Quevedo a tracé le portrait du suppôt, qui, pour le misérable, était la personnification de la justice du temps; il en a écrit la physiologie, comme on disait autrefois, avec un luxe de détails inépuisable. Que de scènes où l'alguazil joue un rôle! En voici une, entre autres, qui devait être fréquente (2) : « Nous entendîmes tout à coup un grand bruit de voix avinées; nous allâmes voir ce que c'était. C'était un alguazil : il n'avait plus qu'un morceau de sa *vara* à la main; le nez écrasé, le col défait, sans chapeau, sans manteau, il criait : « Main forte à la loi! » tout en courant aux trousses d'un voleur, qui cherchait une église. Ce n'était point la piété, mais la nécessité et la peur qui donnaient des ailes au larron... Le greffier instrumentait, tandis que l'alguazil et les recors, vrais limiers de potence, couraient derrière lui sans pouvoir l'atteindre. » Le compère, qui donne la réplique à l'auteur, lui apprend que voleur, alguazil, recors, huissier s'entendent comme larrons en foire : « As-tu jamais vu alguazils sans huissier? Non assurément. Ils sortent pour chercher leur vie; rencontrent-ils un innocent? pour ne pas l'envoyer en prison sans motifs, ils amènent avec eux un huissier, lequel a bientôt fait d'en trouver. — Mais les témoins, diras-tu? — Les témoins! ils en ont toujours autant que de gouttes d'encre dans leur écritoire... Ah! c'est un beau spectacle qu'un huissier à cheval et un alguazil avec son bonnet et son manteau, marchant derrière la file des suppliciés que l'on fouette, et donnant à la cérémonie l'éclat d'un baptême; mais quand le héraut crie : « Aux voleurs que voici... etc., » m'est avis que

(1) Cf. M. Menendez Pelayo, *o. c.*, II, cap. IV : « Artes magicas, hechicerias y supersticiones en los siglos 16 y 17 : Les exorcistes dépensaient d'ordinaire beaucoup de temps et de paroles dans leurs colloques avec le diable : « Gastando mucho tiempo en demandas y respuestas con él á modo de pleito ó juicio. » Pedro Ciruelo, *Reprobacion de las supersticiones...*, Salamanca, 1566. Voy. dans *Gallardo*, nos 867, 1057 et 602, des relations de démoniaques et d'exorcismes pour les années 1607, 1615 et 1642.

(2) *El Mundo por de dentro.*

le cri va réveiller quelque écho dans la verge de l'alguazil comme dans la plume de l'huissier. »

Le plus triste pour l'honnête homme pauvre c'est que, à quelque tribunal qu'il en appelle, il ne trouvera partout, « qu'oreilles fermées et mains ouvertes. » La justice a disparu de la terre : Astrée s'est envolée au ciel. « La Vérité et la Justice arrivèrent un jour sur terre, mais partout elles furent éconduites, celle-là parce qu'on la trouvait trop nue, celle-ci parce qu'elle paraissait trop sévère. Longtemps elles allèrent ainsi, jusqu'à ce que la Vérité, n'en pouvant plus, s'accommoda avec un muet. La justice ne sachant que faire, continuait son chemin, et suppliait tous ceux qu'elle rencontrait ; mais, voyant qu'on ne faisait aucun cas d'elle, et qu'on usurpait son nom pour donner de beaux semblants à la tyrannie, elle résolut de s'enfuir au ciel. Elle sortit des grandes villes et des cours ; elle s'en alla dans les villages, parmi les paysans, où, pendant quelques jours, protégée par sa pauvreté, elle reçut l'hospitalité de ces rustres, jusqu'au jour où la méchanceté humaine vint la poursuivre jusque-là. Elle s'enfuit aussitôt, et alla de maison en maison prier qu'on l'accueillît. « Qui êtes-vous? » lui demandait-on. Mais elle, qui ne sait pas mentir, répondait : « La Justice. » Et chacun de s'écrier : « La Justice ! Nous n'avons que faire de vous ; voyez plus loin. » Et ainsi, elle n'entrait nulle part. Elle monta au ciel, et à peine laissa-t-elle quelques traces ici-bas ; ce que voyant, les hommes baptisèrent de son nom certaines baguettes ou *vares* de justice, qui brûlent à merveille en enfer (1). »

Quelques passages, que nous avons eu l'occasion de citer déjà, montrent que la satire, dans les *Sueños*, visait parfois plus haut encore, et que ni les grands, ni le ministre, ni le roi lui-même n'étaient à l'abri de ses attaques. Ces attaques deviendront par la suite plus nombreuses et plus vives : elles gagneront en précision et en portée, à mesure que l'expérience, les désillusions ou les rancunes rendront l'auteur plus clairvoyant et plus hardi ; mais elles se produisent dès le début. L'auteur de l'*Alguazil* et de l'*Enfer* est déjà tel qu'il

(1) *El Alguacil.*

restera jusqu'au bout, en dépit des inconséquences de sa conduite et du démenti que ses actions infligèrent parfois à ses œuvres, l'ennemi persévérant de l'ambition des favoris, de la platitude des courtisans, des fantaisies despotiques du prince. Il connaissait mieux que personne, pour les voir chaque jour, ces seigneurs, à la fois si guindés et si souples, ces « *amenes de los reyes*, qui surveillent du coin de l'œil les salamalecs du voisin, mesurent la profondeur de ses révérences, et en arrivent, à force de se baisser et de se ravaler, à disparaître tout à coup sous terre, comme le Guadiana (1). » Assurément l'idée de l'égalité naturelle de tous les hommes avait été, même en Castille, bien souvent développée du haut de la chaire ou dans les livres : je doute cependant que la vanité de la noblesse y ait jamais été plus vivement fustigée que par certain démon de l'*Enfer* (2) : « Tâchez donc enfin de comprendre qu'un descendant du Cid, de Bernard del Carpio ou de Godefroy, qui, loin de leur ressembler, est vicieux comme vous, détruit leur noblesse plus qu'il n'en hérite. Tout sang est rouge, mon petit hidalgo; montrez votre noblesse par vos actions... Sur terre, celui-là est noble qui est vertueux, et ici la vertu est la seule lettre de noblesse que nous respections. Le fils de vilains et de manants, s'il vit saintement, est digne d'être imité : il s'anoblit lui-même et fait souche de nobles. En vérité, vous nous faites rire, quand vous insultez roturiers, maures et juifs, comme si, bien souvent, ils n'avaient pas ces vertus que vous méprisez... Vos ancêtres ont-ils été vertueux et véritablement nobles? c'est assez : vous prétendez l'être aussi, vous, inutile fardeau du monde! Le fils du laboureur peut devenir savant, et le vilain archevêque, à force de labeurs et d'efforts. Hé quoi! un hobereau, plein de vices, se prévaut des vertus d'autrui, vieilles de trois cent mille ans et presque oubliées, comme si ces charges qu'il obtient, lui, devaient être remplies par ses vertueux ancêtres, et il ne souffrira pas que le pauvre puisse s'anoblir par une vertu qui est bien à lui? » C'est le plaidoyer de

(1) *El Mundo por de dentro.*

(2) *Infierno.* — Cf. *Marco Bruto*, 3° discurso : « El que por su virtud merece ser hijo de otro, no lo siendo, tiene mejor linea que el que lo es y no lo merece..., etc. »

Marius, dans Salluste, et de Juvénal ; c'est celui de Boileau et de Beaumarchais ; peut-être est-il plus piquant dans la bouche de Castillans, fils de vieux-chrétiens, comme Quevedo ou Cervántes (1) : ils faisaient plus que défendre, comme les premiers, la cause du bon sens ; ils se mettaient au-dessus des préjugés de leur temps, de leur pays et de leur propre caste.

Plus encore que de nobles, l'enfer est peuplé de favoris. La plupart de ceux dont l'histoire a gardé les noms s'y trouvent, et tous y ont entraîné les rois assez aveugles pour les suivre ; car « il n'y a qu'une chose bonne chez les rois : ce sont gens de marque qui ne viennent jamais seuls en enfer, mais avec un accompagnement et comme une garniture de deux ou trois favoris... (sino con punta de dos ó tres privados, y á veces el encaje) (2). » De pareils traits, même placés dans la bouche des démons, montraient déjà quelque hardiesse ; mais c'est surtout dans les derniers *Songes*, dans l'*Intrigant* ou dans la *Fortune raisonnable*, que les préoccupations politiques de l'auteur se font jour. Quevedo élargissait peu à peu le cadre de ses satires, et il y faisait chaque fois à la politique une place plus considérable. Les traits humoristiques, la caricature des originaux en vue, la grosse bouffonnerie à l'adresse du menu peuple, la revue des modes ou des ridicules du jour n'y font pas défaut ; mais ce n'est plus là que l'accessoire : on soupçonne même, en voyant un si singulier mélange de plaisanteries sans portée et d'aperçus hardis, que les premières avaient pour but de faire plus facilement accepter les seconds. Dans l'*Intrigant*, Clitus et Alexandre, Senèque et Néron, Séjan et Tibère coudoient d'une façon bizarre le niais *Yo me entiendo*, l'entremetteur *Nadie me entiende*, la Femme voilée, cette fameuse *Mujer Tapada*, à laquelle on attribue tant de paroles audacieuses (3),

(1) Cf. La lettre à Avellaneda, qui sert de préface à la deuxième partie du *Quichotte*, et le chap. VI de cette deuxième partie. — Je dois remarquer d'ailleurs que Quevedo, dans le passage cité, ne fait guère que traduire le commencement du chap. IV, troisième partie, du *De Rege* de Mariana.

(2) *El Alguacil.*

(3) Voyez les trois raisons pour lesquelles les femmes ne peuvent entrer voilées dans le palais royal, et doivent se découvrir lorsque le roi passe, au

le poète des pícaros et celui des honnêtes gens. Des êtres plus fantastiques encore, le diable du *Mais*, celui de la *Conséquence*, ceux du *Tabac* ou du *Chocolat* (1), *Pero Gotero* et le *Punto Crudo* voltigent autour de nous, tandis que devant Galba, Domitien, Suétone, Caligula et Pisistrate, Solon attaque les tyrans et que Denys de Syracuse les défend. A travers le bourdonnement d'un essaim de visions ailées et baroques, de graves paroles arrivent jusqu'à nous, qui pénétreront plus avant qu'on ne croit. La *Fortune raisonnable* est plus curieuse encore : de toutes les œuvres de Quevedo, c'est, à notre avis, celle qui permet le mieux de juger de ses qualités comme de ses défauts, celle où ses idées se présentent sous le jour le plus original et le plus complet. C'est là, tout autant pour le moins que dans la *Politique de Dieu*, que nous devrons tout à l'heure chercher sa véritable pensée sur la politique. Il n'est presque aucune question relative aux affaires intérieures ou extérieures de l'Espagne qui n'y soit touché. L'intrigue est d'une ingénieuse simplicité. Devant les dieux, réunis pour remédier au désordre du monde, la Fortune comparaît, accompagnée de sa servante l'Occasion. On l'accuse de « donner au crime ce qui est dû au mérite, de faire asseoir sur les sièges des tribunaux ceux qui devraient monter à la potence, de livrer les charges à ceux à qui il faudrait couper les oreilles, de ruiner ceux qu'il serait juste d'enrichir. » La Fortune répond, en termes fort impertinents, que la faute n'en est pas à elle, mais à la sottise ou aux vices des hommes : elle consent d'ailleurs à ce que chacun obtienne, pendant une heure, le sort qu'il mérite réellement. Pendant cette heure, nous parcourons la surface entière du monde, de Madrid à Venise, de Naples en Hollande, de la Moscovie au Brésil et au Chili ; nous assistons à mille transformations imprévues, à des révolutions politiques ou sociales pleines d'enseignements. Semblable au Dia-

f° 126b, des *Velos antiguos i modernos en los rostros de las mugeres...*, ilustracion de la real Prematica de las Tapadas..., por el Lic° Antonio de Leon Pinelo... Madrid, Juan Sanchez, 1641.

(1) Nic. Antonio (dans les tables de la *Bibl. nova*, art. *Varia theologico-moralia*), donne un aperçu de la bibliographie des controverses relatives au tabac et au chocolat à cette époque.

ble boiteux (1), l'auteur nous introduit dans la maison du ministre voleur, dans le bureau de l'usurier, dans le boudoir de la coquette, dans le cabinet de l'avocat, dans le laboratoire de l'alchimiste. Il ne nous donne pas un moment de répit, et, dans cette course légère, il fait passer sous nos yeux une foule de tableaux et de scènes qui offrent de piquants contrastes. Le tout est terminé par le discours d'un « avocat blond, » éloquent résumé de toute la politique de l'auteur.

Cette comédie des *Songes* serait incomplète si les femmes n'y jouaient leur rôle. Ce qu'est ce rôle, il est facile de le deviner. Sur ce sujet, la littérature espagnole ne nous offre guère de milieu entre la grossièreté de la satire la plus brutale et l'enthousiasme du panégyrique le plus passionné. Dans cette terre classique de la galanterie raffinée, où la femme apparaît comme une divinité, qui a ses autels, son culte, ses martyrs, son jargon à la fois mystique et sensuel, plus d'un, avant Quevedo, avait osé porter sur l'idole une main parfois étrangement irrévérencieuse. Mais nul ne devait mettre plus d'amertume que lui dans ses sarcasmes, plus d'insolence dans ses blasphèmes, ni tomber plus souvent sur ce point dans la déclamation ou le mauvais goût. Ces grandes colères contre une beauté à la mode qui use du fard, cette rhétorique exaspérée contre une coquette dont la chevelure est plus noire ou plus blonde, les mains plus blanches, les joues plus roses que la nature ne les a faites, ces ironies inépuisables contre les *chapins* qui dissimulent la petitesse, ou contre les corps de liège qui amortissent des angles trop aigus, tout cela nous semble souvent forcé et disproportionné. Que dire de tant de passages contre les femmes laides, contre les duègnes, contre les veuves, qui nous paraîtraient aujourd'hui intolérables, mais dont le goût de l'époque s'accommodait facilement, puisque nous les retrouvons à satiété dans les écrivains contemporains ? Jeunes filles sans pudeur, épouses sans foi, mères sans dignité, coquettes, courtisanes et entremetteuses, on trouverait difficilement d'autres types de femmes dans les satires en prose ou en vers de

(1) Ce surnom de *Diablo cojuelo* fut donné à Quevedo par ses ennemis.

Quevedo. Il a, plus que tout autre, grossi, pour ne point dire enrichi, la troupe innombrable des Célestines, des Trota-Conventos, des Dipsas, des Carmelas, des Urracas. Toutes les dépravations d'une capitale corrompue, toutes les laideurs et les plaies du vice, il les étale avec obstination, dans une langue qui, tout à coup, chose étrange! ne trouve plus de périphrases, et ignore la métaphore. Le lecteur résolu qui consentira à suivre un tel guide partout où il voudra le mener, connaîtra bientôt les plus secrets repaires où le vice se cache, les refuges où il soigne ses misères, la *Casa Galera*, le couvent des *Arrepentidas*, l'hôpital d'*Anton Martin*. Pour nous, sans pousser plus loin, nous nous contenterons de citer une page du *Monde*, qui résume assez bien toute la philosophie de Quevedo sur ce sujet (1).

« Je vis venir une femme d'une grande beauté. Sur son passage elle attirait tous les regards, et laissait derrière elle les cœurs pleins de désirs (2). Elle s'avançait avec une nonchalance savante, cachant son visage aux uns, qui l'avaient aperçu déjà, et le montrant aux autres, qui ne l'avaient point vu encore. Tantôt elle se laissait deviner sous le voile, et tantôt, sous le pli de sa mantille, elle découvrait un coin de son front. Parfois sa démarche ondoyante entr'ouvrait son manteau, et son visage brillait comme un éclair; parfois, dans la fente étroite, son œil seul étincelait, ou bien encore elle voilait l'une de ses joues et découvrait l'autre. Les cheveux, torturés par le fer, entouraient ses tempes de leurs boucles; son visage n'était que neige, pourpre et roses, qui doucement fondues, se répandaient sur ses lèvres, son cou et ses joues. Ses dents étincelaient; et ses mains, dont la neige, par moments, illuminait le manteau, embrasaient les cœurs; sa taille, sa démarche faisaient naître des pensées amoureuses : elle était richement parée et vêtue de bijoux, qui ne lui avaient rien coûté. Je l'aperçus, et, emporté par l'instinct, je voulus la suivre, moi aussi, et je l'aurais fait,

(1) Voy. le texte à l'appendice I, III, 3.

(2) Cf. Mariana *contra los Juegos publicos*, cap. VIII : « Ansi la hembra tiene en si cierta virtud, y maravillosa propriedad de atraer..., etc... »

si mon interlocuteur en cheveux-blancs ne s'était mis devant moi. Je m'arrêtai donc, et lui dis : « Qui n'aime de toutes les puissances de son être une telle beauté méconnait le chef-d'œuvre et la merveille de la nature. Heureux qui trouve pareille occasion, et sage qui la saisit !.. Quelle innocence dans ces beaux yeux ! Quelle modestie, quelle séduction dans ces regards ! Et ces sourcils, dont la noirceur fait ressortir l'éclat du front ! Et ces joues, où le sang, coulant avec le lait, fait éclore des roses enchanteresses ! Et ces lèvres de carmin, écrin de perles, qu'un sourire montre discrètement ! Et cette gorge, et ces mains, et cette taille ! N'y a-t-il pas là de quoi faire damner les hommes, mais aussi de quoi les absoudre ?.. » Mais le vieillard *Desengaño* survient, calme cet enthousiasme, et montre que toutes ces perfections sont menteuses. Il les analyse une à une, et, avec un malin plaisir, nous en révèle l'artifice. Il déshabille l'idole devant nous avec une brutalité qui ne connaît pas de scrupule, et le réalisme du tableau, la trivialité des expressions éclatent d'autant mieux que le style est plus ingénieusement travaillé.

Chose digne de remarque : dans cette foule que le satirique poursuit de ses traits, il n'y a que deux classes qui soient épargnées : les pauvres et les soldats. Ce trait ne peint-il pas bien ce peuple vaillant et généreux, où les héros étaient presque aussi communs que les mendiants ? A peine rencontrons-nous quelques soldats sur la grand'route qui conduit aux Enfers, faux braves d'ailleurs, soldats fanfarons, *corrilleros* dont le vêtement est en lambeaux, mais le corps sans blessure. Tous les autres, en files bien alignées, marchent d'un pas ferme dans l'étroit sentier qui conduit à la gloire (1). Quant aux pauvres, les diables, interrogés, ne savent même point de qui l'on veut parler : il n'en vient point aux Enfers (2):

Tels sont les *Sueños*, déposition curieuse, mais passionnée, contre la société du temps. Certes cette société méritait d'être jugée sévèrement : « Il n'y avait plus en Espagne, et parti-

(1) *Infierno.*
(2) Cf. *Alguacil.*

culièrement à Madrid, » dit M. Cánovas del Castillo, « ni retenue ni moralité ; l'orgueil, le courage et les traits distinctifs de l'antique caractère espagnol subsistaient encore assurément, mais les vertus d'autrefois avaient disparu. Don Franc. de Quevedo a peint exactement les vices de cette funeste époque ; il n'y a dans ses descriptions rien d'inventé ni d'exagéré. » Quoiqu'il en dise, ces lignes de l'illustre écrivain nous paraissent excessives. Il faudrait ajouter du moins que, comme toute satire, celle de Quevedo ne contient qu'une partie de la vérité. De même qu'on ne peut juger la Rome de Trajan ou la France de Henri IV en s'en tenant aux invectives de Juvénal ou de Régnier, de même les *Songes* ne sauraient, à eux seuls, nous peindre l'Espagne de Philippe III. Il serait juste, à côté de tant de corruption, de nous montrer ces vertus vigoureuses, qui permettaient à l'Espagne, épuisée par un siècle de guerres, réduite à 9 millions d'habitants, de faire encore face à l'Europe coalisée, et de réparer souvent, grâce à l'énergie de ses soldats, au dévouement de ses provinces, et à un profond sentiment de l'honneur national, l'incapacité des souverains, l'égoïsme des favoris, l'avidité des vice-rois. Il faudrait quitter les antichambres royales, les degrés de San Felipe ou les ombrages du Prado, pour nous conduire au foyer de ces familles castillanes qui avaient gardé intactes les vieilles traditions de loyauté, de simplicité et d'honnêteté. Mais ce n'est point là le rôle du satirique ; ce qui l'attire, c'est le vice qui s'affiche, le ridicule qui s'étale, les excentricités qui recherchent le grand jour. La vertu reste dans l'ombre, file sa laine ou laboure son champ, et ne fait point parler d'elle.

Ces réserves faites, on reconnaîtra volontiers le mérite original des *Songes*. Quevedo avait trouvé le genre qui convenait le mieux à ses qualités d'esprit et de style, et il le marqua à jamais de son cachet. Pour la grande poésie, il lui manquait l'émotion, la foi et le souffle. La dissipation de son existence aventureuse, la mobilité de son esprit lui interdisaient les œuvres patientes, les entreprises de longue haleine. Le théâtre, le roman, où Lope et Cervántes régnaient déjà, ne devaient le tenter qu'un moment : il se fit de la sa-

tire un domaine que peu de rivaux oseront lui disputer, et où il se sentait sur son véritable terrain :

> que soy
> Un escorpion maldiciente,
> Hijo al fin destas arenas
> Engendradoras de sierpes.

Pour apprécier à sa juste valeur l'action qu'il exerça sur son époque, il faudrait joindre aux *Sueños* cette multitude de poésies satiriques qui s'échappaient sans interruption de sa plume, et dont l'étude trouvera sa place ailleurs. Unies aux *Songes*, elles constituent la véritable chronique de la cour de Philippe III et de Philippe IV, le journal le plus varié, le mieux informé de l'époque, qui joint à l'exactitude d'un Pinelo ou d'un Novoa le piquant de l'indiscrétion et l'attrait d'une œuvre littéraire. Si l'on veut pénétrer dans cette société curieuse et mal connue, l'œuvre vaut mieux assurément que l'histoire, malgré ses documents, mieux même que le théâtre, où la vérité et la fantaisie se mêlent sans cesse. Le satirique descend dans un monde où l'historien ne pénètre guère, et il ne sort point de la réalité, comme l'auteur dramatique : on croit voir par instants les personnages de Velazquez prendre vie, agir et parler devant nous. Malheureusement, nombre d'allusions nous échappent. Telle silhouette, lestement enlevée en quelques coups de crayon, était facilement reconnue de tous, sur laquelle nous ne pouvons plus mettre de nom. Sous ces métaphores, qui nous semblent oiseuses, on sentait alors la pointe acérée; elle est bien émoussée aujourd'hui. L'intérêt que ces pages empruntaient aux personnalités s'est en grande partie évanoui. Qu'on imagine un lecteur parcourant, dans deux cents ans, les chroniques mondaines de nos journaux, ou feuilletant la collection du *Charivari*.

Toutefois, si ces allusions et ces personnalités suffisaient à amuser la malignité des lecteurs, l'œuvre ne pouvait avoir quelque influence qu'à la condition d'exprimer fidèlement les idées ou les vœux secrets de la nation ; elle ne pouvait durer que s'il y avait sous cette forme, appropriée aux goûts littéraires des contemporains, un fonds de vérité générale

toujours reconnaissable. La popularité persistante des *Songes* nous édifie à ce sujet ; quant à leur influence, il ne faut ni la nier ni l'exagérer. Molière l'a dit : « Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire, et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre pas la raillerie... » Molière avait ses raisons pour croire à l'efficacité de la satire de mœurs sur la scène ou dans les livres. Quevedo n'eut pas, sans doute, la naïveté de croire qu'il corrigerait ses contemporains ; il lui suffit de se moquer d'eux, de leur faire honte, et de glisser de temps à autre quelque vérité courageuse.

Il n'a rien cependant de la profondeur de Rabelais ou de la hardiesse d'esprit de Voltaire. S'il attaque résolument les vices, ceux des princes comme ceux des moines, il entend rester sujet loyal et catholique irréprochable. Utopistes et faiseurs de systèmes politiques, luthériens et calvinistes brûlent de compagnie dans son *Enfer* : ils y sont, les uns comme les autres, injuriés dans les règles. Mais ce qui, parfois, rappelle chez lui Voltaire ou Rabelais, c'est l'usage qu'il fait du ridicule. Le rire est, de sa nature, irrévérencieux : c'est une arme dangereuse, quand elle est maniée par une main si preste. Ceux qu'inquiétait l'audace de Quevedo étaient mal préparés à ce genre d'attaques. Ils savaient comment venir à bout des raisonneurs les plus tenaces : au besoin, si les armes spirituelles étaient impuissantes contre eux, ils en trouvaient d'autres plus efficaces dans le riche arsenal formé par l'Inquisition : ils n'avaient d'autre embarras que de choisir. Mais en présence d'un adversaire qui ne résiste jamais en face, qui, d'une pirouette, s'échappe en riant au moment où l'on croit le saisir, et qui trouve un écho et des complices parmi les spectateurs, ils se sentaient désarmés, et, qui pis est, ridicules. Aussi ne peuvent-ils dissimuler leur inquiétude ni leur colère contre « cet instinct bouffon qui le démange, le pique, l'excite, qui se moque de tout et le mène, plume en main, jusqu'aux enfers, sans crainte de s'y brûler,

pour rire de choses si respectables, tourner l'enfer en dérision et provoquer les moqueries de l'incrédule, s'il vient à lire jamais ce livre infernal (1). » Dante disait déjà que « ce n'est pas une entreprise à prendre en plaisanterie que de décrire le fond de l'univers. » On avait des raisons, au dix-septième siècle, d'en être bien plus convaincu encore. Malgré les barrières élevées entre l'Espagne et le reste de l'Europe, on savait quels ravages avaient causés dans les âmes l'ironie puissante de Luther ou la verve de Rabelais. « Il ne faut pas permettre aux particuliers de rire des ecclésiastiques. » Partout où elle s'était implantée, ou avait essayé de le faire, la Réforme avait commencé par des plaisanteries et des facéties : en Allemagne, par les *Colloques* d'Erasme, en France, par les romans de Rabelais, en Espagne même, par les Dialogues de Valdes (2). Ce rire était indécent et dangereux : « François Ier régnait, lorsqu'un homme de rien, aussi peu favorisé du côté de la nature que du côté de la fortune (il se nommait François Rabelais), apparut, pour plonger dans une nuit complète la lumière presque éteinte de la Foi (3). » L'habile homme qui écrivait ces lignes nous rappelle, naïveté à part, la « *Tia Marta et autres vieilles*, » dont il est question dans une lettre de 1608 (suspecte d'ailleurs) (4). Elles croyaient don Francisco damné d'avance, « puisqu'il savait tant de choses de l'Enfer, et elles se signaient dévotement à son nom, sûres que quelque punition divine allait fondre sur l'Espagne, si l'on n'y mettait bon ordre. » Le jésuite Gracian, moins naïf naturellement, comparait encore les

(1) « Este impulso jugueton con que brinca, retoza y se menea, burlándose del mundo hasta dar con su pluma en el infierno, sin temor de sacarla chamuscada por atrevida en tratar tan de burlas cosas que son tenidas tan de veras, no advirtiendo que hizo un infierno de burlas y dio ocasion á que las haga el infiel, si llegáre á leer su infernal libro. » *Venganza de la L. E.*

(2) « Empezó (Juan de Valdes), como todos, por burlas y facecias, contra Roma en el Diálogo de Mercurio y Caron. » M. Menéndez Pelayo, *Heterod.*, I, Pról.

(3) « Rey era Francisco I°, quando un hombre de baxo quilate, de menguada suerte asi en los bienes de la naturaleza como de la Fortuna, llamado Francisco Rabeles, amaneciò para hacer noche del todo la poca luz de la Fé. » *Venganza de la L. E.* »

(4) *Obras*, II, doc. XIII, p. 627 (6 mars 1608), d'après don B. Sebastian Castellanos.

« feuilles » de Quevedo à celles du tabac, « plus nuisibles qu'utiles, plus capables d'amuser que de faire du bien (1). »

La postérité devait être plus indulgente que ces pourvoyeurs du Saint-Office ou que les bonnes femmes de Fresno de Torote. « Dis-moi, » demande Villaroel à l'ombre de Quevedo, « es-tu resté longtemps en purgatoire pour ces satires que tu écrivis? En vérité, elles sont libres et audacieuses, et dures pour tes contemporains. » — « Mon purgatoire, » répond l'auteur des *Songes*, « je l'ai fait ici-bas; j'ai souffert l'exil pendant force mois, la prison pendant nombre d'années; j'ai été pauvre; j'ai été malade, ma vie durant, et cette persécution sans trêve ni merci fut peut-être la punition de mes vices, mais non de cette liberté de langage dont tu parles. » Les *Songes* restèrent, en effet, le plus populaire de tous les ouvrages de Quevedo, et ils provoquèrent pendant les règnes suivants une foule d'imitations. Le pamphlet politique, comme la satire de mœurs, revêtirent plus que jamais la forme de visions ou de voyages en enfer. Déjà Jacinto Polo, dans son *Hospital dé Incurables* (l'Enfer), *y Viage deste mundo y el otro* (2), constate cette popularité des satires de Quevedo. « Lecteur, » dit-il dans une sorte de préambule, « vous êtes terrible en vérité! A peine ai-je intitulé mon discours *Sueño* que vous vous récriez : « Un songe? Bon! C'est une imitation de don Francisco de Quevedo... » Eh bien! ce que vous me reprochez, je m'en fais honneur. Quelle plus grande gloire que de ressembler à un homme si supérieur et à un si grand écrivain? » Comme Jacinto Polo, Luis Velez de Guevara, dans son *Diable boiteux*, Márcos García dans la *Flema de Pedro Hernandez*, Enriquez Gomez dans le *Siglo Pitagórico* et la *Torre de Babilonia*, Martinez de Cuellar dans le *Desengaño del Hombre en el Tribunal de la Fortuna*, Francisco Santos dans presque tous ses ouvrages, — et ils sont nombreux, — marchèrent de leur mieux sur les

(1) *El Criticon*, p. 103.

(2) *Obras en prosa, y en verso de Salvador Jacinto Polo de Medina*, natural de la Ciudad de Murcia, recogidas por un aficionado suyo... Zaragoça, Diego Dormer, 1664. — *L'Hospital de incurables...*, commence au f° 241. Le passage cité est tiré du « *Zaguan* » ou Porche de l'hôpital.

traces de l'auteur des *Songes* (1). L'une des plus intéressantes et des moins connues, parmi ces imitations, est due au fécond médecin Diego de Torres Villaroel, admirateur enthousiaste de Quevedo au dix-huitième siècle. Le tome II de ses œuvres (2) contient des « Songes moraux, Visions et Courses à travers Madrid en compagnie de don Francisco de Quevedo, la Barque d'Achéron et le Séjour infernal de Pluton, » dans lesquels l'auteur s'est appliqué à reproduire, le plus exactement possible, la manière et le style de son mo-

(1) Voici quelques autres imitations moins connues. Beaucoup d'entre elles sont des pamphlets dirigés contre don Juan d'Autriche, le P. Everard Nithard, la reine doña Mariana. « *Sueño politico de(l) Reynado del Sor don Phelipe 4°* [Bibl. nat. P., ms. esp. 423. — Cf. Catal. des ms. esp. du Brit. Mus. 6, n° 8], commence : *Pasava yo el Bocalini, — Por estudio ó por recreo...* et finit par : *Y que atribuias espero — lo Politico á verdad — Y lo fabuloso al sueño.* — (Signé) : D. F. D. Q. V. » Cette attribution à don Franc. de Quevedo est mal fondée : le songe est dirigé contre don Luis de Haro (sous le nom de Lisipo), qui remplaça Olivares dans la faveur de Philippe IV. Un ms. du Brit. Mus. (Eg. 327), l'attribue à Franc. de Rojas, sans plus de fondement. — *Sueño politico contra el Conde Duque de Olivares.* [Bibl. nat. Mad. — E. 186]. — *Sueño de Vosco* (Bosco, Bosch) (Brit. Mus., Eg. 327, n° 15, — autre copie, Eg. 354.] 5 pp., commence par : *Dulce tirania de los sentidos es el sueño y suave parentessis de las tareas de la humana vida...* finit par : *Lo ultimo que toca a la reformacion no baldra dos mrs. (maravedises), aunque quede al olio lo demas del quadro. Dios disponga lo que mas conbenga. Bosco.* — *Sueño de las Calaveras en las paces de Castilla con Portugal,* escrivialo don Salustio Pantaleon, dedicalo a Cr. don Unufrio Santelmo clarissimo de Veneçia. Va con las adiciones de don Juan de Parariva residente en la corte de Madrid teatino de la calza blanca y abad sin que ni para que. (Brit. Mus., Eg. 327, n° 53. — 22 pp.) Début de la préface « a letor : » *No le parezca a V. M., por el sobre escrito de este sueño que a* [... *imitado* ?] *Quevedo y con el, el que escrivio de las Calaveras...*, derniers mots : *Con que dando fin del acto todos los circunstantes se desaparecieron.* — *Fantassia politica. Sueño de Felis-Luzco.* [*Ibid.*, Eg. 353]. — *Vision de visiones de una beata de la Ligua* (d'Osorio, voy. Gallardo, *Ensayo*). — *Sueño en forma de diálogo ó comedia d'El Católico Politico.* [*Ibid.*, n° 1190]. — Alvarez de Lugo. *Primera y segunda parte de las Vigilias del Sueño* representadas en las tablas de la noche... Madrid, 1664. — *Sueño poetico* sobre la guerra de Italia desde el año 1733 [Bibl. nat., M. x-193]. — *Le visioni politiche* sopra gl'interessi de' tutti i Prencipi... (Index d'Innoc. XI, 1681), etc., etc.

(2) *Obras del Dr don Diego de Torres Villaroel*, libros en que estan reatados diferentes quadernos physicos, medicos, astrologicos, poeticos, morales y mysticos. — Salamanca, Antonio Villargordo y Pedro Ortiz Gomez, año de 1752. — Les premières *Visitas* comprennent 13 visions, les secondes 12, les troisièmes 5. Le *Tribunal de Pluton* renferme trois jugements. A cette double série, il faut joindre celle, non moins curieuse, des *Desauciados del mundo* (l'hôpital des désespérés), « Sueño mystico, moral y physico, util para quantos desean morir bien y conocer las debilidades de la natureleza. Salamanca, 1751. » (Inséré au t. III des œuvres complètes).

dèle. « L'illustre Quevedo, » dit-il, « a eu sept visions, ainsi que vous le pouvez voir au premier tome de ses œuvres; pour moi, qui suis plus lourd d'esprit, il m'est permis de dormir et de rêver davantage. Quevedo me surpasse facilement dans le récit de ce qu'il a vu; mais quant à ronfler, je ne le céderai ni à lui ni à personne de ceux qui vivent sur terre. » Villaroel raconte donc comment, une nuit, Quevedo lui apparut en personne, tel qu'on se le représente, avec ses moustaches relevées, son large col, ses grandes lunettes et sa jambe traînante. A peine s'est-il nommé que le dormeur s'écrie, plein de joie : « Viens, ô le plus sage mortel qui fut jamais, objet de ma vénération, merveille de l'univers, père de la vérité, spirituel et vertueux contempteur du monde! Approche, au risque de me griller; embrasse-moi, dusse-jé en être rôti. Viens : ton nom seul m'a fait oublier l'horreur que m'inspire la mort. » Ces songes de Villaroel sont une mine extrêmement abondante, — et peu exploitée, — de renseignements précis et de détails pittoresques sur la société du dix-huitième siècle. Ils mériteraient une étude à part. Rapprochés de ceux de Quevedo, ils montrent comment le genre de fiction auquel ce dernier avait attaché son nom servait encore utilement dans la guerre toujours ouverte contre les abus ou contre les ridicules. En même temps, ils fournissent un point de comparaison précieux pour mesurer les progrès d'une décadence sur laquelle le trop spirituel médecin gémit bien souvent.

CHAPITRE III.

LES ŒUVRES DE POLITIQUE.

Grand nombre d'écrits politiques de Quevedo. — Les traités didactiques : *La Politica de Dios*. — Le *Marcus Brutus* ; influence de Malvezzi sur l'auteur. — Ce que les théories politiques de Quevedo ont d'incomplet. — Les libertés publiques et l'absolutisme royal. — La crainte de Dieu et le régicide. — Les libertés religieuses. — Portée véritable des écrits politiques de Quevedo. — Comment il parle du roi, des ministres, des religieux de cour, des charges publiques, des nations étrangères.

Les *Songes*, que la politique envahit de plus en plus, et mieux encore, la biographie de leur auteur montrent que les intérêts publics et les questions de gouvernement ne le laissèrent jamais indifférent. C'est vers la politique active qu'il se sent un moment attiré, et lorsque les événements l'en arrachent, ne pouvant plus agir, il intervient encore par ses écrits dans les affaires du temps. Ses œuvres politiques sont aussi nombreuses que variées. Les unes, telles que *le Monde Caduc*, les *Grandes Annales de Quinze Jours*, *le Lynx d'Italie*, le *Silence aux Caquets!* la *Lettre au roi Ferdinand*, *la Rébellion de Barcelone*, la *Réponse au Manifeste de Bragance*, la *Lettre à Louis XIII*, le *Panégyrique au Roi après la chute d'Olivares*, constituent, sous des formes très diverses, des écrits de circonstance, fragments historiques, consultations politiques ou économiques. Nous avons parlé des principaux d'entre eux dans la biographie, parce qu'ils ne sauraient être séparés des faits qui les ont inspirés, et qu'ils jettent parfois une lumière assez vive sur les mobiles auxquels obéissait l'auteur.

Les satires politiques, en prose ou en vers, présentent un

intérêt plus général. Depuis *le Songe de la Mort, l'Intrigant, la Duègne et l'Espion, la Fortune raisonnable, l'Ile des Monopantes*, jusqu'au *Pater Noster* et au *Mémorial*, cette veine coule de plus en plus abondante. « Après tout, » disait l'auteur non sans quelque amertume, « la satire est la façon la plus philosophique de traiter la politique, car si l'on peut signaler quelque chose de bien, ce n'est point dans ce qui se fait, mais dans ce qui ne se fait pas. Juvénal l'a bien compris (1). » Quevedo reste l'un des chefs de cette lignée qui depuis Mingo Revulgo et Torres Naharro jusqu'à Larra, Mesonero Romanos et Lafuente, a saisi avec empressement les occasions, — qu'on ne lui a point ménagées, — d'exercer ce genre de philosophie.

Mais Quevedo ne se borna pas aux opuscules historiques et à la satire. Il a composé deux traités de haute politique, *la Politique de Dieu* et le *Marcus Brutus*, qui ont joui longtemps d'une grande réputation. C'est donc là, puisque tout nous y invite, que nous devons rechercher sa véritable pensée en matière politique. A-t-il, sur ce point, une théorie originale, une solution nouvelle? Mérite-t-il la place que l'on réclame pour lui, à quelque distance sans doute de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Machiavel, de Bossuet, de Montesquieu, mais cependant dans ce groupe imposant des théoriciens ou des réformateurs philosophes? Faut-il du moins, avec l'opinion populaire (2), le ranger parmi ces précurseurs de la liberté moderne, qui, entre le pouvoir absolu et les droits du peuple, se sont résolument décidés pour ces derniers?

Lorsque parut la première partie de la *Politique*, ce fut un étonnement général. Et, en effet, il y avait loin de l'*Alguazil démoniaque* ou des *Romances burlesques* à cette « *Politique de Dieu, Gouvernement du Christ et Tyrannie de Satan, écrites avec les plumes des Evangélistes* (3). »

(1) *Defensa de Epicuro.*

(2) En 1870, on imprima, à Madrid, 191 « pensées, maximes et conseils de Fr. Quevedo y Villegas, que devait méditer le duc d'Aoste. » L'auteur assurait que « si les votes de 191 constituants avaient suffi pour lui donner le trône, un nombre égal de conseils de ce grand politique suffiraient, s'il les suivait, à lui attirer les sympathies des Espagnols. » Il est fâcheux, — pour les Espagnols, — que le duc d'Aoste n'ait pas mieux possédé son Quevedo.

(3) C'était, en effet, le titre primitif : « *Politica de Dios*, Govierno de Christo :

Ecquis ad haec illinc crederet esse viam!

s'écriait un qualificateur du Saint-Office (1), et un père Jésuite se faisait l'interprète de la même surprise dans les termes suivants : « Ceux qui connaissent les opuscules manuscrits de l'auteur éprouveront un heureux étonnement. Ils sont habitués à rencontrer chez lui force propos joyeux qui provoquent le rire : mais ici l'arbre s'est dépouillé de ses fleurs ; il nous donne maintenant le fruit de la vérité toute pure (2). » Ce Jésuite n'a que trop raison, on le verra. Mais si le satirique s'interdit tout sourire et toute gaieté, si les textes sacrés remplacent sous sa plume les boutades accoutumées, c'est qu'il ambitionnait une gloire moins suspecte que celle de pamphlétaire. Outre que les princes supportent mal « ces remontrances pleines d'aigreur qui, » assure Bossuet, « sont un commencement de sédition, » les *murmuradores* passaient pour de mauvais citoyens, dont les attaques étaient contraires à l'antique loyauté. « C'est une bassesse, » disait Cervántes (3) ; « c'est une dangereuse sottise, » ajoutait Quevedo lui-même :

De Emperadores y Reyes
No hablan mal nobles y cuerdos
Que es en publico delito,
Y no es seguro en secreto (4).

Tout autre était le crédit des théologiens, des politiques diplômés, de tous les docteurs ès sciences sociales, qui, respectueux de l'ordre établi et des personnes constituées en dignité, cherchaient laborieusement, dans les Livres saints ou dans l'Histoire, les règles d'un gouvernement idéal. Ces

Tyrania de Satanas. Escrivelo con las plumas de los Evangelistas, Don Fr. de Quevedo V. » Il devint, dans l'édition de Madrid, 1655 : « Politica de Dios i govierno de Xpo, sacada de la Sagrada Escritura. »

(1) « En Santa Engracia de Çaragoça, » 26 janv. 1626.

(2) « Aprob. del padre Pedro de Urteaga. » — On lit dans le *Criticon* de Gracian (p. 106, édit. de 1658) : « Cette politique, dit la Nymphe, n'a qu'un tort : celui de n'avoir pas été écrite par un auteur de plus d'autorité. » Si, comme je ne puis m'empêcher de le penser, Gracian fait allusion ici à la *Politica* de Quevedo, nous retrouvons, sous une autre forme, le même sentiment de défiance.

(3) *Viaje del Parnaso.*

(4) *Thalia, rom.* XLII.

réformateurs remplissent l'Europe à la fin du seizième et au début du dix-septième siècle, mais nulle part, à aucune époque, ils ne furent plus nombreux qu'en Espagne. Depuis Juan Manuel et le marquis de Santillane, — le mal datait de loin, — c'est une suite ininterrompue de *Traités de Gouvernement*, de *Modèles des Princes*, de *Miroirs des Souverains*, de *Manuels du parfait ministre*, etc. Tous, avec une constance que ne lassait aucune désillusion, plaçaient sous les yeux du roi ou du favori l'idéal que ceux-ci devaient réaliser. Quelques-uns de ces ouvrages, tels que le *Rimado de Palacio* d'Ayala, ou le *Relox de Príncipes* de Guevara occupent une place estimable dans la littérature; la plupart sont oubliés. Plus près de lui, Quevedo trouvait des modèles ou des exemples, Mariana et son *De Rege*, le père Ribadeneyra et son *Príncipe Cristiano*, Agustin de Rojas et son *Buen Repúblico*, Fr. Juan Marquez et son *Gobernador Cristiano* (1). Suarez faisait imprimer à Coïmbre, en 1613, son grand traité *De Legibus*, et Quevedo, qui cite si souvent dans la *Providencia* « les cahiers de Coïmbre, » ne put ignorer cet ouvrage. En Italie, il dut connaître les écrits politiques de Paruta, de Campanella (2), de Boccalini, de Botero et d'autres disciples ou adversaires de Machiavel et de Guichardin. Il avait lu *l'Utopie* de Morus, la *République* de Bodin, et, si les rencontres entre les deux ouvrages ne sont pas le fait du hasard, les *Vindiciae in Tyrannos* de Languet. Depuis longtemps

(1) Ioannis Marianae ... *De rege et Regis institutione* .. edit. secunda, typis Wechelianis, apud haeredes Ioannis Aubrii. 1611. — I. M... tractatus VII, nunc primum in lucem editi. Coloniae Agrippinae, sumptibus Antonij Hierati... a. 1609. — Ribadeneyra. *Tratado de la Religion y* virtudes que debe tener el Principe Christiano para gobernar sus estados, Madrid, 1595. 2e édit. 1601. — Rojas, *El buen Repúblico*, Madrid, 1611. L'ouvrage figure dans l'Index de 1640 (par Fr. Antonio de Sotomayor), où il est prohibé en entier. — *El governador Christiano*, deducido de las vidas de Moysen y Josue, Principes del pueblo de Dios, por el maestro Fray Juan Marquez... Brusselas, F. Foppens, 1664 (1re éd. 1612).

(2) Quoique Quevedo ne cite jamais Campanella, il paraît impossible qu'il n'ait point connu ses ouvrages. Parmi les attributions de Quevedo à Naples, Tarsia fait figurer l'inspection des prisons; or Campanella était depuis longues années dans les cachots de Naples, d'où il ne sortit qu'en 1626. Tiraboschi remarque que la rigueur de sa captivité s'adoucit beaucoup dans les dernières années (*Storia della Let.*, VIII, p. 164). On aimerait à croire que Quevedo fut pour quelque chose dans cet adoucissement.

enfin il avait médité « ce docte et laborieux tissu des *Politiques* (1) » où Juste Lipse déclarait qu'il n'y avait point de tâche plus digne du sage que de former de bons princes.

Parmi tant de théoriciens de la politique, dont la liste pourrait être facilement allongée (2), bien peu en Espagne essayèrent de construire de toutes pièces un système uniquement fondé sur la raison et sur l'expérience, et en réalité une pareille tentative était en contradiction avec les traditions, les croyances et les habitudes intellectuelles de la nation. Saint Thomas et l'Écriture restaient, même en politique, les autorités souveraines. La sagesse purement humaine « toujours courte par quelque endroit, » avait pu suffire aux sociétés antiques, que la lumière de la Révélation n'avait pas encore éclairées ; mais il n'en était plus de même. Là, comme ailleurs, la raison, livrée à ses seules forces, était tenue en suspicion et sentait l'hérésie. La société civile et politique n'est-elle point d'institution divine, comme la religion elle-même ? elle repose, du moins, sur des principes éternels dont il est périlleux de laisser l'application aux fantaisies individuelles. Aussi l'histoire de l'antiquité profane, quelques grands noms qu'elle présente à notre admiration, ne sert-elle le plus souvent qu'à confirmer ou à orner la vérité que l'on est allé chercher ailleurs. La foi, voilà pour les peuples aussi bien que pour les individus le guide infaillible ; elle suffit à diriger notre activité dans toutes ses manifestations. De même que les lois humaines ne sont que des traductions plus ou moins exactes de la loi divine, de même la politique n'est qu'une application à la vie sociale de la morale de l'Evangile. Il s'agit seulement de dégager le précepte du texte sacré, de l'interpréter avec prudence, et d'appliquer aux cas particuliers les maximes qu'il contient. « Dans un état despotique, » dira Montesquieu, « il convient qu'il y ait quelque livre sacré qui serve de règle, comme

(1) Montaigne, *Essais*, I, xxv.

(2) Voy. les ouvrages d'Antonio Lopez de Vega, de Vera y Zúñiga, comte de la Roca, de Fr. Juan de Santa María, de Pedro Fernandez Navarrete, du P. Juan Eusebio Nieremberg, et plus tard ceux du P. Lainez, du P. Mendo, de Jerónimo Cevallos, de Benavente y Benavides, de Diego de Saavedra Fajardo, etc.

l'Alcoran chez les Arabes, etc... » Ce n'est point tout. L'Ancien et le Nouveau Testament fournissent, non seulement la règle, mais encore le modèle d'une politique selon l'esprit de Dieu. Si le génie d'un Aristote ou d'un Cicéron n'est rien auprès de la sagesse éternelle, comment les Alexandre ou les César pourraient-ils présenter au souverain des exemples aussi sûrs que les Moïse, les Josué, les David et autres princes oints du Seigneur, qui leur dicte lui-même leurs actes ? Comment surtout imaginer un idéal plus parfait que la vie du Christ, roi des rois ? Dans un siècle et chez un peuple où la foi était encore intacte, une pareille conception de la science politique semblait toute naturelle. Comme elle reposait sur des données hors de discussion qui, une fois admises, entraînent forcément les mêmes conséquences, toutes les théories auxquelles elle servait de point de départ se ressemblaient beaucoup. La seule originalité permise était d'arriver à ces solutions inévitables par des arguments plus ingénieux, de tirer des mêmes textes des développements inattendus, enfin de donner au lieu commun une forme plus frappante.

La méthode était faite pour rassurer le pouvoir. Elle mettait ces discussions hors de la portée du vulgaire, car elle supposait une connaissance approfondie des livres saints et de sérieuses études théologiques. Ces dissertations, qui ne sortaient guère des cloîtres et des universités, avaient peu d'action sur le peuple, lequel n'entendait rien aux subtilités de l'école ; l'ennui en écartait la plupart des lecteurs, rebutés à la fois par la banalité des lieux-communs et par l'appareil érudit. Par la force des choses l'allusion s'y glissait bien quelquefois, et plus d'un, avant Quevedo, avait profité de la solidité de cette position pour tirer à couvert *á techo conocido*. Mais cette allusion était si soigneusement dissimulée sous l'étalage des citations, des références et des gloses, qu'on ne l'apercevait plus.

En revanche, l'ecrivain empruntait à l'Ecriture une autorité que par lui seul il ne pouvait avoir. Il ne parlait plus en son nom personnel, mais au nom de la foi. Il s'abritait sous une autorité supérieure à celle du roi et du prêtre : il était l'interprète de Dieu. « Il y a des époques et des pays, » dit Quevedo, « où il est nécessaire, pour critiquer le gouverne-

ment dont on souffre, d'en imaginer un parfait (1). » En plaçant cet idéal dans la société évangélique, on joignait à la sécurité et au plaisir de la critique l'orgueil de remplir une sorte de mission providentielle. Quevedo goûtait fort ce plaisir et il usa largement de ces privilèges. « Parler de la personne du Christ, » disait-il, « a pour effet de rendre la liberté à la langue la plus étroitement enchaînée (2). » Fr. Cristóbal de Torres traitait l'auteur de la *Política* comme un confrère, et le félicitait d'avoir su parler aux princes « comme nous pouvons le faire nous-mêmes, » dit-il, « nous, prédicateurs de Sa Majesté (3). » Et en effet, il apostrophe, morigène, malmène rois et ministres avec une liberté vraiment apostolique. On croit entendre l'orateur sacré laisser tomber du haut de la chaire ces paroles dont la solennité n'exclut pas le mauvais goût (4) : « Pontife, empereur, rois et princes..., obéissez à la Sagesse, qui, parlant par la bouche de Salomon, vous crie à tous : *Diligite justitiam, qui judicatis terram*. Imitez le Christ, et, en me lisant, écoutez-le; car, dans ce livre, je parle avec les plumes (des évangélistes) qui lui servent d'interprètes (*Hablo con las plumas que le sirven de lenguas*) (1). »

Prenons garde cependant. Malgré l'emphase de ces déclarations et les promesses du titre, n'allons point chercher, dans la *Política de Dios*, une théorie complète de la monarchie chrétienne, un système bien arrêté de politique théocratique, logiquement déduit de l'Evangile. Si les principes, la méthode et le but de Quevedo rappellent ceux de Bossuet, combien son œuvre laisse dans l'esprit une impression moins nette ! C'est que, chez Bossuet, tout se tient ; sa dialectique nous mène, par une série de déductions nécessaires, des prémisses aux conclusions. Dans cette solide construction, élevée en l'honneur de l'absolutisme, l'on sent, depuis les fondements jusqu'au faîte, un plan arrêté d'avance dans ses moindres détails. Ce plan, cette belle ordonnance

(1) *Noticia, Juicio y Recomendacion* de la *Utopia*, y de Tomas Moro. *Obras*, II, p. 493.

(2) *Polít.*, I : *A los dotores sin luz.*

(3) Aprob. de Fr. Crist. de Torres, Madrid, 27 août 1626.

(4) Préface de la *Política.*

harmonieuse et tranquille, manquent absolument dans la *Politique* de Quevedo. L'auteur passe d'un sujet à l'autre, selon le hasard des textes et les caprices de sa mémoire. Il prend, quitte et reprend les mêmes idées, sans qu'on puisse saisir le but vers lequel il nous conduit (1). Cette marche capricieuse est plus sensible encore si l'on rapproche les deux parties : la seconde n'est guère que la répétition de la première. Sans doute, quelques points nouveaux sont touchés, qui, d'ailleurs, auraient aussi bien pu trouver place dans la première (2) ; mais, sauf exceptions, nous y retrouvons mêmes pensées et mêmes expressions. Fr. Jerónimo Pardo, des Clercs mineurs, le constatait sous forme d'éloge, et sans y entendre malice : « Je n'ai vu aucune différence entre les sujets de la 2e partie et ceux de la 1re. » Esteban de Peralta, de son côté, a trouvé la vraie définition de la *Política :* « C'est une collection de dissertations sur la politique de l'Ecriture : *Silva de discursos sagradamente políticos.* » Cette impuissance de Quevedo à construire une œuvre dont les parties se lient entre elles a frappé les admirateurs les plus convaincus de la *Política :* « L'auteur, » dit Fernandez-Guerra, « y a entassé avec profusion un précieux trésor de perles et de diamants, dans l'intention d'en faire une riche couronne ; mais, à mon avis, il a oublié de les enchâsser et de les sertir harmonieusement de manière à donner tout son éclat à son chef-d'œuvre : le diadème est à faire. »

Ces défauts sont graves, si l'on voit dans la *Política* un traité en forme ; ils s'atténuent, si l'on prend l'œuvre pour ce qu'elle est : une satire de la politique contemporaine. A la juger ainsi, on excusera l'auteur de s'être médiocrement préoccupé de réduire ses idées en système, de montrer peu de rigueur dans l'enchaînement des parties ; on lui pardonnera son allure capricieuse, ses brusques transitions, ses

(1) Il est traité de l'utilité pour le roi d'être bien informé, dans les chap. IV, VI, X, XII et XXII de la 1re partie ; de la clémence royale dans les chap. II de la 1re partie, et II, XXII de la 2me. Les développements relatifs aux favoris reviennent à chaque page. Le chap. XIII (2me part.) nous entretient à la fois des délassements royaux, de la conduite du souverain à l'égard de ses ennemis et de ses ministres.

(2) Par ex., l'origine de la royauté, la légitimité de l'impôt, les devoirs du roi en temps de guerre.

répétitions perpétuelles. Qu'il l'ait voulu ou non, Quevedo revenait à sa manière, qui se pliait mal à un ordre suivi; sous le théologien, sous le philosophe, on retrouvait le satirique. Beaucoup de contemporains, amis ou ennemis, en jugèrent ainsi. La transparence des allusions et la facilité des applications contribuèrent plus au succès de l'œuvre que le talent de l'auteur ou la profondeur de ses aperçus. On « achevait la lecture avec admiration, » mais on la « commençait par curiosité. » — « *Comencé á leer con curiosidad, y acabé con admiracion* (1). » Il n'y avait pas grands efforts à faire pour mettre des noms propres sous les portraits : ils venaient s'y placer d'eux-mêmes, parce que le peintre, au lieu de les tirer de son imagination, les avait copiés sur les originaux. Comment ne point le remarquer? Les questions qui avaient alors un intérêt actuel et pratique sont celles qu'il traite de préférence; les défauts des Philippe, des Lerme, des Uceda, des Olivares sont précisément ceux contre lesquels il se montre le plus éloquent; les vertus qu'il loue chez les princes sont aussi celles qui manquaient au souverain. D'ailleurs, les sentiments secrets de l'auteur ne se trahissent-ils point par ces nombreuses apostrophes qui donnent au discours un accent bien rare dans les œuvres de même nature, par ces mouvements soudains qui démasquent la manœuvre tournante? Le lecteur reconnaissait donc sans peine, sous la gravité du Traité, la passion maligne des *Letrillas* et des *Romances*. Les censeurs se trompaient certainement lorsqu'ils signalaient dans la première partie, composée avant 1621, des allusions à Philippe IV et à Olivares. Sur ce point, Quevedo pouvait confondre facilement le *Doto que advirtio*, les *Dotores sin luz*, ou cet archiprêtre malveillant, qu'il traite de corsaire et qu'il envoie prêcher dans les mosquées (2). Il n'en

(1) *Aprob.* de Peralta. — Un autre examinateur, le P. Gabriel de Castilla, glisse cette remarque au milieu de ses éloges : « *Abstrayendo de que pase o no en este tiempo lo que dice...* »

(2) Sur cette polémique, d'ailleurs obscure, voy. Quevedo, *Polít.*, *A los Dotores sin Luz*. Fernandez-Guerra, après avoir songé à Rioja et à Morovelli, pense que le *Doto que advirtio* est le P. Juan de Pineda (1572-1637), auteur de commentaires sur Job, et rédacteur de l'*Index Expurg.* de 1640. Quevedo répondit au *Doto*, et sa réponse provoqua une *Respuesta*, dont l'auteur serait un archiprêtre. Fernandez-Guerra a cité quelques passages de la réponse de Quevedo. Les ca-

restait pas moins vrai que beaucoup de ses critiques pouvaient s'appliquer à Olivares. Quant à la seconde partie, prenons les dénégations de Quevedo pour ce qu'elles valent. En réalité, il n'est pas un seul chapitre qu'on ne puisse commenter à l'aide des événements. La *Política de Dios* n'a d'un traité didactique que la forme extérieure et l'enseigne : au fond, c'est un pamphlet que seul pouvait écrire un contemporain de Philippe III et de Philippe IV.

Il en est de même du *Marco Bruto* (1). L'auteur découpe, dans la biographie de Plutarque, certains passages saillants, soit qu'ils répondent mieux à ses pensées, soit qu'ils se prêtent à des développements plus faciles, et il les fait suivre de considérations (*discursos*) plus ou moins longues. La vérité des faits le préoccupe beaucoup moins que l'enseignement politique ou moral que l'on en peut tirer; aussi prend-il avec le texte toutes sortes de libertés. Il l'allonge, le raccourcit, le modifie à son gré ; il en souligne la portée par des discours prêtés à Cassius, à Brutus, à Ligarius, à Porcia. Le récit est évidemment la partie accessoire, le prétexte au développement, le thème qui disparaît sous les variations. Ce genre offrait des avantages aux politiques désireux de mettre leurs théories sous le patronage des grands noms historiques; mais, au point de vue littéraire, il n'était pas sans danger, car il conduisait vite à la subtilité et à la déclamation. Mis à la mode en Italie par Machiavel et Guichardin, il n'était pas inconnu en Espagne. En 1631, c'est-à-dire l'année même où il composait le *Marco Bruto*, Quevedo traduisait le *Romulo* de Virgilio Malvezzi, noble bolonais au service de l'Espagne (2). Les éloges que le traducteur prodi-

talogues de la Bibl. nac. de Madrid font mention des *Anotaciones á la Política de Dios de Fr. de Quevedo* (X, 21, pap. nº 16), mais je n'ai pu les y trouver.

(1) *Primera parte de la vida de Marco Bruto.* — Escriviola por el texto de Plutarco, ponderada con Discursos, D. Franc. de Quevedo..., año 1644... Madrid, Diego Diaz de la Carrera.

(2) La première édition est de Bologne, 1629. J'ai consulté celle de 1647 : *Il Romulo del sig. Marchese Virgilio Malvezzi, di nuovo ristampato..., in Geneva, appresso Pietro Auberto.* L'ouvrage avait été traduit en latin par J. Kraus, Lug. Bat. ap. Elzevirios, 1636. — Parmi les autres ouvrages de Malvezzi, nous citerons : *Discorsi sopra il libro primo degli Annali*, di Corn. Tacito, Venezia, 1622. — *Il Tarquinio Superbo*, Bologne, 1632. — *El Davide perseguitato*, *ibid.*, 1634. — *Il ritratto del privato politico christiano* dall' originale d'alcune attioni del conte Duca de

gue à cet ouvrage, et, mieux encore, la comparaison du *Romulo* et du *Bruto*, montrent que le premier a directement inspiré le second. Il était difficile de choisir un pire modèle. Malvezzi, qui vise à la profondeur, tombe souvent dans la puérilité : il imite Tacite, mais rappelle plutôt Marino. Ses défauts assurent à ses ouvrages une place distinguée parmi ceux qui révèlent une époque de décadence. Il nous dévoile les secrets de la politique, au besoin ceux de la Providence, du même style dont il nous apprend que « l'eau soutient les corps légers et engloutit les autres, » et que « le tiède participe du chaud et du froid (1). » Le proverbe prend chez lui la solennité d'un oracle, et il développe le lieu commun avec une ampleur admirée des contemporains. Il entremêle à son récit des discours que ses héros auraient pu prononcer et des réponses que l'on aurait pu faire à ces discours (2). Si Romulus y parle comme Machiavel, les Sabines abusent de la situation délicate où elles se trouvent pour éblouir de leurs antithèses leurs pères et leurs maris (3). Quant à la doctrine, à défaut de profondeur, elle se recommande par sa moralité; l'idéal du souverain, pour Malvezzi, est un honnête homme bon catholique. Il maltraite fort les tyrans dans le *Romulo*, et surtout dans le *Tarquinio Superbo;* mais ce sont là pures déclamations d'école et réminiscenses classiques. L'auteur estime que, pour vivre tranquille, il faut être entièrement libre ou entièrement esclave. Sa vie comme ses œuvres permettent de penser qu'entre ces deux alternatives, il se décida pour la seconde sans trop d'hésitation.

S. Lucar..., Bologna, 1635. — *Successi principali della monarchia di Spagna*, nell' anno 1639..., scritti dal Marchese Virgilio Malvezzi, del consilio di guerra di sua maesta. — Nic. Antonio cite encore les deux ouvrages suivants : *Introduttione al racconto de' successi*, accaduti sotto il commando del re Felippo IV. Romae, ap. hered. Corbeletti, 1651. — *La Libra*, trad. en espagnol, sous le titre : *La Libra* del marques Grivilio Vezzalmi en la qual se pesan las ganancias y las perdidas de la monarquía de España en el felicissimo reynado de Felipe quarto. Pamplona (*s. d.*). — Enfin l'*Indice* des mss. de la Bibl. nac. de Madrid (in Gallardo, II, append., p. 98), contient la mention des ouvrages qui suivent : *Crónica de Felipe III*. — *Respuesta á su libro titulado : Libra*. — *Titulo de consejero* de Guerra en España y de consejero secreto en Milan.

(1) *Romulo*, p. 24 et p. 99.

(2) *Ibid.*, p. 66 et p. 72.

(3) Voy., le discours de Romulus, p. 87, et celui des Sabines, p. 96.

En écrivant son *Brutus*, Quevedo n'avait-il d'autre ambition que de rivaliser avec l'auteur du *Romulus*, « ouvrage aussi admirable qu'inimitable, » — « œuvre immense dans sa petitesse? » Son commentaire de Plutarque est-il un simple exercice de rhétorique dans le goût de Malvezzi? Il nous expose lui-même le but qu'il poursuit dans une préface, qui se ressent malheureusement de l'imitation de ce dernier. « Pour faire voir comment, par un effet inespéré du désordre, le meurtre et le poignard pourvurent à la succession impériale, je montre, par la vie de Marcus Brutus et de Jules César, la récompense et le châtiment que la légèreté du peuple donna à un bon tyran et à un honnête citoyen fourvoyé. C'est le fruit de la malice humaine de renverser l'ordre naturel des choses, de telle sorte que les bons semblent méchants, et que les méchants paraissent bons. Je ne prétends pas que des sujets loyaux prennent l'un de mes héros pour modèle, et moins encore que les princes absolus imitent l'autre. Que cet enseignement soit utile aux républiques, redoutable aux monarques, instructif pour les sujets; que ces derniers apprennent à se défier et du tyran, malgré les qualités qui peuvent lui servir d'excuse et de masque, et du citoyen vertueux, que certaines fautes conduisent à sa perte. Que le tyran et le libérateur sachent bien, celui-ci qu'il n'atteindra pas son but, celui-là qu'il n'est pas moins coupable, lorsque le peuple, qui ne profite pas des leçons du passé, sacrifie sa liberté à ses intérêt matériels. » Ainsi, c'est bien à l'édification de ses contemporains que songe l'auteur du *Brutus*. Il peut dire, comme Malvezzi : « j'écrirai l'histoire des siècles passés en vue du nôtre. » Mais si Malvezzi remonte à l'antiquité la plus reculée, pour éviter, dit-il, toute accusation d'allusions, les pages que Quevedo consacre aux récompenses publiques, à la véritable noblesse, à la nécessité de prévenir les vols des gouverneurs, aux vertus d'un bon roi, aux vices des favoris, à la vanité de l'astrologie, à la question du régicide, montrent qu'il portait ses préoccupations habituelles dans ces prétendues études historiques. On y retrouve jusqu'à ses traits malicieux contre les femmes et contre les médecins.

Ainsi, tous les écrits politiques de Quevedo, quelque

divers qu'ils soient par la forme, ont au fond ceci de commun, que l'auteur n'y perd jamais de vue les événement contemporains. Ils ne sont pas le fruit des méditations abstraites, impersonnelles, d'un philosophe qui se réfugie dans l'idéal; ils expriment à chaque page les sentiments d'une âme passionnée et mobile, ses espérances parfois, le plus souvent sa colère, son mépris et son découragement. Si les plus fameux interprètes de la doctrine catholique au moyen âge n'ont, en somme, pour tout système politique, qu'un assemblage de théories parfois contradictoires, d'où l'on a pu tirer les conclusions les plus opposées (1), on ne sera pas étonné de rencontrer dans la *Politica* de Quevedo même incohérence et même incertitude sur des points essentiels.

C'est ainsi qu'il expose à merveille les inconvénients du gouvernement monarchique et ceux du gouvernement populaire. Il n'avait, pour le faire, qu'à se souvenir d'un chapitre de la première partie du *De Rege*. Mais Mariana choisit entre les deux régimes, et il nous expose avec netteté les motifs de son choix. Quevedo semble se proposer simplement de prouver que l'une de ces formes de gouvernement ne vaut pas mieux que l'autre. Les deux théories sont mises en présence, dans la *Fortune raisonnable*, en la personne d'un noble savoyard et d'un citoyen génois. Le premier, fatigué des guerres perpétuelles que suscite la turbulence du duc de Savoie, demande que le Piémont et la Savoie se confédèrent en république, « afin que la justice et la sagesse commandent, et que la liberté règne. » — « La liberté! » s'écrie le Génois; « malheureux! quittez cette illusion; on voit bien que vous n'avez jamais été en république, car vous ne connaissez point nos misères et notre esclavage... Si le sénat de la république se compose d'un grand nombre de membres, quelle confusion! Dans le cas contraire, à quoi sert-il, si ce n'est à diviser et à affaiblir le pouvoir? L'institution du Doge ne remédie à rien: car ou il n'a aucun pouvoir, ou son pouvoir dure peu. Si nobles et plébéiens se partagent l'autorité, on dirait une réunion de chiens et de chats; les uns aboient et veulent

(1) Voy. P. Janet, *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, 2e édition, 1872, t. I, p. 135.

mordre, les autres égratignent et griffent..... Les plébéiens gouvernent-ils ? les nobles ne peuvent le souffrir; et si les nobles seuls commandent, l'on ne peut comparer leurs sujets qu'à des condamnés... Ne vois-tu pas que nobles et plébéiens abdiquent leurs droits entre les mains des rois, pour que le pouvoir souverain, à égale distance de l'orgueil insupportable des uns et de la bassesse des autres, repose sur un chef unique, dont la majesté pacifique et désintéressée sait refréner l'arrogance de l'aristocratie et protéger le peuple (1) ? » Du Génois ou du Savoyard, lequel a raison? Le Génois, eût répondu Machiavel; — le Savoyard, eût répliqué Guichardin. — Ni l'un ni l'autre, si nous en croyons certain « avocat blond, » qui nous semble bien, dans ce débat, exprimer les véritables sentiments de l'auteur. Laissons de côté les mots, les noms vides de sens, les étiquettes menteuses, et allons au fond des choses. « Ce que nous voulons tous, c'est la liberté de tous : tâchons de n'obéir qu'à la justice, et non à la violence, à la raison et non au caprice d'un despote. Un nation est un héritage que le prince reçoit, non une proie qu'il enlève : il doit la défendre et non en trafiquer. Dans les républiques, soyons compagnons et non esclaves, membres et non rebut de la communauté, corps véritable et non pas seulement ombre sans réalité. Que le riche n'empêche point le pauvre de s'enrichir; que le pauvre ne s'enrichisse pas aux dépens du riche. Que le noble ne méprise pas le plébéien, et que le plébéien ne haïsse pas le noble. Que, de son côté, l'Etat fasse en sorte que le pauvre puisse s'enrichir, que les bons citoyens soient honorés, et qu'il veille à ce que le contraire n'arrive pas. Il faut empêcher qu'un particulier soit plus puissant que tous, parce que celui qui dépasse tous les autres détruit l'égalité, et quiconque tolère cet empiètement provoque les conspirations. » L'avocat continue ainsi, comparant la monarchie à la mer toujours agitée, et la république au continent, qui offre au navigateur le sûr abri de ses ports. Il fait un portrait éloquent des tyrans, « bêtes fauves et démons déchaînés. » Ailleurs,

(1) *Fortuna*, XL. — Cf. *Marco Bruto*, s. f. : « Peor sujeto esta el pueblo a un senado electivo que a un principe hereditario. »

Quevedo nous représente les rois eux-mêmes comme un fléau suscité par la colère divine pour la punition des humains. « Demander un roi, » dit-il, en parlant des Juifs, « fut un crime si grave qu'ils méritèrent non seulement que Dieu le leur octroyât, mais encore qu'il le leur laissât (1). » Dans l'*Intrigant*, Cliton, parlant de ces *Azotes coronados*, de ces « fléaux couronnés, » ajoute « qu'il suffit, pour voir quel cas les dieux font des monarchies, de considérer à quelles mains il les abandonne. » C'est en ce sens que, pour lui, la monarchie est d'institution divine, comme la guerre ou la peste, ce qu'il faut prendre simplement comme une boutade d'une ironie un peu forcée. Dans les pages plus graves de la *Politique*, il représente la royauté comme le résultat d'un contrat entre le peuple et le souverain. Ce dernier n'est rien qu'un fonctionnaire, un mandataire de la communauté, qui doit recevoir le loyer que méritent ses services : *Non regnum propter regem, sed rex propter regnum*. Cette conception, assez difficile à concilier en fait avec la théorie du droit divin, n'était pas nouvelle en Espagne : nous la trouvons et chez le Jésuite Mariana et chez le protestant Juan Valdes. « Remarquez-le, » écrit ce dernier, « il y a pacte entre le prince et le peuple ; si le premier ne fait pas ce qu'il doit vis-à-vis de ses sujets, ces derniers, de leur côté, sont déliés de leurs obligations envers lui. » Quevedo rencontre, lui aussi, cette question délicate, mais il y répond moins nettement. Pour se défendre contre les despotes, l'avocat de la *Fortune* propose à tous, citoyens des républiques ou sujets des princes, de se réunir et d'aviser aux meilleures mesures à prendre. En attendant, il énumère un certain nombre de « points essentiels » au bon gouvernement : perpétuité des charges, récompenses réservées au seul mérite, choix intelligent des magistrats, des généraux, etc. L'accomplissement de ces réformes pratiques lui semble plus important que toutes les discussions sur les avantages comparés de la république et de la monarchie, ou sur l'origine du pouvoir.

Pour être moins ambitieuse, cette politique qui s'attache aux résultats n'était pas plus mauvaise qu'une autre, si tant

(1) *Política*, parte II, cap. I.

est que le « vrai politique soit un philosophe qui sait que le règne de la philosophie n'est pas de ce monde (1). » Mais ces réformes, pouvait-on sans naïveté les attendre de l'initiative du souverain ? Et ne devait-on pas désespérer de les voir jamais se réaliser, s'il ne restait à la nation ni liberté pour les réclamer, ni pouvoir pour les imposer ? Par un aveuglement singulier, Quevedo lui-même n'en rend-il pas le succès plus improbable encore, en faisant si bon marché des derniers vestiges des libertés publiques ? Au moment où les Catalans se soulèvent, au nom de leurs *fueros*, n'est-ce pas lui qui parle si légèrement de leurs revendications, et qui défend contre eux l'omnipotence royale? « Ils ont un prince qui les fait vivre, » écrit-il, « comme l'âme fait vivre le corps. Mais de même que le corps s'abandonne, au préjudice de l'âme, à ses appétits et à ses instincts vicieux, de même ils se servent contre la raison et contre leur seigneur de leurs privilèges et de leurs *fueros* (2). » N'est-ce point lui encore qui écrit la page suivante : « Je vous ai suivi, Sire, dans deux voyages; j'ai vu de près tous vos actes; j'ai vu comment vous servait le comte-duc, votre grand ministre, le premier de vos sujets... Sire, devant Dieu et au nom de la vérité, je puis rendre témoignage que je vous ai vu demander à vos peuples avec douceur ce que vous auriez pu exiger impérieusement, solliciter avec affabilité ce que l'on vous doit accorder avec déférence, ne manifester aucun courroux contre ceux à qui je ne pouvais en mon âme pardonner l'entêtement avec lequel ils répondaient à votre magnanimité (3). » Certes, à un point de vue absolu, le philosophe n'a point de peine à montrer combien la passion a de prise sur les assemblées populaires, où le nombre tient lieu de raison : « *Vence el numero, no la razon, este riesgo tienen las*

(1) Janet, *o. l.*, préface.

(2) Voy. *Politica*, II, 9 : « Les plaintes du peuple et des artisans, lorsqu'il faut acquitter les impôts existants ou en payer de nouveaux, font plus de bruit qu'elles n'ont d'importance. C'est perdre son temps que de vouloir faire entendre raison à tant de cervelles qui déraisonnent, et entre lesquelles il n'y a qu'une chose de commune : leur folie. » Ces appréciations dédaigneuses des foules ne sont pas rares chez Quevedo. Il les compare aux femmes (*Polit.*, II, *ibid.*), dont elles ont, dit-il, tous les défauts.

(3) *Su Espada por Santiago.*

juntas populares (1). » Il n'est que trop vrai encore que l'institution tutélaire des Cortes avait bien dégénéré, et que leurs réunions n'étaient plus que d'indignes comédies, lorsqu'elles ne tournaient pas au drame, ainsi que Quevedo avait pu le voir à Valence, en 1626. L'exclusion de la noblesse et du clergé avait èu pour résultat d'écarter ceux dont l'opposition pouvait être le plus efficace. Les procurateurs des villes, non plus élus, mais tirés au sort, étaient incapables, ou se laissaient corrompre (2). Mais, malgré tout, ce n'était point le fait d'un politique prudent que d'abandonner, quelque vaine qu'elle fût, cette ombre de liberté. Les Cortes formulaient parfois des plaintes éloquentes ; si elles n'avaient plus le pouvoir de rien empêcher, elles avaient du moins le droit de protester, et elles en avaient usé largement en 1617 (3). Peut-être, les circonstances aidant, pouvaient-elles reprendre quelque vie et quelque autorité. Dans tous les cas, au lieu de tourner en ridicule « ce *labyrinthe de privilèges*, ce *chaos des fueros ;* » au lieu de se livrer à des jeux de mots, qui ne sont plus seulement puérils, sur ce « *fameux Livre Vert de Barcelone, plein de noirceurs*, » Quevedo eût mieux fait de prendre modèle lui-même sur l'opiniâtre fermeté des Catalans. Combien, sur ce point, il est inférieur à Mariana, et quels progrès en quarante ans l'absolutisme royal n'a-t-il point faits ! Au lendemain de la lutte entre Philippe II et les Aragonais, Mariana osait louer et l'énergie de ces derniers, « *studio tuendae libertatis acres et incitati*, » et cette noble institution du *Justicia Mayor*, qui, « appuyé sur la loi et surtout sur l'amour du peuple, savait circonscrire dans des limites déterminées le pouvoir arbitraire des rois. » Il est

(1) *La Rebelion de Barcelona.*

(2) Voy. Mariana, *De Rege*, I, VIII.

(3) On sait qu'à la suite des plaintes des Cortes, Philippe III avait ordonné (6 juin 1618) une vaste enquête sur la situation du royaume. Le conseil de Castille rédigea une *Consulta*, qui portait surtout sur les points suivants : exagération des impôts, trop grande prodigalité dans les dons et gratifications, nécessité de réprimer l'affluence, trop considérable à la cour, des nobles ou des oisifs, excès du luxe, protection à accorder à l'agriculture, nécessité de supprimer les cent *receptores* établis à Madrid en 1613. Cette *Consulta* inspira à Navarrete sa *Conservacion de monarquias, y discursos politicos sobre la gran consulta que el consejo hizo al Sr Rey, don Felipe III.* Ce commentaire, en cinquante chapitres, est un document de premier ordre pour l'histoire du temps.

vrai que Mariana se prononce résolument pour la subordination de l'autorité royale à la volonté populaire, et qu'il refuse même au peuple, contrairement à Suarez et à Bossuet, la liberté d'aliéner entre les mains du roi ses droits les plus sacrés (1). L'auteur de la *Rebelion de Barcelona* et du *Chiton de la Taravillas*, loin de défendre l'ancienne constitution, démontre que le roi peut et doit même n'en tenir aucun compte.

Que restait-il donc, selon lui, pour contre-balancer l'absolutisme du souverain? Il restait la crainte de Dieu, qui, s'il faut en croire Bossuet, « est le vrai contrepoids de la puissance royale (2), » et la religion, « la seule chose, » selon Montesquieu, « que l'on puisse, dans un Etat despotique, opposer quelquefois à la volonté du prince. » Dieu et le roi, ces deux majestés si souvent confondues en Espagne, remplissent en effet la *Política de Dios*, et l'auteur prétend faire de la première une garantie contre la seconde. Mais cette garantie suffit-elle? Sur des princes comme Philippe IV, la crainte de Dieu a peu d'empire, et chez un monarque plus dévot que religieux, tel que fut Philippe III, elle se traduit surtout par la crainte du diable, laquelle, à elle seule, ne saurait faire les bons rois (3). Un esprit affaibli par la superstition pouvait chercher, dans l'apparition d'une comète (4) ou dans le tintement de la fameuse cloche de Velilla, un avertissement du ciel; le peuple, du moins, aimait à y voir l'annonce d'une révolution qui mettrait fin à ses maux : « Prophétique métal, les citoyens..., au bruit de ton carillon, danseront par ces plaines, tandis que les pâles tyrans et les rois blêmes écouteront ta voix et tes accents! »

Prophetico metal, los ciudadanos...
A tu son baylaràn por estos llanos
En tanto que tu voz, y tus acentos

(1) « Imprudenter facturam rempublicam, si dederit [plenam sine exceptione potestatem principi]. » *De Rege*, I, 8.

(2) *Politique*, liv. IV, art. II, IVe prop.

(3) *Saint-Simon*, édit. Chéruel, t. XII, p. 23 : « Ce n'est point trop de dire que sans la crainte du diable que Dieu lui [à Louis XIV] laissa jusque dans ses plus grands désordres, il se serait fait adorer, et aurait trouvé des adorateurs. »

(4) *Thalia*, son. XIV, p. 289. — *Caliope*, I, *quintillas*.

Oyen descoloridos los tyranos,
Y te attienden los reyes macilentos (1)!

Mais la comète s'éteignait, la cloche se taisait, et les choses reprenaient leur cours accoutumé. Malgré sa dévotion, Philippe III fut l'un des princes les plus funestes à l'Espagne. Si l'on ne peut douter, — tous les contemporains nous en donnent l'assurance formelle, — qu'il fit son salut, il n'est pas moins certain, — et l'histoire l'enseigne, — qu'il fit aussi le malheur de son royaume. Il en eut conscience, paraît-il, à l'heure de sa mort, et les derniers moments de ce juste furent ceux d'un désespéré.

Si la peur de l'enfer, si même la crainte de Dieu sont des garanties insuffisantes contre les despotes, il est plus à craindre encore que l'autorité de la raison ne reste sans force. Quevedo répète, à maintes reprises, que la puissance du prince trouve sa limite dans la justice, qu'il ne peut que ce qui est raisonnable; il proteste, dès les premières pages de la *Política*, « contre cette scandaleuse maxime, pleine d'insolence et de vanité, qui rend formidables les tyrans :

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas (2), »

mais il ne peut ignorer que les prescriptions de la raison, si elles ne prennent une forme précise dans des lois qui obligent le roi lui-même, n'ont ni efficacité ni sanction. Il sent si bien que la crainte de Dieu, que le respect de la justice, qui font les saints et les sages, sont de faibles défenses contre les mauvais princes, qu'il cherche à leur inspirer par surcroît la peur de la vengeance populaire. C'est un épouvantail qu'il aime à agiter aux yeux des rois et de leurs mi-

(1) *Polymnia*, LXII, p. 30. — *Cf. Relacion* de los dias que se a tañido la campana de milagro del (lugar) de Velilla de Ebro, embiada por el rector del dicho lugar. [Bibl. nat. Par., Oc-198, Rés.] pièce man., datée du 14 juin 1601, — et : *Relacion* de las cosas notables que han sucedido siempre que se ha tañido la milagrosa campana de Velilla. Huesca, Pedro Bluson, 1625. — Il existe d'autres relations de sonneries pour 1569 et 1582. — Le P. Feijóo, dans sa *Disertacion sobre la campana de Velilla* (*Obras escog.*, B. A. E., t. LVII, p. 266), parle des sonneries de 1580, 1582, 1583, 1601, 1625, 1628, 1629, 1646, 1667.

(2) *Polít.*, I, 1. — *Ibid.*, II, 9. — *Marco Bruto*, s. f. — Il est intéressant de comparer à ces protestations celles de A. d'Aubigné, dans son *Debvoir des rois et des subjects*, ch. v.

nistres. « Et toi, ô ministre ! applique-toi à ne pas faire injure à l'homme de cœur et au misérable. Tu leur enlèves l'or et l'argent ; mais, prends garde ! tu leur laisses le fer aiguisé. Tu laisses au malheureux l'épée et la lance, le pouvoir et le droit pour avoir raison de toi. Peuple sans pain ne craint pas la mort : une arme reste au peuple dépouillé (1) !

Tu ya, ò ministro, afirma tu cuidado
En no injuriar al misero, y al fuerte.
Quando les quites oro, y plata, advierte
Que les dexas el hierro azicalado.
Dexas espada, y lanza al desdichado,
Y poder, y razon, para vencerte ;
No sabe pueblo ayuno temer muerte,
Armas quedan al pueblo despojado (2)... »

Il peuple l'enfer de tyrans assassinés, dont les blessures béantes sont un enseignement. « Qu'ils sont rares les tyrans descendus, ombres subtiles, aux royaumes du triste silence, sans taches de sang sur leur corps sans blessures !

Quan raros han bajado los tyranos
Delgadas sombras a los reinos vanos
De el silencio severo
Con muerte seca, i con el cuerpo entero (3) ! »

Cette voie où Quevedo s'engage mène directement à la doctrine du régicide ; il le sait, mais il hésite bientôt, et n'ose suivre jusqu'au bout les théoriciens de la justice populaire. Tout a été dit sur cette théorie (4), déjà en germe dans le *Commentaire des Sentences* de saint Thomas, mais qui prit une fâcheuse précision dans le *De Rege* de Mariana (5). « Si le tyran est un usurpateur, » disait ce dernier, « philosophes et théologiens sont d'accord : le premier venu peut lui enlever le gouvernement, la couronne, la vie. S'il tient

(1) *Polymnia*, son. VIII, p. 16.

(2) Cf. *Política*, II, 12. « Aquel que los quita cuanto adquirieron de oro y plata y hacienda, los deja la voz para el grito, los ojos para el llanto, el puñal y las armas. »

(3) *Polymnia*, sermon stoico de censura moral, p. 91, édit. 1650. — Ce passage et presque toute la fin de la *Silva* manquent dans l'édition de 1699.

(4) Voy. P. Janet, *o. l.*, t. I. p. 422 ; tom. II, pp. 171, 199, 210.

(5) Cap. VI : « An tyrannum opprimere fas sit. » — Cap. VII : « An liceat tyrannum veneno occidere. »

son pouvoir du droit héréditaire ou de la volonté du peuple, il faut le souffrir, tant qu'il n'aura pas foulé aux pieds ces mêmes lois qu'il a acceptées en recevant le pouvoir suprême. Mais quand il bouleversera la république, s'emparera des richesses de tous, méprisera les lois et la religion du royaume, quand il se fera gloire de son orgueil, de son audace, de son impiété, de son mépris systématique de tout ce qu'il y a de plus sacré, alors, après avoir épuisé tous les moyens de prévenir l'expiation publique (réunions populaires, avertissements, préparatifs de lutte), s'il n'y a pas d'autre moyen de sauver la patrie, il faut, fer en main, tuer le prince, comme ennemi public, le tuer au nom du droit de défense, au nom de l'autorité du peuple, toujours plus légitime que celle du tyran, et supérieure à la sienne. Dans ce cas, ce pouvoir réside non seulement dans le peuple, mais encore dans chaque particulier, qui, au mépris de sa sécurité et au péril de sa vie, se dévoue ainsi au salut de la république. » Nous retrouvons, sinon même éloquence, du moins même doctrine, chez Marquez, qui insiste toutefois sur la nécessité de supporter les mauvais rois, s'ils sont légitimes (1). Pour prendre patience, « les peuples opprimés élèveront leur cœur vers Dieu : *Levantaran el corazon a Dios los pueblos oprimidos.* »

Au premier abord, Quevedo semble partager ces idées, si répandues alors. Choisir pour héros le meurtrier de César, n'était-ce point lui chercher des imitateurs? et ne peut-on se méprendre sur ses intentions, en voyant les éloges qu'il lui donne (2)? Si Marquez, précisant la pensée de saint Thomas, approuve Cicéron d'avoir loué Brutus et Cassius (3), Quevedo, qui discute aussi le trop fameux passage de l'orateur romain, reproche aux meurtriers de n'avoir pas tué aussi Antoine. Il écrit même cette phrase inquiétante : « Ils ignoraient que la

(1) *El gobern. christ.*, liv. I, ch. VIII, 2 : Si es licito tentar contra la persona del tirano... « Todos convienen en que es licito à qualquiera del pueblo matar al tirano (por falta de titulo legitimo)... »

(2) *Marco Bruto*, « por sus virtudes..., el unico blason de la republica romana. » Dédic. au duc del Infantado, et *passim*.

(3) Marquez, *ibid.* — Il se rencontrait sur ce point avec Machiavel, qui réfute, dans les *Discorsi*, les panégyriques de César.

manière dont on qualifie les actions violentes dépend de la sécurité qu'elles procurent; or, la sécurité est dans les moyens extrêmes plutôt que dans les demi-mesures (1). » C'est par une maxime absolument semblable, soit dit en passant, que G. Naudé justifiait la Saint-Barthélemy..Et cependant, quand il faut décidément choisir, Quevedo se prononce formellement et contre le régicide et contre le tyrannicide. Il comprit que la distinction entre le roi et le tyran, sur laquelle, dès le moyen âge, reposait toute la théorie, était bien délicate; le satirique recula devant des conséquences qui n'effrayaient pas des religieux et des théologiens. « C'est un crime, » dit-il, « de tuer un homme quel qu'il soit, mais tuer un roi est un forfait exécrable; c'est une trahison abominable non seulement de porter la main sur sa personne, mais même d'en mal parler, ou d'apprécier ses actes irrespectueusement. Il faut chérir le bon roi, il faut souffrir le mauvais. Dieu tolère le tyran, lui qui peut le châtier et le déposer, et le vassal ne le supportera pas, lui qui doit obéir! Pour exécuter ses châtiments, Dieu n'a pas besoin de nos poignards. Il n'a que faire de notre bras pour se venger (2). » En Espagne, la théorie du régicide resta sans écho dans le peuple (3). Quand Lope fait dire à l'un de ses personnages que « l'épée de Brutus a exécuté sans vengeance les lois de la justice (4), » on ne le soupçonnera pas de prêcher le meurtre des tyrans. En France, où ces idées furent développées par des logiciens comme Languet ou des fanatiques comme Boucher et l'auteur du *Réveil-matin des Français* (5), Jacques Clément et Ravaillac la prirent au sérieux. Mais tandis que Mariana, conséquent avec ses principes, admire la force d'âme et l'action mémorable du premier (*insignem animi confidentiam... facinus memorabile*), Quevedo n'hésite pas à appeler le second traître et criminel.

(1) *Marco Bruto.*
(2) *Marco Bruto :* « dar muerte al rey es maldad execrable..., etc. »
(3) « Paucos quosdam numerare licet ferro suorum periisse : in Hispania vix unum aut alterum. » *De Rege*, I, 6.
(4) *Le Châtiment sans vengeance*, III, 8.
(5) Voy., sur ces théories en France, le livre III de *La Satire en France au seizième siècle*, de M. Lenient, 1866.

Avec Dante, il condamne Brutus et Cassius « a être, dans les Enfers, le scandale des politiques (1), » et conclut, avec l'Apôtre, qu'il faut obéir même aux tyrans : « *Etiam discolis reverenter esse.* » Pourquoi donc évoquer si souvent ces idées de la vengeance populaire? Pourquoi nous montrer tous ces tyrans immolés? C'est que, sans suivre jusqu'au bout l'auteur du *De Rege,* il estime, comme lui, qu'« il est toujours salutaire de persuader aux princes que, s'ils oppriment la République, et si leurs vices et leurs crimes les rendent intolérables, ils s'exposent à être assassinés (2). » Tel est le véritable sens du *Marcus Brutus.* « Je n'écris point ceci pour susciter des conjurés, mais pour édifier les princes... Que ces derniers apprennent à craindre, et ils vivront... Vous, bons rois, apprenez à vous défier de votre bonté même, et vous, tyrans, redoutez vos cruautés (3). »

On ne s'attend pas à trouver, chez un défenseur aussi hésitant de la liberté politique, un avocat bien résolu de la liberté religieuse. A vrai dire, il faudrait mal connaître l'histoire pour chercher en Espagne, au dix-septième siècle, des apologistes de la tolérance. Si, quelques années auparavant, Casaubon, qui était un érudit de mœurs douces, félicitait, en langage cicéronien, Jacques Ier, d'avoir fait brûler vif un Arien, « Arianum in sua perfidia obstinatissimum, qui revocari ad sanam mentem nulla ratione potuerat (4); » si Gabriel Naudé trouvait timides les auteurs de la Saint-Barthélemy, nous ne nous étonnerons pas qu'un vieux-chrétien, qui n'avait vécu ni à Genève, ni à Montpellier, ni à Londres, et qui n'avait rien du libertin, n'éprouvât aucune pitié pour les victimes des *autos de fe,* comme Benito Ferrer. L'exécution publique de ce fanatique Catalan inspira à Quevedo un Mémoire sur les châtiments infligés aux sacrilèges et aux hérétiques (5). Il y réclame le huis-clos pour ces

(1) Dante, *Inf.*, cant. 34. — Quevedo : *El Entremetido.*

(2) Mariana, *De Rege*, I, 6.

(3) *Marco Bruto*, s. f.

(4) *Exercitationes in Baronium*, praef.

(5) Voy. : *Vie de Quevedo*, p. 83. — Dans la *Rebelion de Barcelona*, Quevedo parle longuement de l'attentat de Ferrer, dont il voudrait rendre les Catalans responsables. — Voy. sur Ferrer, D. M. Menéndez Pelayo, *Heterodoxos*, II, p. 454.

sortes de cérémonies, non pas qu'il les trouve barbares, non pas même que, par une sorte de sensibilité inconnue à cette époque, il veuille soustraire de tels spectacles à la vue du peuple ; non, « tous les châtiments sont justes, » dit-il, « et ils sont peu de chose, si l'on songe au crime, nous sommes d'accord sur ce point. » « *Juste occidi*, » c'est la pure doctrine de la *Somme* et de tout le moyen âge. Mais il craint que l'obstination avec laquelle souffraient et mouraient quelques-uns de ces malheureux ne soit d'un mauvais exemple ; les esprits faibles pourraient être tentés de les admirer. Si on les brûlait en secret, après les avoir pris, comme l'on fait, sans bruit ni scandale, tout serait pour le mieux : « *Parece medicina segura que el Santo Oficio de la Inquisicion a todo hombre que vivo e impertinente se deja quemar, le queme vivo con el propio secreto que le prende.* » Que si ces exécutions à huis-clos ne sont pas possibles, il faudrait du moins ne point les faire à Madrid, où il y a trop d'étrangers. Tolède vaut mieux : on y est plus chez soi, et les choses se passeraient en famille. Bossuet lui-même, après avoir établi que « le prince peut employer la rigueur contre les observateurs des fausses religions, » ajoutait : « mais la douceur est préférable (1). » Je n'ai point souvenir d'avoir rencontré pareille restriction chez Quevedo. Il partage aussi la haine de tous ses compatriotes pour les Juifs et les Maures. Un de ses griefs contre le comte-duc, c'est qu'il s'entend sous main avec des banquiers juifs, auxquels il promet des concessions en échange de leur or. Dans le *Padre nuestro glosado*, il reproche au roi de laisser corrompre la pureté de la foi par une tolérance dangereuse :

Mira, excelsa magestad
Que amaga tu negligencia
Libertad a la conciencia...
Peligra ya la limpieza
Entre dogmas diferentes.

Dans les *Monopantos*, il se fait encore l'écho des mécontentements populaires à ce sujet. Il regrette les moyens em-

(1) Polit., liv. VII, 9e et 10e propos.

ployés pour expulser les Maures en 1609 : leur exil a laissé l'Espagne sans habitants et sans argent, et n'a enrichi que quelques voleurs ; mais, en elle-même, la mesure « est juste et digne de la piété du roi (1). »

En somme, sur ces deux questions fondamentales de la liberté religieuse et de la liberté politique, Quevedo, loin d'être un précurseur, ne s'élève guère au-dessus des opinions de la majorité de ses compatriotes. Un écrivain de talent, qui est aussi un politique distingué, don Juan Valera, ne fait point difficulté de l'avouer. « En ce qui concerne les prérogatives de la royauté, Quevedo va au delà de ce qu'exige la raison, et se montre, plus qu'il n'est convenable, favorable au pouvoir absolu (2). » De son côté, Fernandez-Guerra estime que si l'Inquisition fit preuve de tolérance, même pour les écrits les plus libres de Quevedo, c'est qu'elle « respecta la foi pure, ardente du grand théologien, consommé dans l'étude des Livres saints, la science de l'homme illustre qui s'était assimilé les trésors des Pères de l'Eglise, la résolution chrétienne et la liberté évangélique du soutien de la religion, etc. (3). »

Ces deux opinions nous paraissent également justes. Au fond, l'œuvre de Quevedo était sans danger pour la royauté aussi bien que pour la religion, telles que les comprenait alors l'Espagne. Loin d'ébranler les fondements de l'édifice, il en eût plutôt écarté, s'il l'avait pu, toute chance de ruine. Son originalité n'est point dans la nouveauté des théories, dans la valeur du système. Sans prendre la peine de les coordonner entre elles, il puise ses idées dans ce dépôt de doctrines incohérentes que le moyen âge avait formé. Tout argument lui est bon dont il peut se faire une arme utile. Ce qu'il poursuit en effet, ce ne sont point de pures abstractions. Il a beau dire, ce n'est point lui qui s'en irait bâtir paisiblement dans les nuages la Cité du Soleil, ou, poursuivant le rêve de son imagination, organiser le royaume d'Utopie. Loin de là, ce qui

(1) *Chiton de las Taravillas.*

(2) *La América*, crónica hispano-americana, año III, nº 18, 24 nov. 1859.

(3) *Polít. de Dios*, édition de 1868, t. I, p. XVII.

lui assure une place à part, c'est que, l'un des premiers, il a fait descendre la politique de ces hauteurs inaccessibles au vulgaire, et que, sans crainte de la ravaler, la dépouillant de son mystère, il l'a livrée aux passions de la foule. Mais surtout son mérite et son honneur, c'est d'avoir cru jusqu'au bout à la justice, à la vertu, au droit, fondements de la politique; c'est d'avoir prêché, plus éloquemment qu'on n'avait encore fait, la modération, la fidélité au devoir, le respect des faibles; c'est enfin d'avoir mis au service de ces derniers, que les froids syllogismes des scolastiques n'avaient pu défendre, l'ardeur de son âme et les mille ressources de son esprit. Cet amour de la justice, cette sympathie pour les misérables lui font retrouver, par delà les sophismes de Machiavel et les subtilités de l'Ecole, la pure doctrine de l'Evangile. D'instinct, il eût pris place chez nous dans ce groupe de politiques humains, honnêtes ou pratiques, tels que Bodin, La Noue, l'Hôpital, du Vair, Fénelon, Vauban, qui, partis de points différents, se rencontrent souvent avec lui. Ce qui l'en distinguerait, c'est qu'il ressent ou traduit plus vivement qu'eux les passions du peuple, dont il se rapproche volontiers. Comme le peuple en effet, il tient moins à expliquer les causes profondes du mal qu'à le signaler et à s'en plaindre; comme lui surtout, il éprouve des haines violentes, et ses colères ne gardent aucune mesure. Il sent en plébéien plus qu'il ne pense en philosophe. Aussi sa critique vise-t-elle les personnes et non les institutions, les abus et non le principe : elle a une portée morale plus encore que politique. On raconte qu'en 1838, les miliciens de Barcelone, partagés entre leur indignation et leur loyalisme, couraient les rues en criant : « Vive la Reine, bien qu'elle ne le mérite pas! — *Viva la Reyna, aunque no lo merezca* (1)! » C'est une formule assez exacte de la politique de Quevedo, qui concilie le respect pour l'institution avec le mépris pour ceux qui la représentent, et octroie, sans marchander, tous les privilèges à la royauté, en démontrant que le roi en est absolument indigne. Mais,

(1) G. d'Alaux, *Le pamphlet politique en Espagne*, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1847.

dans ces limites où il faut réduire la portée de ses attaques, Quevedo fit preuve d'une résolution sans pareille. Le peuple reconnaissait chez lui ses idées, mais plus précises, et sa langue, plus expressive encore. Aussi, en dépit des lacunes de la doctrine, en dépit même de contradictions oubliées ou inaperçues, le nom de Quevedo resta dans sa mémoire comme celui d'un défenseur des libertés publiques.

Pour donner quelque idée de la fécondité et de la souplesse de l'écrivain dans cette longue lutte contre les excès et les abus, il faudrait analyser tous ses écrits, signaler au passage l'intention et la portée de chacune de ses attaques. Nous n'y pouvons songer ici, et nous nous bornerons à indiquer sur quels points elles portèrent de préférence.

En ce qui concerne le roi, Quevedo ne cesse de répéter que son premier devoir est de régner par lui-même. Comme le soleil, il doit tout voir, tout éclairer, tout féconder. Cette métaphore, amplement développée, lui a fourni l'une de ses pages les plus caractéristiques au point de vue des idées et du style (1). L'affection des sujets, la vaillance des soldats, le zèle des ministres iront croissant, tant que le roi aura les yeux sur eux. Mais s'il s'endort, le désordre sera partout. « Roi qui dort ne gouverne qu'en rêve. Que de monarchies, que de républiques ont souffert de cet assoupissement, de cette léthargie de princes indolents! Que le roi ouvre les yeux, qu'il regarde autour de lui, et qu'il chasse ceux qui feraient de sa maison *une caverne de voleurs!* » Le bon prince est accessible : « c'est une personne publique, qui est sur le trône, non pour en jouir, mais pour le défendre. » Malheur à lui, s'il n'a de portiers que pour éconduire ceux qui souffrent, et non ceux qui font souffrir. Les seuls, parmi ses sujets, avec qui il ne puisse se familiariser sont ses ministres : on le méprisera s'il se donne un maître. Que dire, s'il connaît, s'il tolère leurs excès? Surtout, qu'il se défie de ceux qui se servent de sa piété pour « l'endormir, le dégrader et l'enterrer. » « Que Votre Majesté y prenne garde! jusque dans le temple le ministre tentateur trouvera des précipices où vous faire tomber, après vous avoir égaré. »

(1) *Marco Bruto; Obras*, I, p. 139.

Dans le *Parnasse*, le poète disait de même. « Celui qui n'a du roi et du maître que le nom, celui qui ferme les yeux au lieu de se défendre, celui-là poursuit la gloire, tenant en main, non le sceptre, mais le bourdon. » *Sin cetro y con bordon*, portrait exact, dans sa concision, de Philippe III, qui laissait régner les autres sous son nom, et passait sa vie, comme un moine, au fond des oratoires : « no sacaba los pasos de los conventos de monjas, ni los oidos de las consultas de los frailes. » N'avions-nous pas raison, et les mauvais rois, sous la plume de Quevedo, ne rappellent-ils pas, à s'y méprendre, ceux qu'il avait sous les yeux? Nul n'a réussi mieux que lui à fixer cette figure indécise et fuyante de Philippe III, ce prince apathique, qui empruntait à Lerme pour ses aumônes, et autorisait ses malversations, cet enfant irrésolu, qui, partagé entre le désir de s'illustrer par un grand coup et la crainte de la responsabilité, disait, à la veille de l'expulsion des Maures : « *Hacedlo, vos, Duque!* Faites-le, vous, Duc! » Ce fantôme de roi, que l'auteur des *Grandes Annales* nous montre crédule, aveugle et sourd (1), nous le retrouverons encore dans le Galba de l'*Intrigant*, occupé à prier, tandis qu'un autre lui vole le pouvoir.

Sévère pour le père, Quevedo ne l'est pas moins pour le fils. L'indolence, l'amour des plaisirs, la prodigalité de Philippe IV reçoivent, dans la deuxième partie de la *Politique*, dans l'*Intrigant*, dans la *Fortune raisonnable*, dans de nombreuses pièces satiriques, des leçons aussi dures que méritées. « Sire, celui qui vous engage à perdre à la poursuite des bêtes sauvages les heures que les malheureux réclament de vous à grands cris, celui-là tient plus à vous chasser vous-même qu'à vous envoyer à la chasse. Demandez-vous si vos oreilles suffisent à entendre les clameurs de vos royaumes, les plaintes des opprimés, les leçons des prédicateurs, les réclamations du mérite, et vous comprendrez pourquoi votre office sacré est incompatible avec ces spectacles dont la licence et la dissipation captivent tyranniquement votre attention. Très puissant, très haut et très excellent seigneur, vous autres, monarques, vous êtes

(1) *Grandes Anales;* adicion, Reyes.

des ouvriers; vous méritez selon votre travail : le paresseux n'a droit à aucun salaire (1). » La place d'un roi n'est point dans les bals ou dans les théâtres : elle est dans les Conseils, parmi les sages ministres de la Couronne, ou, dans les batailles, à la tête des soldats. Quevedo essaie de réveiller l'amour-propre de Philippe, en lui proposant l'exemple de Louis XIII, le vainqueur du Pas-de-Suze; il lui dicte le langage qu'il devrait tenir. « Le roi de France part pour l'armée, lui qui n'a ni héritier, ni, — à la grande joie de son frère, — espoir d'en avoir jamais. Il laisse derrière lui un royaume, où il y a mille causes de discordes, où la noblesse se révolte pour venger le sang de Montmorency, où les hérétiques sont vaincus, mais non réconciliés, les peuples surchargés d'impôts, l'Etat opprimé sous la tyrannie du favori. Et moi, dont la succession est assurée, moi, dont le royaume est moins éprouvé, je resterais ici, à bercer mes enfants et à partager leurs jeux (2)? » Comme si l'intention de pareils passages n'était pas assez claire, Quevedo, dans des pamphlets tels que le *Pater noster* ou le *Mémorial à Philippe IV*, la traduisit sous une forme dont la netteté ne laissait plus rien à désirer. Nous avons cité déjà quelques fragments du *Mémorial* (3). La glose du *Pater noster* ne lui cède point en franchise courageuse : « Philippe, toi que le monde acclame, ô roi si redoutable à l'infidèle, réveille-toi, car lorsque tu dors, personne ne te craint ni ne t'aime. Réveille-toi, car la renommée s'en va proclamant par tout l'univers que si ta couronne est celle du lion, ton sommeil est celui du loir. Prends garde! il n'y a plus que des flatteurs pour t'appeler encore dans leurs desseins perfides : *Notre Père!*

Filipo, que el mundo aclama,
Rey del infiel tan temido,
Despierta, que por dormido
Nadie te teme ni te ama;
Despierta, Rey, que la Fama
Por todo el orbe pregona,
Que es de leon tu corona,
Y tu dormir de liron.

(1) *Politica*, II, ch. XIII.
(2) *La Fortuna con seso*, XXXVIII.
(3) *Vie de Quevedo*, p. 114.

Mira, que la adulacion
Te llama con fin siniestro
Padre nuestro (1). »

On le voit, la personne royale elle-même n'est pas épargnée; mais le véritable ennemi, c'est le favori. Contre lui, Quevedo a épuisé tous ses traits. On pourrait suivre, à travers tous ses ouvrages, les phases, parfois dramatiques, de cette lutte, qui commença de bonne heure pour ne se terminer qu'à la mort de l'auteur. On devine aisément, sans que nous y insistions, comment il dépeint le mauvais ministre. Ici, il ne se pique plus de concision; son imagination, excitée par la passion, lui fournit en abondance des invectives cruellement aiguisées, dont il amortit la pointe dans les écrits didactiques, mais dont il ravive l'énergie dans les satires en vers : *facit indignatio versum.* Il emprunte souvent à Juvénal, à qui ses contemporains le comparent volontiers : les hyperboles du satirique latin prennent un éclat nouveau en passant par la plume de l'écrivain castillan. Le duc de Lerme, le comte-duc d'Olivares n'étaient point des Séjans (2),

(1) *El Padre nuestro glosado* (nº 787, Janer). Les variantes sont nombreuses. Au lieu de *Filipo* ou *Felipe*, dans le couplet cité plus haut, on trouve parfois *Principe*, ce qui permettait d'appliquer la satire à n'importe quel souverain (Voy., par ex., Brit. Mus. Add. 86, fº 172b). En Espagne comme en France (voy. Lenient, *Satire...*, p. 501) la glose du *Pater*, de l'*Ave*, du *Salve Regina*, etc., ont souvent servi aux pamphlétaires. Villamediana avait écrit une *Glosa del Padre nuestro al rey Philipe* 4º (Bibl. nat. P., mss. esp. 310), que l'on a parfois confondue avec celle de Quevedo (H. Kunst, *Jahrb. f. roman. u. engl. Spr.*, 10 Bd (1869) p. 66). Quevedo, qui attribue l'assassinat de Villamediana aux « *malicias de su lengua,* » devait reprendre les mêmes sujets que lui. Il ne pouvait ignorer que le *Pater* de Villamediana était sévèrement prohibé par l'Inquisition (*Index* de Zapata, Séville, 1632, vº *Pater noster*). Il est difficile de dire à quelle époque précise le *Pater* de Quevedo fut composé. Un manuscrit cité par Castellanos assure que le roi le trouva en même temps que le *Mémorial* sous sa serviette. Un autre (Bibl. nac. Mad. — V, 29), le fait dater de 1640. Nous avons vu dans ce dernier quelques notes marginales qui expliquent certaines allusions du texte. J'ajoute que dans le ms. Add. 18786, fº 179, du Br. Mus., se trouve une *Glossa de los mandamientos*, sous le nom de Quevedo. Elle commence par les mots : *Monarca en cuia prudencia...*, et finit par ceux-ci : *Proximo como a ti mismo.* — Elle se compose de trente-trois *décimas* dont les derniers vers, réunis les uns aux autres, forment un sens suivi : *Los mandamientos — De la ley de Dios — Son diez — El primero — Amar a Dios...*, etc.

(2) Voy. deux sonnets imités de Juvénal sur Séjan, *Polymnia*, CI, CIII, pp. 40, 41.

ni des Tigellins, mais les mœurs politiques de l'Espagne au dix-septième siècle font parfois songer à celles de la décadence romaine. Quevedo avait pu voir, en Sicile et à Naples, que la race des Verrès n'était pas éteinte :

> ... referebant navibus altis
> Occulta spolia, et plures de pace triumphos (1).

Il savait ce que les provinces pensaient de la rapacité des gouverneurs et des magistrats subalternes. « Tes vices, ô Espagne, ont vengé de ta vertu ceux que la violence a rendus esclaves, et ils crient victoire en voyant ton crime :

> De tu virtud tus vicios han vengado
> A los que sugetò la fuerça dura
> Y acclaman por victoria tu pecado (2). »

Les trésors, ainsi extorqués, payaient les juges. « Il est rare, » dit l'auteur du *Brutus*, « que le gouverneur qui vole n'achète pas l'impunité avec le fruit de ses concussions. Ces coupables ont toujours fait la joie et la fortune des mauvais juges. Aussi les recherchent-ils avec ardeur, non pour les punir, mais pour les trouver. » Ici-bas, celui qui vole beaucoup condamne celui qui vole moins. « Le simple coupe-bourse reste larron, mais le voleur de provinces et de royaumes devient roi. Le droit des monarques se réduit à cette formule : vive le plus fort (3) ! » La potence indignée réclame sa proie. « Si la justice me livrait ceux qui me reviennent de droit, je ne chômerais pas : oh ! la belle pendaison que l'on verrait !

> Si à los que me merecen, me entregàra
> La Justicia, no holgara la madera.
> Que notable colgadura hiziera (4) ! »

(1) « El sacrilego Verres ha venido.
Con las naves cargadas de tropheos. »
Polymnia, LXVIII, p. 22.

(2) *Ibid.*

(3) *Polymnia*, sonn. II, p. 25 :
Lido robò una choça, y le aprisionan;
Menandro, un Reyno, y su maldad obligan,
Con nuevas dignidades, que le abonan.

(4) *Thalia*, sonn. XXXVI, p. 189.

Pas plus qu'aux juges prévaricateurs, Quevedo ne fait grâce à ces religieux intrigants qui encombrent les cours, plus préoccupés de leurs intérêts que de ceux du ciel. C'était une des plaies les plus invétérées en Espagne. Naharro dénonçait déjà dans des vers vigoureux « ces hypocrites voleurs de bénéfices, ces enragés larrons de bonnes places, qui, aux dépens de Dieu, se donnent du bon temps (1). » « De qui avez-vous le plus à vous plaindre ? » demande la Mort au député des pauvres, dans la tragi-comédie des *Cortes de la Mort*, dédiée à Philippe II. — « De qui ? » répond celui-ci, « de ceux qui dirigent l'Eglise de Jésus-Christ (2). » Quevedo, lui aussi, connaissait à merveille ces ambitieux qui, « sous le manteau de la religion, font leur fortune, achètent les prélatures, et dévorent le bien des pauvres, des orphelins et des veuves. Demander pour les pauvres et prendre pour soi, pratique aussi vieille que Judas Iscariote, le modèle du mauvais ministre (3). » L'auteur des *Grandes Annales* signale, avec non moins de force qu'Antonio Perez, dans ses *Maximes Politiques*, les inconvénients du pouvoir du confesseur, et lorsque Philippe IV parut vouloir le réduire, il félicite à la fois le roi et les religieux, celui-là d'avoir rendu les bons pères à leurs couvents, ceux-ci de pouvoir enfin, débarrassés de toute préoccupation temporelle, se livrer en paix à leurs pieuses méditations. Dans le *Chapitre des Chats*, qui se trouve joint aux premières éditions des *Songes*, tous les chats d'Espagne se sont réunis. Chacun raconte sa vie, expose ses misères : les temps sont durs pour les pauvres. Survient un chat d'église, « qui mène sainte vie dans un saint réfectoire. » Gras comme un moine, orné d'une queue plus longue que celle d'un archidiacre, il considère avec pitié les maigres matous qui l'entourent. « Que ne faites vous comme moi ? » leur dit-il ; « imitez-moi, tous tant que vous êtes ; entrez en religion, et vous vivrez grassement rentés :

(1) *Propaladia...* (Libros de Antaño).

(2) Voy. tout le passage, vraiment éloquent, dans le *Romancero y Cancionero sagrados* (Bibl. aut. esp., XXXV, p. 14). L'auteur, Luis Hurtado de Toledo, n'a fait que continuer l'œuvre commencée par Micael de Caravajal.

(3) *Politica*, I, ch. XIX. — II, ch. IX.

Imitadme todos juntos...
Meteos en religion
Y vivireis prebendados (1). »

Le conseil de ce saint homme de chat était si bien suivi qu'il y avait en Espagne, vers 1620, « 9,000 couvents et 70,000 religieux, sans compter les monastères de femmes (2). »

Le spectacle de ces injustices et de ces hypocrisies arrête parfois le rire sur les lèvres du satirique, et lui arrache quelque beau cri d'indignation. « Jette tes balances, ô Justice sacrée! puisqu'elles ne servent qu'à t'embarrasser les mains. Si ses plateaux oscillent, c'est au contact de ton épée : le fléau hésitant n'obéit plus aux lois de l'égalité !

Arroja las balanzas, sacra Astrea!
Pues que tienen tu mano embarazada,
Y si se mueven, tiemblan de tu (3) espada
Que el peso, y la igualdad no las menea. »

Celui qui pourrait faire justice dort; son silence est un encouragement, et sa vertu reste inutile. S'il ressemble au Christ sur la croix, c'est surtout parce qu'il est entouré de larrons (4). Tandis que le berger sommeille, les loups mangent le troupeau (5). Il est une justice du moins qui ne

(1) C'est absolument le raisonnement de Guzman d'Alfarache, pressé par ses créanciers, Part., II, liv. 3, ch. IV : « Tome resolucion en hacerme de Iglesia, no mas de porque con ello quedaba remediado, la comida segura, y libre de mis acreedores. »

(2) P. Fernandez Navarrete, *Conservacion de monarquias*... Disc. XLIII.

(3) Le texte porte *su* par erreur. — *Polymnia*, sonn. VI, p. 16.

(4) *Polit.*, I, ch. XVIII.

(5) Ces métaphores, si fréquentes chez Quevedo, ont toujours été chères aux satiriques. Cf. *Les Coplas* de Mingo Revulgo (1464) :

Echa, echate á dormir,
Que en lo que puedo sentir
Segun andan estas cosas
Asmo que las tres rabiosas
Lobas habrán de venir.

Les roys qui sont du peuple et les roys et les pères,
De troupeau domesticq sont les loups sanguinaires.
A. d'Aubigné, *Tragiques; Misères.*

« Ce qui mène aujourd'hui votre troupeau dans l'ombre
Ce n'est pas le berger, c'est le boucher, Seigneur! »
V. Hugo, *Châtim.*, carte d'Europe.

saurait manquer. « J'ai toujours vu et lu qu'il y avait pour les mauvais ministres une loi sans exception : c'est que les uns étaient le châtiment des autres, et que la plupart ont déshonoré leurs maîtres et ruiné l'Etat (1). »

L'avilissement de la royauté et la ruine du pays, tel était, en effet, le résultat de ces pratiques immorales. L'état des finances espagnoles, de jour en jour plus inquiétant, préoccupe Quevedo, comme tous ses contemporains. Mais, quoiqu'il se moque souvent des *arbitristes*, dont les expédients ont l'éclat perfide et la fragilité de la glace (2), il partagea, nous l'avons vu, les illusions populaires sur l'efficacité de mesures annoncées solennellement au début du règne de Philippe IV. Dans le *Chiton de las Taravillas*, qu'il y a des raisons sérieuses de lui attribuer, il croit encore de bonne foi que la réduction de la monnaie de billon, la recherche de nouvelles mines, les règlements somptuaires, l'inventaire de la fortune des ministres, les mesures contre l'emploi anticipé des recettes à venir, vont remédier à la pénurie du Trésor, à la cherté des vivres et des objets de première nécessité, à la ruine du commerce extérieur, à la difficulté des transactions, rendues impossibles par la disparition de l'or et de l'argent et par l'invasion de la monnaie dite *de calderilla*. En sujet loyal, il démontre que des besoins grandissants rendent nécessaire l'accroissement des impôts (3) ; mais il déclare aussitôt que tout impôt n'est juste que s'il est nécessaire, également réparti et honnêtement recouvré (4). Puisqu'en échange de leurs sacrifices, tous ont un droit égal à la paix, au repos, au bien-être, il ne faut pas que certaines provinces, tout en profitant de ces bienfaits, allèguent, pour se soustraire à leurs obligations, leurs privilèges et leurs *fueros* (5). Les charges doivent peser sur tous, et non pas

(1) *Polit.*, II, ch. XVIII.

(2) *Polit.*, II, ch. IX. Sur les arbitristes et les théories économiques à cette époque, voy. les discours de don Manuel Colmeiro et de don Antonio Cavanilles dans les *Mem. de la r. Acad. de la Historia*, 1858.

(3) *Polit.*, II, ch. VIII.

(4) *Polit.*, II, ch. IX : « Los tributos, los ponga la precisa necesitad que los pide, la prudencia christiana los reparta respectivamente con igualdad, y que los cobre enteros la propia causa que los ocasiona. »

(5) *Ibid.*

seulement sur les plus petits. Si Quevedo, en attaquant mal à propos les privilèges protecteurs des provinces, enlevait tout recours contre l'arbitraire, il trouvait du moins des accents éloquents en faveur des pauvres gens. « Si la gourmandise a pu obtenir qu'il y eût des mois où le chasseur respectât le gibier, de peur que, les couvées détruites, la race ne disparût, que la justice, que la pitié obtiennent aussi qu'il y ait des mois, sinon des années, où l'on ne puisse faire la chasse aux pauvres, afin que la race des laboureurs ne périsse pas, *porque la cria de labradores no perezca* (1) ! » Dans la *Fortune raisonnable*, les ordres de l'Etat sont rassemblés : il s'agit d'imposer à la nation des charges nouvelles. Les grands, les conseillers de la couronne trouvent l'idée admirable ; mais le grand-duc de Moscovie, — nous voilà bien loin de Madrid, — a la fantaisie de demander au peuple ce qu'il en pense. Celui-ci, qui s'était consulté tout bas, tandis que les nobles discutaient, charge une manière de paysan du Danube, assez semblable à celui de Guevara, de parler pour tous. Son discours est un résumé si fidèle des théories de Quevedo, que l'on en pourrait retrouver toutes les phrases éparses dans ses autres écrits. « Très puissant seigneur, vos bons vassaux me chargent de vous baiser respectueusement la main, et vous remercient du soin que vous prenez de leur salut et de leur sécurité. Nous sommes nés et nous vivons, comme nos pères, affectueusement soumis à votre pouvoir. Nous sommes à vous, prêts à obéir aveuglément à vos ordres, et nous sommes fiers de l'avoir prouvé, comme vous le savez, durant le cours de votre règne, que Dieu protège !... Nous connaissons les nécessités nouvelles et urgentes qui exigent impérieusement un accroissement de dépenses indispensable à votre salut et au nôtre, et nous savons que votre pauvreté ne vous permet pas d'y faire face. Moi donc, au nom de tous, je vous offre, sans en rien excepter, tout ce que chacun de nous possède ; mais je soumets à votre bienveillance les deux réflexions suivantes : la première, c'est que, si vous prenez tout ce qu'ont vos sujets, vous ta-

(1) *Ibid.*, ch. XII. — Cette même pensée revient, mais moins heureusement, dans la *Providence de Dieu*, 2e traité.

rirez la source qui doit alimenter vos besoins et ceux de vos successeurs, et, si vous la tarissez, vous faites ce que vous craignez de voir faire par vos ennemis, avec cette différence que nous ne sommes pas sûrs d'être ruinés par eux et que nous sommes sûrs de l'être par vous... La seconde chose que vous devez considérer, c'est que votre détresse provient de deux causes : d'abord des vols et des empiètements de ceux qui vous entourent, ensuite des embarras nouveaux où l'on vous a mis. Si, comme il n'est point douteux, la première de ces causes est la plus importante, vous pouvez vous en assurer vous-même. Répartissez donc l'impôt, comme bon vous semblera, entre les voleurs qui doivent restituer et vos vassaux : le traître seul pourra se plaindre. » — Le discours de ce paysan au grand-duc de Moscovie, l'auteur du *Chiton*, enfin désabusé, l'a répété de mille façons au prince et à ses ministres, et jamais il ne put dire avec plus de raison : « *Yo la voz del pueblo soy* (1). »

Mais tous les esclaves n'étaient pas en Europe. C'était encore la cause de la justice et de l'humanité que soutenait, à sa manière, l'auteur de *la Hora*, lorsqu'il prenait la défense des populations d'Amérique, si odieusement opprimées par les conquérants, et celle des Noirs, « dont la couleur fait le crime. » Ce que Bartolome de Las Casas, Vasco de Quiroga (2) et quelques autres, trop peu nombreux, avaient dit avec éloquence, Quevedo le résume, sous une forme plus concise, au chapitre XXXVI de l'*Heure de Tous*. « Vous autres, chrétiens, vous prétendez que le Ciel a châtié les Indiens parce qu'ils adoraient les idoles (3), et nous, Indiens, nous affirmons que le Ciel doit châtier les chrétiens parce qu'ils adorent les trésors des Indes. » De même, dans la lutte que quelques esprits généreux, tels que Alonso de Sandoval, entreprirent contre la traite des nègres, Quevedo combattit avec la plaisanterie et le ridicule, ses armes ordinaires, des

(1) *Padre nuestro glosado.*

(2) Voy. des extraits de la *Relacion* manuscrite, envoyée à Charles V de Mexico, en 1535, par Vasco de Quiroga, dans le vol. LXV de la Bibl. aut. esp., p. XLII, n° 1.

(3) C'était là en effet l'un des arguments favoris des esclavagistes. Voy. la *Controversia* (de Las Casas) *con el Dr Sepulveda. Ibid.*, pp. 199 et suiv.

pratiques qui ont trop longtemps déshonoré des nations soi-disant civilisées. (Voyez le chap. XXXVII de *la Hora.*)

Le peuple espagnol, qui reconnaissait dans ses écrits l'écho de ses doléances, y pouvait trouver encore l'expression du patriotisme et de l'orgueil national. La sévérité du satirique pour son époque tient à l'idée qu'il se fait de la grandeur passée de son pays. C'est elle qui lui dicte, au début du règne, les *Tercets à Olivares*, et ce brillant panégyrique de l'Espagne des Pélage et des Diaz de Bivar, *où le seul trésor était la vertu pure et ardente*,

Joya fue la virtud pura y ardiente;

c'est elle qui lui fait mettre dans la bouche de Sinan-Bey, avec un nouvel éloge de ce généreux pays, une invective si passionnée contre les maux de la civilisation, la corruption des mœurs, l'affaiblissement des caractères, qu'on se demande un moment s'il ne prend pas le paradoxe au sérieux (1). Ce patriotisme survécut chez lui à toutes les déceptions, et, à la nouvelle qu'Olivares était tombé, il s'exprimait encore avec une emphase toute castillane, dans son *Panégyrique au Roi.* « L'Espagne n'est-elle donc plus ce qu'elle fut autrefois, lorsqu'elle fit trembler César, chassa les Sarrasins, conquit la moitié du monde, fit prisonnier le roi de France, etc... ? »

Lorsque l'on est si convaincu de la supériorité de son pays, on est bien près d'être injuste pour les autres. Quevedo est, en général, peu bienveillant pour les étrangers ; mais il est particulièrement sévère pour les Vénitiens, pour les Français et pour les Hollandais. La politique cauteleuse des premiers, la légèreté et l'impiété des seconds, l'industrieuse simplicité des troisièmes, excitent tour à tour son indignation ou ses railleries. Dans le *Monde Caduc*, le *Lynx d'Italie*, la *Rébellion de Barcelone*, la *Lettre à Louis XIII*, il déduit gravement ses griefs et formule ses accusations. Mais nulle part il ne définit avec plus de bonheur la politique et ne peint avec des traits plus frappants le caractère de chaque peuple

(1) *Fortuna con seso*, XXXV.

que dans la *Fortune raisonnable*. Il y a réuni une suite de petites scènes tout à fait ingénieuses, dans la manière de Boccalini. C'est ainsi qu'il nous introduit dans le grand Conseil de Venise, où le doge expose la politique secrète de la Seigneurie. « Nous sommes, » dit l'orateur en concluant, « comme les ressorts de la montre : nous devons, à chaque heure, à chaque pas, mettre en mouvement les aiguilles, sans que l'on nous voie, sans que l'on nous entende, laissant le bruit aux autres, sans jamais nous arrêter ni revenir en arrière (1). » Ailleurs, ce sont les Hollandais, « rebelles à leur Dieu et à leur roi, qui foulent quelques misérables lopins de terre qu'ils ont volés à l'Océan, et s'abritent derrière des tas de sable qu'ils appellent *Digues*. » Ces graves sénateurs, « dont l'appétit est prêt à dévorer le monde, étaient assis, compas en main, autour d'un globe terrestre et d'une carte marine, passant en revue parages et ports, et faisant leur choix parmi les provinces d'autrui. Le prince d'Orange tenait des ciseaux, tout prêt à tailler dans le globe, où bon lui semblerait... » Et en effet, « il coupait à droite et à gauche, rasant côtes et golfes, et, de tous ces débris du monde, il se fabriqua une couronne et s'érigea en majesté de carton (2). » On nous permettra de traduire encore le passage suivant (3), qui nous paraît rendre d'une façon aussi juste qu'originale la situation de l'Italie, surveillée avec un soin jaloux par la France et par l'Espagne. « L'impériale Italie, réduite à la misère et allégée de toutes les provinces dont on l'avait débarrassée, se fit danseuse de corde. Comme elle n'avait plus sur terre où poser le pied, elle marchait sur la corde raide, à la grande admiration de tous. Elle fixa les deux extrémités de la corde en Savoie et à Rome. L'Espagne d'un côté, la France de l'autre, formaient l'assistance et applaudissaient. Les deux grands rois ne la perdaient pas des yeux (4), et, lorsque au milieu de ses tours et de ses

(1) *Fortuna*, XXXII.
(2) *Ibid.*, XXVIII.
(3) *Ibid.*, XXIII.
(4) Dans un autre passage, Quevedo nous montre les deux rois rivaux faisant la cour à l'Italie. L'Espagnol lui fait des signaux de ses fenêtres du Milanais, le Français, par l'intermédiaire du Savoyard, lui envoie des billets d'amour.

voltes, elle penchait d'un côté ou de l'autre, ils se portaient vers elle, afin de la recevoir dans leurs bras, si un moment de distraction la faisait tomber. Mais l'Italie devina leur intention, et, afin de se tenir ferme et de se promener avec plus de sécurité sur son étroit sentier, elle prit, en guise de balancier, la Seigneurie de Venise. Son équilibre ainsi assuré, elle faisait des pirouettes, des voltes merveilleuses, feignant de tomber tantôt du côté de l'Espagne, tantôt du côté de la France, et s'amusant fort de l'empressement avec lequel l'une et l'autre tendaient les bras pour la recevoir. C'était plaisir alors de la voir se moquer d'elles, en reprenant son équilibre. Sur ces entrefaites, l'Heure sonna. Le roi de France, fatigué de jouer ainsi à la gribouillette, commença, pour faire tomber la danseuse de son côté, à desserrer le nœud de la corde attachée du côté de la Savoie. Le monarque espagnol, qui s'en méfia, y ajouta, en guise d'étais, Milan, Naples et la Sicile. L'Italie, continuant sa voltige, s'aperçut que le balancier vénitien, qui assurait son équilibre quand elle l'avait en mains, la tenait en quelque sorte en croix lorsqu'elle s'appuyait sur lui. Elle le jeta, et saisissant la corde avec les mains : « Assez de voltige ! » dit-elle ; « il ne peut que m'arriver malheur, si les spectateurs souhaitent de me voir tomber et si mon balancier se change en croix pour moi. » Sur ces mots, elle alla descendre du côté de Rome, car elle n'avait point de confiance dans le nœud fixé en Savoie. « Puisque tous me veulent prendre, » ajouta-t-elle, « à moi l'Eglise (*Iglesia me llamo*) ! Du moins, si je fais quelque chute, il y aura toujours là quelqu'un pour m'absoudre. » Le roi de France s'en vint alors à Rome, déguisé en cardinal, afin de ne pas être reconnu. Mais le roi d'Espagne ne se laissa point prendre à cette couleur ; il flaira le monsieur sous le monseigneur, et, lui faisant au passage une politesse, il l'obligea à quitter son bonnet et à montrer sa calvitie (*lo calvino* de su cabeza). »

Ce serait exiger beaucoup d'un Espagnol du dix-septième siècle que de lui demander de juger sans passion les ennemis de son pays. Quevedo était trop bon Castillan et trop bon catholique pour ne point se montrer injuste envers le grand ennemi de la maison d'Autriche et l'allié des protestants, le

cardinal de Richelieu. Il ne lui suffit pas d'abuser contre lui du double sens des mots (*cardenal*, — *purpura*, — *Ruceli*) (1) ; il l'accuse de conspirer secrètement contre son roi, et de chercher, par des moyens inavouables, à le découronner pour faire monter sa propre famille sur le trône. Sa *Lettre à Louis XIII*, lorsque la guerre fut déclarée, en 1635, est un résumé fidèle, malgré la solennité du ton, des haines populaires en même temps que des calomnies vulgaires contre le grand homme d'Etat. Le sort tragique de Henri IV, qui « sut conquérir et gouverner les Français, »

Conquistò y gobernò francesa gente;

ou celui de Gustave-Adolphe, « foudre brûlante sortie des glaces de la mer du Nord, »

Rayo ardiente del mar elado y frio (2),

(1) *Clio*, sonnets 19, 23 et sonnet 16, en italien, pp. 3, 4 et 5.

(2) Les idées exprimées par Quevedo dans ce sonnet (*Melpomène*, XXVIII), sur la mort du roi de Suède, se retrouvent en grande partie dans le fragment inédit suivant, que je transcris ici d'après le ms. Add. 18786, f° 198-198b du Brit. Mus. — « Carta que escrivió don Francisco Quebedo avisando a un amigo la muerte de el temido y valeroso Gustabo, rey de Suezia. — Llego a Madrid la nueva cierta de la muerte [de] Gustabo, rey de Suecia, el segundo dia de Pasqua en que nacio Christo; fin misterioso para Principe, que no dio lugar a que naçiese para el, quien murio por el; fue gloriosamente vencido su exercito por las armas Ymperiales, siendo general de la liga chatolica el conde de Papengein, caballero de la orden de el tuson, que en el primer acotecimiento fue desaparecido en pedazos por una bala de artilleria, y con su perdida, nos hizo tan costosa como gloriosa y grande la victoria. Peleo el rey de Suecia como valiente; perdio la Batalla como temerario, su alma como erege. Su memoria sera esclareçida, mas no buena; porque ni la causa de sus armas fue justa, ni ellas acabaron de ser dichosas. Dexo escarmiento a su Reyno, desamparo a su muger y a sus hijos, gozo a los catholicos, penitencia a los hereges, despojos al Ymperio, venganza a España y amenazas a Francia. Echanle menos los Olandeses, y en el aplauso catholico de su fin, solamente sera excepcion (a pesar de Ytalia) el Duque de Saboya; y si como supo morir en su oficio, supiera no morir en su error, fuera de las mas generosas coronas, que la guerra uviera calzado a la muerte. Murio donde poco antes avia vencido, y fue la mesma tierra madre y madrasta. Vivio vencedor y murio vencido. Si la tierra, a quien fue pesado, no le fuere leve, sera desquite, no venganza. Su vida y su muerte se deven (pueden?) y deven escrivir, mas no su vida ni su muerte se pueden y deven imitar; por que no es licito ni facil : y en el la justicia solo condena el alma. Sus heridas seran magnifico epitafio de su sepulcro, en que no descansara, contra el privilegio de los que mueren en el Señor. Por eso se encendieron en esta corte luminarias, por quenta de la religion no de el rezelo. »

lui inspirent quelque compassion, mais surtout des regrets à la pensée que de si nobles princes sont éternellement damnés. Avec tous ses compatriotes, il estime qu'on ne peut être l'ennemi de l'Espagne qu'en se déclarant en même temps celui de Dieu.

CHAPITRE IV.

ŒUVRES DE MORALE ET DE RELIGION.

Intérêt spécial de cette catégorie d'écrits. — La philosophie de Quevedo. — Le *Traité de la Providence divine*. — Défaut d'originalité de cet ouvrage. — La philosophie et la science en Espagne à l'époque de Quevedo. — La science de la morale, particulièrement cultivée en Espagne. — Double inspiration de la morale de Quevedo. — Ses écrits moraux. — La *Constance de Job*. — La *Vie de saint Paul*. — Admiration de Quevedo pour le stoïcisme. — Quevedo et Sénèque. — Le *Phocylide*. — L'*Epictète*. — Les *Remèdes à tous les maux*. — Essai de conciliation du Stoïcisme et du Christianisme. — *Le Berceau et la Tombe*. — *Les Quatre Fléaux et les Quatre Fantômes*. — Défauts communs à tous ces ouvrages. — Ecrits inspirés par les événements religieux contemporains. — *Vie de Fr. Thomas de Villanueva*. — Les *Mémoires* en faveur de saint Jacques.

Les œuvres réunies sous le titre qui précède paraissent, au premier abord, de nature fort diverse. Elles comprennent, en effet, des traités de philosophie et de morale, des fragments ascétiques, des biographies pieuses, des traductions de livres de dévotion et jusqu'à des écrits inspirés par les polémiques religieuses de l'époque. Elles ont du moins ceci de commun, qu'elles tendent toutes au perfectionnement de l'homme ou à l'édification du chrétien, les unes, plus théoriques, en assurant les fondements de la morale, les autres, en demandant à la religion et à la tradition catholique les règles pratiques de nos actions.

Ces œuvres remplissent plusieurs volumes : leur nombre, non moins que la gravité des sujets surprennent les lecteurs que le *Buscon* ou les *Songes* ont engagés à pousser plus avant. Le politique perçait déjà dans le satirique ; mais comment deviner le philosophe dans l'auteur de l'*Alguazil*, le théologien dans le *Chevalier des Tenailles ?* Cette surprise, sans

cesser complètement, diminue, si l'on songe que ces écrits appartiennent en grande partie aux dernières années de l'auteur (1). Le malheur acheva ce qu'avaient commencé le désenchantement et l'apaisement des passions. Toutefois, ne prenons pas au mot Quevedo, lorsqu'il fait dater de sa dernière prison sa conversion définitive (2). A y regarder de plus près, le philosophe chrétien apparaît en lui de bonne heure : les *Larmes de Jérémie*, les *Psaumes*, les *traductions d'Epictète* et de *Phocylide*, la *Vie de Fr. Thomas de Villanueva*, et bien d'autres opuscules forment, à côté des écrits profanes, dont le flot, souvent troublé, ne tarit pas non plus, un courant plus pur, qui s'établit dès l'origine en sens inverse, et qui prend plus de force à mesure que le premier s'affaiblit.

La plupart de ces œuvres, il faut bien l'avouer, ont conservé peu de lecteurs : « travaux inutiles, » disait Quintana (3), « que l'on ne lit plus guère. » — « A peine sont-ils connus, » ajoute Ochoa (4), « dans la sphère étroite des savants et des lettrés : les écrits les plus graves et les plus sérieux sont à peine venus à notre connaissance. » Ils n'en forment pas moins une partie importante de l'œuvre de Quevedo, et ils constituaient, dans son opinion, ses titres les plus sûrs auprès de la postérité. Le satirique, le poète désavouerait presque ses écrits plus légers, pour prendre place parmi les philosophes et les moralistes. Voyons donc dans quelle mesure ses prétentions sont justifiées.

De tous ses ouvrages, le mieux fait pour lui mériter le renom de philosophe, par l'importance du sujet comme par l'effort dont il témoigne, c'est assurément le traité de la *Providence divine* (5). Il se divise en deux parties : la première soulève

(1) Les *Remèdes à tous les maux* sont de 1633 ; la *Doctrine stoïcienne*, les *Quatre Fléaux et les Quatre Fantômes de la vie*, la *Traduction de la vie dévote*, de 1634 ; la *Providence divine*, le *Job*, de 1641-1642 ; la *Vie de saint Paul*, de 1643 ; les *Lettres traduites et imitées de Sénèque*, de 1644.

(2) *Job*, édit. 1720, p. 251.

(3) *Introduccion histórica* á una coleccion de poesías castellanas, 1867, artículo v, pp. 140 et suiv.

(4) *Obras escogidas* de don Fr. de Quevedo. Paris, Baudry (s. d.). *Noticia de la vida y escritos de Quevedo*.

(5) On lit dans la *Défense d'Epicure* : « Je traite ce point (de la Provi-

le problème de l'immortalité de l'âme, et la seconde ceux de l'existence de Dieu et de la Providence. En terminant, l'auteur annonce un complément historique où il établira l'action de la Providence dans le développement de l'humanité; il en énumère même les chapitres principaux, qui doivent nous mener d'Adam jusqu'à la République romaine, à l'Empire et à la Papauté; mais il n'a pas donné suite à ce projet. On ne peut nier que ce plan n'ait de la grandeur : c'est, à peu près, celui de Bossuet. On songe aussi à Descartes, lorsqu'on voit l'auteur, contrairement aux habitudes de la scolastique, partir de la connaissance de l'homme pour s'élever à celle de Dieu. « Je commencerai par l'immortalité de l'âme, afin que l'homme, se connaissant mieux lui-même, arrive plus facilement aux deux autres vérités (1). » Cette méthode n'était pas encore banale (2), et c'était aussi faire preuve

dence) dans mon livre intitulé : *Historia teologética política de la divina Providencia.* » Cet ouvrage a dû être refondu, en 1641, dans la *Providence divine*, car, dans ce dernier traité, Quevedo renvoie non à l'*Historia*, mais à la *Défense*. Il existe à la Bibl. nac. de Madrid un manuscrit de la *Providence*, qui passe pour être de la propre main de Quevedo (V, 284, Reserv. 7ª-14). Il porte du moins la note suivante : « Este tratado de la Providencia de Dios es original de la propia mano y letra de don Francisco de Quevedo. » Je n'ai pu découvrir l'auteur de cette note, ni sur quelle autorité il fonde son affirmation. Le manuscrit, d'une écriture très ferme et très nette, est un petit in-8° de 72 feuilles non numérotées. Il ne comprend que la première partie; j'en transcris, à l'appendice, quelques pages. — J'ai consulté aussi un autre manuscrit contenant en entier la *Providence* (Bibl. nac. Mad, H. 43, f°ˢ 35-112. La 2ᵉ partie : « *Que ay Dios y providencia divina,* » commence au f° 78), et, parmi les anciennes éditions, celle dite *au Lion : Vida y obras posthumas de don Fr. de Quevedo...* Tercera parte, año 1729. Madrid, Juan de Sierra. C'est une reproduction de l'édition originale de 1713.

Les premiers éditeurs ont beaucoup hésité sur le contenu et sur le titre de cette œuvre posthume. L'édition de 1700 ne contient que la 1ʳᵉ partie, comme la plupart des mss.; celle de 1713, au contraire, et les suivantes, rattachent le *Job* à la *Providence :* les éditeurs ont été trompés par le sous-titre de la *Providence : doctrina estudiada en los Gusanos y Persecuçiones de Job.* Quoique Job soit cité assez souvent dans la *Providence* pour justifier à la rigueur le titre, il est très possible que, dans la pensée de Quevedo, le *Job* se rattachât aux deux premières parties, comme fragment de la démonstration historique qu'il annonçait. D'ailleurs, le plan et l'intention de l'ouvrage sont nettement indiqués dans ces lignes : « En estas tres verdades : Que ay Dios; que ay Providencia; que ay alma inmortal, el texto de Job ha de ser mi texto. » P. 120.

(1) Edit. 1729, p. 105.

(2) Elle n'était point cependant nouvelle en Espagne. Elle avait inspiré, entre autres ouvrages, le curieux *Traité de la connaissance de soi-même et de la nature*

d'une certaine indépendance que de prétendre s'appuyer sur l'autorité de l'expérience et du raisonnement. « Je ne veux point alléguer les autorités de l'Ecriture sainte ou des saints, parce que les athées, niant Dieu, la Providence et l'immortalité de l'âme, refusent naturellement toute valeur à tout argument qui s'appuie sur l'idée de Dieu. » L'auteur s'excuse de sa hardiesse. Il sait que l'immortalité de l'âme est un article de foi, défini par l'Eglise, et que les articles de foi ne se prouvent point par le raisonnement (1). Mais il fait valoir qu'on peut établir tout au moins pourquoi, l'immortalité étant un article de foi, on doit y croire. Il ajoute, appuyé sur le *Cours de Philosophie des Jésuites de Coïmbre*, que nous ne connaissons pas uniquement par voie surnaturelle tout ce que la foi enseigne (2) : quelques-unes de ces vérités sont aussi accessibles à la raison naturelle.

Quevedo part donc de la connaissance de l'homme, et il le compare tout d'abord aux animaux. Il réduit à sa juste valeur la prétendue intelligence de ces derniers, ainsi que l'avait fait Gomez Pereira dans son *Antoniana Margarita*, et il oppose à la misère de l'homme la grandeur de son génie, qui le rend maître de la nature entière. Si l'animal, mû par l'instinct, suit aveuglément l'impulsion des sens, l'homme, poussé par une invincible espérance, aspire à l'immortalité, et, comme les capitaines, les soldats et les martyrs, il sacrifie sa vie pour être plus sûr de vivre toujours. « Tout ce qui a été fait de grand, de magnifique et de glorieux, l'homme l'a fait par la persuasion où il est que son âme est

de l'homme, d'une contemporaine de Philippe II, doña Oliva Sabuco. Tout ce qui est relatif à la nature physique et aux rapports du physique et du moral y est étudié avec plus de soin que dans la *Providence de Dieu*, en grande partie, croyons-nous, d'après l'*Examen de ingenios*, de Juan Huarte de San Juan, et le *Diálogo de la dignidad del hombre* de Fernan Perez de Oliva.

(1) *Provid.*, p. 107. La tentative de Raymond de Sebonde pour expliquer par les simples lumières de la raison quelques-unes des grandes vérités de la foi chrétienne avait soulevé les mêmes objections, et Montaigne, quel que soit d'ailleurs le véritable but qu'il se propose dans son *Apologie*, répond à ces critiques par des raisons analogues à celles que fait valoir Quevedo. Cette conciliation de la science et de la foi avait été tentée souvent avant Quevedo, par Melchor Cano en particulier, dans son *De locis theologicis*, Salamanque, 1563.

(2) *Ibid.*, p. 142.

immortelle (1). » Se peut-il que l'humanité tout entière, et, dans l'humanité, ce qu'elle a compté de plus grand, se soient trompés sur ce point?

Mais l'âme de l'homme, différente de celle des bêtes, se distingue-t-elle du corps? Elle s'en distingue « par la pensée, l'imagination, le désir, » opérations des facultés principales, « la mémoire, l'entendement et la volonté (2). » L'auteur affirme, comme un axiome qu'il n'est pas besoin de démontrer, que ces opérations et ces facultés, « n'ayant rien de matériel, sont spirituelles (3); » et, comme elles ne sauraient exister en elles-mêmes, et ne sont que des accidents, il faut bien les rattacher à une substance, qui est l'âme. Un nouvel argument, tiré de la morale, interrompt assez mal à propos cet essai de démonstration métaphysique. « L'animal n'a pas de volonté, parce qu'il n'a pas d'intelligence, et ses actions n'ont pas de caractère moral, parce que c'est le libre arbitre de l'agent qui constitue la moralité de l'acte (4). » Revenant à la question posée, Quevedo s'efforce de prouver que non seulement l'âme a ses opérations propres, mais que souvent ces dernières sont en conflit avec celles du corps, et que, par suite, elle est distincte (ou séparable) de ce dernier. « L'âme, qui anime le corps, perçoit non seulement les choses matérielles, mais encore les idées universelles et leur cause; cette intelligence est sienne; elle la possède en propre, et elle est spirituelle. Etant simple et non composée de matière et de forme, l'âme est incorruptible, séparable de la matière et de la forme, douée d'une existence propre, qui ne doit rien à la matière (5). » L'auteur passe alors aux objections. La première, souvent discutée dans l'Ecole, depuis Averroes et et Avicenne jusqu'à Suarez, est fondée sur le passage d'Aristote : Si l'intelligence a besoin d'images ou n'existe pas sans

(1) *Provid.*, p. 123.

(2) *Ibid.*, p. 124 : « Son estos (leg. *estas* operaciones), pensamientos, imaginaciones y deseos, a cuyos actos concurren magistralmente, memoria, entendimiento, y voluntad, potencias principes de el alma. »

(3) *Ibid.*, p. 124 : « Operaciones, que por ser espirituales, forzosamente han de ser del espiritu, y no de la carne. »

(4) *Ibid.*, p. 129.

(5) *Ibid.*, p. 137.

images (φαντάσματα), elle n'est point distincte (du corps). « C'est là le nœud le plus difficile à rompre, l'argument en apparence le plus puissant (1). » Pour en triompher, Quevedo appelle à son aide saint Thomas et Suarez, qu'il se contente de paraphraser. « Combien de fois l'intelligence ne raisonne-t-elle pas de choses qui n'ont jamais existé, n'existeront jamais, ou sont impossibles ! Comme elle aime à se représenter ce qui est encore à venir ! comme elle franchit les distances, et aiguillonne la lenteur du temps ! Quelles images lui ont révélé le langage des astres, sur lequel l'astrologue fonde sa divination ? L'homme perçoit Dieu infini, éternel, tout-puissant, immuable, triple en personnes, un en essence, qui, restant Dieu, s'est fait homme, et qui, Dieu et homme, est mort pour vivre dans le mystère de l'Eucharistie; il est clair que celui qui connaît ces mystères, qui dépassent tellement, non seulement la nature, mais encore l'entendement et la raison, ne saurait en aucune manière, contempler de pures images. Donc l'âme possède en elle-même l'entendement comme opération qui lui est propre; ce qui prouve qu'elle est séparable, incorruptible et éternelle, et qu'elle peut, quoique unie au corps, exister sans lui (2). » La seconde objection se tire de la crainte de la mort, si naturelle à l'homme. Comment l'expliquer, si l'âme est immortelle ? A cette question il suffit d'opposer celle-ci : Comment tant d'hommes ont-ils affronté la mort sans crainte ? Comment tant d'autres lui ont-ils demandé le repos, la guérison, la liberté ? etc. Après avoir expliqué certaines expressions de l'Ecclésiaste, des Psaumes et du sixième Concile de Constantinople, contraires en apparence à l'immortalité de l'âme, Quevedo termine par une réfutation de la métempsycose et par quelques plaisanteries sur la métensomatose.

Dans la seconde partie, l'auteur, avons-nous dit, pour-

(1) *Provid.*, p. 139. — Comparer la théorie de la perception esquissée au titre LXII du *Coloquio del conocimiento de sí mismo*... de doña Oliva Sabuco de Nántes Barrera (1587) [*Obras escogidas de filòsofos*. Bibl. de autores españ., t. LXV, p. 362-63]. La comparaison du miroir répercutant les objets, dont Quevedo se sert aussi, y est développée.

(2) *Ibid.*, p. 141.

suit un double but : prouver l'existence de Dieu et celle de la Providence. Mais, sur le premier point, il se borne à la preuve tirée du spectacle de la nature, qu'il a exposée aussi dans l'*Homélie à la Sainte Trinité* (1), et qui se prête aisément au développement littéraire. « Toute chose créée, depuis celle dont l'immensité dépasse le sens de l'homme jusqu'aux atomes animés, dont le corps imperceptible vit, sent et se meut (2), » proclame la nécessité d'un créateur. Seul, l'homme, qui voit les bons souffrir et les méchants triompher, nie son existence. Aussi Quevedo, sans être arrêté par l'étrangeté de ce paralogisme, « pour prouver que Dieu existe et que l'âme est immortelle, établira la certitude de la providence divine (3). » Tel est en effet le sujet du second traité, où tous les lieux communs ordinaires sur les vrais biens et les vrais maux, sur la noblesse de la souffrance, sur la fragilité des avantages terrestres, sur la justice imparfaite des hommes et la sanction de l'autre vie, sont abondamment développés. Les vérités démontrées par la foi et par la raison reçoivent une confirmation éclatante dans la vie de Jésus et dans l'établissement miraculeux du christianisme. La tyrannie des Césars, la plus formidable qui ait jamais existé, n'a pu assurer la croyance en leur divinité, tandis que « des pêcheurs ignorants et grossiers, qui pouvaient à peine joindre deux paroles, rauque famille des tempêtes, et dont la voix ressemblait aux grondements des vagues (4), » ont conquis le monde. Si, grâce à eux, « les opprobres, l'abjection, les persécutions, les cachots, les chaînes, les verges, le gibet, le glaive, les fournaises, la pauvreté, la mort et l'abandon ont

(1) *Homilia á la santísima Trinidad*, publiée avec un fragment sur le même sujet, par Fernandez-Guerra, *Obras*, II, pp. 349-358, d'après une copie de Tomás Antonio Sanchez. La ressemblance des idées, l'emploi des mêmes citations, la conformité du style, permettent d'attribuer ce sermon à l'auteur de la *Providencia*. Ces analogies nous font conjecturer, de plus, qu'il doit être de la même époque, et qu'il fut peut-être inspiré, comme la *Providencia* elle-même, par l'évêque de Leon. Voy., l'*Advertencia previa..., de estas obras posthumas... Vida y obras posthumas*, 1729, p. 99.

(2) *Provid.*, p. 164.

(3) *Ibid.*, p. 165.

(4) *Ibid.*, p. 196 : « Unos pescadores, ignorantes, y rudos, que apenas juntaban una palabra con otra, familia ronca de las borrascas, que pronunciaban con los acentos de las olas las razones. »

triomphé des délices, des plaisirs, de la grandeur des rois et des royaumes, des empereurs et des empires; s'ils ont soumis la terre tout entière et les plaines immenses de l'Océan sur lesquelles l'Esprit du Seigneur passait une seconde fois dans la personne des Apôtres, comment les contempteurs de la divine providence osent-ils voir en ces choses le châtiment des méchants, alors qu'elles sont la couronne, la victoire, le triomphe des justes (1)? » Dieu frappe ceux qu'il veut rendre meilleurs. S'il a permis que le Turc étendît si loin son empire, c'est qu'il l'a choisi dans sa colère « comme le bourreau de la chrétienté : c'est par lui qu'il nous fustige, nous tourmente et nous fait expier nos fautes (2). »

Tel est, en ce qu'il a d'essentiel, cet ouvrage, qui suffit, dit-on (3), à assurer à son auteur une place parmi les philosophes. Il tient le milieu entre la démonstration purement philosophique et les lieux communs de la chaire chrétienne. Les esprits cultivés y retrouvaient quelques-uns des arguments habituels, développés avec tout l'appareil scolastique; mais les preuves de sens commun y étaient exposées, pour le grand public, avec une rhétorique fastueuse, et surtout avec infiniment plus d'esprit qu'on ne croyait utile d'en mettre d'ordinaire dans des ouvrages de ce genre. Je crains bien que le lecteur, qui cherche dans une œuvre à prétentions philosophiques autre chose que des subtilités d'école ou des développements ingénieux, n'ait quelque peine à partager l'admiration de certains critiques pour la *Providence divine*.

Tout d'abord, il sera choqué par le peu de rigueur du plan, par le désordre des idées (4). En second lieu, l'auteur qui

(1) *Provid.*, p. 198.

(2) *Ibid.*, p. 203.

(3) « Quevedo, profundo pensador y originalísimo filósofo. » D. J. Valera, *La América*, 16 oct. 1859. — Cf. Aureliano Fernandez-Guerra, préface du 2ᵉ volume des œuvres de Quevedo.

(4) La Providence, spécialement démontrée dans la seconde partie, et qui doit elle-même prouver l'existence de Dieu, est déjà établie et justifiée dans la première. Les deux traités commencent également par la définition de l'athéisme et par la preuve de l'existence de Dieu, tirée du spectacle de la nature. Enfin, des trois sujets annoncés, le premier et le troisième seulement sont développés.

promet plus qu'il ne tient, ne reste pas toujours fidèle à la méthode purement critique qu'il annonce. Il abuse des témoignages, accumule les autorités, et accorde aux uns et autres plus de valeur qu'ils n'en méritent légitimement. Ce ne sont point là cependant nos griefs les plus graves contre la *Providence divine*. Non seulement Quevedo n'a point en philosophie de système personnel, mais encore, sur les problèmes particuliers qu'il soulève, et qui ont été si souvent discutés avant lui, il ne s'inquiète nullement de présenter une solution originale ou une argumentation nouvelle. Il reste le disciple fidèle des scolastiques. Aristote est toujours pour lui le maître dont la parole fait loi. « C'est de sa logique, de sa philosophie (naturelle ou physique), et de sa métaphysique que l'on extrait tous les arguments des écoles catholiques. Il sert d'antidote à la doctrine de Platon, par laquelle au contraire tous les hérétiques prétendent autoriser leurs erreurs (1). » Le vieillard retrouve exactement dans sa mémoire les conclusions que, jeune homme, il a entendu développer dans les chaires d'Alcalá. Rien n'est venu les modifier, et l'on ne se douterait guère, à le lire, que Giordano Bruno, Nizzoli, Telesio, Ramus (2), Hernando de Herrera, Gomez Pereira, Francisco Sanchez et toute une école nouvelle aient battu en brèche le crédit du Péripatétique. Après Aristote, c'est à Tertullien, à saint Augustin, à saint Thomas, et, parmi les modernes, à Suarez, à Jacquinot et à Lessius (3), jésuites également, qu'il demande des arguments. Il cite une foule de théologiens, oubliés aujourd'hui, mais il ne connaît ni Bacon ni Descartes (4). Sur la question spéciale de l'immor-

(1) *Provid.*, p. 133. — Cf. *Cuna y Sepultura*, I, ch. IV.

(2) Il cite cependant ces deux derniers comme adversaires d'Aristote, dans la *Cuna*.

(3) Barthélemy Jacquinot, jésuite, et recteur du collège de Lyon. Quevedo cite plusieurs fois son *Hermes Christianus*, seu *Ars vitae ex Dei nutu in saeculo instituendae*, Lyon, 1619, « libro exquisitamente docto..., que en las traducciones ha sido golosina de todas las lenguas. » — Leonard Lessius (1554-1623) de la Compagnie de Jésus, « recteur et honneur de l'insigne Université de Louvain, » a écrit *de Providencia, de Immortalitate animarum, de Justitia*. Il est célèbre, parmi les casuistes, par son traité *De licito usu aequivocationum et mentalium restrictionum*, désavoué par l'Université de Louvain, et souvent pris à partie dans les *Lettres Provinciales*.

(4) Voy. l'article de Valera, cité plus haut.

talité de l'âme, il ignore, ou paraît ignorer, les ouvrages d'adversaires tels que Pomponazzi, Campanella, Vanini, et les traités de Vives et de Fox Morzillo. On croirait à un parti pris d'écarter du débat les modernes hostiles ou suspects. C'est dans l'antiquité qu'il reste de préférence ; les athées, pour lui, sont Diagoras, Protagoras, Théodoros, Bion, Lucien et Pline l'Ancien ; les adversaires de la Providence, Epicure, Lucrèce, Démocrite, Héraclite, Cicéron. Tout ce qui s'écarte du sentier battu est pour lui comme non avenu. La tentative originale de Huarte de San Juan, l'auteur du célèbre *Examen des Esprits*, ne l'a pas frappé. Il n'a rien de cette indépendance d'esprit, qui ne se rend qu'à l'évidence, de cette curiosité que les mots ne satisfont pas, et qui poursuit la raison dernière. Il ne faut pas lui demander la décision des réformateurs, qui, à cette même époque, changeaient les vieilles méthodes, et d'une idée féconde déduisaient tout un système, ni même cette ardeur inquiète qui agitait l'âme de Pascal et donnait à son *Apologie de la Religion* une éloquence si touchante. Il s'en tient strictement à la tradition, persuadé que le dernier mot a été dit ; sur ce terrain, il ne permet aucun écart à son imagination, qui en a tant fait sur d'autres. Bien loin de « pressentir et de préparer la philosophie future (1), » selon l'expression de don Juan Valera, il évite, avec un souci évident, toute opinion qui ne puisse se justifier par quelque autorité, selon lui, irréfragable. Cette tranquillité, dans une âme à d'autres égards si mobile, étonne : on lui en veut presque de se contenter à si peu de frais, de se dérober si vite, et de triompher avec tant d'assurance d'adversaires redoutables.

C'est qu'au fond, il méprise la science humaine ; son scepticisme, qui s'arrête au seuil de la Révélation, lui fait prendre en pitié l'effort de « cette raison si languissante, selon l'expression de Luis de Leon, si misérable, si désarmée en présence de tant d'ennemis (2). » S'il se montre trop peu scrupuleux, à notre gré, sur la valeur de certains arguments, s'il entasse des preuves empruntées de toute

(1) « Presiente y predispone la filosofía por venir. »

(2) *Cuna y Sepultura*, ch. IV. — Luis de Leon, *Nombres de Christo*, lib. II, dédic.

main, sans prendre toujours la peine de les concilier entre elles, c'est qu'il se sent assuré, d'autre part, contre toute chance d'erreur, et qu'il ne regarde l'effort de la sagesse purement humaine que comme un secours dont on peut à la rigueur se passer. Aussi accorde-t-il une médiocre importance aux disputes de l'Ecole, dont il comprend, dont il proclame l'inanité. Elles lui inspirent à peu près le même sentiment qu'elles inspiraient à Montaigne (1). « Ils sont rares aujourd'hui ceux qui recherchent la vérité par leur propre raison, et la découvrent par leur expérience personnelle. Asservis à l'autorité des Grecs et des Latins, nous nous faisons un mérite de ne croire que ce qu'ils ont avancé : aussi, nous autres modernes, méritons-nous le nom de croyants, tandis que les anciens méritent celui de savants. Nous soutenons en philosophie tout ce qu'Aristote ou Platon ont affirmé, non pas que nous soyons persuadés de la vérité de leur doctrine, mais uniquement parce qu'ils l'ont dit : encore la plupart ne connaissent-ils leurs opinions que par ouï-dire et pour avoir lu quelque part qu'ils avaient pensé de telle ou telle manière sur certain sujet (2). » Mais Quevedo va plus loin, car il ne s'en prend pas seulement à ce respect exagéré pour l'autorité, à cette crédulité naturelle à l'homme, si contraire au véritable esprit philosophique; il veut nous persuader de la vanité des résultats auxquels nous prétendons arriver. « A quoi peut te servir de savoir si la génération résulte de l'altération, et si l'altération produit le mouvement, si la matière première peut exister sans la forme, ce qu'elle est, et en quoi elle consiste proprement? A quoi bon cette obscure question des indivisibles, des êtres de raison et des universaux? ce sont là choses de pure imagination... Alors même que tu pénétrerais dans ces arcanes, tu ne saurais rien qui puisse t'être utile, ni être utile à personne, pour bien vivre : cela ne sert qu'à disputer dans les écoles (3). » A ce dédain théologique qu'il professe pour notre impuissance intellectuelle se joint une sorte de fatalisme tout orien-

(1) *Essais*, éd. Louandre, II, p. 433.
(2) *Cuna y Sepultura*, ch. IV.
(3) *Ibid.*

tal. « Que t'importent les astres, et le chemin qu'ils peuvent parcourir? Pourquoi perdre ton temps à en étudier curieusement les révolutions? laisse le soin de les guider à la Providence, qui a fixé la loi à laquelle ils obéissent nuit et jour. Tu as beau te fatiguer à scruter les secrets du ciel, tu n'en sauras jamais que ce que tu inventeras et imagineras; tu arranges les choses comme bon te semble, afin de les mieux comprendre, mais tu ne les comprendras jamais telles qu'elles sont, malgré toute ton application (1). » Un an avant que ces lignes décourageantes fussent écrites, Galilée publiait ses *Quatre Dialogues sur le système du monde;* un an après, Képler donnait son *Astronomia Nova.*

Mais si ni la philosophie ni la science ne sont réellement utiles à l'homme, pourquoi nous fatiguer à la poursuite de la vérité? Et que signifient les tentatives de Quevedo lui-même? Le mieux serait de nous endormir mollement dans la sécurité de notre foi, sans nous préoccuper de ces « rêveries plus vaines que les jouets et les hochets des enfants, » car ceux-ci du moins amusent et divertissent, « tandis que les inventions des philosophes ne font que nous embarrasser et nous charger de préjugés dont nous ne pouvons nous défaire ensuite. »

Et cependant, — la vie et les œuvres de Quevedo sont là pour le prouver, — son esprit ne manquait point de hardiesse, ni son âme de résolution. On ne peut soutenir un instant qu'il obéissait aux conseils de la prudence, en s'abstenant si soigneusement de toute considération nouvelle et originale. Il fait preuve, à l'occasion, d'une subtilité de raisonnement, d'une fertilité d'imagination, d'une justesse d'expression, qui sont des qualités philosophiques tout autant que littéraires. Il avait été élevé dans ces universités où s'était réfugiée toute la science de l'Espagne, et dont l'orthodoxie même avait été parfois suspectée; il était assez maître des langues anciennes et modernes pour lire Aristote, Platon, Cicéron, Montaigne et Descartes dans le texte. Si, malgré tout, il n'a su marquer ses pensées d'une empreinte personnelle, s'il est permis de le négliger dans l'histoire de

(1) *Cuna y Sepultura*, ch. IV.

la philosophie moderne (1), la faute en est autant à son pays et à son époque qu'à lui-même.

La philosophie est, en effet, de toutes les formes de l'activité intellectuelle, celle qui peut le moins se passer de liberté. Il est aussi inutile de prouver cette assertion que superflu d'établir, en fait, que la liberté philosophique n'existait pas en Espagne au dix-septième siècle (2). L'intolérance résultait naturellement et fatalement du développement historique de ce peuple. Le sacrifice de tout intérêt privé au salut de la nation, personnifiée dans le souverain, la soumission absolue des esprits à l'autorité religieuse, furent, pendant des siècles, la forme même du patriotisme espagnol. Cette abnégation, poussée jusqu'à l'héroïsme, fit la grandeur du pays ; mais elle explique aussi comment, l'œuvre accomplie et le but atteint, la décadence se produisit avec une rapidité si étonnante. Le double despotisme politique et religieux, que la fin ne justifiait plus désormais et que la gloire ne compensait plus , produisit aussitôt ses fruits naturels : l'abaissement des intelligences d'une part, la corruption des mœurs de l'autre. Si, grâce à lui, l'Espagne, presque seule en Europe, eut le privilège d'échapper aux agitations religieuses du seizième siècle, elle paya cher cette tranquillité (3). Nous

(1) Et même de la philosophie espagnole. A. de Castro, que l'on n'accusera pas assurément d'une trop grande sévérité pour ses compatriotes , a pu, sans soulever de protestations, oublier Quevedo dans la liste, si complaisamment enrichie, des philosophes espagnols, qui précède les *Obras escogidas de Filósofos* (Bibl. de aut. esp., LXV). Le nom de Quevedo n'y paraît qu'à propos de l'Inquisition, dont l'auteur fait un chaleureux panégyrique, p. xcv : *Quantum mutatus ab illo!...*

(2) La thèse contraire, souvent défendue en Espagne par l'école catholique, a été reprise dernièrement avec beaucoup de talent et d'érudition par don Marcelino Menéndez Pelayo, dans la *Ciencia Española* et la *Historia de los Heterodoxos*. Le jeune et brillant professeur de l'Université Centrale fait bonne justice des exagérations, des erreurs matérielles de Llorente, de Puigblanch et de leurs imitateurs, mais la tâche de prouver que « non seulement l'Inquisition ne nuisait pas au développement de la science , mais même qu'elle favorisait son essor, » (*daba alas á todo eso*) est si lourde, que ses plus éloquents défenseurs n'en viennent pas facilement à bout. Menéndez le remarque avec raison : « La *prétendue* tolérance..., est la maladie des époques de scepticisme et d'incrédulité. » *Heterod.*, II, p. 608. Cette maladie , l'Espagne en a été longtemps préservée.

(3) Ces idées ont été exposées avec autant de modération que de fermeté, par

reconnaissons que les tentatives de quelques esprits hardis pour secouer le joug de la théologie et pour introduire dans le pays les principes de la Réforme ou du rationalisme moderne n'avaient aucune chance de succès. Elles allaient trop directement contre les sentiments du peuple, obstinément fidèle à sa foi religieuse et politique. « L'hétérodoxie et les hérésies sont, dans l'histoire des idées en Espagne, des phénomènes isolés, des plantes qui, privées de tout suc nourricier, se dessèchent bientôt et meurent (1). » Mais mieux l'on établira cette vérité, et plus il sera difficile de justifier la répression brutale que rencontrèrent dans ce pays les idées nouvelles. Sûrs de l'attachement des masses à l'ordre traditionnel, riches des trésors de la science théologique accumulés depuis des siècles, maîtres absolus des esprits par les universités, les collèges et les ordres monastiques, les représentants de l'orthodoxie semblaient, en montrant tant de défiance contre la raison humaine, douter de la bonté de leur cause. La liberté aurait peut-être pu rajeunir et fortifier la pensée, qui commençait à s'épuiser ; mais, avec l'intolérance que donne la possession de la vérité, on déclara toute nouveauté inutile ou dangereuse, et l'on n'eut pas besoin, pour faire accepter cette proscription, de faire violence à la nation. C'est en ce sens qu'il est vrai de dire que la ruine de la philosophie et de la science espagnoles n'est pas due à l'Inquisition, « qui ne fut qu'un effet et non une cause. » Elles moururent d'elles-mêmes, d'épuisement et de langueur. Ce ne fut pas un meurtre, mais un suicide. Le pays se ferma à toute idée nouvelle ; et, tandis qu'ailleurs on marchait vers une transformation et un rajeunissement, les esprits continuèrent, par habitude, à tourner dans le cercle accoutumé, jusqu'à ce que la lassitude vînt arrêter tout mouvement (2). Comme l'ancienne sève était tarie et que la pensée, quelque vaste que soit son champ d'action, ne peut se développer que si

A. F. von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*. Berlin, 1845. Voy., particulièrement, t. II, pp. 18 et suiv.

(1) Menéndez, *Heterod.*, I, p. 24. — Cf. *La Réforme et les réformateurs en Espagne*, par J. M. Guardia. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1860.

(2) Don Juan Valera, *l. l.* : « Encerrado nuestro pensamiento en un estrecho círculo, pronto hubo de consumirse y secarse. »

on ne l'a pas au préalable enfermée dans des barrières infranchissables, on se borna à expliquer, à commenter et à compiler.

La philosophie de Quevedo répond assez exactement à l'état des esprits à son époque. C'est vers le passé, et non vers l'avenir, qu'il a les yeux tournés, et c'est là, malgré quelques rapports superficiels et quelques rencontres fortuites, ce qui le distingue profondément de Descartes (1). Sainte-Beuve le faisait remarquer à propos de Guillaume du Vair (2), qui est précisément, en philosophie et en morale, de la même famille que Quevedo. « Ecrire et coucher sur le papier une idée qui ressemble à celle qui fait le point de départ de Descartes en philosophie, mais ne pas s'en servir, n'en pas sentir la puissance et la vertu, la laisser dormir à côté d'autres déjà sues de l'univers et déjà usées, c'est ne pas avoir du tout cette idée. Une idée émoussée et sans pointe n'est pas une idée. » Chez Quevedo philosophe, la pensée se joue à la surface et tourne agréablement autour du point délicat : elle ne pénètre pas. Il n'est qu'un écho, et fort affaibli, de la science théologique, bien autrement puissante chez les maîtres passés. Le système a donné tout ce qu'il pouvait produire : il est désormais stérile. Quelque opinion, au contraire, que l'on ait de la philosophie de Descartes, il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre de son originalité et de sa fécondité.

Les écrits philosophiques de Quevedo n'avaient rien qui pût troubler la sécurité de l'autorité religieuse : ils sont d'une orthodoxie irréprochable. Si notre jugement manque d'autorité, on en croira volontiers les examinateurs du Saint-Office, dont la perspicacité était rarement en défaut ; on en croira surtout les ennemis de notre auteur, plus clairvoyants encore. Ils ont beau chercher quelque proposition suspecte, ils ne réussissent qu'à faire éclater leur sottise ou leur mauvaise foi. Rien de plus misérable que la dénonciation du

(1) Ce parallèle a été établi, avec plus de hardiesse que de justesse, par Valera : « Quevedo, » dit-il, « l'emporte parfois sur Descartes en finesse ingénieuse et en inspiration philosophique. Ses théories, dues à un instinct divinateur plus qu'à la méditation, atteignent par moments à une élévation prodigieuse. »

(2) *Port-Royal*, II, p. 521.

diestro Pacheco (1) : il n'est point de bedeau ou de portier de couvent qui consentît aujourd'hui à signer de pareilles niaiseries. Chose singulière, ce sont des laïques ou des anonymes qui contestent la compétence de Quevedo ; ce sont des théologiens qui la proclament. Fr. Bartolome Foyas rend hommage à « sa profonde connaissance de la sainte Ecriture et des Pères (2). » Fr. Antonio Iribarren déclare que « les œuvres d'un génie aussi admirable que don Francisco de Quevedo devraient être dispensées des approbations ordinaires, et qu'il suffirait d'inscrire en tête ces mots de l'Evangile : *Operibus credite* (3). » Le R. P. Juan Manuel de Arguedes, jésuite, considère l'*Immortalité de l'âme*, les *Commentaires de Job*, la *Providence divine*, comme « un boulevard assuré, un fort bâti sur le roc contre les hérétiques du Nord (4). » Il s'étonne, lui aussi, de voir un laïque discourir en pareille matière mieux que ne le pourraient faire les gens du métier. Ces éloges sont mérités. Quevedo était un auxiliaire, un allié d'autant plus précieux qu'il avait l'oreille du public. Loin de trouver trop lourd le joug de la foi, cet admirateur enthousiaste des Jésuites (5), n'a pas assez d'injures ni de sarcasmes contre les protestants, les hérétiques, « ces fléaux de la raison, qui ont empesté l'Allemagne et la France. »

(1) Elle ne vise que les œuvres légères et la *Politica*, mais elle donne une idée exacte de ce genre de littérature, trop cultivé alors.

(2) Approbat. aux *Quatre Fléaux*..., 16 mai 1651.

(3) Approbat. à la *Providence de Dieu*, 27 juillet 1700.

(4) Approbat. aux *Œuvres de Quevedo*, Madrid, 13 août 1713.

(5) Sur ce point, voy. *Polit. de Dios*, édit. Fern.-Guerra, II, p. XI; *Provid.*, p. 188 (édit. 1729); Carta à don Diego de Villagomez, dans Tarsia, p. 41. On peut consulter encore le fragment intitulé : *El Martirio pretensor del Martir*, el unico y singular martir solicitado por el martirio, venerable apostolico y nobilisimo P. Marcelo Francisco Mastrili, Napolitano, hijo del santo patriarca de la Compañia de Jesus, el Bienaventurado Ignacio de Loyola. — Autor el comun sentir, en la pluma de un discípulo de los Trabajos (!) — Nous en avons vu une copie, à la Bibl. nac. de Madrid (Reserv. 6ª-20), qui comprend six f^{os}, in-8°, marqués de A. à F. L'écriture ressemble beaucoup à celle de la *Primera persecucion* (voy. plus loin). La copie aurait été faite par T. A. Sanchez, directement de l'original. (Cf. Fern.-Guerra, II, XXXVII, n° 2 et p. 71). L'opuscule date de 1640 (*este año de* 640); il contient, dans la dédicace à « la sagrada religion de la Compañia de Jesus, » les mêmes protestations de dévouement que dans la *Respuesta al Doto*, et dans des termes analogues. Nous ne possédons plus que les deux dédicaces, aux Jésuites et à la *Novilissima i fidelissima ciudad de Napoles*, et un court fragment de l'ouvrage. Tarsia n'en connaissait que le titre (p. 14).

Leurs noms amènent infailliblement ces déplaisantes métaphores sous sa plume : « Lutero veneno destos tiempos, y peste nacida en Sajonia... » Son zèle l'entraîne même au delà de ce qu'exige raisonnablement l'orthodoxie. De même qu'il partage l'intolérance du peuple, de même il accepte les légendes que l'imagination crédule des foules se plaît à inventer, ou du moins il montre pour elles une indulgence qui touche à la complicité. Il n'ose nier ouvertement l'authenticité des fausses chroniques de Flavius Dexter ; il admet celle des lames de plomb (1) du *Monte Santo* de Grenade. Bien entendu, il n'élève pas le moindre doute sur la venue de saint Jacques en Espagne, quoique beaucoup d'auteurs ecclésiastiques et, parmi eux, le cardinal Baronius, l'eussent déjà contestée (2). Il ne voit, il est vrai, aucune raison d'affirmer que saint Paul, après avoir prêché l'Evangile à Arles et à Vienne, ait passé en Espagne (3), mais son patriotisme lui commande de laisser le fait indécis. Il cite tout au long une lettre de la sainte Vierge aux habitants de Messine, qui est précieusement gardée dans cette ville, *où il l'a vue* (4). Sur ces traditions, qu'il trouve *vénérables*, il estime qu'il ne convient pas de rechercher la vérité. Quel mal y a-t-il à laisser au peuple ses pieuses croyances ? « On doit plus de respect à la piété et à

(1) Sur les *Cronicones* et Flavius Dexter, Quevedo ne s'explique pas nettement ; tantôt il loue Rodrigo Caro « d'avoir solidement défendu l'opinion de Flavius Dexter, » [*Défense d'Epicure*] ; tantôt il « reconnaît la force des arguments de don Roccho Pirro, auteur des *Notitiae Siciliensium ecclesiarum*, contre l'autorité de l'ouvrage attribué à L. Flavius Dexter. » [*Vie de saint Paul*]. — Dans *Su Espada por Santiago*, VI, il admet l'authenticité des fameuses *lames de plomb*, où les dévots à l'Immaculée Conception, et les défenseurs de la venue de saint Jacques en Espagne — et Quevedo était de ceux-là, — trouvaient de nouvelles preuves à l'appui de leurs opinions. Il prend parti contre les sceptiques, et leur oppose l'ouvrage de Gregorio Lopez Madera : *Discursos de la certidumbre de las reliquias descubiertas en Granada desde el año* 1588 *hasta el de* 1598, Granada, Sebast. de Mena, 1601. C'est sans doute cette même thèse que soutenait Quevedo dans l'ouvrage perdu, mentionné par Tarsia, p. 14, sous le titre : *Discursos acerca de las laminas del Monte Santo de Granada*. Don Jose Godoy y Alcántara a donné une histoire complète de ces discussions dans son *Historia crítica de los falsos Cronicones*.

(2) *Memorial...* — *Su Espada*, passim.

(3) *Vie de saint Paul*.

(4) *Ibid.* — Il en existe une copie manuscrite dans le *Recueil* de la Bibl. nat. P., Oc-198, Rés. : *Relaciones curiosas de Govierno*. — Gregorio Leti parle de cette lettre dans sa *Vie d'Osuna*, Part. II, lib. II.

la religion de la foule qu'à l'érudition ambitieuse des savants (1). » Mariana ne disait-il pas de même qu'il ne faut pas « *alterar las devociones del pueblo* (2) ? » Quevedo se vante, — et avec raison, — d'avoir beaucoup fait pour propager la croyance à l'Immaculée Conception de la Vierge ; il défend avec ardeur et avec esprit, dans plusieurs de ses ouvrages, cette dévotion si populaire de tout temps en Espagne et qui, nous dit son biographe, lui était particulièrement chère.

Si l'absence de contradiction sérieuse, si cette sécurité dans des convictions que rien ne troublait, déshabituaient insensiblement les esprits de tout effort, le large domaine de la morale leur restait du moins ouvert. Il s'y réfugièrent en effet, et bornèrent leur ambition à déduire, de vérités placées au-dessus de toute atteinte, les applications utiles à la vie chrétienne. En suivant cette voie, ils restaient dans la tradition nationale (3) : de tout temps, les moralistes, les ascétiques, les casuistes ont été aussi nombreux en Espagne que les philosophes proprement dits y sont rares. Cette mine si riche de la morale chrétienne, ouverte depuis des siècles, avait été fouillée en tout sens ; il en sortit, avec des élucubrations ridicules, des œuvres dont l'influence fut considérable. Les écrits de Louis de Grenade, de Louis de Leon, de Jean de la Croix, de sainte Thérèse envahirent l'Europe et le monde avec les armées de Charles V et de Philippe II : elles contribuèrent puissamment à imprimer au catholicisme ce caractère de mysticisme, particulier au génie castillan. C'est à cette grande école que Quevedo se rattache, avec des différences qu'expliquent et la diversité des temps et celle des caractères. Il ne s'adresse pas seulement aux âmes épurées des passions vulgaires, qui veulent pousser jusqu'au bout dans la voie de la perfection ; il vit dans le monde, il en connaît, non par ouï-dire, mais, par une riche expérience personnelle, les misères et les laideurs ; il écrit pour un public auquel il faut parler sa langue et rendre la doctrine

(1) *Ibid.*
(2) *Hist. de Esp.*, VII, ch. x.
(3) « Le caractère distinctif de la philosophie espagnole, c'est la morale chrétienne. » A. de Castro, *o. c.*

plus accessible. Ce qu'il demande à la philosophie comme à la religion, c'est moins la solution des grands problèmes, que des règles de conduite, des encouragements au bien, des consolations dans le malheur. Son esprit, peu porté vers la spéculation, est attiré au contraire vers les applications pratiques. Aussi ne fait-il que traverser le domaine de l'abstraction, sans s'y arrêter longtemps. « Persuade-toi bien que tu as tant à faire en toi-même, que, quelque longue que soit ta vie, le temps te manquera : tu ne peux rien apprendre de profitable que ce que t'enseignera l'expérience et la réalité ; tu commenceras à être philosophe quand tu ne craindras plus l'infortune, etc. (1). » Et encore : « Tu me demandes ce que l'homme doit savoir : à mon avis, son travail, son étude resteront stériles, en dehors de la méditation et de la pratique des vertus : c'est là ce qui seul est important pour l'homme (2). » La religion et la philosophie ont l'une et l'autre leur couronnement dans la morale : c'est à cette lumière que Quevedo étudie les Livres saints, les Pères, et les philosophes païens ; c'est à cette lumière aussi qu'il les juge. Les systèmes ont à ses yeux d'autant plus de prix qu'ils peuvent plus aisément se traduire en règles pour l'activité. Or, cette valeur purement pratique, chacun peut l'éprouver par soi-même, la mesurer au profit qu'il retire de l'enseignement. Personnellement, Quevedo a poursuivi cette expérience, à travers les agitations de sa vie, avec une persévérance qui étonne. A chaque grande secousse, loin de se laisser abattre, il devenait plus fort, et cherchait un appui, un refuge dans une région plus sereine. Des premières années aux dernières, de Valladolid à Saint-Marc de Leon, le progrès moral est sensible. C'est là ce qui fait l'intérêt des œuvres que nous étudions. On peut admirer médiocrement le penseur ; on peut faire des réserves sur les procédés de l'écrivain ; ce qui nous touche, c'est la sincérité du sentiment, c'est la lutte intérieure dont l'œuvre témoigne, c'est le spectacle d'une âme que ses passions sollicitent, mais que l'instinct du bien élève peu à peu. Envisa-

(1) *Cuna y Sepultura*, I, cap. IV.
(2) *Cuna, ibid.*

gés de la sorte, la plupart des écrits de Quevedo ne sont que le commentaire de sa vie et de ses malheurs. C'est ainsi qu'au printemps de 1642, lorsque il écrivait la *Providence de Dieu*, le moins personnel cependant de ses ouvrages, le prisonnier songeait moins au public qu'à lui-même. Faut-il renoncer à en appeler des jugements d'ici-bas à une justice mieux informée ? Non, la raison, la conscience, le consentement universel, protestent contre la brutalité des choses, ou, pour mieux dire, ils nous apprennent que nous jugeons mal du bonheur et du malheur. « Les uns, qui méprisent biens et plaisirs, attendent le prix de leurs bonnes œuvres, les autres, quoiqu'ils fassent le mal sans témoins et sans crainte d'un supérieur, sont remplis de terreur et tourmentés par le témoignage de leur conscience (1). » Et l'ouvrage se termine par ces mots : « Quand tu te vois en proie au malheur, songe que Dieu seul en est exempt, et que l'homme vertueux est au-dessus de lui. Lorsque tout te manque, lorsque tous te persécutent, souviens-toi que le général n'expose aux dangers des batailles que les cœurs vaillants et généreux, capables de les affronter ; il laisse à sa sécurité ou à sa peur le lâche dont il connaît la couardise et la bassesse : il montre ainsi le mépris qu'il a de celui-ci, l'estime qu'il fait des autres... Si tu sais souffrir, tous tes ennemis ne te peuvent vaincre, et tu peux les vaincre tous (2). » Est-il téméraire de penser qu'en écrivant ainsi, la victime d'Olivares faisait un retour sur elle-même ? Cette arrière-pensée, nous la retrouverions facilement dans tous les écrits semblables.

La morale de Quevedo découle d'une double source : l'Ecriture et la doctrine stoïcienne. L'Ecriture lui a inspiré le livre de *la Constance et de la Patience du saint vieillard Job* (3) et la *Vie de saint Paul* (4). Le premier de ces ouvrages

(1) *Providencia*, p. 128.

(2) *Ibid.*, p. 207.

(3) *La constancia, y paciencia del santo Job* en sus perdidas, enfermedades y persecuciones, — imprimée pour la première fois avec la *Providencia*, en 1713, à Madrid.

(4) *La cayda para levantarse*, el ciego para dar vista. El montante de la Iglesia, en la *Vida de san Pablo apostol*... (La chute qui relève, l'aveugle qui donne la vue, l'épée de l'Eglise, dans la *Vie de saint Paul*). Madrid, Diego Diaz de la Carrera, 1644, 8° (Fern.-Guerra, I, XCVII, n° 64). — Je n'ai point vu cette édition origi-

date de la captivité de Quevedo, qui l'écrivait au mois d'octobre 1641 (1). Il est donc contemporain de la *Providence*, avec laquelle il offre, en certains passages, la plus grande analogie, et dont il forme l'appendice naturel. Déjà, en 1632, il avait traité le même sujet sous le titre de : *Themanites redivivus in Job* (2). Le *Livre de Job* est le véritable manuel du chrétien malheureux, de même que la vie du patriarche est le plus parfait modèle d'une vie héroïque. Après une dissertation préliminaire sur la rédaction et le style du livre, Quevedo en commente le texte, phrase par phrase, en discute les différentes versions, rapproche la doctrine de celle des philosophes anciens, mais s'applique par-dessus tout à en montrer la portée morale. Il aboutit à la justification de la providence divine dont les tribulations du saint pourraient faire douter, et à la glorification de la souffrance, grande maîtresse de vertu, lorsqu'elle est acceptée avec résignation.

La *Vie de saint Paul* nous présente un exemple non moins illustre de patience chrétienne. « Je l'ai écrite, » dit l'auteur, « la quatrième année de mon emprisonnement, pour consoler ma captivité, instruit que j'étais par les persécutions et les calamités les plus excessives (3). » Entre tous les apôtres, il a choisi saint Paul, parce que ses malheurs nous apprennent avec plus d'éloquence à souffrir. « Je résumerai la vie de ce héros, qui fit naufrage sur toutes les mers, erra sur la terre entière, d'autant plus glorieux qu'il n'y eut sur terre aucune prison, aucun cachot, aucun supplice qu'il n'ait connus, et sur mer aucune tempête, aucun ouragan qui lui aient été épargnés (4). » La méthode est la même que dans le *Livre de Job*. L'auteur suit l'Apôtre pas à pas, s'ap-

nale, mais j'ai consulté celles de Madrid, Sanchez, 1664 (Parte primera de las obras en prosa..., pp. 455-557), — d'Anvers, Verdussen, 1699 (*Obras de... Quevedo*, t. II, f°s 1-87), — de Madrid, Manuel Roman, 1713 (*Obras de... Quevedo*, t. I, pp. 455-557), et les éditions modernes.

(1) *Constancia*... « Escribo (este comentario) en la prision... Hoy, 20 de oct. de 41. »

(2) *Le Thémanite ressuscité en Job.* — Voy. préf. de la *Cuna* (1633) : « El libro que tengo escrito sobre Job cuyo titulo es *Themanites redivivus in Job.* » — Cet ouvrage manuscrit devint la *Constancia de... Job.*

(3) Dédicace « Al exc^mo s^r don Juan Chumacero, Carrillo y Sotomayor, presidente de Castilla. »

(4) *San Pablo*, p. 1.

puyant sur les Actes autant qu'il le peut, et suppléant à leur silence par les témoignages des auteurs ecclésiastiques, au besoin, par ses propres conjectures (1). Mais, quelque préoccupé qu'il soit de notre perfectionnement moral, il n'oublie point de faire étalage de sa science, ni de déployer tous les raffinements de son style. Ce mélange d'érudition scolastique et d'éloquence cultiste donne à l'ouvrage un caractère particulier qui explique, et son succès au dix-septième siècle, et l'oubli dans lequel est tombé depuis ce chef-d'œuvre de mauvais goût (2).

L'idéal de vertu que Quevedo cherchait dans les deux Testaments, l'Antiquité païenne l'avait connu aussi. Les stoïciens avaient eu leurs docteurs, leurs saints, leurs martyrs. Loin de les renier, Quevedo éprouve pour eux une admiration dont ses écrits contiennent de nombreux témoignages. Ils sont, comme les grands hommes de l'ancienne et de la nouvelle Loi, ses maîtres, ses modèles, les inspirateurs de ses actions. « J'aime les stoïciens, » écrit-il; « c'est leur doctrine qui m'a guidé au milieu de mes doutes, consolé dans mes maux, défendu au milieu des persécutions qui ont pris une si large part de mon existence. Leur doctrine a été l'objet de mes études continuelles : je ne sais si elle aura trouvé en moi un disciple digne d'elle (3). » Cette place qu'il réclame modestement parmi les disciples du Portique, ses contemporains la lui assignaient déjà. Ils l'appelèrent le second Sénèque de l'Espagne, et le Père Juan Eusebio Nieremberg disait, faisant allusion à la fois à ses traductions et à ses écrits originaux : « Grâce à lui, nous avons maintenant un Epictète espagnol, un Chrysippe clair, un Zénon moins

(1) « Je suppléerai au texte canonique, qui finit ici, par l'autorité des écrivains ecclésiastiques, des saints et par quelques conjectures. » *Ibid.*

(2) Les deux exemples suivants suffiront : « Fué aquel lugar teatro... donde por Cristo, de quien se dice era piedra Esteban (que era piedra asi en sufrir), sufria las heridas de las piedras que le tiraban los que eran piedras en la dureza, siendo la piedra angular premio de la piedra que se coronaba con las heridas de las piedras que le arrojaban los hombres..., etc... » — « Puede ser que yo, como hombre desvariado de pasos, tropiece andando *a lapide ad lapidem*, de una piedra a otra, pues lo son el comentador citado (Cornelio a Lapide) y el apostol Pedro. »

(3) *Nombre... de la Doctrina Estoïca.*

dur, un Antipater plus bref, un Cleanthes vivant, un Sénèque chrétien (1). »

Cette admiration pour la morale du Stoïcisme s'explique aisément. De tout temps, cette discipline a séduit ceux qui, dans le relâchement général, gardent le souci de la dignité humaine ; mais la patrie des Sénèque et de Lucain était un terrain tout préparé pour elle. Ses rigueurs n'effrayaient point les caractères énergiques de cette époque ; au contraire, ce qu'ils avaient d'excessif se portait naturellement aux extrêmes. L'ascétisme, quoique s'inspirant de principes bien différents, a formé dans ce pays une foule d'âmes, qui, dans la voie du renoncement, se sont avancées bien près de cette sagesse parfaite, et de cette impassibilité rêvée par les stoïciens. Ni aux uns ni aux autres, la mesure ordinaire dans le sacrifice ne suffit : leur imagination, échauffée par la contemplation du Bien suprême, leur présente un idéal au dessus de la portée du vulgaire et qui les rend insensibles aux accidents extérieurs. A une vertu si rare, la morgue castillane, aussi bien que l'orgueil stoïcien, trouvait son compte. Ajoutons qu'une morale qui prévoit tous nos maux, et qui tient prêts des remèdes pour chacun d'eux, convient surtout à ces époques où notre vie et notre liberté dépendent de l'arbitraire du souverain ou des caprices du favori. En nous rappelant sans cesse l'instabilité des choses humaines et les exemples des disgrâces fameuses, elle nous prépare au malheur. C'est un entraînement héroïque qui forme des âmes prêtes pour la lutte, capables même, si l'occasion tarde trop, d'aller au-devant d'elle. « O Dieu ! fais pleuvoir sur moi la persécution, répétait le vaillant Epictète, mendiant, esclave et boiteux, et chaque jour, dans sa prière, il défiait ainsi Jupiter : — Viennent les calamités et les afflictions ! éprouve mon courage par la douleur, exerce ma patience par l'infortune, et ma résignation par les fers et la prison ! — O Esprit intrépide, logé dans une enveloppe débile, tu étais digne d'animer le corps d'un roi puissant! Tu réclames des maux, tu souhaites le malheur, et tu peux défier la divinité sans

(1) Approbat. à la *Cuna*, 15 juin 1633.

crime, sans orgueil et sans colère (1). » Dans ces sonnets vigoureux, comme dans ses écrits en prose, Quevedo rencontre à chaque pas ces souvenirs antiques; il est si pénétré de la doctrine, si habitué à la manière de penser et d'écrire des stoïciens, que l'on ne sait où commence et où finit l'imitation. Sur cette pente, il se laisse vite entraîner par son imagination : la société où il vit lui rappelle celle que décrit Sénèque; il exagère les ressemblances, il néglige les différences d'autant plus volontiers que ces rapprochements, tout en inspirant le moraliste, fournissent des traits au satirique. Après tout, la cour n'est-elle pas le théâtre des mêmes orages et des mêmes catastrophes? Y est-on plus sûr du lendemain, moins exposé à la colère du tyran, à la haine du ministre, aux dénonciations des faux amis? Ne peut-on trouver encore des Néron, et n'a-t-on pas vu naguère le peuple adorer la statue de Séjan, pour la traîner ensuite dans la boue? Puissent du moins les despotes rencontrer toujours des Thraséas et des Sénèque, dont la vertu leur soit une leçon, un remords et un châtiment! Quevedo n'ambitionnait pas, pour lui-même, de plus beau rôle. De là son admiration particulière pour Sénèque, qu'il voit, à travers ses écrits, plus grand qu'il ne fut en réalité, pour Lucain et pour Juvénal, qui lui semblent avoir exprimé avec plus d'éclat les maximes généreuses du Portique. *Mi Seneca, mi Lucano, mi Juvenal* (2)! répète-t-il sans cesse. Ce qu'il admire dans Sénèque, c'est le sage, plus encore que le politique ou l'écrivain. « Les œuvres de Sénèque furent un remède souverain pour défendre les esprits opprimés des Romains contre l'inhumaine tyrannie de Néron : leurs titres l'indiquent...; tous n'ont d'autre but que de nous aguerrir contre les dernières calamités. » Il écrit de sa prison : « Tu veux savoir ce que je dois au Portique et à sa virile philosophie? Grâce à elle, j'ai fait de mon bourreau mon instituteur, et, semblables au châ-

(1) *Polymnia*, sonn. LI, p. 28. — Voy. aussi les sonnets LXV : « Desembaraça Iupiter la mano, » et LV : «Desacredita, Lelio, el suffrimiento. »

(2) « Mi Seneca..., el mas feliz ingenio, y la pluma de mejor sabor, que se reconoce por todos en aquellas tinieblas. » *Provid.*, p. 168. — « Mi Lucano, que en ingenio, agudeza, y sentencias ethicas, y politicas excediò, no solo a los poetas, sino a los historiadores y oradores. » *Job*, p. 224.

timent que l'on inflige à l'enfant, les persécutions m'ont forcé à apprendre ce quil m'importait de savoir (1). » Sa préoccupation de conformer sa vie à celle de *son* philosophe, se trahit à chaque instant par ses éloges comme par son attention à le défendre. Il semble que les ennemis de Sénèque soient aussi les siens, et que tout ce qui porte atteinte à la gloire de son maître soit également dirigé contre lui. Il remercie le sort qui lui a permis, après avoir connu la faveur des grands, de partager la disgrâce et la prison de Sénèque, et qui lui a donné « les reins assez fermes pour lutter avec ces gens-là. » Il s'applique à leur ressembler de plus en plus, et ce parallèle, on sent qu'il le poursuit tout bas plus loin que la modestie ne lui permet de le faire tout haut (2).

Il n'avait pas attendu d'ailleurs que la persécution vînt lui enseigner la valeur morale de cette doctrine d'Epictète et de Sénèque, « confite dans le mépris des choses fortuites. » Nous l'avons vu, dès sa première jeunesse, traduire en vers le *Carmen Admonitorium*, attribué à Phocylide (3). Phocylide, il est vrai, fut antérieur au stoïcisme; mais, par la pureté de ses préceptes, par leur sagesse pratique, il est digne de figurer parmi les ancêtres de la secte et parmi les précurseurs du christianisme. « On trouvera chez lui des règles pour vivre chrétiennement, conformément aux lois de la nature et de la société (4). » En 1612, dans cette période de ferveur où il jetait les fondements sur lesquels il devait bâtir plus tard, Quevedo avait ébauché un ouvrage « qui pouvait servir d'introduction au *Manuel* d'Epictète. » — « Ce que je me propose, » disait-il à cette date, « c'est de suivre la doctrine des stoïciens, en tant qu'elle est compatible avec

(1) *Epist.* LXXV, *á imitacion de las de Seneca.*

(2) Il aurait pu dire, mieux peut-être que Montaigne : « Si sçay-je combien audacieusement j'entreprends moi-même, à touts coups, de m'egualer à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eulx, non sans une téméraire espérance que je puisse tromper les yeulx des juges à les discerner. »

(3) Ce poème apocryphe, que Jos. Scaliger déclarait l'œuvre « ἀνωνύμου christiani, » avait été souvent édité, les années qui précédèrent le travail de Quevedo, — à Paris, 1584 et 1602; — à Leipzig, cum interpretat. Viti Amerbachii, 1598, — et par Seberus, 1604. — Quevedo n'émet aucun doute sur son authenticité. Nicol. Antonio cite une autre traduction en vers, avec des notes, par Menasse-ben-Israël.

(4) Avertissement préliminaire.

la foi chrétienne (1). » — « Si je pouvais leur tenir palot, » pense-t-il avec Montaigne, « je serais honnête homme. » Il songeait déjà à la traduction d'Epictète, qui ne devait cependant paraître qu'en 1635. Avant lui, Sanchez et Correas (2) l'avaient traduit, le premier avec plus d'agrément, le second avec plus de vigueur ; mais, « pour aider la mémoire, et pour agir plus fortement sur la volonté, » Quevedo la traduira en vers. Il accompagne sa version de deux dissertations. La première, intitulée : *Nom, origine, but, recommandation et filiation de la doctrine stoïcienne*, est une analyse sommaire de la morale du Portique ; elle contient un aperçu du développement historique de la secte. La seconde : *Défense d'Epicure*, a pour but de venger des calomnies vulgaires le philosophe de Gargettos. « Je le défends contre les envieux, non pas avec mes propres paroles, mais avec celles de Diogène de Laerte, de L. Torquatus, de Cicéron, d'Elien, surtout avec celles de notre grand Sénèque, de l'austère Juvénal, avec l'autorité de M. de Montaigne, aussi judicieux qu'élégant auteur, enfin avec la laborieuse diligence d'Arnaud. » Appuyé sur ces autorités, il s'efforce de prouver qu'Epicure a été calomnié, qu'il n'est pas responsable des fausses interprétations auxquelles ses préceptes ont donné lieu. Il en arrive, peu s'en faut, à faire d'Epicure un stoïcien. Cette apologie, dont la valeur scientifique est des plus médiocres, peut-être signalée du moins pour sa hardiesse.

Les *Lettres* de Sénèque sont, avec le *Manuel* d'Epictète, son livre de chevet. C'est peu de les traduire (3), de les

(1) Lettre déjà citée à Tamayo de Vargas, 12 nov. 1612.

(2) *Doctrina del estoico filosofo Epicteto...*, por... Franc. Sanchez de las Brozas, Salamanca, 1600, et Madrid, 1612. — *Ortografia kastellana...* i el manual de Epikteto, i la Tabla de Kebes por Korreas Gonzalo... Salamanca, 1630 (On sait que Correas, comme Mateo Aleman avant lui et plus tard Hipólito Valiente, avait proposé un système ortographique nouveau). Quevedo a consulté aussi, dit-il, *une ancienne traduction française* (c'est celle de Guill. Du Vair), et celle de Pierre de Boufflers, Douai, 1632.

(3) Fernandez-Guerra a publié (d'après un manuscrit de Madrid dont nous avons parlé plusieurs fois, Bibl. nac. M. 277) onze lettres traduites de Senèque, deux d'entre elles avec un commentaire. Parmi les œuvres perdues, Tarsia cite : « 4. *Algunas Epistolas y controversias* (?) de Seneca, traducidas y ponde-

commenter (1), il s'en pénètre, il les imite, il les reproduit dans des lettres écrites de sa prison ; elles lui servent de texte de méditation, comme l'*Imitation* ou l'*Introduction à la vie dévote*. Dans les quatre lettres « *á imitation de las de Seneca*, » il est difficile de démêler, parmi les détails de pure imagination, l'allusion à ses malheurs réels. Faut-il prendre au sérieux l'assertion, plusieurs fois répétée, qu'il a été dénoncé par son ami le plus intime? Est-ce Sénèque, est-ce Quevedo qui parle? Faut-il voir des personnages contemporains sous les noms antiques? Dans ce cas, quels sont ce Decimus Macer (2), ce Publius Hatterius et ce Lucilius lui-même auquel les lettres sont adressées? L'auteur seul eût pu nous apprendre dans quelle proportion la vérité se mêlait ici au lieu commun. Ce qu'il est plus important de remarquer, c'est qu'en demandant à la sagesse antique une consolation, il ne se livre pas à un puéril exercice de rhéteur. Il pense, avec Montaigne, que « ces auteurs se rencontrent en la plupart des opinions utiles et vraies, » et que « toute la sagesse et discours du monde se résout enfin à ce point de nous apprendre à ne craindre point à mourir (3). » Mais, mieux que Montaigne, qui, selon le mot sévère de Pascal, « ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre, » il a éprouvé par expérience la supériorité de cette discipline. Il lui doit cette gaieté vaillante qu'il montra, nous dit Tarsia, jusque dans les cachots, et, vers la fin, cette résignation qui vit sans faiblesse venir la mort. La plupart de ces pages, quelque travaillées qu'elles nous paraissent, n'ont pas été écrites dans les loisirs du cabinet, mais au fond d'une prison, par un vieillard réduit à cautériser de ses propres mains ses plaies gangrenées. On a quelque titre à parler de pauvreté, quand on vit de ce que la pitié arrache aux geôliers, de l'ingratitude, lorsqu'on est abandonné de

radas. » P. 14. — Dans le *A quien leyere* du *Brutus*, Quevedo ne parle que des lettres et nous apprend qu'il en avait traduit quatre-vingt-dix.

(1) Fern.-Guerra a le premier encore fait connaître (*Obras*, II, pp. 390-393), d'après le même manuscrit, quatre lettres : « *A imitacion de las de Seneca.* »

(2) C'est aller un peu loin que d'interpréter le nom de Decimus Macer par « *el Diezmador que enflaquece y estruja al pueblo,* » comme fait Fern.-Guerra.

(3) *Essais*, I, XIX et II, X.

tous, de la mort, lorsqu'on la voit s'avancer à grands pas.

Nous n'oserions parler de la sorte si Quevedo n'avait écrit que l'ouvrage intitulé : *Des Remèdes à tous les maux* (1). La rhétorique y occupe décidément trop de place. Après avoir traduit le *De Remediis fortuitorum* du pseudo-Sénèque (ouvrage dont la doctrine aussi bien que le style lui semblent démontrer l'authenticité), il fait suivre chacun des dix-sept chapitres d'un développement où, reprenant le même thème, il lutte de subtilité avec l'auteur. Il accumule les antithèses, les métaphores, les rapprochements les plus inattendus, avec une facilité qui fait paraître bien pâle le texte, dont la simplicité n'est pas, tant s'en faut, le caractère principal. Il n'est point d'exagérations, dans l'original, sur lesquelles la copie ne renchérisse, pas d'idée étrange qu'elle ne rende plus bizarre encore. On n'imagine pas, avant d'avoir lu le paragraphe : *Perdi los ojos*, « J'ai perdu la vue, » toutes les félicités qui sont réservées à qui aura le bonheur de devenir aveugle. Il ne reste au sage, après cette lecture, qu'à imiter le philosophe antique, et à se crever les yeux. Il est impossible de dire plus spirituellement des sottises : les stoïciens et Quevedo doivent en partager la responsabilité (2).

Mais ce que notre moraliste a surtout à cœur, c'est de concilier la doctrine du christianisme avec celle du stoïcisme. Non seulement le Portique est pour lui la plus grande école de vertu qu'ait connue l'antiquité, mais il offre avec le christianisme des ressemblances qu'on ne peut trop mettre en lumière. « Cette secte, qui connut mieux que toute autre la vertu..., a tant de rapport avec le courage chrétien qu'elle pourrait se targuer d'être sa parente, si elle ne péchait par un excès d'insensibilité (3). » Ces ressemblances, qui avaient

(1) *De los remedios de qualquier fortuna.* — Libro de Lucio Anneo Seneca traducido con adiciones que sirven de comento. Madrid, Juan Martinez, 1638 (d'après Fernandez-Guerra, II, XCVII, nº 61). — A partir de 1648, l'opuscule figure dans toutes les collections d'œuvres complètes. Il est désigné sous le titre de *Consolacion de Seneca a Galion* dans l'*Index* de 1640.

(2) A son tour, le médecin Villaroel, un siècle plus tard, entrait en lutte avec Sénèque et Quevedo, sur les mêmes thèmes, dans ses *Recetas añadidas á los Remedios de qualquier fortuna y á las desdichas que consolaron Luc. Aneo Seneca y D. Franc. de Quevedo. Obras...* 1752, t. III.

(3) *Nombre... de la doctrina estoica.*

frappé les premiers chrétiens et les Pères (1), Quevedo les accuse tellement qu'il en arrive à confondre les doctrines et ceux qui les représentent. Avant de naître, la secte a eu ses précurseurs, comme Phocylide; elle a eu, elle a encore ses fidèles jusque chez les chrétiens. Dans cette école, si étrangement élargie, les saints trouvent place comme les sages, et nous y voyons figurer côte à côte des Juifs et des Grecs, des Romains et des Espagnols, Zénon, Chrysippe, Brutus, Sénèque, Epictète, Thraséas, Helvidius Priscus, Tacite, l'empereur Antonin, à côté de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Charles Borromée, de Juste Lipse, de Sanchez de las Brozas. Job et Salomon se faisaient de la vertu la même idée qu'Epictète et que Marc-Aurèle : ils sont stoïciens comme eux. Stoïciens encore Homère et Virgile et saint François de Sales, pour les belles maximes qu'ils offrent à nos méditations (2). Quevedo a pris soin d'indiquer les sources où l'on doit puiser la sagesse. « Aie toujours entre les mains la *Sagesse* de Salomon (3), le *Manuel* d'Epictète, le *Commonitorium* de Phocylide et de Théognis, les écrits de Sénèque; étudie avec un soin particulier les livres de Job, petits volumes sans doute, et qui te prendront peu de temps; mais, crois-moi, si tu passes ta vie entière à les lire, à les méditer, à suivre leurs préceptes, tu l'auras bien employée... Enfin que la lecture de saint Paul soit ton occupation, et l'étude des Saints ton travail (4). » Cet éclectisme est un souvenir, un legs de la Renaissance. Quevedo n'admet pas cependant qu'une doctrine aussi pure que celle des stoïciens soit née spontanément dans les ténèbres du paganisme. Il est impossible, selon lui, de ne pas être frappé de l'analogie entre le livre de Job, qui renferme toute la morale de l'Ecriture, et le *Manuel* d'Epictète, ce résumé de la sagesse antique. Ces ressemblances, — et rien n'est plus facile que d'en signa-

(1) « San Geronimo le colocò en el Cathalogo de los escritores eclesiasticos; y San Agustin frequentemente lè citò, y otros gravissimos escritores catholicos. » *Provid.*, p. 168.

(2) Voyez la fin du *Nombre... de la doctrina estoica.*

(3) Fernandez-Guerra a publié (*Obras*, II, pp. 343-344), d'après le ms. M. 277 de la Bibl. nac. de Madrid, un fragment sur le *Livre de la Sagesse*, où l'auteur rapproche le ch. I de Salomon du ch. XXX d'*Epictète*.

(4) *Cuna y Sepultura*, I, cap. IV.

ler, — ne sont pas l'effet d'un pur hasard. Le stoïcisme a directement emprunté sa doctrine aux livres saints : Zénon, né à Citium, ville phénicienne, a connu le livre de Job par l'intermédiaire des Phéniciens, voisins de la Judée (1). Cette thèse, à la fois philosophique et historique, peut faire sourire ; il ne la pousse point à fond d'ailleurs, mais tout juste assez pour calmer ses scrupules d'orthodoxie et pour rattacher au christianisme, en toute sûreté de conscience, ce que l'antiquité a produit de plus pur.

Celle des rapports entre saint Paul et Sénèque, entre Epictète et les premiers chrétiens, était moins hardie (2). Cependant, malgré son vif désir de convertir tout à fait Sénèque au christianisme, il a trop pratiqué ses ouvrages et ceux de saint Paul pour admettre l'authenticité de la correspondance qui leur est attribuée. Il ne trouve « ni le feu de la charité apostolique d'un côté, ni l'heureuse curiosité et la vivacité concise de l'autre (3). » Il signale du moins, dans les œuvres du philosophe, bien des pensées où brille la lumière du Christ, des élans dignes des ascètes, la croyance à un Dieu unique (4). Il ne craint pas de soutenir que Tertullien, sur ce dernier point, a mal interprété les paroles de Sénèque (5). A propos de la grâce, il montre combien la théorie stoïcienne se rapprochait de la foi catholique ; peu s'en faut qu'il ne défende contre l'intolérance de Marc-Antoine Muret l'orthodoxie de Sénèque, de Juvénal, voire même celle d'Horace. Il est bien obligé de confesser que la doctrine de l'« Apathie » a été condamnée par les Pères et par les docteurs, depuis saint Jérôme jusqu'à saint Thomas ; mais, tout en se soumettant au jugement de l'Eglise, il plaide les circonstances atténuantes ; il insinue que l'on n'a pas compris le véritable sens du mot. « Les stoïciens ne disaient pas : nous ne devons ressentir aucune passion, mais : nous ne devons nous laisser vaincre par aucune passion... Est-ce donc montrer trop

(1) *Ibid.*, *Proemio*, et *Nombre... de la doctrina estoica.*

(2) *Job*, p. 237 ; — *Vida de San Pablo*, p. 35 ; — *Cuatro Pestes*, *Soberbia* ; *Cuatro Fantasmas*, *Enfermedad.*

(3) *Vida de San Pablo*, p. 33.

(4) *Ibid.*

(5) *Cuatro Fantasmas*, *Enfermedad.*

d'égards que de bien interpréter les paroles d'hommes dont les actions n'avaient que le bien pour but? Nous leur devons beaucoup : qu'ils nous soient au moins redevables de ce service (1). »

L'union des deux doctrines morales se montre surtout dans deux ouvrages originaux qu'il nous reste à signaler.

Le Berceau et la Tombe (*la Cuna y la Sepultura*) (2) se propose de préparer l'homme à la mort dès le berceau, en lui montrant la vanité des choses terrestres, en lui révélant les véritables biens, enfin, en le débarrassant des fausses terreurs de la maladie, de la souffrance et de la mort. Le traité, plus remarquable par la simplicité relative du ton et par la vigueur de la doctrine que par l'enchaînement rigoureux des idées, se compose de deux parties. La première, *le Berceau et la Vie*, renferme cinq chapitres. « Pour assujettir l'entendement à la raison, je me sers, dans les quatre premiers, de la doctrine des stoïciens. » Dans le cinquième, appuyé sur saint Thomas, qui a combattu la théorie de l'Insensibilité, « il complète cet enseignement par la vérité chrétienne, » et termine par une prière à Dieu et à son ange gardien, afin d'obtenir le don de résignation et du pardon des injures. La seconde partie, *la Mort et la Tombe*, est le développement de ces deux pensées : 1° Le pécheur doit mettre sa confiance en Dieu ; 2° il ne doit point se fier à ses mérites ni à ses bonnes œuvres. Elles sont exposées sous forme de dialogue entre le pécheur et le démon et aboutissent à une glose du *Pater*.

Le sujet du second ouvrage est clairement indiqué par son titre : *Les Quatre Fléaux du monde, l'Envie, l'Ingratitude, l'Orgueil, l'Avarice, et les Quatre Fantômes, la Mort, la Pauvreté, le Mépris et la Maladie* (3). L'auteur y poursuit le même

(1) *Nombre...* etc.

(2) *La Cuna y la Sepultura*, para el conocimiento propio y desengaño de las cosas agenas... Valencia, Silvestre Esparsa, 1635 — et Barcelona, Lorenzo Deu, 1635. — J'ai consulté l'édition de Barcelone, *Juguetes de la Niñez...* Lorenzo Deu, 1635.

(3) Voici le titre exact de l'édition originale de Saragosse, Lanaja 1651 (voy. Fern.-Guerra, n° 80). « *Virtud militante* contra las quatro pestes del mundo, Embidia, Ingratitud, Sobervia, i Avaricia, con las quatro fantasmas, Desprecio de la

but que dans la *Cuna y Sepultura* : mettre le cœur et l'esprit de l'homme en garde contre les passions et contre les vaines opinions du vulgaire. Chacun des quatre grands vices, racines de tous les maux humains, est soigneusement défini, divisé, décrit et étudié dans ses transformations multiples. Quant aux fantômes qui hantent notre imagination, ils font l'objet d'autant de lettres adressées à des amis (1). Rajeunir de pareils sujets n'est pas une tâche aisée. Ils ont servi de texte à tous les moralistes, et sont traités chaque jour dans la chaire chrétienne (2). Quevedo n'évite pas la banalité ; il se contente de paraphraser les grands préceptes, les belles sentences, puisées dans saint Augustin, dans saint Jean Chrysostome et surtout dans saint Pierre Chrysologue, « *son grand saint* » et l'un de ses auteurs favoris. Le traité, dont le ton est celui de la piété la plus ardente, se termine, comme les précédents, par un élan vers Dieu : *Acte d'amour de l'âme agonisante sur les sept paroles du Christ en croix* (3). Quelques anecdotes, surtout dans les *Quatre Fantômes*, viennent tempérer, trop rarement à notre gré, la gravité de la dissertation et reposer le lecteur, fatigué par un style trop uniformément tendu et par l'abondance des citations.

L'abus de l'esprit et l'érudition, tels sont, en effet, les deux défauts qui rendent pénible la lecture des œuvres philosophiques et morales de Quevedo. Dans l'expression de sentiments d'un ordre si intime et si grave, un style sans naturel est pour nous plus qu'une faute de goût : il paraît trahir des convictions mal affermies, et ferait suspecter la sincérité du sentiment lui-même. Chez Quevedo, dont les convictions ne peuvent être mises en doute, le langage de la piété, les effusions de la foi ont toujours quelque apprêt : il emploie, pour parler à Dieu, tous les artifices, toutes les subtilités que le

muerte, Vida, Pobreza, i Enfermedad. » J'ai consulté l'édition de Madrid, La Bastida, 1664, t. II, pp. 289-427.

(1) Manuel Serrano del Castillo, Álvaro de Monsalve, Manuel Sarmiento de Mendoza, Octavio de Branquiforte.

(2) Le traité de Melchor Cano, *De la victoire sur nous-mêmes*, rappelle souvent d'assez près les *Quatre Fléaux*, mais il est plus complet, et affecte un ton plus dogmatique.

(3) « *Afecto fervoroso* del alma agonizante, con las siete palabras que dijo Cristo en la cruz. »

goût de l'époque avait mises à la mode. Saint François de Sales, dont il loue le style, « qui sait parer la vérité sans la cacher (1), » laisse deviner du moins, sous les fleurs qu'il prodigue, un sentiment sérieux et profond dont la grâce du langage n'est que l'épanouissement. Sainte Thérèse est emportée par la passion qui la consume et qui donne à ses écrits quelque chose de si émouvant. Dans un camp non opposé, mais différent, Montaigne, qui traite si souvent les mêmes sujets que notre auteur, s'abandonne en apparence au caprice de sa pensée, mais avec tant de naturel que ses plus heureuses rencontres, ses bonnes fortunes d'expression ne semblent point préméditées. Quevedo ne s'oublie jamais; chez lui, le croyant, le chrétien ne fait jamais tort au lettré, au cultiste, j'allais dire au rhéteur. D'ailleurs, les sujets qu'il choisit, les modèles qu'il imite ne pouvaient qu'aggraver encore un défaut, qui était le sien aussi bien que celui du siècle. La philosophie morale vit de lieux communs : les moralistes, les ascétiques, les prédicateurs les avaient épuisés depuis longtemps. Pour réveiller l'attention, pour piquer la curiosité lassée, il fallait renouveler la forme, puisque le fond restait forcément le même. De plus, par cela même qu'il imite, Quevedo exagère les défauts de ses auteurs favoris. L'emphase stoïcienne s'ajoute chez lui à l'enflure castillane. Comme Sénèque, « il se peine, se raidit et se tend, » jusqu'à ce qu'il ait égalé ou surpassé son modèle, et donné aux moindres pensées un air de profondeur. Cette tension perpétuelle fatigue d'autant plus vite que les mêmes comparaisons, les mêmes images, les mêmes procédés reviennent infailliblement dans tous ses ouvrages.

Cette recherche est aggravée par l'abus de l'érudition. Il n'est point de vérité si usée que l'auteur ne se mette en peine de l'appuyer par quelque témoignage (2). A la

(1) D. Franc de Quevedo V. al pueblo catolico cristiano..., préface de la trad. de la *Vie Dévote*.

(2) Voy., sur ce point, les quatre lettres de don Bartholome Santos de Risoba, évêque de Leon, envoyant à Quevedo différentes citations pour la *Providencia*. Edition de 1729, pp. 99-102. — On a conservé un assez grand nombre de notes prises par Quevedo et d'extraits d'auteurs sacrés ou profanes, qu'il se proposait d'utiliser dans ses ouvrages. Voy. Fern.-Guerra, *Obras*, II, pp. 501-507.

trame des idées, trop légère pour supporter une telle surcharge, il entremêle une profusion de rapprochements, de gloses, de scolies, de parenthèses, qui arrêtent à chaque pas le lecteur, sans l'éclairer beaucoup. Nous n'en saurons pas davantage sur la prescience divine ou sur l'âme humaine, quand on nous aura dit que les Grecs appelaient la première Προνοία, et les Hébreux *Haschgahhah*, quand l'on nous aura montré en quoi la *Nephes*, ou principe vital des Juifs, se distinguait de la *Ruahh*, ou âme immortelle (1). Lorsqu'il s'agira de l'immortalité de l'âme, l'autorité d'Ovide ou celle de Martial sembleront toujours d'un poids médiocre. L'érudition de l'auteur le dispense trop de raisons solides; elle lui ouvre trop d'issues où il s'échappe. Tantôt il entreprendra une discussion de texte avec Juste Lipse ou Muret (2); tantôt il fournira des variantes à certains passages d'auteurs classiques, ou proposera des étymologies pleines de fantaisie. Dans le *Job*, il explique une construction obscure du texte hébreu par un vers de Virgile, peu clair lui-même (3). Térence (*Adelphes,* IV, v. 708) lui servira à montrer l'erreur des Donatistes sur l'inefficacité des sacrements administrés par les pécheurs. Je crains bien que les lecteurs de ces ouvrages, s'il en est encore, ne prennent qu'un plaisir modéré aux discussions philologiques sur le sens et la valeur précise des expressions des Livres saints. Quant à cette richesse de citations d'auteurs grecs ou latins, elle prouve plus souvent la sûreté de la mémoire de l'auteur que la justesse de sa critique.

On chercherait vainement dans ces œuvres quelques pages simples et émues : l'émotion et la simplicité sont ce qui s'y trouve le moins. Si encore le satirique reparaissait parfois, si le malin observateur que nous connaissons rappelait de temps à autre sa verve passée! mais non! il s'observe, il se travaille à paraître sérieux; il craindrait, s'il souriait, de

(1) *Providencia*, p. 126.
(2) *Ibid.*, p. 130.
(3) Virgile., *Géorg.*, III, 96 : ... *abde domo, nec turpi ignosce senectae.* La négation, selon Quevedo, porte sur *turpi* et non sur *ignosce*. — *Job*, p. 295. — Le passage de Térence est dans les notes autographes. *Obras*, II, 505, n° XXI.

compromettre la gravité de son rôle. Cependant la tentation est quelquefois si forte qu'il y cède un moment. Dans la *Providence*, le portrait de la coquette dépasse les proportions nécessaires au développement de la thèse (1) ; dans le traité de la *Maladie* (2), l'auteur, tout en gardant le sérieux le plus parfait, consacre quelques pages à démontrer que la chose la plus redoutable, dans la maladie, c'est le médecin. Deux ou trois fois même, il oublie sa dialectique et ses citations, et se laisse entraîner dans le domaine de la fantaisie. C'est ainsi que la doctrine de la métensomatose est exposée sous un jour burlesque fort différent du ton habituel de la *Providence* (3). Mais ces échappées sont rares ; l'éclair s'éteint bientôt, et nous nous replongeons vite dans l'enchevêtrement des textes sacrés ou profanes.

Il nous reste à parler des ouvrages qu'inspirèrent à Quevedo les événements religieux contemporains, la *Vie de Fr. Thomas de Villanueva* et les deux *Mémoriaux en faveur de saint Jacques* (4).

(1) *Providencia*, pp. 114-115. — Voy. Appendice Ier, I.

(2) *Los cuatro Fantasmas, Enfermedad.*

(3) *Provid.*, p. 155.

(4) Il conviendrait peut-être d'y ajouter l'opuscule publié par Fernandez-Guerra (*Obras*, II, pp. 365-368), sous le titre suivant : *La primera y mas disimulada persecucion de los Judios contra Cristo Jesus y contra la Iglesia, en favor de la Sinagoga*, mais son authenticité soulève plusieurs difficultés. Il existe à la Bibl. nat. de Madrid deux manuscrits de l'opuscule ; l'un se trouve dans le recueil de Fajardo, M. 277, II, p. 279 ; l'autre (Réserv., 6a-19) comprend onze fos in-8o, sans compter le titre, et porte les indications et le titre que voici : (Original). « La primera, i mas disimulada Persecuçion de los Judios contra Christo Jesus y contra la iglesia em favor de la Synagoga Consideraçion literal Autor el Maestro Toribio de Armicelles (ou Armuelles?) natural de la villa de Naval Piloña y Beneficiado en San Joan del Hoio. » — Puis, d'une main plus moderne, une note, effacée ensuite : « Si esto no es de Quevedo no viene aqui bien, aunque es bueno. » — La forme des lettres est à peu près la même que dans le manuscrit de la *Providencia*, mais l'écriture est plus large et moins soignée. La reliure moderne porte l'indication : *Autógrafo*. L'opuscule est daté à la fin : « En Naval Piloña a 12 de marzo de 1619. » — Fernandez-Guerra dit, avec raison, de cet ouvrage : « Personne, pour peu qu'il ait l'habitude du style de don Francisco, ne lui refusera la paternité de ce curieux opuscule. » Cependant ni Quevedo, ni ses contemporains, ni ses biographes n'en font mention. Tarsia (p. 14) cite bien, sous le no 9, parmi les ouvrages perdus : « Un tratado contra los Judios, quando en esta corte pusieron los titulos que decian : Viva la ley de Moyses y muera la de Christo. » Mais nous savons par la *Cueva de Melido*, pamphlet contre Olivares (il en existe une copie à la Bibl. nat., Paris, mss. esp. 450,

Si l'on en croit Fr. Juan de Herrera (1), moine augustin, dès l'année 1610, Quevedo travaillait à une vie du célèbre archevêque de Valence, le bienheureux Thomas de Villanueva. Il est très probable qu'il en conçut l'idée pendant ses séjours à la Torre. Villanueva de los Infantes, où le prélat avait été élevé, est à quelques lieues de la Torre; son souvenir s'y était conservé, et le seigneur de Juan Abad avait pu recueillir de la bouche des plus vieux habitants quelques détails sur sa vie. Quoi qu'il en soit, la biographie développée et complète ne devait jamais paraître. Elle figure bien dans la liste des ouvrages perdus par l'auteur lors de son dernier emprisonnement; mais il est douteux qu'elle fût achevée; dans tous les cas, toute trace en a disparu. Fr. Juan de Herrera explique, comme il suit, dans quelles circonstances elle fut composée. « Ayant eu l'occasion d'entrer en relations avec don Francisco de Quevedo Villegas, au sujet de l'information dont je suis chargé pour la béatification du vénérable P. Fr. Alonso de Orozco, j'appris qu'il écrivait la vie du bienheureux Fr. Thomas de Villanueva. Mais cette œuvre importante ne pouvait être publiée aussi rapidement que je l'eusse désiré. La fête de la béatification de Villanueva approchant, je le priai de composer un abrégé (2) pour faire connaître sa vie au public; il l'acheva en douze jours (3). »

f°s 145^b et suiv.) et par l'*Apologia*, ou commentaire en prose qui l'accompagne, que ce fait doit être placé vers 1639 : « Se fijaron pasquines por este tiempo en Madrid que decian : Viva la ley..., etc. » L'*Ile des Monopantes* de Quevedo est inspirée par ces accusations de complicité d'Olivares avec la synagogue. N'était la date de 1619, *La Primera Persecuçion* répondrait assez bien au titre que donne Tarsia, et aux faits qui ont dicté à Quevedo l'*Ile des Monopantes*. Voyez particulièrement le dernier paragraphe : « Ainsi donc si nous entendons faire ou si nous lisons (même indirectement et avec une modestie hypocrite) quelque insinuation pour mettre le Christ sur le même rang que Moïse, et la Synagogue à côté de l'Eglise, quel que soit l'auteur d'une si audacieuse proposition, démasquons-le..., car Dieu s'est retiré de lui, etc... » Faut-il croire que l'original portait 1639 au lieu de 1619? ou que le prétendu don Toribio aurait antidaté son opuscule?

(1) Proemio a la *Vida de Villanueva*, édition de 1620.

(2) *Epitome a la historia de la vida exemplar y* gloriosa muerte del bienaventurado F. Thomas de Villanueva..., año 1620. En Madrid, por la viuda de Cosme Delgado, in-12.

(3) L'année suivante, F. Henricus Hyvaeus, de Lille, religieux Augustin, écrivait en français la *Vie du bienheureux Thomas de Villanova*, Bruxelles, 1621, in-8° (Nic. Ant., B. N. II. p. 379).

S'il faut dire notre pensée, loin de regretter la perte de la Vie complète, nous rendrions grâce aux événements qui forcèrent l'auteur à la résumer en quelques pages. Cette hâte priva sans doute les amateurs de quelque chef-d'œuvre de rhétorique cultiste, mais elle explique, croyons-nous, que les défauts signalés tout à l'heure soient ici moins sensibles. L'existence de Fr. Thomas se prêtait mal, il est vrai, aux recherches de style : elle s'était écoulée tout entière dans les universités, dans les cloîtres ou dans le palais épiscopal de Valence. Elle n'avait été marquée par aucun épisode dramatique capable de relever la monotonie du récit. Le bienheureux s'était signalé surtout par son humilité et par une charité qui nous paraîtrait plus achevée encore si les Maures et les juifs en avaient ressenti les effets. Nous aimerions à trouver dans ses lettres plus de patience vis-à-vis de ceux d'entre eux qui ne mettaient pas assez d'empressement à se laisser convertir (1).

Mais ce que les hommes de peu de foi appellent aujourd'hui tolérance eût alors semblé faiblesse, et si, dans la *Vie complète*, Quevedo touchait ce point, nul doute qu'il n'exaltât, comme tous ses contemporains, le zèle du prélat. Comparée à la vie de saint Paul, celle de Villanueva est écrite avec simplicité. Quelques épisodes même sont racontés avec une familiarité qui n'est pas sans agrément. Les mœurs patriarcales d'une famille manchoise au seizième siècle, la piété naïve de l'enfant, la modestie du religieux, lorsqu'il est appelé aux honneurs de son Ordre, la charité industrieuse de l'évêque, sa pauvreté, qui contraste avec le luxe des prélats, sa mort surtout, tout cela forme, dans un récit qui ne languit point, une suite de tableaux intéressants. L'auteur, qui s'adresse non plus aux lettrés ou aux savants, mais au peuple (la biographie fut vendue dans les rues), descend à des détails qui l'eussent effrayé ailleurs. Il raconte comment l'archevêque bataillait avec son tailleur, comme le plus retors des paysans, afin d'obtenir un rabais de quelques réaux, qui devaient grossir d'autant la part des pauvres; comment les chanoines,

(1) Voy. l'« *Informacion* » jointe à la lettre de Villanueva du 10 nov. 1547, dans la *Copia literal de varias cartas originales de Santo Tomas de* V., y de otros documentos propios para ilustrar su vida que existen en el archivo de Simancas. *Docum. inéd.*, t. V, p. 102.

scandalisés de voir Monseigneur aller par la ville avec une soutane rapiécée, viennent le supplier de porter au moins un bonnet de soie. La page suivante donnera une idée de la manière de Quevedo, lorsqu'il oubliait de limer et de torturer son style (1). « Je rapporterai ici ce qui lui arriva avec un tailleur qu'il avait fait venir pour lui ravauder un vieux vêtement. Celui-ci se chargea de la réparation, mais le prélat voulut savoir ce qu'il lui prendrait. « Peu de chose, » répondit notre homme, « ce que vous voudrez. » — Mais le prélat voulait qu'il fixât son prix, et il le fit. La somme parut exorbitante au saint archevêque : elle n'était cependant que de deux réaux. Il marchanda si bien que le tailleur fatigué consentit à faire le travail au prix qu'on lui proposait, et il s'en alla, attribuant à la pauvreté et au dénûment ce qui était un effet du zèle pieux de l'archevêque. Or, le tailleur avait deux filles, que deux jeunes ouvriers demandèrent en mariage quelques jours après. Mais le mariage était impossible, car le père ne pouvait donner de dot à ses enfants. Un ami, le voyant désespéré, lui conseilla de s'adresser à l'archevêque, qui les doterait et les aiderait à s'établir. Le tailleur se mit en colère, croyant qu'on se moquait de lui, et dit : « Pensez-vous qu'il va me donner son argent, lui qui est si misérable qu'il se fait repriser ses vêtements, et qui chicane encore sur le prix ! » — L'ami parvint à lui faire entendre raison, et le tailleur alla trouver le prélat, auquel il exposa la situation où se trouvaient ses filles. Celui-ci consentit à venir à son aide, et dit qu'il donnait 300 livres à chacune : c'était la dot exigée par les jeunes gens. Il demanda seulement qu'on lui envoyât le confesseur de ces derniers. Après s'être informé d'eux auprès du prêtre, il dit le lendemain au tailleur : « Cette nuit, j'ai réfléchi à notre affaire ; je trouve que 300 livres, c'est peu ; vos filles auront besoin de toute cette somme pour ouvrir boutique, et il ne leur restera plus rien. Il faut ajouter 50 livres pour chacune, afin qu'avec cela elles puissent vivre et s'entretenir. » Notre homme, étonné et confus, se jeta aux pieds du prélat, et lui demanda pardon. Mais le saint lui dit : « N'est-ce pas

(1) Chap. IV.

vous qui m'avez arrangé un vêtement, et qui vous fâchiez parce que je marchandais ? Vous aviez tort. Si je marchande, lorsqu'il s'agit de moi, c'est pour avoir de quoi vous aider, vous et les autres. Et soyez sûr que quand je mourrai, on ne trouvera pas ici d'argent caché ni oublié. Vous n'avez pas à me remercier, je fais ce que je dois ; ce que je vous donne est à vous, et non à moi. » — Tel est le ton ordinaire de ces quelques pages, qui n'occupent qu'une place bien modeste dans la foule des écrits de Quevedo, mais que l'on y rencontre avec plaisir. Un coin de vraie campagne est agréable au sortir de ces jardins où l'art fait violence à la nature.

Les deux *Mémoires* pour l'unique Patronat de saint Jacques (1) sont moins précieux par leur mérite littéraire que par le jour qu'ils jettent sur les habitudes religieuses de l'époque. Nous avons dit la part que le chevalier de saint Jacques avait prise à la polémique entre les défenseurs du saint et les partisans de sainte Thérèse. Il soutient la cause de la tradition nationale contre des innovations qu'il croit dangereuses, avec l'ardeur d'un vieux-chrétien et la souplesse d'un avocat. Il suit pas à pas ses adversaires, ne laisse passer aucun de leurs arguments, compulse les vieilles chartes, les titres de propriété de saint Jacques, invoque tour à tour le droit, la coutume, les décisions royales, la raison, le patriotisme. A ceux qui allèguent le bref pontifical rendu en faveur du compatronat, il répond que personne n'a qualité pour disposer de ce qui appartient légitimement à saint Jacques. Que si la sainte peut se prévaloir des démonstrations populaires, s'enorgueillir du grand nombre de couvents élevés en son honneur, saint Jacques, de son côté, montrera les hôpitaux, les églises, les fondations militaires qui portent son nom. Prétendre que saint Jacques défendra l'Espagne avec l'épée et sainte Thérèse par la prière, c'est faire injure au premier : il sait prier aussi bien que combattre. Que dire des propositions singulières que l'on ne craint pas d'émettre ? L'un, le P. Boil, lequel était pourtant, s'il faut en croire Gracian, « *un génie de pre-*

(1) Voy., plus haut, p. 85 et suiv.

mière grandeur (1), » assure que l'on savait de Dieu peu de choses avant la naissance de l'Eglise, et très-peu de choses avant celle de sainte Thérèse ; l'autre, que c'est grâce à elle que Philippe III n'est resté que huit jours en purgatoire, en récompense de la protection accordée aux Carmélites. La galanterie se mêle à la dévotion, et l'on avance que Dieu ne pourra pas refuser à une femme ce qu'il refuserait à un homme (2). On va plus loin encore ; on attribue à l'intercession de la sainte la naissance de Philippe IV. « Cet heureux événement est dû, dit-on, à Frère François du Petit-Jésus, avec lequel intervint un arrangement pour la naissance de votre Majesté, moyennant 6,000 ducats. » Chose remarquable, et qui prouve combien était encore robuste la foi de cette époque : en présence de niaiseries si impertinentes, ce railleur auquel, sur un autre terrain, le ridicule n'échappe guère, ne songe pas plus que les Carmélites où les chanoines de Santiago à sourire, ou à hausser les épaules. Il s'indigne, se scandalise, et crie au blasphème. Il discute sérieusement pour savoir si, comme on le prétend, sainte Thérèse a véritablement fondé la théologie mystique ; il cite, comme une preuve décisive en faveur de saint Jacques, une révélation que Dieu a faite à sainte Brigitte, laquelle, paraît-il, désirait savoir pourquoi tant de pèlerins accouraient au tombeau de l'Apôtre. Il consacre une page à prouver que lorsque Dieu dit, dans la Genèse : *Non*

(1) *Agudeza*, p. 288.

(2) Cet argument est du P. Francisco Pimentel, jésuite, et se trouve dans un sermon cité et réfuté par Quevedo dans *Su Espada*. Il avait paru ingénieux aux défenseurs de la sainte, et particulièrement à don Franc. de Morovelli de Puebla, qui l'avait développé de nouveau à la page 20 d'un écrit en faveur du compatronat. Un pseudo-Toribio Gonzalez, qui s'intitule *Sacristain de l'église de Santiago*, prend sur ce point la défense de Quevedo, qu'il cite expressément dans un opuscule intitulé : *Zensura del papel que escrivio don Franc. de Morovelli de Puebla, defendiendo el Patronato de Santa Theresa de Jhs, y respondiendo a don Franc° de Quevedo Villegas..., etc.* (Bibl. nac. Madrid, H. 43, pp. 248-258). Il a été édité par Fern.-Guerra (II, pp. 459-462), quoique son authenticité lui inspire des doutes. Nous ne connaissons, pour notre part, d'autre motif d'attribuer ce factum à Quevedo que son insertion dans les recueils de Fajardo et d'Avellaneda, qui contiennent beaucoup d'écrits attribués (sans beaucoup de critique) à notre auteur. Celui dont il s'agit ici est non seulement « indigeste et sec, » selon l'expression de l'éditeur, mais tout à fait digne du sacristain qui l'a signé, par sa niaiserie et son pédantisme.

est bonum hominem esse solum ; faciamus ei adjutorium, il ne songeait pas à saint Jacques et à sainte Thérèse. Tout lui est bon pour défendre sa cause, ou, ce qui est tout un pour lui, la gloire de l'Espagne chevaleresque et chrétienne. Ce qu'il faut relever surtout, c'est l'accent de patriotisme avec lequel il célèbre la grandeur de la nation. Au moment où Spinola et Fadrique de Tolède ramenaient la victoire sous les drapeaux du Roi Catholique, ces noms retentissants de Clavijo et de Santiago étaient comme un présage de nouveaux triomphes. « Les Espagnes sont un bien de guerre, conquis dans les batailles par saint Jacques. Si les lois militaires sauvegardent les droits du dernier des soldats, seront-elles sans force pour le général, pour le chef qui nous a rachetés, à qui nous devons la liberté, qui nous a sauvés sur la terre et dans le ciel? C'est à lui, Sire, que vous devez toutes les couronnes qui ceignent votre tête; c'est à lui que les députés de la nation doivent le pouvoir qu'ils ont aux Cortes. Grâce à lui, nos temples ne sont pas devenus mosquées, nos villes n'ont pas été souillées, cet Etat chrétien ne s'est pas changé en tyrannie ; nos âmes ont échappé à Mahomet et aux idoles, nos existences à l'esclavage, nos vierges au déshonneur. Qu'il en soit comme je dis, les Maures eux-mêmes ne sauraient le nier : aujourd'hui encore ils croient entendre, pleins d'épouvante, le galop du cheval blanc et voir ses traces; ils souffrent des blessures que leur fit l'épée du héros, et en portent les cicatrices. Son nom invoqué a valu une armée aux prédécesseurs de Votre Majesté, lorsque les hommes leur manquaient ; il a servi de rempart à cette poignée de chrétiens qui échappèrent à l'inondation des Sarrasins; les compagnons de Fernan Gonzalez et du Cid étaient bien peu : ils valurent une armée, grâce à sa protection (1). » C'est par de tels souvenirs que Quevedo relève un débat qui s'abaissait à des puérilités et à de misérables chicanes. A ces légendes héroïques, il oppose le scandale soulevé par l'intempérante piété des fidèles de sainte Thérèse. « Qui donc, Sire, pourrait soutenir qu'il est sans danger, ce scandale excité à deux reprises en Espagne à propos de ce

(1) *Memorial por el Patronato...*

patronage? Qu'il y ait eu scandale, la chose est certaine, car, la première fois, le Saint-Office fit arrêter les informations en faveur de sainte Thérèse, et, cette fois-ci, l'Espagne tout entière est bouleversée; et je ne parle pas seulement du peuple, mais des Universités et des Eglises, et de toute la chevalerie de saint Jacques. »

De la part prise à cette polémique par Quevedo on peut conclure deux choses: la première, c'est qu'en matière de religion, il ne songe pas plus à se signaler par l'originalité de ses idées, qu'en matière de philosophie; il suit la tradition, et partage les passions de la foule, dont il traduit fidèlement les sentiments. La seconde, c'est que sa religion, pour ne s'élever guère au-dessus de celle du peuple, n'en était pas moins sincère : tous les écrits que nous avons étudiés le prouvent clairement (1).

(1) Aux ouvrages mentionnés dans ce chapitre ajoutons, pour que la liste soit tout à fait complète, les deux opuscules suivants : 1° *Declamacion de Jesu-Christo, hijo de Dios, a su eterno Padre en el huerto; a quien consuela, enviado por el eterno Padre, un angel.* — *Semanario erudito*, t. VI, pp. 246-254. — Fernandez-Guerra, *Obras*, II, pp. 359-363. — 2° *Sobre las palabras que dijo Cristo a su santisima madre en las Bodas de Cana de Galilea*, publié par Guerra, II, pp. 345-348. Ces deux fragments seraient précieux pour établir à la fois la piété de l'auteur et le mauvais goût du temps, si nous n'avions, pour le faire, des œuvres plus importantes. Enfin Tarsia, p. 14, cite une traduction et un commentaire de la *Manière de se confesser*, de saint Thomas.

CHAPITRE V.

POLÉMIQUES LITTÉRAIRES.

Le cultisme. — Attaques diverses dirigées contre lui par Quevedo. — La *Précieuse Macaronique*. — La *Boussole du Cultisme*. — Publication des poésies de Fr. Luis de Leon et de Francisco de la Torre. — De l'authenticité de ce dernier recueil. — Dans quelle mesure le cultisme est responsable de la décadence des Lettres espagnoles. — Le conceptisme et ses antécédents dans l'histoire littéraire. — Alonso de Ledesma, prétendu chef de l'école. — Le conceptisme dans Quevedo. — Influence de la cour dans la diffusion du mauvais goût. — Attaques de Quevedo contre la langue du peuple. — Le *Cuento de Cuentos*. — Quevedo et les auteurs classiques. — Quevedo et les littératures étrangères contemporaines. — Pamphlet de Quevedo contre Montalvan. — Le *Para Todos* et la *Perinola*.

Lorsque l'activité de la pensée se ralentit et que les caractères s'abaissent, la littérature ne tarde pas à ressentir le contre-coup de la décadence intellectuelle et morale. Cette expérience ne devait pas être épargnée à l'Espagne. A la fin de ce dix-septième siècle dont les débuts avaient été si brillants, la gloire littéraire de l'Espagne, aussi bien que sa grandeur politique, n'était plus qu'un souvenir. L'œuvre de Quevedo, nous l'avons montré, témoigne souvent de cet épuisement de la nation, après l'effort magnifique du siècle précédent; elle va nous permettre maintenant d'assister aux rapides progrès et au triomphe définitif d'une révolution dans le goût public, qui devait amener la ruine des lettres.

Le rôle de Quevedo dans les luttes littéraires de son époque, son influence sur les écrivains contemporains ou postérieurs, ont donné lieu à des jugements en apparence inconciliables. Les uns signalent dans ses œuvres tous les défauts des époques de décadence, et le rendent en partie respon-

sable de la corruption du goût. Les autres, au contraire, estiment qu'il s'employa de son mieux pour défendre contre des innovations dangereuses la raison et les saines doctrines. Entre ces affirmations contraires, où est la vérité ?

La réponse serait plus facile, si l'on déterminait la portée de ses attaques contre les cultistes, et si l'on fixait tout d'abord le sens précis qu'il attachait à ce mot. S'il faut entendre par Cultisme la perversion du goût, la recherche, l'affectation, le manque de naturel et de simplicité, il est clair que Góngora, le représentant le plus illustre de la secte, fut le grand coupable, et que, par contre, ceux qui l'ont combattu, comme Quevedo le fit, ont bien mérité des lettres. Mais est-ce bien là le cultisme, tel que les contemporains, tel que Quevedo lui-même le comprenaient ? En donnant au mot une telle extension, comment mettre d'accord ses théories littéraires et la manière dont il les applique dans ses œuvres ?

Il est aisé, grâce à ses nombreux pamphlets contre les cultistes, de dire ce qu'il leur reprochait. Son premier, son principal grief contre eux, c'est leur obscurité : c'est aussi, même pour les contemporains, le caractère le plus frappant de ces vers laborieux, où le sens se dissimule à plaisir,

> versos duros
> Que ponen la excelencia en ser obscuros (1).

Pour l'école nouvelle, cette obscurité est la marque certaine du génie, d'autant plus entouré de nuages qu'il s'élève davantage au-dessus du vulgaire. Dans la région où elle plane, la poésie doit se maintenir le plus possible hors des atteintes banales. Les deux *Solitudes*, le *Polyphème*, les *Sonnets* et les *Canciones*, de Góngora, avaient atteint du premier coup à des hauteurs où les esprits rampants étaient incapables de s'élever. Heureusement, les commentateurs eurent pitié de ceux qui, dans leur désir d'y voir clair, restaient fidèles à l' « *estilo claro y cierto de Castilla* (2). »

(1) Lope de Vega, *Laurel de Apolo*, silva IX.

(2) Martin de Angulo y Pulgar, *Egloga fúnebre* á don L. de Góngora... Sevilla, 1638, dans Gallardo, *Ensayo*, nº 206 : « Parmi ses commentateurs, le premier fut

Les scoliastes de l' « Homère et du Pindare Espagnol (1) » (car ils ne reculèrent point même devant ces métaphores), établirent leur réputation de finesse en « expliquant le lendemain ce qui avait été dit la veille. » L'un des plus célèbres, Pellicer, déduit dans la préface de ses *Lecciones Solemnes* les raisons qui rendent son entreprise nécessaire ; la meilleure, dit-il, c'est que, pour peu qu'il tarde, lui-même court le risque de ne plus comprendre le texte. Naturellement, les adversaires tiraient parti de tels aveux ; ils exagéraient, de propos délibéré, la difficulté de ce jargon, accessible aux seuls initiés ; au lieu de chercher à dénouer ces « *ñudos ciegos*, » d'où la pensée ne pouvait se dégager, ils s'appliquaient consciencieusement à les resserrer davantage. Quevedo déclare que le prétendu Homère espagnol ressemble surtout à Lycophron, « le chef des gongoristes grecs (2), » comme lui, grand assembleur de nuages.

Il nous montre le poète *Culto* occupé à « souffler toutes les chandelles, c'est-à-dire à éteindre toutes les lumières d'Espagne (3). » — « C'est depuis ce moment, » dit à Satan le poète des Pícaros, « que le cultiste porte, comme Votre Diablerie, le nom de Prince des Ténèbres (4). » En maints passages, Quevedo prend à partie cette obscurité de la *Gerta Cultidiablesca*. « Au beau milieu d'un groupe, » écrit-il dans la *Fortune raisonnable*, « un poète déclamait une *can-*

le Dr don Francisco de Amayo, qui expliqua la *Première Solitude ;* L. Pedro Diaz de Ribas, commenta ensuite les deux *Solitudes*. Don García Salcedo de Coronel commenta le *Polyphème*, puis les *Solitudes*, don J. Pellicer de Tovar le *Polyphème* et le *Romance de Pirame*, Cristóbal de Salazar de Mardones fit un commentaire remarquable de ce même romance. » Parmi les autres défenseurs de Góngora, il faut citer, parce qu'il fut aussi l'éditeur des poésies de Quevedo, Joseph Antonio Gonzalez de Salas, qui écrivit une *Dissertation paradoxale en faveur de Góngora.*

(1) *Obras en verso del Homero Español que recogio Iuan Lopez de Vicuña*... En Madrid, por la viuda de Luis Sanchez... Año MDCXXVII, in-8°, v-160 ff. — *Lecciones solemnes a las obras de don Luis de Gongora y Argote, Pindaro Andaluz*. 1630, Madrid, imprenta del Reino. Escrivialas don Joseph Pellicer de Salas y Tovar.

(2) Dans la dédicace des *Poésies* de Fr. Luis de Leon.

(3) *El Entremetido, la Dueña y el Soplon.*

(4) Cascales, opposant les premiers vers de Góngora à ses poésies cultistes, se sert de la même comparaison : « De principe de la Luz se ha hecho principe de las Tinieblas. » *Cartas Philologicas*... auctor el Licenciado Francisco Cascales... Murcia, por L. Veros..., 1634 (Privilège du 25 mai 1627). Dec. I, cart. x.

cion des plus cultistes ; elle était tellement bourrée de latin, farcie de jargon, entrelardée d'incidentes, de tmèses, de parenthèses, que l'auditoire, qui ne parvenait pas à en avaler un traître mot, restait à jeun et eût pu communier (1). Notre poète en était à la stance quatrième quand l'Heure sonna. L'on vit aussitôt accourir des chouettes et des chauves-souris, car l'obscurité que l'œuvre répandait autour d'elle était telle que l'on ne se voyait plus la main. Force fut aux auditeurs d'allumer des lanternes et des chandelles : on les eût pris pour les gens du guet, tandis qu'ils écoutaient cette Muse bien digne d'être appelée « l'ennemie du jour, qui sur tous les objets jette son noir manteau. » L'un des assistants approcha si bien sa chandelle du poète (vraie nuit d'hiver, plus noire qu'un four), qu'il mit le feu au manuscrit. L'auteur, en voyant ainsi flamber son œuvre, se prit à jurer par tous les diables. Sur quoi, l'incendiaire lui dit : « Ces vers ne peuvent être clairs et lumineux que si l'on y met le feu ; ils ont beaucoup plus d'éclat torche que chanson. »

D'où provient cette obscurité? En premier lieu, de l'abus des métaphores, si nous en croyons un allié de Quevedo dans cette lutte, le licencié Cascales. « Les métaphores perpétuelles sont la principale cause de cette confusion et de cette obscurité (2). » Lope, de son côté, comparait la poésie cultiste à une coquette sans expérience, qui, au lieu d'étendre discrètement le fard sur ses joues, s'en barbouille le front, le nez, les oreilles, et ressemble aux Anges du Jugement, tout rouges à force de souffler dans la trompette, ou aux figures bouffies qui, sur les cartes, représentent les Vents (3). La comparaison est plus juste encore que Lope ne le pensait. Car, de même que l'on n'imaginait point alors une beauté sans fard, la poésie, même la plus honnête et la plus réservée, ne renonçait point aux ornements de la rhétorique.

(1) Cf. *Jugement* de Fr. Angel Manrique, sur le concours poétique de Salamanque, lors des obsèques de Philippe III, cité par les annotat. esp. de Ticknor, ch. XXIX : « Los juezes quedaron tan ayunos de lo que querian dezir quanto se cree que lo estan de lo que dizen muchos de los poetas que ahora se usan. »

(2) *O. l.*, dec. I, cart. VIII : « Al Licenciado Luis Tribaldo de Toledo, sobre la oscuridad del Polifemo y Soledades de don Luis de Gongora. »

(3) *Respuesta*... á un papel... en razon de la nueva poesía.

Quant à la poésie cultiste, c'était bien cette *Reine de village*, dont parle Pascal, « cette jolie demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, » dont rient ceux qui ont le goût bon (1). Alors que l'art consistait à « masquer la nature et à la déguiser, » il y avait quelque mérite à déclarer qu'il fallait user sobrement de ces artifices, et que « si l'émail recouvre entièrement l'or, toute la grâce du joyau disparaît. » Juan de la Cueva, tout modéré qu'il est, ne pense-t-il pas que « celui là est un habile homme qui émaille son style de sentences brillantes, et qui, à chaque pas, place une figure?

(Si)... va esmaltado de sentencias,
Y pone a cada paso una figura (2). »

Le mot propre lui paraît trop nu; mais les expressions métaphoriques ou étrangères résonnent harmonieusement à son oreille :

Vocablos proprios muchos los condenan
Por simples, mas las voces trasladadas
Y agenas por dulcisimas resuenan (3).

La métaphore, l'une des formes favorites avec l'hyperbole, disons mieux, l'une des maladies constitutionnelles de la pensée en Espagne, sévissait aussi bien sur la prose que sur les vers. Ximenez Paton, qui ne faisait point profession de cultisme, quoiqu'il passe pour avoir inventé le mot (4), consacrait douze des vingt-quatre chapitres de son *Eloquencia* (5) aux tropes : c'était là, selon lui, le grand secret, l'habileté suprême, la vraie parure de la pensée. De semblables concessions, faites dès le début, provoquaient tous les abus, et justifiaient d'avance tous les excès. Góngora mettait simplement en pratique les conseils de la Cueva ou de Paton « en

(1) Cf. *Entretiens d'Ariste*..., p. 61 (édit. 1671) : « La langue espagnole..., reine de théâtre, qui doit toute sa Majesté à la magnificence de ses habits, etc. »

(2) *Egemplar poetico*... dans Sedano, t. VIII, p. 11.

(3) *Ibid.*, p. 7.

(4) « Lo que llamó Paton culteranismo. » Lope, *Epist. á D. Franc. de Herrera Maldonado*. — (La forme *cultisme* est plus usitée en France).

(5) *Eloquencia Española en Arte*. Por el maestro Bartholome Ximenez Patō. En Toledo, por Thomas de Guzmā. Año 1604.

semant à chaque pas une figure. » — « Je ne vois, » disait plus tard le sage Cascales, « je ne vois dans les *Solitudes*, le *Polyphème* et autres poèmes semblables, que paroles détournées de leur vrai sens, catachrèses, métaphores exagérées ; alors même que ces tropes seraient employés à bon droit, leur continuité et leur multitude ne peuvent engendrer qu'obscurité, enchevêtrement, embarras. »

A cela on répondait que l'on ne saurait abuser des bonnes choses ; que « le style clair et simple convenait peut-être à l'histoire, qui propose les actions des grands hommes à l'imitation de tous, mais qu'il serait déplacé dans les conceptions subtiles du poète, dans les fines allusions, dans les peintures imitées de la Fable, dans les sujets galants. C'est là le mets des délicats ; *Qui potest capere, capiat* (1). » Quelque exquise qu'elle fût, cette nourriture était peu variée : Quevedo l'avait remarqué (2). « Dans cette boutique d'orfèvrerie ouverte par les cultistes, on trouvera des cristaux fugitifs pour les ruisseaux, des montagnes de cristal pour l'écume, des champs de saphir pour la mer, des rives d'émeraude pour les prairies. Avez-vous à décrire une femme ? Voici des gorges d'argent bruni, des tresses d'or pour cheveux, des lèvres de corail et de rubis pour déguiser ses minauderies et ses grimaces ; voici de l'ambre pour son haleine, de l'ivoire pour ses mains, des perles pour sa poitrine, des étoiles étincelantes pour ses yeux, et surtout une profusion de nacre pour ses joues. Nous avons aussi des poètes jardiniers ; chez eux tout est bouquet : les lèvres deviennent des œillets ; les joues, des roses et des lis ; l'haleine, du jasmin. D'autres encore, semblables à Charquias (3), transforment tout cela en neige et en frimas ; jour et nuit, il neige dans leurs vers ; leurs dames sont toutes de glace : il faut, pour les aborder, se munir de traîneaux, de cabans et de bottes. Mains, front, cou, poitrine et bras, c'est une bourrasque perpétuelle : on se croi-

(1) *Don Franc. del Villar al P. Maestro Fr. Juan Ortiz*... Sobre la carta pasada (de Cascales) del Polifemo y Soledades... Bibl. aut. esp., LXII, p. 484.

(2) *Aguja de navegar cultos*..., etc.

(3) Catalan qui propagea l'usage des boissons glacées, et inventa les glacières ou « poços para guardar la nieve. » Voy. *Thalia*, tom. XIII, et la note de Salas.

rait sur le Moncayo (1). » Il n'est aucune de ces métaphores que l'on ne retrouve en effet dans les *Solitudes* et dans le *Polyphème*, où nous avons eu la curiosité de les rechercher, mais nous ne sommes pas sûrs qu'on ne les retrouverait pas chez Quevedo lui-même. Il n'en était pas moins aussi sévère sur ce point que s'il eût eu la conscience en paix. Montalvan en fit l'épreuve; Quevedo s'amuse à relever, dans une chanson de ce dernier en l'honneur de la Vierge du Montserrat, toutes les comparaisons qu'inspire au poète cette montagne, « qui se trouve être successivement un manteau, une cigogne, un ruisseau bourbeux, quatre lentisques, quatre œufs, un lézard velouté, un loup muni d'un coutelas et d'un billot, un taureau avec des poignards d'ivoire, un tigre armé d'une épée, des rosiers en prière, un moine malade, un ermite inquiet, une lentille et une vieille femme. Au diable le Docteur (2)! »

La jolie blonde (*bermejuela*), sur les lèvres de laquelle l'auteur met cette leçon de style, se perdait d'autant plus aisément au milieu de ces tortillages et de ces amphigouris, qu'elle ne savait pas le latin. Or ceux-là seuls avaient le clef du grimoire cultiste qui connaissaient à fond cette langue. Sous prétexte d'enrichir le castillan, les novateurs pillaient sans vergogne les classiques, pour se parer de leurs dépouilles. Mais comme chacun d'eux, pour forger des mots nouveaux, ne suivait d'autres règles que son caprice, il en résultait une langue hybride, à peu près inintelligible. « Grâce à nos poètes, on ne sait plus où aller pour entendre encore parler le castillan; jusque dans les conversations des ignorants on entend maintenant un tel charabia (*algarabia*) qu'on se croirait au milieu d'étrangers de diverses nations. Et c'est en la bouleversant de la sorte qu'ils prétendent enrichir la lan-

(1) Montagne d'Aragon :

« Adios, nevado Moncayo,
Cuyos extremos corona
Del sol el primero rayo,
Siendo una frigida zona,
Desde Diciembre hasta Mayo. »

L. de Vega, *La Campana de Aragon*, II, IV.

(2) *Perinola.*

gue (1)! » Dans la *Précieuse Macaronique* (*la Culta Latiniparla*) (2), notre auteur nous présente une dame cultiste dont le grand souci est de latiniser. Elle dira *palestra* et non *riña*, *estupor* et non *espanto*, *supinidades* et non *ignorancias*, *dubia* et non *dudosa*, *ingredientes* et non *entrantes*, *mestizia* et non *tristeza*, tous barbarismes qui augmentent l'obscurité du style métaphorique, car barbarisme et obscurité sont termes synonymes :

cuando de lo claro se retira
No está lejos de dar en barbarismo (3).

On avait bien essayé de mettre quelque ordre dans ce pillage de l'antiquité. L'auteur de l'*Ejemplar poético*, sans contester au poète le droit d'user de mots étrangers, « pourvu qu'ils ne fussent ni esclavons ni allemands, » demandait que ces emprunts fussent faits avec mesure, *parce detorta*. C'était un privilège qu'il réservait aux hommes de bon jugement :

No a todos se concede esta grandeza
De formar voces sino aquel que tiene
Excelente juizio y agudeza (4).

La loi était de parler purement, avec correction et propriété (*pura, casta y propiamente*). Mais l'intempérante érudition des réformateurs n'admettait point que des expressions empruntées aux classiques pussent être barbares, ni que la syntaxe castillane eût des exigences que n'avait point la latine. En conséquence, ils usaient librement de la transposition et de l'inversion. « Tout l'édifice cultiste repose sur ce principe, qui en est comme le fondement, qu'il est loisible d'opé-

(1) Dédic. des *Poésies* de Fr. Luis de Leon.

(2) *La Culta Latiniparla*, catecisma de vocablos para instruir a las mujeres cultas y hembrilatinas; lleva un disparatario como vocabulario, para interpretar y traducir las Damas Jerigonzas que parlan el alcoran macarronico, con el laberinto de las ocho palabras, compuesto por Aldobrando Anatema Cantacuzano, graduado en tinieblas, docto a escuras, natural de las Soledades de Abajo... etc. — L'opuscule se trouve dans les *Juguetes de la Niñez*, Barcelona, 1635. Fernandez-Guerra assure qu'il figure déjà dans la première édition, 1629. L'édition de Pampelune, 1631, ne le contient pas.

(3) Lope, *Laurel*, silva IV.

(4) *Egemplar Poet.*, *l. l.*

rer des transpositions, et, qui pis est, de séparer violemment l'adjectif de son substantif, dans des phrases où de telles suspensions sont impossibles. Ailleurs, l'obscurité est dans la pensée ; chez eux, elle est dans les mots (1). » Déjà Figueroa définissait le cultisme « une manière d'écrire fondée sur l'obscurité, l'inversion, les ablatifs absolus, et l'omission des articles (2). » Les polémiques sur ce point révèlent d'ordinaire une méconnaissance absolue des caractères opposés du latin et des langues modernes. Beaucoup soutiennent que la liberté de construction de la langue mère appartient légitimement à celles qui en sont issues. « Si les transpositions, » écrivait Francisco del Villar, « sont si fréquentes chez les poètes latins, et leur ont même valu des louanges, pourquoi les reprocher aux poètes espagnols, et surtout à celui d'entre eux qui en use avec tant d'esprit et d'agrément (3)? » Quevedo semble embarrassé par l'argument, car sa réponse est peu précise ; les inversions chez les poètes latins sont dues, selon lui, à la loi du rythme, et à des nécessités métriques, que la prose, de même que la langue espagnole, ne connaît pas (4). Cascales disait avec plus de netteté que « le latin avait une construction qui lui était propre, qui n'était point celle du castillan ; que ces deux langues différaient en cela, de même qu'elles diffèrent des autres langues modernes (5). »

En résumé, l'obscurité, l'abus des métaphores, le latinisme, tels étaient les défauts principaux du cultisme, selon Quevedo. Rien n'est donc plus exact que la définition qu'en donnait Von Schack : « Il consistait essentiellement, » dit-il, « en tours de phrases empruntés au latin, en néologismes, en inversions forcées, en une façon de dire qui s'éloignait de l'ordinaire, et qui était surchargée d'antithèses et de figu-

(1) Lope, *Respuesta.* — Cf. *Idem, Justa Poética en la beatificacion de san Isidro :*

Mirad que al cielo se queja
La pureza Castellana
Que esté en Getafe el concepto
Y en Vizcaya las palabras.

(2) *Plaza universal*... año 1630. Perpiñan, f° 370.

(3) *L. supr. l.*

(4) *Dédic*... de Luis de Leon.

(5) *Epist. X, a don Franc. del Villar*, contra su Apologia.

res (1). » C'est cette école que notre satirique attaqua dans une série d'ouvrages dont nous devons maintenant parler.

Lorsqu'il fit ses débuts littéraires, les progrès de la secte étaient manifestes. Góngora ne se contentait plus de la réputation que lui avaient légitimement acquise ses poésies dans le goût national (2) : il donnait les premiers modèles de l'*Estilo culto,* tel que nous venons de le définir. De toutes les énigmes qu'il a proposées à la perspicacité de ses lecteurs, la plus difficile c'est de comprendre comment, avec un si vif sentiment du ridicule, avec une imagination si poétique, il a pu tomber tout à coup dans d'aussi prétentieuses extravagances. Cette métamorphose, qui avait frappé les contemporains, paraît si inexplicable, qu'on croirait volontiers à une gageure, et l'on songe à l'anecdote que conte à ce sujet Cascales : « Un jour que le sacristain de Paulenca était monté au clocher pour l'*Angelus*, il sonna les deux premiers coups comme à l'ordinaire; mais voyant, du haut de sa tour, les passants qui s'arrêtaient pour faire leur prière, il attendit un grand moment avant de donner le dernier coup, et dit à quelqu'un qui était là : — Hein, comme je te les tiens le bec dans l'eau! *Hola, mira como te los tengo!* — M'est avis que l'archipoète de Cordoue, — quem honoris gratia nomino, — a voulu, ces jours-ci, faire comme le sacristain de Paulenca, et tenir à sa fantaisie les poètes d'Espagne chapeau bas jusqu'à ce qu'il ait donné le dernier coup (3). » Malherbe, lui aussi, à cette même époque, « sonna la cloche, » selon l'expression de Sainte-Beuve, « et l'on vint de toutes parts à son école. Il donna le signal de la transformation et de la correction, il mit les nouvelles générations au pas, il rallia à lui les jeunes, il décida les timides (4). » Góngora dut être étonné lui-même de la facilité et de la rapidité du succès. A. de Castro a remarqué que le recueil célèbre d'Espinosa est presque tout entier cultiste (5); mais, parmi les œuvres poétiques

(1) *Geschichte der dramatischen Lit. u. Kunst in Spanien,* vol. II, p. 42.
(2) Voy. Espinel, *La Casa de Memoria* (Sedano, vol. VIII, p. 356).
(3) Lettre à Tribaldos de Toledo.
(4) *Port-Royal,* II, p. 516.
(5) *Varias observaciones sobre algunas particularidades de la poesia Esp. :* I. Del culteranismo. Bibl. aut esp. XLII, p. VI.

qui parurent alors, il en est peu qui ne le soient. La haute poésie fut atteinte la première : par l'importance qu'elle donne forcément à l'expression, elle se prêtait mieux aux expériences des novateurs. Elle jouit d'ailleurs de licences et de privilèges qui lui permettent plus facilement « de mettre des entraves au bon sens, » comme dit Montesquieu, « et d'accabler la raison sous les ornements, comme on ensevelissait autrefois les femmes sous leurs ornements et leurs parures (1). » Mais, de bonne heure aussi, les protestations se produisirent. Quelques auditeurs impatientés n'attendirent pas le troisième coup de cloche. Quevedo fut des premiers à se relever et à prendre place dans ce groupe plus estimable que nombreux qui essaya d'entraver la marche triomphale du cultisme. Ses opuscules de jeunesse contiennent déjà des épigrammes qui vont droit à l'adresse des gongoristes. Dans la riche galerie de sottises humaines étalées dans les *Pragmatiques burlesques*, il n'oublie point « ceux qui, dans leurs lettres et leurs billets, usent d'expressions inusitées pour faire admirer la subtilité de leur esprit (2), » ni « ceux qui veulent introduire de nouvelles façons de parler (3). » Il fait la police du Parnasse, comme disait Cervántes, et il en chasse à coups d'épingle les poètes mendiants, — *poetas pordioseros*, — qui vont déterrer les vocables antiques, comme les voleurs déterrent les cadavres, pour leur dérober un bijou, — les poètes bergers, qui n'ont en tête que bergères, moutons et chiens, — les poètes maurisques, qui dans les tournois déploient leurs grâces sous les yeux de Zaïda ou de Fatima, — enfin les poètes de sacristie, dont les *villancicos* et les *chanzonetas* au *Corpus* ne laissent nul répit à Gil, à Pascual ou à Blas.

Je ne sais si la haine que Góngora et Quevedo éprouvèrent l'un pour l'autre eut d'autres causes que l'opposition littéraire de ce dernier. Góngora ne put s'habituer à l'aigre bruit de ce sifflet que les applaudissements ne couvraient point, et il n'est pas bien sûr que, dans cette lutte, Quevedo n'obéit,

(1) *Lettres Persanes*, 137.
(2) *Prematicas y aranceles.*
(3) *Invectivas contra los necios*

à son insu, à des sentiments moins désintéressés. Un poète qui juge un rival heureux est suspect; il n'est rien qu'un grain de jalousie pour rendre le goût exigeant et la raison clairvoyante. Quoi qu'il en soit, les preuves de cette inimitié personnelle subsistent dans certaines invectives grossières que l'on est fâché de rencontrer parmi les vers de l'un et de l'autre poète. La mort de Góngora ne désarma point Quevedo, car la plupart de ses satires anticultistes furent composées entre les années 1627 et 1635. La publication des œuvres du grand homme avait consacré la vogue du cultisme. Le maître avait laissé des fanatiques, des interprètes qui exaltaient les beautés secrètes de ses vers, des disciples qui rédigeaient le code de l'art nouveau. Les courtisans, toujours épris de nouveautés, avaient mis ce langage à la mode ; de la cour, l'épidémie gagnait les provinces, pour lesquelles Madrid était, — comme Paris pour la France, — « le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie. » Les femmes elles-mêmes se faisaient précieuses, et ce fut contre elles que notre auteur écrivit, en 1629, *la Culta Latiniparla.*

L'opuscule, dédié à doña Escolastica Poliantea de Calepino, dame de Trilingue et de Babel, — dont le nom est une définition nouvelle du cultisme, — se compose d'un « *Lampion* » destiné à guider le profane au milieu des obscurités du sanctuaire, et d'un Dictionnaire de sottises (*Disparatorio*), à l'aide duquel la précieuse pourra, sans maître et en peu de temps, se rendre aussi insupportable que si elle avait professé le cultisme toute sa vie. La *Culta Latiniparla* fait naturellement songer et aux *Précieuses ridicules* et aux *Femmes savantes.* Ce sont à peu près mêmes travers que poursuivaient, à trente années d'intervalle, Quevedo et Molière. Ils ont pris plaisir l'un et l'autre à étudier le jargon des ruelles, et ils nous en ont conservé des échantillons amusants. Non contente d'emprunter aux Grecs et aux Latins, la dame de Trilingue, comme Madelon ou Cathos, relève, par des locutions choisies, la vulgarité de la langue. « Lui demande-t-on comment elle va, elle n'ira point répondre : « Fort bien, pour vous servir, » cela est bon pour quelque chambrière. Elle dira : « Je suis de Votre Grâce la servante affectionnée,

Estoy de V. M. oficiosa y afecta. Pour mieux entrer encore dans la peau du latin, elle dira *adjecta...* » Si elle est vieille ou laide (1), — c'est le cas ordinaire, — elle se gardera bien de dire à la soubrette qui la maquille : « Efface-moi avec la crême de sublimé les rides des joues et du visage, » mais bien : « Trempe dans la fontaine de Jouvence ces antiques sillons. » Se fait-elle teindre les cheveux blancs, elle lui ordonnera « de peigner la candeur de l'âge et d'en obscurcir les blancheurs, etc. » Que si, malgré tout, la conversation languit, elle la ranimera infailliblement en apprenant par cœur, et en mêlant, selon la formule indiquée par l'auteur, certains mots qui sont comme la fleur et l'essence des métaphores et des barbarismes cultistes ; « moyennant quoi, avec la grâce de Dieu, personne ne verra goutte dans ce baragouin hermaphrodite, et la *Culta* elle-même ne s'entendra pas. » Précieuse comme Cathos, la *Culta* est savante comme Bélise. Elle envoie quérir à grand bruit, dans le voisinage, un Tertullien qu'elle a besoin de consulter ; elle porte partout avec elle un Macrobe ou un Plutarque, comme d'autres portent un petit chien. Elle prend en pitié les pauvres créatures qui passent leur temps à faire des effilés ou de la broderie ; ce qui l'occupe, elle, ce sont certains commentaires, gloses et scolies sur Pline. Hâtons-nous d'ajouter que si Quevedo et Molière ont rencontré les mêmes ridicules, on peut, en comparant le parti qu'ils en ont tiré, mesurer la distance qui sépare la bouffonnerie du vrai comique (2). Sans atténuer le côté grotesque de ses originaux, Molière ne force point tellement la plaisanterie qu'il enlève à ses personnages toute vraisemblance et toute réalité ; il prend la peine d'inventer des caractères, d'imaginer une intrigue, de ménager des contrastes. Il n'y a rien de semblable dans Quevedo. Il se borne, dans des notes décousues, à une parodie assez terne, malgré ce qu'elle a d'outré, qui prouve une fois de plus la malignité de l'auteur, mais d'où l'art véritable est absent.

(1) Voy. le romance contre les dames savantes et cultistes : « Muy discretas y muy feas... » Janer, n° 514. — *Thalia*, rom. LXIV, p. 297.

(2) On peut rapprocher aussi de la *Culta* de Quevedo et des *Précieuses* de Molière, la *Béatrix* de la comédie de Calderon : *On ne badine pas avec l'amour* (*No hay burlas con el amor*).

La *Boussole des Cultistes* (*Aguja de navegar cultos*) (1) est de la même année, quoiqu'elle n'ait été imprimée qu'en 1631. Ces quelques pages, en dépit de leur mince importance, ne passèrent point inaperçues, tant ces polémiques passionnaient les esprits : le savant Andres de Uztarroz écrivit un *Antidoto contra la Aguja de navegar Cultos* (2). Pour les cultistes, la mesure du mérite, c'était la difficulté vaincue. Le poète était une sorte de jongleur, de baladin chargé de distraire le public par des tours d'adresse : les plus inattendus, les plus compliqués étaient aussi les plus goûtés. Quevedo montre que rien n'est plus facile que d'éblouir le vulgaire par ces artifices qui ne trompent que les badauds : « nihil tam facile, » dit-il avec saint Jérôme, « quam vilem plebeculam.. decipere, quae quidquid non intelligit, plus miratur. » Ces charlatans de lettres, qui, « en suivant l'ancienne méthode, n'auraient pu aspirer au nom de poètes, le deviennent maintenant en un jour : quelques transpositions, quatre formules, six mots latins ou phrases emphatiques, et le tour est fait (3). » Quevedo, développant cette boutade de Lope de Vega, donne « *la recette pour composer des Soledades en un jour ;* » il fait l'inventaire de cette *friperie*, où les cultistes vont chercher leurs oripeaux et leurs paillettes. « Voulez-vous devenir cultistes en un seul jour? *Vous n'avez le jargon qu'à retenir suivant :*

[La Jeri, — aprendera, — gonza siguiente...]

fulgores, *arrogar*, *joven*, *presiente*, *candor*, *construye*, *metrica armonia*, etc. Par la vertu de ce formulaire, les poètes foisonnent en Castille; on se croirait à Babel, et leurs sonnets font songer à la confusion des langues. Dans la Manche, pâtres et valets de charrue, à l'haleine parfumée d'ail, font actuellement du cultisme avec la même aisance qu'ils font

(1) *Aguja de navegar cultos*, con la receta para hacer *Soledades* en un dia : y es probada. — Con la roperia de viejo de anocheres y amaneceres, y la plateria de las facciones para remendar romances desarrapados. — Imprimé dans les *Juguetes*, de Madrid, 1631.

(2) Voy. Gallardo..., *Ensayo*, I, n° 191, 2.

(3) Lope, *Respuesta*.

leur soupe. Puisse le bon Dieu prendre en pitié le Castillan et veiller sur lui ! »

En attendant, l'auteur de l'*Intrigant* envoie aux Enfers, avec tous les corrupteurs publics, ces cultistes que Lope, dans son *Laurel*, se contentait d'exclure du Parnasse : ils y entendent un de ces poètes picaresques, dont les locutions grossières les scandalisaient tant, prononcer contre eux un réquisitoire. « J'en atteste les diables, » s'écrie-t-il, « nos vulgarités ne valent-elles pas leurs barbarismes? *Zarabulli* n'est-il pas plus joli qu'*adunco*, *cuz cuz* que *poro*, *meneo* que *pira*, *zangoteo* que *lustro*, *refocilo* que *trisulca?* A nous le poivre et les épices, à eux le cultisme ! Demandez au cuisinier ce qui fait meilleur bouillon... Vive la séguidille et les jácaras ! Au diable les octaves et autres histoires ! — Le cultiste allait se précipiter sur le malheureux orateur ; comme un chevalier met sa lance en arrêt, il dégaînait déjà ses *cede* et ses *joven*. Mais Satan le fit saisir : on le fouilla, et l'on trouva, cachés sur lui, deux *paludes* nus et bien aiguisés, et un *adolescente* à rouet. » Parfois, mais rarement, les plaisanteries du satirique vont plus loin que le cultisme et atteignent toutes les variétés d'affectation, comme dans les dizains (1) où il parodie les jeux de mots des conceptistes, le castillan de cuisine (*prosa fregona*) des poètes populaires, aussi bien que la prose cultiste *grecizante y latinosa*. Il fait le sonnet d'Oronte, et il s'en moque comme Alceste s'en indigne.

Le ridicule était l'arme que Quevedo maniait le plus adroitement ; il n'en néglige cependant aucune. Il fait appel à l'érudition et cherche des adversaires à Góngora jusque dans l'antiquité. Aux docteurs cultistes, qui s'appuyaient sur l'autorité d'Aristote, d'Horace, de Quintilien, il répond qu'Aristote a défini sévèrement leur doctrine, « qui repose sur le double fondement de l'énigme et du barbarisme ; » que Martial a aiguisé contre elle quelques-unes de ses plus fines épigrammes, qu'Epictète lui-même a prévu Góngora, lorsqu'il écrivait « que le cultiste est une espèce d'animal que tout le monde tourne en dérision : *Scholasticum esse animal*

(1) *Thalia*, p. 206, Decimas : Burlase de todo estilo affectado. — Janer, n° 445.

quod ab omnibus irridetur. » Que si l'on doute de l'exactitude de la traduction, Quevedo renvoie gravement à « Rittershuys dans son commentaire sur Salvien. » Pétrone, — médiocre autorité en matière de goût ! — a prononcé dans ce débat le jugement définitif. « Souffrez, » dit-il, « que je le déclare : c'est vous qui les premiers avez ruiné l'éloquence. En composant vos ridicules ouvrages, pleins de paroles vaines et puériles, vous avez enlevé toute force au discours. Le docteur obscur et ténébreux n'avait pas encore éteint complètement toute flamme de génie... Le style, pour être noble et relevé, n'a pas besoin de se gonfler ainsi, et de prendre cette forme extravagante : c'est à la nature qu'il emprunte sa beauté et ses ornements. Il y a peu de temps que ce bavardage sans mesure et sans discrétion nous est venu d'Asie à Athènes ; les esprits des jeunes gens qui songeaient à de nobles entreprises ont été atteints de cette contagion ; on ne voit plus chez un seul de nos poètes les saines couleurs de la santé (1). » L'érudition, dont on abusa tant dans ces polémiques, parla rarement un langage plus sensé.

Signaler le mal, beaucoup le faisaient, quelques-uns avec plus de précision ou plus d'autorité que Quevedo ; mais ce dernier rendit aux lettres un service plus signalé qu'aucun de ses contemporains en éditant les œuvres négligées ou ignorées de deux excellents poètes, Fr. Luis de Leon et Francisco de la Torre. Opposer aux artifices d'un art qui se perdait dans des curiosités puériles l'inspiration du premier, la grâce du second, c'était la plus spirituelle des critiques ; au moment où « toute flamme du génie allait s'éteindre, » c'était bien mériter de la poésie espagnole que de jeter sur elle ce pur et dernier éclat. L'intention de l'éditeur n'est pas douteuse. « Notre Espagne, » dit-il, « a enrichi l'Europe, grâce au génie de nos poètes et de nos prosateurs ; leurs œuvres sont encore là, antidote au mal dont souffre notre époque, qu'elles protégeront contre l'invasion du jargon (2). » Déjà, vers 1608, il avait songé à donner une édition plus correcte des poésies de Franc. de Aldana, très maltraitées par

(1) Dédic. des *Poésies* de Fr. Luis de Leon.
(2) *Ibid.* — Voy. aussi la préface, à don Manuel Sarmiento de Mendoza.

la piété peu scrupuleuse de son frère Cosme (1). De même que le moraliste opposait aux hommes de son temps les héros du passé, de même, en remettant en honneur les trésors littéraires du dernier siècle, il faisait mieux ressortir la misère où voulaient réduire l'Espagne « ceux qui martyrisaient la langue, la bouleversaient, et, semblables à des mendiants, s'en allaient quêter chez les Grecs et les Latins, sous prétexte d'enrichir une langue qui naguère enrichissait toutes celles de l'Europe. »

Le manuscrit dont Quevedo se servit pour éditer les poésies de Luis de Leon (2) avait appartenu à Manuel Sarmiento de Mendoza, chanoine prébendier de l'église cathédrale de Séville. Mendoza, dont Juste Lipse vante le goût et l'érudition dans une de ses lettres (3), avait été recteur de l'Université de Salamanque (4). C'était là sans doute qu'il s'était procuré copie des poésies, déjà préparées pour l'impression par l'auteur. Dans la dédicace à don Pedro Portocarrero, évêque de Cordoue, Fr. Luis expliquait pourquoi il se décidait à recueillir ces poésies de jeunesse, et il donnait, sur la disposition de l'ouvrage et sur sa division en trois livres, des

(1) *Anacreon*, od. XVII : « Pienso encomendar y corregir las obras de este nuestro poeta español, tan agraviados de la emprenta. » — Sur les premières éditions d'Aldana, voy. Gallardo, *Ensayo*, I, p. 127.

(2) *Obras propias, y traduciones Latinas, Griegas, y Ytalianas*. Con la parafrasi de algunos Psalmos, y Capitulos de Iob. Autor el Doctissimo y Reverendissimo Padre fray Luis de Leon... Sacadas de la libreria de don Manuel Sarmiento de Mendoça, Canonigo de la Magistral de la Santa Iglesia de Sevilla. Dalas a la impression don Francisco de Quebedo Villegas... Ilustralas con el nombre y la proteccion del Conde Duque... En Madrid, en la Imprenta del Reyno, año 1631,

(3) *Epist. Select.* Ad Italos et Hispanos cent., Ep. 89.

(4) « Dans la bibliothèque du couvent de San Felipe el Real, de Madrid, on conserve un autre manuscrit, grand in-4°, des poésies déjà publiées de Fr. Luis, qui paraît être celui que posséda don Fr. de Quevedo, quoique l'on y trouve certaines choses que l'édition ne donne pas, en particulier la traduction presque complète du livre de *Job*. Ce manuscrit contient deux suscriptions qui sont certainement (?) de la main de Quevedo. » Sedano, t. V, *Noticia*, pp. XXVII et suiv. — Voici la seconde de ces *portadas* : « Poesias Castellanas del Maestro Fr. Luis de Leon. Continuos ruegos de oficiosos amigos le inclinaban á estamparlas : temor docto, presuncion decente, religioso recato le movian á disimular su nombre con el de uno de ellos : nególe la muerte egecucion y modo : zelo del bien comun las restituye hoy á la estampa, á su nombre. » — Sur les manuscrits de Fr. Luis, voy. Sedano, *ibid.*, et la *Vie et jugement de Luis de Leon*, par Greg. Mayans y Siscar. La Bibl. nat. de Madrid possède plusieurs recueils de ces poésies.

détails qui montrent que Quevedo n'apporta aucun changement au plan primitif. La première partie comprenait les œuvres originales, généralement en *quintillas;* la seconde, les traductions de dix églogues et de la première Géorgique de Virgile, de vingt-quatre odes d'Horace, de diverses pièces de Pindare, de Tibulle, de Pétrarque, de Jean de la Casa, de Bembo. Dans la troisième partie se trouvait la traduction d'une vingtaine de psaumes et de treize chapitres du *Job*. Beaucoup de ces poésies originales ou de ces traductions couraient déjà en manuscrit, et avaient placé leur auteur au premier rang des poètes : c'est bien le poète, en effet, et non le théologien ou l'écrivain mystique, que louait Cervántes dans le chant de *Calliope* (*Galathée*, liv. VI). Quelques fragments avaient même été publiés séparément, par exemple le *Miserere* et la *Chanson à Jésus crucifié* (1). D'autres furent insérés dans des ouvrages ou des recueils du commencement du dix-septième siècle, tels que l'*Arte Poética* de Rengifo ou les *Flores* d'Espinosa. Mais ces œuvres éparses couraient risque de disparaître. Quevedo eut l'honneur d'en donner la première collection importante, que Mendez, Mayans y Siscar, Sedano, Merino et d'autres devaient compléter. Ainsi se trouvait réalisé le vœu de Lope de Vega, qui appelait Luis de Leon à la défense de la langue castillane :

Si en esta edad vivieras
Fuerte leon en su defensa fueras (2).

Malgré le mérite des traductions, la partie véritablement précieuse du recueil était la première. C'est d'elle surtout que l'on peut dire, avec Ticknor (3), « qu'elle ne contient pas une ligne qui n'ait sa valeur. » Quevedo en fait un éloge qui serait complet si, avec les qualités du style, il mettait en lumière la sincérité du sentiment, l'élan de l'imagination, l'originalité de la pensée, tous ces dons supérieurs et rares qui font le poète, plus encore que l'habileté de la forme. Mais ce qu'il loue de préférence, ce sont les qualités qui, par la

(1) Madrid, 1618, in-16°, Mayans, *o. c.*
(2) *Laurel de Apolo*, silva IV.
(3) *History...*, t. II, p. 46.

faute des sectaires et des rhéteurs, devenaient de plus en plus rares, la clarté, la correction, le rapport exact entre la pensée et l'expression. « Le style de Fr. Luis, sans jamais tomber dans la vulgarité, ne cherche pas à paraître extraordinaire en étalant des richesses empruntées. La diction, pleine de majesté, convient à la magnificence des sentences, mais elle ne se fait jamais valoir aux dépens de l'idée; elle ne se dissimule point et ne va pas se perdre dans l'obscurité. C'est dire qu'elle évite la recherche et la confusion qui résulte de l'abus des figures et de l'usage déréglé de mots étrangers. La clarté de l'expression illumine la profondeur de la pensée; elle projette sa lumière sur les conceptions les plus rares et les moins accessibles au vulgaire (1). »

Les poésies de Francisco de la Torre étaient absolument inconnues, et il semble bien que leur publication soit due à la seule initiative de Quevedo (2). Dans la dédicace au duc

(1) Dédicace à Olivares.

(2) L'ouvrage étant très rare et ayant suscité une polémique célèbre, nous en donnons une description détaillée : *Obras del Bachiller Francisco de la Torre*. Dalas a la impression don Francisco de Quevedo Villegas, Cavallero de la Orden de Santiago. Ilustralas con el nõbre y la protecciõ del Excelentissimo señor Ramiro Felipe de Guzman, Duque de Medina de las Torres... con privilegio. En Madrid, en la Imprenta del Reyno. Año de MDCXXXI. A costa de Domingo Gonçalez, mercader de libros. — In-16°, xv-144 ff. — Privilège, 14 mars 1630. — Approbation de don Lorenzo Van der Hammen y Leon, Madrid, 17 sept. 1619 (1629?) : « ... estan (las obras de Fr. de la T.) escritas con la verdad, propiedad, y pureça que pide nuestra lengua, cosa singular en estos tiempos, mas escrivieronse en aquellos en que se sabia mas bien, y se hablava mejor, y assi no ay mucho que admirar... Tiene muchas imitaciones Italianas, y Latinas, hermosas figuras, y sentencias, y muy delgados conceptos... » — Approbat. du Maestro Jos. de Valdivielso, Madrid, 2 oct. 1630 : « Por mãdado de V. A. he visto estos versos de Fr. de la Torre aprovados por don Alonso de Ercilla, pluma bien quista en todas edades, y en la suya singular, por lo dulce y cõversable de los que escrivio, y D. Franc. de Quevedo, juycio a todas luces mirado con respeto... » — Dédicace de Quevedo à Olivares. — D. Franc. a los que leeran (voy., *Obras*, t. II, pp. 489 et suiv.). — Le premier livre contient 33 sonnets, 6 odes et 2 canciones; le second, 32 sonnets, 4 canciones, 4 odes; le troisième (de los versos Adonicos), 10 endechas. À la suite vient la *Bucolica del Tajo*, qui comprend 8 églogues, puis des traductions d'Horace, de Pétrarque et du Maestro Sanchez Brocense. — Elles sont précédées de l'avis que voici : « Don Juan de Almeida a quien lee. — Aviendo comunicado estos versos con el Maestro Francisco Sanchez de las Brozas, catedratico de propiedad de Retorica de la Universidad de Salamanca de cuyas buenas y singulares letras tanta noticia y opinion se tiene, no solo en España, pero en las mas principales partes de Italia, y Francia. Y teniendo tambien conocimiento de

de Medina de las Torres, et dans l'avertissement au lecteur, il donne sur la découverte du manuscrit des renseignements d'autant plus importants qu'on en chercherait vainement d'autres ailleurs. — « J'ai trouvé ces poésies manuscrites chez un libraire qui me les a vendues à vil prix. Elles portaient l'approbation de don Alonso de Ercilla, et le permis d'imprimer du Conseil. En cinq endroits, le nom de l'auteur était effacé si soigneusement qu'on avait étendu sur l'encre du noir de fumée. » Quevedo parvint néanmoins à déchiffrer sous les ratures le nom de *Francisco de la Torre*. A ces détails il faut ajouter ceux que fournit Juan de Almeida (1), dans une sorte d'avis joint aux poésies et dont nous donnons le texte en note. Ils nous apprennent que le manuscrit, qui tomba plus tard entre les mains de Quevedo, lui avait appartenu, qu'il avait songé à éditer ces poésies, et qu'il les avait montrées dans ce but au maestro Sanchez de las Brozas, à Salamanque. Ils ne contiennent aucun renseignement sur la personne de l'auteur.

Qu'était-ce donc que ce *Francisco de la Torre*? Quand avait-il vécu? Un ami de Quevedo, le comte de Añover (2), suggéra l'idée que ce devait être « *el bachiller que llaman de la Torre*, » dont parle Boscan. Quevedo ne se dissimulait point que la langue, — où l'on ne peut reprendre que quelques archaïsmes, — démentait une origine si reculée; mais, dans l'impossibilité de remplacer cette hypothèse par une

algunas traducciones suyas : con cuyo trabajo avia adornado algunos sonetos de Franc. Petrarca y otras odas de Horacio, medroso de ver estos papeles sin ornamento de algũ escritor deste tiempo, le supliqué los pusiesse juntamente con ellos : con cuya autoridad no dudo sino q̃ iran seguros al juyzio de los hombres sabios. » — A la suite, les traductions de quelques odes d'Horace, de onze sonnets de Pétrarque, d'un sonnet de Dominico Veniero, et une quadruple traduction de l'ode d'Horace : *O Navis*, par don J. de Almeyda, Franc. Sanchez, Alonso de Espinosa et Fr. Luis de Leon, lequel fait précéder sa traduction d'un jugement sur les précédentes, qui lui avaient été soumises. — L'approbation de Ercilla peut être placée entre 1580, date de son retour à Madrid, et 1595, époque de sa mort. Almeida et Sanchez moururent dans les premières années du siècle suivant.

(1) Sur ce Juan de Almeida, voy. Fern.-Guerra, *Obras*..., II, p. 489, col. 2.

(2) Don Luis Lasso de Vega y Guzman, comte de Añover, fils aîné du comte de los Arcos, de la maison des Guzman de Batres y Cuerva. La dédicace du commentaire de T. Tamayo de Vargas aux œuvres de Garcilaso (1622) contient quelques détails sur ce personnage.

autre plus vraisemblable, il fit de ce poète, — après l'avoir peut-être baptisé, — « *un bachelier, un Castillan*, et *un prédécesseur de Boscan.* » L'invraisemblance de cette identification n'inspira alors à personne le soupçon que Quevedo pût être l'auteur des poésies. Et, en vérité, s'il eût voulu mystifier ses lecteurs, pourquoi faire remarquer lui-même que la langue démentait cette attribution? Le fait était si évident qu'il frappa immédiatement les contemporains. Lope, dans le *Laurel de Apolo*, relève courtoisement l'erreur de l'éditeur, et, plaçant la Torre parmi les poètes du Tormes, il en fait un contemporain de Garcilaso, lequel l'aurait célébré dans ses vers. « Que la cime du Parnasse s'abaisse sous les pas du divin Francisco de la Torre, que célébra Garcilaso, à côté duquel il s'avance à juste titre (1)! » Ce renseignement inattendu, fourni par Lope, a le tort d'être non seulement vague, mais inexact, car Garcilaso ne parle point, à ma connaissance, de Fr. de la Torre. L'erreur serait plus singulière encore, si l'on parvenait à établir, — ce que l'on a tenté sans succès jusqu'ici, — que Lope aurait fait la rencontre du poète vers 1594, « sur les bords du Tormes ou du Douro (2). » En supposant que la Torre eût été à peu près du même âge que Garcilaso, il aurait eu environ quatre-vingt-dix ans lors de sa rencontre avec Lope. D'ailleurs ce dernier prononce pour la première fois le nom de la Torre à propos de la publication de Quevedo, à laquelle il fait clairement allusion dans les vers suivants (3) : « Mais voici que Phébus vient au secours de sa lyre, que le Léthé entraînait, de même que le Strymon celle d'Orphée. » Il aurait eu cependant des occasions nombreuses d'en parler avant cette époque. En voici une entre autres. Le 28 août 1625, Lope envoyait à don Vicente Noguera des *Canciones* en l'honneur de Franc. de Figueroa, pour l'édition que préparait Luis Tribaldos de Tolède (4). Dans la lettre d'envoi, il cite un assez grand nom-

(1) *Laurel de Apolo*, silva III.

(2) Fern.-Guerra, *o. c.*, p. 490, col. 1.

(3) « Mas ya Febo socorre
Su lira que llevaba, como a Orfeo
La suya el Estrimon, esta el Leteo... »

Lope, *o. c.*

(4) *Obras* de Francisco de Figueroa..., publicadas por el L(icenciado) Luis

bre d'amis et d'émules de Figueroa. La Torre, dont le style et les sujets sont si manifestement semblables à ceux de ce dernier, n'y est pas mentionné. Il ne figure pas davantage parmi les poètes très nombreux qui honorèrent de quelques vers le souvenir de Franc. de Aldana, qui, lui aussi, par son séjour en Italie, et par le choix de ses sujets, rappelle de si près la Torre. Tout cela n'empêchait point le Portugais Manuel de Faría y Sousa, commentateur de Camoens, d'affirmer que Lope avait connu la Torre, lequel, prétend-il, était *postérieur* à Garcilaso et contemporain d'Ercilla; mais il ne dit point sur quoi il fonde ses conjectures (1). La question resta dans cet état jusqu'en 1753, époque à laquelle L. J. Velazquez soutint que Quevedo était le véritable auteur des poésies (2). Cette thèse fut adoptée successivement par Luzan, Sedano, Ticknor et quelques autres critiques. Ticknor, tout en déclarant, dans le texte de son *Histoire*, que le problème lui paraissait insoluble, et en exposant avec impartialité les raisons pour ou contre l'authenticité, ajoutait en note qu'à ses yeux le recueil était de Quevedo ou de l'un de ses amis (3). Voyons les raisons que l'on fait valoir à l'appui de cette assertion.

1° Le bachelier Francisco de la Torre, dont parle Quevedo, ne peut être ni *Alonso* de la Torre, auteur de la *Vision délectable*, ni *Pedro Diaz* de la Torre († 1504), conseiller de Ferdinand et d'Isabelle, ni *Fernando* de la Torre, dont le *Cancionero* d'Anvers, de 1573, contient quelques poésies. 2° « La forme de ces poésies, leur ton, leur inspiration, les imitations de Pétrarque et des anciens, la versification et la langue, — à l'exception de quelques archaïsmes qui avaient pu faci-

Tribaldos de Toledo... Lisboa, Craesbeck..., año 1625. — Cf. Gallardo, *Ensayo*, II, col. 1071.

(1) Cité par Fern.-Guerra, *Obras*, II, p. 491, col. 1.

(2) *Poesias que publicó don Fr. de Quevedo* V... con el nombre del Bachiller de la Torre. — Añadese en esta segunda edicion un discurso en que se descubre ser el verdadero autor el mismo don Fr. de Quevedo... por don Luis Joseph Velasquez... Madrid, 1753. — Dans le catalogue de V. Salvá figure, sous le n° 2105, un exemplaire de cet ouvrage, qui « contient de nombreuses notes d'Ant. Mayans, dans lesquelles ce savant prouve que Quevedo n'est pas l'auteur de ces poésies. »

(3) II, p. 246 : « Have no doubt that Quevedo was the author, or that he knew and concealed the author... »

lement y être insérés, — tout se rapporte à l'époque de Quevedo. D'ailleurs, parmi les poésies authentiques de ce dernier, il y en a au moins quelques-unes qui prouvent qu'il pouvait, à l'occasion, écrire dans le goût du prétendu bachelier » (Ticknor). 3° Ce pseudonyme de *bachelier Francisco de la Torre* déguise à peine *Francisco* de Quevedo, *bachelier* d'Alcalá et seigneur de *la Torre* (de Juan Abad). 4° Au lieu de l'approbation d'Ercilla, qui serait convaincante, l'édition de 1631 ne donne que celle de Valdivieso, dont l'autorité est nulle, puisqu'il ne dit pas avoir vu l'approbation d'Ercilla, et celle de Van der Hammen, plus suspect encore, car il est accusé d'une supercherie littéraire analogue (1).

L'opinion contraire a été partagée ou soutenue par Mayans y Siscar, Fernandez, Quintana, Mendibil y Silvela et Ferdinand Wolf (2), dont l'autorité est grave. Elle a été enfin exposée en détail par don Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe, dans un discours lu à l'Académie espagnole (3). Quelle que soit la solution qu'on adopte, on ne peut s'appuyer que sur deux ordres de preuves : celles qui reposent sur l'examen de l'œuvre en elle-même, et celles que l'on tire de renseignements contemporains ou de faits étrangers à cette œuvre. Or, jusqu'ici, ces derniers se bornent, nous l'avons vu, aux passages peu probants de Lope et de Faría y Sousa. Le nom de Francisco de la Torre ne se trouve ni dans les *Cancioneros* de la fin du seizième siècle, ni dans les listes d'écrivains, pourtant si nombreuses et si riches, dressées à cette même époque ou au commencement du siècle suivant. Chose singulière ! malgré son mérite, ce poète fut absolument ignoré de ses contemporains. Pour suppléer à leur silence, Fernandez-Guerra a essayé de retrouver sa biographie dans ses œuvres, tentative hardie, car, dans ces pastorales, d'un

(1) Ticknor, *l. l.* — Voy., plus haut, la discussion relative à l'authenticité de la *Casa de Locos*.

(2) Mayans, dans Salvá, voy. une note précédente. — Fernandez, *Poesías Castellanas*... 1808, t. IV, p. 40. — Quintana, *Poesías Castellanas*, 1807, t. I, p. XXXIX. — Mendibil y Silvela, *Bibl. Selecta de Literat. Esp*... Burdeos, 1819, t. III, p. LI. — F. Wolf, *Jahrb. d. Lit*..., t. 69, Vienne (1835).

(3) *Discursos* leidos en las recepciones públicas que ha celebrado desde 1847, la R. Academ. esp., tom. II, Madrid, 1861, pp. 79-104. — Réponse de M. le marquis de Molins, *ibid.*, pp. 107-129.

accent si peu personnel, comment déterminer ce qui est de pure imagination et ce qui est inspiré au poète par des événements réels ? Ses personnages se nomment Tirsis, Damon, Montano, Palémon, Tityre, comme tous les bergers depuis Théocrite, Virgile et Sannazar. Ainsi que dans la *Galatea* de Cervántes, on veut que Tirsis soit Figueroa ; Damon, Pedro Laynez ; Montano, Juan de Mendoza y Luna, tous amis de l'auteur. Soit, mais n'est-il pas étrange qu'aucun de ces derniers n'ait fait mention du poète, leur ami, dont ils ne pouvaient méconnaître le mérite ? — Il est né, ajoute-t-on, sur les bords du Jarama. Il est certain que ce nom revient plusieurs fois dans ses poésies, mais le Tage y figure aussi, et le Bétis, et le Douro, et le Tormes, que Lope semble désigner spécialement. — On produit les registres d'Alcalá, qui font mention, à la date du 26 octobre 1554, d'un certain « *Francisco de la Torre — de tor de laguna, 21 años* (1). » Voilà bien notre poète ! Il faut donc, contrairement au témoignage de Lope, renoncer à en faire l'ami de Garcilaso, car il aurait eu trois ans lorsque ce dernier fut tué, en 1536. D'ailleurs, le nom n'est pas rare : on sait qu'il fut porté aussi par un poète plus jeune que Quevedo. — Francisco de la Torre, ajoute-t-on, était contemporain de Charles V et de Philippe II, et il a fait la guerre en Lombardie. Il place, en effet, quelques-unes de ses églogues sur les rives du Tésin, et ses imitations d'auteurs italiens sont assez nombreuses (2). — Enfin, il dut se faire prêtre vers la fin de sa vie, car il parle avec une confusion pudique de ses poésies amoureuses. C'eût été, croyons-nous, montrer trop de scrupules, car elles n'ont rien qui puisse expliquer ces remords. Si le poète brûle d'une passion riche en métaphores, il semble avoir été si maltraité par « la cruelle Philis, » qu'il pouvait, en bonne conscience, considérer l'expiation comme suffisante. Après tout, quel est le poète qui, ayant chanté dans ses belles années Philis ou Lisis, n'a point, vieillissant, fait

(1) Le fait a été signalé pour la première fois par Fern.-Guerra dans le discours mentionné plus haut.

(2) Van der Hammen constatait déjà ces imitations dans son Approbation, voy. plus haut. Quevedo, de son côté, rapprochait d'une pièce de Bembo les stances : *En el lumbroso y lucido oriente.*

amende honorable ? N'avons-nous point la *Repentance* de Rutebeuf, et les chansons de Villon en l'honneur de la Vierge ? Quevedo lui-même, sans quitter le monde, n'a-t-il point pleuré ses péchés de jeunesse ?

En somme, aucune révélation précise ne se dégage de l'œuvre. Mais si nous l'examinons maintenant en elle-même, nous sommes frappés de la différence profonde qu'elle présente avec celle de Quevedo. Sur ce point, les juges les plus compétents sont d'accord, depuis Mayans et Quintana jusqu'à Wolf et Fernandez-Guerra. « Mêlez les poésies de Francisco de la Torre avec les plus tendres et les plus sérieuses de Quevedo, et vous pourrez retrouver les poésies de chacun d'eux avec plus de facilité que les pièces confondues d'un jeu d'échecs (1). » L'expérience est d'autant plus facile à faire que les deux poètes se rencontrent parfois sur les mêmes sujets. Quintana rapprochait déjà la *Cancion* de la Torre « A la Tourterelle, » de la *Silva* de Quevedo portant le même titre, et il concluait qu'un même thème ne saurait inspirer des vers plus dissemblables. « L'exagération, les pensées brillantes, la finesse, l'affectation distinguent la *Silva*, tandis que la *Cancion* est la simplicité, la tendresse même. » M. le marquis de Molins, poussant plus loin le parallèle, a établi, avec plus d'évidence encore, la diversité des deux inspirations (2). Ticknor lui-même, malgré sa conviction secrète, avoue que, « si Quevedo est l'auteur des poésies, il a dû se faire violence pour les écrire. »

Nous estimons que la chose lui eût été impossible. Non point certes qu'elles soient exemptes de toute recherche, ni qu'elles présentent un modèle d'un goût irréprochable. Outre que le genre mène assez vite à l'affectation et à la mièvrerie, les lamentations de ces bergers malheureux qui, selon l'expression de Quevedo, laissent dépérir leurs brebis pour chanter sur leur *zampoña* les rigueurs de Philis, paraissent bientôt monotones. L'aimable

(1) Fern.-Guerra, *Discurso...*, etc.

(2) *Réponse... l. l.* — Voy. aussi, dans l'*Historia y juicio crítico de la Escuela poética Sevillana en los siglos* XVI *y* XVII, le paragraphe relatif à la Torre. L'auteur suppose, sans fondement, que la Torre a habité Séville et le met au nombre de ses poètes.

mais languissante musique de la *Bucolique du Tage* assoupit le lecteur que ne tient pas en éveil le souci de deviner une énigme. Les sonnets, les *canciones*, les *endechas* offrent plus de variété, ne serait-ce que par la diversité de leurs mètres, quoique les mêmes pensées et les mêmes images y soient sans cesse reproduites. Si Tircis a combattu en Italie, on ne s'en aperçoit guère, tant il est discret sur tout ce qui n'a point rapport à ses amours. En revanche, on voit bien vite qu'il connaît à merveille la valeur d'une épithète bien placée et qu'il use en homme du métier de toutes les ressources de la poétique classique : coupes savantes, répétitions, cadences gracieusement balancées, harmonie imitative, alliances de mots ingénieuses. Quelques-unes de ces compositions sont, dans leur espèce, des chefs-d'œuvre d'un travail délicat, mais où l'habileté de main se fait trop sentir : la façon surpasse la matière. Malgré ces défauts, ces poésies, si inférieures aux modèles vraiment classiques, sont admirables de simplicité, de naturel et d'abandon, si on les compare aux poésies de Quevedo sur le même sujet. La pensée est maigre parfois, mais elle reste claire; le sentiment n'est ni très profond, ni très original, mais il est sincère. Pour que Quevedo ait pu écrire ainsi, il faudrait non seulement qu'il eût manié, sans jamais se trahir, la langue du seizième siècle, mais qu'il fût devenu tout à coup simple, mélancolique, plus que cela encore : amoureux. La souplesse de son talent n'allait pas jusque-là.

Pour nous, s'il nous fallait, après tant d'autres, émettre une hypothèse sur le véritable auteur de ces poésies, nous le placerions dans les dernières décades du seizième siècle. C'est le moment, en effet, où ces pastorales et ces élégies dans le goût italien étaient dans toute leur vogue ; c'est l'époque d'Espinel, de Montemayor, de Gil Polo, de Balbuena, de Barahona de Soto, de Pedro de Padilla, de Cervántes, de Lope, de Figueroa et d'une foule d'autres chantres de l'Arcadie et de la vie champêtre. Chez la plupart d'entre eux, l'inspiration est identique. Il y a cependant un fait qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, et sur lequel on n'a pas assez insisté : c'est la ressemblance frappante des poésies de la Torre avec celles de Figueroa. Elle est telle qu'il nous

paraîtrait malaisé, si les deux recueils étaient confondus, de distinguer ce qui appartient à l'un de ce qui doit être attribué à l'autre. Les allusions, d'ailleurs peu précises, de la Torre à sa fortune, à ses amours, à ses voyages, s'expliqueraient sans peine par ce que nous savons de la vie de Figueroa. Non seulement bergers et bergères portent, chez les deux poètes, les mêmes noms, vivent sur les bords des mêmes fleuves, mais ils ont un air de famille évident, des façons de penser et de dire qui trahissent une parenté étroite. A la sûreté de leurs souvenirs littéraires et de leurs imitations poétiques, ainsi qu'au caractère précis de certaines descriptions locales, on voit qu'ils ont également séjourné en Italie. Un critique, que le paradoxe n'effraierait point, pourrait, sans trop de peine, soutenir l'identité de Francisco de la Torre et de Francisco de Figueroa. Il rappellerait les détails transmis par Quevedo sur le manuscrit de la Torre. Quevedo a-t-il vraiment bien lu le nom dissimulé sous l'*encre et la suie* qui le couvraient? La légèreté qu'il montra dans toute cette question permet d'en douter. Si ses yeux ne l'ont point trompé, comment expliquer que personne, avant lui, n'ait prononcé ce nom, alors qu'on prodiguait les louanges les plus hyperboliques aux moindres versificateurs? Il ne suffit pas de répondre que l'auteur a vécu en Italie, ou qu'il a voulu soustraire son œuvre à la curiosité publique. Milan et Naples, c'était encore l'Espagne. Les rapports littéraires entre ces provinces et la Capitale étaient aussi intimes, aussi journaliers que les relations politiques; et quant au désir de l'auteur de se soustraire à la publicité, il suffit de remarquer que le recueil était prêt pour l'impression. Les membres du Conseil de Castille l'avaient vu, Ercilla le connaissait. A ces faits l'on comparerait ceux que nous apprend Tribaldos de Tolède sur l'histoire des poésies de Figueroa. Elles aussi, après bien des vicissitudes, n'ont été sauvées que par le fait du hasard, qui, de main en main, les fit arriver entre celles de Tribaldos, lequel les publia six ans avant que Quevedo ne rendît le même service à celles de la Torre. Entre autres détails, on remarquerait, dans la préface de Tribaldos, le passage suivant : « D'autres œuvres admirables [de Figueroa] auraient pu être imprimées, si leur

auteur, après les avoir écrites avec tant de génie, ne les eût traitées avec mépris, et n'eût, comme un autre Virgile, ordonné à son lit de mort, de brûler tout ce qu'il avait écrit. Ces quelques vers même (ils remplissent quarante-six pages de l'édition) se seraient perdus, s'ils n'étaient tombés entre les mains de don Antonio de Toledo, seigneur del Pozuelo... etc. » Les amis, commis par les poètes au soin de brûler leurs œuvres, s'acquittent généralement mal de leur mission, l'histoire est là pour le prouver. Un grand nombre de poésies de Figueroa furent conservées. Sedano, qui en a édité quelques-unes, que ne renfermait point l'édition de 1625, disait encore, en 1776 : « Les poésies de Figueroa inédites et inconnues du public surpassent notablement en nombre celles qui ont été publiées (1). »

Mais nous n'insisterons pas plus longtemps sur une pure hypothèse. La seule chose que nous prétendions avancer, c'est que, si la même main n'a pas écrit des poésies si semblables, il est très probable du moins que les deux auteurs furent contemporains, et que l'un d'eux connut les œuvres de l'autre. On comparera à ce point de vue les stances de Figueroa (2) :

Sobre nevados riscos levantado
Cerca del Tajo...

à l'églogue II de la *Bucolique du Tage* (Philis) :

En la ribera del sagrado rio...

Dans les deux églogues, le même Tircis se tue après avoir raconté son désespoir aux nymphes du Tage. La seule différence c'est que dans l'une il se perce de son poignard, et que dans l'autre il se précipite dans les flots, que chez Figueroa, son corps est retrouvé par son ami Damon, et chez la Torre, par Dorida, son amie. Le chant élégiaque de

(1) *Parnaso*, t. IV, notes 19 et suiv., pp. VIII et suiv. de l'*Indice*.
(2) Insérées par Sedano, *Parnaso*, t. IV, p. 82.

Tircis se compose, dans les deux pièces, de stances avec refrains :

> **Y a Dios quedad, y con mi Ninfa bella**
> **Que si esto es cielo su Deydad es ella. — (La Torre.)**
> **— Llorad sin descansar, ojos cansados. — (Figueroa.)**

Ces derniers mots eux-mêmes se retrouvent chez la Torre :

> **Llorad, cansados tristes ojos (1).**

De tels rapprochements, qu'il serait aisé de multiplier, la ressemblance de la langue, sans parler de celle que Quevedo lui-même constate entre la Torre et Fernando de Herrera, nous renseignent mieux sur l'époque où vécut l'auteur, sur l'école à laquelle il appartint, que les vagues conjectures biographiques que l'on peut tirer de son œuvre.

Ainsi Quevedo se servait tour à tour, contre le cultisme, de la satire, de l'érudition et des chefs-d'œuvre de la poésie castillane. Il faut assurément lui tenir compte de ses efforts; mais ce serait se méprendre que d'en faire pour cette raison le défenseur du bon goût, le représentant des saines doctrines littéraires. Ce n'était point assez, pour mériter ce titre, que d'avoir fait rire aux dépens des cultistes. Dans l'histoire de la décadence des lettres en Espagne, le cultisme, — tel que nous l'avons défini, — n'est qu'un épisode, dont on a exagéré l'importance. N'oublions pas qu'il contenait une part de vérité, et qu'il disparut assez vite. Ce qui lui donna naissance, ce fut le désir légitime d'élever l'idiome populaire à la dignité d'une véritable langue littéraire, capable de rivaliser avec les langues classiques. Il s'est formé lentement dans les écoles, d'où il est passé dans la poésie d'abord, dans la prose ensuite. Comme l'étudiant de Rabelais, « qui cuidait pindariser, » c'est à l'université qu'il avait pris son jargon, ce curé dont parle Lope, qui demandait à sa gouvernante son « *anserino calamo*, » et qui, trouvant son encrier desséché, constatait que « *no subministraba el etiopico licor el cornerino vaso* (2). » C'est à Salamanque, selon Paton,

(1) Voy. *ibid.*, VII, p. 224.
(2) *Respuesta*... etc.

« que, par un abus pestilentiel du latin, s'était introduite cette langue barbare (1). » C'est là que Góngora put l'apprendre, et que Pellicer, son futur commentateur, commença à la parler (2). Nulle part la fureur de latiniser ne sévit plus qu'en Espagne. Les Espagnols se vantaient d'avoir hérité de la langue de Rome en même temps que de sa suprématie politique. Depuis longtemps, les savants démontraient l'étroite parenté des deux langues. Le précepteur de Philippe II, don Juan Martinez Siliceo, archevêque de Cordoue, avait soutenu, contre les Italiens, que le castillan se rapprochait du latin plus que le toscan, et il l'avait prouvé, croyait-il, en écrivant quelques pages qui présentaient un sens à la fois en latin et en espagnol. Le maestro Perez de Oliva, Ambrosio de Morales, Diego de Aguiar (3), tous hommes graves, composèrent aussi, dans le même but, de la prose ou des vers dans ce « *latin congruo y puro castellano.* »

Les cultistes firent passer dans la pratique les théories des savants; d'autres, avant eux, n'avaient pas hésité à emprunter aux anciens et aux étrangers pour ennoblir l'idiome national. Ils se réclamaient de l'exemple de Juan de Mena, de Garcilaso, de Diego Hurtado de Mendoza, de Francisco de Figueroa, et surtout de Fernando de Herrera. Quevedo ne peut nier qu'ils aient quelques droits de le faire. Tout en appelant Herrera « le trésor de la culture espagnole, justement admiré des bons esprits, » il note chez lui bon nombre de latinismes, de néologismes qu'il juge inutiles (4). Jusque chez Luis de Leon il relève des tours et des construc-

(1) *Eloquencia Española...*, p. 10.

(2) Voy. la *Relacion de la Pompa fúnebre* con que la universidad [de Salamanca] celebró las honras de Felipe III..., citée plus haut.

(3) Voy. les préliminaires du livre de ce dernier *Tercetos en Latin congruo*... etc., cités par Gallardo, *Ensayo*, t. I, col. 34.

(4) Après avoir relevé un certain nombre d'expressions ou de tours communs à la Torre et à Herrera, Quevedo note certains mots employés par ce dernier, qui sont de purs latinismes, ou des expressions dures et inutiles, par ex. : *ovosa, pensosa, pocion, crispar de ojos, relazar, sañosa, ensandece, ufania, pavor, adola, espirtu, do* (adonde), *vo* (voy), *porfioso desvario, trayo, cuitoso, lasa voz, dudanza, giro del fuego, con puro lampo*. Les polémiques sur Garcilaso, auxquelles donnèrent lieu les commentaires de Sanchez et de Herrera, et la bataille qui se livra sur le nom de ce dernier, compliquée d'une querelle de clocher, forment des épisodes intéressants de l'histoire littéraire de cette époque.

tions qu'il a eu tort d'emprunter à Pindare ou à Horace. Le vers de Fr. Luis : « aunque te precies vana — Mente triste, » ne fait-il pas songer à celui dont se moque Paton : « Elegante — hablastes mente, » *cacosyndethon* que Lope trouvait, lui aussi, ridicule (1) ?

Pour aventureuses et même sottes que nous paraissent les tentatives des cultistes, elles ne furent pas absolument vaines. Ils enrichirent et assouplirent la langue, comme les précieux ont fait chez nous. La preuve en est dans cette multitude de mots qu'ils firent entrer dans le vocabulaire, expressions généralement sonores et harmonieuses, que ceux-là mêmes qui s'en moquaient finirent par employer, et qui ont conquis définitivement leur place dans le dictionnaire de l'Académie espagnole (2). De même, la pensée de donner plus de jeu et de souplesse à la phrase poétique n'était pas si déraisonnable que l'on a bien voulu dire. On peut estimer, avec beaucoup de lettrés et de poètes de cette époque, que la phrase pauvre, sèche et courte des *Romanceros* n'était pas l'idéal auquel on dût irrévocablement se tenir. La réforme, réclamée depuis longtemps, fut, en Espagne, comme chez les nations voisines, compromise par les mêmes excès. Ambrosio de Morales semblait le prévoir, lorsqu'il écrivait : « Je ne veux pas que vous fardiez notre castillan, mais je veux que vous lui laviez le visage; ne lui mettez pas de couleurs, mais enlevez ses souillures ; ne le chargez point de broderies, mais ne lui refusez pas un bon vêtement, qu'il puisse porter avec honneur (3). » L'exagération d'une pensée juste, l'ardeur de l'époque, jointe au manque de critique, le succès éclatant de l'école, firent dépasser le but : Góngora en Espagne, comme ailleurs Marino, Ronsard, Lilly, attacha son nom à ces excès.

(1) Lope, *Respuesta*... Lope, dans cet opuscule, et Quevedo, dans la Dédicace des poésies de L. de Leon, citent des transpositions, des vers coupés et d'autres licences de Juan de Mena, de Boscan, de Garcilaso, de Figueroa, etc., qui montrent que, sur ces points, les gongoristes n'avaient rien inventé.

(2) La grammaire de l'Acad. esp., p. 280, cite, d'après Quevedo, un certain nombre de mots, barbarismes au dix-septième siècle, et très corrects aujourd'hui.

(3) Ambrosio de Morales. Préface aux *Œuvres de Fernan Perez de Oliva*. Bibl. de aut. esp., t. LXV, p. 379.

Quelle que soit d'ailleurs la sévérité avec laquelle on juge le cultisme, il vit bientôt, sans qu'un Malherbe fût venu, « tomber de ses grands mots le faste pédantesque. » Il disparaît, en tant qu'école distincte, vers le milieu du dix-septième siècle. Si tout le mal eût été là, on aurait pu espérer que, la crise passée, une période glorieuse pour les lettres allait s'ouvrir en Espagne, ainsi qu'il arriva en France. Il n'en fut rien; au contraire, ce fut au moment où le cultisme proprement dit perdait sa vogue que l'irrémédiable décadence commença et que toute lumière s'éteignit.

Quevedo n'a donc point vu le danger le plus sérieux qui menaçait les lettres; sa critique se trompe d'adresse. Il a signalé quelques accidents, mais le véritable mal, il ne pouvait le combattre efficacement, par cette raison que lui-même en était atteint autant sinon plus que tout autre.

Ce mal, dont le cultisme n'est qu'une manifestation passagère, c'est ce que l'on a appelé le *conceptisme*. L'expression n'est ni très claire ni très exacte, j'en conviens; mais elle est consacrée, et nous la garderons, en la définissant. Nous entendons par conceptisme une recherche constante de pensées fines, brillantes, exprimées sous une forme inattendue, grâce à des alliances de mots, à des antithèses, à des équivoques, qui permettaient à l'auteur de montrer la subtilité de son esprit, aux dépens d'ordinaire du bon sens. « Les conceptistes, » dit Sedano, « faisaient consister tout le mérite de leurs compositions dans des pensées recherchées (*conceptos*), de froides équivoques, des idées souvent fausses ou vides de sens (1). » Ils se distinguaient des cultistes en ce qu'ils ne prétendaient point, comme ces derniers, modifier la langue, enrichir le vocabulaire, ni modeler leur phrase sur la phrase latine. Ils ne professaient point le même mépris pour les genres nationaux. Mais ils méconnaissaient, comme eux, l'essence véritable de l'art, en sacrifiant la pensée à l'expression, le sentiment à l'esprit, la vérité à la recherche de l'originalité : ils arrivaient par une autre voie au même but.

Ce fléau n'était pas nouveau en Espagne : on peut le suivre dans tout le développement de son histoire littéraire. Beau-

(1) *Parnaso*, t. V, p. XXXII. — Cf. Revilla, *o. l.*, ch. XXI.

coup font commencer cette histoire à Sénèque et à Lucain : c'est montrer que le mal datait de loin. Amador de los Rios, dans une suite de parallèles très étudiés, ne compare-t-il pas Lucain à Góngora, Lupercio de Argensola à Martial, Rioja à Columelle (1)? Et ne conclut-il pas, de ces rapprochements, qu'il y a « dans le génie de Sénèque et de Lucain des *qualités* qui appartiennent au génie espagnol de tous les âges? » pensée tout à fait juste, selon nous, si l'on y changeait un seul mot. L'abus de l'esprit et l'enflure, que les deux écrivains *hispano-romains* représentent surtout, furent toujours les deux écueils de la littérature espagnole. Le mal, qui était dans le sang, fut longtemps atténué par l'énergique vitalité de la nation, et aussi par son inexpérience; mais, dès qu'il trouva des conditions plus favorables, il se développa rapidement. C'est ce que laisse entendre Lope lorsqu'il défend en ces termes l'art confus de ces siècles grossiers : « Ceux qui savaient ainsi *trouver*, selon leur expression, auraient montré ce qu'ils savaient faire, s'ils eussent eu à leur disposition notre vers actuel, qui souffre tant d'ornements, de figures, de locutions choisies et d'imitations : ceux du moins qui ont lu nos deux antiques *Cancioneros* auront découvert, dans ce grossier langage, des pensées vraiment divines. » Au seizième siècle, les progrès du conceptisme sont sensibles; cependant la foi, le patriotisme, tous les nobles sentiments trouvent encore une expression digne d'eux. Le dix-septième siècle, époque d'affaissement et de corruption, devait voir naturellement le triomphe du mauvais goût. « Les chemins les plus larges et les plus sûrs vers le progrès intellectuel se trouvaient alors fermés, » dit Ticknor; « rien d'étonnant, par suite, de voir les hommes s'égarer, par des sentiers détournés, dans des retraites obscures (2). » Dès lors, la poésie n'est plus qu'un amusement de société, une distraction de gens inoccupés, comme les cartes ou les échecs (la comparaison est de Lope); les plus ingénieux, les plus patients, et, si j'ose dire, les plus ma-

(1) *Hist. crit.*, t. I, pp. 145 et suiv. — Voy., sur ce point, la pénétrante critique de F. Wolf, *Jahrb. f. roman. u. engl. Sprache u. Liter.*, 5 Bd. (1864), pp. 80-135. — 6 Bd., pp. 60-109.

(2) *History...*, t. II, ch. XXIX, p. 483.

lins, devaient y exceller. La force inventive disparaît; on se traîne dans tous les lieux communs. Qu'importe le sujet? Comme il s'agit uniquement de faire admirer son esprit, le plus extravagant ou le plus rebattu seront également bons. Les fables antiques, mille fois traitées, peuvent montrer qu'un génie fécond, sur le thème le plus usé, trouve encore des sottises à dire. Il est inouï que des compositions aussi vides d'idées et de sentiment que les *Soledades*, le *Polyphème*, les *Fábulas* d'Actéon, de Diane, de Daphné, etc. etc., aient excité tant d'enthousiasme. Il en est de même de la poésie lyrique. « Dans notre poésie lyrique, » dit un historien espagnol, « la forme est tout... A peine y trouve-t-on quelques pensées élevées et profondes (1). » Veut-on voir ce qu'était devenu la poésie vers le milieu du dix-septième siècle? il faut consulter Gracian. Gracian est le véritable législateur de ce Parnasse, le Malherbe, hélas! et le Boileau de l'Espagne. Le titre de son ouvrage est admirablement trouvé : « *Agudeza y arte de Ingenio* (2). » La *Finesse*, en effet, est devenue l'art suprême, le signe du génie. Le talent, chez l'écrivain, consiste à imaginer des énigmes, et l'intelligence, chez le lecteur, à les deviner : « *Si el percebir la agudeza acredita de aguila, el produzirla empeñara en Angel, empleo de Querubines*,... etc. » Mais l'apprentissage est long. Pour exceller dans l'*Arte de Ingenio,* il faut connaître par le menu les mille variétés d'*agudezas*. Gracian explique patiemment tous les secrets de ce mécanisme. Un autre Espagnol, Raymond Lull, avait imaginé de soumettre la pensée à un certain nombre de combinaisons que l'on aurait pu reproduire à volonté; les rhéteurs du dix-septième siècle ont fait le même rêve pour la poésie et pour l'art d'écrire. Ils tracent une foule de petits sentiers, où ils accumulent leurs barrières et leurs tourniquets, afin d'arrêter ceux qui voudraient s'échapper, ou simplement pour leur fournir l'occasion de montrer leur agilité. Ils ne laissent au génie d'autre originalité que de choisir entre les diverses formules dans lesquelles ils l'em-

(1) *Principios de Literatura general*..., por don Manuel de la Revilla y don Pedro de Alcántara García. Madrid, Durán, 1872, lec. XXI.

(2) *Obras de Lorenzo Gracian*, tomo segundo que contiene la Agudeza, y Arte de Ingenio (de la p. 1 à la p. 341)..., etc. Madrid, Pablo de Val, 1663.

prisonnent. Ils ont tout prévu, sauf l'inspiration libre, la spontanéité du sentiment, l'émotion qui se trahit en dépit des entraves : tout cela est en dehors des règles. D'ailleurs, la beauté littéraire dépend surtout de la mode ; la première condition du succès, c'est, — non pas de traduire le plus fidèlement possible le sentiment qu'on éprouve, — mais de consulter et de suivre le goût du moment. « Il y eut un temps, » dit Gracian, « où les allégories étaient en honneur ; naguère les comparaisons l'emportaient ; maintenant ce sont les énigmes... »

Gracian déduit la théorie de l'art des œuvres des poètes : cultistes et conceptistes se rencontrent pêle-mêle dans ses pages, et rien ne montre mieux par quels liens se reliaient ces deux écoles, ni avec quelle facilité elles s'étaient fondues l'une dans l'autre.

Alonso de Ledesma a mérité d'attacher son nom au conceptisme. L'allégorie, l'équivoque, l'énigme sont les fondements de ses *Conceptos Espirituales*, de ses *Juegos de la Noche Buena*, et de son *Monstro imaginado* (1). Ces trois ouvrages sont comme les trois étapes de l'auteur dans la voie où il marcha avec entrain jusqu'à ce qu'il eût atteint le dernier degré de la niaiserie. Les *Conceptos* expliquent, sous forme d'allégories, les principaux points de la doctrine chrétienne. C'est le modèle ou le bréviaire de ceux qui s'occupaient, selon le mot de Jacinto Polo, *á trabucar las coplas de humano en divino*. Par exemple, l'auteur, pour exposer l'organisation de l'Eglise, la comparera à une université ; elle possède, comme Alcalá, son Collège des Langues ; les professeurs ou *colegiales* sont au nombre de douze (les Apôtres), tous boursiers (*porcionistas*), le fondateur ayant assuré leur subsistance sous les espèces du pain et du vin. Le chancelier ou *maestrescuela*, c'est don Cristóbal de la Cruz ;

(1) Les *Conceptos Espirituales* parurent à Madrid en 1600, les *Juegos de la Noche buena*, à Barcelone en 1611, le *Monstro*, à Madrid en 1615, et l'année suivante (avec le *Romancero*) à Lerida. Dans le prologue de cette dernière édition, Ledesma explique les différentes sortes de *Conceptos* que l'on trouvera chez lui. — Dans le *Romancero*, il y a un assez grand nombre de poésies très semblables à celles de Quevedo, par ex. fº 37 : A la Mudanza de la Corte de Madrid à Valladolid ; — fº 74ᵇ : Al dinero, Villancico, etc.

le recteur, c'est le docteur saint Pierre..., etc., etc. Ailleurs, Ledesma emploiera exclusivement des termes de guerre ou d'art militaire pour célébrer la prédication de saint Jean Baptiste et la venue du Fils de Dieu sur la terre. Il épuisera ainsi toutes les séries possibles de métaphores, nous laissant le soin d'interpréter chacune d'elles. Dans les *Jeux de la nuit de Noël*, c'est le refrain d'une chanson populaire ou d'une ronde d'enfants qu'il s'agit, un sujet étant donné, de faire servir à l'édification. Nous sommes invités à méditer sur des textes comme ceux-ci :

¿ Conoceis à la Pero Gil, la que tiene la boca asi ? —
De codin, de codon ¿ cuantos dedos tienes en tu corazon ?

ou encore :

Al perro muerto
Echalle del Huerto;
Al perro vivo
Echalle en el rio.

Au premier abord, on ne voit guère quel parti tirer de textes aussi saugrenus. C'est là que triomphe le conceptiste. Des poésies sur ces deux derniers refrains, Ledesma consacrera la première à montrer la grandeur du péché, la seconde à célébrer la mission de saint Jean Baptiste : chaque mot du texte trouvera son application. Le péché ne rend-il pas l'homme semblable à la brute? Ne détruit-il pas en nous la vie spirituelle? N'a-t-il pas chassé l'homme du Paradis ? Voilà donc notre premier point : *Al perro muerto, echalle del huerto.* Nous tiendrons le second, si nous nous rappelons que le prophète nomme « *chien mort* » quiconque, ayant charge d'âmes, se tait et ferme les yeux par lâcheté. Saint Jean, qui reprocha ses excès au roi des Juifs, a été le chien vigilant du troupeau du Seigneur; aussi a-t-il mérité de baptiser Jésus au milieu du Jourdain : *Al perro vivo, echalle en el rio.* — L'une des plus extraordinaires parmi ces turlupinades est celle qui est intitulée le *Jeu de Passe-Passe.* C'est une comparaison entre un escamoteur et le prêtre prononçant les paroles sacramentelles :

¡ Oh Divino pasa pasa,
Donde la Fé nos enseña

Que le substancia del pan
En carne de Dios se trueca !

Il était difficile de descendre plus bas : Ledesma a résolu le problème dans son *Monstro imaginado*, assemblage incohérent de coq-à-l'âne et de quiproquos à peine dignes de la foire (1).

Tel fut l'homme qui aurait été, selon Ticknor, le chef de la secte dont Quevedo fut le maître le plus brillant (2). Quoique le livre le plus célèbre de Ledesma, les *Conceptos Espirituales*, ait paru au moment des débuts de notre auteur, il n'y a aucune raison de croire qu'il ait exercé sur ce dernier une influence quelconque. Quevedo ne nomme jamais le poète de Ségovie. Par contre, il se moque souvent, depuis le *Buscon* jusqu'à l'*Intrigant*, des poètes « *á lo divino*, » et ses attaques, sans le viser personnellement, n'en atteignent pas moins l'auteur des *Conceptos*. D'ailleurs, il n'avait nul besoin de l'exemple de Ledesma pour être conceptiste : il l'était naturellement. Ses poésies les plus anciennes sont déjà infectées de ce genre de mauvais goût. « Nulle part, » dit M. de Molins, « on ne voit mieux la décadence de la Muse castillane que dans les poésies de jeunesse de Quevedo (3). » Dès 1604, Paton a trouvé l'épithète qui restera accolée à son nom : *el agudo* Quevedo. C'est celle que lui donne encore Lope, vingt-huit ans plus tard : *el agudisimo* Quevedo (4) ; et, remarquons-le, c'est précisément le mot dont se servira Gracian pour désigner l'art nouveau : *Agudeza*. Lorsque ce dernier cherchera des modèles pour illustrer ses préceptes, il les puisera chez notre auteur, aussi bien que chez Góngora, Salinas, Villamediana, Luis Carrillo, Montalvan, etc. A propos du sonnet de Quevedo sur Daphné, Gracian s'écrie que « c'est un prodige de subtilité. » Ailleurs il déclare qu'en ce qui concerne l'accumulation et la continuité des équivoques, don Francisco a été le premier dans

(1) On en jugera par ces premières lignes : « En la Mancha de azeyte, año de veynte de Bolos por Mayo (de trepar), nacio un monstro con dos cabezas, una de processo, y otra de ajos..., etc. »

(2) *O. c.*, p. 482.

(3) *Réponse*..., voy. plus haut.

(4) Dans le *Laurel de Apolo*.

son genre. « Et que trouver, » ajoute-t-il, « de plus agréable ? Quel plus digne emploi de la raison humaine qu'une longue suite de *conceptos* et de subtilités ? » « Il n'existe point d'auteur antique ou moderne, » dit Salas, « qui puisse rivaliser avec Quevedo pour l'abondance des *conceptos* (1). » Et lui-même ne déclarait-il pas qu'il était capable, pour un bon mot, de déshonorer une femme ?

Y por dezir un conceto
Deshonrarè una muger (2).

Gracian n'a en vue que les poésies de Quevedo ; il aurait pu, à plus juste titre encore, adresser ces éloges compromettants à ses œuvres morales, philosophiques et religieuses en prose ; l'affectation, le mauvais goût y sont plus sensibles encore. En effet, la satire échappe mieux à ces défauts : elle se rapproche forcément de la langue courante, et l'abus de l'esprit trouve une sorte de correctif dans l'accent moqueur et dans le tour ironique. L'équivoque elle-même a, dans la satire, sa raison d'être et son excuse. La nécessité de masquer l'attaque peut même donner plus de ressort et d'élan à l'épigramme. Si l'on veut que la Vérité n'effraie point, il faut la parer au goût du jour. Villaroel, sans chercher d'excuse au conceptisme de Quevedo, place dans sa bouche des paroles pleines de sens : « La vérité est amère ; il faut la rendre douce, afin que, la première répugnance passée, la médecine fasse son effet. Grâce au sel de mes plaisanteries (*en aquel linage de agudeza*), j'obtins que mes contemporains, tout en éclatant de rire, écoutassent les cris qui les réveillaient et restaient gravés dans leur mémoire. » Le père Sarmiento, de son côté, voyait « dans l'heureux emploi de l'équivoque le caractère particulier des poésies satiriques, plaisantes et burlesques de Quevedo et de Góngora (3). » Le père Sarmiento a raison : dans ses *letrillas*, Góngora n'est point cultiste, et, dans ses poésies satiriques, le conceptisme de Quevedo est

(1) *Parnaso*. Préface.
(2) *Parnaso*, Janer, n° 661, — *Caliope*, p. 450 : *Letr. sat.*
(3) *Memorias para la historia de la poesia y poetas esp...*, por el Rmo P. M. Fr. Martin Sarmiento. Madrid, 1775. Ibarra, — n° 381.

moins choquant. Il en fut de même des genres qui touchent à la satire, du roman avec Cervántes, Aleman, L. Velez de Guevara, et de la comédie proprement dite avec Lope, Alarcon et Calderon. Remarquons-le : c'est vers l'époque où Quevedo se tourne décidément vers les œuvres sérieuses qu'il tombe dans tous les excès qu'on lui reproche avec raison; et, d'autre part, ce qui prouve le peu de portée de sa lutte contre les cultistes, c'est que le mauvais goût triomphe tout à fait dans son style, au moment même où il attaque ces derniers avec le plus de décision. Ses derniers ouvrages, le *Marcus Brutus*, les *Quatre Pestes*, le *Saint Paul*, sont aussi le plus gâtés par l'afféterie. Les harangues du prédicateur cultiste Fr. Hortensio Paravicino n'étaient pas plus alambiquées à coup sûr que ces *fragments d'Homélie* qui nous ont été conservés parmi les œuvres de notre auteur. Tous ces ouvrages marquent le dernier terme d'un développement qui commence de bonne heure; de telle sorte qu'on peut, en toute justice, se servir des œuvres de Quevedo pour mesurer les progrès du mauvais goût dans la littérature espagnole au dix-septième siècle.

Si Quevedo, malgré son sens critique, son indépendance d'esprit et sa solide instruction n'a pu triompher de cette influence funeste, c'est que la société au milieu de laquelle il vécut, ses préventions personnelles contre la langue et la littérature populaire, enfin les modèles qu'il choisit parmi les anciens ou parmi les modernes, étaient de nature à développer ses défauts plutôt qu'à les atténuer.

Assurément, ni le duc de Lerme, ni Olivares, ni Philippe IV ne sont responsables de la décadence littéraire; mais il est certain que, loin de s'employer à arrêter les progrès du mal, ils auraient poussé au contraire les beaux esprits dans la voie fausse où ils s'engageaient. Quevedo parle en courtisan lorsqu'il invoque l'autorité du comte-duc contre les erreurs de l'école cultiste. S'il lui dédie les poésies de Luis de Leon, c'est, dit-il, dans l'espoir qu' « il mettra un frein à ces fantaisies déréglées qui flattent le goût mal épuré... et qu'il infligera un châtiment aussi juste qu'efficace à la littérature fourvoyée. » Gil Blas, qui, sous son apparente légèreté, a parfois le coup d'œil si juste, connaissait mieux le

ministre : « Il écrirait, » dit-il, « aussi bien qu'il parle, s'il n'affectait point, pour donner plus de dignité à son style, de le rendre obscur et recherché (1). » On sait que Philippe IV penchait aussi vers le cultisme : le laurier, que Lope, — dans son embarras, — le chargeait de décerner, courait grand risque de ne pas échoir au plus digne. Le mauvais goût trouvait à la cour un terrain très favorable. « Les personnes distinguées par leur naissance, » écrivait Suarez de Figueroa (2), « croyaient déchoir, lorsqu'elles s'énonçaient dans l'humble langue de tout le monde. Elles cherchaient des termes choisis pour nommer obscurément les choses les plus claires, afin de se distinguer et de ne pas ressembler au vulgaire qu'elles dédaignaient. » En 1640, Matias de los Reyes pouvait dire avec raison : « Le beau langage est maintenant si répandu en Espagne que, non seulement à la cour, mais même au fond de la montagne la plus sauvage, chacun veut paraître entendu en cette matière ; aussi, un ouvrage écrit sans prétention étonne-t-il plus qu'un autre rempli de mots inconnus, et, qui plus est, inintelligible à ceux qui le lisent, car l'amour de la nouveauté opère de ces miracles (3). » Les solennités académiques, les concours, les joutes poétiques, si fréquentes alors, eurent une influence fâcheuse, en précipitant, par la contagion de l'exemple, la corruption du goût. Ce fut pour l'Espagne ce que les lectures publiques et les déclamations avaient été pour la Rome impériale. Le seul écrivain qui échappa au fléau, Cervántes, fut, par un heureux concours de circonstances, obligé de vivre parmi le peuple (4).

Quevedo aurait pu, comme lui, se retremper à cette source, s'il n'eût conservé contre la langue populaire et « *la vulgar impertinencia* » les préventions des beaux-esprits et des savants. Nous avons signalé déjà la *Pragmatique de* 1600, dans laquelle l'auteur proscrit tous les idiotismes, qui ne servent qu'à corrompre la pureté du langage. « Que l'on n'aille pas

(1) Lesage, *Gil Blas*, liv. XI, ch. v.

(2) *Pasagero*, alivio V, f° 224^b.

(3) *Para Algunos*, de Matias de los Reyes, natural de Madrid, año 1640, Madrid, viuda de Juan Sanchez, — f° 204^b.

(4) Voy. comment Cervántes parle du cultisme, *Quij.*, II, xvi ; *Ilustre Fregona*. — Sur Cervántes et le cultisme, voy. Em. Chasles, *Cervántes*, p. 379.

croire, » y disait-il, « que ce soit par plaisir ou par simple curiosité que nous nous sommes livré à pareil travail (celui de dresser une liste de ces *bordoncillos*). C'est pitié qu'il n'y ait plus de différence entre la langue de la ville et celle des champs (1), de l'homme distingué et de l'ignorant; car le premier emprunte au second ces locutions basses et mal faites qu'il respecte superstitieusement. » Ce travail d'épuration lui tenait à cœur, car il y revient à plusieurs reprises; en 1626, ce fut pour soutenir cette même thèse qu'il composa le *Cuento de Cuentos*.

Le *Conte*, en lui-même, n'a d'autre intérêt que d'être une collection d'idiotismes, précieuse pour l'étude de la langue usuelle à cette époque; c'est un centon comme ceux que l'on composait alors avec des proverbes, des vers de romances célèbres ou des titres de comédies. La préface ne nous laisse aucun doute sur l'intention de l'auteur : « Je me suis proposé dans ce conte de mettre au pilori tout le rebut de notre conversation; si l'histoire manque de sel et ne mérite pas de louanges, on me saura gré du moins de la peine que j'ai prise de rassembler tant d'extravagances et de sottises. » L'auteur manifeste l'intention d'écrire un travail plus sérieux sur ce sujet. « J'y démontrerai, » dit-il, « que nous ne savons pas même les éléments de notre langue, et que nous ne consultons point la raison lorsque nous écrivons. » Nous pouvons deviner dans quel esprit et avec quelle méthode cet ouvrage eût été écrit, en lisant les aperçus critiques qui précèdent le *Conte* : ils ne se distinguent point, il faut bien le dire, par une science très sûre. Sans parler de la théorie qui fait dériver le castillan de l'arabe, de l'hébreu, du grec, aussi bien que du latin (2), ni du dédain de l'auteur pour un livre aussi consciencieux que le *Tesoro* de Covarrubias, « où il y a plus de papier que de bon sens, » Quevedo se scandalise trop facile-

(1) Cf. Ambrosio de Morales, *l. l.* p. 381.

(2) Beaucoup de contemporains le faisaient remonter à Tubal. Tamayo de Vargas ajoutait même qu'Orphée, Homère, Hésiode avaient étudié en Espagne. Voy. la préface au t. II de l'*Historia natural de C. Plinio Segundo*, traducido por el Lic° Jeronimo de Huerta... Madrid, 1624.

ment des audaces du langage populaire (1). Covarrubias cependant montrait sur ce point plus de largeur d'esprit que lui, lorsqu'il disait : « Le plus ferme fondement de notre langue, c'est l'usage de nos ancêtres, et cet usage se conserve dans les *refranes*, dans les vieux romances, dans les chants populaires. Aussi ne faut-il pas les mépriser, mais au contraire les respecter, à cause de leur antiquité et de leur simplicité. » (*V° Argolla.*) La plupart des expressions qui choquent Quevedo s'expliquent par l'étymologie ou par l'analogie, et je ne puis, pour le détail, que renvoyer à l'excellent commentaire du *Cuento* de don Francisco de Paula Seijas (2). *Andar la barba sobre el hombro, — elevar la soga arrastrando, — poner pies en pared, — hacer bailar el agua delante*, etc. (3), sont, à notre avis, des tours expressifs, qu'il faudrait conserver avec soin, alors même qu'on ne pourrait en expliquer l'origine ou le sens littéral. La meilleure autorité que nous alléguerons contre Quevedo, c'est Quevedo lui-même. Personne a-t-il usé plus heureusement de cette langue populaire, pleine d'inconséquences, d'onomatopées, de vagues allitérations, comme celle des enfants, mais qui conserve, comme cette dernière, tant de naïveté et d'énergie? L'écrivain si dédaigneux pour ces locutions courantes, et autres « *béquilles de la conversation,* » ne s'est point contenté de s'en servir à merveille ; il a emprunté à la bohême son argot, sa langue verte au bagne ; de telle sorte que, loin de contribuer par son exemple à purifier la langue, il l'aurait plutôt chargée, comme il dit, de nouvelles souillures. C'était d'ailleurs une prétention puérile que de vouloir rayer, par un coup d'autorité, cet antique vocabulaire. En admettant que certaines de ces expressions soient obscures, ou formées contre les règles du bon sens, n'ont-elles pas été précisées, légitimées par l'usage? Un con-

(1) Voici quelques-uns des idiotismes critiqués par Quevedo : *El alma* (pour *la alma*); *mente*, finale des adverbes; *mal hablado* (*mal hablador*); « *Mire* (*oiga*) lo que le digo. »

(2) Dans l'édition du *Cuento*, par Fernandez-Guerra.

(3) Dans les *Civilidades*, *Entremes* de Benavente, dont l'intention est semblable à celle du *Cuento*, le D[r] Alfarnaque se moque des mêmes *modismos* et dans des termes absolument semblables. Les *Civilidades* sont de 1609, selon Luis Fernandez-Guerra, *Alarcon*, ch. VIII.

temporain, sans être grammairien ni étymologiste, aurait-il hésité sur la signification de locutions telles que : *con sus once de ovejas*, *cerrarse de campiña*, *roso ni velloso*, *á trochi moche*, *á tontas y à locas?* D'autres, comme : *hablen cartas y callen barbas*, *no me lo haran creer cuantos aran y cavan*, *arda Bayona*, *oler el poste*, *darle á uno con la del mártes*, *caer en el mes del obispo*, *á tanto monta*, ont une sorte de valeur historique, et font allusion à certaines particularités de l'histoire politique ou littéraire du pays. Et *zis-zas*, *zurriburi*, *chisgaravis*, *chiton*, *desgañifar*, *refunfuñar*, *acurrucarse*, *recancanillar*, ne peignent-elles pas la pensée mieux que des périphrases plus correctes? En somme, la démonstration par l'absurde que tente l'auteur du *Cuento* est sans portée; elle ne prouve pas plus contre le langage du peuple que les poésies formées d'hémistiches de l'*Enéide* ou de titres de comédies ne prouvent contre le génie de Virgile ou de Lope.

Un second moyen non moins sûr d'appauvrir la langue serait d'en retrancher les proverbes, plus nombreux peut-être en espagnol qu'en toute autre langue (1). Cependant Quevedo le conseillerait volontiers, dans son désir « d'ennoblir » le castillan. Pour moi, je ne me représente point Sancho sans ses *refranes* et son parler manchois, qui lui siéent si bien. Bien mieux, je ne me figure pas les *Songes* ou le *Buscon* ou les *romances*, traduits en beau langage, attifés à la mode du jour et soigneusement débarrassés « de cette poussière de la rue ou de la grand'route. » Enigmes pour énigmes, j'aime mieux celles du *Cuento de cuentos* que celles des *Soledades* ou des *Conceptos espirituales*.

Par cette crainte de la vulgarité, Quevedo se rapprochait des cultistes. N'était-ce pas autoriser leurs tentatives que d'écrire des lignes comme celles-ci : « Personne encore chez nous n'a écrit sérieusement la grammaire; nous suivons, en parlant, l'usage, non la raison, à grands renforts de solé-

(1) Sarmiento, *Memorias...*, pp. 171 et suiv. — Don J. M. Sbarbi, l'infatigable compilateur du *Refranero Español*, a fort bien montré (vol. I, p. 24) l'utilité et la force expressive du dicton (*dicho*), qu'il divise en *Refranes* et *Adagios* ou *Proverbios*. — Voy. aussi : D[r] Joseph Haller, *Altspanische Sprichwörter*... Regensburg, 1883, vol I, p. IX, et vol. II, pp. 105-133. Dans ces deux volumineux in-f[os], Haller n'est arrivé qu'à la lettre B.

cismes (1), » ou de répéter avec Pétrone, « qu'il faut éviter les mots vulgaires, choisir des expressions que la foule n'emploie pas, afin de pouvoir légitimement dire, comme Horace : *Odi profanum vulgus et arceo* (2). » — Il loue Luis de Leon et Franc. de la Torre d'avoir su éviter (en même temps que les mots impropres et étrangers), la vulgarité de la langue commune (3). Jusque dans les poésies burlesques de Burguillos (4), il trouve à vanter ce que l'expression a de *rare*, « ce qui lui permet de lutter avec avantage contre la langue latine. » Il n'a point assez de railleries pour ceux qu'il appelle les « *poetas mecanicos, ingenios cantoneros y musas de alquiler, como Mulas.* » Comme le poète *Culto*, le poète des *Pícaros* est en enfer, où il expie toutes les sottises dont il a encombré la mémoire des bonnes gens. « Quelle faute ai-je commise ? » dit-il. « Quelle faute ? » répondit un démon, « N'es-tu point le poète des *Pícaros*, qui as rempli le monde de tes folies et de tes billevesées ? Qui donc a inventé le *Tengue tongue*, et *Don Golondron*, etc., etc., et mille autres sornettes, où tu ne vois pas plus goutte que celui qui les chante, au bruit des brocs et des plats, avec des intonations de vinaigre... Personne n'a été damné pour de plus vilains motifs (5). » Assurément, ces critiques contre la poésie de bas étage n'étaient point sans fondement ; la trivialité est un défaut, comme la recherche ; mais le poète des *Pícaros* pouvait répondre au satirique en lui rappelant ses poésies burlesques ou de *Germanie*, et tant d'opuscules picaresques. Gracian, dans son *Criticon* (6), conduit Andrenio et Critile dans le palais du génie. Parmi les instruments suspendus dans le temple de la poésie, à côté de la cithare de Góngora du rebec de Guarini, des luths jumeaux des Argensola, de la flûte de Pan de Lope, des *vihuelas* de Pétrarque, de Dante, de Boscan, ils aperçoivent deux vulgaires tessons, casta-

(1) Préface du *Cuento de Cuentos*.

(2) Dédicace des *Poésies* de Fr. Luis de Leon.

(3) « Ni se desautoriza con lo vulgar, ni se hace peregrina con lo impropio... »

(4) *Aprobacion* de F. de Quevedo V... pour les *Rimas* del Lic° Tomé de Burguillos (1634), dans *Obras... de Quevedo*, II, p. 496.

(5) *Entremetido*...

(6) Gracian, *Criticon*, II parte, crisi IV.

gnettes du Pícaro (*unas tejuelas picariles*), dont la présence dans ce lieu les surprend. « Ne vous étonnez pas, » dit la nymphe du lieu ; « ces castagnettes ont leur charme : c'est avec elles que Marica à l'hôpital endormait ses douleurs. »

L'étude des littératures anciennes aurait dû, semble-t-il, donner plus de fermeté aux doctrines littéraires de Quevedo et plus de pureté à son goût. Son instruction très étendue lui permettait d'apprécier le mérite et de sentir le charme des écrivains classiques ; il vivait familièrement avec eux, et ses œuvres témoignent d'une érudition solide. Sa bibliothèque, qui était fort riche, contenait la plupart de ces éditions et de ces travaux critiques qui sont l'honneur du seizième siècle. Il écrivait en latin avec facilité et élégance. Aussi les contemporains le placent-ils parfois parmi les philologues (1), et quelques-uns des plus savants hommes du temps, depuis Juste Lipse jusqu'à Mariner et Salas, le regardent comme leur égal ou comme leur maître dans le domaine des lettres antiques. Et cependant, si l'on recherche quels sont ses auteurs de prédilection et ses modèles, on ne s'étonnera pas qu'il n'ait point retiré plus de fruit de ces études. Il connaît peu les grands chefs-d'œuvre dont le mérite ne doit rien aux artifices de l'école. Homère (malgré son désir maintes fois exprimé, mais jamais accompli, de le défendre), Sophocle, Aristophane, Lucrèce, Virgile, Horace, César ne figurent que par accident dans ses œuvres. La grâce délicate mais trop étudiée du pseudo-Anacréon conduit à la recherche par une pente agréable ; en le traduisant, ou plutôt en le paraphrasant, Quevedo accuse encore davantage le caractère maniéré de cette poésie (2). C'est en leur qualité de moralistes plutôt que

(1) Par ex. Pellicer, dans ses *Lecciones Solemnes*, place Quevedo parmi les *Filologos latinos y castellanos* (classe 34).

(2) Si l'on compare attentivement la traduction à l'original on se couvaincra vite que le mot de *parafrasi*, dont Quevedo se sert lui-même, est en effet le seul exact (Voy., par ex., les odes IV : Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι, III : Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις, IX : Ἐρασμίη πέλεια, qui sont caractéristiques). Malgré ses déclarations (*yo toco religiosamente los originales*), le traducteur en prend à son aise avec le texte ; il change l'ordre des vers, ajoute des couplets, quand la pensée lui semble insuffisamment développée ; il adopte à la légère les corrections de ses amis (par ex., ode 40, correction fournie par Rioja). Il emprunte de toutes pièces la vie d'Anacréon aux *Historiae Poetarum tam Graecorum quam Latinorum dialogi X.* (Bâle, 1545). Aux hypothèses dénuées de critique de l'historien, il ajoute des

d'écrivains qu'il s'est occupé d'Epictète et de Phocylide; cependant, la forme sentencieuse que revêt la pensée chez ces deux auteurs n'était point pour déplaire au conceptiste, ni pour le guérir de son penchant à l'antithèse. Mais ses auteurs de prédilection, nous les connaissons déjà; ce sont les poètes et les prosateurs de la décadence latine : Sénèque, Lucain, Martial, Florus, Juvénal, Pétrone, Claudien, non seulement parce que quelques-uns d'entre eux représentent à ses yeux des doctrines morales qui lui sont chères, mais aussi pour des raisons purement littéraires, par une secrète conformité de goût. Lorsqu'il fait un éloge si enthousiaste des écrivains hispano-latins de la Rome impériale, il ne parle pas uniquement en patriote, avec le désir d'ajouter à la gloire littéraire de l'Espagne; mais c'est qu'il se sent leur descendant et leur véritable héritier; il reconnaît chez eux comme l'accent du pays. Son admiration, très sincère d'ailleurs, n'était point cependant tout à fait désintéressée; les louanges prodiguées à Lucain, à Martial, à Sénèque rejaillissaient sur leurs imitateurs. On se gênait d'autant moins pour leur emprunter leur manière, leurs antithèses, leur style, qu'on se sentait en famille. Ce n'est point seulement le stoïcien, c'est l'Espagnol, c'est l'écrivain, qui pouvait dire avec raison : *Mon Sénèque, mon Juvénal, mon Lucain !*

Il ne fallait point attendre de l'Italie le remède au mal dont souffraient les lettres espagnoles, car elle en était attaquée, elle aussi. Je ne puis dire quelle opinion Quevedo avait « du Góngora de l'Italie, du cultiste Marino, » comme le nomme Gracian, ni dans quelle mesure il partagea l'admiration de ses contemporains à son égard (1). Il semble éviter

conjectures, dans l'idée préconçue de défendre la mémoire d'Anacréon d'imputations calomnieuses. Quant au commentaire du texte, il reproduit le plus souvent les remarques d'Henri Estienne. Quevedo connaît cependant la traduction latine d'Elias Andreas (Putsch, 1556), de Eilhardus (Lubinus, Rostochii, 1597), et celle de Remi *Velau* (Belleau). — L'édition de l'*Anacréon*, de Quevedo, par Janer, est détestable. Non seulement les mots grecs, — ainsi que le remarquait le regretté Ch. Graux, dans son beau livre sur *Le fonds grec de l'Escurial*, — mais même le latin, et particulièrement les noms propres, y sont étrangement défigurés. Le texte castillan lui-même n'est pas sans reproche, tant s'en faut. Il est rendu parfois inintelligible par une ponctuation fantaisiste.

(1) Ce n'est point Quevedo, comme le dit Revilla (*o. c.*), mais Lope qui déclarait que « le Tasse n'était que l'aurore du soleil de Marino. »

de prononcer son nom. Il était cependant très au courant du mouvement littéraire de l'Italie. Nous savons qu'il parlait l'italien aussi couramment que l'espagnol, et l'on nous a conservé de lui quelques poésies italiennes qui montrent à quel point cette langue lui était familière (1). A Naples, il s'était trouvé en rapport avec un grand nombre de poètes, d'écrivains ou de savants, avec quelques-uns desquels il avait conservé des relations suivies. Il cite les publicistes, les historiens, Machiavel, Botero, Boccalini surtout, que ses admirateurs mettaient au même rang que Dante et que Pétrarque (2). Dans ses poésies, il traduit parfois et imite souvent Berni, Arioste, Pétrarque, le Tasse, Bembo. Mais de tous les Italiens, celui qui malheureusement exerça le plus d'influence sur lui, ce fut Malvezzi, qui est un modèle achevé de conceptisme. « Il joint, » disait un contemporain (3), « le style sentencieux des philosophes à la critique des historiens et il compose un mélange digne d'admiration : on dirait un Sénèque historien ou un Valérius philosophe. »

La traduction du *Romulus* inaugure une période nouvelle dans le développement du talent et du style de Quevedo. C'est surtout en songeant à cet ouvrage que l'on peut dire, avec don E. Fernandez de Navarrete, « que Quevedo a rapporté d'Italie un style coupé, incohérent, peu naturel, sans majesté et sans grâce, peu conforme enfin au caractère de notre langue harmonieuse, mais visant surtout au brillant et à la profondeur (4). » Il publiait cette traduction à peu près à la même époque que les poésies de Luis de Leon et de Francisco de la Torre. C'était détruire d'avance toute l'efficacité du remède, d'autant plus sûrement qu'il n'imitait guère les modèles qu'il proposait, tandis qu'il s'appliquait à prendre à Malvezzi sa manière pleine d'affectation et de pédantisme. Si Malvezzi eut alors un succès beaucoup plus vif que

(1) *Clio*, muse I, sonn. 16, p. 5 : « Dove Ruceli... » (Richelieu). — *Erato*, musa IV, sonn. 35, p. 141 : « Diviso il sole. » Edit. 1650 ; Manque dans l'édit. de 1699. — Les *Tres Musas* contiennent aussi un sonnet de Quevedo en portugais.

(2) Gracian, *Agud.*, p. 200.

(3) *Id.*, p. 337.

(4) *Libro de los Virreyes, de Raneo*, etc.

Leon ou la Torre, Quevedo n'en est-il pas en grande partie responsable ?

La connaissance de la littérature française ne paraît pas avoir été chez notre auteur bien précise ni bien étendue. Au surplus, c'est une remarque faite bien souvent, que la France de Henri IV et de Louis XIII connaissait beaucoup mieux l'Espagne, que cette dernière ne connaissait la France. En recherchant ce que Quevedo pense de notre pays, on devinerait, si l'on ne le savait plus certainement d'autre part, que les livres ne franchissaient point facilement les Pyrénées, ou du moins qu'ils n'arrivaient à Madrid qu'après avoir subi de longues quarantaines : ils étaient traités en pestiférés, et tenus en suspicion. Nous ne trouvons chez Quevedo aucune mention des grands écrivains, philosophes ou poètes, du règne de Henri IV ou de Louis XIII, sur lesquels nous aurions été curieux d'avoir son appréciation. Sa très élégante et très exacte traduction de l'*Introduction à la vie dévote de saint François de Sales* prouve qu'il était fort capable de saisir les finesses de la langue comme d'apprécier les mérites du style (1). « Les préceptes pour bien vivre que nous trouvons dans cet ouvrage, » dit-il, « y sont exposés avec l'érudition la plus riche, mais qui ne fait point étalage de ses trésors ; on y trouve des comparaisons appropriées au sujet, à la fois doctes et ingénieuses, dans un style si plein de convenance que la vérité y paraît ornée, sans être

(1) La chose n'était point commune alors en Espagne. Fr. Diego de la Encarnacion, auteur d'une grammaire française en espagnol, imprimée à Douai, écrivait, en 1624 : « L'égyptien n'est pas plus difficile pour un Hébreu que le français pour un Espagnol : j'estime pour ma part que la langue française est pour les étrangers la plus difficile de toutes celles d'Europe, tout en étant la plus douce et la plus expressive pour qui la possède à fond. » Ajoutons à ces détails ceux que nous trouvons dans la préface d'un remaniement de cet ouvrage, fait en 1635, par « Diego de Cisneros, théologien » : « Quoique depuis quelque temps, on ait écrit beaucoup de grammaires espagnoles en français, il n'existe que celle-ci, rédigée en espagnol, pour apprendre méthodiquement le français. Elle a été déjà imprimée à Douai... en 1624... Elle rend aisée la prononciation française, extrêmement difficile, en donnant des exemples empruntés à l'espagnol, etc... » Je ne sais si Fr. Diego de la Encarnacion est le même que le licencié Diego de Cisneros, théologien ; mais il résulte de ce qui précède que la grammaire de 1635 n'est qu'une seconde édition de celle de 1624. Ce même Cisneros avait traduit Montaigne, en 1637, mais la traduction ne fut pas, je crois, imprimée. Voy., Gallardo, *Ensayo*, n° 1837.

déguisée, vêtue comme il convient, mais non dissimulée... L'éloquence du saint est aussi élégante qu'efficace, pleine de vivacité et d'ardeur; elle orne et embellit le sentiment, sans se départir d'une gravité imposante ni d'une majesté pleine de douceur, qui commande l'attention. » S'il faut en croire un avertissement « de Pierre Maillard à la nation espagnole, » placé en tête de la traduction, c'est ce libraire qui aurait prié Quevedo d'entreprendre ce travail. — Après saint François de Sales, les auteurs français qu'il semble avoir le plus pratiqués, sont Montaigne et les poètes de la Pléiade. « Les Essais ou Discours sont un si beau livre, » dit-il, « qui si l'on quitte, pour le lire, Sénèque ot Plutarque, on ne s'aperçoit pas que l'on a changé d'auteur. » (*Défense d'Epicure.*) Les phrases des *Essais*, qu'il traduit parfois très littéralement (1), montrent qu'il avait le texte français sous les yeux, et qu'il l'avait lu avec fruit; quoiqu'il fût fort éloigné du scepticisme de Montaigne, il savait gré à ce dernier des éloges qu'il prodigue aux stoïciens. Il avait lu aussi la *République* de Bodin, et consulté, pour ses études sur les auteurs anciens, un certain nombre d'ouvrages français spéciaux, tels que les traductions de Jean Baudoin (1590-1650), membre de l'Académie française (2), Pierre de Boufflers, Guillaume du Vair (1556-1621). Quant aux poètes de la Pléiade, Quevedo connaît surtout Ronsard, Remi Belleau, Baïf et Du Bartas, dont *la Semaine* fut souvent imitée en Espagne (3).

Nous terminerons ce chapitre en racontant un épisode de ces polémiques littéraires, dans lequel Quevedo joue le principal rôle, et qui montre à quelles violences sa critique se laissait parfois aller (4).

(1) *Essais*, liv. II, ch. IV. Le texte que Quevedo avait sous les yeux portait en ce passage : « [La vertu] ne peut s'exercer *sans pâtir* (*sin padecer*), » et non *sans partie*, comme écrivent certains éditeurs, et en particulier M. Louandre. — Voy., aussi liv. II, ch. X, un autre passage traduit dans la *Défense d'Epicure*.

(2) Selon d'Olivet, la traduction et les commentaires des *Fables d'Esope*, 1633, (citées par Quevedo dans le prologue d'Epictète), seraient en réalité non point de Baudoin, mais de Pierre de Boissat.

(3) « Je ne connais point d'Espagnol, » disait son ami Gonzalez de Salas, « qui ait possédé mieux que Quevedo les poètes hébreux, grecs, latins et français; grâce à la connaissance qu'il avait de ces langues, il a enrichi ses poésies d'excellentes imitations de ces auteurs. » *Parnaso*... 1648 : *Prevenciones al lector.*

(4) On peut, sur ce point, comparer la *Perinola* à l'*Invectiva del Soldado de Cáce-*

On sait que Góngora et Quevedo aimaient à porter la discussion sur un terrain qui n'avait plus rien de littéraire. Ce dernier prouva plus d'une fois aux cultistes et à leur chef en personne, combien, dans l'invective, l'emploi du sens propre était supérieur au style métaphorique et à la périphrase ; ceux-ci, de leur côté, retrouvaient à l'occasion, contre les partisans de l'*estilo claro y cierto de Castilla*, toute la clarté et la précision du vocabulaire de la rue. Le public charmé jugeait les coups :

> Montalvan y Quevedo se tiraron,
> De Góngora Quevedo dijo horrores ;
> Y asi, entre ingenios y entre los mejores
> ¡ Ira de Dios, qué satiras pasaron !
> Los claros de los cultos murmuraron,
> Los cultos de los claros y sus flores..., etc. (1).

Le plus curieux témoignage de cette lutte, est sans contredit *la Perinola* (*le Toton*), pamphlet dirigé contre l'ouvrage de Montalvan, le *Para Todos* (2). Le *Para Todos*, où Montalvan avait réuni ses meilleurs titres à la renommée, est un livre de mélanges, de lectures pour tous, qui s'adresse également au savant et à l'ignorant, au courtisan et à l'homme du peuple, aux personnes pieuses et aux hommes de plaisir, ou simplement de loisir. L'auteur y mêle, dans une confusion bizarre, l'agréable à l'utile ; il est tour à tour théologien, érudit, poète, auteur dramatique, critique littéraire, romancier, etc. En une semaine, il fait parcourir au lecteur le cycle des connaissances humaines, en ayant soin de lui ménager en route quelques distractions. Chaque journée a

res contra el maestro Mendoza y su historia de China (1585), et au *Prete Jacopin*. Dans ce dernier factum, Fernandez de Velasco disait au *divin* Herrera : « Sur ce, vous vous mîtes à braire, et le renard vit que vous étiez un âne et non un lion. » A quoi Herrera répond en traitant son contradicteur de *taupe* et de *bœuf*. Ces aménités faisaient partie du langage courant de la critique : Cervántes, Lope, Alarcon et Quevedo lui-même eurent souvent à en souffrir.

(1) *Carta...*, (por) don Juan Antonio de Azpitarte (Madrid, s. d.). Gallardo, *Ensayo*, I, col. 356.

(2) *Para Todos*, exemplos morales, humanos y divinos..., con algunas adiciones nuevas en esta nona impresion, por el Dr Juan Perez de Montalvan, natural de Madrid y notario del Santo Oficio de la Inquisicion. Alcalá, María Fernandez. Año 1661. — La 1re édition est de 1632.

son programme, aussi chargé que varié. Voici, par exemple, celui du vendredi, sixième jour : discours sur les animaux, et explication du mot *Jumentos*. — De la taille du premier homme ; son portrait. Sur ce sujet difficile, Montalvan supplée, par de hardies conjectures, au silence des Livres saints ; il croit cependant pouvoir déterminer la couleur des cheveux d'Adam, de même qu'il a des raisons de penser qu'il pécha entre onze heures et midi. Il n'est pas moins bien renseigné sur Eve, dont il nous trace un portrait séduisant au moment de sa naissance, c'est-à-dire à l'âge de vingt ans. — Suivent des dissertations sur le nombre des côtes d'Adam, sur l'existence des Géants, et autres sujets analogues. Puis, quittant la Genèse pour la Fable, et Moïse pour Hésiode, l'auteur développe la *Fábula de Venus*, énumère ses noms, ses diverses représentations dans la poésie ou dans les arts, ses temples, enfin les propriétés et l'influence de la planète qui porte son nom. Nous rencontrons ensuite un *Discours des arts*, dans lequel on distingue, après les avoir définis et divisés, ceux qui méritent le nom de libéraux, de ceux qui sont purement mécaniques. L'auteur termine par la nouvelle du *Bandit compatissant* (*el piadoso Bandolero*), mêlée de vers et de prose. Chaque journée présente un semblable mélange de traités historiques, mythologiques, artistiques et d'œuvres de pur agrément. Quelques-unes des comédies et des nouvelles occupent une place très estimable parmi les œuvres de second ordre de cette époque (1).

Nous avons vainement cherché dans le *Para Todos* ce qui pourrait justifier les attaques passionnées de Quevedo. Au milieu de ce pêle-mêle, on trouve deux listes précieuses pour l'histoire littéraire. La première (f° 511) est un catalogue des « Madrilènes qui se sont distingués dans les arts, les sciences ou les professions diverses ; » deux cent quatre-vingt-dix-sept personnes y sont nommées et appréciées sommairement. La seconde énumère « les auteurs de comédies, en Castille seulement » (f° 543). Dans le *Catálogo de los Inge-*

(1) Marchena trouve même les comédies de Montalvan « pleines de réflexions inspirées par une philosophie rare chez les contemporains, » et « des idées plus propres à un stoïcien qu'à un catholique espagnol. » *Lecciones de Filos.*, I, pp. 79-80.

nios, Montalvan, après avoir cité les œuvres éditées ou encore inédites de Quevedo (n° 60), ajoute : « Ce serait une occasion précieuse de nous étendre sur le génie et la science de cet auteur, s'il ne suffisait de l'avoir nommé pour avoir tout dit. » Dans la *Memoria de los que escriven comedias..*, nous lisons ce qui suit : « Il (Quevedo) écrit ses comédies comme s'il faisait du théâtre son unique occupation, tant son génie est universel, fleuri et supérieur. » Ces éloges, dont nous n'avons aucun motif sérieux de suspecter la sincérité, ne touchèrent point Quevedo, qui répondit à ces procédés courtois en écrivant la *Perinola*, et en traitant l'auteur de plagiaire, d'hypocrite et de sot.

« Tout ce que Montalvan a de bon, » dit-il, « il l'a volé. Il n'a rien qui soit à lui, pas même son nom ; car le pauvre Juan Perez... s'est ajouté par un bout le « Montalvan » et par l'autre le « Docteur (1). » S'il est entré dans les ordres, c'est pour singer Lope, et il sera bientôt *Frey*, comme lui. Il s'est fait docteur pour ressembler à Mescua. Le grade lui a coûté la peine de l'aller chercher : il aurait pu aussi bien, — s'il n'avait regretté ses écus, — faire graduer aussi sa mule. On le nomme *Hominicaco* (2), à cause de sa taille chétive et de ses larcins. N'a-t-il pas dérobé toute une comédie à Villaïzan ? » — On le voit, le pamphlétaire ne choisit pas ses injures ; les plus grosses sont les meilleures. Il fait un crime à Montalvan d'être fils d'un libraire, « lequel donnait asile chez lui à des comédies, nouvelles, couplets et romances, ruine des bonnes mœurs, — *mesonero de comedias, novelas, chaconas, y romances, y no se ha vendido*

(1) C'est peut-être l'origine de l'épigramme :

El Doctor tú te lo pones,
El Montalban no lo tienes,
Con que en quitándote el *Don*,
Vienes á quedar Juan Perez.

— Juan Perez était, dans les chansons populaires, un type de Sganarelle. Cf. la *letrilla* d'*Alcázar* :

Si te casas con Juan Perez
¿ Qué mas quieres ?

Sedano, *Parn.*, IX, p. 131.

(2) Cervántes, *Adjunta al Parn.* : « El poeta que hurtare algun verso ajeno... tan ladron es como Caco. »

cosa que no haya sido la sedicion de las buenas costumbres. » Il laisse entendre même qu'il comptait des juifs parmi ses ancêtres. Aussi n'est-il point étonnant qu'il ait accumulé tant d'irrévérences et d'hérésies dans son livre. Quevedo prend un malin plaisir à relever les unes et les autres chez le notaire du Saint-Office. Il se donne beaucoup de mal pour trouver des propositions hétérodoxes dans l'*Auto* de *Polyphème* ou dans celui de *Scanderbeg*, mais il ne réussit guère qu'à nous donner une assez fâcheuse idée de sa loyauté dans cette discussion (1). Etait-ce bien à lui à déclarer que ces pages ne pouvaient être effacées « qu'avec un charbon du brasier du Saint-Office ? »

De tels excès (2) auraient eu quelque excuse, si l'auteur des *Juguetes* avait voulu prouver à ses ennemis qu'aucun livre, si insignifiant fût-il, n'était à l'abri des interprétations malveillantes. Mais c'est là une hypothèse gratuite. Dans un catalogue d'auteurs, qui est une sorte de parodie de celui de Montalvan, l'auteur de la *Perinola*, relevant les erreurs et les omissions de ce dernier, dit « qu'il a retranché à don Franc. de Quevedo l'ouvrage intitulé *Polilla de las Republicas* (la peste des Etats), et l'*Histoire de l'année 1631.* » Quelle est l'intention de Quevedo en imaginant ces deux titres ? Fernandez-Guerra y voit une double allusion à Montalvan, qui serait le vrai fléau des républiques, « en s'attaquant aux savants, qu'il ronge et détruit comme la rouille, » et qui, en 1631, aurait fait des démarches pour obtenir du Saint-Office la condamnation des œuvres de Quevedo. Mais, en premier lieu, il est impossible de présenter comme une œuvre de haine ce *Para Todos*, qui pèche plutôt par excès d'indulgence. Quevedo dit lui-même que « l'auteur entasse dans ses listes, à tort et à travers, tous les auteurs de rebut

(1) Cependant l'*Index* de Sotomayor, 1640, condamne certains passages de la *Novela 4 : De la mayor confusion*..., p. 103, et des *Sucesos y prodigios de Amor*. Madrid, 1623 et 1624.

(2) Ce ne sont pas les seuls; on a imprimé plusieurs fois certaines épigrammes et une *Carta consolatoria* de Quevedo à Montalvan, que nous avons vue manuscrite à la Bibl. nat. de Madrid (H-43): « Al d^r Montalvan haviendole Silbado una comedia en que tenia librados las Esperanças de su fama » (insérée dans son *Don Diego de Noche* par Salas Barbadillo, qui en serait l'auteur, d'après Fernandez-Guerra).

du monde entier, qu'il fait citoyens de Madrid ; il joint aux évêques, aux prédicateurs, des fous à lier, couronnés de feuilles de chou et de grelots, des vagabonds, des niais, des gens qui n'ont rien écrit, ou qui n'ont que l'intention d'écrire, d'où qu'ils viennent. » En second lieu, il est bien douteux que « l'*Histoire de 1631* » vise les démarches faites auprès de l'Inquisition contre Quevedo ; car, s'il en était ainsi, c'est à Pacheco, plus qu'à tout autre, qu'il aurait dû s'en prendre, puisque ce fut ce dernier qui signa (probablement avant 1631), la dénonciation dont nous avons parlé. Or, Pacheco n'est pas même nommé dans la *Perinola.*

Quevedo est mieux dans son rôle en critiquant les défauts littéraires du *Para Todos.* « Ce n'est plus un livre, » dit-il, « c'est le coche d'Alcalá à Madrid, où s'empilent, au milieu des secousses et des cahots, la vieille femme et la fillette, l'aventurière et le négociant, le suppôt, l'entremetteuse, l'étudiant vagabond et le moine. » Plus loin, s'inspirant de la satire de *Prete Jacopin* (1), il compare l'auteur à un homme qui, du haut d'un toit, lance pêle-mêle sur ses assaillants tout ce qui lui tombe sous la main : « les morceaux de verre, les tessons de vieux pots, les haillons, les guenilles, et jusqu'à la chouette morte. » Il se moque de son érudition, qui accumule dans les marges les noms les plus étonnés de s'y rencontrer : Sénèque et Barbadillo, Roa et Plutarque, Porreño et saint Thomas, Luquillas et Avicenne, Benavente et Quintilien. La meilleure partie du pamphlet est une critique du gongorisme de Montalvan : le satirique, parlant cette fois le langage de la raison, montre l'absurdité de cette accumulation de figures discordantes. La mise en scène est originale : quelques femmes et jeunes filles sont réunies et jouent au toton, lorsqu'elles voient arriver un jeune garçon, « de ceux chez qui les couplets poussent avec le duvet. » — « Le voici ! » s'écrie-t-il en entrant, « je l'ai ! » Toutes aussitôt laissent là le toton (témoin et narrateur de la scène), et accourent précipitamment. « Donne-le ! montre-le ! » disaient-

(1) « ... Os uvistes en él como quien pelea de texado, que arroja al enemigo el pedazo de la teja, el zapato viejo, la olla quebrada, el cuchillo mohoso, la bragueta mugrienta, la picaza ó gato muerto... »

elles à la fois. Alors, tirant un livre tout flambant neuf et d'une jolie grosseur, le jeune homme le balançait au-dessus de sa tête en l'agitant comme s'il allait danser les Folies d'Espagne (*Folia*). Il criait en même temps : *Para todos ! para todos !* — « Pour tous ? Alors, » disait l'une, « c'est pour moi ! » — « C'est pour nous ! » disait l'autre. — « Mais non ! » faisait une troisième, « c'est la séguidille :

Pour tous joyeux
Mais pour moi triste !

Au milieu du tumulte, notre garçon répétait : — « Oui, cela s'appelle *Para Todos ;* devinez ce que c'est. » — Une bonne vieille était là, dont le nez et le menton, se joignant sur sa face sèche comme une guitare, ressemblaient vaguement à des tenailles. Elle s'efforçait d'enfiler une aiguille et heurtait inutilement le fil contre les parois du trou. — « Si c'est pour tous, » dit-elle, « c'est la Mort. » — Mais une blonde, dont la chevelure aux reflets éclatants entourait la tête de boucles folles : « Non, je sais ce que c'est ; si c'est pour tous, c'est le bien qui doit venir. Le début des contes le dit :

Erase que se era
Que en hora buena sea
El bien que viniere
Para todos sea !

Sur ce, une brune dont les noirs cheveux faisaient mieux ressortir l'éclatante blancheur : « Au diable, » dit-elle, « un livre qui est pour tous ! L'auteur, quel qu'il soit, confesse que c'est œuvre vulgaire et marchandise de pacotille. Qu'il le garde ! moi je n'aime que ce qui est de premier choix... » Jeunes filles et jeune garçon ont la langue déliée et la dent aiguë : ils mettent en pièces la compilation de Montalvan. Leur langage a toute la vivacité, la gaieté et la verdeur de celui que l'on devait parler dans les environs de la porte de Guadalajara ou des degrés de Saint-Philippe. — La *Perinola*, en achevant son récit, s'inspire des mots gravés sur ses quatre faces : *Deja, Saca, Pon, Todo,* et conseille à l'auteur de *laisser* les nouvelles à Cervántes, les comédies à Lope, à Velez et à Calderon, les jours à la semaine et la semaine au

Tasse et à Du Bartas, d'*enlever* les trois nouvelles, les trois comédies, les deux *Autos*, l'Index, les dissertations, de *mettre* les notes des marges au cabinet : moyennant quoi, son livre, qui n'aura plus rien, sera bien accueilli de *Tous*.

Tel est ce pamphlet, violent, injuste, mais plein d'entrain et de malice, tout à fait digne de ce *Blasillo*, qui exécute l'indigeste recueil avec l'irrévérence gouailleuse d'un gamin de Madrid. On l'a comparé parfois aux *Catariberas* de Salazar, au *Prete Jacopin* de Fernandez de Velasco; il n'a point la bonne humeur pleine de finesse de la première de ces satires et il n'est pas moins insolent que la seconde; mais il est, à notre avis, supérieur à l'une et à l'autre par le mouvement, la verve et la vivacité spirituelle (1).

(1) Quevedo a composé aussi, selon Luis Fern.-Guerra (*Alarcon*, p. 395), un commentaire burlesque sur 78 stances d'*Alarcon* à l'occasion du voyage du prince de Galles, en 1623. Je ne l'ai jamais vu.

CHAPITRE VI.

LES POÉSIES.

Le recueil des poésies de Quevedo. — Comment il fut formé et publié. — Poésies insérées du vivant de l'auteur dans divers recueils. — Edition des *Six premières Muses*, par Gonzalez de Salas, en 1648. — Edition des *Trois dernières Muses*, par Pedro Aldrete, en 1670. — Grande variété des poésies de Quevedo. — Poésies funèbres et poésies religieuses. La *Résurrection du Christ*. — Poésies de théatre. Comédies. — *Loas*. — *Bailes*. — *Jácaras*. — *Entremeses*; leur authenticité. — Poésies amoureuses et pastorales. — Supériorité de Quevedo dans les divers genres de poésie satirique et morale. — Poésies burlesques; *Letrillas*. — Poème héroï-comique des *Folies de Roland amoureux*.

Les poésies de Quevedo, par leur nombre et par leur valeur littéraire, permettent, mieux encore que ses ouvrages en prose, de se convaincre de la variété et de la souplesse de son talent : il suffit, sans quitter le volume, de tourner quelques pages. Mais avant de feuilleter cet énorme recueil (1), où, depuis l'Epopée jusqu'à l'*Entremes*, depuis les Sonnets, les Octaves et les Tercets italiens jusqu'aux *Bailes*, aux *Redondillas* et aux *Ovillejos* de Castille, depuis la chanson pindarique, avec strophe, antistrophe et épode, jusqu'à l'Epître à la manière d'Horace, tous les genres de poèmes nationaux, étrangers et classiques se trouvent réunis, il ne sera pas sans utilité de rechercher comment il s'est formé, comment il nous a été transmis, et par suite, quel degré de confiance mérite le texte qu'il nous offre.

Un fait important, sur lequel Ticknor insiste avec raison, c'est qu'à part la traduction en vers d'Epictète et de Phocy-

(1) Les poésies forment, dans la collection de Rivadeneyra, un volume compact de près de 600 pages, à deux colonnes de petit texte.


LAS
NUEVE
MUSAS
CASTELLA
NAS.
D.I.A.Inv.
Iuan de Noort. Scu.

lide, qui ne parut qu'en 1635, Quevedo ne publia lui-même aucune de ses poésies. De bonne heure cependant, il avait songé à le faire. Ses amis l'y engageaient, et il en sentait d'autant mieux la nécessité que beaucoup des pièces qui couraient sous son nom étaient de nature à faire peu d'honneur à l'écrivain ou au moraliste. Malheureusement, son dernier emprisonnement, sa maladie et sa mort l'empêchèrent de donner suite à ce projet. Ses dernières lettres montrent du moins qu'il s'en occupait activement (1). Déjà il avait réuni un grand nombre de ses poésies « dans de gros cahiers, » selon l'expression de son éditeur ; il avait arrêté le plan du recueil, qu'il voulait diviser en neuf livres (2), à chacun desquels une Muse devait présider. Peut-être même avait-il commencé le travail de correction et d'épuration, mais il était bien loin d'être terminé à sa mort, et beaucoup des poésies rassemblées s'éparpillèrent de nouveau, et se perdirent. Au témoignage de Gonzalez de Salas, la vingtième partie à peine put être sauvée : *no fue de veinte partes una la que se salvo.*

Quoique Quevedo n'ait jamais pu ou voulu publier ses vers, le public, de son vivant même, en connut certainement une partie assez importante : le poète en effet n'était pas moins célèbre que l'auteur des *Songes* ou de la *Politique.* Ses compositions satiriques et burlesques avaient leur place marquée dans ces recueils manuscrits, où les gaietés trop vives et les attaques trop hardies trouvaient un abri; on sait que notre auteur laissait prendre copie de ses écrits avec une libéralité dont plus d'une fois il eut lieu de se repentir. D'autres de ses poésies furent insérées dans les anthologies imprimées, si fréquentes à cette époque, peut-être aussi dans des brochures de quelques pages, non sans analogie avec nos feuilles littéraires, et qui répandaient dans le public les chansons à la mode, les commérages de société et les nou-

(1) « A pesar de mi poca salud, doy fin á la vida de Marco Bruto, sin olvidarme de mis obras de verso, en que tambien se va trabajando. » Lettre du 22 janv. 1645. — « Me voy dando prisa, la que me concede mi poca salud, á las obras de versos. » Lettre du 12 fév. 1645. Il est à noter que Quevedo ne se sert point des noms de *Musas* ou de *Parnaso.*

(2) Ces détails se trouvent dans les *Prevenciones al Lector*, de l'édition de 1648.

velles rimées de la cour et de la ville. Il serait intéressant de noter exactement les poésies de Quevedo qui furent connues de l'une ou de l'autre façon, avant les éditions de 1648 et de 1670. Malheureusement, ces anthologies, et surtout ces feuilles volantes, sont devenues rares; elles sont presque introuvables en France, et nous craignons bien que la liste que nous en avons dressée, en nous servant souvent des indications de Fernandez-Guerra, ne soit encore bien incomplète. Telle qu'elle est cependant, elle fournira des points de comparaison suffisamment nombreux pour la critique et l'établissement du texte.

Il résulte clairement des témoignages des contemporains que, dès ses débuts, Quevedo se révéla surtout comme poète. Si l'on songe à sa précocité, attestée par ses biographes, on peut supposer que ses premiers essais datèrent de son séjour à Alcalá. La poésie était en grand honneur dans cette université. « Les cygnes du Henares, *los blancos cisnes del Henares,* » faisaient bonne figure au début du siècle, à côté de ceux du Bétis, du Tage ou du Tormes. Chaque année, à l'occasion des fêtes du Saint-Sacrement, un concours était ouvert, et, comme dans la capitale ou dans les centres renommés par leur culture, on y célébrait les principaux événements politiques ou religieux, mariages, funérailles de princes, traités de paix, victoires, canonisations, par des *justas* et des *certámenes*, auxquels prenaient part un grand nombre de concurrents (1). Ce fut dans l'une de ces solennités académiques, auxquelles les rois ne dédaignaient point d'assister, que Lupercio de Argensola lut sa *Cancion :*

En estas sacras ceremonias pias (2)...

C'était là aussi que le futur auteur du *Buscon* put entendre les naïfs *villancicos* du sacristain de Majalahonda. Concourut-il

(1) « Hay muchos de escelentes ingenios y generales en todo y maravillosos poetas, que cierto lo que se escribe cada un año en alabanza del Santisimo Sacramento en la fiesta y junta de poetas que acostumbra hacer aquella universidad es cosa muy curiosa y pia. » Mateo Lujan de Sayavedra, *Continuacion del Guzman de Alfarache* (1603), II, 2, 6. — Cf. Lope de Vega, *Laurel de Apolo*, Dédicace.

(2) Sedano, *Parnaso*, IV, p. 343.

lui-même? On ne peut l'affirmer; à défaut d'une piété bien fervente, qui n'était point, il est vrai, dans les conditions exigées des concurrents, il avait tout l'esprit voulu pour briguer et pour obtenir la palme. Il existe, parmi ses poésies dites religieuses, certaines pièces assez semblables à celles qu'on lisait dans ces occasions; elles prouvent qu'en matière d'équivoques pieuses, il pouvait se mesurer sans crainte avec Ledesma lui-même, le parangon du genre. L'une des plus anciennes dont il soit fait mention dans les ouvrages de l'époque est un sonnet en l'honneur de saint Etienne (1), tout à fait digne de figurer à côté des *Conceptos Espirituales*. L'on pense bien toutefois que les chansons que l'on entendait dans les rues d'Alcalá ou dans les préaux de l'université n'étaient point toutes à la louange du Saint-Sacrement ou des saints. Ce que nous avons dit des mœurs des étudiants, et les premiers essais de Quevedo, insérés dans les collections du temps, nous donnent une idée plus juste des inspirations ordinaires des jeunes poètes d'Alcalá.

Le premier de ces recueils qui contienne des œuvres de notre auteur serait, d'après Fernandez-Guerra, le *Romancero General* de 1604, lequel, aux neuf parties des *romanceros* antérieurs, avait ajouté quatre parties nouvelles. Je n'ai pu consulter que l'édition de 1614 (2), mais, au témoignage de Gallardo, elle est « *á plana y renglon* » exactement semblable à celle de 1604. Je n'y trouve (au f° 227 *b*) qu'un seul romance de Quevedo : *Medio dia era por filo* (3), parodie tout à fait grotesque des antiques romances du Cid.

Un an plus tard, paraissait, à Valladolid, la célèbre anthologie de Pedro Espinosa, les *Flores de Poetas ilustres*, déjà entièrement formée à la fin de 1603, puisque l'approbation porte la date du 24 novembre de cette année (4). Elle ne

(1) *Urania*, XLIII, p. 500. — Janer, n° 735. Cité dans la *Eloquencia*, de X. Paton, publiée en 1604, f° 64[b].

(2) « Romancero general en que se contienen todos los romances que andan impresos. — Aora nuevamente añadido, y emendado por Pedro de Flores, año 1614, Madrid, por Juan de la Cuesta. » — Sur ce recueil, voy. Durán, *Rom. Gen.*, II, p. 684, col, 1, n° m4, et Gallardo, *Ensayo*, v° *Flores*, n° 2246.

(3) *Thalia*, *rom.* 89, p. 338. — Janer, n° 539.

(4) « Primera parte de las Flores de poetas ilustres de España, dividida en dos libros. — Ordenada por Pedro Espinosa, natural de la ciudad de Ante-

contenait pas moins de dix-huit pièces de Quevedo. En mettant à part le collecteur, qui s'est traité plus généreusement que son mérite ne l'exigeait, trois seulement, parmi les cinquante-quatre poètes qui y figurent, s'y présentent avec un nombre de poésies égal ou supérieur. Ce sont : Góngora (36 pièces), Luis Martinez de la Plaza (27 p.), et Lupercio de Argensola (18 p.). Voici l'indication des poésies de Quevedo contenues dans les *Flores*. Nous faisons suivre chacune d'elles du numéro qu'elle porte dans l'édition de Florencio Janer :

Folios.		Numéros.
3.	Estavase la Efesia.	569.
5.	El Viejo que con destreza.	310.
18.	Poderoso Cavallero.	325.
37.	La Fabula de Dafne y Apolo.	756.
46.	Si con los mismos ojos.	143.
48.	Oye la voz de un hombre.	441.
55.	No os espanteis, señora Notomia.	440.
59.	Yace en esta tierra fria.	758.
73.	Punto en boca.	659.
99.	En aqueste enterramiento.	759.
101.	La volundad de Dios por grillos.	110.
101.	Aqui yaze Mosen Diego.	760.
103.	No se a qual crea de los dos.	757.
114.	Mi madre estuvo entre asperas montañas.	151.
115.	Escondida debaxo de tu armada.	9.
118.	Solo en ti Lesbia.	68.
148.	Yazen de un home en esta.	762.

A ces dix-sept poésies il convient d'ajouter, ainsi que nous l'expliquons en note :

F° 202. Llego a los pies de Cristo Magdalena. N° 761.

quera... En Valladolid, por Luys Sanchez. Año MDCV. » — Dans l'exemplaire que j'ai consulté, dix-neuf pièces figurent dans le corps de l'ouvrage sous le nom de Quevedo, mais la table avertit que deux d'entre elles (*Aqui yaze un Portugues*, — *De vuestro pecho, Ysabel*) ne sont pas de lui. En revanche, les éditeurs de Gallardo font remarquer, n° 2134, que dans la plupart des exemplaires des *Flores*, les pp. 202 et 203 diffèrent des autres par le papier et par les caractères typographiques. Il y a eu un remaniement dans le contenu du livre qui portait primitivement au f° 202-203 un sonnet de Quevedo, jugé ensuite irrévérencieux pour sainte Marie-Madeleine [*Llego a los pies de Cristo Magdalena*]. Ce sonnet figure effectivement dans un exemplaire que don M. L. Zarco del Valle et don J. Sancho Rayon ont eu entre les mains.

Les *Flores* constituent le premier témoignage certain de la vogue du jeune poète, et, si l'on songe à l'importance de cette publication où figuraient les meilleurs auteurs du temps, la première consécration de sa gloire naissante. Espinosa nous avertit que « les poésies de don Francisco ont été tirées d'un livre » (— *estos versos se sacarõ de un libro de don Frãcisco de Quevedo*). Mais il ne nous donne aucun renseignement sur sa nature, ni sur son contenu. Il semble résulter toutefois d'un autre passage de sa préface que c'était avec l'assentiment des auteurs, et d'après des copies fournies par eux, qu'il avait publié leurs œuvres. En tout cas, on peut conclure de la citation qu'il fait de ce « *livre* » qu'à cette date déjà les œuvres poétiques de don Francisco étaient assez nombreuses.

En même temps que les *Flores de Poetas ilustres*, et à Valladolid également, paraissait la deuxième partie du *Romancero General*, éditée par Miguel de Madrigal (1). Elle contenait quelques poésies de Quevedo qui ne figuraient point dans l'anthologie d'Espinosa, deux romances burlesques, et des *Endechas* dans le goût anacréontique.

P. 112.	Dieronme ayer la minuta.	N° 510 Janer.
85.	Ya que descansan las uñas.	638
55.	Estaba Amarilis.	650

J'ai vainement cherché d'autres poésies authentiques de notre auteur dans les divers recueils de cette époque que j'ai pu consulter, tels que le *Romancero* de Francisco de Castaña, Zaragoza, 1604; la *Primera parte del Jardin de Amadores* de Juan de la Puente, Çaragoça, 1611; *la Sylva de varios Romances* de Juan Tiarte, Barcelona, 1611; le *Cancionero llamado Dança de Galanes*, de Diego de Vera, Barcelona, 1625, etc., ou dans ceux dont les bibliographes espagnols et étrangers nous ont donné des descriptions détaillées. Il est probable cependant que d'autres compositions de Quevedo furent alors publiées, particulièrement dans ces feuilles volantes grossièrement imprimées, dont nous avons parlé, « véritable ver-

(1) « Segunda parte del Romancero general y flor de diversa poesia. Recopilados (*sic*) por Miguel de Madrigal. Año 1605. Valladolid, por Luis Sanchez. » — Cf. Durán, *Rom. Gen.*, catal. II, v° *Madrigal*.

mine qu'on voit pulluler et sortir de terre pour l'amusement d'un public peu raffiné (1). » Telle était du moins l'opinion de Gonzalez de Salas, l'éditeur du *Parnasse*, qui s'exprime de la sorte précisément à propos de deux chansons, contemporaines, selon lui, des *Flores de Poetas ilustres*. « Il n'est personne, » ajoute-t-il, « qui ne les ait entendues, personne qui ne les connaisse par cœur. Les copies en sont d'ailleurs si nombreuses qu'elles peuvent passer pour publiées, alors même qu'elles ne l'auraient pas été, comme je crois qu'elles le furent en effet. » Ces paroles sont significatives. Elles trouvent une confirmation dans ce qu'écrivait Quevedo, en 1613 : « Vous qui avez entendu mes chansons, inspirées par la passion, par l'ardeur du sang et de la jeunesse, écoutez maintenant ce que me dicte le repentir... » Cet aveu suffirait à caractériser ces essais, où la fougue de ses vertes années se déployait avec une liberté que l'auteur chercha bientôt à excuser. Dans la foule de pièces légères qui remplissent les Muses Terpsichore, Thalie, Euterpe et Calliope, beaucoup remontent à cette première période, autant que l'on en peut juger par le sujet, par les allusions aux hommes ou aux choses, par les ressemblances avec les écrits en prose de cette date. Ce serait une entreprise délicate assurément, mais digne de tenter un éditeur aussi versé que don Aureliano Fernandez-Guerra dans l'histoire détaillée et anecdotique du temps, que d'essayer de dater ces pièces transmises « *en selva*, » et sans aucun souci de l'ordre chronologique, par les premiers collecteurs. Gonzalez de Salas, qui, de propos délibéré, écarte cette classification, se contente de nous dire que les œuvres les plus anciennes se reconnaissent aux négligences de style, à la liberté familière des sujets, et « à leur peu de culture (2). » Aldrete, de son côté, avoue qu'elles ne sont pas moins inquiétantes pour la morale, et qu'elles ne se distinguent que trop par une verdeur de langage souvent

(1) « Librillos sabandijas que barbaramente brotan de ordinario para auditorio muy vulgo. » Voy. la note de Gonzalez de Salas, au nº LXXXI de la muse Thalie.

(2) Note de Salas à la Satire du mariage, *Thalie* : « La edad, ansi suya, como de la poesia entonces, no admitian mucha cultura. »

scandaleuse (1). Tous les deux s'accordent à déclarer que Quevedo les eût corrigées avec un soin tout particulier et rendues à la fois plus correctes et plus pudiques, ce qui ne l'empêcha point d'en composer jusqu'au bout de semblables, selon le propre témoignage d'Aldrete. « Ce fut, » dit-il, « durant son premier exil à la Torre qu'il écrivit les poésies les plus burlesques et les plus gaies qu'il y ait dans ses œuvres. Captif à San Márcos, il en composait encore dans le même genre (2). » Il faut bien le dire, c'étaient celles que le public recherchait de préférence et qu'il copiait le plus volontiers, en attendant qu'elles fussent publiées (3). De temps à autre, les éditeurs d'œuvres en prose de Quevedo y ajoutaient quelques poésies, que très probablement l'auteur leur communiquait lui-même. C'est ainsi que l'on inséra à la suite des *Sueños*, dans l'édition de Valence, 1627, le *Chapitre des Chats*, et le *Romance sur la naissance de l'auteur* (Janer, n°s 524 et 466), et dans les *Desvelos Soñolientos*, de Barcelone, 1629, *les Deux Oiseaux et les Deux Animaux fabuleux* (J., n°s 471-474), fantaisies spirituelles (4) dédiées à l'un des plus spirituels prélats d'Espagne, don Juan de la Sal.

Dans l'édition de 1626 de la *Primavera y Flor de los mejores Romances*... de Pedro Arias Perez (5), plusieurs romances de Quevedo furent insérés ; nous avons reconnu les suivants :

P. (?). Selvas y bosques de amor. N° 489 Janer.
P. 34. Don Repollo y doña Berza. 453

(1) *Las tres ult. Musas*... Al lector.

(2) *Id., ibid.*

(3) Fernandez-Guerra (Gallardo, I, col. 1279) mentionne un recueil manuscrit de 1630, appartenant à don Sancho Rayon, contenant des poésies de Góngora, de Quevedo, de Mendoza et de Salinas.

(4) L'une d'elles a pour sujet le *Basilic*. Voici, à ce propos, une *copla* de Quevedo *al Basilisco* qui me paraît inédite :

Si no muere quien te vio
Toda tu historia es mentira,
Pues si no te vio, te ignora,
I, si murio, no lo afirma.

Brit. mus. Egert. 555, f° 267.

(5) *Primavera y Flor de los mejores Romances* que han salido ahora nuevamente en esta corte, recogidos de varios poetas, 1^a^ y 2ª parte por el Licendiado Pedro Arias Perez. Año 1626, Sevilla, Franc. de Lira, in-8° 112 p. — Sur la composition et les transformations de cet ouvrage, voy. Gallardo, *Ens.*, n°s 269, 273.

P. 97.	Los que quisieren saber.	785
P. 107.	Si quereis alma, Leonor.	329

La première édition de ce recueil est de 1621 ; mais je ne saurais dire si les pièces de Quevedo qui précèdent s'y trouvaient déjà.

Il faut arriver ensuite jusqu'aux *Maravillas del Parnaso*, de Pinto de Morales, dont la première édition est de 1637, pour rencontrer une publication nouvelle de poésies de Quevedo. Les *Maravillas* contiennent de lui une dizaine de pièces dont, il est vrai, deux au moins se trouvaient dans des collections antérieures (*Poderoso caballero*, dans les *Flores* d'Espinosa, et *Estaba Amarilis*, dans le *Romancero* de Madrigal). Voici les autres, que j'ai notées dans l'édition de 1640 (1) :

F° 3.	Estamos entre Cristianos ?	N° 499 Janer.
4.	A buen puerto habeis llegado.	501
6.	A la sombra de un risco.	249
10.	Yo el menor Padre de Todos.	506
13.	Cubriendo con cuatro cuernos.	503
15.	Muerome yo de Francisca.	245
43.	Erase que se era.	549

Mais un recueil bien plus important, au point de vue qui nous intéresse, est celui de Pedro Lanaja, publié pour la première fois à Saragosse, en 1640, et dont la troisième édition, qui est de 1643 (2), contient 32 romances de notre auteur, parmi lesquels un grand nombre de *jácaras*. En voici l'énumération :

P. 6.	Pariome adrede mi madre.	N° 466 Janer.
10.	Governando esta el mundo.	467
15.	Ví deve de aver tres dias.	468
18.	Una picaça de estrado.	487
22.	A la sombra de unos pinos.	475
27.	Tus dos ojos, Mari Perez.	476
28.	Madres, las que teneis hijas.	477

(1) *Maravillas del Parnaso*, y flor de los mejores romances graves, burlescos y satiricos que hasta hoy se han cantado en la corte. Recopilados de graves autores, por Jorge Pinto de Morales, capitan entretenido. — Barcelona, 1640, 8°.

(2) *Romances varios de diversos autores*. Añadidos y enmendados en esta tercera impresion... En Çaragoça. Por Pedro Lanaja : año 1643. — Cf. Karl Vollmöller, *Zeitschr. f. Roman. Philol.*, 1878, II Bd., pp. 586-88.

P. 31.	Helas, helas, por do vienen.	351	Janer.
36.	Quitandose està Medoro.	478	
39.	O que aspera sois, mi madre.	479	
41.	Los medicos con que miras.	480	
43.	Todo se lo muque el tiempo.	350	
52.	Yo, el unico cavallero.	481	
55.	Ciego eres, amor, y no.	483	
58.	Yo, con mis once de oveja.	484	
60.	Todo se sabe, Lampuga.	337	
62.	Allá va en letra Lampuga.	338	
65.	Desde esta Sierra Morena.	485	
70.	Selvas y bosques de amor.	489	
74.	La que huviere menester.	490	
76.	Zampuçado en el banasto.	342	
85.	Pidiendole está dineros.	488	
87.	Cruel llaman a Neron.	492	
91.	Mançanares, Mançanares.	493	
98.	Que preciosos son los dientes.	491	
101.	Mui discretas y mui feas.	514	
118.	A la salud de las marcas.	347	
242.	En casa de las sardinas.	341	
308.	Y a que las christianas nuevas.	482	
310.	Alguaciles y alfileres (1).	634	
331.	Añasco el de Talavera.	343	

Outre ces romances, le recueil de 1640 en contient un autre, la *Prise de Roncevaux* (la *Toma de Valles Ronces*), écrit vers 1636 ou 1637, qui fut attribué à Quevedo, mais qui est formellement désavoué dans la lettre écrite de Saint-Marc au comte-duc. Si, à ce qui précède, nous ajoutons une dizaine de pièces de circonstance, éloges d'auteurs et d'ouvrages, nous aurons énuméré toutes les poésies qui, à notre connaissance, furent imprimées avant la mort de l'auteur.

Ce qu'il n'avait pu faire, ses exécuteurs testamentaires, ses amis, son héritier l'entreprirent. Sur l'invitation et avec les encouragements du duc de Medinaceli et de don

(1) Ce romance, inséré par Durán comme d'un anonyme, est bien de Quevedo; seulement, les deux premières *redondillas* sont intervertis dans le texte qu'il donne, et la pièce commence par : *Ya sueltan, Juanilla, presos.*

Pedro Pacheco Giron, Joseph Antonio Gonzalez de Salas faisait paraître, en 1648, les six premières *Muses*, c'est-à-dire la partie la plus considérable des poésies de Quevedo (1). Dans la collection d'écrits en prose que le libraire Pedro Coello imprimait en même temps que les *Muses* (2), on lit, dans la dédicace à Pedro Pacheco Giron, les lignes suivantes : « C'est grâce à vous que j'ai pu imprimer ces jours-ci à mes frais une bonne partie de ces poésies, d'une façon digne d'elles, en attendant que l'on découvrît les autres, ce qui augmenterait considérablement l'éclat de cette publication. » Nul n'était mieux en mesure que Salas de mener à bien ce travail (3). Plus jeune de huit ans que Francisco, il avait été lié intimement avec ce dernier, « qui pendant de longues années lui avait communiqué tous ses projets et ses desseins, même les plus secrets (4). » Il avait eu entre les mains presque toutes ses poésies manuscrites, que l'auteur lui lisait, lui envoyait et soumettait à sa censure (5). Les deux amis avaient même collaboré à quelques traductions de poètes antiques. Salas était très versé dans l'étude des classiques : il avait traduit Pomponius Méla, en redressant les erreurs commises par Tribaldos de Tolède dans sa version (6). En 1633, il avait publié un commentaire de la *Poétique* d'Aristote, qui reste son ouvrage principal (7), et traduit en vers la tragédie de Sénèque, les *Troyennes*, et divers fragments de Martial et de Perse, qui n'ont jamais été publiés. Mais si son érudition était réelle, son goût laissait beaucoup à désirer. Il admirait Góngora plus qu'on ne le

(1) *El Parnaso español*, monte en dos cumbres dividido, con las nueve musas Castellanas. Donde se contienen Poesias de Don Francisco de Quevedo..., que con Adorno i censura, ilustradas, i corregidas, salen ahora de la Libreria de don Joseph Antonio Gonzalez de Salas... Madrid... Diego Diaz de la Carrera, año MDCXLVIII. A costa de P. Coello, mercader de libros, in-4°.

(2) *Enseñanza entretenida*... Madrid, Diego Diaz de la Carrera. A costa de P. Coello... MDCXLVIII.

(3) Sur Gonzalez de Salas, voy. Nic. Antonio, *Bib. Nova*, s. n. — Pellicer, *Ensayo*..., p. 96.

(4) Introd. à la muse Melpomène.

(5) Introd. à la muse Thalie.

(6) Pellicer, *o. c.*, p. 98.

(7) *Ilustracion al libro de Poetica*, de Aristoteles Stagirita..., en Madrid, por Francisco Martinez, año de 1633.

souhaiterait chez un éditeur de Quevedo ; il avait même introduit dans sa prose les façons de dire prétentieuses et obscures de l'école cultiste. Il est à la fois pédant et précieux, et rien n'est plus pesant que les dissertations qu'il a attachées aux ailes légères des *Letrillas*, ou aux capricieux romances de la Muse Thalie. Le mal eût été médiocre, si, ses dissertations achevées, l'éditeur s'était borné à classer et à publier les poésies de son ami, telles qu'il les trouvait dans les papiers mis à sa disposition. Mais les détails qu'il nous donne sur sa manière de procéder nous inspirent quelque méfiance. Après avoir péniblement réuni, et mendié, pour ainsi dire, auprès de leurs détenteurs, les poésies soustraites ou égarées pendant les dernières années, Salas, pour se conformer au plan arrêté par l'auteur, à ce qu'il assure, les distribua entre les neuf Muses. Elles ne devaient primitivement former qu'un volume, mais leur nombre croissant de jour en jour, il se décida à publier séparément les six premières Muses (1), en faisant remarquer trop ingénieusement que le Parnasse, chez Quevedo, serait aussi divisé en deux sommets (2). Dans ses « illustrations, » il dépense beaucoup de peine et de temps à fixer les attributions propres à chaque Muse, et, malgré la subtilité de ses distinctions, il y réusssit mal. La Muse Terpsichore, par exemple, dans laquelle il range les poésies « qui se chantent et qui se dansent, » c'est-à-dire, les romances, les *jácaras*, les *letrillas*, les *bailes*, rappelle bien souvent celles de Thalie, Muse de la poésie burlesque ; lui-même en fait d'ailleurs la remarque. Outre ce qu'une telle classification a d'arbitraire, le plan présentait encore l'inconvénient de rendre fort inégales les diverses parties du recueil. La première Muse, Clio (*Eloges de princes et d'hommes illustres*), la troisième, Melpomène (*Poésies funèbres*), n'ont guère qu'une trentaine de pièces chacune, et pour la plupart très courtes, tandis qu'Erato, la *Muse des Chants amou-*

(1) « El aver crecido tanto las poesias de las seis musas antecedentes, y no parecer capaz un volumen solo, para juntamente contener a Euterpe Urania y Caliope, que aora restan, obligò a que se huviesse de partir su coro... A estas otras musas, que despues an de salir... acõpañaran otros generos de Poesias dragmaticas... » Avertissement à la fin des six Muses.

(2) Dédicace « a don Antonio Juan Luis de la Cerda, duque de Medinaceli, etc. »

reux, Terpsichore ou Thalie en renferment un nombre sensiblement plus considérable.

Après tout, c'étaient là des inconvénients presque inévitables, qui pouvaient même introduire quelque variété dans cette vaste *recopilacion*. On ne peut de même que savoir gré à l'éditeur d'avoir mis des titres aux poésies, quoiqu'il ait oublié parfois que les plus simples et les plus clairs sont les meilleurs. Mais ce qui était déjà plus grave, c'est ce qu'il se réservait de faire un choix entre les poésies, et d'exclure celles qui lui paraissaient peu dignes de l'auteur (1). Certes, nous devinons bien que parmi les brouillons de Quevedo, il y en avait qu'il était sage, pour des motifs divers, de laisser sous clé; mais, quoique l'éditeur se vante d'avoir fait toujours le meilleur choix (2), la sûreté de son goût n'est point telle que nous nous soumettions sans regret à ses décisions. Enfin, il croyait de son devoir de retoucher, de compléter, de refaire même les poésies qui lui semblaient porter des traces de la négligence de l'auteur ou des distractions des copistes. C'est à propos des pièces insérées dans la Muse Melpomène, plus soignées cependant que bien d'autres, qu'il fait cette observation. « Plusieurs d'entre elles, » dit-il, « ont dû recevoir une forme nouvelle (necesitada alguna de refingirse á forma nueva (3). » Ailleurs, il constate que Quevedo ne reculait pas assez devant le mot propre, au risque de blesser la décence, et après l'avoir, sous ce rapport, je ne sais pourquoi, comparé à l'impératrice Livie, il nous avertit qu'il ne se fait point scrupule de supprimer ces passages trop audacieux, ou de les corriger et de les adoucir (4). Il n'ose point exposer sans retouche à nos regards le tableau de la Vénus impudique, que Quevedo, s'inspirant de Juvénal, avait tracé dans l'importante satire sur les *Risques du Mariage*. « Il l'a vêtue et voilée. » Cette même composition lui paraissant, en revanche, manquer, en d'autres endroits, de vivacité, d'élégance, ou de

(1) « ... No admitiendo poesia alguna que le juzgase de averiguado desmerito... »

(2) « ... El acertado delecto que yo me propuse. » *Prevenc. al Lector.*

(3) Introd. à la muse Melpomène.

(4) Introd. à la muse *Thalie*.

suite, « il n'a pas hésité à lui venir en aide » : « determiné ayudar á esta poesía. » Comment reconnaître, après cela, ce qui est de Quevedo dans des pièces ainsi remaniées, et ce qui est de Salas? Pour tout ce que nous ne connaissons que par l'édition de 1648, force nous est bien d'accepter, tel qu'il est, ce texte de Salas. Or, s'il est certain qu'il eut en main un grand nombre de manuscrits originaux, il ne l'est pas moins, puisqu'il l'avoue, qu'il les modifia comme bon lui sembla, et il reconnaît d'autre part qu'il n'inséra un grand nombre de pièces que d'après des copies, dont l'autorité est sujette à caution. On peut se convaincre, en comparant le texte des poésies imprimées avant l'édition de 1648 à celui de cette dernière, que, dès le milieu du dix-septième siècle, les variantes étaient nombreuses et importantes. Non seulement des mots sont retranchés, ajoutés, remplacés par d'autres, mais le nombre et la place des couplets diffèrent. Parfois le texte des manuscrits ou des recueils antérieurs est manifestement préférable à celui de Salas; d'autres fois, au contraire, c'est ce dernier qui est le plus complet, le plus clair et le plus correct. Ajoutons à cela que les fautes d'impression, les négligences de ponctuation sont nombreuses dans le *Parnasse* de 1648, et qu'elles contribuent considérablement à rendre difficile cette lecture. Celui qui entreprendra la tâche ardue de donner une bonne édition critique des poésies de Quevedo aura, pour un certain nombre de pièces, à faire un choix raisonné entre les textes manuscrits ou imprimés du dix-septième siècle; mais, pour la très grande majorité d'entre elles, il est à craindre qu'il en soit réduit à des conjectures. Pour nous, expérience faite, nous ne pouvons ici que mettre en garde le lecteur contre une confiance trop absolue dans l'édition de Gonzalez de Salas, et il nous suffira, pour permettre de juger de la diversité des textes, de choisir, parmi toutes les pièces que nous pourrions citer, quelques exemples caractéristiques (1).

La mauvaise chance paraissait s'acharner contre les poésies de Quevedo : Salas mourut subitement en 1651, et la publication des Muses fut interrompue pour une vingtaine

(1) Voy. Appendice I, IV.

d'années. Dans l'intervalle, le célèbre libraire aragonais Joseph Alfay insérait, en 1654, dans ses *Poesias varias de grandes Ingenios* (1), quelques pièces lyriques de notre auteur.

P. 14.	Dezima de D. Francisco de Quevedo al mosquito de trompetilla. — Saturno alado...	nº 771 Janer.
P. 12.	Dezima al ruyseñor. — Flor con voz...	769
P. 38.	Epitafio de D. F. de Q. — En esta piedra yace...	772
P. 47.	De D. F. de Q. Dezima al mosquito del vino. — Mota, borracha...	773
P. 59.	Dezimas satiricas de Q. a un poeta corcobado que se valio de trabajos ajenos. — Yo vi la segunda parte...	768
P. 103.	A mi señora Doña Ana Chanflon, de D. F. Q. — Con enaguas, la Tusona...	770

On trouve également, dans ce volume, plusieurs poésies intéressantes, relatives à Quevedo; par exemple, p. 23, un sonnet à don Francisco de Quevedo sur ses infortunes conjugales, et (même page), *Al suceso de don Francisco de Quevedo con una fea*. C'est le récit d'une rencontre nocturne, où Quevedo, berné par une aventurière de bas étage, joue un rôle tout à fait ridicule. Notons enfin (p. 116) une satire : *A una dama que se correspondia con un capon :*

Dizen que tienes, Juanilla,
Por galan de tus asseos...

Le sujet paraît emprunté à Quevedo, car le catalogue dit *des Iriartes* de la Bib. nat. de Madrid attribue à ce dernier une satire qu'il désigne ainsi : *Sátira á una novia que es-*

(1) *Poesias varias de grandes ingenios españoles*, recogidas por Iosef Alfay, y dedicadas a don Franc. de la Torre, cavallero del abito de Calatrava... En Zaragoça : Por Juan de Ybar. Año 1654. A costa de Iosef Alfay, mercader de libros.

tando tratada de casarse con Quevedo, sus padres la casaron con un caballero llamado Castro, teniendo por devotos un fraile, un viejo y un capon (1).

Cependant les poésies burlesques étaient fréquemment rééditées. Le *Romancero* de Pablo de Val, en 1655, non seulement reproduisait tous les romances contenus dans celui de Lanaja de 1643, à l'exception d'un seul (*Mui discretas y mui feas*), mais il y ajoutait vingt et une pièces nouvelles, toutes extraites de la sixième Muse. Ce sont celles qui portent, dans l'édition de Fl. Janer, les numéros 340, 344, 504, 359, 336, 345, 348, 502, 349, 318, 346, 486, 339, 319, 311, 509, 353, 335, 506, 523 et 533 (2).

Ce fut à ces deux *Romanceros* de 1643 et de 1655 que le licencié Antonio Diez emprunta toutes les poésies de Quevedo, qui, au nombre de vingt, se trouvent dans la collection qu'il publia à Saragosse, en 1663 (3). Il y ajouta un certain nombre de *Bailes*, qui n'avaient été insérés jusque-là, à ma connaissance du moins, que dans les six premières Muses du *Parnasse*.

P. 87.	Juan Redondo esta en gurapas.	n° 352 Janer.
99.	Oy la trompeta de el Juizio.	354
105.	En los bailes desta casa.	355

(1) Dans un manuscrit de la Bibl. nat. de Paris (ms. esp. 370. Suppl., fr. 3143), qui contient, avec les satires politiques de Villamediana, quelques poésies de Quevedo [par ex. *La Satira a una mujer muy flaca :* No se qual crea de las dos, — Una picaza de estrado — Yo, cuello azul pescador (*sic*)], on a inséré une satire qui est certainement celle dont parlaient les Iriartes et que Fernandez-Guerra signale parmi les *Obras perdidas*. Catal. n° 274. Nous la donnons à l'appendice avec les fautes nombreuses et les *lusitanismes* dont elle est pleine. — Cf. le sonnet LXV de *Thalie* : *A la hermosura que se echa a mal, prendada de un capon.* — Dans les *Delicias de Apolo*, du même Alfay, Saragosse, 1670, on trouve aussi, p. 109, une pièce de Quevedo.

(2) *Romances varios de diversos autores*. Madrid, Pablo de Val, 1655. — Il existe de cet ouvrage une édition de la même année : Sevilla, por Nicolas Rodriguez, impresor y mercader de libros, y a su costa. Après les préliminaires et avant le foliotage, on y trouve les romances de Quevedo : *A Ganchoso el Tabernero.* — *Cante la Fama mi nombre*. Voy. Gallardo, *Ens.*, I, 1127. — Sur le recueil de P. de Val, voy. Karl Vollmöller, *o. c.*

(3) *Romances varios de diversos autores*, agora nuevamente recogidos por el licenciado Antonio Diez. Con licencia, en Zaragoça, en la imprenta de la viuda de Miguel de Luna, impresor de la ciudad y del Hospital real y general de Ntra Sra de Gracia, año 1663.

P.	109. El que cumple lo que manda.	356	Janer.
	115. A las bodas de Merlo.	357	
	120. Echando chispas de vino.	358	

Le recueil édité, en 1664, par Juan de Nogues contenait une cinquantaine de poésies satiriques et burlesques de Quevedo, déjà publiées ailleurs (1).

Ce fut le neveu et l'héritier de Quevedo, don Pedro Aldrete, qui fit paraître, en 1670, les *Trois dernières Muses* (2). L'année même où les six premières avaient été publiées, Aldrete partit pour Salamanque, où il venait d'être nommé chapelain du *Colegio Mayor del Arzobispo ;* il ne put donc suivre de près le travail de Gonzalez de Salas, et il faut croire que ses occupations l'empêchèrent, lorsque ce dernier mourut, de continuer l'œuvre commencée. Voici ce qu'il nous apprend de plus précis sur l'édition de la seconde partie du *Parnasse.* « J'ai réuni dans ce recueil toutes les poésies que j'ai pu me procurer, et je les imprime telles que l'auteur les a laissées, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. Il en manque beaucoup, je le sais; celles qui s'y trouvent sont souvent imparfaites, ou n'occupent pas leur véritable place. La cause en est que je n'ai pu corriger les épreuves ; mais ces défauts disparaîtront à la seconde édition... J'imprimerai aussi quelques œuvres en prose, qui sont restées inachevées, et d'autres compositions qui m'ont été promises par leurs possesseurs actuels... Il en est d'autres, je ne l'ignore point, que leurs détenteurs tiennent cachées, telles, par exemple, que la *cancion* intitulée *Prière du Christ N.-S. à son père dans le Jardin* (3). D'autres enfin sont citées dans la *Biographie*, laquelle, s'il plaît à Dieu, sera écrite avec plus de détails et

(1) *Romances varios de div. aut.*, añadidos y enmendados, Madrid, por J. de Nogues, 1664. — Trois au moins des cinq romances qui se trouvent dans les vingt-deux pages non numérotées du commencement sont de Quevedo : « *Cansado estoy de la Corte, — Riendose esta el raton, — Mi marido aunque es chiquito.* » Voy. Gallardo, *Ens.*, n° 1128.

(2) *Las tres Musas ultimas Castellanas*, segunda cumbre del Parnaso Español de don Francisco de Quevedo, etc..., Sacadas de la libreria de don Pedro Aldrete Quevedo Villegas, Colegial del mayor del Arzobispo de Salamanca, señor de la villa de la Torre de Juan Abad... En Madrid. En la Imprenta Real. Año de 1670. A costa de Mateo de la Bastida, mercader de libros...

(3) Publiée dans le t. VI du *Semanario erudito*, de Valladares, 1787.

de renseignements (1). » L'édition de 1670 porte en effet des traces manifestes de précipitation et de négligence. La répartition des poésies entre les Muses Euterpe, Calliope et Uranie, prête aux mêmes critiques que l'édition de 1648. La première Muse renferme à la fois des poésies morales, amoureuses et dramatiques. Dans sa distraction, le collecteur reproduit plusieurs fois les mêmes morceaux. Ainsi la belle *cancion* sur la vanité du monde, écrite par Quevedo quelques mois avant sa mort, revient plus loin sous une forme plus imparfaite, et avec un nouveau titre : *El Escarmiento* (2). Il en est de même du parallèle, également célèbre, entre *La Rome antique et la Rome moderne* (3), et du beau sonnet sur la *Brièveté de la vie*, qui est le second de la Muse Euterpe, et qui reparaît parmi les *Larmes d'un pénitent* (4). On en peut dire à peu près autant des deux *silvas* intitulées *le Pinceau*, et *Eloge de quelques peintres espagnols* (5), qui ne sont, selon toute apparence, que deux brouillons différents de la même pièce, puisque l'on y retrouve des séries entières de vers identiques. Mais, plus encore que l'ordre, la correction et la clarté faisaient défaut. Le recueil comprenait environ deux cents pièces nouvelles, presque toutes inédites. Une seconde édition parut l'année suivante, que rien n'indique comme étant celle qu'annonçait Aldrete, quoiqu'elle présente certaines différences avec celle de 1670 (6). L'ordre de quelques poésies y est changé; les *Sonnets Pastoraux* ouvrent la Muse septième. Elle donne, à la page 197, le *Memorial para el Rey N. S. año de* 1639 ; mais les améliorations, les corrections et les additions promises ne s'y trouvent point. Les mêmes négligences, les mêmes erreurs subsistent : certaines pièces, qui ne sont point

(1) *Ibid.* Avertissement au lecteur.
(2) Dans Janer, n°s 556 et 680.
(3) Pag. 139 et 163. — Janer, n° 667.
(4) Janer, n°s 553 et 741.
(5) Janer, n°s 687 et 688.
(6) *Las tres ultimas Musas Castellanas*, de don Francisco de Quevedo V... Sacadas de la libreria de don Pedro Aldrete... (s. *l.*) MDCLXXI. 200 pp. in-4°. — Cette édition ne contient point les gravures de celle de 1670, mais seulement les vers qui les accompagnaient. Fernandez-Guerra (catal. n°s 102 et 103), et Janer (p. 241, note 2), supposent qu'elle fut donnée à Bruxelles, chez Foppens·

de Quevedo, continuent à lui être attribuées. Le sonnet :

Llevo tras si los pampanos octubre,

est certainement de Lupercio de Argensola (1), ainsi que la pièce en *redondillas* : « Passan mil casos por mi » (Janer 558). Celui qui commence par ce vers :

Siete años de pastor Jacob servia

est très probablement d'Esquilache (2). Quelques morceaux donnés comme inédits se trouvaient déjà dans les Six premières Muses, par exemple, la charmante pastorale :

Pues quitas, primavera, al año el ceño...

Enfin Aldrete n'avait point pris la peine de consulter les recueils antérieurs : s'il l'eût fait, il eût pu compléter certaines pièces, tronquées dans les copies dont il se servit. Les *décimas* qui portent dans Janer le n° 628 : *Bien pensara quien me oyere*, sont plus complètes dans l'ouvrage de Francisco de Segura, *Flor de los mejores Romances*. Dans les *Endechas : Estaba Amarilis*, si souvent reproduites, Aldrete omet un couplet. Ces erreurs et ces omissions abondent.

La première édition qui réunit en un seul volume les deux chœurs des Muses, séparées jusque-là, fut celle d'Anvers, 1699 (3). Les poésies y forment le troisième volume des œuvres de Quevedo, imprimées par les Verdussen. Le texte reproduit la plupart des fautes des éditions de 1648 et de 1671, qui ont servi de modèles. A la fin des *Trois dernières Muses*, on inséra les *Tercets contre le mariage* (p. 532), les traductions *d'Epictète* (p. 538), de *Phocylide* (583), et le *Mémorial de* 1639 (p. 591).

(1) Sedano, *Parnaso*, I, Indice de las piezas..., p. IX. — Bibl. de aut. esp., t. XLII, p. 275 et p. 261.

(2) Janer, n° 608, note.

(3) Tome III des *Obras*... divididas en tres tomos. Nueva impression corregida y ilustrada con muchas Estampas muy donosas y apropiadas a la materia. En Amberes, por Henrico y Cornelio Verdussen. Año MDCXCIX. — Le tome IVe et dernier de cette collection, contenant la vie de Quevedo, la *Providencia de Dios* et la traduction de la *Vie dévote*, parut en 1726, chez Jean-Baptiste Verdussen, à Anvers également.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette énumération. Toutes les éditions qui suivirent s'inspirèrent plus ou moins de celles que nous venons de nommer, en essayant parfois de les corriger, le plus souvent en y ajoutant des fautes nouvelles. A partir de 1707, le texte des *Muses* subit quelques suppressions et quelques corrections exigées par l'Inquisition ; les poésies de Quevedo avaient été inscrites en effet, *donec corrigentur*, à l'*Index* de don Sarmiento Valladares, achevé par don Vidal Marin : il n'en est fait aucune mention ni dans l'Index d'Innocent XI, 1681, ni dans les nombreux appendices qui le continuent jusqu'en 1718. L'édition d'Aritzia, Madrid, 1724, porte, pour la première fois, si je ne me trompe, la mention : *Musas .. nuevamente corregidas, segun el Expurgatorio del año* 1707 ; elle ne fait d'ailleurs que reproduire celle de Manuel Roman, Madrid, 1713.

Parmi les ouvrages intéressants pour l'histoire des poésies, il suffira de citer ici le *Parnaso Español* de Sedano (1), d'abord parce que l'auteur y publia un certain nombre de poésies inédites de Quevedo, ensuite parce qu'il fournit, pour beaucoup d'autres, un texte différent, et que toutes sont accompagnées de notices et d'appréciations, qui ont au moins le mérite de montrer en quelle estime Sedano tenait notre poète. Le lecteur pourra encore trouver des secours précieux pour l'intelligence des *jácaras* dans l'édition que donna, en 1779, Antonio de Sancha, des *Romances de Germanie* et du *Vocabulaire* de Juan Hidalgo, qui avaient paru pour la première fois en 1609. D'ailleurs, aucune des poésies de Quevedo insérées à la suite du *Vocabulaire* d'Hidalgo,

(1) *Parnaso Esp.*, 9 vol. 1768-17. — Tome I, p. 3, Cancion : *O tu que con dudosos pasos*. P. 160, Satira : *No he de callar...* — Tome II, p. 329, Sermon Estoyco. P. 335, Romance : *Anteayer se dieron vaya*. — P. 342, Romance : *A las bodas de Merlo*. — Tome III, p. 118, Epicteto. P. 189, Focilides. — Tome IV, pp. XXV-XLVI, Notice sur Quevedo. Pag. 186-192, Idilios. P. 194, Soneto Inédito : *Asi en España octava maravilla*. Pag. 195-203 ; La Fenix, El Pelicano, El Basilisco, El Unicornio. P. 205, Redondilla inédita : *Al Infierno el tracio Orfeo*. P. 206 ; *Esta es la informacion* (inéd.). — Tome V, p. 287, Cristo Resucitado. P. 315, Quartetos inéditos : *Alegrate, señor, el ruido ronco...* — Tome VII, p. 302 : Satira a una dama. — Tome VIII, p. 151, Romance : *Don Repollo y doña Berza*. P. 154 ; Letrilla : *Pues amarga la verdad*. P. 156 ; Romance : *En el retrete del mosto*. — Tome IX, p. 192 : *En esta piedra yace*. P. 371 : *Pues quitas, Primavera*.

n'était inédite. Parmi les éditions modernes, celles qui contiennent le plus grand nombre de poésies nouvelles sont celles de Castellanos (1851) (1), et de Janer (1877). Castellanos a puisé surtout dans différents recueils manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, où il fut longtemps employé; mais les nombreux sonnets qu'il a édités le premier, en les attribuant à notre auteur, sont pour la plupart des plus médiocres. La plus curieuse de ces pièces, et celle dont l'authenticité est le moins contestable, est la *Glose du Pater*, qui, avec le *Mémorial*, passe pour avoir amené l'emprisonnement du pamphlétaire. Cette glose lui est expressément attribuée dans le ms. M. 13, fol. 159, de la Bibliothèque de Madrid, et, comme nous savons, par les propres aveux de Quevedo, qu'il avait en effet composé un *Padre nuestro glosado*, il y a toute probabilité pour que ce document curieux lui appartienne. En 1861, don Agustin Durán admit vingt-deux romances de notre poète dans son *Romancero general*, très utile à consulter pour le texte et pour les éclaircissements relatifs à quelques *jácaras* (2). Enfin, en 1877, Janer a donné, dans la Bibliothèque de Rivadeneyra, la collection la plus complète que nous possédions (3). A toutes les pièces antérieurement connues, il en a ajouté un certain nombre, dont quelques-unes sont manifestement apocryphes, et la plupart douteuses. Elles sont généralement empruntées à des collections manuscrites, appartenant à des particuliers (4), et dont il nous est impossible ici de discuter la valeur. Cette édition, trop confuse et trop peu correcte, particulièrement en ce qui concerne les noms propres et les citations d'auteurs latins ou grecs, est enrichie (?) de plusieurs *entre-*

(1) *Obras de don Fr. de Quevedo*... Edicion ilustrada con notas y grabados, publicada por don Basilio Sebastian Castellanos, t. VI, Madrid, Gonzalez, 1851.

(2) Bibl. aut. esp., *Romancero general*, t. II (B. A. E. XVI), nos 1646-55, 1657-60, 1750-52, 1760-62, 1794, 1795.

(3) *Obras de don Fr. de Quevedo V.*, poesías. Coleccion ordenada y corregida por don Florencio Janer. Madrid, Rivadeneyra, 1877. — C'est le tome III des *Œuvres de Quevedo*, éditées dans la Bibl. de aut. esp. Une note de l'éditeur nous avertit que la mort de Janer n'a pas permis de donner aux Poésies attribuées à Quevedo, ainsi qu'aux notes et observations, l'importance qu'elles devaient avoir.

(4) Les plus riches ont appartenu à don Serafin Estevanez Calderon et à don Eugenio Alonso Sanjurjo.

meses inédits ou peu connus, dont il sera question tout à l'heure. Elle atteint, — abstraction faite des poésies simplement attribuées à Quevedo, — le total effrayant de 837 poèmes de toutes dimensions, depuis le sonnet jusqu'à l'épopée (1).

Analyser en détail cette immense collection, serait chose impossible. Au surplus, il est ici des sacrifices qui nous coûteront peu de regrets. Ainsi, malgré leur intérêt anecdotique, nous ne nous arrêterons pas aux poésies de circonstance, éloges, dédicaces, élégies et inscriptions funèbres, etc. (Muses Ie et IIIe). Outre que le mérite de ces compositions est en grande partie dans l'actualité, elles sont gâtées plus que les autres par l'enflure et le manque de naturel. L'une d'entre elles célèbre précisément l'un des précurseurs, quelques-uns disent l'inventeur du cultisme, don Luis Carrillo y Sotomayor, comparé successivement à un vaisseau naufragé, à un laurier flétri, à un ruisseau desséché, à un oiseau prisonnier. Le poète nous console en nous apprenant :

Que pajaro, laurel y fuente y nave
Tiene en el cielo donde fue escogido
Flores y curso largo y puerto y nido.

L'oraison funèbre, dont une chanson de Pétrarque avait fourni le motif, était digne du mort (2). Nous avons cité ailleurs les beaux vers dédiés à la mémoire d'Osuna.

Nous passerons rapidement aussi sur les poésies religieuses, auxquelles est consacrée toute la Muse IXe. En pareille matière, les Espagnols d'autrefois n'avaient pas évidemment nos scrupules. Ils estimaient qu'un style simple était une sorte d'irrévérence, et que, pour célébrer Dieu, la Vierge ou les

(1) En prenant comme type l'édition de 1699, qui contient 768 pièces, voici comment elles se répartissent au point de vue des genres : sonnets, 469 ; romances, 148; silvas, 35; letrillas, 28 ; canciones, 21 ; madrigales, 10 ; quintillas, 10; bailes, 10; entremeses, 4; idylles, 7; redondillas, 7; décimas, 4; ovillejos, 4 ; tercets, 3; octaves, 2; poèmes (en octaves), 2; psaumes, 1; sixains (paraphr. du *Cantique des Cantiques*), 1 ; endechas, 1.

(2) Elle se trouvait dans les *Obras de don L. Carillo y Sotomayor*... Madrid, 1611. A la fin des *Trois dernières Muses* se trouve la traduction par Quevedo de la *Chanson de Pétrarque*, et, dans la Muse premièrc, un sonnet sur ce même don Luis Carrillo.

Saints, le poète ne devait pas faire moins de frais que pour chanter sa maîtresse; il fallait faire toilette pour entrer à l'Eglise. Ces prières, ces méditations, ces paraphrases sacrées, ces psaumes et ces cantiques, si pompeux, si ornés, nous rappellent les autels des églises espagnoles, étincelants de couleurs, de dorures, de fleurs artificielles, et leurs statues grossièrement enluminées, ou surchargées d'accoutrements naïfs et bizarres. Cette recherche est sensible, non seulement dans les genres les plus élevés, tels que le poème épique ou l'ode, mais jusque dans les formes populaires de l'*ovillejo* ou du romance. Cette langue de la dévotion, qu'on pourrait prendre pour celle de l'amour, était tellement dans la tradition qu'elle ne choquait personne. Quevedo, quoique médiocrement mystique par tempérament, ne se distingue point de ses contemporains sur ce point. Ses poésies pieuses ont tous les défauts de l'école conceptiste, quelques-unes à un degré rarement atteint. Qu'on lise, par exemple, les trois sonnets (1) où les pierres du saint Sépulcre expliquent de trois façons différentes pourquoi elles se sont brisées; ou celui sur « l'*Astrologie mystérieuse de la nuit de Noël* (2), » ou encore le sonnet sur le martyre de saint Laurent (3). A côté de telles excentricités, on trouvera simples les psaumes ou *Larmes d'un pénitent* (4). Non point que le pécheur repenti oublie d'avoir de l'esprit (sur ce point il ne se convertira jamais); mais il ne le prodigue pas tellement que toute émotion soit étouffée : « Comme tu fuis entre mes mains! oh! comme tu t'écoules avec vitesse, ô ma vie! Comme la froide Mort s'avance de son pas silencieux, foulant aux pieds vanités, orgueil et gloire! etc. »

Como de entre mis manos te resbalas,
O como te deslizas, vida mia (5)!
Que mudos passos trae la Muerte fria,
Con pisar vanidad, sobervia y galas!

(1) *Urania*, son. IV, V, VIII, pp. 490-91. — Janer, nos 698-699-700.
(2) *Ibid.*, XLII, p. 499. — Jan., n° 734.
(3) *Ibid.*, XXXIV, p. 497. — Jan., n° 727.
(4) *Ibid.*, p. 501. — Jan., n° 741.
(5) Je corrige, dans ce vers, avec Janer, les fautes :

O como *de* deslizas, *y* vida mia?

Le *Poème héroïque sur la Résurrection du Christ* (*Poema heroico a Cristo resucitado*), épopée chrétienne en cent octaves, se rattache facilement aux poésies pieuses. « Il ne manquait que cette sorte de composition, » dit Sedano (1), « pour démontrer l'extraordinaire grandeur de cet illustre et rare génie. » La dernière des Muses que l'on s'attendît, en effet, à rencontrer dans le *Parnasse* de Quevedo est celle de l'épopée religieuse. D'ailleurs, les rapports qu'il eut avec elle furent courts. Nous aimerions à savoir ce qui leur donna naissance, à quelle époque ils doivent être placés ; mais ni l'œuvre elle-même, ni les éditeurs ne fournissent de renseignements à ce sujet. Aucun contemporain ne semble avoir connu le poème. En l'écrivant, Quevedo voulut sans doute s'essayer dans un genre fort à la mode en Italie et en Espagne et qui d'ailleurs flattait si bien les croyances de ses compatriotes. Peut-être aussi l'auteur des *Songes*, soupçonné d'avoir tourné l'Enfer en ridicule, chercha-t-il à faire oublier par la gravité de ses vers l'irrévérence de sa prose. Quoi qu'il en soit, il paraît avoir renoncé à poursuivre cet essai. Le désordre dans les octaves, les répétitions, les négligences, la disproportion entre les diverses parties indiqueraient qu'il ne mit point la dernière main à son œuvre. Sur cent octaves, une dizaine à peine sont consacrées à décrire la Résurrection du Sauveur. Le reste est rempli par la peinture de l'Enfer et du trouble qu'y excite l'approche de l'Homme-Dieu, par les préparatifs des Démons que Lucifer encourage, enfin par de longs discours des patriarches et des justes à leur Libérateur. Ce défilé des personnages de l'Ancien Testament se prolonge hors de toute mesure ; on dirait que l'auteur, en recommençant dix fois la même harangue, n'ait cherché qu'à montrer la fertilité de son imagination. Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Josué, David, saint Jean-Baptiste et Dimas, le bon larron, ressemblent trop à de beaux esprits se disputant le prix dans une joute poétique : les limbes ont une apparence d'académie. Pendant ce temps, l'action s'arrête. Le sujet offrait une suite de scènes grandioses ou touchantes qui convenaient à l'épopée chrétienne, mais où les senti-

(1) Sedano, *Parnaso*, V, p. 287.

ments purement humains ont trop peu de part pour que tous puissent également s'y intéresser. Nul doute que les personnes pieuses qui suivaient avec passion les longues aventures du *Juan Garin*, de Virues, ou lisaient sans fatigue le poème de Valdivieso sur la vie et les mérites de saint Joseph, n'aient été vivement émues par les péripéties tragiques du drame divin. Le sujet, indiqué déjà par Dante (1), n'était point nouveau dans la littérature espagnole. Quevedo avait pu lire, à la suite de la *Décade de la Passion*, le *Cantique de la glorieuse Résurrection du Christ*, de Juan Coloma, publié à Madrid, en 1586. Deux ans avant, Francisco Hernandez Blasco faisait imprimer à Alcalá un poème en quatre chants et cinquante-six livres sur *la Passion*, *la Mort et la Résurrection de N. S. J.-C.* Mais l'ouvrage qui fournit avec celui de Quevedo les points de comparaison les plus nombreux, c'est la *Christiade* de Diego de Hojeda (2), inspirée elle-même par l'épopée latine de Vida.

Comme Dante et Hojeda l'avaient fait, comme Milton allait le faire, Quevedo introduit sans scrupule dans son sujet, éminemment chrétien, des personnages mythologiques et des réminiscences antiques. Son Enfer ressemble beaucoup à celui de Virgile. Sur le seuil du royaume des Ombres se dressent les spectres allégoriques qui en défendent l'entrée : « la Discorde furieuse, à la face ensanglantée, les Soucis, la Pauvreté, la Faim, le Sommeil, la Mort, vaincue pour la première fois :

Fiera y horrenda en la primera puerta
La formidable Muerte estava muerta. »

Ensevelies dans les ténèbres des limbes, non loin du Cocyte

(1) Dante, *Enfer*, ch. IV. — Il est développé au chant XIII des *Lagrime di san Pietro*, de Tansillo, si souvent imitées en Espagne.

(2) *Cristiada* del Padre maestro Fr. Diego de Hojeda, regente de los Estudios de Predicadores de Lima. Sevilla, Diego Perez, 1611. — Dans deux passages, aux livres IV et IX, Hojeda décrit l'Enfer et la milice infernale avec des traits qui rappellent d'assez près ceux qu'emploie Quevedo. Dans la *Christiade* comme dans le *Cristo Resucitado*, Lucifer, pour exciter l'ardeur de ses légions, prononce un discours à peu près semblable. Au livre VI, l'ange Gabriel, pour consoler la Vierge Marie, lui dépeint par avance la résurrection de son Fils et sa descente glorieuse aux Enfers. Les trente octaves de ce récit contiennent toute la substance du *Cristo Resucitado*.

et du Phlégéthon, les âmes des justes de l'ancienne Loi tendent les mains, comme les Ombres de l'Achéron, vers les rives de la Patrie céleste. Lorsque le Christ vainqueur entre dans le sombre royaume et que « l'éternelle Nuit se remplit de clarté, » le poète retrouve encore dans sa mémoire les images que lui fournit le chantre d'Orphée (1) : « Alecto, Tisiphone et Mégère oublient d'exciter contre les damnés leurs serpents, qui les dévorent elles-mêmes. Dans son trouble, Clotho laisse échapper ses ciseaux ; le vieux Caron s'arrête, n'osant aborder la rive opposée ; la triple gueule de Cerbère, ouverte déjà pour aboyer, devient muette tout à coup (2). » Ce mélange du merveilleux païen et des croyances chrétiennes était trop passé dans l'usage pour que nous puissions le reprocher à l'auteur du *Cristo resucitado*. Mais ce qu'on lui pardonnera moins facilement, c'est d'avoir pensé que les ornements artificiels, le luxe des images, l'accumulation des épithètes, en un mot, les formules et les procédés de la poétique tenaient lieu d'idées ou de sentiments. Certes, des essais de ce genre valent encore mieux que tous les Polyphèmes, les Daphnés, les Léandres, les Pyrames, chers aux Gongoristes. Le sujet, malgré tout, conserve quelque chose de sa grandeur. Mais l'esprit, le talent, l'habileté ne suffisent point à faire un poète épique : Quevedo l'a démontré, avant Voltaire. Les rares critiques qui se sont occupés de son poème louent l'élégance de la diction, le choix, l'harmonie des mots, la coupe savante de la phrase poétique. Rien de plus facile que d'extraire quelque octave heureuse, des vers bien frappés, des détails qui ne manquent ni de grandeur ni de charme. L'effroi des damnés, cherchant à fuir le flot de lumière qui les éblouit :

Para esconderse pareciò al Infierno
Poca tiniebla la del Caos eterno ;

la description du Paradis terrestre, qui refleurit tout à coup et retrouve sa première jeunesse, ne dépareraient aucune

(1) Les comparaisons si fréquentes entre le Christ et Orphée autorisaient ces imitations. Voy. l'*Auto* de Calderon, *El Divino Orfeo*, inséré dans *Autos Sacram. alegor*... Madrid, 1677.

(2) Cf. *Georg.*, IV, 483 et suiv.

anthologie. Il est touchant de voir le vieil Adam saluer avec attendrissement la terre, l'antique patrie :

> **Saludò Adan la antigua patria, y todos**
> **Despues le saludaron de mil modos.**

Mais, plus que tout cela, ce qui nous frappe, c'est le manque d'invention, la banalité de la pensée, mal dissimulée sous la richesse de la forme, c'est l'absence de caractères vraiment épiques. L'auteur prodigue en vain les couleurs les plus vives, les adjectifs les plus retentissants ; les démons et Lucifer sont des figures de convention, sans relief, sans originalité et sans vie, tracées sur le patron banal que forme l'imagination populaire. « Sa voix, semblable au tonnerre, se tut; de la main il arrachait sa barbe drue et blanche ; sa bouche exhalait une fumée épaisse, qui se déroulait en noires spirales. Il quitte le trône horrible et effrayant qu'il occupe plein d'orgueil, et qu'il souille dans son obstination. Il déchaîne les serpents de sa chevelure, qui sifflent d'une façon terrible, et se hérissent menaçants.

> **Acabò de tronar, y con la mano,**
> **Remesando la barba yerta, y cana,**
> **Y exalando la boca del tirano**
> **Negro volumen de la niebla insana,**
> **Dexando el trono horrendo, è inhumano**
> **Que ocupa fiero, y pertinaz profana,**
> **Diò licencia a la viva cabellera,**
> **Que silve ronca, y que se crize fiera. »**

On sent que le poète se travaille pour élever à la dignité épique ces diables, aussi ennuyeux dans leur solennité qu'ils sont amusants, spirituels et vivants dans les *Songes*. Bien d'autres eussent écrit le *Cristo resucitado*, Quevedo seul pouvait cacher tant de malice dans l'*Alguacil* ou dans l'*Infierno*.

S'il ne s'aventura que cette seule fois sur le terrain épique, où il se sent dépaysé, il aborda le théâtre à plusieurs reprises. Nous l'avons vu, au moment de sa faveur, écrire pour la cour deux comédies. La première, fruit de la collaboration de Quevedo, d'Antonio de Mendoza et de Mateo Mon-

tero, fut représentée le 25 juillet 1625 (1). Elle plut beaucoup, nous assure Tarsia, mais nous n'en connaissons pas même le titre. La seconde, que nous ne possédons pas davantage, était intitulée : *Quien mas miente medra mas :* « *Au plus menteur la palme.* » Elle avait été commandée à Qüevedo et à Mendoza par le comte-duc, pour une fête qu'il offrait aux souverains, la nuit de la Saint-Jean 1631 (2). « Les deux auteurs, » dit une relation contemporaine, « l'achevèrent en un seul jour. » Lope en avait mis trois pour écrire sa jolie comédie de la *Nuit de la Saint-Jean*, représentée dans cette même fête. Le public d'élite qui se pressait dans les jardins du Retiro « reconnut et applaudit, » nous dit le même témoin, « la finesse habituelle et les grâces de don Francisco, dont le talent est si grand, si original, si universellement reconnu : *Las agudezas y galanterias cortesanas de don Francisco, cuyo ingenio es tan aventajado, singular, y conocido en el mundo.* » Lope lui-même, assez riche de son propre fonds pour ne pas marchander l'éloge aux autres, vante de bonne grâce l'esprit de ses rivaux dans sa *Nuit de la Saint-Jean*. Les conditions dans lesquelles ces pièces de

(1) Quevedo atteste, dans les termes suivants, l'influence bien connue qu'exercèrent sur le développement du théâtre les goûts de Philippe IV et du comte-duc : « Un grand nombre d'auteurs écrivent aujourd'hui pour le théâtre, honorable délassement d'occupations royales : le repos des souverains garde encore les lois de la majesté et ils ne sauraient admettre un plaisir qui ne fût choisi. » Préface de Quevedo à la comédie *Eufrosina*, traduite du Portugais, par Fern. de Ballesteros y Saavedra, 1631. (F.-G., *Obras*, II, p. 492).

(2) *Tratado hist. sobre el origen y progressos de la comedia*, y del histrionismo en España..., por don Casiano Pellicer. Madrid, 1804. I vol., pp. 175 et suiv. — Au vol. II, pp. 167 et suiv., l'auteur a inséré la *Relacion de la Fiesta que hizo a sus Magestades y Altezas el Conde-Duque*, la noche de S. Juan de este año de 1631. — La *loa* fut dite par María de Riquelme. *Mesonero Romanos* (B. A. E. *Dramát. contempor.* de Lope, II, pp. xxvii; et suiv.) suppose que la comédie *Quien mas miente...*, est la même que *Los Empeños del mentir*, d'A. de Mendoza. En tout cas, ce ne saurait être sans avoir été postérieurement remaniée, puisque la *Jornada segunda* raconte la bataille de Nordlingue (1634), et que les indications sur les fêtes du Buen-Retiro, sur don Felipe Manuel Velez Ladron de Guevara laissent penser qu'elle fut représentée en 1637, peu après la proclamation du roi de Hongrie comme roi des Romains. D'ailleurs Mendoza, parlant de sa propre pièce, dans la *Jornada III*, ne dit point qu'il ait eu de collaborateur :

Que es de *un fidalgo* que en ellas
Nada hace bien sino hacellas
Muy tarde y de mala gana.

circonstance furent improvisées laissent soupçonner qu'elles n'avaient point une valeur littéraire bien supérieure à celle des autres essais dramatiques que notre auteur nous a laissés ; mais, dans l'impossibilité d'en juger par nous-mêmes, le mieux est de nous en tenir au témoignage des contemporains.

Nous n'avons pas non plus les fragments de tragédies antiques, ni les « deux tragi-comédies (1) » dont Gonzalez de Salas déplorait déjà la disparition. Les seules compositions dramatiques de Quevedo qui nous soient parvenues appartiennent aux genres secondaires et accessoires dans le goût national : ce sont des *loas*, des *bailes* ou ballets, et des *entremeses*.

On ne rencontrera, toutefois, parmi ses poésies, aucune *loa* ayant une forme dialoguée et dramatique. Mais comme la *loa* avait surtout pour but de tromper l'impatience d'un auditoire extrêmement bruyant et de le disposer à écouter la pièce principale, une poésie populaire quelconque, un romance satirique, une improvisation burlesque remplissaient à merveille cet office. Non seulement le lien entre la *loa* et la *comedia*, à laquelle elle servait d'introduction, était d'ordinaire très lâche, mais souvent il n'existait pas du tout. Peu d'auteurs étaient mieux faits que Quevedo pour réussir dans ce genre. Aussi a-t-on pensé que beaucoup de romances, *jácaras* et *letrillas* ont dû servir de *loas*, et l'éditeur de 1648 donne quelque fondement à cette hypothèse, en déclarant que « toutes les poésies contenues dans la Muse Terpsichore furent écrites pour être chantées, comme elles l'ont été sans doute. » Mais, quant à nous, nous ne saurions déterminer quelles sont les poésies qui furent réellement déclamées ou chantées sur le théâtre, car nous n'y trouvons aucune allusion à la représentation. Il en est une cependant sur laquelle le doute n'est pas possible : c'est le romance XCIII

(1) Ces tragi-comédies de Quevedo étaient des traductions. « Pendant de longues années, » dit Salas, « nous fîmes le projet de traduire quelques-unes des meilleures tragédies grecques ou latines. Nous nous y essayâmes à plusieurs reprises. » Introduction à la Muse Melpomène. — Il nous reste de Quevedo quelques notes sur les *Ménechmes*, la *Mostellaria*, le *Trinummus*, de Plaute, et sur l'*Eunuque*, de Térence. *Obras*, II, pp. 505, 507.

de la Muse Thalie (1). « Il fut composé, » dit Salas, « pour une comédie intitulée : *Amour et Jalousie font l'homme avisé : « Amor y Celos hacen discretos,* » et il fut dit par une actrice, habillée en homme, et que l'on appelle *la Roma.* » L'usage du travesti, blâmé par les rigoristes, souvent défendu par les ordonnances de police (2), était fort en faveur. « Vive Dieu ! » s'écriait la Roma, « c'est à moi de dire la *loa*, envers et contre tous, aujourd'hui que me voici hors de ma gaîne, je veux dire de mes jupons et de ma robe. Maintenant que j'ai le sombrero en tête et que j'ai jeté mon bonnet, gare ! ne me cherchez point querelle, ou je ferai des *tarquinades* à toutes celles que je rencontre ! »

Vive Cribas! que he de echar,
Aunque les pese, la loa,
Hoy que de faldas y sayas
Desenvaino la persona,
Hoy que aprieto el sombrero
Y no me prendo la toca,
Nadie se meta conmigo,
Que hare tarquinadas en todas!

Après les flatteries ordinaires au « *colendissimo senado* (3) » des mousquetaires du *Corral*, aux « *bellissimas señoras* » et même aux « *reverendissimas viejas,* » la Roma développait avec gaieté la contre-partie de la comédie. « La comédie que nous allons représenter devant vous prétend qu'*amour et jalousie font l'homme avisé.* Elle a tort : ni l'amour ni la jalousie ne sauraient rien faire qui vaille : ils défont plutôt, partout où ils se montrent. C'est lui, l'amour, avec ses folles passions, qui nous tue ; c'est elle, la jalousie, avec ses vengeances, qui perdit Troie. » Naturellement Quevedo n'omet pas une si belle occasion de renouveler son plaidoyer contre les femmes et contre l'amour. « Où est-il le cavalier à la bourse si

(1) Janer, n° 543.

(2) Dans une affiche de police, qui est datée de 1608, les travestis au théâtre étaient formellement interdits par l'art. 4. *Sumario de la orden dada por el Señor Licenciado Iuan de Texada...* que deven guardar los autores de comedias, comissarios, alguaciles, etc. — Voy. aussi : *Las Ordenes... que siempre se han guardado cerca de las comedias...*, por el S. don Diego Lopez Salzedo, del Supremo Consejo (affiche de 1616). Bibl. nat. Paris. Impr. Oc-198 rés.

(3) « Esta es palabra de *Roma,* » disait l'actrice en jouant sur son surnom.

bien enchantée qu'une mantille passant en voiture ne lui subtilise quelque monnaie? où, le cœur qui ne batte lorsqu'un œil noir vient à luire? Devant une blanche main tendue, est-il pour notre argent retraite assez profonde? Pour venir à bout de quarante universités et de dix colléges ensoutanés, c'est assez de deux petits pieds où fleurissent les roses. » Le satirique prend à témoin ses auditeurs : « O toi qui sais aimer, je t'en prie, au nom de ta belle, dis-moi, dis-moi la vérité! Lorsque la jalousie s'empare de toi, est-il soleil qui ne s'obscurcisse tout à coup? Est-il place qui ne te paraisse étroite? soupçon qui ne te torture? bon conseil que tu veuilles écouter? Songes-tu à ton âme? songes-tu à ta vie?... Que dis-tu? Réponds clairement; n'aie point peur, je t'en prie. » Cette jolie *loa* était écrite avant 1627, puisque la comédie de Tirso fut imprimée cette année (1). D'ailleurs, s'il faut en croire Suarez de Figueroa, dont l'affirmation paraît trop absolue, la *loa* tomba en désuétude dans le premier tiers du dix-septième siècle (2).

Il n'en fut pas de même du *baile* ou ballet, qui prenait de jour en jour une place plus considérable dans les représentations scéniques. Le goût de Philippe IV pour la danse, où il excellait, le luxe des fêtes royales, et surtout la transformation des mœurs, qui n'avaient plus rien de l'ancienne gravité, expliquent la vogue de ces divertissements, toujours fort goûtés en Espagne. Parmi les causes de corruption, Mariana signale au premier rang « ces couplets, ces chansons et ces danses, » telles que la *sarabande*, laquelle, dit-il, faisait rougir les cochers et les chambrières de Paris, devant qui les gens de l'ambassadeur la dansaient, mais que l'on exécutait en Espagne jusque dans les églises et les couvents (3). A côté de cette scandaleuse sarabande, une foule

(1) Voy. Bibl. aut. esp., t. V, *Comed. escogid.* de Fr. Gabriel Tellez..., p. XXXVIII.

(2) « En las farsas que comunmente representan, han ya quitado esta parte que llamaban *Loa.* » *Pasagero*, p. 109. — Schack, II, p. 106, n° 54.

(3) *Juegos publicos*, cap. XI et cap. XII : *Del baile y cantar llamado Zarabanda.* — Serait-ce trop faire que de renvoyer à ces passages de Mariana certains moralistes espagnols qui n'ont point assez d'indignation pour la corruption parisienne, et en particulier pour « le cancan? » Les commentateurs de Juvénal leur ex-

d'autres danses plus ou moins libres, depuis le *pié-de-gibao* et la *chacona* jusqu'à l'*escarraman* et au *rastro,* eurent tour à tour leur moment de faveur. On en peut voir les noms, la description et la généalogie, assez compliquée, dans de nombreuses pièces de Quevedo (1), qui, tout en avouant que la décence avait peu à gagner à ces sortes de passe-temps, cède, sur ce point comme sur d'autres, à l'entraînement général :

Vanse pues tras los meneos
Los dos ojos de las caras,
Los dineros de las bolsas,
De las baxillas la plata, etc., (2).

Salas a donné place, dans son édition, à une dizaine de ces *bailes*, en exprimant le regret, que nous partageons, de ne pouvoir en noter la musique. Ils ressemblent, par quelques côtés, à ceux que Cervántes, dans le récit des noces de Camacho, nomme « *danzas de artificio, y de las que llaman habladas* (3). »

Toutefois, les *bailes* de Quevedo gardent un cachet éminemment populaire, soit par le choix du sujet et des personnages, soit par la familiarité du style. Ils ne ressemblent en rien aux fééries, aux ballets mythologiques, qu'on exécutait au *Retiro* ou à la *Casa de Campo.* Ce sont de petites scènes de la vie de tous les jours, dont les types sont empruntés aux professions les plus viles : spadassins, étudiants brouillés avec l'Université, aventurières et rufiens, mendiants, ivrognes et galériens. La danse et la musique constituaient naturellement l'attrait principal de ces spectacles : les paroles n'y servaient guère qu'à expliquer les scènes, et à les relier les unes aux autres. Dans les *Valentonas*, par exemple, ou Ballet de l'Escrime, la Corruja, la Carrasca et la Maripizca, femmes de la *Vida airada*, puis Santurde, leur ami et leur maître, entrent successivement en scène. On nous décrit leur costume, leurs attitudes, leur danse; puis, lorsque chacun

pliqueraient de leur côté qu'il fut inventé probablement par les jeunes filles de Cadix, *Gaditanae puellae*, qui, paraît-il, s'y distinguaient.

(1) *Thalie, rom.* LXXXII. — Terpsichore : « Valientes y Tomajonas, Cortes de los Bailes, passim. » — Ticknor, II, 415, n. — Schack, I, pp. 380 et suiv.

(2) *Thalie*, LXXXII. — Janer, n° 532.

(3) *Quij.*, II, 20.

d'eux a exécuté son couplet, un romance, composé de termes d'escrime, accompagne les évolutions des danseurs. Dans *les Galériens* (*los Galeotes*), Juan Redondo et Santurde, la Pironda et la Corruja (1), « *doncellitas de á cuatro,* » imitaient les mouvements des rameurs, les manœuvres des marins, le langage et les habitudes des *gentilshommes qui servaient le roi sur ses galères*. D'ordinaire, le *baile* contient une partie dialoguée et forme une scène véritable; mais parfois, comme dans les *Sopones de Salamanca*, il ne renferme aucune allusion aux diverses péripéties et évolutions de la danse, et, n'était son titre, il ne différerait en rien des romances ou *jácaras* ordinaires.

Ces *jácaras* se rattachent aux *loas* et aux *bailes*, puisqu'elles étaient destinées à être chantées sur le théâtre, et que plusieurs d'entre elles accompagnèrent certainement des ballets ou des *entremeses* (2). Celles de Quevedo devinrent bientôt populaires, et furent souvent imitées (3). La *jácara*, « sorte de chanson qui n'a point d'analogue ailleurs (4), » célèbre « la vie et les miracles » de la gent picaresque, des héros du bagne, des *Jaques*, comme ils s'appelaient eux-mêmes. Elle emploie leur propre langue, que les Espagnols nomment langue de Germanie ou *Jerigonza,* et qui répond à notre langue verte (5). Quoique ce vocabulaire ne contienne que bien peu de mots de la langue des Bohémiens ou *caló*, et qu'elle consiste surtout en métaphores et en périphrases, les *jácaras*, et celles de Quevedo en particulier, sont difficiles

(1) La plupart de ces noms servaient à désigner certaines espèces de danses.

(2) L'*Entremes de la Venta* se termine par une *jácara* de Quevedo.

(3) Voy., par exemple, Gallardo, *Ens.*, I, nº 792.

(4) « Genero de poesias..., raro, singular y desemparatado de cuantos en lengua alguna antigua ó vulgar. » Salas, Introd. à Terpsichore.

(5) Elle contient naturellement un choix très riche de termes servant à désigner toutes les variétés de voleurs : *azor*, *aguila*, *aguilucho*, *alcatifero*, *almiforero*, *bayle*, *buzo*, *columbron*, *cicatero*, *comendadores de bola*, *florero*, *lagarto*, *picador*, etc., les *doncellitas de á cuatro* y portent les noms de *cisne*, *coyma*, *consejil*, *iza*, *marca*, *marquisa*, *maraña ;* les rufiens ceux de *espadachines*, *faraute*, *guardadamas*, *jayan*, *jaque*, *mandil*, *padre ;* *cachucho*, c'est l'or; *calle*, la liberté; *Finibusterre*, la potence : *godo*, le riche; *lanternas*, les yeux ; *missacantano*, le coq ; *saltadores*, les pieds; *tiple*, le vin, etc. — Le *gitanisme* était une véritable secte à laquelle on se faisait initier. Voy. le *Discurso contra los Gitanos*, de J. de Quiñones. Madrid, Gonçalez, año 1631, p. 7. Benavente, dans sa *jácara* de doña Ysabel, explique les principaux termes de la *Jerigonza*.

à comprendre, parce qu'à l'obscurité ordinaire des termes de Germanie se joint dans ces dernières la difficulté de saisir les allusions. « Sous quelques-unes de ces *jácaras*, » dit Salas, « se dissimulent des amours de grands seigneurs, et l'auteur y célèbre certaines belles et honnêtes dames. » Quoi qu'il en soit, il n'y avait plus de bonnes représentations sans *jácara* : « Vous voulez une *jácara?* » dit un personnage de Benavente, « la voici; si vous nous en demandiez cent, nous vous les donnerions de même :

¿ Jácara nos pedistes?
Ya os la servimos,
Y si pidierais ciento
Fuera lo mismo. »

Ailleurs, un acteur s'écrie :

« Que tanta jácara quieres,
¡ Patio mal contentadizo ! »

Mais c'est surtout dans l'*entremes* de Calderon intitulé les *Jácaras*, que l'on peut voir combien le genre était devenu populaire. La vogue de cette poésie débraillée est une preuve nouvelle de l'attrait qu'exerçaient sur les imaginations les caractères énergiques des bandits de belle humeur, pour lesquels, en Espagne, plébéiens et patriciens ont toujours eu des trésors d'indulgence. Le bagne lui-même avait ses stoïciens, qui, pleins de mépris pour la fortune, ennemie des gens de cœur, se consolaient de leurs mésaventures en les chantant avec un cynisme souvent spirituel. Quevedo, dans ses *Jácaras*, met en scène et fait parler ce monde interlope avec la même énergie pittoresque qu'il montre dans le *Buscon*. Il n'a fait toutefois que perfectionner le genre (1) : « Il fut le premier qui éleva la *jácara* à la hauteur d'un genre littéraire; celles d'Escarraman servirent désormais de modèles (2). » Escarraman et la Mendez, Lampuga et la Perala, Villagran, Montilla, Añasco de Talavera, Mascaraque de Séville, Zamborondon de Yepes, Ganchoso de Ciempozuelos, don Turu-

(1) Voy., un grand nombre de *jácaras* « en pliegues sueltos, » du seizième siècle, cités par Durán, *Romancero*, I, pp. LXX et suiv.
(2) Salas, introd. à Terpsichore.

lequo, Mari-Pizorra, Marica, et tant d'autres, non moins fameux, ne cessèrent dès lors de figurer dans les chansons (1), célébrant les douceurs et les profits de la *Vida Bribona*, se moquant de l'alguazil, du juge et du bourreau, et offrant leur vie à l'admiration des pícaros. Hidalgo, qui donna l'un des premiers recueils de *jácaras*, assure qu'elles sont également profitables aux bons et aux méchants :

Para advertencia a los buenos
Y para ejemplo a los malos (2).

Nous nous permettrons de penser qu'Hidalgo se fait illusion sur l'importance du service qu'il a rendu à la société, mais nous conviendrons avec lui que le plus honnête homme peut s'amuser quelques instants (surtout lorsqu'elles sont écrites par Quevedo) à ces curieuses inventions de la muse populaire espagnole :

El mas honesto y mas sabio,
Sin tenerlo en menosprecio,
Se puede ocupar un rato
En leer de aquesta gente
Sus terminos y vocablos.

Les quinze ou vingt *jácaras* de Quevedo et ses *bailes*, dont plusieurs ne sont que des *jácaras entremesadas*, intéresseront le peintre de mœurs par les détails précis qu'elles fournissent, et le lettré par la franchise de l'inspiration, la richesse du vocabulaire, le tour naturel et aisé de la phrase.

Les *Entremeses* tiennent à la fois du *baile* et de la *jácara*, et ils s'adressaient au même public. Aldrete en publia quatre dans les *Trois dernières Muses*, sans aucun renseignement sur leur date, leur authenticité, ni sur l'occasion où ils furent représentés. Ce sont : 1° *L'Enfant et le Gibet de Madrid* (*El Niño y Peralvillo de Madrid*), revue des dangers que court à Madrid l'argent des naïfs. Jean Français, l'un de ces gagne-petit, « qui a plus nui à l'Espagne, avec sa petite charrette et sa roue à repasser, que la Cava

(1) Calderon faisait déjà allusion à plusieurs des *jácaras* de Quevedo dans *l'entremes* cité plus haut et dans ses *Jácaras Entremesadas*.

(2) Dédicace au dieu Mars.

et les Maures (1), » montre au *Niño* les victimes que fait chaque jour la sainte Hermandad des marchands, tailleurs, cuisiniers, gens de loi, comédiens, tous conjurés contre l'argent du prochain. C'est l'idée des *Lettres du chevalier des Tenailles,* dont plusieurs passages sont reproduits dans l'intermède, qui leur emprunte, avec d'autres détails plaisants, celui de la bourse vide entre deux os entrelacés, et son instructive légende. 2° *La Friperie* (*La Ropavejera*), où l'on montre l'arsenal des coquettes, et leurs ruses pour réparer les outrages du temps. Elle se termine par le *Ballet des Danses*, rajeunies elles aussi et remises à neuf. 3° *Le Mari fantôme* (*El marido Pantasma*), nouvelle satire contre les inconvénients du mariage. 4° *L'Auberge* (*La Venta*), la pièce, à notre avis, la plus amusante de cette série. Elle est dirigée contre les hôteliers, gargotiers et autres empoisonneurs, que l'auteur des *Songes* faisait si bien rôtir aux Enfers. Malgré ces ressemblances, Fernandez-Guerra, dans son précieux *Catalogue des Entremeses*, *Bailes et Loas*, et dans une lettre adressée à La Barrera (2), assure, — mais sans détailler les raisons de cette assertion, — que la *Venta* est, non pas de Quevedo, mais de Tirso de Molina. Il est certain que longtemps avant qu'Aldrete insérât la *Venta* parmi les œuvres de son oncle, elle avait été imprimée dans la *Segunda Parte de las comedias del maestro Tirso de Molina*, *publicada por el autor*, *Madrid*, 1627 (3), avec douze comédies et huit autres intermèdes, tous anonymes, sauf celui des *Voitures*, qui est de L. Quinoñes de Benavente. Mais, selon la déclaration expresse de Tirso, quatre seulement des comédies du recueil étaient de lui. L'insertion de la *Venta* dans les *Muses*, en 1670, ses analogies avec d'autres œuvres authentiques, la *jácara* qui la termine, laquelle est certainement de Quevedo, mili-

(1) Cf., la *Fortuna con seso*, § 31. — En 1655, l'auteur d'un « *Voyage d'Espagne*, curieux historique et politique... Paris, Minville, 1656, » prétend qu'il y avait à Madrid, 40,000 Français se livrant au commerce (chap. XII). — En 1680, Villars, ambassadeur de France en Espagne, estimait à 67,000 le nombre des négociants français.

(2) Dans *La Barrera*, au mot *Quevedo*. — Le catalogue est dans l'appendice de l'ouvrage de *La Barrera*.

(3) Schack, II, p. 554. — Dans *La Barrera*, p. 687 : « ... recogidas por su Sobrino, don Francisco Lúcas de Avila. » Madrid, 1627?

tent, jusqu'à preuve contraire, en faveur de l'authenticité de l'opuscule (1).

On sait combien, quand il s'agit du théâtre espagnol, ces questions d'attribution sont délicates. Beaucoup de comédies étaient attribuées à des auteurs différents par des éditeurs plus soucieux de leurs intérêts que de la vérité : les plaintes sur ce point sont fréquentes. La propriété littéraire n'existant pas, les vols, les plagiats, les supercheries étaient faciles, surtout pour les pièces dramatiques d'ordre inférieur, parce que bien souvent, — ce fut je crois le cas de Quevedo, — l'auteur accordait peu d'importance à ces improvisations, et que les mêmes sujets, les mêmes scènes, les mêmes personnages servaient sans cesse aux fournisseurs habituels des troupes d'acteurs. Aussi, n'acceptons-nous qu'avec réserve l'attribution de certains intermèdes à Quevedo. En dehors de ceux édités par Aldrete, il n'en est aucun dont l'authenticité puisse être directement démontrée. Les ressemblances qu'ils présentent, pour le fond ou pour la forme, avec d'autres œuvres de l'auteur suffisent d'autant moins à entraîner notre conviction, qu'il y eut peu d'écrivains aussi copiés et aussi pillés. Lui-même est loin d'avoir inventé toutes les plaisanteries, les bons mots et les types dont il use librement. Il y avait un fonds commun très riche, où tous puisaient sans scrupule, autorisés en quelque sorte par la prescription. Les *Songes*, le *Buscon*, les *Lettres du chevalier*, beaucoup d'opuscules burlesques, étaient des matériaux tout prêts pour les *entremesistas* (2) : ils ne se firent point faute de leur emprunter, ainsi qu'on peut s'en convaincre en parcourant les recueils du dix-septième siècle.

Outre la *Venta*, quatre intermèdes, attribués plus tard à Quevedo, furent publiés avant sa mort. Le premier, *La Infanta Palancona*, se trouve dans les *Entremeses nuevos de Diversos Autores*, Zaragoza, Pedro Lanaja, 1640 (3) ; mais,

(1) Voy., sur cette question, Janer, *Observaciones*, p. 579, nº 655.

(2) Les seules lettres du chevalier auraient produit, selon Fernandez-Guerra, les imitations suivantes : « *El talego, El talego niño, Los cuatro galanes, entremeses* de Benavente... el mejor drama de La Hoz, y los figurones de Cañizares. »

(3) Sur ce recueil, voy. *La Barrera*, p. 713.

comme nous l'apprend Fernandez-Guerra (1), il avait été édité séparément, dès 1625, à Madrid, sous le pseudonyme de Félix Pérsio Bertiso, qui cacherait Quevedo lui-même. J'ignore sur quelle autorité s'appuie cette affirmation. La pièce, dans laquelle deux fantoches grotesques, Solano, empereur de Babylonie, et Cachumba, roi de Motril, se disputent la main de l'Infante Palancona, fille du roi Azofeifo, justifie pleinement le sous-titre : *Entremes gracioso escrito en disparates ridiculos.* C'est une farce de carnaval sans ombre d'esprit, précédée, en guise de *loa*, d'une suite de coq-à-l'âne péniblement entassés. *Le Mort* (*El Muerto*), *Les Fantômes* (*Las Sombras*), et *le Médecin* (*El Médico*) furent imprimés, en 1643, par Francisco Ropero, à Alcalá (2), avec un assez grand nombre de pièces semblables de Benavente, le maître incontesté du genre, de Calderon, d'Antonio de Solis et de Juan Navarro de Espinosa. *Le Mort,* dans lequel Juan Rana jouait un rôle de valet, n'est aussi qu'une arlequinade, qui, sans les jeux de scène, les grimaces et la mimique du célèbre comique, paraît bien froide. Il y a plus de mérite et d'invention dans *le Médecin.* Le rustre Bras Mojon, d'accord avec un sacristain aussi rusé que besogneux, se fait passer pour médecin. La scène de la consultation, la dispute entre le faux docteur et le barbier du village contiennent quelques traits qui rappellent le *Médecin malgré lui.* Nous connaissons, pour les avoir déjà rencontrés souvent, les personnages fantastiques qui figurent dans l'*Entremes famoso* des *Fantômes* : Calainos, le Bobo de Coria, Mari-Castaña, Villadiego, El rey que rabió, El rey Perico, etc., qui surgissent tout à coup d'une trappe, dès que le *gracioso*, *refranista* aussi incorrigible que le bon Sancho, prononce leur nom par mégarde. *Les Fantômes* ressemblent plus encore aux dernières scènes de l'*entremes* (de Calderon ?) intitulé *Las Carnestolendas,* qu'à n'importe quel passage de Quevedo.

L'*Alguacil Démoniaque* a pu faire attribuer à ce dernier la *Fausse Démoniaque ou les Dits plaisants de Bacallao* (*Entre-*

(1) Dans *La Barrera*, p. 311.

(2) *Entremeses nuevos de diversos autores*, para honesta recreacion, con licencia. En Alcalá de Henares, por Francisco Ropero. Año de 1643, in-8°. — Fern.-Guerra, catal. n° 214. — *La Barrera*, catal. des *Entrem.*, p. 711.

mes famoso de la Endemoniada fingida y Chistes de Bacallao) (1). La parodie d'une scène d'exorcisme fait tout l'intérêt de ce petit acte, qui, avec bien d'autres, vient à l'appui des remarques de Schack et de Ticknor sur la liberté dont jouissait alors le théâtre populaire. A ces intermèdes et opuscules dramatiques je joins, en note, d'après le catalogue mentionné plus haut, les compositions attribuées à Quevedo, et relatives au théâtre, dont on ne connaît que les titres, ou dont les manuscrits, appartenant à des particuliers, n'ont pas été publiés (2).

Avant de quitter ce sujet, je donnerai un exemple de la facilité avec laquelle on peut faire passer ces petites pièces anonymes d'un auteur à un autre. Il nous est fourni par l'*Intermède des Proverbes* (*Entremes de Refranes*), dont le manuscrit, trouvé à la bibliothèque Colombine de Séville (AA-141), en 1867, a été publié d'abord par don José-María Asensio, puis par A. de Castro, enfin par don Cayetano Vidal de Valenciano, qui y a joint une traduction catalane (3). Cet intermède, de mince mérite d'ailleurs, a piqué la curiosité des érudits, qui ont émis les hypothèses les plus diverses sur l'auteur. Asensio et de Castro tiennent pour Cervántes; Fernandez-Guerra, et, si je ne me trompe, Sbarbi, pencheraient pour Benavente; enfin Valenciano a développé, dans la courte préface de sa traduction,

(1) Inséré dans les *Comedias portuguezas feytas pelo excellente poeta Simaõ Machado. Nesta terceira impressaõ emendadas*... Lisboa, 1706. — « Il n'est pas douteux pour moi, » dit La Barrera (p. 311, nº 16), « qu'au dix-septième siècle, cet essai dramatique de Quevedo et beaucoup d'autres furent imprimés, bien qu'il n'en reste plus trace et que les bibliographes n'en disent rien. »

(2) « *Alma y pregon*, — *Daca el perdigon y toma la perdiz*, — *Daca el pico, Marica*, monologues. — *El cuerno y el cencerro*, — *Madrid revuelto*, *loas*. — *Los enjuagues de Lavapies*, — *Los Gongorinos ermitaños* (ms. Cándamo), bailes. — *Famoso entremes del Hospital de los mal casados*. — *Entremes de los Refranes del biexo celoso* (1623), (manuscrit appartenant à Fernandez-Guerra). — *Ent. fam. El Marion*, de don Fr. de Quevedo, primera y segunda parte, Cadiz, 1646, 11 feuilles. — *El zurdo alanceador*, *Entr. fam.* de don Fr. de Quevedo, manuscrit « du second tiers du dix-septième siècle. » — *Pero Basquez de Escamilla*, representacion españ., por don Fr. de Quevedo, manuscrit, 11 feuilles. »

(3) Il a été inséré dans les nºˢ du 30 avril et du 8 mai 1876, de la revue intitulée *Cervántes*. — Ad. de Castro, *Varias obras inéditas* (*de Cervántes*), Madrid, Cárlos, 1874.

quelques arguments en faveur de Quevedo (1). Selon ce dernier, les personnages, à savoir un couple de *Busconas*, un pícaro fin matois et un vieillard, appartiennent plutôt au répertoire de Quevedo qu'à celui de Cervántes. D'autre part, on sait que nul écrivain n'a tant abusé des proverbes, tandis que Cervántes déclarait qu' « un écrit qui en serait entièrement composé ne manquerait pas d'ennuyer. » Enfin la conduite de l'action trahirait la main de l'auteur des *Sombras* (?) et de l'*Entremetido*. Cette démonstration ne dissipe point nos doutes. Ces types se trouvent partout, dans la première moitié du dix-septième siècle. Les centons en proverbes et en *refranes* ne sont pas rares non plus (2). Quant à la manière dont Quevedo développe une intrigue, elle n'a rien de si particulier qu'on puisse s'en servir comme d'un criterium suffisant : la diversité d'opinions d'hommes si versés dans la littérature de cette époque suffit à le démontrer. J'ajoute (sans vouloir pousser plus loin), une remarque qui conserve sa valeur, même après l'opuscule du savant professeur de Barcelone : c'est que, de tous les intermèdes de Quevedo, celui-ci serait le seul en prose.

Il est temps de revenir à la poésie proprement dite avec laquelle, il faut bien le reconnaître, ces essais dramatiques n'ont qu'un rapport assez éloigné.

La Muse quatrième, *Erato*, « qui chante les louanges de l'amour et célèbre la beauté, » nous révèle le poète sous un jour inattendu. Le satirique, si peu galant pour les femmes, jeunes ou vieilles, belles ou laides, si dur d'autre part pour « les poètes bergers ou jardiniers, » semblait mal préparé aux pastorales amoureuses. Comment accorder les hardies chansons de la Bohême avec les fadeurs de l'Arcadie? Et cependant, toutes les poésies de cette Muse, sonnets, madrigaux, idylles, *quintillas*, romances, nous transportent dans un monde nouveau, où nous ne voyons qu'amour pur et flammes innocentes, où l'on ne parle qu'un langage fleuri,

(1) *El Entremes de Refranes, ¿ es de Cervantes? — Ensayo de su traduccion. Estudio critico-literario*, por don Cayetano Vidal de Valenciano. Barcelona y Madrid, 1883.

(2) Nous n'en citerons qu'un exemple, c'est la nouvelle intitulée : *El Perro y la Calentura*, attribuée quelquefois à Quevedo, quoiqu'elle soit de Pedro de Espinosa, ainsi que l'a démontré Baena, dans sa notice sur Quevedo.

aussi respectueux des lois de la décence que des règles de la poétique classique. Nous quittons les bouges où la Mendez et Lampuga chantent leurs amours d'une heure, pour respirer l'air des forêts et le parfum des prairies. Plus de Marica ni de Perala; c'est Floralva et Floris, c'est Lisis, Silvie et Bélise que le poète chante maintenant tour à tour. Peut-être faudrait-il dire toutes ensemble, car il consacre un sonnet à démontrer que si la mémoire, l'intelligence et toutes nos facultés embrassent plusieurs objets à la fois, l'amour peut bien faire de même. « Question fort controversée, » dit Salas, le grave traducteur de la *Métaphysique*, qui, sans se prononcer pour son compte personnel, penche pour l'affirmative, en s'appuyant, selon sa méthode, sur des textes antiques. Alcée, Ovide et Apulée donnent raison à Quevedo; quant à Méléagre, on sait que l'infortuné brûla en même temps d'une triple passion. Je soupçonne que Quevedo, non moins érudit que son ami Salas, dut tenir, lui aussi, pour une opinion fortifiée de telles autorités. Ce qui nous le ferait croire (sans parler des aveux d'Aldrete ni des siens), c'est la variété agréable de noms propres qui émaillent ses poésies amoureuses. Il est juste de reconnaître, avec le même Salas, qu'à partir de la pièce 77e, il n'est plus question que de Lisis, car *Lisida* n'est qu'une variante, sans importance, à ce qu'il assure. Lisis ou Lisida se serait en réalité appelée *Luisa*, de même que la Laure de Pétrarque se nommait de son vrai nom *Lauretta*. Je ne sais si Quevedo fit, sur ces différents points, des confidences à Salas, avec lequel il avait certainement plaisir à commenter les auteurs grecs ou latins. Ce qui inspirerait des doutes sur l'existence réelle de Lisis, c'est précisément cette prétention, aussi peu dissimulée que mal justifiée, d'imiter Pétrarque (1). A prendre cette passion au sérieux, elle ne le céderait ni en profondeur ni en durée à celle du chantre de Laure. Nous en pouvons établir sûrement la chronologie, le poète ayant soin de rappeler de temps à autre le nombre exact d'années passées au service de Lisis. Dès le vingtième sonnet, il achève sa sixième année :

Atràs se queda, Lisi, el sexto año

(1) Voy., le sonnet 592, dans Janer. — *Euterpe*, son. XVI, p. 366.

De mi suspiro (1)...

Au trentième, il soupire depuis dix ans ; ce qui maintient la proportion de trois sonnets environ par an :

Diez años en mis venas he guardado
El dulce fuego (2)...

Tournons quelques pages, la vingt-deuxième année est accomplie :

Oy cumple amor en mis ardientes venas
Veinte y dos años, Lisi (3)...

Désormais Lisis peut mourir : elle aura été aimée aussi longtemps que Laure. Elle meurt en effet. Il ne reste plus à son amant qu'à célébrer sa mémoire et à la suivre au tombeau. C'est à quoi il consacre les dernières pièces du recueil. Cette « *Lamentation amoureuse* » en quatre idylles (4) serait, au jugement de Sedano, « ce que, dans ce genre, la langue castillane a produit de meilleur (5). » C'est beaucoup dire. La catastrophe du moins est digne du roman. Il était difficile, après avoir prodigué tant de métaphores, de tropes et d'épithètes enflammées pour chanter cet amour, de trouver des couleurs assez vives pour en dépeindre la déplorable fin. Mais on ne sait à quels excès peut se porter la passion d'un conceptiste, exaspéré par vingt et quelques années de souffrance. C'est à la nature qu'elle s'adresse d'abord : « O vous, arbres, antiques compagnons, humble solitude, verdoyante et sonore, puisque vous portez les témoignages écrits de l'obstination d'un amant accablé des rigueurs de sa belle, croissez et croisse avec vous mon infortune ! Sur cette rive, dorée des feux du soleil, vous serez une page verdoyante d'amour, et sur ces coteaux, un livre rustique aux lettres d'émeraude. — Les oiseaux, qui liront ainsi mon triste sort, mettront aussitôt mes plaintes en musique. Ils chanteront

(1) Janer, n° 270. — *Erato*, sonn. xxiii, p. 101.
(2) *Id.*, n° 280. — *Erato*, sonn. xxx, p. 102.
(3) *Id.*, n° 300. — *Erato*, sonn. xlviii, p. 107.
(4) *Id.*, n°s 303-306. — *Erato*, idyll. 1-4, pp. 108-111.
(5) *Parnaso*, IV, p. 186.

mes douleurs, notées sur votre écorce, et le murmure de la brise dans vos feuilles accompagnera leur chant. Les vents accorderont leur souffle au ton de mes tendres plaintes et, sur la corde toujours tendue de mon amour et de ma douleur, ils feront résonner mes soupirs comme les sons de la lyre. »

Après avoir, en ces termes galants, exhalé ses douleurs, Philène (c'est le nom de l'amant), veut qu'elles servent à l'instruction d'autrui. Dans cette pensée, il rédige lui-même son *Epitaphe*. Est-ce tout, et ce berger élégiaque va-t-il mourir enfin? Pas du moins avant d'avoir rédigé son testament : « Mon âme inconsolable, je la donne au ciel, puisque je te la donne (ô Lisis!); de mon corps infortuné, qui a tant souffert pour ton service, je confie à la terre le peu que ma flamme et ma douleur ont respecté. C'est au sein de ton oubli que l'on creusera ma sépulture, et c'est mon malheur qui portera le deuil. Point de flambeaux funèbres, je vous prie! mes propres flammes éclaireront mes funérailles, et dans ce triste moment, mon cœur brûlera comme la cire des cierges. »

Au cours de cette lecture, comment ne pas songer au chevalier de la Triste Figure et à ses extravagances dans les solitudes de la Sierra Morena (1)? « Il passait son temps soit à se promener dans la prairie, soit à tracer sur l'écorce des arbres, ou même sur la poussière du chemin, une foule de vers, tous en rapport avec sa tristesse, tous à louange de Dulcinée :

« Beaux arbres qui portez... etc. »

Après tout, ce qu'il en fait, c'est moins pour soulager l'excès de sa passion que pour se conformer aux lois de la chevalerie et au code de l'amour. Les confidences que don Quichotte fait à Sancho, Quevedo aurait probablement pu les faire à Salas : « Sancho, tu sauras que pour ce que je veux faire de Dulcinée du Toboso, elle est autant mon fait que la plus grande princesse de la terre. Crois-tu que les Philis,

(1) *Quij.*, I, 3; trad. Viardot, p. 163.

les Galatées, les Dianes et les Amaryllis qu'on voit dans les livres et sur le théâtre aient été des créatures en chair et en os, et les maîtresses de ceux qui les ont célébrées? Non, en vérité; la plupart des poètes les imaginent pour s'exercer l'esprit et pour faire croire qu'ils sont amoureux ou capables de grandes passions. » Au risque de scandaliser Lope, qui, sous tous les noms chantés par les poètes, voyait des personnes réelles (1), Quevedo usait, « pour s'exercer l'esprit, » de la permission, concédée ailleurs aux poètes par Cervántes, « de dire qu'il est amoureux alors qu'il ne l'est point, et de donner à sa dame le nom qui lui conviendra le mieux (2). »

Ce qui n'est que trop certain, c'est que Lisis a induit le poète dans bien des défauts dont il s'est moqué maintes fois. Même au pays de Góngora, la galanterie la plus raffinée n'inspira jamais aux rimeurs de bouquets à Chloris madrigaux plus précieux, ni *concetti* plus puérils : on croirait à une parodie. Le portrait de Lisis, par exemple, enfermé dans le chaton d'une bague, est un galimatias triple à désespérer les traducteurs. *L'Œillet mordu*, la *Bougie rallumée*, la *Chevelure coupée*, le *Sablier où Floris a enfermé les cendres de son amant*, etc., etc., devaient faire les délices des ruelles et des *estradas*. Outre la clarté, ce qui manque le plus dans ces laborieuses vétilles, c'est la sincérité, l'émotion, la mesure. En dehors des banalités obligées, monnaie courante des versificateurs de l'époque, elles ne contiennent aucun de ces traits naïfs et de ces expressions émues qu'une passion vraie fournit au plus inexpérimenté. Malgré tous les portraits, la figure de Lisis ne se dégage pas du brouillard où se plaisent les fantômes, et quoique la nature joue un grand rôle dans ces idylles, on ne saurait préciser le lieu de la scène. « Le saint Henares et son cristal sonore » ne sont là que pour les besoins du vers : décors, accessoires et, j'en ai peur, personnages eux-mêmes, ont été empruntés au magasin banal où se fournissaient tous les bucoliques du temps. Mais où est alors le poète pour lequel la description de la

(1) *Dorotea*, II, 1. Voy. le *Quij.*, de Clemencin, II, p. 316.
(2) *Pragmatique d'Apollon.*

nature soit autre chose qu'un prétexte à montrer son esprit (1)?

Quevedo a beau chanter l'amour platonique (2), nous savons, par ses propres confidences, qu'il ne jouait pas toujours le personnage de Philène. Le masque posé, il faisait bon marché de sa métaphysique et se consolait aisément avec Marica, moins farouche, des rigueurs de Lisis. Il nous racontera ses aventures nocturnes, ses bonnes fortunes suspectes, ses déceptions peu édifiantes. Même dans sa retraite de la Sierra Morena, la naïve et vertueuse nature ne lui inspire rien qui ressemble à l'idylle ou à l'élégie quintessenciée de tout à l'heure. Ses goûts étaient moins raffinés que ses vers et s'accommodaient, hélas! à peu de frais.

Que a pecar bueno y de balde
Desde que naci me inclino (3).

Il parlait tout à l'heure comme don Quichotte; il pense, il sent, il aime maintenant comme Sancho :

Las mujeres desta tierra
Tienen muy poco artificio,
Mas son de lo que las otras
Y me saben à lo mismo...
Buenas son estas sayazas,
Y estas faldas de cilicio
Donde es el gusto mas facil,
Si el deleyte menos rico.
Las caras saben à caras,
Los besos saben à ocicos,
Que besar labios con cera
Es besar un hombre cirios.
Esta en fin es fertil tierra
De contentos, y de vicios,
Donde engordan bolsa, y hombre,
Y anda holgado el alvedrio (4)

(1) Si l'on veut voir comment Quevedo comprend la description de la nature, il faut lire la *silva* sur la casa de Campo de don Gonzalo Chacon, dans Janer, n° 684. — *Caliope*, *silva* XXII, p. 476.

(2) Voy., le sonnet n° 267, dans Janer : *Las manchas de la tierra no las siento.*

(3) Janer, n° 506. — *Thalia, rom.*, LVI, p. 282.

(4) *Id.*, n° 485. — *Thalia, rom.*, XXXV, p. 259.

Ces vers n'ont rien d'austère, mais ils sont naturels. Voilà bien celui qui disait à Bélise : « O femmes ! vous n'aimez que ceux qui vous flattent, mais je ne suis point de ceux-là : je n'ai de goût ni pour les douceurs, ni pour les tendres soupirs :

Vosotras las mujeres estais echas
A oir aduladores : no soy de esos,
Amigo de dulzuras y de endechas (1). »

Nous retrouvons enfin notre auteur. S'il a lutté de mièvrerie avec les poètes langoureux, il savait du moins reconnaître la sottise de cette poésie : il avait acquis le droit de s'en moquer, en ayant épuisé lui-même le ridicule.

Dans les genres précédents, Quevedo a été facilement égalé ou surpassé, mais il conserve l'une des premières places dans la poésie morale et satirique. En vers, comme en prose, sa véritable supériorité est là, et c'est là qu'il faut chercher ses œuvres les plus originales et les plus vivantes.

Cette passion pour la justice, cette haine de l'hypocrisie, cet idéal de vertu stoïcienne et de perfection chrétienne, qui hantait l'esprit du moraliste, revivent, à chaque page des Muses, dans une riche série de *silvas*, de sonnets et de tercets. Il aime à reprendre en vers les thèmes qu'il a développés en prose. Il choisit, pour les enchâsser dans des vers pompeux qui leur donneront plus d'éclat encore, ses pensées les plus nobles, ses traits les plus sublimes. Il en emprunte à Juvénal, à Perse, à Sénèque, et aiguise par une allusion la pointe un peu émoussée de ces maximes banales : il y a préméditation dans le choix de ses traductions. Sous le couvert de noms historiques, il vise plus sûrement tel ou tel contemporain : un vers, un mot, introduits comme par mégarde, avertissent le lecteur. S'il parle si souvent de Séjan, de Tigellin, de Tibère, de Brutus, de Pilate, « mauvais juge, » de Domitien, « tueur de mouches, » de Judas, « grand ministre et grand voleur, » ce n'est pas pour se livrer à de simples exercices littéraires, ni pour lutter sur des thèmes connus avec les poètes de la Rome impériale. Ces accents, n'auraient-ils été qu'un écho, formaient, dans le concert d'adu-

(1) *Satira a una dama*. Janer, n° 651. — *Euterpe*, p. 386.

lations, une note originale. Ce poète récalcitrant n'avait pas, lui non plus, l'*esprit de suite*. La vénalité des juges, la corruption des grands, le faste des parvenus, le despotisme du favori, la mollesse du souverain, qui lui ont inspiré tant de pages, lui dictent des vers d'une concision énergique, qui restaient plus sûrement encore dans les mémoires. S'il déclame parfois, comme Juvénal, il a, comme lui, l'indignation facile ; sa verve s'allume vite à la vue des bassesses, et nous rend indulgents. L'hyperbole de ses satires compense les flatteries sans pudeur des autres. Jusque dans ses poésies classiques, savantes, jusque dans ses imitations de l'antiquité, le poète se retrouve naturellement du côté du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresseur.

Et néanmoins, par une contradiction dont il n'est point seul à nous offrir l'exemple, ce politique passionné semble par moments prêcher l'indifférence, ou tout au moins le détachement des choses d'ici-bas. Lui, qui s'est fait tant d'ennemis par sa franchise aggressive, il conseille au sage de se retirer loin du tumulte, d'oublier et de se faire oublier. Soit découragement, soit dédain, ce stoïcien parle comme un disciple d'Epicure et de Lucrèce. « Sans être entendu et sans entendre, je fermerai les yeux et les oreilles ; je vivrai oublié, à l'abri des ressentiments des puissants. Puisque c'est un délit que de connaître les coupables, que les curieux scrutent les fautes : pour moi, puissé-je vivre ignorant et ignoré !

Sin ser oïdo, y sin oïr, ociosos
Ojos, y orejas, vivirè olvidado
Del ceño de los hombres poderosos.
Si es delito saber quien ha pecado,
Los vicios escrudiñen los curiosos,
Y viva yo ignorante è ignorado (1). »

Il rêve de terminer ses jours en philosophe, loin des cours, au milieu de la paix des champs. Le vieillard de Vérone a décidément résolu le problème du bonheur, et Quevedo traduit, comme Racan le faisait à la même époque, l'idylle de Claudien :

Dichoso tu, que alegre en tu cabaña,
Moço y viejo espiraste la aura pura,

(1) Janer, nº 80. — *Polymnia*, sonn. LVIII, p. 29.

Y te sirven de cuna, y sepultura,
De paja el techo, el suelo de espadaña...
De todo lo que ignoras te aprovechas ;
Ni anhelas premios, ni padeces daños,
Y te dilatas, quanto mas te estrechas (1) !

A l'ambition inquiète du courtisan il oppose les joies simples du philosophe chrétien, qui ne demande aux choses d'ici-bas que ce qu'elles donnent d'elles-mêmes :

De balde me da el sol su lumbre pura,
Plata la luna, las estrellas oro :
Basta que dè la tierra sepultura (2) !

Lui aussi, il a eu ses illusions, ses déceptions :

Probè la pretension, con mi cuidado (3),

et il a été reconnaissant à la destinée de lui avoir appris les douceurs du renoncement. Dans ce silence et dans cette paix, il sent mieux la fuite du temps, la rapidité de la vie : son vers devient grave, et, qui le croirait ? presque mélancolique (4) :

Fue sueño ayer, mañana serà tierra,
Poco antes nada, y poco despues humo.

La mort elle-même a son charme : le poète la célèbre, il l'invoque comme une amie qui console et caresse, plutôt qu'elle ne frappe :

Mas tiene de caricia que de pena (5).

Mais cette philosophie d'un sage désillusionné, cette résignation chrétienne, il n'y saurait plier longtemps son esprit si mobile, si vivant. C'est en vain que le satirique se confine dans la solitude, et s'essaie à l'oubli : l'ancien homme n'est point mort. Qu'une parole, qu'un appel vienne de dehors, la

(1) Janer, n° 48. — *Polymnia*, sonn. XXIII, p. 21.
(2) *Id.*, n° 58. — *Polymnia*, sonn. XXXI, p. 23.
(3) *Id.*, n° 129. — *Polymnia*, sonn. C, p. 40.
(4) *Id.*, n°s 53, 54, 70, 71, 73, 89, 95. — *Polymnia*, sonn. XXVI, XXIV, XLIII, XLV, XLIX, LVII, LXXIII.
(5) *Id.*, n° 89, 95. — *Polymnia*, sonn. LVII, LXXIII.

muse se réveillera ; elle reprendra goût au spectacle des passions humaines et affilera ses flèches. Elle ne consent point à être complice, mais elle veut être témoin :

Vivamos sin ser complices, testigos (1).

Témoin à charge, bien entendu. Et elle poursuit sa tâche avec un entrain nouveau, développant, sans se lasser, ses sujets ordinaires, attaquant une fois de plus l'Orgueil (2), l'Avarice (3), la Vanité (4), résumant les enseignements de la sagesse chrétienne dans l'important *Sermon estoïco de Censura moral* (5). Ailleurs, précisant ses attaques, elle déplorera la corruption des mœurs espagnoles, comme dans l'*Epistola Satirica y censoria contra las costumbres presentes de los Castellanos*. Bientôt, *descompuesta y bronca*, elle s'exalte, force sa voix et dépasse la mesure. C'est alors qu'elle dictera ces violents tercets contre Bélise, avec laquelle le poète venait de se brouiller (6), ou la *Satire sur les dangers du Mariage*, dans laquelle elle adaptera à son époque les audacieux tableaux de Juvénal, et luttera de brutalité avec lui.

Toutes ces poésies morales, qui appartiennent au genre classique, ont leur prix assurément, et les critiques d'autrefois, Sedano, Quintana, y voyaient les œuvres maîtresses du poète. Cependant, malgré leur mérite, elles nous intéressent moins que les courtes pièces dans le goût purement national, qui, sous le nom de *letrillas* et de *Romances*, nous donnent l'idée la plus juste de l'originalité de Quevedo dans la satire. Personne, ni Góngora, malgré son esprit caustique et sa grâce, ni Villamediana, malgré son audace, n'a manié avec plus de souplesse le mètre léger et chantant de la *letrilla*, ou l'octosyllabe complaisant du *romance*. Il est rare que, dans des compositions plus ambitieuses, l'inspiration de Quevedo ne faiblisse pas, ou que le ton se soutienne à la hauteur voulue. En vers surtout, il n'a pas le souffle qui convient aux longues entreprises. Il mêle bientôt à ses ex-

(1) Janer, n° 97. — *Polymnia*, sonn. LXIV, p. 31.
(2) *Id.*, n° 664. *Caliope, silv.* I, p. 451.
(3) *Id.*, n° 666. *Caliope, silv.* II, p. 454.
(4) *Id.*, n° 680. — *Caliope, silv.* XVIII, p. 471.
(5) *Id.*, n° 138. — *Polymnia*, p. 43.
(6) *Id.*, n° 651. — *Euterpe*, p. 386.

pressions choisies, des mots et des tours vulgaires, des plaisanteries déplacées; ses écarts subits étonnent, et nuisent à l'unité; ses éclats de rire inattendus déconcertent. Ici, au contraire, son humeur maligne remplit sans peine la courte carrière qu'elle s'est proposée ; on ne sent point l'effort ni la fatigue ; on reprocherait plutôt à l'auteur de se laisser aller trop complaisamment au plaisir de l'improvisation. La phrase courte, alerte, a l'allure et l'entrain d'une conversation passionnée. Elle en a aussi toutes les inégalités. Cette verve brillante, brillantée même parfois, qui taille chaque mot comme une facette et le fait jouer au point de nous éblouir, s'éteint tout à coup, et se traîne péniblement dans la vulgarité ou dans des équivoques obscures. Par leur mérite et par leurs défauts, ces pages, où les petits événements du jour et les gros scandales de la veille sont chansonnés avec une fécondité sans cesse renaissante, nous font songer au journaliste moderne. Sans parler ici du côté politique de son œuvre, quel admirable chroniqueur eût été Quevedo, prompt à saisir et à fixer le trait précis, inventant, pour varier sa pensée, une multitude de tours nouveaux, aussi expressifs qu'inattendus, prodiguant les saillies, les boutades, les bons mots, sans jamais compter ! « A lui seul, » dit le marquis de Molins, « il jouait alors le rôle que joue aujourd'hui la presse d'opposition. » Les cent cinquante *romances* et les trente *letrillas* du *Parnasse* forment une suite d'esquisses, où la franchise de la touche fait passer sur l'incorrection du premier jet, où l'indiscrétion et la médisance deviennent les auxiliaires de l'histoire. Elles complètent la série des *Songes*, dont elles ne diffèrent que par une forme plus libre et plus abondante, qui manque de mesure souvent, et d'atticisme, mais non de gaieté ni de liberté :

> Pues amarga la verdad,
> Quiero echarle de la boca ;
> Y si al alma su hiel toca,
> Esconderla es necedad.
> Sepase, pues libertad
> Ha engendrado en mi pereça
> La pobreça (1).

(1) *Terpsichore*, *letrilla* VIII, p. 117. — Janer, nº 314.

Que de traits acérés, que d'aperçus hardis, à travers ce bavardage malicieux! Ici c'est ce refrain que ramène, en guise de conclusion, chaque couplet d'une *letrilla :* « Ce monde est un tripot, où seuls les voleurs gagnent et font les levées :

Este mundo es juego de baças
Que solo el que roba, triumfa, y manda (1). »

Ailleurs, après avoir énuméré toutes les variétés d'hypocrisie, le poète conclut :

Que yà no ay Oficio Santo,
Sino el de la Inquisicion ;
Quien no es ladrillo, es ladron,
Toda mi vida lo oì,
Mas no ha de salir de aqui (2).

Les plus heureux sont les plus adroits :

Picaros ay con ventura
De los que conozco yo,
Y picaros ay que no (3).

Le tout est de savoir mettre la chance de son côté, et, au besoin, de faire violence à la fortune, car l'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus; l'argent l'a remplacé :

Poderoso cavallero
Es Don Dinero (4).

N'allons point cependant nous représenter notre poète comme toujours en guerre contre les vices et les ridicules de son temps, et jouant sans cesse ce rôle de réformateur des mœurs publiques. Bien souvent, il n'a d'autre but que d'exciter le rire, et de lâcher la bride à cette imagination grotesque dont les saillies n'ont rien de particulièrement édifiant. Les sujets les plus bouffons, les fantaisies les plus

(1) *Ibid.*, VI. — Janer, n° 312. Le *triunfo* est un jeu de cartes. Joannes Maldonatus : *De Ludo chartarum Triunfo vocato*... Nic. Ant., B. N. V°.
(2) *Ibid.*, X. — Janer, n° 316.
(3) *Ibid.*, VII. — Janer, n° 313. Imité par Franc. Manuel, *Las tres Musas del Melodino*. Lisboa, Cracsbeeck, 1647, f° 120b.
(4) *Ibid.*, XIX. — Janer, n° 325.

folles abondent dans les *Muses* à côté des tableaux satiriques dont nous parlions tout à l'heure. Quel enseignement retirer des vers consacrés à la maigreur de la señora Notomia, au nez d'une coquette, à la calvitie d'un petit-maître, aux gages ridicules donnés à un sacristain, au testament de don Quichotte, au mariage du Chou et de la Salade, à une noce de nègres ou de mendiants, à la confession des perruques, à à celle des cols et des voiles, à la rivalité des fleurs et des légumes, du drap et de la soie, au bonheur d'Adam qui n'eut point de belle-mère, etc., etc.? Les petits événements mondains, les pragmatiques, les usages et les modes de la société madrilène sont le prétexte d'une foule de caricatures lestement enlevées en une heure et destinées à vivre un jour.

Caricature et parodie se touchent : Quevedo n'a pas plus de respect pour les dieux et les personnages de la Fable, Héro et Léandre (1), Daphné et Apollon (2), Pyrame et Thisbé (dont les contemporains avaient tant abusé), que pour les grands noms épiques, consacrés par le génie, Enée et Didon (3), Orphée et Eurydice (4), ou pour les chevaliers, les pairs et les paladins du moyen âge (5). Le Cid lui-même et ses héroïques contemporains jouent parfois dans ses vers quelque rôle grotesque (6). Cet « *instinto jugueton*, » qui le travaillait, se donna une fois carrière dans un poème héroï-comique, d'après Boiardo, Arioste et Berni : *les Extravagances et les folies de Roland amoureux* (*Poema heroyco de las Necedades y Locuras de Orlando el Enamorado*) (7). Il occupe une place honorable parmi les poèmes burlesques espagnols, à côté de *la Mosquea*, de Villaviciosa, de *la Gatomaquia* de Lope de Vega. Nous n'en possédons que les deux premiers chants : le récit s'interrompt brusquement après la première octave du chant troisième, et ne fut jamais poussé plus loin.

(1) *Thalia, rom.* xcvi, p. 350. — Janer, n° 546.
(2) *Adiciones á las Musas*, Janer, 820. — *Thalia*, sonn. xxv, xxviii. — Janer, 384, 385.
(3) *Thalia*, sonn. xli. — Janer, 406.
(4) Sedano, IV, p. 205, Janer, 776. — *Thalia, rom.* xc.
(5) Janer, 478. — *Thalia, rom.* xxviii.
(6) *Id.*, 539. — *Thalia, rom.* lxxxix.
(7) Inséré dans la Muse IX, *Uranie*, par l'éditeur de 1670. — *Euterpe*, p. 425.

Le festin pantagruélique offert par Charlemagne aux douze pairs et à son armée tout entière, l'arrivée d'Angélique et de son frère Argalia, caché sous le nom d'Uberto de Leon, le défi adressé par ce dernier aux pairs, sa lutte avec le maigre Astolphe et le bouillant Ferragut, qui taille en pièces les quatre géants Argesto, Lampordo, Urgano et Turlon, enfin la fuite du frère et de la sœur, que l'on cherche par monts et par vaux, tels sont les principaux incidents d'une intrigue, interrompue à chaque instant par des facéties et des hors-d'œuvre sans rime ni raison. Le tout compose un ensemble d'extravagances telles que l'on en trouverait difficilement dans les poèmes héroï-comiques de l'Italie, qui ont servi de modèles à celui-ci. Mais la richesse de la langue, où les expressions les plus ingénieuses se mêlent aux vulgarités du castillan rustique, la profusion des bons mots, étonnent le lecteur, et, malgré les protestations de sa raison, le retiennent jusqu'au bout. Il peut constater, chemin faisant, que l'auteur, tout en narrant les prouesses de Ferragut, ne perd point de vue ses contemporains. Le poème est dédié « à l'homme du monde le plus maudit : *dirigido al hombre mas maldito del mundo.* » Cet homme (l'auteur nous l'explique tout au long) n'est autre que Montalvan, qui joue son rôle dans l'épopée sous le nom de *Sire de Montauban.* Nous savons déjà que Narvaez y porte celui de *Cuco Canario.* C'est dire que les *Necedades de Orlando* sont de la même époque que *la Perinola*, et que le poème fut inspiré en partie par le désir de ridiculiser une fois de plus les ennemis de l'auteur. L'insulte dépasse en violence tout ce que Quevedo s'était permis jusque-là; sous un volume réduit, la demi-douzaine d'octaves consacrées au docteur, « *Afrenta de la infamia y de la afrenta*, » et au *diestro*, « *Mas infame que azote de verdugo,* » laissent loin derrière elles les volumineuses diatribes de la *Juste Vengeance.* Le poète n'oublie pas non plus les cultistes, qu'il parodie avec esprit. Le portrait d'Angélique, par exemple, et la description du site où Argalia établit son camp, font songer aux *Solitudes* et au *Polyphème.*

Relampagos de perlas fulminava [Angelica]
Quando el clavel, donde la(s) guarda, abria,
Y à los que con la risa aprisionava

Con la propria prision enriquezia.
Su vista por sus manos la passava,
Porque llegue templada, si no fria; etc.

Il n'est point besoin d'ajouter que Charlemagne et la chevalerie sont peints avec des traits qui ne rappellent en rien la touche légère et fine du *Don Quichotte*. L'auteur ménage d'autant moins ses héros qu'ils sont français : les contemporains de Turpin paient pour ceux de Richelieu :

« Fue cosa estraña que en Paris cupiesse
Tanta canalla, y tanta *picardia!* »

Le calembour dédaigne la géographie, mais se met au service du patriotisme. A ces pícaros de France, Quevedo oppose les « hommes divins d'Espagne, prodigues de leur vie, qui se croient déshonorés s'ils arrivent sans blessure à la vieillesse, et qui, avec quelques raves et un morceau de fromage dans leur bissac, bravent le Pôle et l'Equateur.

Hombres que quantas haze habilidades
El yelo inmenso, y el calor mas fuerte
Las desprecian, con rabanos y queso. »

Ce pamphlet et ce panégyrique achèvent de nous révéler la date du poème : il dut suivre de près la déclaration de guerre entre l'Espagne et la France, en 1635.

En passant en revue, comme nous venons de le faire, les principales œuvres poétiques de Quevedo, nous avons, ou peu s'en faut, parcouru le domaine entier de la poésie. Cette collection si complète laisse en effet dans notre esprit l'idée d'une richesse de talent qui a été rarement égalée dans la littérature espagnole. Elle montre que notre auteur posséda quelques-unes des qualités qui font le poète, la faculté de sentir vivement et de traduire aussitôt ses sentiments sous une forme saisissante, une imagination toujours en mouvement, enfin une connaissance délicate de toutes les ressources de la langue poétique. Mais il résulte aussi de notre étude que si, par la réunion de ces diverses qualités, et surtout par la fécondité de son talent, il se fit, dans presque tous les genres alors cultivés, une place enviable parmi les poètes du temps, il n'est cependant aucun de ces genres où

il ait marqué sa supériorité d'une manière incontestable et définitive. Dans la satire même, qui répondait mieux que tout autre à son caractère et à la tournure de son esprit, il n'a laissé aucune de ces œuvres maîtresses, dignes d'être placées à jamais à côté des grands modèles classiques. Ses vers les plus heureux, ses chansons, ses *letrillas*, ses *romances* les plus spirituels gardent toujours le caractère de l'improvisation : ils en ont le charme, mais aussi les défauts. Ils séduisent par leur aisance; ils amusent par leur étincelante gaieté; ils nous font réfléchir par le sens qu'ils cachent; mais ils ne satisfont complètement ni la raison ni le goût, ni l'esprit ni le cœur. Il manqua à leur auteur, non seulement, comme le remarquait Ticknor, le temps de limer son œuvre, de la réduire à des proportions plus justes, mais encore la sévérité pour soi-même, et la patience, qui n'est pas tout le génie, mais qui l'empêche de s'égarer. Alors même qu'une vieillesse plus tranquille lui aurait laissé le loisir de retoucher à son gré les créations trop libres de sa veine passée, il reste douteux que l'auteur du *Saint Paul* et du *Marcus Brutus* eût réussi à éviter des défauts pour lesquels il montrait tant d'indulgence et qui rendirent stériles la plupart des talents contemporains.

CONCLUSION.

Nous avons, dans les deux parties de cet Essai, suivi l'homme pas à pas à travers les événements de sa vie, et étudié l'écrivain sous les formes si diverses que revêt son talent : nous n'oserions affirmer cependant qu'il reste dans l'esprit du lecteur une idée bien nette de l'un et de l'autre. C'est qu'en réalité la vie de Quevedo, même dégagée de ses légendes, aussi bien que ses œuvres, même réduites aux seules authentiques, sont pleines de contrastes et de contradictions. Il n'est peut-être aucune de ses qualités de cœur ou d'esprit à laquelle on ne puisse, à un certain moment, opposer un défaut contraire : selon la date où l'on s'arrête, selon l'ouvrage que l'on considère, le jugement varie. Nous l'annonçions dès nos premières lignes : l'un des caractères les plus frappants de Quevedo, c'est la diversité de ses inspirations, la mobilité de son génie, de même que la variété de son style, qui se plie, suivant les circonstances et la passion du moment, aux sujets les plus opposés. L'auteur passe, avec une rapidité qui dédaigne les transitions, d'un extrême à l'autre, et il nous apparaît, à peu d'intervalle, sous un costume et avec un langage si différents que nous hésitons à le reconnaître. Ouvrons ses œuvres ascétiques, parcourons ses poésies religieuses : nul moraliste ne parle un langage plus austère ; nul philosophe ne se fait de la vertu une idée plus élevée : c'est un sage, un ascète, un saint, et nous comprenons qu'après sa mort, ou même de son vivant, quelques-uns de ses contemporains aient pu en effet le juger ainsi. Mais poursuivons notre lecture, poussons jusqu'aux opuscules et aux poésies burlesques, nous serons arrêtés et rebutés plus d'une fois par la grossièreté de la pensée, par le cy-

nisme d'une expression où la canaille seule pouvait trouver du charme. Et ces contradictions ne s'arrêtent pas à la forme. Si l'auteur de la *Politique de Dieu* s'exprime avec une liberté déjà rare à son époque ; si, mieux encore que ses écrits, ses actes prouvent qu'il savait sacrifier son repos, sa fortune, sa vie à l'intérêt public, nous le voyons, en d'autres circonstances, penser et agir en courtisan. Nous n'insisterons point : au cours de notre étude, ces contradictions n'ont pu passer inaperçues ; elles avaient été signalées par Capmany, Quintana, Marchena, Fernandez-Guerra, et par tous ceux qui se sont occupés de notre auteur.

On peut dire, à sa décharge, qu'elles trouvent leur excuse, en une certaine mesure, dans l'état de la société où il vivait et dans le rôle qu'il avait choisi. Quiconque tentait de remonter le courant qui entraînait de plus en plus l'Espagne vers le despotisme ne pouvait le faire de front ni de droit fil. Il lui fallait prendre le biais, rassurer, endormir la vigilance d'un pouvoir soupçonneux. Cette mobilité d'esprit, tous ces tours et ces détours, où se complaît la pensée du publiciste, en apparence hésitante, avaient du moins cet avantage de dérouter ceux qu'inquiétait sa verve mal disciplinée ou qu'irritait son peu « d'esprit de suite ; » il leur donnait le change, il leur échappait ainsi, et se ménageait une retraite. Certaines flatteries, qui nous ont paru fâcheuses chez le satirique, certaines concessions, que nous avons jugées excessives chez le politique, étaient, après tout, tellement conformes aux habitudes, au langage, aux mœurs du temps, qu'elles n'avaient point l'importance qu'elles prennent pour nous, qui vivons dans une société où la liberté rend la dissimulation inutile. Au contraire, toute hardiesse de doctrine ou de langage frappait davantage par ce qu'elle avait d'extraordinaire. C'était un attentat aux yeux du prince, un scandale à ceux du public. Si l'on réfléchit aux conditions où se trouvait un esprit indépendant qui entreprenait de critiquer l'ordre de choses existant, on pardonnera plus aisément à Quevedo les inconséquences de sa conduite ou les contradictions de ses écrits ; du moins la sévérité avec laquelle on serait tenté de les juger s'atténuera-t-elle sensiblement. L'opposition n'était pas alors, — comme elle l'a été parfois, dit-on, — une carrière, où les profits se

mesurent à la brutalité plus qu'au talent déployé ou au danger couru : elle exigeait de qui s'y dévouait, non seulement du courage, mais surtout du désintéressement et un grand esprit de sacrifice. On n'y avait d'autre perspective que la disgrâce, l'exil, la prison, sans la consolation de penser que cette dernière n'était peut-être que l'antichambre du ministère.

Il n'en reste pas moins vrai qu'aujourd'hui de pareilles contradictions, préméditées ou non, nuisent sensiblement à l'unité d'impression que les ouvrages de Quevedo devraient laisser dans notre esprit, de même qu'elles expliquent en partie la médiocre influence qu'ils exercèrent, et l'oubli dans lequel tombèrent beaucoup d'entre eux. Car c'est un fait digne d'être rappelé : le grand public oublia bientôt la partie proprement théorique des écrits de Quevedo, où il eût semblé naturel pourtant de rechercher sa véritable pensée en matière politique ou religieuse, pour s'attacher à peu près exclusivement à la partie satirique, comme si cette dernière cachait en réalité la morale de l'œuvre entière. Aujourd'hui encore, quoique ses satires visent tout particulièrement certains travers propres à ses contemporains, et malgré la différence profonde qui sépare l'Espagne actuelle de celle de Philippe IV, c'est là ce qui survit surtout dans la foule de ses ouvrages, et ce qui assure à l'auteur, dans l'opinion populaire, sa place parmi les écrivains nationaux, disons mieux, parmi ceux qui, en tout temps et en tout pays, se sont rangés du côté du faible contre le puissant, de la justice contre le despotisme. La popularité persistante du satirique s'explique ainsi. « L'homme, » dit Pascal, « aime la malignité ; mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes (1). » Nous avons dit comment la forme pittoresque qu'il donne à cette satire, les qualités d'un style admirablement approprié au genre, s'ajoutaient à leur portée sociale et politique pour faire de ces pamphlets l'une des productions les plus originales de la littérature espagnole. Ce qui manque surtout à leur auteur, c'est la mesure, le goût épuré, le sentiment juste de la proportion et de la convenance, le respect de son propre talent : aussi tombe-t-il à tout moment

(1) *Pensées*, éd. Havet, art. VI, 53.

dans la caricature et dans des bouffonneries absolument indignes de lui. Il eut, sans doute, non moins que Cervántes, la perception nette et prompte du ridicule, une extrême vivacité d'impressions, une imagination qui savait donner la vie aux conceptions de son esprit; il connaissait, comme lui, toutes les ressources de la langue populaire. Il était plus poète que lui, et plus savant. Cependant, tandis que l'auteur du *Quichotte* laissait un modèle qui a pris définitivement sa place parmi les chefs-d'œuvre incontestés, l'auteur du *Buscon* et des *Songes* inspire trop fréquemment à ses lecteurs de la défiance par les exagérations de sa satire, ou du dégoût par la brutalité de ses peintures. C'est qu'on sent chez le premier une raison qui ne se laisse pas emporter aux caprices d'une fantaisie déréglée, un bon sens qui sait réprimer les écarts de l'imagination; chez le second au contraire, la passion, — parfois mesquine, — est trop souvent plus forte que la raison, et l'instinct, plus puissant que la réflexion. Il s'abandonne trop aisément au premier mouvement, qui le mène plus loin que des lecteurs d'un goût délicat ne consentent à le suivre, dût-il, une fois la juste mesure dépassée, revenir sur ses pas plus loin qu'il ne conviendrait, pour nous faire oublier ses hardiesses.

Ce défaut d'équilibre, très apparent si l'on considère l'ensemble de son œuvre, n'autorise que trop la sévérité de certaines critiques. On se demande si ce philosophe, dont quelques panégyristes ont, avec un lyrisme imprudent, vanté la profondeur, avait en réalité des principes bien arrêtés sur les graves questions qui sollicitèrent sa curiosité, si ce moraliste scrupuleux était arrivé à dégager de tous les systèmes qu'il avait étudiés une règle à laquelle il conformait ses propres actions, enfin si cet écrivain, l'un des plus brillants et des mieux doués qu'ait eus l'Espagne, avait fait un choix réfléchi entre les doctrines littéraires opposées qu'il attaque et qu'il suit tour à tour. Du moins est-on en droit de penser que si la droiture et la générosité de son cœur lui montrèrent plus d'une fois, en politique, en morale, en littérature même, la véritable voie à suivre, cette mobilité, dont nous parlions tout à l'heure, et la fougue d'un tempérament trop excitable l'en détournaient facilement, et le conduisaient, sans qu'il

s'en aperçût, d'un côté tout opposé. Sur beaucoup de points, nul, parmi ses contemporains, ne vit mieux que lui où était la vérité; mais, dans la pratique, il infligea lui-même à ses théories trop de démentis pour que son influence ait été aussi grande qu'on eût pu l'espérer.

Tel qu'il nous apparaît, avec ses défauts et ses qualités, il représente fidèlement la période de transition dans laquelle il vécut. Il conserve encore quelques-uns des traits qui caractérisent l'énergique génération du seizième siècle, et il annonce la période de décadence qui s'ouvre avec le dix-septième. De l'époque précédente, il a gardé un goût d'indépendance qui se plie mal à la discipline et ne s'abaisse point sans protestation sous l'inflexible niveau qui pèse déjà sur les intelligences et sur les volontés. S'il n'arrive qu'au prix d'un effort trop visible à cette gravité, à ce ton convaincu des écrivains antérieurs, il traduit du moins et renouvelle, avec un rare talent de style, quelques-unes de leurs maximes les plus généreuses ou de leurs théories les plus hardies. La vigueur des vieux écrivains revit dans l'âpreté de son sarcasme, et, malheureusement aussi, dans le cynisme de ses expressions. Cet écrivain, qui vécut presque toujours à la cour, vers laquelle il revenait dès que les circonstances le permettaient, est resté plus rapproché du peuple, par sa manière de voir, de sentir et de parler, que la plupart des auteurs contemporains, si l'on en excepte le plus grand d'entre eux. Dans ses œuvres vraiment originales, où il lâche les rênes à sa fantaisie, il s'inspire directement des sentiments populaires, qu'il exprime avec tant de vérité que le peuple n'a jamais cessé d'en goûter le charme particulier. C'est l'un des écrivains le plus véritablement nationaux que possède l'Espagne, et l'un de ceux dont les ouvrages donnent le mieux l'idée de ce qu'était alors ce peuple. En dépit de son dédain de la vulgarité, il puise largement à la source vive de la langue populaire : il descend même jusqu'à la fange, mais la source est si abondante que le goût corrompu du temps, qu'il y mêle trop souvent, ne parvient pas à en altérer complètement l'éclat ni la saveur. Il est facile de noter, dans le vocabulaire comme dans la syntaxe de Quevedo, des néologismes qu'il adoptait tout en les blâmant chez d'autres ;

selon la remarque de Capmany, les alliances de mots inusitées, le sens inattendu qu'il attache à des expressions anciennes étaient des innovations dont l'utilité reste douteuse ; mais il garde encore, dans ses œuvres satiriques en vers ou en prose, la netteté, la vigueur, la richesse de la langue du seizième siècle. Il y ajoute quelque chose de plus vif, de plus court, de plus brillant, et la plie, avec une maîtrise et une dextérité merveilleuse, au gré de sa fantaisie. Pour achever de montrer en lui l'héritier de l'âge précédent, il resterait à rappeler ce goût de l'érudition, qui ne va pas sans quelque pédantisme. Même en ramenant à une mesure plus juste les éloges excessifs donnés à la science de Quevedo, il est certain que l'étendue de ses connaissances fait de lui l'un des derniers représentants de cette race de lettrés et d'érudits qui s'éteignait peu à peu.

Mais à côté de ces qualités, nous avons signalé dans Quevedo le germe de tous les défauts d'une décadence à laquelle il a personnellement contribué. S'il développe avec plus d'habileté quelques-unes des idées mises en circulation par des hommes tels que Mariana, l'originalité réelle de la pensée lui manque trop souvent. Ceux de ses ouvrages qui témoignent de l'effort intellectuel le plus sérieux ne s'élèvent guère au-dessus de lieux communs plus ou moins heureusement développés. Son incapacité à construire un système solidement agencé s'est révélée à nous dans la *Politique de Dieu* aussi bien que dans le *Traité de la Providence divine*. La finesse des aperçus moraux, le talent de l'écrivain ne sauraient dissimuler le défaut d'invention ni la faiblesse de la conception. Si l'on songe que Quevedo est, en somme, l'un des esprits les plus vigoureux de son époque, et si, d'autre part, on le rapproche de ceux qui l'ont précédé, il est manifeste que la pensée faiblit en Espagne, qu'elle subit du moins une sorte d'arrêt, d'autant plus sensible que le progrès philosophique et scientifique est plus remarquable chez quelques-unes des nations voisines. Dans le domaine purement littéraire, cet affaiblissement donne naissance à des tentatives puériles pour dissimuler, par les artifices de la forme, l'absence de véritable originalité. Nous avons dit quelle part de responsabilité incombait à notre auteur dans cette corruption

du goût, et exposé pour quelles raisons, quoiqu'il ait vu le mal et que les modèles classiques lui fussent familiers, il tomba si lourdement dans des excès qu'il condamnait. Peut-être n'était-il plus au pouvoir de personne d'arrêter cette décadence ; dans tous les cas, il est facile de le constater, personne n'eut alors assez d'autorité ou, à défaut de génie, un bon sens assez solide pour formuler nettement les lois fondamentales, sans lesquelles l'art d'écrire n'est plus qu'un dévergondage de la pensée et la littérature un pur amusement d'oisifs. L'Espagne, où le génie n'était point rare, n'eut point de Malherbe, de Vaugelas, de Boileau, pour arrêter le débordement du caprice individuel, pour indiquer les limites que l'on ne peut franchir sans sortir de la vérité, pour mettre enfin au service exclusif de la raison l'arme du ridicule. Ceux qui semblaient faits pour ce rôle, — et Quevedo fut de ceux-là, — essayèrent un moment de lutter; mais ils se lassèrent vite et furent bientôt débordés et entraînés eux-mêmes. Par un renversement de l'ordre nécessaire, tandis que le caprice et la licence régnaient dans l'art d'écrire, où une règle s'impose, dans le domaine de la pensée, où la liberté seule est féconde, il n'y avait qu'excès d'autorité et despotisme. Je ne sais si, dans la douloureuse histoire de la décadence espagnole, les conséquences de ce double fait apparurent jamais avec plus d'évidence qu'en ce qui concerne Quevedo, et c'est là, pensons-nous, la conclusion morale de cette étude. Comme ceux qui le suivirent, il porta la peine de cette abdication volontaire d'une nation qui met son honneur à se dépouiller de ses droits. Si le sentiment de la justice, de la vérité, de la dignité humaine trouvèrent encore des interprètes éloquents chez lui et chez quelques-uns de ses contemporains, l'indépendance de la pensée, sans laquelle tout languit bientôt, eût pu seule rendre et conserver la vie et la fécondité aux esprits. Mais ceux-ci, incapables désormais d'efforts, revenaient d'eux-mêmes à un joug sous lequel ils avaient depuis trop longtemps appris à se courber : pour les en affranchir, il faudra autre chose que les protestations de quelques écrivains généreux, mais isolés et hésitants.

APPENDICES

APPENDICE I

EXTRAITS DE QUELQUES MANUSCRITS OU ÉDITIONS ANCIENNES

I. — EXTRAIT DE LA PROVIDENCIA DE DIOS (*Bibl. nac.*, *Madrid*, *ms. V*, 284. *Reserv.* 7ª, 14).

(Voy. p. 257, note 5.)

Despues que a enjugado los pechos de su Madre, o si tubo por ocupaçion mecanica los de su ama, empieza a ser juguete entretenido, dos vezes hermoso, por la vida nueva que estrena, y por la recomendaçion, de la inoscençia, que agraçia sus jugetes. Pasa en los siete años del primer climaterico, i empieza a resplandeçer como en centellas la lumbre del entendimiento, i poco a poco se va dilatando como llama esplendida, o atizada de la imitaçion utilmente invidiosa, o fomentada a soplos con las palabras de la voca del Maestro, o asistida de la atençion propia. Mirale hombre, y considera la Armonia de aquel vivo edifiçio, Admirando en quan poco bulto, se ven epilogados, el superior, e inferior Orbe, abrebiados sin ofensa de su dignidad, menos espaçiosos, no menos cultos. Oiele, i veras, que su discurso a pesar de la altura, i profundidad, a escudriñado los claustros del çielo, i azechado los mas callados pasos de sus luzes, i la recatada inclinaçion de sus aspectos; y desembuelto, no solo los senos de la tierra, sino sus entrañas hallando aquellos metales, i piedras, a quien por veneno precioso, para esconderle, echo la Naturaleza enzima los montes.

El junto con un leño las infinitamente distantes orillas a que fue divorçio con rabiosos golfos el Occeano, abrazo liquido de la tierra. Burlo las amenazas de las Borrascas, i sirviose de las iras del viento deteniendole en las velas para caminar tanto como le estorva su paso. Hallo en la Piedra iman los amores con el Norte, i en los extasis de la Aguja dividio las gias de camino tan borrado de notiçias, i señales. Si buelan les Aves en los campos vazios del aire, y en las veçindades del Concabo de la Tierra encuentran con el señorio del Hombre. Deslizando los pezes, por los sinuosos volumenes del Mar, no pueden huir el vassallaje del entendimiento humano. Las fieras horribles en las uñas, Armadas de iras, formidables en las fuerzas, y lijereza, que fian su seguridad, del ceño de los Montes, y de la cegedad anochezida de las grietas, i simas de la tierra; y las serpientes que escupen muerte, y miran con ella en quienes militan las Pestes armadas de veneno, todas a su pesar no solo reconoçen el dominio de la razon del hombre, sino que la sirven esclavas. La maxestad de los elementos, no a podido esentarse de su imperio. Al entendimiento humano sirve la tierra, o ia pechera tributandole el fruto de tan innumerables labores, o ia sosteniendo el peso de tantas ciudades, para cuia fabrica ven a vegar (*ve navegar*) sus cerros en pedazos, y en cuio ornamento ve en estatuas mentir vidas sus marmoles. Las aguas, en su obedienzia atienden à la Tarea de offiçios mecanicos, o moliendo las semillas, o aserrando Arboles, o llevando Maderadas a cuestas, aprendiendo a servir por su alvedrio, en los Rios las creçientes en el mar las vorrascas. El mando trabaxar al aire en las Bombas, i le enseño a que su fuga, por evitar el Baccio, sacase tras si las aguas bolando sin sentir su peso. El le aprisiono en los Fuelles; para multiplicar el fuego, i animar en inçendio una chispa. le recojio en las velas, para que quanto mas le detuviesen llevase mas velozmente sus vajeles. i hallo que en el estorico (?) de su jornada, consistia la expediçion de la suia. Al fuego que no se dexa tratar que como Monarcha de todos, tiene su Trono confin con las estrellas, le hallò escondido en las entrañas del Pedernal, hizo que conçibiese del llamas la iesca, con que contradiçe las tinieblas de la noche, i suple las ausencias del sol. Disimulo en menudo polvo sus impaçiençias, i aprisiono su impetu en los cañones de Metal, que con truenos, i relampagos, imitan los enojos de las nubes, con el burlo las defensas de las armas, y de las murallas, hizo que por la punteria, diesen mas Muertes, los ojos, que las manos, i paso la gloria del valiente al çertero. y a tan severo i despiadado elemento, hizo juglar, instrumento (*ce dernier*

mot barré dans le ms.) i ocasion de risa en las fiestas atandole en un papel.

Buelve pues a desandar tu ser, i tu vida, desde este estado en que dominas con solo tu entendimiento, i la Alma Aves, pezes, animales. Tierra, Agua, Fuego, i aire a lo que fuiste antes que la Alma razional te ennobleziese. Hallaraste una masa vergonzosa de Asco, i horror, sazonada con veneno. Pues dime Alma que avilito a tanta grandeza materiales tan disformes, confecionados con ingredientes de muerte, como puede ser de su condiçion, i Naturaleza mortal? Quien dira que el Muerto, i el que da vida, son de un linaje? Ni la vida, i la Muerte menos podras afirmar, que tu Alma i la de las vestias son una misma cosa ni tu entendimiento, i el suio; pues nunca pueden, ni saben, salir ni rescatarse del vasallaje, en que las pone tu entendimiento, pues por los dotes corporales, todos los brutos te exçeden, en fuerzas en lijereza en osadia, i muchos con grandes ventajas en (*ce dernier mot barré*) el volumen del cuerpo, i en (*barré*) la estatura. Armados por Naturaleza de Armas ofensibas, i defendidos de las artifiçiales, con pieles obstinadamente duras, i corazas de conchas, lo que se ve en el escudo del jabali, y en la Habada, que se muestra muralla viva de quatro pies. Tu para que conoçieses la Dignidad de tu alma. Naziste con un cuerpo mas desabrigado que las obexas, i los corderillos, i tan devil, i sin defensa, que un Mòsquito executa en el heridas, i una picadura de una Araña le enferma, i le derriba. I siendo el balenton del mundo el entendimiento, humano, i a quien solo deves la victoria universal de todo, te ocupas en disfamarle. No puedes negarme, que tu Alma, i entendimiento no son diferentes de las de los animales, pues te lo e provado con ellos mismos, viendo que solos los Brutos tienen autoridad contigo.

Obligarete aora que conozcas, que quando tu pretendes, que la Alma raçional sea cuerpo, el cuerpo se engrie en presunçiones de ser Alma.

Mira una muxer en quien naturaleza ocupo los pinçeles de mas cuidadosa hermosura, quanto estudio pone en desconozerse del ser humano en todo. Añadese la estatura con el chapin, dissimulada con zonas de plata, i bordaduras de ambar, i oro el corcho. Viste en piramide ponposa la dimension de su persona, miente el bulto que la falta añade a su blancura el ampo artificial, vaña de resplandor sus mexillas ençiende en Rubies sus labios. Aprietase el cavello con un zodiaco de diamantes en que no arde menos ençendido el sol con joias, i manillas arracadas, i sortijas remeda

el firmamento, sembrada de constelaçiones çentellantes, persuadiendo a los ojos, que es esphera raçional. Con que hipocrita de Divinidad es maravilla tirana de los sentidos, i potençias mas bien reportados, aprisionando en una vista descuiidada, en un movimiento casual, las letras en los doctos, i las Armas en los valientes, aherrojando en un cavello libertades presuntuosas, i magnificas, encendiendo en volcanes la nieve que la Muerte con el ultimo hibierno de la vida ventisca en las canas. Y por la ultima y mas insolente de sus hazañas, granjea la idolatria, falsifica la religion, multiplica herejes. es deslizadero de los virtuosos, despeñadero de los malos, moneda falsa que muchas vezes nos compra lo temporal, y no pocas lo eterno. Esta pues ilusion vanagloriosa, que a fuerza de martirios en su persona embustera de divinidad siendo tierra amasada en carne, i huesos apuesta con el çielo mas bien enjoiado a Luzes, i se haze mas apetecible a los apetitos desfrenados. No solo se afrenta de ser cuerpo ; No solo presume de ser cielo, sino de ser preferida a el, no se contenta, con atrib-uise (*atribuirse*) presunçiones de alma, sino con obligar a que los persuadidos de su eloquente enveleco, la llamen Alma de su Alma, y que el vençido la diga mi Alma...

II. — EXTRAIT DE LA CARTA AL REY CRISTIANISIMO LUIS XIII (*Bibl. nac., Madrid*, R 27. — *Recueil* 4° « *del S*[or] *Conde de Miranda,* » *non folioté. — Le passage suivant est une addition à laquelle renvoie le texte ; il est écrit sur les deux pages d'une feuille volante.*)

† De Roma echo a los Franceses con sus grasnidos un ganso : mejor aparato es para echarlos de Italia, Lorena Flandres y Alemania Aguilas imperiales, y leones de Castilla. Y a todas las orabatas (*ce dernier mot barré*) prerogatibas del moderno Floro Francisco, os oponemos del verdadero y antiguo Floro esta clausula : Gallis insubribus, et his accolis, Alpium, animi ferarum, corpora plus quam humana erant, sed experimento depressum est, quippe sicut primus impetus eis major quam virorum est, ita sequens minor quam foeminarum. Alpina corpora humenti coelo educata, habent quiddam simile cum nivibus suis : quae mox ut caluere pugna, statim in sudorem eunt, et levi motu, quasi sole laxantur. Tienen los Franceses insubres y con ellos los Alpinos animos de fieras, y cuerpos mas que humanos. Empero hase hallado por experiencia, que assi como en el primero impetu tienen valor mas que de hombres ; assi en el segundo le tienen menor que de hembras. Los cuerpos Alpinos criados con cielo humedo tienen algo

semejante con las nieves, pues luego q se calientan con la batalla, al instante se desatan en sudor, y con pequeño movimiento se derriten como (*nieves ?*) con el sol. Menos la comparacion de las nieves, y nada menos en la sentencia nos dixo lo mismo Cornelio Tacito Analium XI. Attamen si cuncta bella recenseas nullum breviore spatio quam adversus Gallos confectum est. Empero si todas las guerras qüentas ninguna se acabo en mas breve tiempo q la de Francia. * [*En marge :* * Julio Cesar en el terzero libro de la guerra de Francia contesta con Floro. Porque como al acometer la guerra el animo de los franzeses es promto asi su mente es blanda de ninguna manera apta para resistir las calamidades.] He referido estas palabras para q V. M. vea que hay grandes authores que alientan con sus juyzios a los que quisieredes por enemigos. O no prosigais, Señor, en passar del cavallo rojo, al palido, donde sera vuestro nombre muerte; porque si proseguis Silio Italico grande orador, sumo Poeta dos vezes consul os assegura que los Españoles iran a vos con velocidad en declarandoos por muerte. Estas son sus palabras...

« Altera complebant Hispanae castra cohortes
Prodiga gens animae properare facillima mortem. »

III. — SUR LES DIFFÉRENTS TEXTES DES SONGES.

(Voy. p. 184 et suiv.)

1° Extraits de l'*Alguacil Endemoniado* (Bibl. nat. Paris, ms. Esp. 354, fol. 312). A. — Fue el casso que entre en s Pedro Buscava al Licen^do^ calabres clerigo de bonete de tres altos orillo por cenidor Puños de Corinto asomo de camissa Por cuello Rossario en mano diciplina capaz grande y de Ranplon abla entre penitente y diciplinante Los ojos Bajos y los Penssa-

Variantes des Songes. C = ms. de la *Bib. Colombine*; V = Edit. de *Valence*, 1627; B = Edit. de *Barcelone*, 1635; R = Edit. de *Rouen*, 1628.
2. Entrè B. San B. — 3. calabrè hombre B. altos, hecho a modo de medio celemin, orillo V. R. celemin ojos de espulgo, vivos, y bullicioso puños B. — 4. ceñidos, y no muy apretado, puños V... ceñidor R. assomo B. camisa V. R. B. cuello, mangas en escaramuça, y calados de rasgones, los braços en jarra, y las manos en garfio, habla B. — 5. diciplina en cinto, çapato grande y de ramplon, y oreja sorda, habla. V. id. en cinta. R. hablante, penitente C. — 6. diciplinante, derribado el cuello al ombro como el buen tirador que apunta al blanco, mayormente

mitos tiples color a partes encendida y a partes quebrada tardon en la missa y abreviador en la messa gran lançador de Diablos tanto que sustentava el Cuerpo a puros espiritus Entendiasele de ensalmar haciendo al bendecir unas cruzes mayores que las de los mal cassados traia en la cama Remiendos sobre sano Hacia del desaliño santidad contava rebelaçiones y si se descuydavan a creerle Haçia milagros que me cansso. Este señor era uno de los que Xº llamo sepulcros hermossos Por de fuera Blanqueados y llenos de molduras y por dentro pudricion y gusanos era en Romance ypocrita enveleco vivo mentira con alma y fabula con vox hallele en la sacristia solo con un hombre que atadas las manos en el cingulo y puesta la estola descompuestamte dava vozes con ffreneticos movimitos que es esto le pregunte espantado o tu flagelum demonis y al punto (es) el espiritu que en el tiraniçava la possesion a Dios respondio no es hombre sino alguacil mira como ablays que en la pregunta del uno y en la respuesta del otro se be que saveys poco.

B. — fº 317 *b*. — .. Ay reyes en el ynffierno pregunte y satisffiço a mi duda diciendo todo el ynffierno es figuras y ay muchos por que el sumo poder liverdad y mando les hace sacar a las virtudes de su medio y llegar los vicios a su extremo y

si es blanco de Mexico, ò de Segovia, los ojos V.R. baxos, y muy clavados en el suelo, como el que cudicioso busca en el quartos, y los pensamientos V.R. — 1. triples R. tiples, la color B. hendida V.R. B. quebrada muy tardon en las respuestas B. — 2. mesa V.R.B. caçador de Diablos V.R. lançador de espiritus B. — 3. cuerpo con ellos. Entendiasele B. — 4. haziendo al bendezir V.R.B. — 5. casados V.R.B. casados, hazia B. trahia V. capa V.R.B. — 6. desaliño humildad contava visiones, y B. — 8. que me cansò? V.R.B. Este señor, B. Y este C. los sepulcros hermosos por B. — 10. y por de dentro V.R.B. gusanos, fingiendo en lo exterior honestidad, siendo en lo interior del alma dissoluto, y de muy ancha y rasgada conciencia, era V. R. B. embeleco V.R.B. — 11. voz V.R.B. halléle solo B. — 12. manos y suelta la lengua, descompuestamente. B. — 14. espantado. « Un hombre endemoniado » dijo embebecido en su flagellum daemonis y al C. — 15. al punto el espiritu respondio B. — 16. mirad V.R.B. mirà C. — 17. hablais V.R.B. — 18. ve... sabeis V.R.B.

= B — 19. Infierno? le preguntè. Y satisfizo. V.B. infierno? pregunté; satisfizo C. — 20. diciendo que todo el infierno estaba lleno de figuras... C. diziendo todo el Infierno es figuras V.R.B. y ay muchos de los gentiles porque... B. — 22. llegan V.R.B.

Riendose con la suma reverencia de sus vasallos y con la grandeça opuestos a Diosses quieren valer a punto menos y parecerles. Tienen muchos çaminos para condenarse y muchos que los ayuden por que uno se condena por la crueldad y matando y desterrando los suyos es una ponçona coronada y una peste real de sus reynos. Otros se pierden por la codicia haciendo amaçonaes sus villas y ciudades a fuerça de grandes pechos que en vez de criar dessustançian. Ottros se van al ynffierno por terzeras perssonas y se condenan por poderes fiandose de ynffames ministros y es gusto verlos penar porque como Bozales en travajo se les dobla el dolor en qlquier cossa. Solo tienen bueno los Reyes que como es gente honrrada nunca bienen solos sino con Pinta de dos o tres Privados y a veçes vale encaxe y se traen todo el regno trassi pues todos se goviernan por ellos y en resolucion los reyes malos se van

1. y viendose con C. y viendose en V.R.B. de sus muchos B. — 2. grandeza puestos a Dioses. B. quieren que valga punto, y parezerles tienen muchos C. quieren valer punto... V.R.B. — 3. y parecerlo, y tienen V.R.B. — 4. ayudan V.R.B. se condena por su mucha crueldad B. — 5. destruyendo, es una grandeza coronada de vicios V.R. destruyendo es una guadaña coronada de vicios B. vicios de sus vassallos, y suyos y una... V.R. vicios y una B. — 6. cudicia V.R. — 7. amazonas C. almazenes VR. — 8. desustancian R. desubstancian V. Y otros se... V.R.B. — 9. terceras personas V.R.B. — 10. infames V.R.B. es dolor B. verles V.R. — 11. trabajos V.R.B. en cualquier caso. C. con qualquier cosa V.R.B. — 12. Los Reyes como es gente honrada B. — 13. vienen solos, aunq Privado y Rey, es mas penitēcia que oficio, y mas carga, que gozo : ni ay cosa tan atormentada como la oreja del Principe, y del Privado, pues en ella nunca escapan pretendientes quexosos, y aduladores, y estos tormentos los califican para el descanso (1). Los malos Reyes se van B. — 14. encaje R. — 15. se goviernan por ellos. Dichosos vosotros Españoles q sin merecerlo, soys vassallos, y governados por un Rey tan vigilante y Catolico, a cuya imitacion os vays al cielo, y esto si hazys buenas obras (y no entendays por ellas Palacios sumptuosos que estos

(1) Ici se place dans le manuscrit Muso y Valiente, le passage suivant (cf. Fern.-Guerra, 1, p. 305, note) : — 4 : « Allá tenemos un rey que hace poco llegó de acá, y si no fuera porque su mujer y un hijo que nos mandó ántes, le atormentan, arañándole por asesino de sus vidas, lo pasara bien ; porque en el tiempo que reinó en el mundo nos llenó el infierno de leña y de diablos ya amaestrados en el oficio. Mozo fué recomendado por él, que enciende el mayor hornillo de un soplo, y que á una vuelta de pala echa á la caldera un centenar de inquisidores. A estos les pesa más por ser del oficio, y nosotros les damos más con que seguir alla el ejercicio que aqui tuvieron. »

al ynffierno por el camino real y los mercaderes por el de la plata. Quien te mete ahora... etc.

2° — *El sueño del Infierno*, fol. 338 *b*. — Vi una senda por donde yban unos hombres de la mesma suerte que los buenos y desde lexos parecia que yban con ellos mismos y llegado que ube cerca vi que yban entre nosotros, dixeronme que eran ypocritas gente en quien el mundo cre la penitencia el animo y la mortificacion que en otros son mercancia del cielo es noviciado del Infierno yban muchas mugeres tras estos vessandolas las ropas que en besar algunas son peores que Judas porque el besso aunque con animo traydor la cara del Justo hijo de Dios verdadero y ellas vessan los vestidos de otros tan malos como Judas atribuyolo mas que a debocion que a golosina en el bessar otros yban cortandoles de las Ropas para Reliquias y algunas cortan tanto que se sospecha que lo hazen mas por verlos en cueros o por desnudarlos que por fe que tengan con sus obras otros se encomiendan a ellos en sus oraciones que es como encomendarse al diablo por tercera persona. Vi algunas pedirles hijos y sospecho que marido que consiente que pida hijos a otro su muger que se dispone agradecerselo si se los diere esto digo que por ver que pudiendo las mugeres sus desseos y necesitades a san Pedro y a san Pablo y a san Juan san Francisco y a san Agustin y otros

a Dios son enfadosos, pues vemos nacio en Betleen en un portal destruydo) no qual otros malos Reyes que se van al Infierno... V.R.

2° — 4. Yvan muchas V.R.B. misma V.R.B. — 6. huve V.R.B. nosotros. Estos me dixeron. V.R.B. — 7. eran los Hipocritas R.B. hypocritas V. — 8. el ayuno V.R.B... ayuno que en otros B. mercancia es noviciado B. — 9. Avia V.R. — 10. besandoles R.V. tras estos los quales siendo enredos con barba, y maraña con ojos, y embeleco, andavan salpicando de mentiras a todos, sin estanques, donde pescan adrollas los embustidores. otros se encomiendan... B. — 12. hijo de Dios y Dios verdadero V.R. — 13. devocion (a algunas) a golosina V.R. — 14. yvan cogiendoles de las capas para V.R. — 15. que dan sospecha R. que da sospecha V. — 16. cuero, o desnudos, que.. V.R. — 17. Otras se.. V.R. a ellos que es como B. — 19. persona. Estos hazen oficio la humildad, y pretenden honra, yendo de estrado en estrado, y de mesa en mesa. Al fin conoci.. B. — 20. a otro la muger V.R. se dispone a agradecerselo si se les diere V.R. — 21. se les diere. Al fin conoci.. R. digo por ver que.. V. — 22. mugeres encomendar sus.. V. Pedro, a San Pablo a S. Juan a San Agustin, a Santo Domingo, a San Francisco, y otros.. V.

santos que sabemos pueden con Dios se dan a otros que hazen officio la humildad y pretenden hirse al cielo de estrado en estrado y de messa en messa.

3° Extrait du *Discurso del Mundo por de dentro y por de fuera.* — Bibl. nac. Madr., Aa-167. — F° 254 *a.* Venia una muger hermosa tråiendose de passo los ojos que la vehiã y dexãdo los corazones llenos de desseos yba ella cõ artificioso descuydo escondiendo el rostro a los que ya la haviã visto y descubriendole a los que estaban divertidos tal vez se mostraba por velo tal vez por dexadillo ya daba un relampago de corazon cõ un bamboleo de manto ya se hazia brujula mostrando un ojo solo y tapada de medio lado descubria un taraçon de mexilla los cavellos martirizados haziã sortijas a las sienes el rostro era nieve y grana y rosas q se conservavã en am̃istad exparçidas por los labios, cuello y mexillas los dientes transparentes y las manos que de rato en rato nevava el manto y abrasaban los corazones, el passo y talle occasionado pensamientos lasçibos tan rica y galana como cargada de joyas recibidas y no compradas vila y arrebatado de la natureleza quise seguirla y entre los demas y a no tropeçar en las canas del viejo lo hiciera volbi me atras diciendo quien no ama con todos sus sentidos una mujer hermosa no estima a la naturaleza su maior cuidado y su mejor obra, dichoso el que halla tal ocasion y savio el que la goza que sentido no descansa en la velleza de una muger que nacio para amada del hombre de todas las cosas del mundo aparta y olbida su amor corespondido teniendolo todo en poco y tratandole con despreçio que ojos tan hermosos honestamente que mirar tan cauteloso y

1. Sabemos que pueden V. se den a estos.. V. — 2. yrse V. — 3. mesa en mesa V.

3° — 5. mujer V.R.B. — 6. trayendose V.R.B. miravan V.R.P. — 7. coraçones V.R.B. yva V.R.B. — 8. avian... — 9. estavan V.R.B. — 10. texadillo R. tejadillo V. — 11. bruxula V.R.B. — 12. atapada V.R.B. tarrancon de mexilla V. tarrancon de mexillas R. tarancon de mexilla B. — 14. conservan R.B. — 15. esparcidas V.R.B. las dientes V.B. — 16. nevaban V.R.B. manto abrasaban V.R.B. — 17. el talle y passo V.R.B. ocasionado V.R.B. — 18. lascivos V.R.B. Tanica R.B. — 20. Seguirla entre los demas V.R.B. — 21. Bolvime V.R.B. atras y diciendo V.R.B. — 22. Sus cinco sentidos V.R.B. — 23. cuydado V.R.B. y su mayor obra V.R.B. dichoso es el que V.R.B. — 24. Sabio V.R.B. — 25. belleza V.R.B. para ser amada R. — 26. olvida... correspondiendo. V.R.B.

prebenido en los descuidos de un alma libre que çexas tan negras esforçando reçiprocamente la blancura de la frente, que mexillas donde la sangre mezclada con la leche engendra lo rosado que admira que labios encarnados guardando perlas que la risa muestra con recato que cuello que manos que talle todas son causa de perdiçion y juntamente disculpa del que se pierde por ellas ; que mas la queda que deçir a la hedad y al apetito (dixo el viejo) trabajo tienes si con cada cosa que ves haces esto triste fue tu vida no naciste sino para admirado; asta agora te juzgaba por çiego, y aora veo que tanbien eres loco, y hecho de verque asta agora non sabes para lo que dios te dio los ojos ni qual es su oficio ellos an de ver y la raçon de juzgar y elegir al reves lo haçes o nada haçes que es peor si te andas a creherlos padeceras mil confusiones tendras los sierras por açules y lo grande por pequeño que la lonjitud y la proximidad engañan la vista que Rio caudal no se burla de ella pues para saver hazia adonde corre sea menester aiudar de una paja o ramo q se lo muestre viste essa vision q acostandose fea se hizo esta mañana hermosa ella assi misma y hazes estremos grandes pues sabe q las mugeres lo primero q se visten en despertando es una cara una garganta y unas manos y luego las sayas todo quanto en ella ves es tienda y no natural ves el cabello pues comprado es y no criado las çejas tienen mas de ahumadas que de negras y si como se haze las çejas se hiziera las narizes no las tuviera los dientes que ves y la boca era de puro negra un tintero y a puros polvos se ha buelto salbadera la cera de los oydos se ha pasado a los labios y toda uno es una candelilla; las manos pues lo que parece blanco es untado q cossa es ver a una muger q ha de salir otro dia a q la vean hechase la noche antes en adobo y verlas

1. prevenido V.R.B. una alma V.R.B. cejas V.R.B. — 2. esforzando V.R.B. — 7. a la edad que decir V.R.B. — 8. apetito que desear (dessear R.). Dixo el viejo : V.R.B. — 10. hasta agora V.R.B. agora V.R.B. tambien V.R.B. echo V.R.B. — 11. hasta V.R.B. — 12. han V.R.B. razon ha de juzgar V.R.B. — 14. creerlos V.R.B. — 15. las sienas V.R.B. azules V.R.B. longitud V.R.B. — 16. caudaloso V.R.B. — 17. della .. saber àzia donde ... es menester una paja V.R.B. — 19. ella misma V.R.B. — 20. hacc extremos V.R.B. sabete V.R.B. — 22. cuanto V.R.B. — 24. hacen cejas V.R.B. — 25. tuvieran V.R.B. — 27. ha echo salvadera V.R.B. — 28. cada uno V.R.B. — 29. cosa V.R.B. Ver una muger V.R.B. — 30. echarse V.R.B.

acostar las caras hechas cofines de passas, y a la mañana yrse pintando sobre lo vivo como quieren q es ver una fea o una vieja querer como el Márques de Villena salir de nuebo de una redoma estaslas mirando pues no ves cara suya q se si se lavassē las caras no las conocerias y creo q en el mundo no hay cossa tan trabajada como el pellejo de una muger hermossa donde sè enjugā y secan y derriten mas jalveges q sus faldas desconfiadas...

IV. — SUR LES DIFFÉRENTS TEXTES DES POÉSIES.

A. — Verifica correspondidamente la sentencia vulgar que el medio mundo se rie del otro mundo. — Thalia, Romance LII ; Janer, nº 502.

1. 1. Chitona ha sido mi lengua
Habrá un año, y ahora torno
A la primer taravilla;
Agua va, que las arrojo.
2. 5. Quítenseme de delante,
Que atropellaré algun tónto,
Y estaré libre de pena
Pues con cascabeles corro.
3. 9. Si gozques todos me ladran,
Yo quiero ladrar á todos,
Pues que me tienen por perro,
Mas yo los tengo por porros.
4. 13. Piensan que no los entiendo,
Yo pienso de ellos lo proprio,
Míranme y hácenme gestos,
Mírolos y hágolos cocos.
5. 17. Todos somos locos,

3. el otro tan celebrado nigromantico . V.R.B. nuevo V.R.B. — 6. cosa V.R.B. — 7. hermosa ... jalbegues V.R.B.

Variantes des Poésies. PE = Premières Editions, de Madrid, 1648, et de Saragosse, 1649. — AC = Edit. de Madrid, 1650, par Amuso Cultifragio. — V = Edit. des Verdussen, Anvers, 1699. — Ms = Manuscrit 1050, de Gallardo, du XVIIe siècle. — Nous donnons, parce qu'il est le plus répandu, le texte de la *Biblioteca de Autores españoles*, tout en renouvelant les réserves faites ailleurs.

Vers 1. Cartuja Ms. á PE. — 2. avrà PE. habrà...i (*et partout ainsi*) aora AC. havrà V. — 3. Y a la... tarabilla Ms. — 4. *après chaque copla :* ¡ ay, ay, ay! *dans* Ms. — và AC. V. — 5. Apartense Ms. — 8. Que con Ms. — 9. *Le couplet manque dans* Ms. — 11. tienē AC. — 14. dellos Ms. V. — 15. hazenme PE. — 16. hagoles Ms. — 17. *Manque de* 17 *à* 27 *dans* Ms. sommos AC.

Los unos y los otros.
6. 19. El narigudo oledor
Que fué alquitara con ojos,
Y se va, si no le tienen,
A sayon su poco á poco;
7. 23. A sombra de sus narices
Se está riyendo del romo,
Que en figura de garbanzo,
Por braco juró de monstro.
8. 27. Yo he visto un corchete zurdo,
Graduado de demonio,
Reirse de un pobre calvo,
Y el calvo ponerle apodos.
9. 31. El hombre guero de vista,
Que tiene por niñas pollos,
Se burla del derrengado
Cuando le silban los cojos.
10. 35. Búrlase el viejo pintado,
Pelo al temple, barba al olio,
Domínico de cabeza,
Blanco y negro á puro plomo,
11. 39. De ver al encanecido,
Ensabanado de rostro;
Y el barbas de manjar blanco
Fisga de sus lavatorios.
12. 43. El otro, que se pudiera,
Segun enfila de mosto,
Ceñir en vez de pretina
Con aros, cintura y lomos,
13. 47. Llama berro al que es aguado.
Y el aguado melindroso
Le llama plaga de Egipto,
Por los mosquitos del sorbo.
14. 51. Vase el marido postizo
Envuelto en seda y en oro,
Vestido de lo que sobra
De su mujer á los otros.

22. saion AC. — 23. narizes PE. AC. V. — 24. riendo PE. V. riiendo AC de el AC. — 25. garvanzo PE. garvanço AC. V. — 27. é PE. çurdo AC. V. — 28. graduarse Ms. — 30. y al Ms. — 33. reirse del Ms. de el AC. del, derrengado V. — 34. le miran los ojos. Ms. le silvan los ojos PE. le silval (n) los cojos AC. silvan los cojos V. — 35. *L'ordre des coplas est le suivant dans* Ms. : 9, 12, 13, 10, 11, 18, 18[2], 20, 21, 22, 23, 14, 15, 16, 17. — Riese Ms. — 36. oleo Ms. — 37. cabeça AC. V. — 40. ensavanado AC. V. — 41. con barba Ms. — 42. lavalotorios AC. — 44. ensila Ms. AC. ensilla V. — 45. Ceñirse Ms. — 46. con aro Ms. — 47. verro Ms. — 48. al Ms. — 49. Le dice Ms. Egypto AC. V. PE. — 50. de el AC. — 51. postiço PE. AC. V. — 52. i oro AC. — 54. A su mujer de Ms.

15. 55. Es ella una perinola,
Pues el cristiano y el moro
Que la bailan, hallan siempre
Saca y pon, ó deja ó todo.
16. 59. Ríese de ver en cueros
Al maridillo celoso,
Cargado de honra en invierno,
Sin ser cachera, ni aforro.
17. 63. Y el celoso que le mira
Dando su mujer á logro,
Le llama por hacer burla
Tendero del matrimonio.
18. 67. Piénsase la doncellita
Que me engaña, porque otorgo,
Sabiendo yo que es colmena
Catada de muchos osos.
19. 71. Piensa qui en mi letanía
Entre vírgenes la pongo,
Mereciendo el, Dios nos libre,
Tambien como el terremoto.
20. 75. Saca la otra mirlada
Del arca ó del escritorio
(Como pudiera unos guantes),
Una garganta y un rostro.
21. 79. Untadas tiene las manos
No por vía de soborno,
Que trae el unto en los dedos,
Como en los riñones otros.
22. 83. Más huevos gasta que un viérnes
Su cecial gesto en remojo,
Y á puras pasas le acuesta,
Hecho almuerzo de buboso.
23. 87. Piensa que alabo su cara
Cuando digo que la adoro
Y estoy loando la tienda
De donde sacó el adobo.
24. 91. El que se mete á ministro

58. Saca, pon, ú deja, ú todo Ms. dexa PE. u, u AC. — 59. verse. Ms. — 60. El Ms. — 61. hibierno Ms. honta PE. hõra en himbierno AC. — 62. cachera ó Ms. — 65. dice Ms. — 66. de Ms. de el AC. — 67. doncellica. Ms. — *La copla 18ª n'existe que dans* Ms. : Dice que merece palma, Yo digo, cuando la oigo : Con una doncellez datil Andar con palma es muy propio. — *Elle remplace la cop. 19 du texte.* — 73. el Dios AC. V. — 75. la dama Ms. — 76. y del Ms. de el AC. — 77. una saya. Ms. — 79. trae Ms. — 81. tiene Ms. 84. Echando el gesto en adobo. Ms. — 85. se Ms. paças PE. almuerço PE. AC. V. bubuso AC. — 89. estoi AC. — 90. adorno Ms. — *Toute la fin, ainsi que le refrain, manquent dans* Ms.

Por grave y por enfadoso,
Muy atusado de calzas,
Muy fruncido y muy angosto,
25. 95. Sueña que por cuello enano,
Y hablar flautado y á sorbos,
Y porque trae sin orejas
Su par de zapatos sordos,
26. 99. Que le tengo por prudente,
Y así yo haya buen gozo,
Que comparado con él
Juzgo por cuerdo á Vinorro.
27. 103. Todos somos locos,
Los unos y los otros.

B. Quejas de una cortesana viéndose ociosa. — Thalia, Romance LIV; Janer, nº 504.

1. 1. A la jineta sentada
Sobre un bajo taburete,
Con su abantalillo blanco
Y su vestidillo verde,
2. 5. En baloncica redonda
Y perlas por brazaletes
Con apretador de vidrio
Y rizas entrambas sienes.
3. 9. Con herraduras de plata
Y faldellin de ribetes,
Con mas guarnicion que Flándes
En el castillo de Ambéres.
4. 13 Al un lado una guitarra,
Al otro lado un bufete,
Con un perrillo de falda,
Que la lame y no la muerde,
5. 17. Con una vieja barbuda
Sentada de frente á frente,
Mas pasada que el diluvio,
Que há que pasó muchos meses.

93. calças PE. AC. V. mui AC. — 98. çapatos PE. AC. V. — 100. ansi yo aya PE. V. ansi io haia AC. — 102. Vidorro V.

B. — Mêmes textes que pour le Romance précédent.

1. Gineta PE. AC. V. — 3. En Ms. avantalillo. Ms. — 4. 1, PE., *qui écrivent, au hasard, tantôt* i *et tantôt* y*; toujours* i *dans* AC., *toujours* y *dans* V. — 5. valoncita Ms. baloncilla PE. valoncica V. — 6. con perlas Ms. braçaletes PE. AC. V. — 7. con su apretador de vidro Ms. vidro AC. V. — 11. qu'en Ms. — 13. Guytarra V. — 14. y al Ms. — 15. perrito Ms. — 17. *Dans* Ms. *l'ordre des coplas est* 7, 5, 6. — 18. en frente Ms. — 19. passada PE. — 20. à PE.

6. Más seca que suele serlo
La que nos pega la peste;
Escurrida como azumbre
Del vino caro de Yepes;

7. Estaba doña Tomasa
Más triste que doce viérnes,
Contemplando su hermosura,
Y la soledad que tiene.

8. Y mirándose á las manos,
Que á quien las mira son nieve,
Y jaboncillos y mudas
Cuando de cerca las huele.

9. Y midiendo su cintura,
Aquella que han hecho breve,
No los datarios de Roma,
Sino fajas que la tuercen.

10. Despues bajando los ojos
Hácia sus cuartos de allende,
Y viendo sus piés pequeños,
Horros de todo juanete.

11. Y luego las dos columnas
Del edificio viviente,
Que al torno hechas se le antojan,
O se levanten ó se echen.

12. Y viendo que ganan otros
Con lo mismo que ella pierde,
Aplicando la letrilla
Cantaba de esta suerte:

13. Molinico ¿por qué no mueles?
Porque me beben el agua los bueyes.

14. Solian en otro tiempo
Las damas del interese,
Tener en un ojo negro
Un juro de los de á veinte

15. Sus cabellos hizo de oro
En Sevilla la Meneses,

23. mas escurrida que azumbre Ms. açumbre PE. AC. V. — 24. De el AC. — 25. Estava PE. — 26. doze PE. — 27. en su Ms. — 30. al que las Ms. — 31. xaboncillos PE. AC. V. — 32. al que Ms. de cera AC. — 33. Contemplando en Ms. — 34. a quien ya la han Ms. Aquellas que án PE. — 36. tuerzen V. — 37. *Les coplas 10 et 11 manquent dans* Ms. — 38. Hasia PE. Hazia V. quartos PE. AC. V. — 41. colunas PE. AC. V. — 42. De el AC. — 43. antojā PE. — 44. hechē AC. hechen V. — 45. *Cette copla est remplacée dans* Ms. *par la suivante :* Y viendo como no gana Su lámpara para aceite, La vieja que la miraba, La dice de aquesta suerte. — otras PE. — 47. Applicando AC. V. — 48. Cantava PE. V. — 50. bueis AC. — 52. de el interesse AC. interesse PE. V. — 55. El cabellico de oro Ms. hiço PE. AC. — 56. los Meneses Ms.

En tiempo que eran dadores
Los que ahora son tenientes.

16. 59. Con una ceja ahumada,
Ganó en Toledo la Perez,
Más que catorce obligados
Del jabon ó del aceite.

17. 63. Labró una casa en Madrid
La Mendoza con los dientes,
Que cuatro mil albañiles
No la labráran tan fuerte.

18. 67. Y agora todos sobramos,
Y no hay nadie que se acuerde
De la dama cortesana
Que se remata y se vende.

19. 71. Visítanos la justicia,
Y á su falta sólo viene
El médico á visitarnos,
Que el pobre es fuerza que enferme.

20. 75. Pues aprendemos labor
¿ Que más desdicha nos quiere?
Que la pobreza y la hambre
Nos predican y convierten.

21. 79. Agua viniera al molino
De las canales corrientes,
Si los casados celáran
Las que les dieron en suerte.

83. Hannos quitado el oficio,
Y en el hospital nos tienen
Disculpas de los maridos,
Y culpas de sus mujeres.

87. Todos pretenden casadas,
Porque á todos les parece,
Que gusto que tiene guarda
Es más hazaña vencerle.

91. Pues sepan que es añagaza
Para que la gente llegue,
Y que hay marido bandera
Que vive del hacer gente.

95. Aquestos bueyes el agua
Con que molemos nos beben,

60. Tòledo AC. — 61. mas que ha ganado en su vida Ms. — 62. Un obligado de aceite. Ms. u de el AC. — 64. Mendoça PE. AC. — 65. quatro PE. AC. V. — 67. y agora nos sobra todo Ms. a todos AC. V. — 68. y no ay PE. V. i no hai AC. — 73. que nos cura Ms. — 75. Aprendamos PE. — 76. quieren PE. AC. V. — 77. Y la vieja enternecida Volvió á decir desta suerte : « Molinico .. » *ainsi finit Ms.* pobreça PE. AC. V. — 80. cantles AC. — 83. an PE. officio AC. V. — 91. añagaça PE. AC. — 93. vandera PE. AC. V. — 95. bueies AC.

Y hidrópicos de cornada,
Bebiendo más su sed crece.
99. Mas para vengarnos dellos,
Ya que sus flores se entienden
Nos casarémos, pues tanto
Esa tramoya apetecen.
103. Molinito, ¿ porque no mueles?
Porque me beben el agua los bueyes.

C. Refiere su nacimiento, y las propiedades que le comunicó. — Thalia, Romance XVI; Janer, nº 466.

1. 1. Parióme adrede mi madre,
¡ Ojalá no me pariera !
Aunque estaba cuando me hizo,
De gorja naturaleza.
2. 5. Dos maravedís de luna
Alumbraban á la tierra,
Que por ser yo el que nacia,
No quiso que un cuarto fuera.
3. 9. Nací tarde, porque el sol
Tuvo de verme vergüenza,
En una noche templada
Entre clara y entre yema.
4. 13. Un miércoles con un mártes
Tuvieron grande revuelta,
Sobre que ninguno quiso
Que en sus terminos naciera.
5. 17. Nací debajo de Libra,
Tan inclinado á las pesas,
Que todo mi amor le fundo
En las madres vendederas.
6. 21. Dióme el Leon su cuartana,
Dióme el Escorpion su lengua,
Virgo, el deseo de hallarle,
Y el Carnero su paciencia.
7. 25. Murieron luégo mis padres,
Dios en el cielo los tenga,

98. beviendo V. — 100. Ia AC. — 101. No nos PE. AC. — 102. Essa PE. AC. V. tramoia AC.

Variantes. — V = Edit. des *Sueños* de Valence, 1627. — AC = Edit. d'Amuso Cultifragio, Madrid, 1650. — Z = Romances varios de diversos autores... Zaragoza, 1663, recogidos por Antonio Diez. — A = Edit. d'Anvers, 1699, par les Verdussen.

1. mi madre adrede V. — 2. oxala V. — 3. estava V.A. — 5. Marabedis AC. — 7. io AC. — 8. quarto V.A. — 10. Verguença V. AC. Z. A. — 15. Sobre no querer ninguno. V. Z. — 17. debaxo V. A. — 22. Scorpion AC. A. — 26. les V.

Porque no vuelvan acá,
Y á engendrar más hijos vuelvan.
8. 29. Tal ventura desde entónces
Me dejaron los planetas,
Que puede servir de tinta,
Segun ha sido de negra.
9. 33. Porque es tan feliz mi suerte,
Que no hay cosa mala ó buena,
Que aunque la piense de tajo,
Al revés no me suceda.
10. 37. De estériles soy remedio,
Pues con mandarme su hacienda,
Les dará el cielo mil hijos,
Por quitarme las herencias.
11. 41. Y para qui vean los ciegos
Pónganme á mí á la verguenza;
Y para que cieguen todos,
Llévenme en coche ó litera.
12. 45. Como á imágen de milagros
Me sacan por los aldeas,
Si quieren sol, abrigado,
Y desnudo, porque llueva.
13. 49. Cuando alguno me convida
No es á banquetes ni á fiestas,
Sino á los misas cantanos
Para que yo les ofrezca.
14. 53. De noche soy parecido
A todos cuantos esperan,
Para molerlos á palos,
Y así inocente me pegan.
15. 57. Aguarda hasta que yo pase
Si ha de caerse una teja;
Aciértanme las pedradas,
Las curas solo me yerran.
16. 61. Si á alguno pido prestado,
Me responde tan á secas,

28. Que temo mucho que buelvan. V. Z. Porque no en aqueste mundo, *Variante dans Durán*, *Romancero*, II, nº 1647. — 29. 30. Hizieronme desta vez, Con tal suerte los planetas. V. Dejaronme desta vez Con tal suerte los planetas Z. — 33. Y es tanta mi desventura V. Z. — 36. De reves, *Durán*. — 40. Solo por quitarme herencias V. Z. — 41. *Les couplets* 11 *et* 12 *sont intervertis dans* V. et Z. — 42. Saquenme à mi V. Z. — 44. Ponganme Z. — 49. 50. combida No es a comer, ni es a fiestas V. Correr Z. — 51. 52. Sino a algun Missacantano Por solo hazerme que ofrezca. V. offrezca AC. Sino algun misa cantano Por solo hazerme que ofrezca Z. — 55. Molerles V. — 54. assi V. AC. Z. A. — 57. Aguardarà que yo passe. V. Aguarde A. — 58. Si ha de caer una reja AC. caer una teja. A. — 60. Solo las curas V.

Que en vez de prestarme á mí,
Me hace prestar la paciencia.

17. 65. No hay necio que no me hable,
Ni vieja que no me quiera,
Ni pobre que no me pida,
Ni rico que no me ofenda.

18. 69. No hay camino que no yerre,
Ni juego donde no pierda,
Ni amigo que no me engañe,
Ni enemigo que no tenga.

19. 73. Agua me falta en el mar,
Y la hallo en las tabernas,
Que mis contentos y el vino
Son aguados donde quiera.

20. 77. Dejo de tomar oficio,
Porque sé por cosa cierta,
Que siendo yo el calcetero
Andarán todos en piernas.

21. 81. Si estudiára medicina,
Aunque es socorrida ciencia,
Porque no curára yo,
No hubiera persona enferma.

22. 85. Quise casarme estotro año,
Por sosegar mi conciencia,
Y dábanme un dote al diablo,
Con una mujer muy fea.

23. 89. Si intentára ser cornudo,
Por comer de mi cabeza,
Segun soy de desgraciado,
Diera mi mujer en buena.

24. 93. Siempre fué mi vecindad
Mal casados que vocean,
Herradores que madrugan,
Herreros que me desvelan.

25. 97. Si yo camino con fieltro,
Se abrasa en fuego la tierra,
Y en llevando guardasol
Está ya de Dios que llueva.

26. 101. Si hablo á alguna mujer,
Y la digo mil ternezas,
O me pide ó me despide,
Que en mí es una cosa mesma.

64. prestar paciencia V. AC. prestarme *Durán*. prestar mi A. — 72. enemigo que no tema V. — 73. en la mar. V. Z. — 75. Que en mi contentos, y vinos. V. Que en mis contentos, y vinos Z. — 77. Dexè V. — 79. yo Calcetero V. En siendo io calcetero AC. A. — 82. Professando alguna ciencia, V. Z. — 85. essotro V. — 86. sossegar V. — 89. Si intentára ser dios Pan Z. Se A. — 94. Vozean. V. — 95. Çapateros. — 97. con frio, *Durán*.

27. 105. En mí lo picado es roto,
Ahorro cualquier limpieza,
Cualquiera bostezo es hambre,
Cualquiera color vergüenza.
28. 109. Fuera un hábito en mi pecho
Remiendo sin resistencia;
Y peor que besamanos
En mí cualquiera encomienda.
29. 113. Para que no estén en casa
Los que nunca salen della,
Buscarlos yo sólo basta,
Pues con esto estarán fuera.
30. 117. Si alguno quiere morirse
Sin ponzoña ó pestilencia,
Proponga hacerme algun bien,
Y no vivirá hora y media.
31. 121. Y á tanto vino á llegar
La adversidad de mi estrella,
Que me inclinó que adorase
Con mi humildad tu soberbia.
32. 125. Y viendo que mi desgracia
No dió lugar á que fuera,
Como otros tu pretendiente,
Vine á ser tu pretenmuela.
33. 129. Bien sé que apénas soy algo,
Mas tú de puro discreta,
Viéndome con tantas faltas,
Que estoy preñado sospechas.
34. 133. Aquesto Fabio cantaba
A los balcones y rejas
De Aminta, que áun de olvidarle
Le han dicho que no se acuerda.

D. — Satiras a hũa dama que se queria casar com hum F° de Castio Inpotente.

[Inédit (1). — Bibl. nat. Par. mś. esp. 310. — Suppl. franç. 3143, f° 18].

1. Senhora no me fastidia enbidia

106. Aorro qualquier limpieça AC. — 108. Cualquier color, *Durán.* — 112, qualquier Encomienda. V. — 114. Salen fuera V. Z. — 116. paraque no estèn ella. V. Z. — 122. inclemencia Z. *Le couplet* 32 *manque dans* V. *et* Z. — 130. y que de puro V. Z. *Le couplet* 33 *manque dans Durán.* — 134. rexas V. — 135. que de olvidarle. Z. — 136. le dizen. V.

(1) *Je laisse á ces* décimas *leur disposition et leur orthographe, quelque étranges qu'elles puissent paraître. Je me borne aux éclaircissements indispensables. Il y a deux ou trois passages que je ne puis lire ou dont le sens m'échappe.*

Ni mueven my pluma y labios   agravíos
Ni causan em my desvelos   celos
4. Antes alabo a los cielos
De que os sirva hum inpotente,.
Porque ansi el alma no siente
Enbidia agrabios ni celos.
8. Diome un tiempo el huido amor   dolor
El versos deseyos logrados   cuydados
Y que os gosasen sus oyos   enoyos
11. Supe sus azeros floxos
Y entendida su inpotencia
Cesaron en my comuncia
Dolor cuidados y enoyos.
15. Es Castro el nonbre abreviado   castrago
Y castro a quien falta el rostro   casto
Castrado y casto varon   capon
18. Mal pederon hazer buen son
Aunque casçaveles toque
Quien es en toque y en boque
Castrado casto y capon.
22. Bien se queste amante roxo   es floxo
Su piqua taquo y belarto   carto
Y que no tiene esta pieca   cabieca
25. Ni su gara con distresa
De instrumiento tan melado
Porque esta de puro usado
Floxo carto y sin cabeca.
29. Faltale au vestro Scipion   baston
Y comque agorra os provoque   estoque
Y para entrar la Goleta   Gineta
32. Y ansi a la primera treta
Assaltos os faltaran
Faltandole al capitan
Baston estoque y Gineta.
36. Non correra con puyanca   lanca
Ni com gritos ni a sos ordo   boordo
Ni a fuer de juegue de Hespana   cana
39. Si el coracon no me engana
La boda sera funesta
Pues no se enrristra en la fiesta
Lanca boordo ni cana.
43. Sinco enpuna Manricardo   Dardo
Ni dispara en v̄rō Ormus   Arcabus

Vers 9. El ver sus. — 13. conciencia. — 15. Castrado. — 18. pudieron. — 20. « *Dizen toque, y emboque, vale dos, quando de una vez, ó de un golpe se efetuan dos negocios diferentes.* » Covarrubias, *v*° *toque.* — 23. y el dardo, corto? — 25. Ni se agarra. — 37. (?) — *Les bohordos étaient des flèches dont on faisait usage dans les fêtes et les joutes de la Saint-Jean.* — 43. Sin cola? Sin punta?

	Ni enciende quoando espetucha	Mecha
46.	Sienpre andara con sospecha	
	Senhora q otro vos de asalto	
	Un pobre que ve q es falto	
	De dardo arcabus y mecha.	
50.	Es un bravo sien espada	nada
	Relox con pesos sin mano	vano
	Y um inpotente en el echo	siem provecho
53.	Ved senhora el pie direcho	
	Primero que le gungueis	
	Mirad que despues no halleis	
	Nada vano y siem provecho.	
57.	Si el potro el hy ar nobate	Azicate
	Y a la yegua que mas buela	espuela
	Y a la mula que rehua	pua
60.	En ser lerda se habitua	
	Y lo mesmo es la muger	
	Si no le baten al correr	
	Azicate espuela o pua.	
64.	Fue un tiempo vustro varon	capon
	Y el que os goza al presente	inpotente
	Amen de otro monye aneyo	viejo
67.	Senhora my mal conseyo	
	Es que corrais buen cavallo	
	Y no busqueis para gallo	
	Capon inpotente y vieyo.	
71.	Vos teneis senhora polla	Argolla
	Y en esto contenplo solas	bolas
	Y en nel capanaco flaco	Tacco
74.	De aqui mi senhora saco	
	Que uno destos solo y vos	
	Nunqua untareis los dos	
	Argollas bolas y tacco.	
78.	Plegue a Dios no seya Castro	padastro
	De vuestro y yardin	mastin
	O sea del ortelano	alano
81.	Gozad del garbolocano	
	Antes que seais muger	
	De hun marido que ha de ser	
	Padrasto mastin y alano.	
85.	Tengua otro en vros sollecos	gocos
	Y en vrō burlado intento	contento

53. *Entrar con pié derecho = entrar con ventura.* — 54. junteis? — 57. Si del potro el hijar no bate — 59. rehusa — 66. Monge añejo. *Cf. le titre de cette pièce dans le catalogue dit des Iriartes, à la Bib. nat. de Mad. : Sátira á una novia que estando tratada de casarse con Quevedo, sus padres la casaron con un caballero llamado Castro, teniendo por devotos un fraile, un viejo y un capon.* — 73. Caponazo. — 79. *Un mot omis?* — 81. garbo lozano. — 85. sollozos.

Y en veros quemar y arder plaxer
88. Que a mi no me ha de mover
Riscos bronze o pedernales
Que tenga de vr̄os males
Gocos comtentos y plaxer.

APPENDICE II

PRINCIPALES ÉDITIONS, TRADUCTIONS OU IMITATIONS D'ŒUVRES DE QUEVEDO EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER (1)

I. — ÉDITIONS D'ŒUVRES DE QUEVEDO EN FRANCE.

1. — *Historia de la vida del Buscon, llamado don Pablos; exemplo de Vagamundos, y espejo de Tacaños. Por don Francisco de Quevedo Villegas, cavallero del Orden de Santiago, y Señor de la villa de Juan Abad. — Añadieronse en essa ultima Impression otros tratados del mismo Autor, que aunque parecen gracioses* (sic) *tienen muchas cosas utiles, y provechosas para la Vida como se vera en la oja siguiente. — En Ruan, a costa de Carlos Osmont, en calle del Palacio. MDCXXIX.* — 8° — IV pages de préliminaires, qui contiennent : 1° *El librero al Lector : Que desseosso te considero Lector...* ; 2° *A don Francisco de Quevedo Lucian su amigo...* 3° *Apovacion* (sic)... *Santa Engracia de Çaragoça a 29 de abril año mil seyscientos veynte y seys. Estavan de Peralta.* 4° *Aprovacion... Zaragoça, 13 de mayo 1626. El Dr Calisto Ramirez.* (Ce sont les préliminaires de l'édition originale de Saragosse, 1626.)

pp. 1-164. *Historia de la vida del Buscon...*, avec une page pour la table. Viennent ensuite, avec pagination spéciale (II-179 pp.) :

Sueños y Discursos de Verdades descubridoras de abusos, vicios, y Engaños, en todos los officios, y Estados del Mundo, por don Francisco de Quevedo Villegas cavallero del Orden de Santiago, y Señor de Iuan Abad, corregidos y enmendados en esta ultima Impression. — En Ruan, a costa de Carlos Osmont, en calle de Iudios. MDCXXIX.

(1) En ce qui concerne les éditions et la bibliographie de Quevedo en Espagne, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer au travail si complet de Fernandez-Guerra : *Obras de Quevedo*, I, pp. XCII-CX.

2. pp. de préliminaires 1° *De doña Raymunda Matilde*, *decima: Murmurando dezir bien...* 2° *El autor al vulgo : Si dizes mal de mi sueño...* p. 1, *El sueño del luyzio final.* — p. 17, *El alguazil Endemoniado.* — p. 35, *Sueño del Infierno* (précédé de la *Carta a un amigo suyo...* 3 mai 1628, et du *Prologo al ingrato y desconocido lector : Eres tan perverso...*) — p. 95, *El mundo por de dentro...*, avec dédicace à Osuna, et avis *al lector como Dios me lo depare.* — p. 120, *Sueño de la Muerte...* dédicace à doña María Riqueza, et avis *a quien leyere.*

p. 179, *El cavallero de la Tenaza*, *donde se hallan...* etc. *Dirigido a los Cofrades de la Guarda.*

p. 197, Table des matières, dans laquelle figure la *Nobela del Perro y la Calentura.*

On trouve en dernier lieu, dans ce même volume, avec pagination spéciale (pp. 1-35), *El Perro y la Calentura*, *novela Peregrina* (de Pedro Espinosa ; première édition, 1625).

Le texte des *Sueños* et des *Cartas* est semblable à celui de Valence, 1627.

Cet ouvrage est exactement décrit par Fernandez-Guerra, *Catal.*, n° 31 ; mais il donne l'indication suivante : 185 *hojas en* 8°, tandis que dans notre exemplaire, le *Buscon*, les *Sueños* (avec les *Cartas*), et le *Perro y la Calentura* ont une pagination particulière. De plus, je n'ai point vu le colophon : *Acabose de imprimir este libro por Ozeas Señoré, a* 1° *de marzo* 1629.

2. *Obras escogidas de don Francisco de Quevedo Villegas.* — *En Amberes y Paris.* — *Guérin et Delatour*, 1757. — 2 vol. in-8°.

L'ouvrage contient, 1er vol. : Les Songes, la Pragmatique du Temps, le Chevalier des Tenailles, la lettre à la comtesse d'Olivares. — 2e vol. : Le Gran Tacaño, la Fortune raisonnable, et (pp. 349-399) un *vocabulario español y francès.*

Il est précédé d'une préface, qui fournit des renseignements, relativement exacts, sur les traductions françaises antérieures; il se termine par un lexique des expressions inusitées ou difficiles, qui reviennent le plus fréquemment dant les œuvres de Quevedo. C'est assurément l'édition des œuvres choisies de Quevedo la plus commode pour les lecteurs français.

Cette édition fut appréciée dans le *Journal étranger* de septembre 1757, pp. 163-198. L'auteur de l'article, après avoir annoncé et analysé l'ouvrage, donne une courte notice sur Quevedo; c'est, à peu de choses près, celle que l'on trouve dans le *Fin Matois*, de Rétif de la Bretonne. (Voy. n° 55.) Il ajoute : « Nous allons seulement donner un extrait de la *Fortuna con seso*, etc.,

dont il n'a point paru de traduction en notre langue (d'après l'édition de Saragosse, 1650). » Suit l'extrait, qui se termine, au milieu du discours du doge de Venise, par les mots : « *Notre intérêt est de les brouiller toujours ensemble.* »

3. *Obras jocosas y poesias escogidas de don Francisco de Quevedo Villegas, Madrid* 1796, — 6 vol. petit in-12, avec portrait et vignettes.
   Les mêmes, Lyon, 1821, 4 vol. in-18. [Brunet].
   Les mêmes, *Leone y Paris. Cormon y Blanc*, 1821-1824, 4 vol. in-8° [Quérard].
4. *Poesías escogidas de don Francisco de Quevedo y de don Luis de Góngora. Paris, Teof. Barrois hijo*, 1821, — in-18.
5. *Obras selectas, en prosa y verso, serias y jocosas, recogidas y ordenadas por don E. de Ochoa. Paris, Baudry* [1840], in-8°.
   Réimpr. 1842, 1860.
6. *Obras serias, de don Francisco de Quevedo*, Paris 1881.

II. — TRADUCTIONS ET IMITATIONS FRANÇAISES.

7. On lit dans l'*Avis au lecteur*, qui précède la *Política de Dios* [édition originale de 1626] : « Souvent l'on m'a demandé de France et d'Italie, ainsi que de différentes parties de l'Espagne, des ouvrages de don Francisco de Quevedo Villegas, quels qu'ils fussent. Ayant appris que cette *Politique de Dieu* circulait en manuscrit, qu'elle était fort estimée des lecteurs, et qu'*elle était traduite en langue française* et en langue italienne, je m'en procurai une copie... » Je n'ai trouvé aucune trace de cette prétendue traduction française; si la déclaration du libraire Robert Duport n'est pas simplement une manière de recommander l'ouvrage qu'il éditait, elle ne peut faire allusion qu'à des traductions manuscrites.

Traductions des Sueños.

8. *Les Visions de don Francisco de Quevedo Villegas, traduites de l'espagnol par le sieur de la Geneste. — Paris, chez Pierre Billaine*, 1633. — 1 vol. in-12.
   L'ouvrage comprend les visions de : *l'Algouasil Démoniaque, — de la Mort, — du Jugement, — des Fous amoureux, — du Monde, — et de l'Enfer.* — Le traducteur ne se pique point de fidélité ; il arrange le texte à sa guise, ajoute des membres de phrase entiers, et surtout supprime une foule de détails dont l'exacte traduction eût été difficile. Le style est des plus médio-

cres. Je n'ai pu trouver aucun renseignement précis sur l'auteur de ces traductions de Quevedo ; ceux qui plus tard se sont occupés de notre auteur, et se sont servis des traductions de la Geneste ne paraissent pas le connaître davantage. Ticknor (II, p. 249, note 26), qui le désigne ainsi : « *Genest, the well-known translator of that period,* » semble le confondre avec le célèbre abbé Genest, membre de l'Académie française, lequel ne naquit qu'en 1639.

9. *L'Enfer Réformé. VII visions de dom Francisco de Quevedo Villegas, chevalier de l'ordre Saint-Jacques et seigneur de Iuan Abad, traduites de l'Espagnol, par le sieur de la Geneste. — A Rouen, chez Estienne Vereul, tenant sa boutique dans la court du Palais. MDCXXXIIII.* — In-12, 144 pp.

Cet ouvrage ne contient que la septième vision, *Discurso de todos los diablos, ó Infierno enmendado*, qui avait paru à part à Girone, en 1628, mais n'avait pas été insérée dans l'édition de Rouen, 1629.

L'avis du « Libraire au lecteur, » est, avec les modifications nécessaires, le même que celui de la traduction du *Buscon* : « Messieurs, puisque les agréables *Visions* de M. de la Geneste vous ont donné sujet d'admirer les gentillesses d'esprit du cavallier Quévédo, il n'est pas nécessaire d'user icy de belles paroles, pour semondre votre bienveillance et exciter votre curiosité à voir cette septiesme... »

La traduction des *Visions* par la Geneste, augmentées de l'*Enfer Réformé*, eut de nombreuses rééditions au dix-septième siècle. Voici celles dont j'ai pu avoir connaissance :

10. 1634. Paris [Bibl. de l'Arsenal, n° 17727. Belles-Lettres].
11. 1637. Blois [*Ibid.*, 17731].
12. 1639. Lyon, Nicolas Gay, in-12, VIII-407 pp. [Bibl. de Besançon].
13. 1640. Paris [citée par L..., traducteur des *Visions*, en 1812].
14. 1641. Paris [Arsenal, 17728]. C'est la première traduction franç. citée par Nicolas Antonio et par Fernandez-Guerra.
15. 1644. Paris [Arsen., 17729].
16. 1645. *Les Visions..., augmentées de l'Enfer Réformé et du décret de Lucifer, traduites de l'Espagnol par le sieur de la Geneste. Rouen, Jacques Besongne* [Arsenal, 17725 *ter*].

Les *Visions* figurent, dans cette édition, avec le *Coureur de Nuit*, ou l'*Aventurier Nocturne* [apocryphe], le *Buscon*, *histoire facétieuse*, et les *Lettres du chevalier de l'Espargne*. Le *Décret de Lucifer,* dont il est parlé dans le titre des *Visions,* n'est que la pragmatique qui termine l'*Infierno enmendado*. Ce recueil des

œuvres traduites de Quevedo porte le titre général suivant .

Les œuvres de dom Francisco de Quevedo Villegas, cavalier espagnol, contenant : Le Coureur de Nuit ou l'Aventurier nocturne, — Buscon, histoire facétieuse, — Les Lettres du Chevalier de l'Espargne, — Les Visions : de l'Algouazil Démoniaque, de la Mort, du Jugement, des Fous amoureux, du Monde, de l'Enfer et l'Enfer Réformé. — Chaque ouvrage a son titre et sa pagination particulière. — Le recueil est précédé d'une dédicace « à Monseigneur le marquis de Gourdon, capitaine en chef de cent hommes d'armes escossais, entretenus pour le service de Sa Majesté. » J'en extrais les détails suivants : « En voici un [divertissement] dans ce livre qui pour être de cette nature et mis dans une langue qui ne vous est pas moins naturelle que la vostre, se promet de ne vous être pas désagréable. Celuy qui me l'a baillé pour en faire part au public, a raison de n'y mettre pas son nom, sachant bien que le vostre doit donner assez de lustre à cet ouvrage. Aussi est-il la plus glorieuse marque de son estime, comme le plus grand bon-heur que je puisse avoir en vous l'offrant est celui d'être avoüe, Monseigneur, vostre tres humble et très obeyssant serviteur, Alazeret. »

L'avertissement particulier des *Visions*, « Le libraire au lecteur, » qui est celui du *Buscon* de la Geneste, est signé B(esongne), 1645.

17. 1647. Rouen. Réimpression du précédent [Arsen., 17725 q^{er}].
18. 1647. Les *Visions*... Paris, Claude Marette, in-12 [Bibl. de Toulouse].
19. 1653. Rotterdam, Héroult [d'après Fernandez-Guerra, *Catal.*, n° 257].
20. 1653. Rouen. Citée par L..., traducteur des *Visions*, en 1812.
21. 1655. Rouen, Jacques Besongne, réimpression de 1645 [Arsen., 17725 $^{ter\ 1}$].
22. 1655. Caors, Pierre Dalvy [Bibl. de Toulouse].
23. 1667. Paris, Malassis [d'après le collecteur des *Obras escogidas*, de 1757, et Fernandez-Guerra, *Catal.*, n° 260].
24. 1667. Bruxelles, Foppens [*Ibid.*, n° 261].
25. 1683. Rouen, Julien Coutant [Bibl. nat., Y-1202, 2].
26. 1686. Lyon, ?, [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 265].

Revue XVI, 433.

Autres traductions des Visions.

27. 1657. *L'Algouasil Burlesque, imité des Visions de dom Francisco de Quevedo Villegas, chevalier Espagnol, accompagné du Jardin*

Burlesque, et autres pièces particulières de l'autheur, par le sieur de Bourneuf, P(arisien).

A Paris, chez Antoine de Sommaville, au Palais.., *MDCLVII, avec privilège*, — in-12, 143 pp. [Bibl. nat., Y-5039]. Dédicace *à Monsieur de Nouveau*, *baron de Linières*, suivie de trois épigrammes.

Préface : « Remarque (Lecteur) que le mot algoüasil est espagnol et veut dire un sergent en Frãçois. Que si je parle ici de l'Enfer comme d'un païs où l'on irait tout chaussé et tout vestu..., je ne le fais qu'à l'exemple de la prose que j'imite... Il est vray que j'ai changé, estendu et adiousté quelquefois aux pensées de mon autheur... Si cet échantillon te plaist, nous te donnerons bientost la pièce entière, c'est-à-dire, les six visions qui restent. »

L'auteur ne se borne pas à l'*Alguacil*, il emprunte souvent à d'autres visions de Quevedo, mais cependant suit d'assez près le texte pour que nous fassions figurer son ouvrage parmi les traductions. Il est question de l'*Alguazil Burlesque* dans une note manuscrite (du secrétaire de Paulmy?) sur l'un des feuillets de garde des *Obras escogidas* de Quevedo, Anvers, 1757, exemplaire conservé à la bibliothèque de l'Arsenal.

28. 1698. Fernandez-Guerra place à cette date la traduction qui suit, mais il déclare n'en avoir point vu d'exemplaire.

29. 1699. *Les œuvres de Don Francisco de Quevedo Villegas, chevalier Espagnol. Seconde Partie, contenante les Sept Visions : de l'Algouazil Démoniaque, de la Mort, du Jugement final, des Foux amoureux, du Monde en son intérieur, de l'Enfer et de l'Enfer Réformé. — Nouvelle traduction de l'Espagnol en Français, par le sieur Raclots, parisien, et enrichie de Figures en taille douce, à Brusselles, chez Josse de Grieck, Imprimeur et marchand Libraire, proche la Steen-Porte, à Saint-Hubert, 1699, avec privilège du Roy.* — In-12 [Bibl. nat., Z. 2402-B. b. 2].

Après la sixième vision se trouve la pièce de vers suivante :

« L'Imprimeur au Lecteur sur les six premières visions :

Prêtres, nobles, marchands, artisans, gens de plume,
Venez voir vos défauts décrits dans ce volume,
Que Quevedo a sceu si bien examiner...
Encor que la Géneste en ses jeunes années
Dans cet œuvre ait passé mille et mille journées,
La peine qu'il a pris afin de le polir
N'est à d'autre dessein que de les abolir ;
Vous ne trouverez pas aux moindres éditions

Les bons exemples joints aux récréations;
Et l'on s'est déjà plaint, quoiqu'il soit tout entier,
Que l'auteur trop succint épargne le papier, etc. »

Malgré la façon dédaigneuse dont Raclots parle de la Geneste, Quérard a pu dire de lui-même dans ses *Supercheries littéraires :* « Raclots, plagiaire. — Ce personnage fit paraître à Bruxelles, en 1718, une trad. du *Buscon* et des *Visions* de Quevedo. Ce n'est qu'une copie de celle mise au jour en 1641 —(on vient de voir que ces dates sont inexactes), — par le sieur de la Geneste, et réimprimée en 1647 et en 1653. Les modifications sont trop insignifiantes pour que le plagiat ne soit pas réel. »

Ce jugement, trop sévère, selon nous, pour les *Visions,* s'appliquerait mieux à la traduction du *Buscon.* Raclots essaie parfois de serrer le texte de plus près, et de rendre les tours particuliers à l'espagnol par des équivalents.

Les gravures sont signées *F. Harrewÿn fecit.*

Réimpressions.

30. 1700. Bruxelles? [Fern.-Guerra, *Catal.,* n° 268].
31. 1711. Cologne, Pierre Marteau.
32. 1718. Bruxelles [Arsen. 17725 qq^uies].
33. 1700. *Les Nuits Sévillanes ou les Visions de dom Francisco de Quevedo Villegas, chevalier de l'Ordre de saint Jacques, traduites de nouveau du portugais en français... — Augmentées de la Réformation des Enfers et de la relation du voyage de Calvin aux Champs Elysiens et aux Enfers. — Par dom Galeo, chevalier de l'Ordre du Christ. Nouvelle édition. A Bruxelles, chez Josse de Grieck,* 1700, *avec permission.* — In-12, XII-207 p. pour les Nuits, plus IV-52 pour la Relation. [Arsen. 17730]. Gravure représentant Quevedo endormi, la main gauche appuyée sur une table. On voit une représentation de l'Enfer.

Dédicace « à très haute, très puissante et très illustre Princesse Marie-Sophie Elisabeth de Neubourg, reine de Portugal. » « ... Reprendre en divertissant. C'est la maxime qu'a suivie un illustre chevalier espagnol, dans les *Visions* qu'il a écrites, après les avoir formées, non dans une imagination malade, mais dans un esprit fin, délicat, de bon goût, et revenu de l'entêtement qu'ont les beaux esprits ordinairement pour le brillant d'une grandeur humaine. Voilà l'ouvrage que je mets à vos pieds... Dom Galeo. » — Avertissement de l'imprimeur au lecteur : « On connaît depuis longtemps le livre des *Visions* de dom Francisco

de Quevedo Villegas, chevalier espagnol. On l'a imprimé en plusieurs endroits de l'Espagne en sa langue origiuale. On en a veu en Italie des traductions italiennes. La traduction qu'en a faite le S. de la Geneste de l'espagnol en françois a été imprimée en beaucoup d'endroits, à Paris, à Rouën, à Lyon, à Bruxelles et en Hollande. Toutes ces éditions ayant été assez bien reçuës et débitées, c'est ce qui m'a obligé de donner au public celle-cy, qui sera beaucoup plus correcte que celle du S. de la Geneste, soit pour le langage, soit pour les pensées... Elle est faite d'après un manuscrit espagnol qui s'est trouvé dans la blibliothèque du Roy de Portugal à Lisbonne. Dom Galeo le traduisit en portugais et le présenta à la reine de Portugal, comme on pourra voir par l'épître dédicatoire que j'ay mise icy. Un gentilhomme françois le traduisit en notre langue, et j'en eus l'an passé la copie, que j'ay imprimée présentement, et à laquelle j'ay laissé la préface de dom Galeo, et le voyage de Calvin qu'il ajouta aux *Visions* de Quevedo... Comme le manuscrit que j'ay eu était assez difficile à lire, à cause de quantité de macules et de ratures, il peut s'être glissé des fautes. »

Préface de dom Galeo : « J'ay trouvé dans la Bibliothèque de S. M. Portugaise un original manuscrit des *Visions* de dom Francisco de Quevedo. Je l'ay traduit... et j'en ai voulu faire présent au public... J'ay laissé à mon ouvrage le même titre qu'avait l'original, c'est-à-dire les *Nuits sévillanes* ou les *Visions*... L'auteur les écrivait à Séville, ville d'Espagne, pendant les nuits qu'il ne pouvait pas dormir, à cause de sa goutte... Agé de 70 ans, il se retira à Séville, lieu de sa naissance. Il me reste deux choses à dire dans cette préface. C'est que la *Réformation de l'Enfer*, telle qu'on la voit en France, de la traduction d'un certain M. Geneste, que je me suis fait porter icy pour la confronter avec mon original, semble être un autre dessein fait par ce français sur l'espagnol; car il y est parlé des villes principales de France et d'autres choses propres à ce royaume. La seconde chose c'est que j'ay ajouté au livre de Quevedo une relation du voyage de Calvin aux champs Elysiens et aux Enfers, que j'avais composée et fait imprimer quelque temps avant ma traduction pour l'instruction et le divertissement d'un protestant hollandais de mes amis qui, s'étant établi à Lisbonne, avait embrassé la foy de la véritable Eglise. — Je dois aussi avertir le lecteur qu'il se trouve dans mon manuscrit d'autres nuits ou visions qui n'ont point encore paru dans les premières éditions. Je travaille à les traduire. »

L'ouvrage contient : Nuit 1re : *Du Démoniaque.* — Nuit 2e : *De la mort et de son palais.* — Nuit 3e : *Vision du Jugement dernier.* — Nuit 4e : *Vision du pais et du palais de l'Amour.* — Nuit 5e : *Vision du monde.* — Nuit 6e : *Vision de l'Enfer.* — Nuit 7e : *Réformation des Enfers.*

L'auteur, qui a imaginé ce roman invraisemblable, paraît s'être servi simplement de la traduction de la Geneste, qu'il a modifiée selon sa fantaisie. Dans la vision de la Mort, il fait dire à Quevedo : « Nous sommes en 1670 : les calvinistes se font toujours craindre de leur roi même. »

34. 1756. *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo, écrits par lui-même, rédigés et traduits de l'espagnol* [*s. l.*] *MDCCLVI.* — In-12, xii-294 pp. [Bibl. nat., Y² 1203, A. — Arsen., 17,732ter] (par l'abbé Bérault-Bercastel, — 1722-1794, — l'auteur de l'*Histoire de l'Eglise.* Paris, 1778-90, 24 vol., et de différents ouvrages). Avertissement du traducteur : « Ce n'est pas un ouvrage d'invention, ce n'est pas une pure traduction que l'on donne ici : c'est un composé de l'une et de l'autre..., il n'y avoit point d'autre moyen... que de changer, de retrancher et de substituer quelque chose de plus régulier et de plus conforme à notre façon de penser... Je crois en tout cas que Quevedo sera aussi reconnaissable ici que dans la vieille et infidelle traduction du sieur de Lagéneste, dont les *Visions* n'ont pas laissé d'être lues. — Cet ouvrage est d'ailleurs tout différent de celui de Lagéneste, par le choix et l'arrangement des différents morceaux, et surtout par la forme et le plan général. »

Il contient : Livre I. *Visite des petites maisons de l'amour*, p. 1. Livre II. *Le spectacle du monde dévoilé*, p. 62. Livre III. *Promenade souterreine (Sueño de la Muerte)*, p. 109. Livre IV. *Descente aux Enfers (S. del Infierno)*, p. 173.

La traduction de Bérault-Bercastel est fort loin d'être exacte, l'auteur ne se faisant aucun scrupule de retrancher, d'ajouter et d'accommoder le texte espagnol au goût du jour ; c'est ainsi qu'il cherche à corriger les épigrammes mordantes contre les femmes : « Pardonnez, sexe délicat et vindicatif, cette longue sortie et ces comparaisons odieuses, et pour que l'amertume de votre ressentiment ne vous fasse pas conspirer toutes ensemble contre un nouveau Penthée, pour ne pas renvoyer toutes mes auditrices sans consolation, je dis qu'il n'y a pas de règles sans exception. » Cette traduction a, du moins, sur les précédentes, l'avantage d'être écrite dans une langue correcte et élégante par un homme de goût. La note manuscrite que porte un volume de la biblio-

thèque de Paulmy, et dont il est fait mention plus haut, contient les lignes suivantes, qui ne peuvent s'appliquer qu'à la traduction de 1756 : « Je crois que M. Lesage a présidé aux dernières éditions de ces traductions. On doit les trouver dans mon Catalogue aux Romans et aux Philologues espagnols; il ne me manque que l'Alguasil burlesque. »

35. 1787. La traduction précédente fut réimprimée aux tomes XV, p. 367, et XVI, p. 1 (1787), des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques, ornés de figures. Amsterdam, et se trouve à Paris, rue et hôtel Serpente,* 1787-1789, 39 vol. in-18.

Au début du volume XVI, on lit cet avertissement de l'éditeur : « Le voyage de Quevedo a été traduit par l'abbé Béraud, sur lequel nous n'avons aucun renseignement et dont nous ne connaissons que cet ouvrage. »

36. 1812. *Les visions de Quévedo, nouvelle traduction de l'Espagnol, par M. L... Paris, chez Pierre Blanchard, libraire, Palais-Royal, galeries de bois,* n° 249, *au Sage Franklin, et Cloître Saint-Honoré,* n° 2, 1812. — In-12, XII-13-298 pp.

Avertissement : « Nous ne connaissons point de traduction des *Visions* de Quevedo, publiée depuis l'an 1700, et les recherches que nous avons faites dans les bibliothèques et dans la librairie ne nous en ont point fait découvrir. S'il en existe une, elle est si ignorée qu'on peut présumer qu'elle est peu digne d'attention. Nous avons vu seulement un ouvrage ayant pour titre : « *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo*, écrits par lui-même, rédigés et traduits de l'espagnol. Ces prétendus voyages sont une partie des *Visions* de Quevedo... Dans le dix-septième siècle, un sieur la Geneste a été le premier traducteur français des *Visions*. Son ouvrage a été imprimé à Paris, 1640, et réimprimé à Rouen, 1653. En 1700, il en parut deux différentes traductions à Bruxelles (1). Une d'elles a été accueillie favorablement. Elle est devenue très rare et on la trouve difficilement. »

Suit (pp. 13-17) une notice, très inexacte, d'après N. Antonio, Moréri, et le *Dictionnaire historique de Lyon*, sur la vie de Quevedo.

Le volume contient : 1. *Le Démoniaque.* 2. *La Mort et son palais.* 3. *Le Jugement dernier.* 4. *Le pays et le palais de l'Amour.* 5. *Le Monde.* 6 *L'Enfer.* 7. *La Réformation de l'Enfer.*

(1) Je suppose que l'auteur fait allusion à la réimpression de Raclots et à la traduction : *Les Nuits sévillanes*, éditée également à Bruxelles.

La traduction est tout à fait inexacte, et n'a d'ailleurs aucun mérite de style.

III. — TRADUCTIONS FRANÇAISES DU *Buscon* ET DES *Cartas del Cavallero de la Tenaza.*

37. 1633. *L'Avanturier Buscon, histoire facétieuse, composée en Espagnol par Dom Francisco de Quévédo, cavalier Espagnol, et traduit en Français par M. de la Geneste. Ensemble les Lettres du chevalier de l'Espargne. Paris, Billaine, rue Saint-Jacques, à la Bonne Foy, devant Saint-Yves,* 1633.

Le libraire au lecteur : « Puisque les agréables visions de M. de la Geneste vous ont donné sujet d'admirer les gentillesses d'esprit du cavalier Quévédo..., cette pièce nous vient de lui. Seulement, je vous dirai en passant qu'elle a été façonnée à la française d'une main qui l'a merveilleusemens embellie, comme il sera facilement reconnu de ceux qui sont capables de juger de tels ouvrages. Cela vous suffise, Messieurs. » — Privilège du 7 juin 1633.

L'avanturier Buscon, p. 1-397.

Le chevalier de l'Espargne, p. III-44. — Dédicace à *M. Morant, sieur de Rupière, conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat et privé.* « Voici le reste des récréations de dom Francisco de Quevedo que je donne à la curiosité de mes amis. Ses visions que je vous ai dédiées, ont été si agréables à chacun, sous l'adrece de vostre nom..., etc. »

La Geneste a pris sur lui de compléter le *Buscon.* Voici le sommaire du dernier chapitre, p. 353. « Buscon fait confidence avec un des comédiens, et s'en vont ensemble à Séville. Il devient amoureux de la fille d'un marchand fort riche. Ils entrent pour serviteurs domestiques chez elle. Les admirables feintes, déguisemens et subtiles inventions dont Buscon se sert pour obliger cette fille à l'aymer; et enfin son mariage avec elle, qui est une agréable histoire. »

Réimpressions.

38. 1639. Paris [Arsen., 17732].
39. ? 1641. [Citée par M. G. de Lavigne. *Don Pablo de Ségovie*, préf., p. 13.]
40. 1644. Paris [Arsen., 17732 *bis*].
41. 1644. Lyon, Pierre Bailly [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 256].

42. 1645. Rouen, Jacques Besongne [Arsen., 17725 *ter*].
43. 1647. Rouen, Jacques Besongne [Arsen., 17725 *q*ter].
44. ? 1653. Paris. L'éditeur des *Obras escogidas* d'Anvers, 1757, cite une édition des *Lettres du chevalier de l'Espargne, de Paris 1653*, in-12. Si cette indication est exacte, il est très probable que les *Lettres* étaient jointes, comme elles le sont toujours, au *Buscon.*
45. 1655. Rouen, Jacques Besongne [Arsen., 17725 *ter* 1].
46. 1662. Lyon, Jean Molin [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 258].
47. 1668. Paris, Malassis [*Ibid.*, n° 262].
48. 1668. Bruxelles, Foppens [*Ibid.*, n° 263].
49. 1671. Francfort, H. von Sand [*Ibid.*, n° 264, — en français et en allemand, in-12. Graesse]. Les *lettres du chevalier* sont annoncées dans le titre, mais elles manquaient dans l'exemplaire que j'ai consulté.
50. 1728. Troyes, Jean-Antoine Garnier. Approbation : Paris, 2 novembre 1705. — Privilège du roi, 18 nov. 1728 (édition populaire à bon marché).

Autres traductions du Buscon et des Lettres.

51. ? 1698. Première édition du suivant, selon Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 266.
52. 1699. *Les Œuvres de don Fr. de Quevedo, etc.* Voyez plus haut, n° 29. *Première partie contenante le Coureur de Nuit ou l'Avanturier nocturne, l'Avanturier Buscon et les Lettres du chevalier de l'Espargne. — Nouvelle traduction de l'espagnol en français par le sieur Raclots, parisien... Brusselles, Josse de Grieck... 1699.* [Bibl. nat. Z. 2402, B. b. 1.]

   Le *Buscon* contient vingt-deux chapitres et les *Lettres* sont au nombre de dix-sept. Raclots emprunte à la Geneste les chapitres ajoutés au *Buscon*, comme s'ils étaient traduits de l'original.

Réimpressions.

53. 1700. Bruxelles [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 268].
54. 1718. ? [*Ibid.*, n° 270].
55. 1776. *Œuvres choisies de don François de Quévédo, traduites de l'espagnol ; en trois parties contenant le Fin Matois, les Lettres du chevalier de l'Epargne, la Lettre sur les qualités du mariage. — Castigat ridendo mores. — Imprimé à la Haye et se trouve à Paris, chez les libraires indiqués après la fin de la IIIe partie.* Titre particulier de la première partie : *Le Fin Matois ou Histoire du*

Grand Taquin (1), *traduit de l'Espagnol de Quévédo*, *avec des notes historiques et politiques*, *nécessaires pour la parfaite intelligence de cet auteur. Première partie*, *imprimée à la Haye. MDCCLXXVI.*] — 3 vol. in-12 ; 207, 214 et 276 pp. [Arsen. 17725 sexies a.]

L'auteur de cette traduction est Rétif de la Bretonne, ainsi qu'il résulte de la « *liste des ouvrages de l'auteur*, » placée à la fin de la troisième partie, et contenant : *la Famille vertueuse*, *Lucile*, *la Confidence nécessaire*, *Dangers de la ville*, *le Nouvel Emile*, *les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité*, *le Fin Matois*, *etc.* Voyez Quérard [*France littéraire*, vol. XII, p. 182, n° XXVI], qui nous apprend que « le libraire Costard, à qui les auteurs cédèrent cinq cents exemplaires du *Fin Matois*, fit changer sur ces exemplaires le titre en celui de l'*Aventurier Buscon ou Histoire facétieuse...* »

Rétif fut aidé, pour la traduction, par Vaquette d'Hermilly, censeur royal (1705-1778), qui a donné également en français l'*Histoire générale d'Espagne*, de Ferreras ; le *Théâtre critique*, du P. Feijóo ; les *Lusiades*, de Camoens (en collaboration avec La Harpe).

Extrait de la préface du *Fin Matois*. Après une allégorie galante sur les déguisements de la Vérité, l'auteur dit « qu'il n'est guère d'ouvrage à qui elle convienne autant qu'à ceux du célèbre Quévédo, cet auteur estimable, qui a peut-être été plus utile à sa nation que Miguel de Cervantes lui-même. Pour ne parler à présent que du *Grand Taquin*, dont nous donnons la traduction sous le titre de *Fin Matois*, cet ouvrage reprend, avec tout le sel de notre Rabelais et l'enjouement de Scarron, mille abus qui sont partout, et singulièrement en Espagne, les plus grands fléaux de la société. *Gil Blas de Santillane* est un excellent roman ; *Don Gusman d'Alfarache* a eu un succès mérité : cependant on peut dire, du premier de ces ouvrages, que l'idée en a été puisée dans le *Grand Taquin*, de Quévédo, et que le deuxième lui est inférieur, quant au fond... Le traducteur s'est attaché surtout à conserver le tour des phrases espagnoles ; il est de ceux qui croient (et avec raison) que ce n'est pas traduire un auteur, mais l'imiter et quelquefois le parodier, que de l'habiller

(1) Le mot *Taquin*, directement traduit ici de l'espagnol *Tacaño*, existait en français avec le double sens de *ladre*, *avare* (Littré en fournit de nombreux exemples et il est déjà cité par H. Estienne comme l'un des douze synonymes d'*avare*), et de *voleur*, *routier* : « Au fauxbourg Saint-Germen, en la ruë du Cœur-Bolant..., ye fis rencontre d'un taquain..., etc... » *Avant. du baron de Faeneste*, liv. III, chap. x, p. 505. Edition Réaume et Caussade.

entièrement à la mode du pays où l'on transplante son ouvrage... A tous ces avantages de notre traduction, il faut en ajouter un autre : c'est que nous avons découvert une continuation manuscrite depuis le vingt-troisième chapitre, où le chevalier don Fr. de Quévédo laisse le Fin-Matois prêt à s'embarquer pour les Indes. La continuation commence la troisième partie. » Rétif a en effet ajouté une fin de son cru au roman. Buscon s'embarque pour les Indes, où il se fait passer pour don Diego Coronel, et donne sa femme pour sa cousine Anne. Peut-être le traducteur s'est-il inspiré, sur ce point, des aventures de *Pedro de Urdemalas*, dans le roman de Salas Barbadillo. Après de nombreuses aventures, particulièrement avec Rima l'Indienne, le Fin-Matois est renvoyé en Espagne, où il est jugé. — La traduction est accompagnée de notes littéraires ou historiques (par ex., 2e partie, p. 195, notes, d'après des *Mémoires pour servir à l'histoire de Séville*, sur le Tiznado, Nic. Gayon, Julien Escamilla, Alph. Alvarez, et le Pauvre Borgne), et suivie d'un abrégé, très inexact, de la vie de Quevedo. Il y est fait mention des traductions de La Geneste de 1641 et 1653, et de celle de Lyon, 1644. Les *Lettres du chevalier de l'Epargne* (IIIe part., pp. 93-129), que Quérard a cru « tout entières de l'invention de Rétif, » sont, au contraire, assez fidèlement traduites. Je citerai enfin cet avertissement à la fin de la troisième partie : « Nous attendons, pour donner à cette analyse (de quelques ouvrages de Quevedo) l'étendue qu'elle doit avoir, que les journalistes aient porté leur jugement..Nous nous contenterons d'ajouter que nous nous proposons de donner au public d'autres ouvrages choisis de Quévédo. »

56. 1793. *La Vida del Buscon, nueva edicion, ou la Vie du Chercheur (de Francisco Quevedo), suivie d'un traité sur la nature de l'homme, traduit de l'Espagnol avec des notes historiques par* ch. *F. M. Mersan. Lyon*, 1793. — 2 vol. in-8°.

   Je n'ai pu me procurer cet ouvrage, dont je prends l'indication dans Quérard, *France littéraire*, art. *Quevedo*.

57. 1843. *Histoire de don Pablo de Ségovie, surnommé l'Aventurier Buscon, traduit et annoté par Germond de la Vigne; précédée d'une lettre de M. Ch. Nodier. Paris, Ch. Varrée*, 1843. — In-8°, fig.

58. 1868. Le même, sous le titre, *Histoire de don Pablo de Ségovie par don Francisco de Quevedo Villegas, traduite de l'espagnol* (1596) *et annotée par A. Germond de Lavigne, de l'Académie espagnole. — Nouvelle édition, entièrement revue et complétée. — Paris, A. Lemerre.* — In-12.

59. 1872. Le même.

60. 1877. *Idem.*

61. 1882. Le même, dans les *Œuvres choisies de Francisco de Quevedo. — Histoire de Pablo de Ségovie (el gran Tacaño) traduite de l'espagnol et annotée par A. Germond de Lavigne... Paris, L. Bonhoure*, 1882, in-8°, fig.; fait partie de la *Bibliothèque illustrée des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.*

Cette traduction, la dernière que nous puissions citer, est aussi la plus exacte. Elle a été, dans ses diverses éditions, assez sensiblement modifiée par l'auteur. Ticknor s'exprimait comme il suit, au sujet de la première édition : « Cette version témoigne de la vigueur, mais il est regrettable qu'on y ait mêlé des passages d'autres œuvres de Quevedo, et un conte de Salas Barbadillo. On y peut signaler encore une multitude de courtes additions, de changements et d'omissions, souhaitables parfois, eu égard à l'indécence de l'original, mais que l'on aurait pu souvent éviter. J'ajoute que l'auteur y a joint une conclusion de sa façon, dans le goût de l'Ecole sentimentale et romantique de Victor Hugo. » II, p. 249, note 26.

Dans la préface de la seconde édition, G. de Lavigne explique les changements qu'il a introduits dans sa version : « Si dans ma première édition j'ai expurgé en quelques endroits le texte original et tenté d'en éviter les étranges hardiesses, ce fut une faute que je ne saurais commettre aujourd'hui. La nouvelle édition que je donne... est rigoureusement fidèle. » Cependant, si l'auteur a supprimé la fin du roman, telle que l'avait imaginée La Geneste, il a cru devoir maintenir le prologue et l'épilogue empruntés à la *Fortuna con seso*, entre lesquels il a encadré *Do Pablo de Ségovie.* Il a choisi ce dernier titre parce qu'il place le roman « plus nettement avec ses semblables, avec *Gil Blas de Santillane*, *Guzman d'Alfarache* et *Don Cherubin de la Ronda.* » L'édition est suivie d'une trentaine de pages de notes. Celle de 1882 se fait remarquer surtout par les charmantes compositions de Vierge, le regretté dessinateur espagnol, le mieux préparé, assurément, par sa naissance aussi bien que par son goût pour les Picaresques, à illustrer le *Buscon.* — Dans sa préface, le traducteur rectifie quelques erreurs des éditions antérieures (1), et fixe, non plus en 1596, mais entre 1602 et 1604, la date du *Buscon.*

(1) Il est fâcheux cependant que l'on fasse toujours figurer parmi les discours critiques littéraires *L'art de parler correctement le latin* (?), et des études sur Morovelli, *Perinola* (*sic*).

Il n'existe point de traductions d'autres ouvrages de Quevedo, ni de ses poésies. Disons cependant que J.-M. Maury a traduit quatre pièces de notre auteur en vers français, et les a insérées, à la suite de sa notice sur le poète, dans son *Espagne poétique* (Paris, Mongie, 1826, 2 vol. in-8°), p. 359 et suiv. Ces pièces sont les suivantes : *Parióme adrede mi madre. — Esta es la informacion. — A la Codicia. — Cancion, Pues quitas, Primavera, al año el ceño.*

La conclusion à tirer de cette énumération des éditions et des traductions françaises de Quevedo, c'est qu'il fut beaucoup plus connu chez nous au dix-septième siècle qu'au dix-huitième, et que les seuls ouvrages qui répandirent son nom en France furent ses œuvres satiriques et humoristiques en prose. Les traductions de la Geneste, malgré leur peu de mérite, eurent, comme on l'a vu, un très grand nombre d'éditions, et provoquèrent des imitations ou des plagiats. Les auteurs dramatiques et les romanciers de la première partie du dix-septième siècle paraissent avoir lu Quevedo, du moins trouve-t-on souvent chez eux des traits et des plaisanteries fréquentes dans notre auteur (1). Son nom était cité parmi ceux des écrivains qui faisaient honneur à l'Espagne. Chapelain écrivait, le 27 mai 1662, à Carel de Sainte-Garde (2) : « Je vous remercie de m'avoir déduppé aussi bien de ce costé là (la théologie) comme je l'estois déjà du costé des Lettres humaines, c'est-à-dire que cette nation baisse de toutes les manières et que ce grand colosse s'appetisse de jour en jour et menace d'estre bientôt réduit à rien... Celà est admirable que les libraires de Madrid ne connaissent point le *Gongora* et que l'*Histoire de Jean II de Portugal*, par Augustin Manuel de Vasconcelos, leur passe pour une chimère. Le Père d'Estrades se trompe. *El Parnaso* est le recueil des poésies de Francisco de Quevedo, l'un des meilleurs de leurs escrivains modernes. Lorsqu'ils mesprisent le *Mariana* ils se font voir très mesprisables. Ce sont des rustiques *qui sua bona non noscunt*, et qui ne méritent pas pour compatriote un si galant homme. » Le 11 novembre de la même année, Chapelain écrivait encore à Sainte-Garde : « .. Ce n'est pas que parmi eux on ne voye quelquefois paraistre de véritables gens de lettres, des Ramirez del Prado, des Marianas, des Alderetes,

(1) Voy., dans le *Menagiana* (édition La Monnaye, vol. III, p. 94), une anecdote sur les pieds de Quevedo.

(2) *Lettres de Chapelain*, publiées par Tamizey de Larroque, tome II, lettre 135.

des Pincianos et des Cascales, mais c'est si fort de loin en loin et si clairsemés qu'ils ne percent qu'à peine au travers des broüillars qui les environnent. Ils ne conçoivent rien au-dessus des Lazarilles et des Quichotes, des Dianes et des Pastor de Filida, des Farsis (*farsas?*) de *tres jornadas* et des *libros de entretenimiento*. Que si quelqu'un se veut tirer du commun et soustenir son stile comme le Quevedo et le Gongora, ils tombent aussitost dans l'extravagance ou dans l'obscurité, d'autant plus estimées dans cette Cour qu'elles sont moins intelligibles... etc. (1). » Ces défauts de Quevedo et de ses compatriotes, Chapelain les relevait déjà dans une lettre du 31 décembre 1659, adressée à Lancelot : « Généralement les modernes Espagnols ont corrompu leur stile et sont tombés dans ces figures bizarres et forcées dont vous accusés celuy-cy [Gracian], justement comme les Italiens modernes ont fait sur le modelle de Malvezzi. Quevedo est assez de ces gens là quoyqu'un peu moins que la pluspart des autres (2). »

Comme Chapelain, Mme de Sévigné avait lu Quevedo : « Vous verrez, » écrit-elle à Mme de Grignan (3), « que cette bonne Lavardin est toute désolée : qui pourrait s'imaginer qu'elle ne fut pas transportée de marier son fils? C'est pour les sots ces sortes de jugements : *El mundo por de dentro*; c'est un livre espagnol, dont vous auriez fait le titre par vos réflexions, qui m'en ont fait souvenir. »

Le succès des *Visions* est attesté dans la préface d'un ouvrage intitulé : *Les Enfers en VII visions*, dont le titre est emprunté à Quevedo, mais qui s'inspire directement du livre de l'Italien Doni, traduit en 1580 par Chapuis (4). La feuille de titre manque dans l'exemplaire dont je me suis servi; mais, d'après les indications de la préface, la date paraît devoir été placée peu après 1633, année où parut la traduction de la *Geneste*. « Cher amy, » dit le libraire au lecteur, « le contentement que je t'ai veu prendre à la lecture des *Visions* d'un cavalier espagnol m'a fait naî-

(1) *Ibid.*, lettre 153.

(2) *Ibid.*, lettre 39.

(3) « Aux Rochers, ce samedi 15e juin » [1680]. Edition Montmerqué, t. VI, p. 460.

(4) *Les mondes célestes, terrestres et infernaux, le monde petit, grand, imaginé, meslé, risible, des sages, des fols, et le très grand, l'enfer des escoliers, des mal mariez, des putains et des ruffians, des soldats et capitaines poltrons, des piètres docteurs, des usuriers, des poètes et des compositeurs ignorans, tirez des œuvres de Doni, Florentin, par Gab. Chapuis, Tourangeau, augm. du monde des cornus*, par F. C. T. Lyon, Est. Michel, 1580, petit in-8°.

tre l'envie de te le continuer ou pour mieux dire de l'augmenter par l'offre que je te fais de celles d'un des plus beaux esprits de l'Italie... » *Les Enfers* contiennent les sept visions : 1° Des escholiers ; 2° des mariez et amoureux ; 3° des putains et des ruffiens ; 4° des riches avares et des pauvres libéraux ; 5° des docteurs ignorants ; 6° des poètes et des autheurs ; 7° des soldats et capitaines.

Il existe aussi une assez grande analogie entre les *Visions* de Quevedo et « l'*Eloge de l'Enfer*, *ouvrage critique*, *historique et moral* (par J.-F. Bernard). *La Haye*, 1759, — 2 vol. in-12, fig. — Les coquettes, les petits-maîtres, les maris malheureux, etc., y sont tournés en ridicule, de même que dans les *Sueños*. Cependant l'ouvrage rappelle plus directement celui de Vincentius Mussa : *Regnum et Regia Plutonis*... Francofurti, 1646 (voyez plus loin, n° 97.)

Les *Lettres du Chevalier des Tenailles ou de l'Epargne* servirent de modèle à une facétie en vers qui parut à Lyon, en 1770, et qui porte le titre suivant : *Secret de ne jamais payer*, *tiré du Trésorier de l'Epargne*, *par le chevalier de l'Industrie*, *composé par le sieur Lustucru*, *natif du village de Counieu*, *résidant à Verdun*. — Petit in-12.

IV. — TRADUCTIONS ANGLAISES.

62. *Hell reformed or a Glasse for favourites in a vision, publ. by Edw. Messervy. — London*, 1641. — 8° [voyez Graesse, *Trésor des livres rares*. Trad. franç. Paris, Reinwald, 1859, 6 vol. et un vol. de supplément, 1869, 4°.]
63. *Buscon, the vitty Spaniard with the provident Knight. In English, by J. D. London*, 1657. — 8° [Ticknor, II, p. 249, note 26.]
64. Le même, 1660. — 8° [*Bibliographer's Manual of Engl. Literat. by W. Th. Lowndes. London*, 1864.] Cet ouvrage est sans doute le même que le suivant :
65. *The Life and Adventures of Buscon, the witty Spaniard. — Put in to English by a Person of Honour. To which is added, The Provident Knight. by don Francisco de Quevedo, a spanish Cavalier. London, printed by F. M. for Henry Herringman* (Haring von Harinxma, voyez plus loin, n° 108), *and are to be sold at his shop at the Golden Anchor in the New-Exchange*, 1657 [Cf. Fern. Guerra, *Catal.* 273.]
66. *The Visions of Quevedo*, *transladed by Rog. l'Estrange*, *London*, 1667. — 8° [*Ibid.*, n° 274.]

Réimpressions.

67. 1668. [Graesse. — Austin Allibone, *A critical dictionary of English. Literat. Philadelphie,* 1872.]
68. 1671. [Graesse-Allibone.]
69. 1673. [*id.-id.*]
70. 1688. [Fern.-Guerra, *Catal.,* n° 276.]
71. 1689. [Graesse-Allibone.]
72. 1696. [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 277.]
73. 1702. [Graesse-Allibone.]
74. 1708. [Fern.-Guerra, *Catal.,* n° 279.]
75. 1710. [Allibone : with Life.]
76. 1715. [Graesse-Allibone : with Life. — James Darling, *Cyclopaed. Bibliogr. London*, 1854 : « Eleventh edition, » indication qui concorde avec la liste qui précède.]
77. 1745. [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 281.]
78. 1795. [Graesse-Allibone.]
79. *Novels faithfully englished with the Marriage of Belphegor, transl. from Machiavel, London,* 1671. — 8° [Graesse.]
80. *Quevedo's Fortune in her wits, translat. by Stevens, London,* 1697. — 8° [Graesse — Fern.-Guerra, *Catal.,* n° 278.]

Réimpressions.

81. 1707. [Lowndes. — *Quevedo's Comical Works...* avec portrait par Van der Gucht. Graesse.]
82. 1742. [*Ibid.*]
83. *Quevedo-Villegas. The Controversy about resistance and non resistance discussed. Translation from the Spanish. London* 1710. — 8°. [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 280.]
84. *The Visions of Quevedo. Made English by Sir Rog. L'Estrange, burlesqued* (in verse) *by a person of quality. London*, 1702. — In-12. [Lowndes-Graesse. — Parodie en vers des *Visions* d'après la trad. de l'Estrange.]
85. *The New-Quevedo, or Visions of Charron's Passagers. London,* 1702. [Lowndes.]
86. *Quevedo's Works (adventures, discourses and Letters) translat. by Peter Pineda. London,* 1743. — 8 vol. [Lowndes.]
87. *Quevedo's Visions, transl. London,* 1745. — In-12. [Fern.-Guerra, *Catal.,* n° 281.]
88. *The Works of Francisco Quevedo, translat. from the Spanish. Edin-*

burgh, 1798. — 3 vol. in-8°. [Graesse — Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 282.]

89. *Quevedo's Visions, translat. by Jones. London*, 1823. — In-12, avec figures.

90. On trouve encore une traduction des *Visions* dans le tome II des *Spanish Novelists* de Roscoë, 1832.

V. — TRADUCTIONS ET IMITATIONS ALLEMANDES.

91. Première édition de l'ouvrage suivant.

92. *Visiones de don Quevedo, dasist Wunderliche Satyrische und Warhafftige Gesichte Philanders von Sittewalt in welchen aller Welt wesen, aller Menschen händel, mit ihren Naturlichen Farben, der Eitelkeit, Gewalts, Heucheley und Thorheit, bekleidet : offentlich auff die Schaw geführet, als in einem Spiegel dargestellet, unnd von Manniglichen gesehen werden. — Jetzo auffs Newe verbessert, in zwey Theil abgetheilet, mit schönen Kupfferstücklein und warhaffter Abbildung der Visionen zum Erstenmal in Truck verfertiget. — Mit vollkomlichem Register. — Franckfurt, bey Anthonio Hummen. — MDXLIV.* — 1 vol. in-8°. x-985 pp., plus 18 ff^{s} de *Register*. [Arsen. 17732 quinquies.]

Jean Michel Moscherosch (1600-1669), qui se cache sous le pseudonyme de Philander de Sittewalt, explique, comme il suit, le but qu'il s'est proposé : « Zu bemeldtem zweck (*à la réformation des mœurs par la satire*) nun hat auch der erste urheber dieses gegenwartigen Buchs nemlich dom Francisco de Quevedo gezielet ein und anderes laster (doch ohne verletzung und antatastungeiniges Menschen) traum weiss vor augen gestellet die leuth auss den gefarhrlichen jriwegen auff die rechte baan der Tugend zuführen. — Und damit dergleichen auch von unsern landslemhen könne gelesen werden hat der Filander von Sittewalt sich die muh nicht tawren lassen uns nach anleytung dessen in Teutscher Sprach ein ebenmassiges doch ausführlicher allhier vorzustellen. »

L'ouvrage se divise en deux parties. Dans la première, Moscherosch conserve le sujet des *Visions*, qu'il imite d'ailleurs très librement sous les titres suivants : 1. *Schergenteuffel* (El alguacil endemoniado). 2. *Welt-wesen* (El mundo por de dentro). 3. *Venus Narren* (La Casa de los locos de amor). 4. *Todten Heer* (La Muerte). 5. *Letztes Bericht* (El Juicio Final). 6. *Hollen Kinder* (Infierno). 7. *Hoff Schule* (Infierno enmendado). 8. *Epilogus*. — Dans la seconde partie (*anderer Theil der Gesichte Philanders von Sittevalt*),

nous trouvons les Visions suivantes : 1. *A la mode Kehrauss.* 2. *Hans hinuber, Gansz heruber.* 3. *Weiber Lob.* 4. *Thurnier.*

Réimpressions.

93. 1645. Strasbourg.
94. 1650. *Ibid.*, 2 vol. in-8°.
95. 1646-47. Leyde, in-12, en six parties.
96. 1830. Berlin, in-12.
97. Je rapprocherai ici des *Visions* de Quevedo et de leurs imitations par Moscherosch, — car sous des titres différents les sujets et le but poursuivi se ressemblent fort, — les ouvrages qui suivent :

Regnum et Regia Plutonis. Sive de Inferni et Inferorum Laudibus dissertatio festiva. Autore : Vincentio Mussa, Uranophilo, scripta et habita in peccatorum circulo ad aquas coctiles... Francofurti, impensis Iohannis Berneri haered. typis Caspari Rôtelii, anno MDCXLVI. — In-16, 174 pages.

L'auteur déclare cependant que son sujet n'a encore été traité par personne (*qui vero Inferos aliquando laudaverit neminem scimus*). Il fait le dénombrement de tous les habitants de l'Enfer, parmi lesquels il place également des hérétiques, Luther, Zwingle, etc., des Jésuites et des Dominicains; il n'en excepte que les Franciscains [*solos Franciscanos excipimus...*] Les Jésuites, bien payés par Pluton (car ils ne veulent plus, comme sur la terre, enseigner gratis), continuent à discuter : « *Num Reges liceat occidere? aequivocationibus uti? haereticis servare fidem?* etc. » Les allusions aux événements de la dernière période de la guerre de Trente ans et aux autres faits contemporains sont nombreuses. Comme Quevedo, l'auteur prend plaisir à se moquer des costumes et des modes du temps.

97 *bis*. Le *Simplicissimus* et les autres écrits moraux et satiriques de Grimmelshausen font souvent songer à ceux de Quevedo. Voyez particulièrement, dans le *Simplicissimus*, le songe dans lequel ce dernier aperçoit l'Enfer et entend les conversations des démons, ses aventures au *Mummelsee*, et aussi les opuscules suivants : *Die verkehrte Welt* (Le monde renversé), — *Traumgeschichte von Dir und Mir* (La vision de Toi et de Moi), — *Der fliegende Wandersmann nach dem Mond* (Le voyageur volant dans la Lune), — *Das Rathstübel Plutonis*, 1672 (La chambre du conseil de Pluton), etc. « Avec ces écrits, » dit M. F. Antoine, « nous retombons dans le monde des *Visions* et des *Songes*...,

comme dans les *Histoires de Quevedo...* Ces ouvrages espagnols étaient beaucoup lus en Allemagne (1). »

98. *Quevedo Fr. Reisen in die andere Welt. — Lustrige und sinnreiche Schriften. Kopenhagen*, *Pauli*, 1704. [W. Heinsius, *Allgemeines Bücher-Lexicon,* 1812. v°.]

99. *Der abenteuerliche Buscon*, *e. Kurzweilige Geschichte* (en français et en allemand), *mit angehängtem Schreiben des Ritters der Sparsamkeit. Francfurt*, 1671, in-12. [Graesse.]

100. Le *Buscon* et les *Cartas.. de la Tenaza* furent traduits, en 1781, par Fréd. Just. Bertuch (1748-1822), éditeur du *Magazin der Spanischen und Portug. Literatur. Dessau*, *Bd. II.* [Ticknor, II, p. 249, note 26.]

101. *Der Zauberer in d. Flasche; aus d. Span. Götting*, 1781, in-8°. [El sueño de la Muerte y el marques de Villena en la redoma ?]

102. *Reisen in die andere Welt*, *oder über-und unterirdische Visionen u. Phantasien verschied. Geisterseher*; *aus d. Span. Leipzig,* 1787, in-8° [Graesse].

102. [*Les Visions*]. Altenbourg, 1787, in-8° [Graesse].

103. [*L'Aventurier Buscon,* traduction anonyme]. Hambourg, 1789, in-8° [*Id.*].

104. *Sammlung Spanischer Original-Romane*, *Urschrift und übersetz von J. G. Keil, 2 Bd.*, in-8°. *Gotha*, 1810-12 (*Meltzer*, *in Leipzig*). — II Bd. *Leben des erzschelms genannt don Paul* (Vida del Gran Tacaño) *von Franc. de Quevedo Villegas*, 1812.

105. [Le *Buscon*, traduit par] J.-G. Keil, Leipzig, 1828, in-8° [Graesse. — *Conversat.-Lexicon*, *Leipz.*, *Brockaus*, 1867.]

106. *Der Glücksritter*, *Spanisches Sittengemälde*, *mit Erläuterungen versehene deutsche Bearbeitung von. B. F. Guttenstein.* 2. *Bdchn.* — In-8°, *Karlsruhe*, 1841, *Macklot.*

107. Le même, dans la *Bibliothek der vorzügl. Belletristiker des Auslandes*, 1 *Bdchn.* [Heinsius, 1842-46.]

VI. — TRADUCTIONS HOLLANDAISES.

108. *Seven Wonderlijcke Gesichten van don Francisco Quevedo Villegas*, *Ridder van S. Jaques Ordre... In't Nederlands gebracht*, *door Capiteyn Haring van Harinxma. Leeuw.*, *Fonteyne*, 1641. — In-24. [Graesse.]

109. Le même, Dordrecht, 1668, in-8°. [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 284.]

(1) *Etude sur le* Simplicissimus *de Grimmelshausen*, *par F. Antoine. Paris, Klincksieck*, 1882, p. 238.

110. Le même, Amsterdam, 1669, in-12. [Bibl. nat. Paris, X-1203.]
111. *Quevedo. Spanish Droomen.* Amsterdam, 1645 et Haarlem, 1662, in-12. [Graesse..., peut-être simples rééditions du même ouvrage, qui porte au bas d'une gravure et en guise de légende : *Spaensche droomen.*]
112. *Leven van Brutus. Amsterdam,* 1700, in-4° [Graesse].
113. *Wieg in het Graaf. Amsterdam*, 1730, in-8° [*Ibid.* — La Cuna y la Sepultura.]
114. *Hollebollige Buskon. Amsterdam* [s. d.], in-12 [*Ibid.*].
115. *De Volgeestige Werken* (œuvres badines). *Amsterdam. Joh. Sluyter en Son* [s. d.] 2 vol. in-12 [*Ibid.*].

VII. — TRADUCTIONS ITALIENNES.

Je n'ai pas été plus heureux dans mes recherches sur ce point que Fern.-Guerra, et je ne puis faire mieux que de reproduire les trois indications suivantes :

116. *Historia della vita dell'Astutissimo e Sagacissimo Buscone chiamato don Paolo. — Scritta da don Francisco de Quevedo. — Tradotta dalla lingua Espagnuola da Gio : Pietro Franco... In Venetia*, 1634.
117. *Scelta delle Visioni*, *trasportate dall'Idioma spagnuolo*, *da G. A. Pazzaglia* [s. l.], 1704. In-8°.
118. *Politica di Dio Govierno di Cristo N.-S. scritta a Filippo IV*, *Re delle Spagne con le penne de' Sacri Evangelisti da don Francesco di Quevedo Villegas... tradotta... Da Michel Fere*, *Academico Apatista dello studio Fiorentino*, *e proffessor di lingua italiana appresso Sua Maestà Danese. in Venezia*, 1709. In-8°.

VIII. — TRADUCTIONS LATINES.

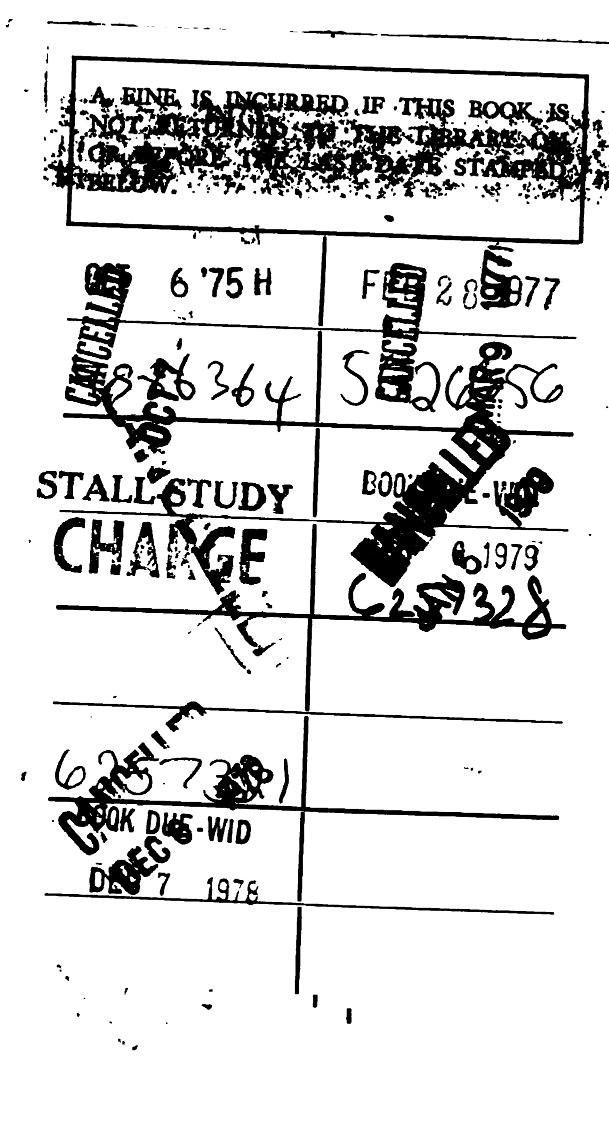
119. [*Sueños*, traduct. latine]. Argentorati, 1642, in-8° [Graesse].
120. [*Marco Bruto*, traduct. latine] a Theod. Graswinckel, Hag. Com., 1660, in-8° [*Ibid.*].
121. *Politicus Prudens*, *sub persona Marci Bruti et excursibus politicis*, *in ejus vitam a Plutarcho conscriptam exhibitus. Amstelodami*, 1669. *Ex officina Henrici et Theodori Boom*, 1669. [Fern.-Guerra, *Catal.*, n° 250.]

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE I.

APPENDICE II.

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.


A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.
6 '75 H
FEB 28 1977
CANCELLED
STALL STUDY
CHARGE
BOOK DUE-WID
1979
BOOK DUE-WID
DEC 7 1978